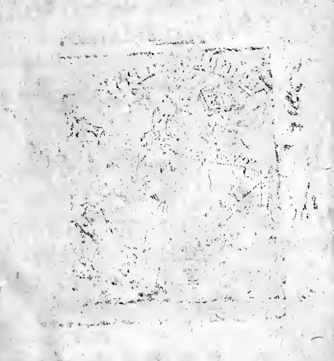
EXAMEN
DE
L'EXAMEN
DES ESPRITS.

Par IOVRDAIN GVIBELET,
Docteur en Medecine, & Medecin du Roy à Evreux.



A PARIS.
Chez la Veufue IEAN DE HEVQVEVILLE, Et LOVYS DE HEVQVEVILLE, ruë S. Iacques, à la ...

M. DC. XXXI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSEIGNEVR l'Illuſtriſſime & Reuerendiſſime Mre FRANÇOIS DE PERICARD, Eueſque d'Evreux.

MONSEIGNEVR,

Bien que i'aye touſiours eu imprimée en l'ame la memoire de vos vertus, & vn deſir extreme de rendre à vos merites toute ſorte d'honneur & de reſpect : il m'a ſemblé neantmoins que i'eſtois obligé à plus que cela, & qu'il falloit vous ſignifier ceſte grande affection par bons offices, & en laiſſer quelque teſmoignage à la poſterité. Ie meriterois d'e-

ſtre blaſmé, en l'âge où ie ſuis, ſi ie n'auois aduisé à trouuer vn moyen de vous reuerer touſiours, & ne point ceſſer de publier vos loüanges, meſmes quand ie ceſſeray de viure, afin que ie viue auſſi par voſtre moyen, apres ma mort. C'eſt ce que i'eſpere en vous dediant ce liure de l'Examen: car ie le vous offre, non en intention qu'il paſſe ſeulement en qualité de preſent: mais afin que, ſur la diſpute qui s'y trouue agitée contre l'Autheur du premier Examen, tant eſtimé des meilleurs eſprits de toutes ſortes de profeſſions; chacun voye dans la Republique des lettres, que ie n'ay iugé aucun plus capable que vous de le proteger, & d'eſtre arbitre de nos differẽs. I'ay pris cét Autheur Eſpagnol à partie, homme veritablement ſçauant, & de bon eſprit; nõ à deſſein de le piquoter par vanité, ou par vne mauuaiſe volonté de le blaſmer, pour auoir failly:

mais pour faire voir à vostre prudence, comme en vne dispute ouuerte; que tout son liure est fondé sur des principes si debiles, qu'il m'a semblé necessaire de l'attaquer, pour estre entenduës de vous toutes nos controuerses. Ie croiray auoir remporté l'honneur de la victoire, si vostre iugement incline de mon costé, & que les raisons contraires ne pourront ailleurs auec equité estre estimees meilleures que les miennes, puis qu'on ne trouue point vn iugement plus iuste & plus solide que le vostre, ny vne science plus accomplie. De maniere que ce me sera vn nouueau suiet de vous loüer, de vous reuerer, & d'estre tousiours,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant seruiteur,
GVIBELET.

A Evreux ce 15. Avr. 1631.

AV LECTEVR.

SI le Lecteur trouue quelque desordre en ce liure du Contre-Examen, notamment eu égard aux fautes de l'Impression, lesquelles s'y sont glissez pour n'auoir peu l'Autheur estre present lors de la correction des épreuues; il suppleera, s'il luy plaist, à ce defaut, aidé en partie de son bel esprit, en partie du memoire où errata, qu'il trouuera adiousté à la fin du liure. Et parce que quelques vnes sembleroyent plustost fautes de l'Autheur, que de l'Imprimeur, si elles n'estoyent notées separément; i'en rapporteray icy aucunes des plus signalées, & où faute d'aduertissement, eussent peu choper les meilleurs esprits.

En la page 40. ligne 10. au lieu du mot [main] lisez [raison] en la ligne derniere de la page 42. il faut lire [il n'y a pas plus] en la page 51. ligne 17. lisez [initié] au lieu [d'incité] en la derniere ligne de la page 276. au lieu de [fau-

te] il faut lire [faculté] en la page 313. ligne 2. [sans matiere] au lieu de [sans merite] page 316. lignes 14. & 15. lisez [tromperie] au lieu de [temperie] en la ligne 12. de la page 387. lisez [phrenetiques] au lieu de [Philosophes] en la page 406. ligne 17. il faut oster ces deux mots [les conceptions] en la page 414. ligne 18. il faut lire [sens interieurs] en la page 416. ligne 26. lisez [dans le moyen ventricule] en la page 463. ligne 3. il faut lire [pour ce qu'il dit de la Theorie [en la page 465. ce qui est en marge doit estre osté. En la page 570. ligne 3. [ce qu'il faut.]

Si d'ailleurs quelques textes sont trouuez sans citations d'Autheurs; ou quelques Autheurs citez sans production de textes; ou sans estre cottez les lieux, ny dans le texte ny en la marge: le Lecteur jugera cela, s'il luy plaist, digne d'excuse. Il est mal-aisé d'auoir toutes choses en main: Il est tres difficile de se souuenir de tout: Il est impossible de dire tout au contentement du Lecteur. De propos deliberé i'ay obmis plusieurs petites choses de peu de consideration, pour les auoir jugées non necessaires,

Il sera de plus supplié de ne se priuer point de la lecture du liure, pour se voir priué de la cognoissance des Langues: car ce que l'on y lit de Grec, de Latin, d'Espagnol & d'Italien, y est si clairement interpreté en François, qu'il n'est pas besoin de s'y arrester. L'Autheur a jugé que le liure estant ainsi ordonné, seroit vn suiet de contentement pour toutes sortes d'esprits; attendu que les doctes prendront plaisir à faire jugement de tout, voire de ce qui s'y trouue escrit en langage estranger; & les moins lettrez, à lire seulement le François, & passer legerement sur tout le reste.

TABLE DES AVTHEVRS
citez en ce liure de l'Examen.

FIN.

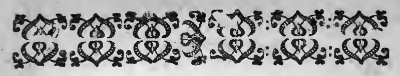
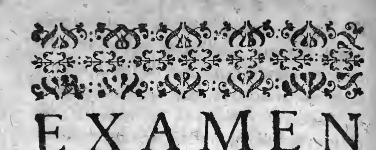


TABLE DES CHAPITRES DV LIVRE DE l'Examen.

FIN.



EXAMEN DE L'EXAMEN des Esprits.

PREFACE.



OMBIEN que l'Estenduë des sciences soit infinie & qu'elles paroissent plus libres que les vertus, qui demeurent cõme enfermees entre deux extremitez contraires. Il semble neantmoins qu'il y ait vn certain moyen de nous y conduire, outre lequel, vers l'excés ou le defaut, il n'y a point de bien-seance. D'vn costé le mespris des bonnes lettres est odieux; d'autre l'opinion ou la volonté d'estre trop sage est comme vne folie, & tient-on pour vne prudence, sçauoir relascher quelque chose d'vne gran-

de ſageſſe. *Sapientiæ nihil odioſius acumine nimio.* Quand quelqu'vn, ſouz couleur de ſe voir en reputation d'eſtre ſçauant, deuient preſomptueux & fait ſcrupule de ſe contenir dans la verité d'vne doctrine rëçeuë, ou publie des inuentions nouuelles, auec plus d'oſtentation que de iugement, c'eſt eſtre trop Philoſophe, & croy que ceſte ſageſſe dereglee eſt moins loüable que la modeſtie d'vn ignorant. La Grammaire eſt vn art neceſſaire, qui ſert de premier degré & marche pour monter aux autres ſciences; Et toutesfois parce que pluſieurs s'y occupent auec plus d'eſtude & d'affection qu'il n'eſt requis, on fait eſtat d'vn Grammairien comme d'vn homme inutile, & qui vaut peu hors la pouſſiere de l'eſchole. Ainſi voit-on des Medecins ignorãs & indignes de ceſte qualité, pour ce qu'ils ſont appellez au gouuernemẽt de quelques malades, entrer en vne bonne opinion d'eux-meſmes, & croire qu'Hippocrate, s'il viuoit, ſeroit bien aiſe de ſe trouuer auec eux en conference. C'eſt vne vanité digne d'eſtre moquee, & plus remarquable encore que celle des Grammairiens, ſelon le iuge-

ment que quelqu'vn donnoit de telles gens anciennement. εἰ μὴ ἰατροὶ ἦσαν, οὐδὲν ἂν ἦν τῶν γραμματικῶν μωρότερον. Il est bien vray que les esprits heroïques volontiers sont touchez de quelque pointe d'ambition, & que le desir qu'ils ont de profiter au public & de satisfaire à l'attente que l'on a de leurs ouurages, leur apporte souuent de la curiosité, qui est mere des nouueautez : Mais en cela, comme ils ont leur prudence pour guide, l'amour propre ne les eloigne pas tant de la raison, qu'ils veuillent obstinement se precipiter à des opinions fausses, au preiudice de ce qui a esté dit & inuenté doctement par le passé. En cela l'Autheur Espagnol qui a escrit l'Examen des Esprits, semble auoir abusé de son iugement, d'autant que pour auoir voulu se monstrer inuenteur du sujet qu'il entreprend, il se fonde sur des maximes notoirement fausses, dont sourdent des consequences absurdes & impertinentes. En suitte il impugne souuent la doctrine d'Hipocrate, de Platon & d'Aristote, parce qu'elle n'accorde pas auec la sienne : Il a son entendement en telle estime, qu'il se vante de pouuoir

Athen. Dipnos. lib. 15.

dire en secret au Lecteur, ce que l'on ne croiroit iamais auoir pû tomber en l'imagination des hommes. Quand son Examen meriteroit le souuerain degré de la loüange des lettres, il n'auroit pas meilleure opinion de soy & ne donneroit pas plus de majesté à ses paroles. Il ne prise rien tant que son escrit & croit que les Muses luy demeurent redeuables & luy ont de l'obligation pour ce sujet. Iustement donc on le peut accuser d'auoir passé les bornes de la modestie. Non que d'ailleurs il ne merite quelque loüange, tant pour l'intention qu'il a euë d'enrichir la republique des lettres, que pour son stile plein de grauité Espagnole, & pour sa grande lecture. Mais il est à propos neantmoins de luy faire voir, comme il se trouue des espines entre les roses, qu'il s'est coulé du mauuais mesnage dans ce loüable trauail, où plusieurs, faute d'auertissement, eussent pû receuoir l'impression d'vne mauuaise doctrine. Il auoit bien recognu en la Preface de son liure, qu'il ne pourroit pas estre exẽpt de quelques erreurs, se doutant peut-estre, de ceste touche que ie luy donne: Car comme

En secreto te dixero sententias tan nueuas y particulares, quales iamas pensaste que podian caer en la imaginatiõ de los hombres.

En la Preface au Lecteur, Texte Espagnol, 4. b. Franc. pag. 1. b.

Io bien cõfiesso que Esta mi obra no se puede escapar de al-

gunos errores. Pref. au Lecteur. 8. b.

vn bon soldat n'est gueres blessé que par-deuant ; Peu souuent vn homme sage reçoit autres accidens que ceux qu'il aura preueus. Toutesfois il croit que cela doit venir non de sa faute, mais du Lecteur lequel n'aura pas assez consideré ses raisons & qui receura de la main gauche ce qu'il presente de la droite. De sorte qu'il renuoye à l'onziesme Chapitre de son liure, où il promet satisfaire & respondre à toutes sortes d'objections. S'il plaist au Lecteur prendre la pene de lire non seulement ce sien Chapitre, mais le liure entier, il iugera combien il est éloigné des termes de sa promesse, & que i'ay auec raison, prins la plume pour examiner son Examen. En cela ie n'ay eu dessein que de profiter au public, & de destruire ce qu'il soustient contre le party de la verité. S'il n'eust esté homme d'esprit, il n'eust iamais entrepris ceste doctrine des Esprits. Estant homme d'esprit, il ne doit estre fasché, ny contre moy qui pretends le combatre dans le champ de la raison ; ny contre luy mesme, attendu que les fautes sont naturelles aux hommes. *Nemo nostrum non peccat, homines sumus non Dij.*



EXAMEN
DE L'EXAMEN des Esprits.

Des Defauts qui se trouuent au liure de l'Examen des Esprits.

CHAP. I.



L'AVTHEVR de l'Examen en son discours de la diuersité des esprits, traicte ce sujet auec tant d'artifice, que i'ay esté long temps en volonté de luy chercher des excuses, plustost que de blasmer ce que ie trouuois de manquement en sa doctrine & d'incertitude en l'establissement de ses principes. Mais sur les apparences que son liure s'auançoit dans le credit, au preiudice de la verité; il m'a semblé plus expedient de faire voir ce qu'il a d'imperfection, que de

me rendre coupable auec luy, en dissimulant le tort qu'il fait à la pureté & syncerité des sciences.

Pour base de son Examen il propose, [1] Que la difference des Esprits ne pouuant estre rapportee qu'à l'inegalité des ames raisonnables, ou à la varieté des tẽperamens, qu'il resulte, puis que les Ames sont toutes égales en perfection, que le temperament seul est cause de la diuersité des esprits. C'est vn fondement foible, qui fera croire que tout le reste du liure est d'vne structure semblable. Il falloit pour bien asseoir ceste premiere pierre, entreprendre la preuue de la suffisance du temperament & de ceste pretenduë égalité; couper chemin à toutes objections, pour mettre sa proposition à couuert; & ne se contenter pas comme il a fait, de passer legerement par dessus, tenant pour constant ce qui est ou faux, ou encore litigieux entre les doctes. Puis que contre son aduis, plusieurs celebres personnages tiennent, que les ames raisonnables ont naturellement entr'-elles diuers degrez de perfection: nous ferions mal de quitter temeraire-

1. Pero como todas las animas rationales sean de ygual perfection, &c. *chap. 2. Esp. pag. 29. a. fr. 13. b.*

ment leur party, pour adiouſter foy à cét Autheur, qui veut eſtre creu gratis & à la Pythagorique, ſans production de raiſons ou de teſmoignages.

Encore ceſte faute ſeroit plus tolerable, ſi elle eſtoit ſeule. Mais quand il deprime tant l'authorité de l'ame, que de la declarer diſciple & comme ſeruante du temperament, & ne faire mention d'elle que par maniere d'acquit, il ſemble donner trop de priſe ſur luy, pour n'eſtre touché ou accuſé de perſonne.

Il dit [2] que le temperamẽt eſt le principe de toutes les operations de l'ame raiſonnable. C'eſt vne propoſition trop hardie. Car s'il l'entend nuement, comme il l'eſcrit, outre ce qu'elle eſt du tout fauſſe, il s'expoſe à la cenſure de l'Inquiſition. Nous auons contre cela, ces anciens Arreſts qui ne peuuent eſtre reuoquez en doute. Que l'ame raiſonnable eſt le principe de ſes actiõs: Qu'elle eſt comme la loy en vne republique, ὥσπερ ἐν πόλει νομός, que c'eſt elle qui voit, oyt & conduit tout dedans nous. n'eſtant tout le reſte qu'vn pur aueuglement [3] ὁρῆ ὁ νοῦς καὶ νοῦς ἀκούει, τ'ἄλλα κωφὰ καὶ τυφλά. A quel propos donc la-

2. Principio de todas las obras de l'anima rational. *chap.* 2 *pag.* 30.

3. *Pythagora vel Epicharmi di-*

Ipsum apud Theodoretum. leg. Tertullianus. Animus audit, reliqua surda & caeca sunt.

rendre aueugle comme vne seruante, à la façon des Scithes, & honorer le temperament de ses priuileges ? S'il croit seulement que le temperament, & non l'ame, est la cause & le principe de la difference des esprits, qui se trouue entre les hommes : Quand bien il y auroit en ceste opinion quelque apparence d'excuse, tousiours est-il en tort, d'auoir mal declaré ses conceptions. Mais il mõstre assez par la suitte de son discours, qu'il tient le party de la premiere opinion.

4\. Puede saber las sciencias sin auer las oydo de nadie. chap. 4. text Esp. 47 fr. 24. b. 30. a.

Quand il dit, qu'vn enfant qui aura rencontré vne louable temperature, sans autre instruction, peut à mesme temps deuenir sçauant, & encore par ce moyen, parler Latin dans le ventre de sa mere, *estando en el vientre de su madre.* Quand il tient que le temperament est le maistre qui enseigne aux ames, comme elles doiuent exercer leurs facultez; comme si l'honneur des sciences appartenoit de premier chef au temperamẽt, & l'ame n'estoit pour autre effect, que pour representer de poinct en poinct sur le theatre de l'homme, le billet qu'elle aura receu du temperament; c'est trop esleuer les qualitez elementaires, four-

dement destruire l'authorité de l'ame, & faire naistre de mauuais scrupules aux esprits de ceux, qui ont desia quelque sinistre opinion de son pouuoir, & se donnent la liberté de ne croire que ce qu'ils veulent.

Tout ainsi donc que le Philosophe reprend iustement Anaxagoras, d'auoir en vain attribué le gouuernement de la nature à vne souueraine intelligence, puis que lors qu'il traite de la generation des choses naturelles, sans faire mention d'elle, il attribuë tout à la nature; De mesme pouuons-nous accuser icy l'Autheur de l'Examen, de ce qu'en certains lieux, où il ne s'agit que peu ou point du sujet qu'il traicte, il dõne à l'ame la principauté sur nos actions; & ailleurs neãtmoins, il la declare inferieure au temperament. Il soustient qu'elle est immortelle, & toutesfois il asseure que ses operations propres sont materielles & obligees aux qualitez elementaires. C'est au Lecteur de iuger si telles propositions sont compatibles.

Dauantage, parce qu'il y a peu de fermeté à tout ce que l'on bastit sur vne base mal étoquee; En suitte de cela il

commet encore vne autre faute, que l'on iugera autant ou plus signalee que les precedentes. 1. Le principal sujet de son liure consistoit à prouuer que les esprits dependent du temperament, 2. Pour demonstrer aprés que chacune sorte d'esprit est dediee à vne certaine science; 3. Et enseiguer le moyen de cognoistre le temperament de chaque enfant, par vn fidele rapport de toutes les marques, 4. Afin de tirer vne coniecture certaine de leurs esprits, pour les employer à la science à laquelle ils seront veuz propres naturellement. Pour ce qui est des deux premiers poincts, il s'en est acquitté au moins mal qu'il a pû; Ce n'est point icy le lieu de contester, si pour ce regard ses raisons sont fausses ou veritables; car elles sont reseruées, pour estre examinées plus à propos cy apres. Mais pour ce qui est du reste, qui deuoit estre le couronnement de l'œuure, il semble auoir grandement manqué ne rapportant rien de notable ny de consequence. Il promet bien satisfaire, lors qu'il traittera ceste matiere, au premier Chapitre de la seconde partie de son liure: Mais ce qu'il

rapporte là est si froidement deduit, & auec si peu d'ordre, qu'il n'y a rien qui peust releuer vn esprit douteux, ou réioüir vn appetit dégousté, apres les viãdes desagreables d'vn premier seruice.

5. Si l'homme, dit-il, se monstre aigu és œuures de l'imaginatiue, c'est vn tesmoignage qu'il est chaud & sec au troi-troisiesme degré : Mais s'il n'y est pas beaucoup sçauant, c'est signe d'humidité iointe auec la chaleur. Le Lecteur notera icy plusieurs fautes en peu de paroles : car au lieu de monstrer comme il faut cognoistre par le temperament, l'esprit d'vn enfant, afin de iuger de la science qui luy est propre ; Il enseigne le moyen de découurir en vn hōme meur, le temperament, par l'habilité ou capacité de son esprit. Au lieu de faire voir la bonté de l'imaginatiue, par le degré de la chaleur; Il propose pour argument certain d'vn temperament chaud, la bonté de l'imaginatiue.

Chap. 1. de la 2. part. El hombre que se monstrare agudo en las obras de la imaginatiua, &c. *pag. 299. fr. 176.*

Il ne produit en tout ce Chapitre, que des signes non necessaires tirez de certaines parties du corps, nommémẽt des testicules, comme si la science dependoit de ces pieces-là, qui ont esté,

par la preuoyance de la nature, éloignees du cerueau, de peur qu'elles ne troublassent l'ame raisonnable, aux actions de la prudence. Mais il sera traité de tout cela plus exactemẽt cy apres. Ailleurs il dit bien que l'on void plusieurs esprits rudes lors de leur premier âge, lesquels neantmoins se rendent habiles auec le temps, & autres au contraire; Et il eust beaucoup fait, si nettement & par signes certains, il eust demonstré le moyen de cognoistre aux enfans ceste capacité ou incapacité cachee. Mais il a manqué en cela comme en tout le reste, parce qu'il l'a ignoré, ou qu'il n'a pû en dire la cause, sans contreuenir à ses maximes.

Pour deduire ceste matiere auec plus de methode, il pouuoit enseigner brieuemẽt, que pour apprendre les sciences, plusieurs points sont necessaires, asçauoir la cause premiere, les facultez, les organes & les obiects. Que l'Ame, apres Dieu, est la premiere cause, le principal agent & le vray sujet des sciences; Qu'elle met en besoigne ses facultez, & qu'elle produit ses actions par leur ministere. Que les instruments, qui sont

les autres aydes dont se seruent les facultez, sont, les parties du corps, les esprits, les humeurs & le temperament. Que les facultez qui sont puissances de l'ame, selon leur diuerse nature operent diuersement; asçauoir ou sans ayde d'instruments materiels, cõme l'intellect & la volonté, ou par l'entremise des parties du corps & des autres aydes instrumentaires, comme les facultez des sens interieurs & exterieurs, lesquels font leurs fonctions plus ou moins parfaictes & accomplies, selon l'estat diuers des parties du corps, des esprits, des humeurs & de leurs qualitez. Que les obiects sont representez par leurs especes, lesquelles produites des accidens, sont portees premierement des obiects aux sens exterieurs, puis aux interieurs, & de là à l'intellect, qui est le centre & l'interieur de l'ame; Et en suitte vuider la question de la reception des especes, si elles sont imprimees en l'ame seulemẽt, ou aux esprits, ou en la partie; ou par les esprits, en l'ame & en la partie; Et admirer en passant comme il est possible, que dans vn lieu de si peu d'espace puissent demeurer en reserue si long temps

& ſans confuſion, tant d'images, tant de textes, tant de memoires. Par meſme moyen dire quelque choſe des ſens exterieurs & interieurs, de leurs offices, de leurs organes, & enquoy ils different les vns des autres; Pour paſſer aprés à la faculté de l'intellect; s'il eſt neceſſaire qu'il y ait vn intellect agent: Si l'intellect eſtant immateriel, les eſpeces intelligibles peuuent pas eſtre materielles, & des operations diuerſes de ceſte puiſſance de l'ame raiſonnable.

Il pouuoit demonſtrer auſſi, que la Phantaſie qui eſt vn ſens interieur, materiel, proche voiſin de l'Intellect, *in confinio intellectus*, & la derniere retraite des eſpeces ſenſibles, eſtant ſuiette au temperament, que cela en quelque maniere tire l'intellect en conſequence. Car s'il eſt vray que l'intellect pour agir, ſe tourne vers les eſpeces de la phantaſie, il eſt à croire que ſon action eſt meilleure, plus les eſpeces luy ſont repreſentees nettement, purement & ſans confuſion: Or cela depend en partie du bon temperament du cerueau. Le temperament donc eſt neceſſaire pour les operations de l'intellect, quoy qu'il ſoit immate-

ciel: qu'il en va de mesme, pour le regard de la memoire sensitiue, & partant il deuoit resoudre, que les sciences que l'on tient estre distribuees selon les facultez de l'ame, comme les facultez logees en diuerses parties du cerueau, ausquelles on recognoist diuersité de tẽperamẽts, sont fondees sur le temperament; & qu'il n'est pas impossible de monstrer en chacun enfant, par les marques du temperament, l'inclination de son esprit & à quelle science il est dedié naturellement.

Au lieu d'auoir suiui ceste methode, Il a proposé d'entree, que l'homme qui est naturellement inhabile aux sciences, fait mal de s'y adonner; & mesmes s'il y a quelque habileté, qu'il perd sa pene, s'il est porté d'affection à vne autre, qu'à celle-là qui luy conuient de nature & du merite de son temperament; attendu que chaque esprit est determiné à vne science particuliere. Il traite apres de la nature & s'efforce de prouuer qu'elle n'est autre chose que le temperament du cerueau, afin de poursuiure apres ce qui reste de plus particulier sur ce sujet: A sçauoir quelles sciences ap-

partiennent à l'imaginatiue, à la memoire, à l'entendement, & conclud en fin par trois ou quatre chapitres, où il discourt de la generation des enfans & du moyen de les engendrer de bon esprit, & naturellement habiles en toutes sciences. Si ses parens eussent eu la cognoissance de ce mystere, peut-estre maintenant, serois-ie hors de peine d'examiner son Examen.

S'il y a des hommes du tout incapables de science & de discipline. Que l'estude & l'affection suppleent au defaut de la nature

C H A P. II.

L'AVTHEVR publie pour vne de ses maximes, que ceux qui sont naturellement inhabiles aux sciences, en tout le cours de leurs estudes, ne font rien que perdre le temps, consommer leurs biens, & se rompre la teste, sans aucun profit; Et confirme cela par exemples, nommément du fils de Ciceron, lequel

E. *Chap.* 1. *Esp.* 12 *b.* que brarse la cabeça sin proueccho n'inguno. *fr.fol.*3.*b.* 4.*a.*20.*b.* 147.*a.*

ne put iamais s'auancer en l'eſtude des bonnes lettres, combien qu'il fuſt fils d'vn pere ſçauant, qu'il euſt eſté inſtruit par Cratippus tres-habile homme, en la ville d'Athenes, la plus celebre Vniuerſité qui fut iamais, & qu'il ne manquaſt d'aucune choſe requiſe pour l'apprentiſſage des ſciences, excepté qu'il n'auoit point les bonnes graces de la nature. Conſiderons ſi cela doit eſtre tenu pour vn arreſt, ou paſſer vne autre fois par l'Examen.

Contre ceſte premiere propoſition, je tiens pour conſtant, Qu'il n'y a hõme tant ſtupide naturellement (pourueu qu'il ſoit dans les limites de la ſanté) qui ne ſoit capable de ſcience. L'hõme qui eſt la meilleure piece de la nature, doit auoir quelque choſe de plus exquis & de plus releué que tout le reſte de la nature. Or cela ne peut eſtre que la raiſon, en laquelle eſt le priuilege de pouuoir eſtre ſçauant; parce que cõme la raiſon eſt en la partie diſcourante de l'ame, ἐν τῷ διανοητικῷ τῆς ψυχῆς μόνῳ, dit Ariſtote, ainſi les ſciences ſont en la raiſon. 2. *Cap.1.lib. 1.magn. moralium.* D'où vient que tous hommes naturellement ont quelque deſir d'apprendre,

à cause de ce pouuoir de l'ame raisonnable, qui a mesmes, de son propre, * certaines notions generales, qui sont comme les racines & le fondement des sciences. Puis doncque la nature a imprimé en nostre ame ceste volonté d'apprendre, seroit-ce pas en vain, si nous demeurions impuissans de la mettre en effect? Seroit-il bien possible que nous eussions seulement le petitoire, & que la main nous fust close, quand il est question de venir à la possession?

* *κοινὰς ἐννοίας vocat Galen. Aristoteles ἀρχὰς, principia. ἀξιώματα. dignitates, maximas, quibus omnes homines vtuntur καθ' ὅλον τὸν βίον.*

Si l'ignorance a cours quelquesfois entre les hommes, ie croy que cela prouient plustost de nostre defaut, que du manquement de la nature. L'homme est capable de tout, mais nous auons entiers les sciences faute d'affectiõ, & pour l'estude trop peu de patience & de courage. Comme vn Nautonnier ne passeroit iamais de l'Europe à l'Amerique, s'il demeuroit sur le port les bras croisez, étonné du temps, du trauail & des viures necessaires pour vn tel voyage. De mesme si vn enfant n'a le desir d'aquerir la science, s'il n'y apporte la diligence requise, s'il ne fait prouision de patience, il est impossible qu'il s'auance en la

cognoissance des lettres, quelque faueur qu'il ait receuë du temperament. Les meilleurs esprits sont steriles, sans la diligence de l'estude.

Aristote enseigne fort bien, à ce propos, que pour apprendre il est besoin de trois choses, de bonne nature, de discipline & d'exercice, φύσεως μαθήσεως ἀσκήσεως. Ciceron dit apres luy, *voluntate, studio, disciplinâ.* comme si la volonté estoit plus necessaire que la nature. Plutarque qui a mieux aimé suiure Aristote, croit aussi trois choses estre necessaires, la nature, la raison, & l'vsage, φύσιν καὶ λόγον καὶ ἔθος; car comme il s'interprete luy-mesme, par ces deux mots, (*raison & vsage*) il entend auec Aristote, la discipline & l'exercice, μάθησιν καὶ ἄσκησιν. Mais sur le doute que l'on eust peu faire, tant pour le regard des sciences, que des mœurs & de la vertu; s'il importe plus d'estre bien instruit, ou nay heureusement: 3 *Vtrum efficacius bene institui aut fœliciter nasci:* voicy ce qu'il répond pour conclusion, & qui peut seruir de resolution à ceste dispute. C'est vn heur, 4 dit-il, d'auoir la rencontre de ces trois ensemble; mais pourtant, si quelqu'vn pense que pour

3. *Plinius Panag. ad. Traian.*

4. *Plutarchus.*

n'estre pas bien nay, on ne puisse reparer ce defaut par discipline, & par exercice à la vertu, cestuy-là doit sçauoir qu'il se trompe fort, ou plustost s'abuse du tout. Car comme la paresse corrompt & aneantit la bonté de la nature, l'estude & la diligence en corrigent l'imperfection & la malice.

De l'affection aux lettres, & du desir d'apprendre.

C'est vn grand auantage que d'auoir les bonnes graces de la nature, mais le desir d'apprendre est tellement necessaire, qu'il me semble que ie puis dire auec vn docte personnage, Qu'il ne faut point tant attribuer la difference des hommes, pour ce qui est de la science, à la varieté des esprits, comme à la diuersité des volontez. Tout homme est capable de sçauoir les sciences, pourueu qu'il s'y employe auec de l'affection. C'est elle qui nous rend faciles toutes sortes d'entreprises, qui leue l'amertume de l'estude, & qui nous rend les veilles plus agreables que le repos. Les hõmes de lettres par son moyen, apres le soing qu'ils prennent au gouuernement de leurs familles, ou des affaires publiques, cherchent la tranquillité d'esprit dans leurs estudes, y trouuent le calme.

Et là

& là seulement ils pensent estre à couuert de la tempeste du monde.

Mais sur tout, il est besoin du trauail de l'estude, qui est la clef qui nous donne entree dans les sciẽces. En vain nous serions bien nais, & affectionnez aux lettres, , si nous ne mettions peine de les apprendre. Il faut donc s'y employer à bon escient, & non par boutades, & comme en passant. Car principalement, si nous, sommes d'vne mauuaise nature, nous perdons tout, si nous nous lassons au milieu de la course. Puis qu'il faut estre sçauant, voire malgré la nature, il faut leuer ses empeschemens par vne estude obstinee, & entrer en la cognoissance des choses, en despit d'elle ; comme Hannibal se fit passage dans les Alpes à force de vinaigre. *Perrupit Acheronta Herculeus labor.* *De l'estude.*

Il faut que l'homme qui veut estre sçauant soit ὁλοπονός ; c'est à dire, qu'il se roidisse à l'estude, comme s'il n'estoit composé que de trauail ; à l'exemple du coq, auquel les Grecs donnent l'epithete ὁλόφωνος, dautant que pour chanter, il semble employer tout ce

qu'il a de corps, de forces & de courage. Il eſt vray, que c'eſt vne rude penitence à vn dur eſprit, de ſe forcer tant, pour corriger le vice de ſa nature. Mais puis que Dieu nous vend toutes choſes au prix de la peine que nous y prenons, & qu'il preſte la main en nos trauaux, [5] *facientes Deus adiuuat*: Puis que nous n'auons rien de plus precieux que la ſcience & la vertu: Nous nous trahiſſons nous meſmes, ſi nous ſommes pareſſeux d'acquerir vn tel butin, duquel on ne peut nous deſrober la jouyſſance.

5. M. Varo.

C'eſt ce que nous remonſtrent tous les Sages, qui ont parlé de ceſte matiere: Que pour gouſter du nectar des ſciences, & de la prudence, il faut boire du vinaigre de l'eſtude, & mãger des racines ameres de la vertu. Que les Muſes ne font point leur demeure au Parnaſſe, cõme diſent les Poëtes, mais aux eſprits de ceux qui s'adonnent fidelemẽt à l'eſtude. Quand Euripide dit, que le trauail eſt pere de la renommée, & Simonides que la vertu habite dans des rochers de difficile accés, δυσβάτοις ἐπὶ πέτραις; veulent-ils pas ſignifier par cela, que les habitudes de la ſcience & de

la vertu ne sont pas faciles à aborder, & que l'on n'y paruient qu'auec de la peine? Il faut vne sueur qui penetre iusques à l'ame 6 δακέθυμος ἱδρώς. Periander l'vn des Sages, sans auoir égard ny au temperament, ny à la nature, disoit, que le tout en cela estoit l'action de l'esprit, μελέτη τὸ πᾶν. Et 7 Aristote apres luy, que le tout consiste à estre accoustumé dés l'enfance, à tel ou à tel exercice. τὸ οὕτως ἢ οὕτως ἐκ νέων ἐθίζεσθαι πάμπολυ, μᾶλλον δὲ τὸ πᾶν.

6. Simonides.

7. cap. 1. lib. 2. Ethicor.

S'il arriue donc que la nature manque, c'est à dire, si l'enfant est de dur esprit, & comme stupide de premiere constitution; pourueu qu'il se propose de rouler sa pierre, il trouuera que l'estude luy sera plus liberale que la nature. *Nam labor ingenium miseris dat.* Pourquoy il faut rebuter ceux-là qui se disent mal propres naturellement aux sciences, ou qui s'excusent sur leur foiblesse, comme si l'estude ainsi exacte & laborieuse causoit la mort aux natures delicates. Si nostre condition requiert que nous embrassions l'exercice des lettres, deuons nous pas nous exposer à toute sorte de danger, plustost

que de permettre à l'ignorance de loger chez nous, qui eſt, ſelon Platon, vne maladie, ou comme dit Seneque, la mort & la ſepulture de l'homme viuãt, *Viui hominis mors & ſepultura?* Il eſt bon d'auoir égard aux natures particulieres des enfans, & que chacun prenne de la peine à proportion de ſes forces; mais il n'arriue gueres, que ceux-là qui ſont ſtupides naturellement, ſoient foibles & delicats. * Car cõme l'action de l'intellect ſe debilite de la force du corps, elle deuient plus vigoureuſe quand il eſt debile. S'il ſe trouue donc que quelqu'vn n'ait pas l'eſprit clair naturellement, mais confus & obſcur, il peut ſe faire iour en eſtudiant, comme l'on fait du feu en vn fuſil, par le battement de la pierre auec l'acier, & s'éclairer luymeſme, auec la lampe d'Epictete, & l'huile de Demoſthene.

* *Leg. prouerb.* παχεῖα γαστὴρ, *&c.* *La teſte, ſelon Platon, eſt la plus ſage; mais auſſi la plus debile partie de l'hõme.* φρονιμωτέρα, πολὺ δὲ ἀσθενεστέρα. *In Timaeo.*

Ce que l'Autheur oppoſe cõtre ceſte verité; Que pluſieurs apres beaucoup de peine & d'eſtude, n'ont pû rien apprendre, eſt vne pure moquerie. Car comme la terre la plus ſterile eſt renduë fertile par la diligence du laboureur; les plus hebétez eſprits ſe rendent capa-

bles de discipline, & habiles par l'exercice: *& ipsi sibi natura sunt.* Ce qui aide bien souuent à la stupidité est, que le cerueau estant dur de consistence, ou trop froid & humide de temperament, & les esprits grossiers & tardifs, l'ame pareillement en est froide & tardiue en son action. Mais telles imperfections peuuent estre corrigees par la chaleur de l'estude, laquelle outre ce qu'elle dissipe l'humidité superfluë du cerueau, rend aussy les esprits plus subtils & luisans, comme ceux des melancholiques. Ainsi Demosthene demeura vainqueur au combat qu'il eut contre la nature, *malignitatem eius pertinacissimo animi robore superando.* Car on dit que c'estoient comme deux Demosthenes, dont l'vn estoit rude d'esprit, begue, mal habile, & qui appartenoit à la nature; l'autre sçauant, eloquent & grand Orateur des Atheniens, enfant de l'estude & de l'industrie. [8] *Alterum Demosthenem natura, alterum industria enixa est.*

8. *Valer. Max. cap. 7. lib. 8.*

Au lieu donc de nous arrester à cette opinion de l'Examen, tenõs pour constant, comme il n'y a rien si dur qui ne puisse estre amolly auec le temps; que

de-mesme il n'y a esprit si rude, si hebeté, si stupide, qui ne comprenne la science, s'il s'y adonne auec autant de ferueur, de volonté & d'exercice, comme il est requis. C'est le conseil que donne Hippocrate à ceux qui desirent apprendre la Medecine, φιλοπονίην ἐς χρόνον πουλύν, vne estude opiniastre, & de lõgue haleine. Car au lieu que toutes autres choses se vendent à prix d'argent, pour acquerir les sciences, il ne faut que de la diligence & du temps. Sans nous soucier des retardemens de la nature, ayons soing seulement de bien employer le temps, qui est le plus precieux gage du monde, & qui doit estre dispensé auec plus de menage.

τῶν πραγμάτων τὰ μὲν ἀργυρίου ὤνιτα οἷον οἰκία, τὰ δὲ χρόνου καὶ ἐπιμελείας οἷον παιδία. Metroclis dictum apud Laërtium.

Nous auons plusieurs exemples de celebres personnages paruenus au sommet des sciences, par les moyens que nous auons declarez, combien qu'ils fussent d'vne nature rebutée. Iamais homme n'a eu l'esprit plus stupide, & naturellement enclin au vice que Socrate, au luxe qu'Alcyphon, à l'ignorãce que Xenocrates, Cleanthes, Ephorus, Aspasius; & neantmoins Socrate s'est rendu par l'estude vertueux & sça-

uant, & le plus sage de tous les Philosophes du Paganisme. Cleanthes, que lon nommoit vn second Hercule, à raison de son trauail, estoit grossier extremement, & d'esprit tardif, & toutesfois il vainquit ceste stupidité, qui luy estoit naturelle, par l'assiduité de l'estude, ἦν δὴ πονικὸς μὲν, ἀφυσικὸς δὲ καὶ βραδὺς ὑπερβαλλόντως. Les trois autres de mesme, par veilles immoderees, ont eu l'hõneur d'auoir esté des plus renommez Philosophes de leur siecle. Nous lisons le semblable d'Heraclidés le Sophiste, qu'il se rendit le plus sçauant de tous les Sophistes de son temps, contre le cours de sa nature, μὴ συγχωρούσης αὐτῷ τῆς φύσεως. Il s'aquit cette reputation par son trauail, duquel il composa vn liure, auec cette inscription, πόνου ἐγκώμιον, la loüange du trauail, corrigée depuis par Ptolomée, qui en osta la premiere lettre, ὄνου ἐγκώμιον, la loüange de l'asne.

9. Diogenes Laërt. in Cleanthe.

10. Leg Philost. lib. 2. de vitis Sophistar.

L'Autheur de l'Examen, qui auoit preueu, que tels exemples contraires à ses maximes, ruinoient les fondemens de sa doctrine; pour se parer, respond, que tous ces Philosophes n'ont point

eu faute de nature, ou de bon temperament : mais que leur bon esprit ne s'estoit pas declaré dés leur premier âge ; Et en cela encores il n'a point de raison : car s'ils auoient en leur ieune âge le temperament de la science, pourquoy deslors n'estoient-ils pas sçauans, selon ses maximes ? S'ils ne l'auoient point encores, mais ils l'ont acquis depuis à force d'estude ; A quel propos soustient-il que ceux qui manquent de bon naturel sont incapables de toute discipline, quelque diligence qu'ils y apportent ? Il est tres-certain que leur bon esprit ne se monstroit point alors, & ne se fust iamais monstré, s'ils ne l'eussent forcé par le trauail de l'estude.

La Poësie est vn Art, que l'on croit receuoir vn grand aide de la nature, & neantmoins plusieurs bien souuent qui n'y ont aucune inclination, de cholere seulement sont portez à faire des vers. C'est que le courage a plus de force que la nature. *Si natura negat, facit indignatio*
11. *Symphosiac. lib. 1* *Versum.* [11] Plutarque dit le mesme de la Musique, qu'elle est enseignee par l'Amour à celuy qui l'ignoroit auparauãt, Μουσικὴν δ' ἄρα ἔρως διδάσκει, κἂν ἄμου-

ςος ἢ τὸ πρίν. De là nous pouuons iuger, puis que la cholere & l'amour aident bien à acquerir ce qui nous est refusé par la nature; qu'vne ardente affection, & vne longue estude peuuent auoir ce mesme priuilege de nous faire sçauans malgré elle, & la rendre souple & obeïssante aux commandemens de l'ame.

Ce qui aide encores à corriger les disgraces de la nature, est la nourriture & l'instruction bien reglee des enfans. Car, selon l'aduis de tous les Sages, la bonne conduite du maistre va du pair auec la nature, & bien souuent a plus de force, si le prouerbe doit auoir lieu, que nourriture passe nature, fondé peut-estre sur l'exẽple des deux chiens de Licurgus. Si le maistre sçait recognoistre les forces de son disciple, s'il a le iugement de l'instruire, & de le conduire, plus par methode que par force, & auec plus d'honneste liberté & de patience, que de contrainte, μετὰ παιδείας τε καὶ ἡδονῆς. S'il a la discretion de ne pas le charger de leçons & de preceptes; mais de luy en donner à la fois autant qu'il en peut comprendre, & de

De l'instruction & de la nourriture des enfãs.

Plato.

ne l'auancer point à vne seconde leçon, qu'il n'ait digeré & fait son profit de la premiere. S'il a la prudẽce de luy donner du courage, prenant luy-mesme la moitié de la peine (comme les meres qui machent à demy les nourritures qu'elles donnent à leurs petits) & luy aider à cuire les difficultez, luy rendant les regles aisées, [12] par similitudes, & par exemples, & autres subtils moyens qui dependent de l'industrie des pedagogues. S'il a l'inuention, quoy qu'il faille qu'vn dur esprit supplée par le trauail, à ce qui luy manque de la nature, de ne le tenir pas pourtant si estroitement lié à l'estude, de peur de luy en faire perdre le goust; & comme il voit qu'il s'y adonne auec de l'affection, combien qu'il commette des fautes, ne laisser en luy remonstrant de le gratifier de loüange & de bon visage, pour salaire de sa bonne volonté, à laquelle principalement il faut auoir l'œil; sans doubte le champ sterile ainsi cultiué produira du fruict auec le temps, pourueu, comme i'ay dit, que la volonté d'apprendre ne manque point au disciple, & qu'il ne soit point destourné par

12. *Robert Roy de Hierusalẽ, grossier d'esprit naturellement, eut vn maistre qui luy esueilla l'esprit par la lecture des Fables d'Esope.*

mauuaises conuersations; car ce venin est suffisant de corrompre mesmes les meilleures natures. Le diuin Platon dit contre l'examen, tres à propos sur cette matiere; L'homme qui aura si bien rencontré, dit-il, que d'estre nay heureusement, & bien instruit, deuiendra vn tres diuin & tres-gracieux animal θειότατον ἡμερώτατόν τε ζῶον. Mais s'il a receu vne discipline mauuaise ou imparfaicte, il sera tel, que la nature ne pourroit rien produire de plus farouche. Pour cette occasion il blasme Cyrus Roy des Perses, d'auoir commis à des femmes & à des Eunuques, l'instruction & la nourriture de son fils Cambisez.

Plato lib. 6. de legib.

Cela donc soit dit contre l'Examen, qui admet bien la discipline entre les conditions necessaires aux enfans bien nais; mais non à ceux qui ont vn mauuais temperament. Il croit que tout écholier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté: Opinion du tout fausse, contraire à ce que nous auons prouué cy-deuant, par l'exemple de Demosthene & de plusieurs autres, &

qu'il a conceuë en son cerueau, comme vne Minerue, *sine Iunone*, c'est à dire, sans raison, & sans apparence.

La victoire seroit aisee contre les mauuaises inclinations du temperament: mais outre ce qu'il est difficile de trouuer de bons precepteurs; le malheur est, que l'imprudence des parens bien souuēt apporte en cela plus d'empeschement, que tous les retardemens de la nature. Quelques-vns sont tellement fols de leurs enfans, que d'aimer mieux les voir faineants, & nourris à l'oisiuetê, que de les occuper aux honnestes exercices des lettres & de la vertu. Ils craignent que la sujection de l'eschole n'apporte à leur santé quelque fascheux accident. Il s'en trouue d'autres perdus d'auarice; & comme l'on disoit des Atheniens, riches seulement du bout des doigts, qui apprehendent que l'instruction de leurs enfans, ne diminuë leur reuenu: A raison dequoy, ou ils les employent à choses basses, ou ils leur cherchent des Maistres de petite estoffe, pour en tirer meilleure composition. De maniere qu'ils ont en fin de compte, de la science, & de l'ignorance

bien cheres. Aristippus vn iour se moqua d'vn tel pere, assez plaisamment: car comme il luy demanda, quel prix il desiroit de luy pour enseigner son fils; cent escus, dit-il. Comment, dit le pere, ie pourrois de cette somme acheter vn bon esclaue. Il est vray, repartit Aristippus, & en ce faisant tu auras deux esclaues, ton fils le premier, puis cestuy-là que tu auras acheté.

Tenons donc pour arresté, que comme les mauuaises natures peuuent estre amendees par instruction bien reglee, par bonne nourriture, & par vne ardente affection aux bonnes lettres: de mesme les bons esprits peuuent estre deprauez & perdus par mauuaises conuersations, & par l'imprudence des parens & des pedagogues. Le fils de Ciceron n'estoit point tant abandonné de la nature, qu'il ne retint quelque chose des bonnes habitudes de son pere: car il estoit facetieux comme luy, & assez eloquent; Nous auons certaines Epistres restees pour eschantillon de sa Minerue. Mais il trouua dans la ville d'Athenes de la ieunesse desbauchée, nommément Gorgias maistre de Rhetori- 14. Lib. 16. Epist. Cic. ad famil. leg. Plut. in vita Ciceronis.

que, qui mit encore le feu à ce qu'il auoit de mauuaise inclination; de sorte qu'il s'adonna à l'iurongnerie, dont il perdit la memoire qu'il auoit naturellement petite & debile. *Marco Tullio*, dit Seneque, *natura memoriam dempserat, & ebrietas, si quid ex ea supererat, subducebat.*

Afin de clorre & resoudre finalement cette dispute, il semble necessaire de respondre encores à quelques authoritez, non seulement d'Hippocrate, mais aussi d'Aristote, & d'autres, que l'Autheur pouuoit mettre en auant, pour compenser la debilité de ses raisons. Quand les Philosophes discourent de l'intellect, ils le descriuent comme la principale faculté de l'ame, & se contentent de l'appeller τὸ ἡγεμονικὸν. Mais quand [15] Hippocrate parle de la nature, & du pouuoir qu'elle a pour le fait des sciences, il semble passer outre, & luy attribuer la surintendance generale, ἡγεμονικώτατον ἁπάντων ἡ φύσις. De maniere qu'il dit ailleurs en suitte de cela, que là où la nature seroit contraire, en vain on voudroit la forcer par toutes sortes de diligences, [16] φύσιος ἀντι-

15. lib. de decenti ornatu.

16. Hippocr. in leg.

παρατρεύσης κένεα πάντα. De mesme Aristote apres Platon, dit fort à l'auantage de l'Examen, Qu'il peut arriuer que quelques vns seront tellement rudes, qu'il sera impossible de les ranger, ny aux bonnes lettres, ny aux bonnes mœurs,[17] ὡς παιδευθῆναι καὶ γίνεσθαι σπουδαίους ἄνδρας ἀδύνατον. A quoy rappor- 17. *cap. vltimo lib. 5. Politicor.* tent encores certains prouerbes, qui ont cours entre le vulgaire.

Ie respons, que selon Hippocrate (lequel en ces lieux alleguez entent par le mot de nature, non vn temperament, qui ne peut estre forcé, comme porte l'Examen, mais vne certaine habileté naturelle, qui est requise pour exercer quelque Art auec de l'honneur, & de l'entregent,) trois choses sont necessaires pour ce suiect: la Nature, la Doctrine, & l'Vsage. Par la Doctrine τῇ σοφίῃ, l'vsage est rendu bien-seant, & de bonne grace: Par l'Vsage, la science deuient vtile & profitable au public; & ces deux σοφίη καὶ τὸ χρέος, la Doctrine & l'Vsage, qui seroient separémẽt inutiles & des-agreables, sont ioints & alliez ensemble par la Nature, qui est cette habileté natu-

relle, qui depend en partie de l'affection que l'on a à la ſcience, en partie de la bõne conformation des parties de la teſte, nommément du cerueau, & de ſes ventricules, de la ſubtilité des eſprits, & du temperamẽt. Hippocrate dit en ſuitte, que la nature ſe coule & ſe ioint auec la doctrine, pour la cognoiſſance de tout ce qui eſt fait par la nature. Or on ne pourroit pas comprendre le ſens de ces paroles, ſi par ce mot [Nature] Hippocrate entendoit le temperament : elles ne peuuent pas donc eſtre alleguees à l'auantage de l'Examen. D'ailleurs, ce feroit meſme contre l'intẽtion de l'Autheur, veu qu'en la verſion de ce lieu d'Hippocrate, au lieu de nature, il tourne, *Ingenio*, en ſa langue, en cette maniere [18] *Si falta el ingenio, dize Hippocrate, todos los demas ſon diligencias perdidas* : φύσιος ἀντιπραττούσης κένεα πάντα.

18. *Exam. ch. 2. 20. b. Æſp. Naturâ reluctãte irrita ſunt omnia.*

Pour faire voir plus clairement que cela eſt l'aduis d'Hippocrate, & le ſens naturel de ſes paroles, ie produiray vn autre lieu de luy-meſme, qui ſeruira beaucoup pour deciſion de ceſte diſpute. [19] Selon que les voyes de l'ame, dit-il, ſont diſpoſees par où elle paſſe, les

19. *Hippocr. lib. 1. de*

les parties où elle s'adonne, & selon les esprits ausquels elle se joint pour l'exercice de ses facultez: les hommes sont faits plus ou moins participans de prudence. Au moyen dequoy, cela peut estre changé par le regime; non toutesfois que l'ame, qui est vne nature inuisible, reçoiue en cela aucune mutation. Puis que ce qui dépend du temperament, & de la constitution des parties, pour le regard de la prudence, peut estre changé par la maniere de viure, selon Hippocrate; N'est-ce pas vne grande preuue, qu'il n'est pas impossible, selon son aduis, de rendre capable de science vn esprit qui en sera éloigné par la disgrace du temperament & de la nature? On ne peut rien sans la nature: mais il n'est pas impossible d'acquerir ses bonnes graces par changement de regime, de temperament, d'affection, & par le trauail de l'estude. Il est certain que la nature est la base & le fondement de tout: mais si elle manque, l'affection, l'instruction & l'estude peuuent engendrer en nous la science & la prudence: & cela, comme l'on dit de la coustume, peut estre appellé vne autre nature.

diæta sub finem. δὲ ὁκοίων ἀγγείων ἡ ψυχὴ ἀποχωρέει, καὶ πρὸς ὁκοῖά τινα προσπίπτει, καὶ ὁκοίοισι καταμίσγεται, τοιαῦτα φρονέουσι. διὰ τοῦτο γοῦν ἀδύνατον τὰ τοιαῦτα ἐκ διαίτης μεθιστάναι. φύσιν γὰρ μεταπλάσαι ἀφανέα, οὐκ οἷόν τε.

Pour ce qui eſt d'Ariſtote ſur ce ſujet, & des propos communs qui ont cours entre le vulgaire, le tout conſiſte à expliquer le mot ἀδύνατον, qui ne doit en ce lieu eſtre prins à l'eſtroit, pour ſignifier, impoſſible : mais difficile, à l'imitation de Ciceron, [20] qui l'a ainſi interpreté en la verſion de certain texte de Platon, & comme nous le voyons en vſage dans les ſainctes lettres. Puis le Philoſophe en ce lieu là, ne parle pas de la capacité des enfans, mais d'hommes formez, & du tout indocīles ; parce qu'ils ſont dans les habitudes du vice & de l'ignorance. Il eſt difficile de les rendre capables de ſcience & de vertu, parce qu'ils ont l'eſprit ailleurs, & qu'il eſt mal-aiſé de leur perſuader d'en prendre la peine. Quelques autres Autheurs ſe ſont ſeruis de ce paſſage meſme d'Ariſtote vn peu autrement, changeant le mot, ἀδυνάτον, en ces deux autres, οὐ ῥᾴδιον. Il n'eſt pas aiſé, diſent-ils, de changer vne mauuaiſe nature, φύσιν πονηρὰν μεταβάλλειν οὐ ῥᾴδιον: Cõme le lieu d'Hippocrate, qui ſemble donner tant de pouuoir à la nature, à eſté encore changé par Sophocle, [21] πόνου τοι χωρὶς οὐδὲν

20. *Lib. 2. de Vniuersitate.*

21. *In electra.*

εὐτυχεῖ. De sorte qu'il attribuë à la peine ce qu'Hippocrate dit de la Nature. Il n'y a rien qui altere tant bien souuent la doctrine des bons Autheurs, que de se seruir nuëment de leurs paroles, & les interpreter à la rigueur de la lettre.

Si chaque esprit est nay à vne certaine science. Les sciences ne sont point incompatibles.

CHAP. III.



APRES cela il fait suiure ceste autre proposition, Que chaque science demande son esprit particulier, & que c'est perdre le temps de vouloir embrasser vne profession, qui n'est point conforme à nostre nature. Il faut, dit-il, [1] faire estudier l'enfant par force, à la science qui luy côuient, & ne s'arrester pas à l'election qu'il en fait luymesme; attendu que tous les Philosophes ont trouué cela necessaire par experiẽce. Il se sert de l'exemple de Ga-

[1] Hazer le apprender el arte que le cõuenia, y no dexarlo a su electiõ. *en la Prés.*

face & chap. 1. sur la fin. lien, qui s'adonna à la Medecine, suiuant la reuelatiõ que le demon en auoit faicte à son pere: & de Balde, qui quitta l'estude de la Medecine pour prendre la Iurisprudence, à laquelle il auoit dauantage d'inclination. Il adiouste, que ,, Dieu distribuë ses graces aux hommes, ,, selon qu'ils en sont capables; comme le ,, Pere de famille les talens à ses seruiteurs *secundùm propriam virtutem*. Il pouuoit Apud Laërtium. dire encore auec Epicure, Que toute habitude de corps n'est pas propre pour faire vn homme sage, ny toute sorte de pays: οὐδὲ μὴν ἐκ πάσης σώματος ἕξεως σοφὸν γένεσθαι ἂν οὐδ' ἐν παντὶ ἔθνει. Et ce que l'on dit communément, que de tout bois on ne fait pas l'image de Mercure. Tout cela merite de passer encore par l'estamine.

Si chaque esprit n'estoit nay qu'à vne certaine science, ce defaut seroit ou de la part de l'ame, ou à raison des sciences qui sont, peut-estre, incompatibles, ou à cause du temperament, & des autres dispositions du corps. Que ce soit de Exam. chap. 1. la part de l'ame, il y a peu d'apparence, Todas las veu ce qu'il dit, que toutes ames raison- animas nables sont égales en perfection: car il

s'ensuit de là, qu'elles sont toutes indifferemment capables ou incapables de toute science.

raciona-les de y-gal per-fection.

L'ame raisonnable est tellement capable de tout & indifferente à toutes sortes de cognoissances, que plusieurs Philosophes anciens ont creu qu'elle estoit constituée des principes de toutes choses, puis qu'elle a le pouuoir de comprendre tout ce qui est au monde. L'entendement a pour obiect tout ce qui est, entant que vray, & pour ceste occasion il a esté nommé par Platon βασιλεὺς οὐρανοῦ καὶ γῆς, le Roy du ciel & de la terre, à raison que son discours peut estre comme vn cercle de pareille estenduë que le monde. Aristote dit, qu'il est aucunement tout, parce que tout ce qui est, peut entrer en sa cognoissance. On le compare à la premiere matiere, à raison que l'vn & l'autre sont capables de toutes sortes de formes.

L'ame raisonnable est capable de toutes sciences, particulierement en chaqu'vn homme.

In Philebo.

L'intellect, dit le mesme Philosophe, est semblable à la main: car comme la main est l'organe des organes, ὄργανον τῶν ὀργάνων, pour dire que la fabrique & l'vsage de toutes sortes d'instruments luy appartiennent: De mesme l'intel-

Lib. 3. de anima.

lect est la forme des formes, ὁ νοῦς εἶδος τῶν εἰδῶν, parce qu'il est capable de former toutes sortes de notions, & que la science est l'instrument de l'intellect, νοῦ ὄργανον ἐπιστήμη, lequel est l'instrument de l'ame, comme la main est l'instrument du corps. Selon son aduis donc l'intellect est capable de toutes sciences, comme la main de toutes sortes d'outils, & de toutes sortes d'ouurages.

Probl. 5. sect. 30.

La nature nous a donné trois admirables parties, dont l'vne est sans matiere, à sçauoir l'intellect; les deux autres materielles, la langue & la main; & à chaqu'vne respond son effect particulier, qui sont le discours, la parole & l'ouurage. L'intellect, par le discours, ainsi nommé pour ceste occasion, a le priuilege de se pourmener par tout le monde, d'arpenter la terre, de compasser les elemens, d'entrer dans le ciel, pour mesurer son estenduë, admirer ses beautez, considerer ses mouuemens, & en suite se former toutes sortes de sciences. La langue comme messagere déploye toutes les conceptions de l'ame, pour les communiquer, & faire en-

tendre aux presents: pourquoy la voix à esté dicte par les Grecs φωνὴ, quasi φῶς νῦ, la lumiere & la clairté de l'entendement. L'intellect n'a rien qui ne puisse estre énoncé par la parole. La main, qui est le peintre de l'ame & de la langue, peint la parole tant interieure qu'exterieure, pour estre signifiée aux absents: car comme vn Prince qui desire faire alliance en païs estranger, au lieu d'y aller en personne, se contente d'y enuoyer vn tableau, où naïuement sont representez tous les traicts & toutes les lignes de son visage: de mesme, parce qu'il seroit impossible à l'homme d'estre present par tout, où il seroit besoin de faire entendre ses conceptions, la main luy a esté donnee pour la peinture des pensees & des paroles, afin qu'estant enfermees dans le papier, elles puissent estre declarees non seulement d'vne extremité à l'autre du monde, mais encores à toute la posterité. Pourquoy l'on pourroit auec quelque raison estimer la main plus excellente que la langue, d'autant que outre ceste vertu qu'elle a de faire entendre aux presens & aux absens les conceptions de

l'ame, & mesmes qu'elle peut suppleer au defaut de la langue, elle est comme vn instrument qui peut façonner toutes sortes d'instrumens, sans lesquels nous menerions vne vie brutale & miserable. Aussi la nature a donné à l'homme seul l'vsage des mains, qui seroient inutiles aux bestes, parce qu'elles sont priuees d'entendement & du benefice de la main. La langue dit tout & la main fait tout, mais sous la conduite de l'intellect qui sçait tout. Les bestes ont bien quelque industrie naturelle de façonner certains ouurages auec le bec, les ongles, & autres parties : rien toutesfois à proportion de l'homme, *cui sunt opifices manus & omni genere perfectionis artifices.*

Arnobius lib. 2. contr. Gētes.

Ces trois donc, l'intellect, la langue & la main sont capables de tout, & n'y a rien qu'ils n'expedient, particulierement en chaqu'vn homme, si le temps le permet, & comme i'ay dit, l'on y apporte l'affection & la diligence. *Quidquid animo, quidquid manu, quidquid linguâ admirabile est, ad summum laudis perducitur industriâ.* Galien doctemēt apres Aristote dit, que la raison est vn art qui

Valer. Max.

Lib. 1. de vsu part.

precede tous autres arts. Car comme la main, quoy qu'elle ne soit aucun instrument particulier, est dite neantmoins vn instrument anterieur de tous autres instrumens: Ainsi la faculté de raisonner, combien qu'elle ne soit aucun art ou science determinee, est toutesfois vn art qui a à sa suitte tous les autres arts, τεχνὴ περὶ τῶν τεχνῶν, parce qu'elle est capable de se former toutes sortes de sciences. Puis donc que le pouuoir de l'ame raisonnable & de l'intellect est infiny, il n'y a point de raison à vouloir la restraindre; & dire, que les sciences doiuent estre ainsi logees par fourrier, & incompatiblement separees les vnes des autres, c'est trop ignorer son pouuoir, & l'estenduë de ses priuileges.

Ce qui fait croire encore, que la faculté de l'entẽdement n'est pas limitee, comme il s'imagine, est qu'il se delecte souuent à choses fausses, encore qu'il n'ait pour obiect que la verité. Pourquoy, ie vous prie, prenons nous plaisir à nous former en l'esprit ou voir en peinture des monstres, des chimeres, des cẽtaures & autres telles grotesques?

N'est-ce point que l'ame est bien aise de s'emanciper, & de franchir ses limites ordinaires, quoy qu'elles tiennent de l'infiny? Tous les hommes ont naturellement en l'ame la cognoissance d'vn Dieu : & neantmoins il est certain que plusieurs, par vne damnable liberté d'esprit, ont tenu échole de l'Atheisme, & pour prouuer qu'il n'y a point de Dieu, ont miserablement deployé toutes les forces de leur esprit. C'est que l'entendement apprehende tant d'estre enfermé dans certaines bornes, qu'il prend l'infiny à partie, & desire passer, mesme ce qui est infiny. Nous auons plus de contentement à voir en vn tableau d'vn bon maistre, l'image de quelque chose peinte à perfection, que la chose mesme, à raison que nos esprits ne veulent estre obligez à rien. Et parce que l'art en cela, pour ce qui est du traict du dehors, bien souuẽt surpasse la nature, nous croyons auoir auancé d'autant nostre liberté. Ceste imperfection donc de n'estre capable que d'vne science, ne pourroit pas estre referée à l'ame.

Il n'y a plus de raison à vouloir ac-

cuſer les ſciences, & iuger qu'elles demandent chaqu'vne ſon eſprit particulier, à cauſe qu'elles ſont incompatibles. Car ſi vn eſprit groſſier, & qui n'a inclination à aucune, ſe rend bien capable de toutes, comme i'ay demonſtré nagueres: A plus forte raiſon celuy qui ſera diſpoſé naturellement à quelqu'vne, trouuera moins de reſiſtance, quand il voudra s'adonner à la cognoiſſance des autres. L'experience ordinaire nous apprend, qu'elles nous entrent mieux en l'eſprit, en ſuitte l'vne de l'autre, parce qu'elles ſont comme liees enſemble, & moins accomplies & plus labiles eſtant ſeules, comme les Images de Dedalus. Les Poëtes nous enſeignent cela couuertement, quand ils diſent, que les Muſes ſont filles d'vne meſme mere, & qu'elles danſent toutes enſemble leurs mains enlacees les vnes aux autres. Pourquoy elles ſont dittes par les Grecs Μοῦσαι, quaſi, ὁμοῦ ἀεὶ οὖσαι καὶ μηδέποτε ἀλλήλων χωριζόμεναι, Parce qu'elles ſont touſiours enſemble, & ne ſe ſeparent iamais; pour dire que l'empeſchement n'eſt point de leurs part, ſi elles ne ſe trouuent point toutes

Les ſciences ne ſont point incompatibles.

Chap. 2.

Vetus ſcholiaſtes Heſiod. in Theogoniam.

en toutes sortes d'esprits.

Le temperament ne peut rẽdre les sciences incompatibles. leg. infra chap. 25.

Reste donc le temperament, sur lequel nous puissions reietter ceste incompatibilité des sciences : mais de ceste part encore se presente tant de difficultez, qu'il semble que cela soit impossible. Si le temperament est cause que nous ne pouuons apprendre qu'vne science, d'où vient que plusieurs hommes d'vn mesme temperament sont veus exceller en diuerses, & vn seul homme exercer heureusemẽt plusieurs sortes de professions? Cela estant, comme cy apres i'en apporteray des exemples, s'ensuit-il pas ou que ceste doctrine de l'Examẽ est fausse, ou qu'vn homme seul peut auoir plusieurs temperamens en mesme temps, & en vne mesme partie?

I. Examen chap. 5.

Il dit que les sciences qui appartiennent à la memoire demandent vn temperament humide; que le chaud conuient mieux à celles de l'imaginatiue, le sec à celles de l'entendement; & parce qu'il n'est pas possible que la partie où s'acquierent les sciences, loge ces trois temperamens ensemble, qui sont contraires, il conclut, que chaqu'vn es-

prit necessairement est nay à vne certaine science. Voicy ce que i'oppose à ceste Philosophie. Si les sciences de la memoire dependent du temperament humide, les enfans qui abondent fort en humidité naturelle, selon [2] Hippocrate, joüiroient incontinent qu'ils sont nais, des sciences qu'il dit appartenir à la memoire, pour exẽple de la [3] theorie du Droict & de la Grammaire : veu ce qu'il dit ailleurs, qu'vn enfant à l'instant qu'il est nay pourroit discourir & Philosopher [4] sans l'auoir apprins, si en cét âge là il auoit le temperament de l'intellect : Or cela ne s'estant iamais veu en la nature, contre toute raison nous adiousterions foy à ses maximes.

En vn lieu il tient qu'il est besoin de trois degrez de chaleur, pour estre bon Poëte ; & ailleurs qu'il n'est pas impossible que toutes sortes de sciences logent en vn mesme cerueau ; car il donne ce priuilege à ceux qui ont le meslange des quatre qualitez, reduites par la nature à vne égale proportion. Ces deux propositions contraires s'entrechoquent, & sont moins compatibles que plusieurs sciences contraires en vn

2. *Lib. 1. de diata. leg. Gal. l. 1. de tẽperam.* ὑγρότατα καὶ θερμότατα ὁκόσα ἔγγιστα τῆς γενέσεως. *leg. infra 56.*

3. *Exam. Fr. 65. a. ch. 3.*

4. *Exam. ch. 4.* Franc. 21. *a.* 26. *a.* 30. *a. & chap. 13. fo. 147. a.*

mesme esprit. La Poësie qui requiert le temperament chaud au troisiesme degré, ne peut pas estre logee dans vn cerueau temperé.

Si les sciences estoient ainsi engagees au temperament, il semble en suite que les mœurs deuroient auoir part à ceste obligation, selon ce qu'il enseigne, que la bile ou cholere brulée 5 est vn instrument de ruse, d'industrie & de malice. Les qualitez elementaires n'ont point plus de pouuoir sur l'entendement que sur la volonté, qui sont comme deux principautez dans le royaume de l'ame. Puis donc qu'il confesse que les inclinations naturelles, pour le regard des mœurs, peuuent estre corrigees 6 par la raison, il deuoit, pour ce qui est des arts & des sciences, estre de mesme aduis. Ie luy proposeray dōc ceste questiō. Quand vne mauuaise inclination naturelle, & qui suit le temperament, est corrigée & changée en vn amendement notable du vice à la vertu, prenōs pour exemple la cōuersion de S. Paul, selō qu'il en discourt en son 7 examen; lequel des deux a esté la cause de ce mouuement, le temperament, ou la

5. Exam. ch 12. Fr. 119. Espag. 201 a. 209 a. Esta colera retostada instrumēto de la Solercia, astucia, versucia, y malicia.

6. Exam. ch. 15. Fr. 132 225. b.

7. Chap. 10.

raison? S'il dit le temperament; ce n'est donc point la raison qui corrige, & par ce moyen il se contredit luy-mesme, & repugne aux paroles de S. Paul, qui appelle, *legem mentis*, ceste raison, laquelle auec la grace fut cause de sa conuersion. S'il donne cela à la raison, il sera contrainct d'auoüer le mesme, pour ce qui est des arts & des sciences, qu'elles peuuent estre acquises sans inclination naturelle, par l'estude selon les mouuemens de l'intellect & de la volonté. S'il entẽd que ce soit la raison par le moyen du temperament; il s'abuse encore, car en ce changement de vie de l'Apostre, la raison, *lex mentis*, eut le dessus du temperament, qui estoit ceste autre loy, *quam videbat in membris suis repugnantem.*

Cap. 7. Epist. ad Rom.

Il est certain que l'ame raisonnable, pour agir a besoing de l'aide des parties du corps, & du temperament, mais elle demeure tousiours principe de ses actions: De maniere qu'elle n'est pas capable d'aquerir telle ou telle science, parce qu'elle a des organes de diuers temperamens: Mais selon qu'elle les trouue disposez, elle en est seulement plus ou moins habile, prompte ou tardiue en son action.

Nous disons donc, que comme l'ame, pour le regard des mœurs, est susceptible de chãgement selon les mouuemens de la volonté; de mesme qu'elle est capable de plusieurs sciences en vn particulier, & que chaqu'vn peut forcer son esprit, s'adonnant à vne autre qu'à celle à laquelle il est enclin naturellemẽt, soit qu'il y ait, ou non, mutation de qualitez en ses organes. Quãd Polemõ ieune homme vitieux & debauché, apres auoir entendu discourir le Philosophe Xenocrates de la tẽperance, despoüilloit ses vestemens dissolus, & sa mauuaise vie, pour embrasser la vertu, estoit-il necessaire que ce chãgement de mœurs fust accõpagné d'vne mutation de tẽperament? Falloit-il pour changer de maniere de viure, changer de nature, & entrer en vn tel remuëment autant de fois? On dit le semblable d'Alcibiades, incontinent qu'il approchoit de ses amoureux, qu'il deuenoit lasche & effeminé, & oublioit ce qui estoit de la prudence : mais comme il retournoit vers Socrate, que de mesme il fuioit les delices & les attraicts de la volupté, comme vn fer qui deuient mol estant

ietté au feu, puis plongé en l'eau, se remet en l'estat de sa premiere nature.

Il semble bien qu'il y ait en cela quelque chose du temperament; attendu que l'ame estant touchée par la presence de quelques objects agreables aux sens, ou par les discours d hommes sages & ausquels on a de la croyance, peut émouuoir les esprits & les humeurs, & en suitte les affections. Mais le principe de ce mouuement est en l'ame, & peut bien estre que la raison, qui tient la bride des appetits, se laisse aller à leurs inclinations, ou s'oppose à leurs mouuemens, sans mutation de temperament, lequel n'a pas assez de pouuoir pour forcer tousiours la volonté & la faculté de l'intellect.

Les enfans sont timides naturellement: à quelles qualitez voulons nous attribuer cét accident? L'Examen dira, que c'est faute de chaleur ou de fermeté aux esprits: Mais quelqu'autre plus iudicieux, que c'est faute d'experience. Ils craignent, parce qu'ils s'imaginent du danger où il n'y en a point: au contraire des hommes yures, qui ne redoutent rien, à raison qu'ils manquent de consi-

deration, & n'ont pas l'esprit de iuger ce qui est perilleux. Tel defaut aux enfans peut estre corrigé par la raison, laquelle a le pouuoir de commãder comme vne Reyne; au contraire du temperament, qui obeït aux commandemens & suit les mouuemens de l'ame, comme la languette d'vne balance, *quæ pondus non facit sed sequitur*.

Nous voyons des hommes naturellement de peu de courage, combien que leur inclination les dissuade de s'exposer au hazard, quand il est question d'entrer en duel, se resoudre neãtmoins & se forcer contre leur mauuaise nature, à conseruer l'honneur au peril de la vie. Puis que telles actions se font malgré le temperament, à quel propos voudroit-on les rapporter au temperament? Platon dit, que les Polices dereglées, & les mauuaises paroles nuisent beaucoup aux maladies de l'ame, & qu'elles peuuent estre gueries par bonne nourriture, par preceptes & discipline: διὰ τροφῆς
In Timæo. δὲ ἐπιτηδευμάτων, ὲ μαθημάτων. Tout cela est du gouuernement de la raison. Mais ce que dit ailleurs ce Philosophe semble apporter de la lumiere à nostre

dispute. Il n'y a point de discipline, dit-il, qui ait tant de force que la cognoissance des nombres pour la conduite d'vne famille, pour le gouuernement d'vne Republique, & pour toutes sortes d'arts. Elle resueille, dit-il, les esprits lourds, endormis & naturellemēt inhabiles aux sciences, & les rend subtils, dociles & de bon esprit: de sorte que par cet art diuin ils profitent nonobstant leur mauuaise nature:
Lib. 5. de legibus.
περὶ τοὺς ἀριθμοὺς διατριβὴ νυστάζοντα καὶ ἀμαθῆ φύσει ἐγείρει, καὶ εὐμαθῆ καὶ μνήμονα καὶ ἀγχίνουν ἀπεργάζεται παρὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν. Socrate disoit le mesme de la Geometrie, & ne donnoit entrée en son échole à aucun disciple, s'il n'estoit initié à ceste sciēce. ἀγεωμέτρητος ἐνθάδ' οὐδεὶς εἰσίτω. S'il est vray que ces disciplines seruent pour la cognoissance des autres: pourquoy voulons nous croire qu'elles sont incompatibles & que chaque esprit n'est capable que d'vne? Pourquoy le tēperament auroit-il cét auantage sur nos esprits, selon l'examen, puis que Platon en ce mesme lieu nous enseigne, que les loix & l'Arithmetique peuuent forcer le temperament & la na-

ture? Puis que nous sommes susceptibles de plusieurs temperamens successiuement, & le temperament, cõme il dit, est cause de la diuerse capacité des esprits, il s'ensuit que plusieurs sciences ne sont point impossibles en vn mesme esprit. Puisque chaqu'vn, selon qu'il chãge d'aage, change de temperament, peut-il pas aussi auoir diuerse capacité d'esprit, & changer d'arts & de sciences à tour & ordre? On ne peut pas nier, selon les maximes de l'examen, qu'vn ieune homme, au mesme temps qu'il entre en l'âge de consistence ne puisse changer d'art, comme il change de complexion, & en suitte des sciences de la memoire premierement acquises à raison de l'humidité de son cerueau, il ne se rende habile aux sciences de l'entendement, si l'âge & l'estude luy rendent ceste mesme partie de temperament sec, qui est, comme il dit, le temperament de l'intellect; voire sans perte des sciences de la memoire, veu que l'on ente bien vne greffe sur vn arbre, quoy qu'elle soit d'vne autre espece.

Tout ainsi qu'en vn banquet, quelqu'vn pour auoir le goust porté à vne

viande, qu'il iuge la meilleure, n'est pas exclus du pouuoir qu'il a de manger des autres, parce que son estomach peut estre indifferent à toutes, mesmes quād elles seroient de tout poinct contraires. Il semble aussi, combiē que nous ayons quelque particuliere inclination à vne science, que cela ne nous priue pas du moyen de comprendre les autres, quād bien il y auroit entr'elles de la contrarieté. Au contraire la iouïssance de l'vne peut seruir de marche pour monter plus facilement à vne autre, cōme Platon dit de l'Arithmetique, parce qu'elle aura comme ouuert l'appetit, & que l'ame est indifferente à toutes, & les regarde toutes également.

Ie confesse qu'il est bon de n'embrasser qu'vne seule science, attendu qu'vn esprit occupé à plusieurs, ne peut pas les comprendre auec tant de perfection. Mais la question n'est pas cela: car seulement ie debats icy contre l'Examen, que l'habileté naturelle que quelqu'vn auroit à vne, selon ses maximes, ne luy osteroit point le pouuoir de paruenir à vne autre, & faire choix de celle qu'il aura plus en affection. Per-

sonne ne remet en doute que l'election ne soit vn iugement que fait l'ame d'vne chose qui luy plaist, & qu'elle desire entre les autres, en intention de s'en seruir. Or en ceste action la volonté concurre auec l'intellect: car le iugement est de l'intellect, qui represente l'espece de la chose à la volonté, laquelle puis apres y apporte le desir d'en jouïr, & de s'en seruir; & en tout cela nous ne pouuons dire auec raison, que le temperament ait tant de force, qu'il puisse empescher ces deux facultez, qui sont immaterielles. Pour exemple, il m'a prins icy vne volonté, & vn desir de disputer contre le temperament; A laquelle des quatre qualitez premieres voudroit rapporter cela l'Autheur de l'Examen. Quelqu'vn en âge de pouuoir choisir vne profession pour s'y employer le reste de sa vie, mesprisera toute sorte d'exercice, pour estre foullon ou joüeur de gobelets; A quelles habitudes du corps pourroient appartenir ces inclinations? Tel homme qui sera nay aux Alpes, descendra à Venise pour se faire gondolier; & vn autre qui aura Venise pour son pays, quittera les exercices de la

mer, pour se rendre escuyer à Rome ou à Naples, Ces particulieres affections dependent de la liberté de l'ame, selon le iugement qu'elle fait de l'vtilité ou inutilité des choses. A quoy aussi elle peut estre confirmée par vsage, & par conuersation. L'election de l'ame, dit Theodoret, dispose & donne vne premiere inclination à cecy ou à cela; mais l'vsage & la conuersation confirment & en impriment vne plus ferme habitude. Comme la volõté est libre de vouloir tout ce qui luy plaist, entant que bon, l'intellect est capable de sçauoir tout ce qui est vray, sans l'aide du temperament, sinon par accident, entant qu'il est necessaire aux facultez des sens, qui sont ses seruantes.

1. *Lib. de vita actiua*, τὸ τῆς γνώμης αὐθαίρετον τῇδε ῥέπειν ἢ ἐκεῖσε παρασκευάζει, ἡ δ' ὁμιλία καὶ τὸ ἔθος ἰσχυρὰν τὴν ἕξιν ἐργάζεται.

Si l'on oppose, que la volonté pour agir ne regarde que l'intellect, mais que l'intellect ne peut faire sa fonction, sans se tourner vers l'imaginatiue, qui est vne faculté materielle, & qui depend en partie du temperament; partant que cela l'oblige à vne certaine science. Ie responds, que ceste consequence est sans raison & de nulle valeur, veu que l'estomach, comme nous auons dit, quoy

qu'il n'ait qu'vn temperament, ne laisse pas d'appeter diuerses viandes, & de les digerer toutes, nõmément estant prinses en diuers repas, comme les sciences apprinses par ordre, & l'vne apres l'autre. Cela dõc doit estre tenu pour constant, puis qu'il n'y a rien qui empesche ny de la part de l'ame, ny des sciences, ny des qualitez contraires : & neantmoins, quoy qu'il soit bien loüable d'en sçauoir plusieurs, qu'il est plus vtile de s'adonner du tout à celle que nous aurons choisie pour profiter au public. Ainsi, combien qu'il y ait du contentement à voir plusieurs villes, il est expedient neantmoins de demeurer en vne.

Il est loüable, selon Aristote, d'aimer vn chacun, & neantmoins il faut se cõtéter d'vn intime amy.

Quant aux lieux qu'il allegue, pour donner couleur à son opinion, il me semble qu'ils ne font rien ny contre nous, ny pour le soustien de sa cause. [1] Il dit qu'il est impossible, selon le diuin Platon, de sçauoir deux arts parfaitement, sans manquer en l'vn d'iceux. Il se trompe. Platon ne dit point qu'il est impossible de sçauoir, mais d'exercer, [2] δύω τέχνας ἀκριβῶς διαπονεῖσθαι. Il ordonne là des arts mechaniques, & des artisans d'vne Republique : de sor-

1. Exam. en la Preface.

2. lib. 8. de legib.

te qu'il deffend qu'vn mesme ouurier exerce plusieurs sortes de metiers, à raison qu'il est impossible non de les apprendre, mais de les exercer à perfection, parce que la main s'adonnant à vn, bien souuent est renduë inhabile à l'exercice de l'autre. Mais pour le regard des sciences & des arts, que l'on nomme liberaux, il n'en va pas ainsi: dautant que l'intellect, qui est la main immaterielle de l'ame immaterielle, par l'apprẽtissage d'vne est rendu plus capable de comprendre les autres. Platon est de cét aduis: car ailleurs il enseigne qu'il est vtile, & nullement nuisible de sçauoir toutes sortes de sciences, & que la Dialectique est necessaire pour la cognoissance des autres. 4 τὰς τέχνας πάσας ἀβλαβές τε καὶ ὠφέλιμον ἐπίστασθαι. Il se sert donc inutilement de l'authorité de Platon.

4. In Phile-bo.

Galien 1, dit-il, estudia en Medecine, parce que son pere fut aduerti par vn demon de le pousser à ceste profession, à raison qu'il auoit vn esprit vnique pour apprendre ceste science. Il est vray qu'à l'âge de dix-sept ans, il commença à s'adonner à la Medecine, son

1. Exam. en la preface. Faut lire Galien lib. de ord. lib. & lib. 9. de Meth.

pere en ayant eu quelque auertiſſement par ſonges, τοῦ πατρὸς ὀνείρασιν ἐνέργεσιν προτραπέντος. Mais ceſte conſequence ne vaut rien : le pere de Galien perſuadé par vn ſonge, ou par vn demon, a fait eſtudier ſon fils à la Medecine. Ergo il n'eſtoit capable que de la Medecine. Si par l'iniure du tẽps nous n'auions point perdu cent quatre vingts treize liures qu'il auoit écrits de toutes ſortes de ſciences, il ſeroit difficile de iuger s'il les ſçauoit toutes également ; veu que par ce qui nous reſte de ſes œuures, le ſurplus ayãt eſté bruſlé auec les biblio-theques de Rome, nous doutons encore s'il a eſté meilleur Medecin que Philoſophe.

De ſon temps la Medecine mal menée, à raiſon de pluſieurs partis qui la rendoient obſcure, & pleine de confuſion, auoit beſoing d'vn homme vniverſel tel que luy, qui ſceuſt appaiſer les differens par la viuacité de ſon eſprit, & deſtruire les opinions dereiglées des Medecins ſectaires du tẽps, par la bonté de ſon iugement. Il ſemble qu'il ſe ſoit donné à ceſte profeſſion par prouidence diuine, non que ſon temperament

n'eust que cela de portée, ou que son esprit, pour paroistre, eust besoing de vaquer à cela seulement, selon son inclination : mais parce que l'art de la Medecine demandoit lors vn homme comme luy, qui fust ἀγχίνοος, μνήμων & φιλόπονος, c'est à dire, d'esprit vif & subtil, pour oppugner leurs raisons : De bonne memoire, pour sçauoir & retenir toutes leurs opinions, comme il auoit l'honneur de les cognoistre toutes mieux qu'aucun autre de son tẽps : Et studieux, pour remettre par son trauail & par ses écrits la Medecine en son premier lustre, & faire reuiure la doctrine du venerable vieillard Hippocrate.

Il adiouste, que Balde estudia premierement en Medecine, mais qu'il s'adonna depuis à la Iurisprudence, à raison qu'il n'auoit point l'esprit propre à ce premier exercice. Il fust, dit-il, demeuré vn Medecin vulgaire, & sans credit, au lieu qu'il s'est monstré vne grande lumiere en l'autre science. Il y auroit grand subiet de douter si ce qu'il dit est veritable de ce Iurisconsulte. Car Paul Ioue dit bien, que par son

Y. pere qui estoit vn celebre Medecin, il auoit esté initié à la Dialectique deuant qu'il se portast au Droict Ciuil: mais qu'il ait estudié à la Medecine, rien du tout. Et neantmoins tres-volontiers ie souscrits à ce qu'il en rapporte, voyant bien que cela ne suffit pas, pour prouuer que Balde ait esté incapable de la Medecine. Il peut auoir quitté ce genre d'estude, non par incapacité de temperament, mais peut-estre pour quelques autres considerations que nous ne sçauons point. Il voyoit la Iurisprudence en credit dans la ville de Peruse lieu de sa naissance, & plusieurs hommes illustres en honneur par ce moyen, comme Bartole qui fut son precepteur, Paul de Castre, & autres; pourquoy, par l'aduis de son pere, il peut auoir fait choix de ceste profession.

Paul. Iou. in doctorũ viror. elog. Nã à Patre Medico celebri priusquã ius ciuile attingeret, Dialectica preceptis haud mediocriter imbutus fuerat.

Dieu, dit-il. distribuë ses graces selon la vertu d'vn chaqu'vn. Ie veux encore cela auec luy, mais ie nie que ceste vertu soit vne habileté naturelle & à vne seule chose; & laquelle nous soyõs obligez de suiure necessairement. Nostre ame seroit trop captiue d'estre ainsi

attachée à la nature, comme Promethée au Caucase. Il diroit volontiers, comme Galien croit, que Dieu ne peut rien que selon la disposition des matieres, Que l'ame aussi en vn chaqu'vn ne peut estre capable que d'vne science, puis que le cerueau aux dispositions duquel elle est obligee, ne peut auoir qu'vn temperament; & que c'est perdre temps de vouloir forcer ceste inclination, comme de vouloir auec violence empescher le coulant d'vne riuiere, selon S. Basile, [2] βιάζεσθαι ῥοῦν ποταμοῦ. Mais de ces deux opinions, celle de Galien, comme du tout fausse, est de long temps reiettée & bannie de l'opinion commune des hommes : car Dieu peut & fait tout ce qui luy plaist, sans matiere, ou auec matiere : De sorte qu'il peut ou de fange, ou de rien former vn homme ; & ces deux sortes de productions luy sont également possibles, parce qu'estant Dieu, le plus & le moins ne logent point dans sa puissance infinie. L'autre opinion de S. Basile est douteuse : dautant que l'ame raisonnable, combien qu'elle se serue des dispositions du corps comme d'instrumens,

2. *Epistol. ad Eudoxum Rhetor.*

ne laisse pas d'auoir la liberté de changer d'inclination, ainsi qu'vn ouurier peut de la main, ou d'vn seul instrumẽt faire des ouurages de diuerses formes & de diuerses matieres, parce que l'outil est indifferent à toutes, & que l'intention de l'ouurier est le principe du mouuement.

Tout ainsi donc que Dieu, quoy que pour se seruir de nous, bien souuent ne nous force point en nos conditions, ou aquises, ou naturelles; comme font foy les exemples de Hieremie, qui begayoit en parlãt, & d'Esaie qui estoit éloquent, ausquels outre cela il ne laissa pas d'inspirer ses graces, le don de Prophetie, & la cognoissance du futur aduenemẽt du Messie. Ainsi l'ame, quoy que souuent elle suiue les inclinations des facultez des sens & de la nature, cela n'ẽpesche pas qu'elle ne demeure libre de faire choix de telle professiõ qui luy plaira, comme nous auons amplement discouru cy-deuant. Et cela doit seruir de respõse à ce qu'il allegue de Ciceron, Qu'il ne faut point forcer la nature: Car chaqu'vn est bien d'aduis, qu'il faut suiure plustost le choix que fait vn en-

sant d'vn art ou d'vne science, selon qu'il y est porté naturellement, que de l'employer à vne autre contre sa volonté, d'autant que l'affection facilite l'apprentissage. Mais quand bien son temperament le porteroit à embrasser vne vacation, ou inutile, ou deshonneste, & peu conuenable à sa personne: Nous disons, qu'il peut changer ceste mauuaise nature.

Il dit ailleurs, qu'il faut faire estudier l'enfant par force à la science qui luy est propre, & ne permettre pas qu'il en face luy-mesme l'election. Cela est abuser de son bel esprit, & de la patience du Lecteur : car si le choix qu'il en fait est fondé sur l'inclination qu'il y a, & l'inclination sur le temperament; on ne pourra pas le forcer à vne autre science, sans faire force aux maximes de l'Examen.

Le temperament n'est point la Nature qui fait l'homme sçauant. De l'inegalité des ames.

CHAP. IV.

IL dit, [1] que ce que l'on appelle Nature, n'est autre chose que le temperament; mais que cela n'a esté encore expliqué particulierement parauant luy. Il se trompe par tout, & pour le condamner, il ne faut point d'autre iuge que luy-mesme. Il est tesmoing au chap. 2. de son Examen, que selon [2] Aristote, la Nature est le temperament des quatre premieres qualitez, chaud, froid, sec & humide, parce que de ceste nature procedent toutes les habiletez de l'homme. Il est difficile de couurir ceste contradiction de quelque pretexte. En ce mesme lieu il confesse que Galien est de cét aduis, en son liure *De animi moribus*, sur lequel il dit [3] auoir fondé son Examen. Il n'est pas besoing d'autre tesmoignage pour le conuaincre.

1. *En la Preface de l'Examen, & au ch. 2.*

2. *Leg. Arist. Probl. 1. sect. 30.* Que el temperamento de las quatro calidades primeras (calor, frialdad, humidad, y sequedad) se ha de llamar naturaleza. *Espag. pag.* 29. 35.

3. Finalemẽtẽ todo lo que escriue Galeno

cre. Il adiouste, que Galien n'a pas touché particulierement les differentes habiletez d'vn chaqu'vn, ny quelles sciences leur appartiennent. Mais cette fuite ne le sauue pas : car si Galien a negligé de declarer cela particulierement, pource, comme ie croy, qu'il n'y trouuoit pas assez de raison, plusieurs autres apres luy, & auant l'Examen, ont assez clairement & amplement discouru de ce subiect, pour faire perdre à l'Autheur la vanité & l'opinion que l'inuention luy en appartient. en su libro, es el fondamẽto desta mi obra. *Exam. ch. 2. Espagn. fol. 31. b.*

Fracastor traictant de ceste matiere, dit, que la Philosophie depend de l'intellect, lequel à son siege au moyẽ ventricule du cerueau, & en cela que l'humeur melancholique a du pouuoir ; & il poursuit de mesme pour le regard des autres sciences. *Mathematici*, dit-il, *imaginatione plurimum pollent & ea parte quæ in interiore cerebro est, quare & calidã illam habent.* Ioannes Francisc. Picus en son liure de l'Imagination, dit assez sur ce propos, pour exciter vn esprit mediocre à rechercher ce que l'Autheur de l'Examen dit auoir inuenté, auec autant d'ostentation que s'il di- 4. *Lib. 2. de intellect.*

soit vray. Mais quitons tout cela pour passer à ce qui nous meine.

Le temperament n'est point la Nature qui fait l'homme sçauant : & neantmoins i'excuserois cela, si ce qu'il bastit sur ce mauuais fondement estoit stable pour quelque apparence de verité. Il y a du plaisir à considerer les demonstrations certaines, que font quelques Astrologues des Phenomenes, par des principes qui sont faux en la nature & veritables en la science. Car il me semble qu'il n'y a rien qui face parestre dauantage la diuinité de l'esprit de l'homme, que ce pouuoir qu'il a de penetrer auec violence dans les secrets cachez de la nature, & de paruenir à la verité par le mensonge, comme ceux qui sont poussez à bien faire par le vice, & par ce moyẽ se remettent au train de la vertu.

Quand il s'agit des choses obscures & grandement difficiles, nommément en matiere de lettres humaines, il ne faut pas tant s'enquerir si les hypotheses, qui seruent de fondement, sont vrayes ou fausses, pourueu qu'elles nous menent fidellement à vne science

certaine. Pourquoy ie pardonnerois de bon courage à nostre Autheur Espagnol la faulseté de ses principes, si par ce moyen nous venions à l'effect de ses promesses. S'il nous pouuoit conduire à vne practique certaine de ce qu'il dit, il n'importeroit pas par quelles raisons, ny par quels destours & subtilité d'esprit, ny par quelle methode. Mais tout son liure est en si mauuais estat, qu'il n'en faut rien esperer que du desordre. Il prend assez de peine à se donner la loüange de ceste inuention imaginaire : mais en vain, comme ces souffleurs & tireurs de quinte-essence, qui cherchent ce qu'ils ne trouueront iamais.

Ie ne m'arresteray point à disputer contre luy des dictions, n'estant point mon humeur de laisser les choses pour m'amuser aux paroles, comme ces amoureux qui quitterent Penelope, pour faire l'amour à ses seruantes. Ie veux bien que la Nature & le Temperament soient vne mesme chose, mais i'insiste seulement sur ce qu'il dit, que le temperament est le [1] principe de toutes les operations de l'ame raison-

1. Principio de todas

la obras de el anima racional. chap. 2 nable, que c'eſt ce qui fait les hommes ſçauans, & qui eſt cauſe de la diuerſité des eſprits.

Eſpag pag. 30. Fr. 14. b. L'homme, dit il, ſelon la varieté des âges, monſtre diuerſes ſortes d'eſprit ; Or cela ne peut eſtre attribué à l'ame, laquelle eſt touſiours vne en chaqu'vn homme, & d'vne meſme ſorte. C'eſt donc le temperament qui eſt cauſe de la difference des eſprits. Il ſe trompe. Il dit ailleurs, que [2] pluſieurs autres conditions ſont à garder, non moins neceſſaires que l'habileté du temperament: il ne deuoit pas donc luy donner le tout en conſequence de l'égalité des ames, comme ſi outre cela il n'y auoit rien de remarquable en la nature de l'hõme. Ie feray voir cy apres, que la belle conformation des parties du corps, la pureté & ſubtilité des eſprits, le Ciel & l'eſtude peuuent plus pour aider à nous rendre differemment ſçauans, que les qualitez elementaires.

2. Otras cõdiciones no menos neceſſarias, que tener habilidad. *chap. 1. Eſpag. 14. Fr. 4. b. chap. 1.*

De la difference des eſprits ſelõ la diuerſi- Il adiouſte, que ſelon la maniere de viure, & la difference des regions, les eſprits des hommes ſont differens, à raiſon de la varieté des temperamens ; Il y a en cela quelque apparence de ve-

rité. Mais ce paſſage eſt trop épineux pour paſſer legerement par-deſſus. Il eſt certain, que ſelon les climats les hommes ſont differens pour ce qui eſt des mœurs, des inclinations, & des eſprits ; & neantmoins on ne pourroit pas me perſuader que le ſeul temperament en ſoit la cauſe, ſans ruiner parauant toutes mes deffenſes, par vne batterie de raiſons plus fortes que la mienne. Prenons pour exemple le païs de la Grece, par maniere d'exercice. *tè des regions.*

Ceſte region a eſté long temps la retraicte des Muſes, & le climat des bons eſprits ; faut-il rapporter cela au temperament, comme il ſemble que ce ſoit l'opinion de Platon ? Ce diuin Philoſophe dit, Que la region Attique eſt fertile en bons eſprits, & que la bonne temperature des saiſons en eſt la cauſe, τὴν ὡρῶν εὐκρασία : & les Platoniciens ſont en grande diſpute ſur ceſte opinion de leur maiſtre. Panætius rapporte cela à vne iuſte moderation de l'air, entre le chaud & le froid. Longinus eſt de contraire aduis, veu que ceſte region eſt ſubiette aux grandes gelees, & aux extremes *In Timæo.*

chaleurs. Pourquoy il soustient, que ceste proprieté d'estre feconde en bons esprits, depẽd de la qualité du lieu conjointe auec autres que l'on ne cognoist point. Porphyre n'approuue point ceste opinion de Longinus, parce qu'il tient que la propre cause de l'esprit est corporelle. Origene croit que cela viẽt de l'influence du ciel, & non du temperament. Mais Proclus glose encore sur ce iugement d'Origene, à raison qu'il ne dit pas assez. Il adiouste l'ame du Monde, & autres particularitez qui seroient de longue deduction. Ceste varieté d'opinions monstre assez la difficulté de la question, & n'est pas croyable que tant de notables Philosophes de la Grece eussent manqué de publier le pouuoir du temperament, s'ils l'eussent iugé soluable pour satisfaire à tout, & porter le faix de tant de doutes qui se trouuent sur ceste dispute.

Il est vray que Platon au lieu allegué, refere cela au temperament : mais ailleurs, pour auoir recognu qu'il y a quelque chose de plus, apres auoir fait mention des vents, des eaux & des nourritures, il adiouste ce qui ensuit. Mais ce

qui eſt, dit il, vne tres-grande cauſe, pourquoy les contrees d'vne region ſont differentes, eſt vne certaine inſpiration diuine, & les departemens des demons, [3] θεία τις ἐπίπνοια, καὶ δαιμόνων λήξεις. Voicy donc ce que i'oppoſe à l'Examen. *[3] Lib. 5. de legib.*

Si le bon air, & le bon temperament ont eſté cauſe de tant de bons eſprits qui ont flory en la Grece; pourquoy la Boeotie, qui faiſoit partie de ceſte region, ne produiſoit-elle que des eſprits lourds & groſſiers, ſelon les prouerbes qui nous en ſont demeurez? Pourquoy la cité d'Athenes iouïſſoit-elle des bonnes graces du temperament pluſtoſt que la ville de Thebes? la diſtance des lieux eſtoit-elle ſi grande, & les ſituations ſi differentes, pour cauſer des temperamens ſi diuers, & des conditiõs ſi eſloignees? Nous ne liſons point que ce pays de la Boeotie ait produit beaucoup d'hõmes illuſtres, outre Hercules, Pindare, Epaminõdas, Plutarque & le docte Poëte Heſiode, lequel a dit neãtmoins, que les Muſes font leur demeure ordinaire ſur l'Helicon, montagne de ceſte meſme prouince, pour

nous faire entendre qu'elles logent où il leur plaist, [1] φοιτῶσιν ἔνθα βόλονται, sans auoir égard ny à la sterilité des regions, ny au mauuais air, ny au temperament. Si quelqu'vn dit auec Plutarque, que les Atheniens reprochoient aux habitans de la Boeotie, qu'ils estoient lourds & grossiers d'esprit, parce qu'ils mangeoient trop, & que l'air est grossier en ce pays-là. Partant que cela doit estre rapporté au temperament. Cela n'est rien dit: Car pourquoy à present la ville d'Athenes est-elle pleine d'ignorance, & tellement despoüillée de son lustre, qu'il ne luy reste rien de son ancienne gentillesse? Les sciences comme les hommes sont venuës premierement de l'Orient. Les Hebreux les ont portees en Egypte & en la Iudée: de là elles ont passé en la Grece, puis en Italie, laquelle apres, par le commerce de la ville de Rome, qui a esté & est encore l'oeil de la terre, & le chef de la Monarchie spirituelle, a instruit & ciuilisé tout le reste du monde. Le moyen de dechifrer tout cela, & de rendre raison de ceste migration des sciences par le seul temperament? Il

1. Vetus Scholiastes Hesiodi in Theogonia.

faut prendre visée de plus loing, si nous voulons n'estre point trompez en nos raisons.

La ville de Paris n'est point située en vn climat temperé, & neantmoins elle est de long temps riche de tãt de beaux esprits, pour ce qui est des arts, des sciences, & de toutes sortes d'exercices, qu'à peine trouueroit-on rien de pareil au reste de la terre. Telles eminences peuuent estre referees à deux causes, au ciel, & à l'assiete des villes & des prouinces. Il y a grande apparence que les Astres, & non les hommes, sont les premiers fondateurs des villes, [1] *Astra condunt vrbes non homines.* Appellons cela des destins ou autrement : Mais ie croy que Dieu donne des Anges tutelaires à chaque royaume, & à chaque ville, pour en auoir non seulement la direction & la conduite, mais aussi pour leur estre distribuees ses graces comme il luy plaist, & pour des raisons que nous ne sçauons point.

1. *Iull. Scaliger de subtil. in Card. Ex. 260.*

C'est du bien fait de ceste souueraine cause, que la ville de Rome a estendu si loing les limites de son Empire, Qu'elle fut preseruée de la ruine, com-

me par miracle, lors que le grand Guerrier de Carthage, estant proche des portes, au lieu de s'en rendre maistre, fit sonner la retraicte. De ceste part le grand Constantin fut inspiré de transferer le siege de l'Empire en Constantinople, pour faire place à l'Euesque de Rome, & à la Monarchie spirituelle de ceste grande ville, qui ne finira qu'auec le Monde. Vegece l'appelle *Vrbem æternam*, apres Virgile, qui dit, *Imperium sine fine.* Hierusalem a esté grandement renommée pour la pieté, Rome pour les armes, Athenes pour les lettres: ie ne croy point que ces faueurs puissent auec raison estre rapportees aux qualitez elementaires.

Outre la consideration du ciel, nous auons la belle situation des villes pour la conuersation & pour le commerce. Athenes ville maritime, auoit pour ce regard cet auantage sur la ville de Thebes, de pouuoir communiquer par le moyen de la mer auec les estrangers, nommément auec les Iuifs & les Egyptiens. Ils conferoient & trafiquoient auec eux, & auoient les hommes doctes en telle estime, que leur merite

eſtoit touſiours ſuiuy de la recompēſe. C'eſt ce qui enflamme les cœurs, & incite les plus rudes eſprits à embraſſer ce qui eſt de l'eſtude & de la vertu.

Ariſtote, dit-il, au Probleme premier de la trētieſme ſection, appelle le tēperament Nature, à raiſon que de ce principe procede toute l'habileté des hommes. C'eſt ſe ſeruir mal à propos du texte de ce Philoſophe: car combiē qu'il die quelque choſe qui approche de cela au diſcours qu'il fait de l'humeur melancholique, & meſmes au Probleme premier de la quatorzieme ſection, où il declare ouuertement que le temperament exquis eſt vtile pour auoir bon eſprit, & que l'excés de chaleur ou de froidure bleſſe le temperament de l'eſprit; τῆς διανοίας κρᾶσιν, il ne dit pas que le temperament ſoit la nature. Au contraire, s'il euſt bien examiné le texte d'Ariſtote, il euſt trouué qu'il appelle nature vne certaine puiſſance, de laquelle nous tenons tout ce qui eſt nay auec nous: comme il appert par ce qu'il enſeigne au 5. de la 30. ſect. Que nous auons vn intellect du don de la Nature, duquel nous nous ſeruons

1. Probl. 5. sect. 30. ὁ θεὸς ὄργανα ἐν ἑαυτοῖς ἡμῖν δέδωκε δύο.

comme d'vn instrument, [1] νοῦς τῆς φύσει ἐν ἡμῖν ὥσπερ ὄργανον ὑπάρχων. Et par ceste Nature il entend Dieu : car en ce mesme lieu il dit, Que Dieu nous a dõné deux instrumens, la main pour le corps, & l'entendement pour l'ame. Or s'il opiniastre qu'Aristote en ce lieu, par le mot de Nature, entend le temperament, il faut en suite de deux choses l'vne, ou que le Philosophe ait creu que le temperament est la cause efficiente de l'intellect, ou que Dieu, le temperament & la nature ne sont qu'vne mesme chose : Opinions neantmoins du tout contraires à la doctrine d'Aristote, comme nous pouuons iuger par la lecture du Probleme allegué dans l'Examen. En ce lieu là il discourt du temperament melancholique, duquel il constitue deux especes, vne acquise par la nourriture & maniere de viure ordinaire, ἀπὸ τῆς καθ' ἡμέραν τροφῆς : l'autre naturelle, qu'il nomme κρᾶσιν ἐν τῇ φύσει, quand quelqu'vn est melancholique naturellement. Que voudroit dire Aristote par ces mots, κρᾶσις ἐν φύσει, temperament en nature, ou de nature, s'il auoit creu que le temperament fust

la nature? Mais c'est trop s'arrester sur la diction ; l'Examen m'a forcé à cela contre ma promesse. Passons à l'intelligence des choses.

Ie tiens pour vray, que le temperament a beaucoup de pouuoir pour la diuersité des esprits, & les paroles d'Aristote ont assez de force pour me tenir dans ceste opinion. Mais ie suis de contraire aduis auec l'Autheur de l'Examẽ, parce qu'il n'est pas bien d'accord auec luy-mesme : Il dit en vn lieu, que le tẽperament est la nature qui fait l'homme sçauant ; & ailleurs, que plusieurs autres conditions sont à garder, non moins necessaires que l'habileté du temperament. Ie suis entierement de son party, en ce qu'il dit auec Aristote, Que le temperament aide à faire les hommes sçauans : mais ie luy manque de garantie, quand auec Galien il veut obliger au temperament toutes les actions de l'ame.

Pour le dessein qu'il a entrepris d'enseigner la diuerse capacité des esprits, & de monstrer à quelle science vn chaqu'vn est dedié du bienfait de sa nature, il estoit necessaire qu'il donnast tout

pouuoir au temperament. Mais comme il a recognu que ceste doctrine estoit defectueuse, il a esté contrainct de faire mention aussi des autres dispositions du corps; toutesfois legerement & comme en passant, de peur de diminuer dautant l'embonpoint du temperament. Au lieu dōc de s'estendre également sur le tout, & de donner des marques particulieres de tout, & à toutes occasions, quād il discourt au fond de son liure des facultez de l'ame, des parties du cerueau, & du logement des sciences, il ne fait mention que du temperament. La cause de cela est, qu'il s'est amusé & abusé miserablement à la doctrine de Galien, lequel s'est trompé aussi, pour auoir suiuy l'opinion de Parmenides & d'Empedocles, Que l'homme est doüé d'esprit selon qu'il a les parties du corps bien ou mal temperées. ὡς γὰρ ἕκαστος ἔχει κρᾶσιν μελέων πολυκάμπτων, τοῖς νόος ἀνθρώποισι παρίσταται. Mais tant s'en faut que ceste opinion ait lieu, qu'elle a esté reprouuée par les plus doctes. [1] *Scio Galenum*, dit Mercurial, *impium & irreligiosum in ea hæresi fuisse, vt crederet animam nostram*

[1] Cap. 12. lib. 2. Var. lect.

mortalem esse ac temperamentum corporis sequi. Iules Scaliger en parle en la mesme maniere. [2] *Non quod anima*, dit-il, *sequatur corpus, vt pessimè sentit Galenus.* L'ame compatit aux dispositions du corps, & le corps respectiuement aux mouuemens de l'ame ; & neantmoins on ne peut pas dire auec raison, combien que le bon temperament serue à auoir bon esprit, qu'il puisse produire naturellement en l'ame l'habitude de la vertu ou de la science. Quoy qu'il y ait, il est impossible de demonstrer la difference & diuerse capacité des esprits par la seule diuersité des temperamens ; attendu que plusieurs autres causes de necessité concurrent à ce mesme effect.

2. *De subtil. in Card. exer. 265.*

La belle conformation des parties du corps, notamment du cerueau, est plus necessaire pour auoir bon esprit, que le tẽperament. Car cõme il ne suffit pas qu'vne fluste pour rendre vn son gracieux & agreable à l'oreille, soit faicte d'vn bois bien sec, mais il faut aussi qu'elle soit bien percée, bien tournée, bien polie : de mesme ce n'est pas assez pour auoir l'esprit bon, que le cerueau soit de bonne trempe : Il faut outre ce-

De la belle conformation des parties du corps.

la que les nerfs soient bien formez, les membranes bien tissuës, les veines & les arteres bien percées, & les autres cauitez qui seruent aux mouuemens de l'ame; [1] δι' ὧν ἡ ψυχὴ πορεύεται. Il me semble que ie puis vser de ceste comparaison; puis qu'Aristote [2] compare biẽ l'entendement à vn flusteur, & la science à vne fluste. Si le temperament estoit seul la cause des operations de l'ame, elle pourroit exercer ses facultez en chaqu'vne partie du corps, où il y auroit affinité de temperamẽt auec celuy du cerueau. Or les mammelles des femmes semblent auoir vn mesme temperament, attendu qu'elles sont glandules, blanches, molles, froides & humides, & moins chaudes de chaleur propre, que de chaleur influente comme le cerueau: elles seroient donc capables de rendre ce bon office, & de seruir comme d'vne seconde boutique aux principales facultez de l'ame raisonnable.

1. *Hippocrates lib. 1. de diæta.*

2. *Probl. 6. sect. 30.* ἔστι γὰρ νοῦ μὲν ὄργανον ἐπιστήμη. τοῦτο γὰρ ἐστι χρήσιμον καθάπερ αὐλοὶ αὐλητῇ.

Puisque l'vsage des facultez peut estre perdu en vn instant, par la repletion seule des pores du cerueau en l'apoplexie, y restant le temperamẽt tout

entier

entier & nullement offensé ; c'est vn grand argument, que la structure loüable des parties est necessaire. Pourquoy l'on dit vulgairement des hommes de bon esprit, qu'ils ont la teste bien faite. S'ils opposent que la belle conformation du cerueau est en suite du bon temperament ; cy-apres ie leur prouueray le contraire ; & s'ils ont de l'esprit, ie leur leueray ceste opinion de l'esprit. La cōformation des parties du cerueau estant blessée seule, l'ame peut estre troublee en ses principales fonctions; elles ne sont donc point puremēt similaires, & sous l'obeïssance seulement des quatre premieres qualitez. Mais aussi veu que par l'intemperie seule, la structure des parties restante en son entier, l'ame peut estre empeschée en son action, comme en la frenesie ; il y a grāde apparence qu'elles ne sont point entierement organiques, mais en partie organiques, en partie similaires, que la cause de la difference des esprits n'appartient pas à la seule temperature du cerueau ; & partant qu'il la qualifie à tort du nom de nature.

Si quelqu'vn estoit si bien nay, que

d'auoir la ſubſtance du cerueau deliée, bien formée,& d'vne bonne trempe; les cellules bien faictes, les autres conduits bien percez, les eſprits prompts moderément, ſubtils& point cõfus ou meſlez de mauuaiſes vapeurs, ie ne doute point que ceſtui-là n'euſt vn grand auantage pour l'apprentiſſage des ſciences. Et neantmoins ſur ce que nous voyons des eſprits bien faits & tres-habiles aux ſciences,n'y eſtre aucunement portez de volonté, & les auoir en horreur: A quoy voulons nous rapporter cela, ſinon à quelque cauſe ſuperieure, ou autre que le temperament & la conformation? Il y à pour ce ſubiet tant de pieces, tant de detours, tant de diuers empeſchemens, que cela me remet en memoire les atomes de Democrite.

Tel pourra auoir les bonnes graces de la Nature, pour toutes ſortes de diſpoſitions du corps, qui toutesfois ne ſuccedera pas heureuſement, ou faute de bonne inſtruction, ou pour eſtre detourné par mauuaiſes conuerſations, ou pour demeurer en vn païs où les lettres n'ont point de credit, ou pour

quelque autre raison. De sorte que sur ceste consideration deux pensees me sont venuës en l'esprit. Vne, qu'il faudroit tenir pour vn miracle, si quelqu'vn naissoit auec le bon-heur d'auoir toutes choses à plomb, pour ce qui est de l'ame & de l'esprit, des sciences & de la vertu. L'autre, Que l'Autheur de l'Examen, au lieu d'auoir si heureusement rencontré, semble manquer de iugement, quand il veut faire marcher tant de particularitez sous la banniere du temperament, & il se glorifie d'estre inuenteur de ceste belle practique. Ce que nous appellons bon esprit, est bien vne habileté naturelle: Mais de dire qu'elle depend du temperament seul, c'est manquer d'habileté & de nature, & de ce bon temperament de delà les monts.

Aristote dit, que le monde inferieur est gouuerné par le superieur. S. Thomas apres luy, croit que le ciel imprime ses vertus icy bas. Les Astrologues plus particulierement enseignent, que Mercure & Saturne sont comme les Dieux tutelaires des sciences, à raison que Mercure donne la viuacité de l'esprit;

pour la recherche des choses. Pourquoy Iulian l'Apostat auoit de coustume à l'heure de minuit de faire des prieres à ceste Planete. Et que Saturne nous retient & nous fait perseuerer en la poursuitte de ce que nous cherchons, faculté que l'on attribuë à l'humeur melancholique, laquelle encore ils disent estre sous la conduite de Saturne. Pour moy ie suis de moitié seulement auec ceux-cy, & croy que le ciel a le pouuoir de peindre nos humeurs, nos courages & nos affectiōs d'vne infinité de couleurs, & causer vne bonne partie de la difference des esprits: mais que nous en ignorons la raison, dautant qu'il y a dans ce cinquiesme corps simple, tant de secrets, de mouuemens & de detours qui nous sont cachez, que nous demeurons muets, quand il est question de respondre à mille doutes que l'on propose sur ce suiet. D'ailleurs aussi, de dire que telles influences obligent necessairement, ou que nous ne puissions sans les faueurs du ciel deuenir sçauans; C'est l'autre moitié de leur opinion, à laquelle ie n'adiouste foy que sous bons gages.

Ce qui a plus de pouuoir, pour la differencee des esprits, est, à mon aduis, l'inegalité des ames: car quoy que die l'Autheur de l'Examen, elles peuuent estre iugees inegales, si l'on ne rend point d'autres causes de la difference des esprits, que ce qu'il rapporte de la varieté des temperamens & autres dispositions du corps, comme i'en donneray des preuues & des raisons, qui pourront estre iugees de poix au conseil des sages. Il semble qu'il n'y a point assez d'estēduë d'vne extremité à l'autre des temperamens, c'est à dire, depuis le meilleur iusques au pire, pour pouuoir comprendre toutes les differences des esprits, qui se trouuent depuis le souuerain degré, qui est proche de la nature Angelique, iusques au dernier que nous voyons peu esloigné de la brutalité. Il se trouue des hommes, dit Aristote, qui different peu des bestes brutes. [1] τί διαφέρουσιν ἔνιοι θηρίων; ὡς ἔπος εἰπεῖν?

De l'inegalité des ames.

[1] *cap. 7. lib. 5. Politic.*

Pour me rendre plus intelligible, l'Autheur de l'Examen dit, que le plus exquis temperament pour les sciences, est vne chaleur moderée, & sans excés

[2] des autres qualitez, [2] *moderado calor y sin excesso de las demas calidades*, & que le pire est le froid & humide; parce, dit-il, que ces deux qualitez sont fort preiudiciables à l'esprit. Or le iuste temperament ne peut produire que des esprits mediocres à proportion, si ceste maxime est veritable, que nul effect n'est plus noble que sa principale cause. A quelle autre cause donc rapporterons nous ces esprits sublimes, que nous voyons éleuez au dessus des mediocres? S'il dit, qu'ils appartiennent au temperament chaud, au second ou troisiesme degré, lequel peut échauffer l'imaginatiue, & en suite donner à l'intellect vne action plus prompte pour la recherche, & pour l'inuention de toutes choses. Ie responds que cela seroit contre ses principes, dautant que ceste sorte de tẽperament ne regarde, cõme il dit, que les sciẽces de l'imaginatiue, lesquelles il tient incõpatibles auec celles de l'intellect. Les esprits qui sõt sous la conduite de ce temperament, ont trop de promptitude pour s'arrester cõme il est requis, à la recherche de ce qu'ils pretendent. Ils sont plus propres à remuer

Chap. 2. Esp. 37. a. F. 18. a.

des disputes & des controuerses dans les écholes, qu'à resoudre des poincts de grande consequence, ou establir des maximes infaillibles, pour mettre fin à des contentions qui ne meurent point, & à des affaires épineuses, & de longue estude. *Ignea illa ingenia nouandis quam gerendis rebus aptiora sunt.*

Si l'Autheur de l'Examen vouloit encore contester que l'ame fait ses plus belles actions dans la iuste temperature des quatre qualitez, parce qu'estant ainsi reduites sous la reigle, l'entendement ne reçoit plus d'empeschement de leurs contrarietez. Cela seroit encore contre sa doctrine : car il auouëroit par ce moyen que l'ame opere mieux, & est plus libre en son action, lors qu'elle est comme desliée des prisons du corps, & du temperament; & que celuy qui est égal, & en vn corps plus subtil, profite le plus, parce qu'il nuit le moins. Puis donc que nous voyons plusieurs excellens esprits passer ceste mediocrité, iusques à s'esleuer quasi au dessus de ce qui est de l'homme, nous ne pouuons referer ceste inegalité d'esprits, qu'à l'inegalité des ames. Le ciel

&les astres peuuent biẽ imprimer quelques vertus particulieres en nos esprits, mais cela a beaucoup moins de force que ceste grace que nous receuõs de la premiere cause, & l'assistence que nous auons du bon Ange dés le commencement de nostre vie, pour rendre nos ames plus ou moins parfaictes.

Platon, auquel ont esté cachez les mysteres de la vraye Religion, s'est contenté de dire, que Dieu a rangé nos ames sous le gouuernement de pareil nombre d'estoiles: διεῖλε ψυχὰς ἰσαρίθμους τοῖς ἄστροις. Il eust dit dauantage, si comme nous il eust esté éclairé de la lumiere de l'Euangile. Mais s'ensuit-il pas de là, que comme les astres & les estoiles ne sont pas en égalité de perfection : de mesme les ames raisonnables sont parfaictes inégalemẽt. L'opinion de Platon peut auoir esté, que les plus belles ames sont sous le regime des sept Planetes, & les autres sous la conduite d'autres estoiles, selon leur rang & à propottion de ce qu'elles sont. Et que les parties du corps, & les dispositions qui doiuent seruir aux facultez de l'ame, dés le commencement de la

Leg. Plato in Timaeo.

vie sont appropriees selon le degré de la perfection de l'ame, & non au contraire. Pourquoy ie m'esbahy que Galien est de ce mesme aduis, veu qu'il refere les actions de l'ame au temperament. Ses paroles sont dignes d'estre notees. L'homme n'est pas tres-sage, dit-il, [1] parce qu'il a l'vsage des mains, comme disoit Anaxagoras, mais les mains luy ont esté donnees à raison qu'il a esté creé le plus sage entre les animaux, selon Aristote; ἀλλ' ὅτι σοφώτατον ἦ, διὰ τοῦτο χεῖρας ἔσχεν, ὡς Ἀριστοτέλης φησὶν, pour dire, que le temperament & les autres dispositions du corps suiuent le desseing de Dieu & de la nature, & non au contraire.

1. cap. 3. lib. 1. de Vsu part.

D'ailleurs nous voyons grand nombre d'hommes auoir le cerueau de bonne trempe & la teste bien faicte, selon qu'il apparoist par les signes de la santé, par les marques du dehors & autres coniectures, & neantmoins entre tous ceux-là, il s'en trouuera peu qui excellent pour ce qui est des sciences & du bon esprit. Si nous auions tous les celebres personnages, qui ont tenu les premiers rangs dans la republique des

lettres, depuis le monde fait iusques à ces derniers temps, ie croy qu'ils ne suffiroient pas pour peupler vne petite cité. Moyse, Homere, Hesiode, Salomon, Pythagoras, Pindare, Sophocle, Herodote, Anaxagoras, Democrite, Hippocrate, Socrate, Platon, Euclide, Euripide, Xenophon, Aristote, Demosthene, Varron, Ciceron, Virgile, Tite-liue, Seneque, Iosephe, Pline, Plutarque, Origene, Arnobius, S. Basile, S. Ambroise, S. Hierosme, S. Augustin, Auicenne, Rhasis, Auerrois, S. Thomas, Io. Duns, Io. Picus. Il a falu au ciel & à la nature plus de trente siecles pour produire ce petit nombre de miracles. La diuine prouidence en a esté cause, qui a voulu qu'il y eust peu d'esprits ainsi éleuez, dautant qu'ils sont plus propres à commander qu'à obeïr, comme il est necessaire qu'il y ait moins de Roys que de subiects.

Les meilleures complexions, pour ce qui regarde les esprits, peuuent estre frequentes, où au contraire nous voyõs des inuentions de choses singulieres, trouuees par des hommes d'vn esprit particulier, & qui ne l'eussent iamais

esté par autres ; à raison que tous les premiers inuenteurs ont eu ie ne sçay quelle viuacité d'esprit, qui leur estoit vnique,& qui ne peut estre attribuée au temperament. Ie ne doute point que le hazard ne nous en ait apprins vne bonne partie, comme l'on dit, de l'inuention de fondre le fer, *post Idæ montis incendium*, apres le mont Ida bruslé fortuitement. Mais plusieurs aussi ont esté descouuertes par vne force d'esprit, lesquelles depuis ayant esté perduës, n'ont peu estre, & ne seront iamais remises par aucun de la posterité. Galien a eu opinion qu'Hipocrate a sceu la raison des Iours critiques, & toutesfois depuis luy, il ne nous reste en cela que de l'ignorance. Anciennement en la Grece, ils auoient vne certaine preparation d'hellebore, qui leur en rendoit l'vsage plus familier, laquelle ayant esté perduë, ne peut estre retrouuee par l'industrie des hommes. Quelqu'vn de la ville de Bourges inuenta le moyen de faire du verre, qui ne pouuoit estre penetré des rayons du Soleil. Il a denié ce secret à la posterité, impossible d'estre remis en vsage, parce qu'il semble qu'en

l'inegalité des ames raisonnables il y a des proprietez & des faueurs particulieres, qui ne sont qu'vn pour vn, ἐν πρὸς ἕν. Si celuy qui a inuenté le papier, qui est vn tres-admirable artifice, & des plus necessaires dans le commerce des hommes fust mort auec son inuention, c'eust esté vne perte irreparable à iamais, quoy que la nature eust desployé tout ce qu'elle a de temperamens & de complexions. L'ame de cestuy-là auoit pour cet effect ie ne sçay quoy de singulier, qui n'auoit esté, & ne se fust iamais rencontré en aucun autre.

Aristote cap. 1. lib 1. Polit.

Il n'y a point d'inconuenient à soustenir ceste inegalité des ames, attendu que plusieurs doctes Theologiens tiennent la mesme opinion pour le regard des Anges: A sçauoir que Dieu, selon qu'ils sont plus ou moins éleuez en dignité, leur distribuë ses graces. Si les Anges qui ne sont tous ensemble qu'vne mesme espece, different en perfections, dés le premier temps de leur creation; les ames raisonnables, qui sont à peu prés de semblable nature, *Imminut è paulominus ab Angelis*, peuuent auoir ce mesme priuilege, veu que le

plus & le moins en matiere de telles proprietez & preeminẽces, ne peuuent pas causer vne difference specifique. Les ames donc comme les Anges, peuuent auoir naturellement, c'est à dire, dés le premier point de leur estre, diuers degrez de perfection, χαρίσματα διάφορα : & croy que les plus éleuees ont tant d'auãtage sur les autres, qu'elles peuuẽt operer, jointes auec le corps, plus parfaictement, voire quand elles auroient rencontré vn pire temperament, & moins proportionné au degré de leur perfection. Ainsi vn expert artisan fera mieux vn œuure de son mestier auec de mauuais outils, qu'vn autre qui sera moins habile auec des instruments bien faits, & accomplis de tout point.

Ceste verité de l'inegalité des ames a esté suiuie & approuuee par tant de signalez personnages, que Cajetan se moque de l'aueuglement de ceux-là, qui croyent que S. Thomas n'a pas esté de cet aduis. De maniere que l'Autheur de l'Examen est à blasmer, non tant neantmoins pour auoir tenu le party contraire, que pour ne l'auoir pas fortifié de raisons, puis que de ceste pre-

miere baſe dependoit tout le ſouſtien de ſa cauſe, & l'eſtabliſſement de ſon liure.

Le temperament donc n'eſt point la Nature qui fait l'homme ſçauant : car la belle conformation des parties du corps, le ciel & l'inegalité des ames, peuuent plus que le temperamēt, pour la difference des eſprits. La faculté qui forme nos corps, lors de noſtre generation, a pour principal inſtrument la chaleur du ciel ; car celle qui eſt des elemens agit ſous elle, tient lieu comme de matiere, & ne ſe trouue là qu'en qualité de ſeruante : & cela eſt cauſe que pluſieurs doutes ſont meus ſur ce ſuiet de la diuerſe capacité des eſprits, difficiles à reſoudre, parce que nous ne cognoiſſons pas bien les threſors cachez de ce cinquieſme element. Il eſt certain neantmoins, quand quelqu'vn n'auroit qu'vn eſprit de mediocre condition, & vn temperamēt moins loüable, & le ciel au commencement de ſa vie, l'auroit regardé de mauuais œil, Qu'il peut ſuppleer à tous ces defauts, par vne grande affection qu'il aura à la ſcience, & par la chaleur de l'eſtude.

Adiouſtons à cela la diſcipline, qui a preſque autant de force que la Nature, ſelō Theodoret, φύσει παραπλησίαν τὴν *Libro de* διδασκαλίαν : Quand le ciel, la nature, & *natura & mundo, ex* les elemens nous tournent le dos, nous *Democrito* pouuons par ces trois moyens eſtre *leg. infra,* Mercures & Saturnes à nous-meſmes. *pag. 61.*

Si le bon temperament nous peut rendre ſçauans ſans inſtruction, & en vn inſtant.

CHAP. V.



L'AVTHEVR de l'Examen tient encore pour vn des fondemens de ſa doctrine, Qu'vn enfant qui auroit rencontré vn temperament froid & ſec, qui ſont, dit-il, les qualitez de l'entendement & de la prudence, pourroit en meſme tēps diſcourir & philoſopher, mieux que s'il l'auoit apprins aux écholes : *Meio que ſi en las eſcuelas lo vuiera* *Exam. ch.* *apprendido* : Mais parce que la Nature ne *4. Esp. 50.* *a. Franc.* peut donner ces qualitez à l'enfant, ſi- *26. a.*

non peu à peu, & auec le temps, l'homme aussi ne peut acquerir la science, sinon auec le temps. Voila beaucoup de fautes en peu de paroles, & neantmoins auec plus de malice que d'ignorance.

Son dessein estoit de soustenir, Que les sciences dependent du temperamẽt; mais comme il a descouuert qu'en suite de ceste affirmatiue l'on peut inferer qu'vn enfant nouueau nay pourroit estre sçauant en vn moment; notamment aux sciences qu'il dit appartenir à l'imaginatiue & à la memoire, attendu qu'en cét âge là dominẽt la chaleur & l'humidité naturelles, sur lesquelles il fonde ces deux facultez. Pour se liberer de ceste obiectiõ, au lieu de continuer son discours sur les tẽperamens, les facultez & les sciences en general: Il ne fait mention bien apparente que du temperament de l'intellect, & de ce qu'il en dit en particulier; il veut tirer le general des autres facultez en consequence, cauteleusement & contre les loix de la Dialectique, en ceste maniere. L'enfant pourroit discourir & philosopher incontinent qu'il est nay, s'il auoit le temperament froid & sec, qui sont

Leg. supra pag. 28.

ſont les qualitez de l'entendement. Mais cela eſtant impoſſible, ſinon peu à peu & auec le temps, il ne peut auſſi eſtre ſçauãt que peu à peu&auec le tẽps: *Va adquiriendo poco a poco la ſabiduria.* Puiſque ſelon ſon examen, ceux qui ont le temperament chaud & humide, qui ſont les qualitez de l'imaginatiue & de la memoire, doiuent auoir bonne imaginatiue & bonne memoire, pourquoy ne dit il point ouuertement, que les enfans qui naiſſent ainſi temperez, doiuent en meſme temps eſtre habiles aux ſciences de ces deux facultez, pour exemple, à la cognoiſſance des langues, & à faire des horloges, comme il en diſcourt ailleurs? c'eſt qu'il ſeroit contraint d'aduoüer la preſence de l'effect, qui ſont les ſciences, s'il accordoit la preſence de la cauſe qui eſt le temperament. Son liure ſeroit condamné ſur le champ, la verité eſtant reconnuë, que nul enfant n'a les ſciences qu'il croit appartenir à la memoire, combien qu'ils ayent tous le temperament qu'il dit eſtre propre pour la memoire.

Ex. 10. b. Eſp. fr. 26. a.

Ex. Chap 8. pag. 74 a. fr.

Si quelqu'vn reſpond pour l'examen, que les enfans auec ce bon tempera-

ment ont la memoire bonne en puiſſance & non actuellement, à raiſon, qu'elle ne peut encore rien retenir, puis qu'elle n'a rien appris. Cela n'eſt rien à propos de l'examen, ſelon lequel la preſence des qualitez doit rendre les ſciences actuellement preſentes. Il euſt faict vn meſme ſouſtien pour le temperament de l'intellect, que les enfans en leur premier âge ne pourroient pas diſcourir, & philoſopher quoy qu'ils euſſent le temperament de l'entendement, parceque les ſens ne luy auroient porté encore aucunes eſpeces, & qu'il ſeroit alors comme vn nouueau ſoldat qui n'a, ny armes, ny preceptes, ny experience. Mais c'euſt eſté contre l'intention de ſes maximes, veu que ce qu'il dit ailleurs [1] que les enfans des vieillards, pour eſtre engendrez de ſemence froide & ſeiche, peu de iours apres qu'ils ſont nés commencent à diſcourir & philoſopher, ne ce ſouuenant pas de ce qu'il dit icy, que ce temperament des enfans eſt impoſſible à la nature. L'on n'a iamais veu aucun autheur plus prompt à donner des arreſts & plus hardy à ſe contredire. Comment pourrons nous iuger, ſi vn

1. Los niños qui ſe engendran de ſimiente frya y ſeca (como ſon los hijos auidos en la veies) a muy pocos dies y meſes deſ-

enfant nouueau né est Philosophe, sinon en l'oyant parler, & comment auroit il le benefice de la parole qui ne peut estre acquise que par discipline, comme ie demonstreray cy apres.

pues de nacidos cõmiençan à discurrir y philosophar. ch. 4 Esp. fol 57. b. franc. 30. a.

Les proprietez qui sont du don de la nature, c'est à dire du temperament, selon l'examen sont bien peu suiettes à mutation; comme nous voyons qu'vne pierre qui a de nature son mouuement vers le centre, quand on la ietteroit mille fois en haut, retourneroit tousiours vers le centre. De mesme si le bon temperament donnoit naturellement les sciences, tous ceux qui auroient de la nature le don d'estre bien nés, seroient necessairement sçauans, & comme dit Aristote de la vertu, si elle estoit naturelle, il ne seroit pas besoin de precepteurs, οὐκ ἂν ἔδει τοῦ διδάξαντος. Or cela estant, pourquoy dit-il ailleurs, qu'il est necessaire pour estre sçauant d'auoir vn bon maistre. Si l'vn & l'autre sont necessaires, tous ceux la qui auront la faueur du temperament sans discipline, seront sçauans & ignorans en mesme temps.

De tous les climats du monde, celuy

de la Grece qu'ils nommoient διὰ ῥόδου, le climat de Rhodes, a esté iugé le plus conuenable pour les sciences : & tient-on que la ville d'Athenes pour ceste occasion a flory en l'exercice des lettres. Mesmes que ses citoyens ont eu l'esprit le plus subtil & plus clairvoyant de tous les Grecs, selon Philon Iuif, [1] qui dit encore que ceste ville estoit en la Grece ce que la prunelle est en l'œil & la raison en l'ame. ὅπερ ἐν ὀφθαλμῷ κόρη, ἢ ἐν ψυχῇ λογισμὸς τοῦτ' ἐν ἑλλάδι Ἀθῆναι. Auiourd'huy toutefois en tout ce pays là, il n'y a que de l'ignorance : non faute de temperament, mais d'instruction & de discipline. Pourquoy nous pouuōs dire que la ville d'Athenes est par tout, où les sciēces sont en credit, & où l'on fait estat des hommes de lettres : Comme [2] Apollonius tenoit anciennement que la Grece estoit par tout à vn homme sage. σοφῷ ἀνδρὶ ἑλλας πάντα.

1. *Lib. Quod vir bonus est liber.*

2. *Apud Philostratum lib. Vita Apollonij.*

L'on tient que la Chine est fertile en beaux esprits, polis & addonnez aux sciences, à raison qu'ils ont grand soin de l'entretien des escholes, & de recognoistre ceux qui se rendent capables, par leur bon esprit, de profiter au pu-

blic. La bonne police qu'ils obseruent a plus de coup pour cela, que le bon air & le bon temperament du pays, quoy qu'il rapporte aucunement à celuy d'Italie. Les sciences sont bannies de toutes les terres du Turc, quoy qu'elles soiẽt en vn climat assez temperé. Quelque temperamẽt donc que nous ayons, si nous ne sommes instruits & nous ne prenons la peine d'apprendre les arts & les sciences, à force d'estude, il est impossible, quelque faueur que nous ayons receuë du temperament, de les auoir du bienfait de la nature. Les esprits sans estude & sans discipline, deuiennent inutils & de nul effet, comme de nul rapport vne terre qui n'est point cultiuée. La generation de la science est l'apprentissage, & comme celuy qui n'apprent rien, ne sçait rien; ceux-là sont les plus sçauants qui estudient mieux.

Depuis le monde fait, l'on n'a veu aucun homme habile en quelque science sans instruction; car ce que l'on dit d'Heraclite, qu'il estoit sçauant de luy mesme est du tout faux, attendu qu'il fut auditeur de Xenophanes, [1] selon le tesmoignage de Sotion; & Epicure qui

1. *Apud Diogen. Laert.*

affectoit ceste vanité d'estre estimé αὐτομαθὴς, c'est à dire, de n'auoir estudié sous aucun maistre, auoit esté disciple de Nausiphanes, lequel toutefois il a blasmé par ses escrits, peut estre pour fortifier son imposture. Mais cela n'est pas le suiet de nostre dispute. Quoy qu'ils eussent appris d'eux mesmes, sans autres precepteurs que leurs liures & sans autre eschole que leur estude, c'est tousiours apprentissage à force d'estude, & non de temperament.

Il faut donc de deux choses l'vne, ou que ce soustien de l'examen soit reprochable, à sçauoir que le temperament donne les sciences en vn moment & sans instruction; ou qu'aucun homme iusques icy, n'a eu l'heur de ioüyr d'vn bon temperament naturel ou acquis. S'il accorde le premier poinct, il signe la condamnation de son examen; Si le second, c'est contre ce qu'il dit ailleurs,
2. pag. 151. v. [2] que la Grece & l'Espagne sont regions temperées, & que les [3] enfans des vieil-
3. pag. 30. a. lards, pour estre engendrez de semence froide & seche commençent à philosopher peu de iours apres qu'ils sont nés, à cause que ce temperament est appro-

prié aux œuures de l'ame raisonnable. Puis qu'il croit que telle temperature est frequente, & que le froid & le sec sont les qualitez des vieillards & des melancholiques, pourquoy ne voyons nous point souuent des hommes sçauans sans discipline, & du bienfait seulement de leur bonne complexion.

S'il dit que le climat de la France est trop intemperé, pour produire des natures si loüables, attendu que pour estre vn esprit capable de toutes les sciences ensemble, il faut estre également temperé. Mais que tout cela se trouuera veritable dans son pays. Quand il me persuadera ceste phantasie, ie croiray par mesme moyen ce que l'on disoit anciennement des jumens de Portugal, qu'elles conçoiuent de vent. Pourquoy donc dit-il [1] que le Turc a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris ville capitale de la France, où elle est encore de present: car si le Turc n'a point pillé aux Grecs leur temperament pour en faire vn present aux François, pourquoy ont ils cessé d'estre sçauans? Pourquoy l'Espagne par affinité de climats, n'a t'elle succedé à la Grece, plutost que la Fran-

[1] Passar la Vniuersidad de Athenas, a Paris de Francia donde aora esta. chap. 14. Esp. fol. 159. v. fr 153. a.

ce, & Salamanque plutoſt que Paris ? Puiſque les François ſelon l'examen ſont de pire temperament, & neantmoins plus ſçauans que les Eſpagnols, c'eſt vn abus de croire que le temperament donne les ſciences, & en ſuite que l'inſtruction des maiſtres muets ou autres, n'eſt point neceſſaire.

Quelqu'vn diſoit anciennemẽt, que les Eſpagnols, quoy qu'ils ayent l'heur d'auoir bon eſprit, ſont toutefois malheureux en leurs eſtudes. [2] *Hiſpani fœlices ingenio infœliciter diſcunt*; tant s'en faut donc que le temperament ſeul ait autant de pouuoir & de vertu, comme il dit que ceux de ſon pays, quoy qu'ils ſoyent bien nés & bien inſtruits, ne ſuccedent pas bien en l'apprentiſſage des ſciences.

2. *Martianus Capella.*

Quand le temperament ſeroit vn Ange, il n'auroit pas tant de vertu, que luy en accorde l'examen, veu ce que l'on dit de Soſipatra, qu'elle fut cinq ans inſtruite par vn demon, où vn bon temperament euſt peu la rendre ſçauante en peu de temps, ſi en vn moment il ſe fuſt rendu maiſtre de ſon cerueau, comme la Royauté ſaiſit vn ieune Prin-

ce apres le deceds du Roy, & comme vne chambre, à l'apport d'vn flambeau est illuminée en vn instant.

Pour examiner donc cecy plus exactement, supposons qu'vn enfant en l'âge de cinq ans soit deuenu tout à coup temperé de la meilleure marque, & sçauant par mesme moyen à proportion. Ie demande, par quelle voye le temperament aura causé cét effect en si peu de tẽps. Il ne dira pas que les sciences sont au temperament, car ce seroit contre sa doctrine. Ainsi pourroit-on soustenir, que dans la qualité d'vn pinceau bon & bien fait, seroit toute l'habileté, les proportions, les traicts & les images de la peinture; & qu'il suffiroit pour peindre doctement, d'auoir la main bien saine, des couleurs choisies, broyées & meslangées comme il est requis, & des pinceaux de bonne forme. A ce compte là vn Lion, vn Cheual, vn Perroquet qui auroient rencontré vn bon temperament, pourroient aussi discourir & philosopher en vn instant, & sans l'auoir appris.

S'il disoit que l'ame raisonnable est bien le premier principe qui a caché

ment en soy toutes les sciences, mais qu'elles ne peuuent estre mises en lumiere, sinon par le bon temperament; comme quand on resueille en soufflant, le feu qui seroit caché dans la paille. Ie responds que ceste raison & comparaison seroient encore fausses comme les precedentes; car tout ainsi que les sciences qui sont accidens, ne peuuent auoir pour suiet le temperament, qui n'est qu'vn accident; elles ne peuuent estre en l'ame, qui est vne substance, que par le moyen des especes, qui sont accidens produits des accidens des obiets. L'Autheur de l'examen mesme est de cét aduis, quand il blasme ce que dit Platon des ames raisonnables, qu'elles sont naturellement sçauantes.

S'il est vray donc que les sciences ne sont de nature, ny en l'ame, ny au temperament; ces deux estant joints ensemble peuuent ils produire les sciences en vn instant, comme ces deux eaux claires & sans couleur des Alchymistes, lesquelles estans meslées font en vn moment vne autre liqueur de couleur & de consistence de laict, nommée pour ceste occasion, laict virginal? Il n'y a point

d'apparence, l'acquisition des sciences est vn mouuement de plus longue suite. Il faut premierement que les sens exterieurs reçoiuēt les especes des obiets, pour estre portez apres au sens commun, & delà à l'imaginatiue, où comme en vn miroir elles sont representées à l'intellect, lequel les despoüille des conditions de la matiere, & comme luy les veut immaterielles, pour estre la matiere & le suiet de toutes ses operations. Il les vnit & les diuise, sur icelles il se forme des notions & vniuerselles & singulieres, il distingue les choses semblables; il compare les effects auec leurs causes, les effects auec les effects, les causes auec les causes; il prend ses conclusions, il fait des demonstrations necessaires pour paruenir à la science. Il est impossible que l'ame procure tant d'actions en vn instant, quand bien elle auroit pour organe vn cerueau de la meilleure temperature du monde. Apprendre est vne action qui depend de plusieurs autres actions subalternes, elle ne peut donc estre parfaicte qu'auec le temps.

Il n'y a homme de quelque tempera-

ment qu'il ſoit, qui puiſſe ſçauoir de quelles parties il eſt compoſé interieurement, s'il ne l'a appris par l'anatomie, ou de quelqu'vn qui luy en aura faict la deſcription. Si donc le temperament eſt impuiſſant de luy enſeigner, meſme auec le temps ces choſes qui ſont dedans nous, & dans leſquelles il eſt naturellement : comment ſera t'il poſſible, qu'il donne la cognoiſſance en vn inſtant de ce qui eſt hors de nous, plus eſloigné & plus difficile? Par quel moyẽ pourroit-il apprendre à diſcourir des principes de la Geometrie? à demonſtrer que le triãgle à trois angles egaux, a deux angles droits? & que la ligne diagonale eſt adiametre, c'eſt à dire hors de proportion auec les laterales du quarré: cela n'appartient qu'à l'ame raiſonnable. L'on a veu aſſez de ſçauans Medecins, & de doctes Iuriſconſultes, apres auoir conſommé vne bonne partie de leur âge à l'apprentiſſage de leurs profeſſions : mais on ne trouuera point que quelqu'vn d'eux n'ayt eu autre maiſtre que le temperament.

Il eſt certain, comme i'ay dit pluſieurs fois, que le bon naturel & le bon tem-

perament aydent beaucoup & ſont neceſſaires pour les actions de l'ame, veu ce que l'experiẽce nous apprend, quand il y a quelque partie du cerueau mal diſpoſée, que la faculté à laquelle elle ſert cloche de ce coſté là, *claudicat ingenium*, dit Lucrece, [1] *σκάζει κατ' ἐκεῖνο καὶ τῆς διανοίας ἡ κίνησις*. Mais pour rendre à l'ame quelque ſeruice, croire qu'il a vn plein pouuoir ſur ſes facultez, il n'y a nulle raiſon. Pour bien eſcrire il ne ſuffit pas comme i'ay dit, d'auoir vne plume bien taillée, d'autant que les outils ne ſe mouuẽt pas d'eux meſmes, *αὐτομάτως*, comme en la boutique de Vulcain. Celuy qui acheta le Luth d'Orphée, afin d'eſtre bon joüeur : vn autre qui voulut auoir la lampe d'Epictete, pour deuenir ſçauant ; & Mahõmed ſecond pour aquerir de la force & de la valeur, qui demanda l'eſpée de Scanderbeg, eſtoiẽt dignes d'eſtre reſeruez au temps de l'autheur de l'examen, pour eſtre de ſes diſciples. Quand quelqu'vn parle bien ou mal, nous diſons qu'il a vne bonne ou mauuaiſe langue, nõ toutefois que le blâme ou la loüãge ſoit deuë à ceſte partie, mais à l'ame qui ſe ſert

[1] *Gregor. Nyſſen. li. de hom. opif.*

d'elle comme d'vn instrument. Ainsi le conducteur d'vn horloge est le principe du mouuement de toutes les rouës, combien que les contrepoids semblent aux esprits rudes, en estre la premiere cause. C'est donc l'ame qui faict, & puis que la science & la vertu sont habitudes acquises, & du nombre des choses qui se font dedans nous, τῶν ἐφ ἡμῶν ποιητῶν, [1] dit Aristote, elles ont besoin de temps & d'experiēce, [2] ἐμπειρίας καὶ χρόνου. Ie demonstreray cela par vne exemple assez familiere.

1. Problem. sect. 30.

2. Cap. 1. lib. 2. Ethic.

Quand vn maistre de musique touche quelque instrument, pour exemple, le tetrachorde qui sera fait de bon bois, bien formé, monté de bonnes cordes & bien accordées; il peut auec cét instrument rēdre vn son gracieux & vne bonne harmonie, de laquelle neantmoins il seroit incapable, si parauant il n'auoit appris l'art & l'industrie de le bien toucher. Ainsi l'ame, encore que les organes dont elle se sert soient bien formez & de bonne trempe: car tout le corps, dit Gregoire de Nysse, [3] est comme vn instrument de musique, καθάπερ τι μουσικὸν ὄργανον ἅπαν τὸ σῶμα. Nous ne pou-

3. Lib de hominis opif.

tions auoir la science que par apprentissage. L'ame est comme le joüeur : la faculté, la main: le cerueau, l'instrument: les quatre qualitez premieres, les quatre cordes; & l'harmonie, le discours que fait l'ame sur le suiet de quelque science; qui ne peut estre acquise qu'auec le temps & par discipline.

Tout ainsi donc que le tetrachorde n'est point ce qui enseigne le Musicien, mais que c'est le Musicien qui se sert de l'instrument, par l'industrie qu'il a aprise de le toucher musicalement, 4 ἡ λύρα τὸν μουσικὸν οὐκ ἐδίδαξεν ἀλλὰ τεχνίτης. L'ame aussi qui est selon Platon, 5 vne harmonie, a d'elle mesme certaines facultez, ausquelles on doit rapporter les arts & les sciences, encore qu'elles ne puissent operer ou agir sans instrumens. Dauantage, comme c'est le Musicien qui met d'accord l'instrument, l'ame est la cause du bon accord & du meslange reglé des humeurs, & le principe des mouuemens de la generation. I'entens l'ame du pere laquelle donne à la semence le principe de la generation. Et tout ainsi que pour estre vn instrument bien d'accord, celuy qui le

4. Galenus cap. 3. lib. 1. de vsu part.

5. In Phedone ἡ ψυχὴ ἁρμονία τις.

possede n'en est pas plus habile à le bien toucher ; l'ame pareillement encore qu'elle soit en vn corps bien disposé, a besoin de discipline, à raison que ceste bonne disposition seule, ne sert de rien pour la science, attendu qu'vn ignorant peut auoir le meilleur temperament du monde, comme vn mauuais joüeur vn Luth excellent, bien monté & d'accord, de Venise ou de Padouë.

Si iamais homme a eu l'esprit habile aux sciences, ç'a esté Aristote, car il semble que ce Philosophe ayt esté mis en bute, pour faire voir iusques à quel degré des sciences peut monter la capacité des hommes : Dieu ayant ainsi esleué certains esprits hors de toute imitation, pour des considerations qui ne sont cognuës qu'à luy seul. De sorte que ce diuin personnage a esté nommé par quelques-vns le genie ou l'esprit familier de la nature. Voicy donc comme ie dispute. Ceste doctrine admirable d'Aristote luy est venuë ou de la part du temperament seul, ou de l'ame par le moyen du temperament, qui est, selon l'Examen, comme son precepteur & son pedagogue. Non du tempera-

ment seul, car à quel propos tant de veilles excessiues, & tant de trauail qu'il employoit à l'estude, quand il trompoit les nuicts auec vne boule d'airain? pourquoy suiure l'eschole de Platon l'espace de vingt ans, si la nature le pouuoit rendre sçauant en vn moment? Si de la part de l'ame par le moyẽ du bon temperament & des autres dispositions du cerueau; il a fallu pour cela du temps & de l'eschole. Si quelqu'vn du party de l'Examen vouloit dire que l'estude a donné à Aristote ce temperament qui l'a rendu sçauant. Ie responds que le temperament donc est capable de correction, contre les maximes de l'Examen, & puis qu'il est acquis [1] que le trauail peut suppleer aux manquemens de la nature. Il eust esté plus expedient pour Aristote, au lieu de prendre tant de peine à l'estude, d'auoir recours à vn docte & experimenté Medecin, afin d'acquerir par remedes & par bon regime le temperament de la science, & la meilleure disposition pour les actions de l'ame.

1. fol. 8. &. 9. a.

Quand Platon partit d'Athenes pour aller en Egypte, auec Euripide en in-

tention d'apprendre les sciences, auoit-il faute de bon temperamēt? changeoit-il de pays, pour trouuer vne meilleure complexion & vn air plus sçauant que celuy de la ville d'Athenes? nullement: le climat de la Grece le pouuoit rendre assez temperé, pour toute sorte d'industrie, sans aller en Egypte, si le temperament seul eust esté suffisant: mais parce que l'Astrologie estoit encore peu en vsage entre les Grecs, faute de Maistres, il fut contraint de passer en ce pays là. De sorte que les premiers des Grecs qui ont enseigné ceste science plus richement & auec plus de methode, ont esté Platon, Eudoxus, & Calippus, apres leur retour d'Egypte. Mais Platon non encore content de ceste premiere course descendit à Tarente en Italie vers Architas, puis il retourna à Megare vers Euclide : il n'y a point d'apparence que pour changer de complexion, il ait entrepris tous ces voyages, mais pour s'approcher des maistres plus habiles que le temperament. Au contraire, il quittoit les lieux mieux aërez, pour se loger à l'Academie, demeure mal saine de la ville d'Athenes, afin que sō corps estant

incommodé dans le mauuais air, son esprit eust plus de force pour philosopher.

Si l'Autheur de l'Examen ou quelqu'vn des siens vouloit opiniastrer que Platon alla en Egypte, pour apprendre les sciences de l'imaginatiue, comme sont les Mathematiques, attendu que le climat chaud du pays rendoit les hommes capables de telles sciences, que dira t'il de la derniere retraicte vers Euclide, où il alla pour la Geometrie, qui est vne partie des Mathematiques? Mais si le temperament est esgal en la Grece comme en Espagne, & proportionné, comme il dit, à toutes sortes de sciences, que les Grecs ne sçauoient-ils naturellement toutes les sciences en general, sans les mandier des nations estrangeres.

Les sages de la France n'approuuent point que l'on prenne tant de peine à descouurir les temperamens des enfans, leurs inclinations naturelles, & à quoy ils seront propres, à raison qu'il n'y a en tout cela que de l'obscurité, de la confusion, & de l'incertitude. Mais au lieu de tant de façons, de ceremonies,

de prognostiques & de vaines coniectures tirées du temperament, des traicts du visage & des premiers mouuemens des enfans : ils sont d'aduis que dés l'enfance on leur donne vne instruction vtile & bonne indifferemment, pour les mœurs & pour les lettres, afin de les employer apres à tout ce que la raison, leur condition, l'inclination & la fortune leur dicterõt en l'âge de iugement. Ils tiennent ceste voye plus asseurée, parce que c'est comme vne premiere couche qui sert pour donner en suite plus d'esclat ou de fermeté aux autres couleurs. L'impression de ceste premiere teincture leur semble vn grand auantage pour tout le reste de la vie, *vt initia sunt, spes est in cætera.* Où en s'arrestant ainsi an temperament, on perd l'occasion de l'eschole & de la discipline.

Si l'Autheur de l'Examen a pour support ce iugement que l'on faict deça les monts, peut estre il adioustera foy à l'vn des sages de son pays, Valesius 1 qui a esté des plus celebres Philosophes & Medecins de toute l'Espagne. L'homme, dit-il, qui a vn tres-bon temperament, surpasse rous les autres en pru-

1. *Cap. 11. lib. 1. controu. Nã si hac æqualia nõ sunt, potest homo tem.*

dence, pourueu que d'ailleurs il ait auec eux vne égale cognoissance des arts & des autres choses necessaires, & qu'il soit esgalement versé aux exercices de l'ame. Car si en cela ils sont inégaux, celuy qui sera temperé pourra auoir moins de prudence qu'vn autre de pire temperament. Il adiouste auec la bonté du temperament vne cognoissance acquise & les exercices de l'ame: selon son aduis donc, le temperament n'est pas le maistre qui enseigne en vn moment de temps, seul & sans instruction, les arts & les sciences.

peratus homine intemperato etiam imprudentior esse.

Responce à ce qu'il oppose sur ce mesme suiet.

Chap. VI.



La plus forte raison qu'apporte l'Examen, pour donner couleur à sa doctrine, est ceste-cy : L'Ame sensitiue & „ l'Ame vegetatiue sçauent faire inconti- „ nent ce qu'elles doiuent, sans aucune „

1\. ,, instruction, [1] estant assez d'auoir l'in-
Ex. fol. ,, stinct naturel, c'est à dire l'instinct du
21 v. 25. ,, temperament. L'ame raisonnable donc
v. chap. ,, ayant rencontré vn bon temperament,
4\. ,, doit de mesme faire ses fonctions, asça-
,, uoir philosopher & estre sage & sçauan-
,, te sans instruction. Mais il me semble que ceste philosophie n'est point d'vn bon temperament.

Il y a trop peu de proportion entre l'ame raisonnable & les deux autres, pour en tirer vne consequence si hardie. L'on pourroit dire de mesme, puis qu'vn homme de basse condition sans ayde conduit bien sa petite famille, qu'vn grand Prince qui a bien plus d'authorité & de credit pourra de mesme, sans estre assisté d'aucun, expedier toutes les affaires de son Estat. Vn pauure pescheur peut seul auec deux rames conduire sa barquerole: *Ergo*, vn General des galeres, ou vn Amiral, qui est bien plus puissant, pourra seul aussi auec deux rames conduire vne armée nauale, ou mener à bon port vne remberge, ou quelque autre vaisseau de cinq cens tonneaux. C'est manquer de jugement, de vouloir par les actions de la

sensitiue & de la vegetatiue, inferer des actions de l'intellect.

Si l'ame raisonnable, comme les deux autres, pour ses actions propres, se seruoit du temperament, sa conclusion seroit aucunement passable; mais cela n'estant point, comme ie feray voir cy apres, tout ce qu'il dit sur ce suiet est entierement ridicule. Il y a tant de ressorts cachez, tant de détours admirables, tant de diuins mouuemens, quand il est question de raisonner & de discourir, que tout homme d'esprit le blasmera d'auoir voulu obliger tout cela au temperament, comme les fonctions des deux autres ames.

L'Araigne d'instinct naturel est portée seulement à faire de la toile, & cela est tellement né auec elle, qu'elle en a l'exercice & l'apprentissage en vn mesme temps, *cùm exercet artem, & discit texere*. Les Abeilles sçauent façonner le miel & bastir leurs cellules à six angles, d'vne belle industrie, comme si elles auoiẽt appris les demonstrations d'Euclide; & neantmoins elles ont conceu cét artifice en l'eschole de la nature & non du temperament. Mais l'homme

1. *Plinius cap. 14. lib. 11. natur. histor.*

au lieu d'auoir ſeulement inclination à quelque choſe d'inſtinct particulier, pour le regard de l'ame raiſonnable, il a l'intellect qui eſt comme vne ſcience generale, qui precede toutes les ſciences, afin de les comprendre toutes, comme nous auons dit de la main. De maniere que la plus grande inclination qu'ait l'homme aux arts & aux ſciences, eſt de n'eſtre enclin à aucune particulierement. Car il eſt bien plus digne de ſon excellence, de les aquerir ainſi toutes que d'en auoir vne ſeulement du don de la nature. Mais les beſtes qui manquent de raiſon & de iugement, & en ſuite ſont incapables de ſcience, quel autre maiſtre pouuoient elles auoir que la nature? ce ſont donc diuerſes facultez diſtribuées ſelon la diuerſité des ames, comme les recompenſes du pere de famille, lequel paye ſes ſeruiteurs de leur ſalaire, & au lieu de cela fait inſtruire ſés enfans, afin que d'eux-meſmes ils acquierent tout ce qui leur eſt vtile, pour l'honneur & pour la vie.

L'art & la nature conuiennent en cela, que ny l'vn ny l'autre n'ont point beſoin de conſulter, ou de deliberer

quand il faut agir : car comme vn escriuain sans discourir & sans prendre aduis de sa pensée, escrit quelquesfois plusieurs lignes, sans y commettre aucune faute contre les regles, parce qu'il a l'art & l'habitude de bien escrire, qui est cause qu'il n'a plus besoin, comme les apprentifs, d'estre conduit par son esprit, sur chaque syllabe. ἡ τέχνη, dit Aristote, οὐ βουλεύεται. Ainsi la nature sçauante d'elle mesme, opere sans deliberer, comme au mouuement de l'œil, elle sçait si bien toutes les parties qui seruent à ceste action, qu'elle trouue à l'instant & sans se tromper, le muscle droit ou oblique ; de sorte que le choix du muscle, & le mouuemēt se font en mesme temps. Le temperament peut seruir au mouuemēt, mais il ne peut rien pour le choix. A raison dequoy, Hippocrate dit, que la nature est sçauante sans auoir esté instruite que d'elle mesme, ἀπαίδευτος ϗ αὐτοδίδακτος ἡ φύσις.

1. Cap. 8. lib. 2. Physic.

Mais il y a cela de difference, que l'art doit estre acquis par estude, par discipline, par exercice, & non la nature ; car autrement elle ne seroit point nature, comme l'art ne meriteroit point

d'estre ainsi appellé, s'il estoit naturel. Il n'y a homme au monde, quelque bon temperament qu'il ait, qui puisse ioüer du luth sans l'auoir appris. Pour apprendre il faut du temps & de l'exercice, car il est besoin de façõner ses doigts, pour toucher les cordes d'vne main, & les bien pincer de l'autre, & mediter sur le choix de celles qui doiuent estre battuës en chacun accord, durant tout le temps de l'apprentissage: mais quand l'habitude en est acquise, les especes sont tellement en l'intellect, & toutes choses luy sont si presentes, que sans discours & sans penser au choix des cordes ny des touches, il ioüe auec vne bonne harmonie, comme si la volonté, la science, le discours, & la memoire estoient au bout des doigts, comme Pline dit des Lamproyes, qu'elles ont
1. l'ame au bout de la queuë, [1] *Murænas in*
Cap. 2. lib. 32. natur. hist. *cauda animam habere certum est.* C'est que la main s'est tellement accoustumée à cét exercice, que pour bien iouër, elle n'a presque plus besoin de l'agitation de l'esprit, & qu'elle peut soustenir son
2. Scaliger. droit, [2] *sine Caio Aquilio.* A ce propos
3. [3] Democrite disoit fort bien, que la

bonne discipline estoit peu esloignée *Leg. suprà*
de la nature, & Hippocrate que pour *pag. 55.*
rendre la main docte & sçauante, il n'y
a point de meilleure escole que de l'ac-
coustumer à l'exercice, 4 τὸ ἔθος χειρὶ κάλ- 4.
λιστον διδασκάλιον. *Lib. de flatibus.*

La raison de tout cela est, que la nature est vn principe interne qui est present par tout, de sorte qu'il n'est point besoin de deliberer au gouuernement de son œconomie. Mais l'art qui est vn principe externe, c'est à dire, qui a hors de soy le suiet de son exercice, ne peut operer sans deliberation, auant que le long vsage & l'exercice, luy ayent rendu son action comme naturelle. Plotin dit cela tres-doctement. Le Medecin, dit-il, qui commence son œuure hors de soy & par parcelles, hesite souuent & prend aduis de ce qu'il doit faire, mais la Nature qui est principe interne de ses actions, dés le commencemẽt n'a point besoin de consultation: 5 ἡ δὲ φύσις ἀπὸ τῆς ἀρχῆς ἀπροσδεὴς βουλεύσεως. Philõ Iuif dit le mesme, que pour apprendre, il est besoin d'vn long temps, mais que tout ce que nous auons de la nature se fait comme en vn moment, 1 τὸ διδασκά-

5. *Cap. 11. lib. 4. Ennead. 4.*

1.

1. Philo Iud. lib. de profugis.

μενον μακροῦ χρόνου δεῖται, τὸ δὲ φύσει, ταχύ τε καὶ τρόπον τινὰ ἄχρονόν ἐστι.

Ce n'est pas que l'ame raisonnable ne soit plus prompte & plus actiue que les deux autres, car il n'y a rien plus viste que l'intellect, ἐστὶ γὰρ ὠκύτατος ὁ νοῦς. Mais à raison que l'ame ne peut pas par vne chose cognuë en comprendre vne autre qui luy est incognuë, sinon par le discours. Or discourir est comme vn mouuement de l'entendement, duquel l'ame est la premiere cause : car il court d'vn terme à vn autre, & d'vne premiere propositiõ à vne moyenne pour finir à vne conclusion qui est son repos, comme l'arrest apres vn plaidoyé ; & cela ne peut estre expedié, qu'auec le temps. Ceste verité paroistra dauantage & sera renduë plus claire par vn exemple.

Si quelqu'vn desire sçauoir, pourquoy les poissons ne respirent point, il faut premierement qu'il face vne diligente recherche des causes de la respiration, & apres auoir appris par discours, que l'ame fait ceste action par le moyen des muscles de la poictrine, des poulmons & de l'artere, pour temperer la chaleur du cœur, qui est la cause finale

de la respiration ; il fera vne diligente perquisition si les poissons n'ont point de poulmons, si estant plus humide que les autres animaux, ils ont point aussi la chaleur du cœur plus petite & plus debile, & pour le temperer, si la fraischeur ne suffit point de l'eau qui les enuironne, περιέχοντος ὕδατος ψύξις. En fin apres que la raison & le iugement luy auront euacué tous ses doutes, sur la necessité de ses principes, il fera sa demonstration pour acquerir la science en ceste maniere. Tout animal qui n'a point de poulmons, ne respire point. Les poissons n'ont point de poulmons, les poissons donc ne respirent point. Ou autrement : tout animal qui a la chaleur du cœur petite & debile n'a point de poulmons & ne respire point. Les poissons ont la chaleur du cœur petite & debile ; les poissons donc n'ont point de poulmons & ne respirent point. L'intellect apres ceste derniere resolution, cesse de discourir, parce qu'il a trouué la raison de ce qu'il cherchoit qui est la science, dicte pour ceste occasion par Aristote, vne maniere de repos, ἡσυχία τις ἐπιστήμη, *ratiocinamur enim ne ratiocinemur.*

Cap. 4. lib. de respiratione.

Puis qu'il y a du discours & de la difficulté à trouuer ainsi les causes de la respiration, il est impossible qu'il ne se coule beaucoup de temps en ceste agitation de l'esprit. L'intellect rumine sur ses doutes & court sur tout ce qu'il sçait, pour paruenir à la cognoissance de ce qu'il ne sçait point; & ce discours est comme vne pourmenade de l'ame, ψυχῆς περίπατος, selon Hippocrate, en laquelle il se resout en fin sur la force & sur la necessité de ses raisons; pourquoy, comme dit Themistius, il est besoin de beaucoup de temps, πολὺν χρόνον περιπατεῖν ἀνάγκη.

Lib. 2. Epidem. sect.

Lib. 2. de demōstratione.

L'autheur de l'Examen donc se trompe, quand il dit que l'ame vegetatiue & l'ame sensitiue, par le bon temperament, sçauent en vn instant ce qu'elles doiuent faire dés le commencement de la vie; car comme ie deduiray plus au long en autre lieu, ces deux ames font ce qu'elles ne sçauent point, & qui est plus, elles ne peuuent pas estre instruites par le temperament qui est vn accident du tout incapable de cela. De sorte que c'est vn grand aueuglement à cét Autheur, de discourir auec impertinen-

ce de ces trois aueugles. Les enfans en leur premier âge sont inhabiles à la generation, combien qu'ils soyent chauds & humides, qui est le temperament qui conuient mieux pour cét effect. En ce temps là donc, ou l'ame ne peut faire, ou elle ne sçait point ce qu'il faut faire. Si elle ne peut, le temperament n'a pas tant de pouuoir comme il dit. Si elle ne sçait point, il n'est pas si sçauant comme porte son Examen.

Si les instincts naturels dependent du temperament.

Chap. VII.

TOVS ceux qui ont voulu, sous pretexte de traicter les sciences auec plus de methode, rapporter les effets de la nature à vn seul principe, ont esté blasmez, ou pour auoir mãqué en quelque chose, ou pour auoir cõmis des absurditez. L'autheur de l'Examen ferit

du vulgaire, de ce qu'il rapporte toutes choses à Dieu immediatement. Ainsi on reprochoit anciennement aux Platoniciens, qu'ils attribuoient aux demons tous les effects cachez & difficiles de la nature. Ainsi Aristote accuse Democrite, d'auoir tout referé à la matiere ; & Aristote mesme n'est pas bien receu, quand en traictant de la nature des animaux, il enseigne que le cœur est le siege de toutes les facultez de l'ame. Ainsi l'autheur de l'Examen doit estre repris d'auoir esleué le temperament, iusques à le declarer principe de toutes les actions de l'ame, & luy donner toutes les proprietez occultes & manifestes de la nature.

Nous auons deux causes naturelles principales, dont depend icy bas le gouuernement de toutes choses ; le Ciel & les elemens. Les effets que produisent les quatre elemēs nous sont manifestes, parce qu'il est aisé de les rapporter à leurs qualitez qui nous sont apparentes. Il y a bien quelque chose en la proportion de leur meslange, aux corps mixtes, que nous ne sçauons point, mais il n'est pas difficile de descouurir ce qui

leur est deu pour ce regard. Les raisons des effets que produit le Ciel icy bas nous sont cachées, parce qu'il est trop esleué au dessus de nous. Nous disons bien que le poiure & l'euphorbe sont chauds, parce que l'element du feu domine en leur temperament. Mais sur la question, pourquoy le feu est chaud, pourquoy la rubarbe & la scammonée purgent la bile; il n'y a point de response, d'autant que ce sont proprietez qui dependent de l'essence de leurs formes.

En tous corps animez on remarque trois sortes de principes : à sçauoir la forme qui leur donne l'estre & la vie, & ceste forme est appellée ame; & deux sortes de chaleur, vne du Ciel, & l'autre des elemens. Lors donc qu'vne plante est formée dans la terre, la chaleur du Ciel qui est contenuë en la semence est comme vn instrument dont se sert la faculté generatiue, car l'autre chaleur qui est des elemens, comme i'ay dit, ne tient lieu que de seruante; & il en va de mesme pour le regard des animaux. De sorte que durant tout le temps de nostre vie, nous auons tousiours dedans nous ces trois principes : mais quand

nous prenons fin, ils prennent party ailleurs & se separent diuersement. Ce qui est des elemens retourne aux elemens, comme la chaleur du Ciel se retire dans le Ciel, l'ame raisonnable est reseruée à l'eternité, en quoy elle differe des autres ames, lesquelles perissent, si selon l'opinion de quelques-vns, elles ne vont se reünir à l'ame du monde.

De tout ce que nous auons du temperament, à raison qu'il n'y a que des qualitez sensibles, la cognoissance des causes n'est pas tant difficile : mais des effects que produit le Ciel icy bas, nous n'en cognoissons les causes particuliement que par coniectures, à raison que les sens n'y peuuent atteindre. Nous les appellons proprietez occultes, ἀῤῥήτους ἰδιότητας aux plantes & aux corps qui n'ont point d'ames. Aux animaux qui ont peu de raison, comme sont les enfans, ou point du tout, comme les bestes, nous les nommons instincts naturels, & non instincts de temperament. Si à l'ame raisonnable il suruient quelque chose d'enhaut, comme si elle est inspirée de Dieu ou du bon Ange, cela ne doit pas estre appellé instinct, mais

Alexand. lib. 1. problem.

Iul. Scal. in Cardanum de subtil.

inspiration, *afflatio*. L'Autheur de l'Examen donc s'abuse, quand il interprete instinct naturel, instinct de temperament, d'autant que les qualitez elementaires ont trop peu de vertu, pour porter seules le nom de nature; & ceux-là qui presument de rendre raison de tout par le seul temperament, destruisent plustost la sciēce qu'ils ne l'establissent, parce qu'ils confondent les causes, & attribuent les effets à qui ils n'appartiennent pas, qui est vne grande faute, & comme vn larcin en la nature.

La pierre d'aymant a vne certaine adresse vers les parties du Septentrion; est-il possible de trouuer quelque raison de cela dans le temperament? Les Espagnols qui ont par ce miracle de la nature escumé toute la mer de l'Occident, pourroient-ils à force de s'alambiquer l'esprit, prouuer qu'il y a quelque proportion entre le temperament de ceste pierre & le pole arctique? L'Estoile du Nord est elle composée des quatre elemens en mesme proportion que l'aymant, ou l'aymant de mesme matiere que l'estoile? Si le Ciel est vn cinquiesme corps simple, & comme

vne quinteſſence, qui n'a nulle affinité ny meſme de matiere auec les corps mixtes d'icy bas, la raiſon ne ſe trouuera pas de ce coſté là ; & s'il eſt d'vne ſubſtance ſimilaire en toutes ſes parties, pourquoy ceſte pierre a t'elle ſon addreſſe vers le pole Artique pluſtoſt que vers le Canope?

D'ailleurs nous voyons que le diamāt rapporte fort à la pierre d'aymant, à raiſon dequoy les François leur donnent vn meſme nom, car ils appellent la calamite, aymant, nom tiré de cét autre *adamas*. Puis il attire le fer comme l'aymant. Si le temperament eſt cauſe de ceſte affinité de proprietez, pourquoy le diamant n'a t'il point auſſi ſon adreſſe vers le pole? Ils pourront dire que l'aymant a plus d'action, & vn temperament plus fort: mais ils feroient mieux d'aduoüer ingenuement leur ignorance, que de perdre le temps apres telles reſponſes. A la preſence du diamant l'aymant perd ſa vertu d'attirer le fer: le diamant donc a plus de force que l'aymāt en ceſte action là. Or s'il eſt plus foible en l'autre, il faut croire qu'il y a biē de la cōfuſion en leurs tēperamens.

La plus saine opinion est, que telles proprietez dependent des formes, de la chaleur du Ciel, selon qu'elle est distribuée diuersement, & de la diuersité des temperamens tout ensemble. Le Ciel & le Soleil donnent les formes; mais outre cela la disposition des matieres est necessaire. Democrite rapportoit ces proprietez à vne rencontre fortuite d'atomes semblables. Fracastor à vne analogie de principes, ie le veux; mais qu'estce tout cela, sinon vne ignorance voilée de belles paroles? Riolan docte Medecin & Philosophe de ce temps, disoit fort bien, que comme l'on tient en la Logique que les proprietez specifiques des choses, sourdent des premiers principes de l'essence; ainsi en la Physique, que les vertus occultes dependent de la forme du mixte. Mais laissons là les proprietez des corps inanimez, & passons aux instincts naturels des corps animez, afin de suiure l'ordre & l'intention de l'examen. Ce que i'ay dit cy deuãt de l'aymãt, n'a esté que pour acheminement à ceste matiere, & assez à propos ce me semble, puisque Thales a eu opinion anciennement que ceste pro-

Apud Aristot. cap. 2. lib. 1. de anima.

prieté de l'aymant d'attirer le fer, prouenoit de l'ame de l'aymant, & que ceste pierre estoit animée, τὸν λίθον ψυχὴν ἔχειν, ὅτι τὸν σίδηρον κινέει.

Exam. chap. 4

„ L'instinct de nature, dit l'Examen, „ n'est autre chose qu'instinct de tempe„ rament; & les Philosophes vulgaires „ qui appellent instinct naturel, vn cer„ tain amas de choses qu'ils cuident en„ tendre, n'ont peu declarer que c'est. Les „ plantes par cét instinct sçauent former „ leurs racines en terre, attirer la nourri„ ture, la retenir & la cuire, sans estre en„ seignées de personne. Par le moyen de „ cét instinct de temperament, qui est le „ maistre qui monstre à l'ame sensitiue ce „ qu'elle doit faire, vne beste brute fait „ mieux son office qu'vn autre de son es„ pece; & l'ame raisonnable est si bien „ pourueuë d'instinct naturel, pour ses „ propres fonctions, que par son moyen „ l'homme peut sçauoir les sciences en vn „ moment, sans les auoir entenduës de „ personne. Ie voudrois qu'il eust dit toutes ces paroles auec plus de discretion & de iugement.

Como de repente por razon del instincto natural, o del buẽ temperamento, puede saber el hombre las sciencias, sin

Pour ce qui est des plantes, de la conformation de leurs racines, & de

l'attraction de l'aliment qui leur est propre, ce n'est pas le temperament qui en est la cause efficiente, ny mesme la cause instrumentaire la plus proche, car c'est là qu'il faut tousiours auoir recours selon Aristote; mais la faculté, selon qu'elle trouue les matieres disposées. Pour la cuisson & attraction des alimens, nature se peut seruir du temperament, mais nullement pour le choix que font les plantes de la nourriture qui leur est propre.

auer las apprendido de nadie. Exam. chap. 4.

Cap. 1. lib. 4. de gener. animal.

Dans le genre des plantes quelques-vnes perdent leurs fueilles tous les ans, quelques autres monstrent leur Printemps toute l'année: à quel instinct de temperament voudroit-il rapporter ceste varieté? il ne dira pas que la chaleur soit cause de la conseruation des fueilles, puisque nous voyõs le Myrte, l'Oliuier, le Cyprés tousiours verds, & froids neantmoins de temperament. Ny le froid, car le baume de la Iudée & le Cedre ont assez de chaleur pour luy faire perdre ceste opinion. Ny le temperament sec, car la Ioubarbe froide & humide garde la verdeur toute l'année. Les fueilles ne tombent point en hyuer

Iulius Scaliger. aux ieunes Amandiers comme aux vieux, quoy qu'ils ayent plus d'humidité. Ce n'est donc point le temperament sec qui en est la cause.

Il n'y a rien icy bas où la nature, c'est à dire ceste faculté à qui appartient de conseruer l'ordre & la beauté de l'vniuers, se soit tant esgayée, qu'en la production des fleurs. D'où peuuent naistre tant de brodures diuerses, tãt d'odeurs, tant de couleurs ? ce sont vrayement les tapisseries de la nature. Pour rendre raison de tout cela, nous disons que les facultez de leurs formes en sont les causes, où pour trouuer les moyens de les rapporter aux instincts des temperamens, l'âge du monde ne suffiroit pas à la vaine curiosité des meilleurs esprits.

Les plantes attirent la nourriture & prennent leur accroissement par ce moyen : or si l'instinct du temperament en est la cause, pourquoy les metaux, qui auront vn mesme temperament ne croistront ils aussi à la maniere des plantes, & non par apposition de matieres, l'or pour exẽple qui est temperé, comme la chicorée. Si c'est vn effect de la chaleur, qui est la plus actiue qualité de

toutes,selon Hippocrate: Pourquoy le Pauot & le Iusquiame attirent-ils & croissent dauantage que le Thym & le Pouliot? si le froid ou l'humide sont cause de l'accroissement, la Laictuë & la Mauue deuroient monter plus haut que les Cedres du Liban.

La racine de l'Aconith, de figure est semblable à la queuë du Scorpion, & neantmoins ce petit animal deuient comme assoupy & tout hebeté, quand il est touché de ceste racine, à quoy l'on dit que l'hellebore luy sert de remede. Si l'autheur de l'Examen qui blasme tous les Philosophes vulgaires, pouuoit nous donner des raisons soluables de tout cela, par son instinct de temperament, il meriteroit d'estre loüé au dessus du vulgaire. Si le temperament de la racine est contraire au temperament du Scorpion, d'où vient qu'elle porte la figure & le charactere du Scorpion, s'il est vray ce que dit l'Examen, que la ressemblance est signe d'affinité de temperamens, quelle cause pouuons nous trouuer de ceste antipathie, dans le temperament?

Si quelqu'vn est mordu d'vne vipere, Galenus.

l'on dit qu'il ſera incontinent guery, ſi l'on eſtuue la partie malade d'vne decoction de l'herbe Trifolium; & au contraire ſi vne partie ſaine en eſt fomentée, qu'elle tombe en pareils accidens que ſi elle eſtoit morduë de la vipere. Il y a de l'antipathie entre la Vigne & le Chou. La Ciguë eſt vn venin qui tuë les hommes & neãtmoins qui eſt nourriture aux Eſtourneaux. Il eſt impoſſible de rendre raiſon de tout cela par les qualitez elementaires.

Exam. chap. 4. „ Le bon ordre de la nature, dit il, eſt „ quand l'ame vegetatiue eſt bien temperée, & ce pouuoir qu'elle a au premier „ âge de l'homme, de former le corps, de „ le nourrir & luy donner accroiſſement, „ eſt cauſe de la grande chaleur & humidité naturelles qui dominent alors, & „ que la vieilleſſe n'a pas tant de force „ pour toutes ces fonctiõs, à raiſon que le corps eſt froid & ſec en cét âge là. Tout cela me ſemble mal digeré, quoy qu'il ait Galien pour pleige, lequel il fait parler à la mode de ſon Examen. Si lors de la generation de l'enfant au vẽtre de la mere, la ſemence n'auoit point d'autres agẽs que les qualitez elementaires,

& si la nature se trouuoit destituée de tous autres principes, elle ne feroit rien qui vaille, & au lieu d'vn enfant elle ne produiroit que des ordures, En ceste noble action donc il est necessaire que la faculté, qui est comme vn substitut en l'absence de l'ame du pere; iointe auec la faculté du ptincipe de la mere, porte les figures & les characteres de toutes les parties du corps; & qu'elle les imprime aux semences par le moyen des esprits. Or ces esprits là, comme i'ay dit cy deuant, contiennent deux sortes de chaleur, du Ciel & des elemens. Il ne se feroit point de generation, n'estoit que le Soleil produit icy bas vne certaine chaleur qui viuifie & rend fecondes toutes les semẽces. Aussi dit-on qu'il est la nature, le principe, & la cause commune, qui concurre auec toutes les causes particulieres pour les generatiõs. C'est ce que dit Aristote, que dans toutes les semences est contenu vn esprit, & dans cét esprit vne nature qui respond de proportion à l'element des estoiles, ἐν τῷ πνεύματι φύσις ἀνάλογος οὖσα τῷ τῶν ἄστρων στοιχείῳ, Ce diuin Philosophe *Cap. 3. lib. 2. de gen. animal.* compare la semence à vn artisan, parce

que la faculté generatiue qui eſt aux ſemences imprime le charactere ſelon l'eſpece, comme l'Artiſan donne à la matiere la forme qu'il a conceuë en ſon eſprit.

Galien apres auoir ruminé la doctrine de ce Philoſophe incomparable, ſemble auoir relaſché quelque choſe de la bonne opinion qu'il auoit du temperament; car en vn lieu il dit que pour eſtre bien formé & quarrement compoſé, il ne ſuffit pas d'eſtre de moyenne conſtitution entre le ſec & l'humide, mais qu'il faut outre cela auoir rencontré l'heur d'vne tres-bonne faculté formatrice, laquelle peut-eſtre ſuit le bon temperament des quatre elemens, mais peut-eſtre auſſi quelque autre cauſe, qui contient vn principe plus diuin & venu de plus haut. τάχα δὲ θειοτέραν ἀρχὴν ἑτέραν ἄνωθεν; & ailleurs quand il refute deux opinions tenuës ſur ce meſme ſuiet. Les vns, dit-il, ſe trompent en ce qu'ils ne font aucune mention de la faculté naturelle, qui forme & figure toutes les parties en la generation, ſelon les mœurs & conditions de l'ame; & les autres, en ce que du temperament d'v-

Cap. 9. lib. 1. de temperam.

ne partie ils veulent inferer de tout le corps & tirer tout le reſte en cõſequence. Car de ce que les enfans ſont plus camus & les ieunes hõmes ont le nés plus aquilin, nous ne deuons pas conclure que tous camus ſoient humides & tous aquilins de temperatnre ſeche, attendu que cela peut eſtre vn effect de la faculté conformatrice pluſtoſt que du temperament. τῆς διαπλαστικῆς δυνάμεως ἔργον εἶναι τὸ τοιοῦτον μᾶλλον, ἢ τῆς κράσεως. Et en ſuite il dit encore à l'imitation d'Ariſtote, que la ſemence eſt comme Phidias, τὸ σπέρμα ἀνάλογον τῷ Φιδίᾳ, & le ſang de la mere ſemblable à la cire. Puis donc, comme il dit, que ce n'eſt pas à la cire de donner la reigle & la meſure, ce n'eſt pas auſſi aux elemens, qui n'ont lieu que de cauſe materielle, ny à leurs qualitez, qui ne ſont que les moindres inſtrumens, qu'il faut attribuer le pouuoir de former les parties en la generation; mais à ceſte faculté qui eſt contenuë dans les eſprits de la ſemence. Il eſt certain donc que ceſte doctrine imaginaire de l'Examen eſt contre la raiſon, contre Ariſtote, contre Galien, & contre l'experience.

Cap. 6. lib. 2. de temp.

Cap. 3. lib. 2. de facul. natur.

En vn certain pays vers la Scythie, du temps d'Hippocrate, les hommes auoient la teste plus longue que l'ordinaire, estimans cela vne marque de valeur & de courage; & pour ceste consideration, ils continuerent quelque temps de bander à leurs enfans & presser souuent ceste partie auec les mains, quand ils l'auoient d'vne autre forme, afin de leur donner ceste figure par artifice; & ceste coustume eut tant de pouuoir, qu'elle se tourna en nature auec le temps. Car en fin dans toute ceste region là ne naissoient que des testes longues, sans besoin d'y plus apporter l'industrie accoustumée. Au commencement, dit Hippocrate, la coustume en fut la cause, mais maintenant, la nature par accord fait auec la coustume en a pris la charge. τὴν μὲν ἀρχὴν ὁ νόμος αἰτιώτατος ἐγένετο τοῦ μήκεος τῆς κεφαλῆς, νῦν δὲ καὶ ἡ φύσις συμβάλλεται τῷ νόμῳ. Voicy donc comme ie raisonne sur ce suiet.

Puisque ces peuples du Septentrion auoient acquis par coustume ceste forme longue de la teste, sans changement de temperament, & mesme sans rien innouer, que la coustume est passée en

nature, Il appert que l'instinct du temperament n'a peu estre la cause de ceste figure.

Ainsi voit on que les nourrices forment & façonnent les membres des enfans nouueaux nés, comme s'ils estoient de cire, τὰ κῶλα διαπλάττουσιν αἱ τροφοὶ τῶν βρεφῶν ὥσπερ κήρινα, dit Galien : & Platon est tesmoin, que cela se pratiquoit par les Eunuques au pays des Perses. Ainsi la cire est susceptible de toutes sortes de formes, sans luy rien changer de ses autres qualitez, parce qu'il suffit que celuy qui veut façonner quelque ouurage de ceste matiere, ayt la main habile, pour y imprimer ce qu'il aura conceu en son esprit. Et en cela l'art imite la nature; car le peintre afin d'vser d'vn autre exemple, est comme la faculté; la main les esprits; les pinceaux, la chaleur du Ciel; les matieres & les couleurs, le corps de la semence, le sang de la mere & le temperament. Comme donc ce n'est pas assez d'estre muny de bonnes couleurs, pour bien representer vne histoire en vn tableau, de mesme en la generation de l'enfant il ne suffit pas d'auoir la faueur du tēperament,

Lib. de temper.

parce que plusieurs autres pieces ont plus de coup & sont plus nobles & plus necessaires.

Pour plus grande foy de tout cela, nous auons que l'imaginatiue de la mere desrobe quelquefois à la faculté lors de la generation, le type & la figure naturelle qu'elle deuoit imprimer à l'enfant, pour luy en supposer vne autre auec violence ; apres s'estre imaginé viuemẽt quelque figure en sa phantasie, *obhaustas imagines sub ipso conceptu.* Prenons pour exemple ceste femme, dont fait mention l'Examen, laquelle accoucha d'vn enfãt noir apres auoir veu en peinture l'image d'vn More. Est-il possible que ce larcin soit vn effect du temperament ? s'il est indifferent aux deux couleurs, comment peut-il auoir esté cause de cét eschange ? l'imaginatiue de la mere à la veuë de ceste image peinte, peut-elle auoir bruslé les humeurs de sorte que la peau de l'enfant en soit deuenuë noire ? mais que respondra t'il à ce que recite Aristote d'vne autre femme, laquelle engrossie par vn More d'Ethiopie, eut vne fille qui ne tenoit rien de l'Ethiopien ; & que ceste fille depuis engendra

Plin. cap. 112. lib. 7. nat. hist.

engẽdra vn fils More comme son grand pere? s'il dit que lors de la generation de la fille, la semence de la mere fut plus forte que celle de l'Ethiopien & que cela fit perdre coup au temperament de la semence du pere; mais depuis qu'il se remit en son premier train, lors que la fille deuint grosse d'vn fils. Ceste response comme vn œuf hardé auroit plus de monstre que d'effect & de verité. Cela seroit bon à dire de la faculté qui forme l'enfant, laquelle reserue quelquefois la ressemblance d'vn ayeul ou bisayeul iusques au troisiesme & quatriesme degré; non du temperament, lequel ayant failly à faire vn More du premier coup, ne peut pas estre reserué pour vne autre fois. Si le temperament chaud, pour exemple, au troisiesme degré de la semence du More, a perdu vn degré de sa chaleur en la generation de la fille, à raison dequoy elle n'a point esté More comme le pere; d'où peut estre reuenu ce troisiesme degré, lors de la copulatiõ de la fille auec le mary qui n'estoit point More? Pourquoy les autres femmes souuent n'engẽdreront elles point des Mores, si le temperament qui faict

les Mores peut estre acquis si facilement ? Nous traicterons de cela plus amplement cy apres.

Las facultades o el temperamento en que consisten. chap. 4.

L'enfant, dit-il, incontinent qu'il est né, sçait attirer l'aliment, parce que les facultez ou le temperament auquel elles consistent sont toutes sçauantes, sans auoir esté instruites. Tout cela est faux. Il a dit cy deuant instinct naturel ou du temperament ; & icy : les facultez ou le temperament; comme s'il n'y auoit rien de difference entre le temperament, les facultez, & l'instinct de nature: en intention de tromper le lecteur, faisant couler ces mots, en suite l'vn de l'autre insensiblement.

Pour l'attraction de l'alimēt & pour la nourriture il n'y a point de qualité plus conuenable que la chaleur, pourquoy quelques anciens Philosophes en attribuoiēt la cause à l'element du feu, lequel seul entre les elemens, est capable de nourriture, comme nous voyons que l'huile en vne lampe est attirée par la flamme, pour son aliment. Sur quoy, peut-estre s'est fondé l'Examen, quand il donne au temperament de l'enfant, la cognoissance de tout cela naturelle-

ment. Mais il se trompe; car nourrir est vne action, dont l'ame est le principe, & non le temperament. La chaleur ayde bien en quelque sorte aux facultez d'attirer & de nourrir, & neantmoins elle n'en est pas la cause absolument, mais 1.
l'ame, dit Aristote, τὸ πῦρ συναίτιον πώς μέν ἐστιν, οὐ μὴν ἁπλῶς γε αἴτιον, ἀλλὰ μᾶλλον ἡ ψυχή.

1. Cap. 4. lib. 2. de anima.

Si en l'homme la nourriture n'estoit attirée que par le moyen seul de la chaleur, tout le sang alimentaire iroit au cœur, qui est la plus chaude partie de tout le corps. Il est certain que chacune partie du corps a la faculté d'attirer le suc & l'aliment qui luy est propre, les bilieuses comme les poulmons, le sang bilieux; & les pituiteuses, comme le cerueau, le sang pituiteux. Le temperament ne peut estre cause de ceste attraction: Car en quelle eschole auroit-il appris à faire election du sang bilieux ou pituiteux, pour estre si exactement distribué aux parties bilieuses & pituiteuses? si le temperament n'est vn demon, il est impossible qu'il ayt tant de cognoissance, de science, & de raison, qu'il luy en est donné icy, par l'Exa-

2. Lib. 3. de facul. nat. ἡ γαστὴρ οὐκέτι φυσικὸν ὄργανον ἀλλὰ ζῶόν τι γίγνοιτο, λογισμόν τε καὶ νοῦν ἔχον.

men: comme Galien [2] dit du ventricule, qu'il seroit vn animal raisonnable, & non vne partie organique dediée simplement à la nature, s'il cuisoit les viandes, par preuoyance des autres parties du corps.

C'est l'ame donc, où la faculté vegetatiue, qui est la cause de l'attraction de la nourriture, par le moyen des esprits, des fibres, & du temperament de chaque partie; & le choix se fait, à cause de l'affinité des substances. Car comme l'on dit de l'Aymant qu'il attire le fer, à raison que leurs principes se regardent, de quelque proportion, comme leur couleur en rend tesmoignage; de mesme, les poulmons attirent, & choisissent le sang bilieux, pour leur nourriture. De sorte que l'attraction que font les parties du corps, des alimens qui leur conuiennent, est admirable en pareil degré, que l'attractiõ de l'Aymant; mais parce que c'est vne actiõ, qui se fait dedans nous, & qui nous est ordinaire, nous en perdons l'opinion du miracle.

L'ame n'opere que par le moyen des organes, il est vray: mais c'est elle qui a le dessein, & qui porte le pouuoir. C'est

elle seule, qui est le principe de l'action. La loüable conformation des parties, & les autres conditions de la matiere, les esprits & le temperament, aydent & seruent à l'operation, comme au peintre, la main, les pinceaux, & les couleurs. Mais à l'instinct & à ceste proprieté naturelle de faire cecy ou cela, toutes ces choses sont inutiles, veu qu'il n'y a nulle proportion entre le temperament & l'instinct naturel de l'Abeille, ou de l'Araigne, à faire du miel ou de la toile. L'instinct est de la forme, & l'operation est d'elle encore; mais les dispositions du corps y ont part aussi, comme secondes causes.

Le Cheureau incontinent qu'il est né essaye de sauter à petits bonds, & faire ce que nous appellons des cabrioles, selon le propre de son espece; & ceste action est commune à la forme & aux instrumens de la forme: mais quand il est besoin, pour mouuoir vne jambe, de choisir en vn instant les muscles qui doiuent seruir à ce mouuement, c'est vn droit & vn priuilege qui appartient seulement à la forme. Ce n'est pas au temperament de commander, mais d'o-

beyr sans cognoissance de cause, tant s'en faut qu'il enseigne à l'ame, comme elle doit se conduire en l'exercice de ses facultez.

L'ame sensitiue meut le corps, par le moyen des muscles, & les muscles par les esprits: mais les esprits comment? n'est-ce point de la vertu propre de l'ame, sans ayde d'aucune autre cause moyenne? car si l'on disoit par le moyen du temperament, pour exemple, l'on rentreroit encore au mesme doute; & par ainsi nous aurions vne suite infinie de questions & de responses. Les esprits obeissẽt à l'ame, de premier coup, parce qu'ils sont prõpts & d'vne substãce subtile; & la chaleur n'est point la cause de ceste subtilité, veu qu'ils sont plus subtils dãs le cerueau, qui est froid de tẽperament, que dãs le cœur qui est principe de chaleur, à tout le reste du corps.

Quand l'enfant s'adonne à teter, incontinent apres estre né, c'est vne action à laquelle peut ayder le temperament; mais lors qu'il est question de rendre raison, pourquoy quand il veut tetter, il approche plustost les levres que les oreilles; c'est vne viande que ne peut di-

gerer, ny le temperament, ny l'Examen. C'est vn choix, qui ne prouient que de l'ame, laquelle a donné cét instinct aux levres de l'enfant, comme Dieu & la nature, l'ont donné à l'ame. De sorte que l'ame imprime aux muscles des levres, l'instinct à ce mouuemẽt de tetter, & les fait mouuoir par le moyen des esprits; combien que ny l'ame, ny l'enfant ne sçachent point l'vsage de telles parties, ny mesmes qu'elles soyent en estre.

Les mouuemens volontaires sont bien conduits par la volonté, comme la volonté par la cognoissance. Mais ceste cognoissance est des choses que nous desirons, & non des parties organiques, qui seruent au mouuement, veu que personne ne sçait (quand il est besoin de mouuoir vn bras, ou vne iambe) quel muscle est necessaire pour ce mouuement, s'il ne l'a appris par l'anatomie. Et en ceste cognoissance encore il y a du doute, veu que Galiẽ confesse qu'il ne peut pas rendre raison du mouuement des muscles.

Il est certain donc, puis que l'ame raisonnable & la sensitiue ignorent les causes de leurs fonctions, que la vege-

tatiue qui leur est inferieure, n'est pas sage & sçauante dés le commencement de la vie, comme nous veut faire croire l'Examē, mais priuée de toute cognoissance, comme dit Galien, παντάπασιν ἄλογος. Les bestes n'ont point de volonté, mais vn instinct, qui les pousse naturellement aux actiōs propres de leurs especes; de sorte qu'elles sont obligées à l'vnité & continuité de leurs ouurages. Il n'est donc pas besoin qu'elles cognoissent les parties dōt elles se seruent, en telles actions Quand l'araigne fait sa toile, elle s'y employe sans sçauoir ce qu'elle fait, ny à quelle fin, ny auec quels instrumens, ny auec quelle matiere, parce qu'il suffit, que l instinct de sa forme, la pousse à cela sans en auoir la cognoissance: & pour preuue que cét instinct est de la forme & non du temperament, nous voyons entre les animaux, que le veau, qui a vn instinct naturel de se defendre de la corne, est porté mesmes à faire ceste action auant qu'il y ait sur son front aucune apparence de cornes, *Cornua nata prius vitulo quàm frontibus extent.*

Lucretius. Gal de vsu part

La cause de cela ne peut estre le temperament des cornes, puis qu'elles ne sont point encores.

Continuation du discours, que l'instinct naturel ne depend point du temperament. Responce à quelques obiections sur ce mesme suiet.

CHAP. VIII.



'AME vegetatiue, dit l'Examen, fait mille fautes „ quand la semence se trouue „ de mauuaise substance, ou „ d'autre temperament qu'il n'est requis: „ car si elle est froide & humide auec excés, Hippocrate dit que les hommes „ qui en sont formez, sont eunuques ou „ hermaphrodites. Si elle a trop de chaleur & de secheresse, selon le tesmoignage d'Aristote, elle les rend contrefaits, ayans les iambes torses, & le nés „ plat & camus, comme ceux de l'Ethiopie. Si elle est trop humide, les hommes en deuiennent grands & puissans, „ comme petits de corps, quand elle est „ seche outre mesure, selon l'opinion de „

„ Galien. Il adiouste, que l'ame vegetati-
„ ue, qui est sage & puissante en l'enfance,
„ à cause de la grande chaleur & humidi-
„ té naturelles, ne peut pas faire en la
„ vieillesse, ce qu'elle auoit de coustume,
„ à raison que le corps est deuenu froid &
„ sec en cét âge là: de sorte que si vne dent
„ tombe à vn vieillard, il n'est pas possi-
„ ble à la nature au lieu de celle là d'en re-
„ faire vne autre, [1] où en l'enfance si elles
„ tomboient toutes, nous voyons qu'elle
„ trouue le moyen de reparer céste perte.

Pour satisfaire à tout cela, ie dis que la difficulté ne consiste pas à sçauoir si l'ame vegetatiue se sert du temperament, pour l'exercice de ses facultéz: car tous auoüent cela comme veritable; mesme pour le regard de la sensitiue. Mais ie nie que le tẽperament rende l'ame sçauãte, & qu'elle ne face riẽ que sous sa cõduite. Car outre ce que l'ame vegetatiue est du tout aueugle & ignorante, comme i'ay dit naguères; le temperament & les autres dispositions sont seulement à sa suite en qualité d'officiers, & de causes instrumentaires. Il ne seroit pas besoin d'vne ame, si le temperament auoit la science, & l'action:

[1] *Exam. chap.* 4. Si al mucha-co le faltã todas, venios que naturales-sa las torna a hasẽ. *Espag.* 44. *fr.* 22. *b.* 23. *a.*

Or il a la science, selon l'Examen, puis qu'il est le pedagogue de l'ame; & l'action, puis qu'il croit que la force de l'ame depend de la force du temperament; le corps donc auroit tous ses mouuemens par le temperament, & seroit mû, comme les images de Dedalus. Aussi semble t'il, que l'Autheur par tout son liure, ne parle de l'ame que lasschement: pour couurir quelque mauuaise opinion qu'il a de l'ame raisonnable; & s'il croit que les corps qui ont vie, ayent vn autre ame que le temperament, qu'elle ne leur rend autre deuoir, que de les conseruer par sa presence; comme l'on dit par raillerie, de l'ame du pourceau, qu'elle ne luy sert que de sel, pour empescher la corruption. Ie m'estonne comme il est possible que ceste doctrine de l'Examen ayt eu cours dans l'Espagne, pays d'inquisition, veu qu'elle seroit mieux logée en l'eschole d'Epicure. Mais passons à l'Examen de ce qui suit apres.

Ce qu'il allegue des Hermaphrodites n'est point veritable. Hippocrate ne dit point cela, mais qu'en la Scythie, plusieurs, pour estre trop humides de

leur natutel, deuiennent froids & impuissans, comme s'ils estoient chastrez, εὐνουχίαι γίνονται οἱ πλεῖστοι διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσιος. Le lecteur cognoistra par la conference, que l'Autheur ne rapporte pas fidellement les textes, & qu'estant passioné à soustenir vne fausse opinion, il ne fait point scrupule de citer à faux les paroles d'Hippocrate. Tout ce qu'il cite icy d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien, n'est que pour prouuer que le temperament est le chef & le maistre qui enseigne à lame, comme elle doit se conduire en ses actions, & cela, comme i'ay dit, pour tirer l'ame raisonnable en consequence, & demõstrer finalement, par les marques du temperament, la diuerse capacité des esprits. Mais en tous ces poincts il erre grandement, parce que l'ame raisonnable a trop de priuilege au dessus des deux autres, pour deuoir estre comprise dans la generalitê de son enoncé, & ainsi mal menée & indignemẽt par les qualitez elemẽtaires. Il se sert neantmoins de l'authorité d'Aristote, pour appuy de ses maximes, quoy qu'il luy soit totalement contraire, comme presentement i'en feray la demonstration.

L'opinion du Philosophe est que l'ame est principe de mouuemẽt. L'Examen au cõtraire, dit que le tẽperament est le principe des operations de l'ame, son maistre & son pedagogue. Aristote blasme ceux qui rendoient l'ame suiette à l'accommodement du corps, ψυχὴν ἐνήρμοζον τῷ σώματι, & l'Examen soustient, que toutes les actions de l'ame, sont selon les dispositions du corps & selon le temperament. Aristote dit que la premiere ame, c'est à dire, la vegetatiue, est le principe de la nourriture, τὸ μὲν τρέφον ἐστὶν ἡ πρώτη ψυχή: & l'Examen, que l'ame est puissante de nourrir le corps quand elle est bien temperée, entendant couuertement, que le bon temperament est le principe de la nourriture. Aristote dit que la vieillesse ne vient pas de ce que l'ame patit ou reçoit quelque dechet en cét âge là; mais le corps auquel elle est, τὸ γῆρας οὐ τῷ τὴν ψυχὴν πεπονθέναι τι, ἀλλ' ἐν ᾧ. *Cap 4. lib. 2. de anima.* Et l'Examen que l'ame en la vieillesse oublie & ne peut plus faire ce qu'elle auoit de coustume, & qu'elle n'a ny sçauoir ny pouuoir, à cause de la grande froideur & secheresse du corps. De sor-

te qu'elle ne peut pas lors, au lieu d'vne dent perduë, en faire renaiſtre vne autre. Il y a donc faute, en tout ce qu'il dit, au iugement d'Ariſtote. Ie diſcourray principalement ſur ce dernier poinct, par maniere d'exercice.

L'ame ne ceſſe point d'operer en la vieilleſſe, par impuiſſance de ſa part, mais par le dechet des matieres, ou par l'inhabileté des organes. Si vn vieillard dãs la derniere debilité de sõ âge pouuoit auoir les yeux d'vn jeune homme, il verroit comme vn jeune homme, βλέποι ἂν ὥσπερ καὶ ὁ νέος, dit Ariſtote. Ce n'eſt donc pas que l'ame ayt oublié, ou que de ſon chef, elle ſoit impuiſſante de faire ſon action; mais parce qu'elle n'a pas cela, dont elle a beſoin. Elle ne manque pas à ſes organes, mais ſes organes luy manquent. En tout âge elle peut faire toutes actions, ſi elle trouue les matieres propres & vne loüable diſpoſition en ſes organes, comme fait foy l'exemple de Zanclés, à la ruine de ceſte opinion de l'Examen, *cui renati ſunt dentes poſt centum & quatuor annos.* Les dents luy reuindrent apres l'âge de cent quatre ans, au teſmoignage de Mutia-

Ariſtoteles ibid.

Apud Plinium cap. 37. lib. 11. hiſt.

nus, qui disoit l'auoir veu. Les debilités, & les maladies du corps, ne passent point iusques à l'ame : car il s'ẽsuiuroit en la perclusion du corps, qu'elle seroit paralytique.

Quand quelqu'vn tient en main vn cachet pour representer la figure qui y est grauée sur de la cire ; sans doute, il l'imprimera nettemẽt, si la cire se trouue de loüable consistence: mais si elle est dure ou molle, plus qu'il ne faut il y aura de la faute en l'impression, non de la part de la main ou du cachet, mais de la cire qui est la matiere. De mesme quand la faculté generatiue, qui est comme la main, se sert des esprits de la semence, qui sont comme le cachet, & qui portent les caracteres de toutes les parties du corps, si elle rencontre le corps de la semence, de consistence loüable, & de bon temperamẽt, elle formera le corps selon le dessein de la nature. Mais si elle trouue les matieres peu obeyssantes, par l'excez, ou le defaut des premieres, ou secondes qualitez, il se coulera du mauuais mesnage, en la conformation, αἱ ὑπερβολαὶ, dit Aristote, ἐξιστῶσι καὶ τὸ σῶμα διαστρέφουσι : non que la faute doi- *Probl. 1. sect. 14.*

ue en estre reiettée sur le dereglement de l'ame, ou de la faculté : mais sur l'inhabileté de la matiere, à receuoir son action, qui est comme l'impression du cachet.

Le corps peut estre blessé par maladies ou tout vsé de vieillesse, comme vn ancien seruiteur, qui ne peut plus rendre de bon seruice ; & l'ame aussi operer à proportion : mais elle demeure tousiours saine & entiere en son essence. Le temperament donc ne conduit pas l'ame ; mais l'ame operé & se conduit en son action, selon le temperament. I'entens l'ame vegetatiue & l'ame sensitiue. Et ce qui est encore à considerer, est que le temperament n'est pas la seule cause de l'embompoint & de la conseruation du corps, mais ceste humidité naturelle ou radicale, qui est la force des fonctions, le fondement de la vie, & la substance des parties similaires. Car elle participe plus du ciel, que des elemens; pourquoy la perte qui se fait insensiblement de ceste humeur, est irreparable & auec le temps nous conduit à la mort; à raison que le suc des alimens que nous prenons pour reparer la perte de ce baume,

baume, n'est pas d'vne telle vertu : de sorte que l'huile nous manque en fin, comme en vne lampe.

Cela se voit apparemment aux jus des viandes, que l'on tire par expression, pour les malades: car si l'on presse vne perdrix qui aura esté prise ieune & au fort de sa chaleur, elle rendra à la presse vn suc qui aura plus de corps & de nourriture loüable, & qui se tournera en gelée apres estre refroidy. Où si elle est prise vieille, le suc qui en sera tiré, demeurera tousiours clair & de consistence d'eau; parce que l'âge aura consommé toute l'humeur radicale & naturelle, & ne sera rien resté que l'humeur elementaire. Mais passons au reste.

Il dit apres Galien, que le Cheureau, incontinēt qu'il est né, essaye de cheminer, & sçait choisir la nourriture qui luy est propre; & il apporte outre cela, plusieurs exemples d'oyseaux & d'autres animaux, qu'il dit faire mieux leurs fonctions, entre ceux de leur espece, à raison de l'instinct de leur bon temperament; comme de plusieurs chiens sortis d'vne mesme mere, les vns sont bons à

la chaſſe, & de haut nés; les autres goulus, & de mauuaiſe nature; & conclud que c'eſt le temperament qui apprend à l'ame [1] ſenſitiue ce qu'elle doit faire. Il eſt raiſonnable que cecy paſſe encore par l'Examen.

1. Quo el temperamento es el maeſtro que enſena a l'anima ſenſitiua, lo que ha de haſer. *chap.* 4.

Le Cheureau n'eſſaye point de marcher, à raiſon de ſon temperament, attendu qu'ayant toutes les parties baſſes temperées de meſme ſorte, il marcheroit auſſi toſt ſur le ply des genoux, que ſur les pieds. Mais ie luy demande, à quelle ſorte de temperament doit eſtre referé le marcher & pourquoy le Cheureau apres eſtre né, n'eſſaye point de voler, comme les oyſeaux. S'il dit qu'il a trop peu de chaleur, pourquoy l'euphorbe, le poiure, le ſoulphre qui ſont grandement chauds, ſont-ils priuez auſſi de ce mouuement. Mais pourquoy vn Cheureau, qui aura eſté ſuffoqué en vn momẽt, ſans perte, ny de ſon temperament, ny d'aucune de ſes parties, eſt il impuiſſant de marcher? il a encore les iambes temperées comme auparauant, & neantmoins il eſt priué de ce mouuement, parce qu'il eſt priué de la forme, qui eſt le principe du mou-

uement.

La chaleur naturelle donc, & la bonne temperature n'ont autre qualité que d'instrumens, ou de dispositions, qui ne seruent qu'à rendre les parties souples aux commandemens de l'ame, & promptes à obeyr; comme à l'Orfevre, la lime & le burin. I'vse encore de cét exemple, pour rendre le tout plus intelligible: car tout ainsi que le burin ne sçait rien de l'intention de l'ouurier tant s'en faut qu'il puisse luy seruir de directeur & pedagogue : le temperament aussi ignore les desseins de la nature, & les instincts qui sont imprimez en l'ame naturellement.

Il me semble donc, que cét Examen des esprits est vn trauail inutile, parce qu'il produit mille raisõs sãs raisõ, des instincts naturels, & dont il est impossible de rendre raison. S'il me peut dire à quel temperament doit estre rapporté le beau plumage du Paon, & le diuers ramage des oyseaux. Pourquoy certaines personnes s'euanoüyssent, & quelques animaux, comme le Vautour & l'escarbot, meurent, à l'odeur de la rose. Pourquoy les dents qui sont insensibles

à la solution de continuité (car elles peuuent estre limées sans douleur) & sensibles à l'intemperie, veu qu'elles ne peuuent pas endurer la froideur de la glace. Alors ie luy donneray l'honneur de la dispute.

Ce qu'il dit en suite, est encore de mesme farine: car au lieu de mõstrer par marques exterieures, si vn poulain est ou sera de bon seruice; si vn Chien ou vn Espreuier seront bons pour la chasse, il dit quand ils sont habiles aux exercices de leurs especes, que c'est signe qu'ils sont biẽ temperez. Et puis qu'vn Chien chasse bien en ieunesse, & non estant vieil, que cela vient, de ce qu'en vn temps il a le temperament de la chasse, & en vn autre non. Puis il discourt du fourmy & du temperament de son cerueau. Tout cela, *quisquiliæ volantes, & venti spolia.*

Plusieurs Chiens sortis d'vne mesme mere, peuuent estre habiles diuersement, non seulement à raison de leurs complexions; mais ou pour auoir esté la mere couuerte de chiens de plusieurs especes (car les barbets, les mastins, les dogues, les roquets, les turquets, les

leuriers, ſont diuerſes eſpeces de chiens differens en proprietez, qui peuuent prouenir de leurs formes) ou à raiſon qu'ils ſont inſtruits diuerſemẽt, & dreſſez les vns à la chaſſe, les autres à la garde, ou d'vne bergerie, ou d'vne maiſon; comme nous voyons que tous chiens ſont fideles naturellement, & de proprieté occulte, c'eſt à dire du merite de la forme. De deux chiens d'vne meſme portée, d'vn meſme poil, & d'vn meſme temperament, l'vn peut eſtre inſtruit à la chaſſe, & l'autre negligé, qui ne ſera bon qu'à vne cuiſine, pour exemple les deux chiens de Lycurgus. Le bon temperament donc n'eſt pas la cauſe de tout cela, mais vtile à tout cela. Il ne fait pas, mais il aide à rendre les parties du corps plus ſaines & plus habiles à executer les commandemens de l'ame, laquelle, comme dit Platon, eſt pour commander & non pour obeyr; non pour ſuiure, mais pour conduire. ἡνιοχεῖν ἐτάχθη καὶ ἄγειν, ἀλλ' οὐκ ἄγεσθαι καὶ σύρεσθαι. Ce que dit l'Examen que les vieux chiens ne peuuent plus chaſſer, d'autant qu'ils ont perdu le temperament de la chaſſe, merite d'e-

ſtre expliqué & dit d'vne autre façon.

La proprieté de chaſſer, eſt aux chiens vn inſtinct qui depend de leurs formes, & nullement du temperament; de ſorte qu'il parle ignorammment, quand il dit, temperament de chaſſe. Mais à raiſon qu'il eſt neceſſaire pour chaſſer, d'auoir bon nés, & les membres forts & ſouples, les vieux chiens, pour auoir perdu ces deux qualitez, ſont inhabiles à ceſte action, par la debilité du corps, & non à cauſe du manquement de l'inſtinct ou de la forme. S'il dit qu'il confeſſe bien que l'inſtinct depend de la forme, comme de ſon principe, mais qu'il n'entend parler, que de la difference des actions, & que la diuerſité que l'on voit aux chiens, de chaſſer bien ou mal, ne depend que de la varieté des temperamens. Ie reſponds que le temperament ne peut faire cela, & qu'il eſt beſoin d'auoir bon odorat, les membres bons & l'appetit porté à cét inſtinct, toutes choſes qui dependent plus des eſprits, des parties, & des facultez, que du temperament. Ie voudrois bien auoir appris de l'autheur de l'Examen, quel eſt le temperament de la chaſſe, & pourquoy

les vieux chiens de chasse perdent ce temperamēt en leur vieillesse, veu qu'ils sont secs d'humidité naturelle, & que l'odorat depend du temperament sec, & en suite de ce qu'il dit ailleurs, que Leg. infrà 112. l'homme estant vieil, raisonne mieux, parce qu'il a le temperament de l'entendement & de la prudence, & que les abeilles sont doüées de prudence, à raison qu'elles sont seches de complexion. C'est qu'il dispose des temperamens, des facultez, des esprits, des arts, & des sciences, tout ainsi qu'il luy plaist.

Pour cognoistre la bonté des chiens, les meilleures marques, entre les chasseurs, sont, outre la taille & le pelage, quand ils sont de haut nés, quand ils ont la teste grosse & longue, les oreilles larges, le rable gros, la cuisse troussée, le jarret droit & la queuë grosse & non retirée entre les jambes, car Pline tient cela pour vn mauuais signe. *Canes degeneres*, dit il, *sub aluum caudam reflectunt*. Ce qui est mesme recognu par le vulgaire, & quasi tourné en prouerbe. Les cheuaux ont aussi leurs marques particulieres (ie les contemple icy auec les chiens, suiuant la route de l'Examen, &

parce, comme dit Pline, que ces deux animaux, sont fidelles compagnons aux hommes, *fideliſſimum animal ante omnia, homini canis & equus*. Le cheual eſt eſtimé de bon ſeruice, qui eſt de belle taille, qui a la teſte petite, les oreilles petites & droites, le col gros & court, la poictrine & la croupe larges, la queuë roide, & *eſt rotundis clunibus*. Toutes ces marques dependent de la conformation, pluſtoſt que du temperament; & neantmoins, il ſe trouue des chiens & des cheuaux de la plus mauuaiſe façon du monde, qui ſont meilleurs que beaucoup d'autres de meilleure forme en apparence, pourquoy l'on dit communement, de toute taille bon leurier. Que pourra reſpondre à cela l'autheur de l'Examen, ſuppoſé ce qu'il ſouſtient ailleurs, que l'habileté, la beauté du corps & l'integrité des actions, dependent du bon temperament? il a voulu entreprendre la deffence du temperament; & le ſouſtien de ceſte mauuaiſe cauſe, rend ou debiles ou douteuſes, ou fauſſes toutes ſes maximes.

Nireus le plus bel homme de tous les Grecs fut trouué, au ſiege de Troye

le plus lâche & le moins courageux, de toute l'armée. Entre les oiseaux le Paon qui a vne beauté incomparable, φιλόκαλον ζῶον, est creu d'vne mauuaise nature, *Pauo pulcherrimum animalium*, dit Pline, *creditur esse maleuolum*, cela ne se peut faire, selon les raisons de l'Examen, sans contrarieté de temperament, en vn mesme suiet.

L'enfant, dit-il, sçait demener les levres, & teter aussi tost qu'il est né; ce que ne sçauroit faire vn homme tant sage soit-il. Ie suis marry que tant d'impertinences sortent de la boutique d'vn si bel esprit. Les hommes peuuent teter aussi bien que les enfans, mais parce que ceste action ne leur est pas ordinaire, il la croit impossible. Il ne sçauoit pas l'histoire de ceste femme de Rome, laquelle apres auoir eu permission de visiter sa mere, condamnée à mourir de faim dans la prison, trompa quelque temps le concierge, qui estoit soigneux de la foüiller tousiours à l'entrée, de peur que secrettement elle ne luy portast des viures. Toutefois sur le doute, l'on découurit en fin qu'elle la nourrissoit du laict de ses mammelles: pour

Leg. Plin. cap 37. lib. 7. nat. hist.

memoire de ce miracle, la vie sauue de la mere fut donnée à la pieté de la fille, & ordonné, qu'elles seroient l'vne & l'autre nourries le reste de leurs iours, aux despens de la Republique. Vn temple fut basty & consacré à la pieté, au lieu où ceste pieté fut exercée. Vne autre fille voyant son pere en pareille peine, le nourrit aussi de son laict; comme vn enfant, combien qu'il fust en sa derniere vieillesse, *Patrem suum iam vltimæ senectutis, velut infantem pectori suo admotum aluit.* Mais sans chercher si loing des exemples, ne voyons nous pas souuent des malades tabides de fiévres hectiques, par ordonnance de leurs Medecins, vser du laict de femmes qu'ils tettent iournellement de leurs mammelles? Cela est si frequent dans les escrits des Medecins que l'on tourneroit à risée, si i'en apportois des exemples.

Valer. Max. cap. 4. lib. 5.

Quant à ce qu'il adiouste du rire & du plorer, ie ne puis m'imaginer, comme il a osé donner au temperament ces proprietez, qui naissent des principes de l'essence. Ie ne croy point, que l'homme qui est seul capable de rire entre les animaux, ayt vn temperament particu-

lier pour cela. Il n'y auroit pas plus de contrarieté entre la vie & la mort, qu'il s'en trouueroit entre les temperamens d'Heraclite & de Democrite.

Exemple de phrenetiques & de melancoliques. Si par le temperament ils peuuent predire ce qui est à venir.

CHAP. IX.

L'AVTHEVR de l'Examen semble presser dauantage, quand il apporte des exemples de phrenetiques, qui oublioient toute leur science durant leur maladie, s'ils estoient sçauans, & s'ils ne sçauoient rien, acqueroient plus d'esprit & d'habileté qu'ils n'en auoiẽt parauant. Il dit auoir veu vn villageois parler eloquemment, estant en phrenesie; & vn autre qui se mesloit de poësie & de faire des vers, lequel toutefois estant sain n'y cognoissoit rien. Il recite l'histoire d'vn page phrenetique, qui auoit opinion d'estre Roy; & discou-

roit pertinemment des affaires d'Estat; combien qu'en sa santé il fust reputé de peu d'esprit & de iugement. Volontiers ie luy accorde tout cela. Ce seroit trop de peine, pour m'informer du faict, de faire vn voyage en Espagne : puisque d'ailleurs nous voyons souuent des euenemens, autant ou plus estranges & extraordinaires ; à quel propos rebuter ceux-cy comme impossibles ?

auparauant

Il se trouue de certains hommes songearts, & de peu d'esprit en apparence, lesquels neantmoins remarquent & retiennent ce qu'ils oyent dire, & font memoire de tout ce qu'ils iugent digne d'estre noté, sans intention toutefois d'en faire leur profit; à raison qu'ils sont rustiques de condition ou de naturel; ou parce qu'ils se delectent à parler peu, comme ces melancoliques, qui ne prennent plaisir qu'à s'entretenir sur le suiet de leurs pensées. Estant seuls, ils ruminent & discourent tacitement en leur esprit, ou à petit bruit; & s'ils ont de l'affection, ou de l'inclination à quelque chose, comme à la poësie; apres auoir oüy proferer des vers, & entendu qu'il y faut de la rime; ils s'occu-

pent à rimer, en leur phantaſie, ſans en faire aucune demonſtration en l'exterieur. De ſorte que s'Il arriue, qu'ils tombent en demence, par accident de fiéure ou autrement, & que le feu leur monte au cerueau ils deuiennent plus hardis & diſent effrontement ce qu'ils n'oſoient declarer parauant. Alors chacun demeure eſtonné que telles perſonnes rudes, ſtupides, & ſans eſprit, ayent appris en ſi peu de temps, & contre leur couſtume, à parler auec de l'ornement, & de l'aſſeurance, comme le premier, dont fait icy mention l'Examen; â faire des vers, comme le ſecond; & à diſcourir des affaires d'Eſtat comme le Page.

La chaleur de la fiévre, & le meſlange de quelques humeurs ou vapeurs melancoliques, rendent le ſang & les eſprits plus ſubtils, plus prompts, & plus brillans; & comme ils ſont portez au cerueau, qui eſt le ſiege principal de l'ame, ils leuent la honte, & donnent l'aſſeurance de deſployer toutes ſortes de conceptions. Mais qu'vn homme ſimple, & de baſſe condition, qui n'aura iamais frequenté ny ouy parler ceux

qui font profession de bien dire; qui n'aura rien entendu de ryme, ny de poësie; qui ne se sera trouué en aucun lieu; où l'on ait tenu propos, d'affaires de gouuernement, ou de police, lors qu'il estoit sain, puisse estant aliené d'esprit ou discourir eloquemment, ou composer en vers, ou deuiser sagement des affaires d'Estat: c'est ce qui est esloigné de ma croyance; Ie ne trouue point de raison; à vouloir en attribuer la cause au temperament.

Plusieurs phrenetiques, dit-il, ont parlé Latin sans l'auoir appris. Nous vuiderons ceste matiere cy apres, lors que nous discourrons de la langue Latine. Il fait mention aussi d'vne femme alienée d'esprit, qui racontoit les vices & les vertus de tous ceux qui alloient la visiter. Elle predit à vn Barbier qui la saignoit, qu'il mourroit dans peu de iours, & que sa femme seroit remariée, à vn foulon. Ce qui aduint, comme elle auoit predit. Il attribuë tout cela au temperament. Il me semble que c'estoit assez de luy auoir dõné le priuilege des sciences, de l'eloquence, de la poësie, & de la politique; sans le charger encore

de l'esprit de prophetie, au preiudice des demons.

Si la prediction des choses futures, est possible à l'hôme (i'insiste sur ce poinct principalement, parce que declarer les vices ou les vertus de quelqu'vn, est parler du passé, qui peut estre sceu.) Cela prouient ou du temperament seul, ou de l'ame seule, ou des deux ensemble. Il ne dira pas que l'ame seule en soit la cause, car il trahiroit son client, le temperament: ny le temperament seul: car encore qu'il en eust la volonté, il n'oseroit pas; attendu qu'il n'y a nul rapport entre le temperament & la prophetie. S'il donne ceste vertu à l'ame, par le moyen du temperament: il faut que ce temperament soit, ou quelque degré de chaleur qui la face penetrer, & comme vne clef luy donne entrée dans la preuoyance des choses futures; ou qui luy en represente les especes. Le premier ne peut estre: car l'ame raisonnable, comme ie feray voir ailleurs, n'est point susceptible de chaleur. Ny le second: car il est impossible, que les especes luy soyent representées des choses qui ne sont point encores. S'il est vray, qu'il

n'entre rien en l'ame, qui n'ayt paſſé par les ſens premierement: comment pourroit elle ſçauoir ce qui n'eſt point? Si le temperament a ce pouuoir, pourquoy la prophetie eſt elle ſi peu frequente entre les hommes?

Ceux-là, dit-il, qui attribuent tels effects aux demons, ſont rudes d'entendement, & ennemys de la philoſophie naturelle; parce que le diable ne peut pas ſçauoir ce qui eſt de l'auenir, & qu'il n'a point l'eſprit de prophetie. Et moy ie ſouſtiens, contre l'Examen, que ceux-là ſont du tout ignorans & ennemys iurez de la verité, qui veulent imputer à la nature des choſes qu'elle ne peut faire, & qu'elle ne fit iamais. Mais examinons ceſte belle philoſophie. Si les demons ne ſçauent rien du futur, l'ame ne doit pas auoir en cela plus de priuilege, veu, comme il dit, qu'elle ſçait vn peu moins, que le plus auiſé diable, qui puiſſe eſtre. Ce ſont les paroles meſmes
1. Exam. ch. 4. Eſp 60. a. fr. 31. b. de l'Examen, 1 *Sabe muy pocos menos, que el mas auiſado diablo.* Il accuſe lés autres d'auoir faute d'entendement, & luy meſme manque de iugement & de memoire. Il tiẽt en vn lieu, que le diable eſt plus

plus sçauant, & plus habile que l'homme, & il veut prouuer icy, que le temperament est plus sçauant que les diables. Si ceste Philosophie de delà les monts estoit veritable, on ne vit iamais tant de deuins: car la folie ne fut iamais tant en credit. Chacun voudroit deuenir fol, pour estre Prophete.

Il s'aide neantmoins de l'authorité d'Aristote, qui dit, que les Sybilles & les Prophetes sont tels, à raison de leur temperament, quand la chaleur est proche du siege de l'intellect: [2] διὰ τὸ ἐγγὺς εἶναι, τοῦ νοεροῦ τόπου, τὴν θερμότητα ταύτην: & que Maracus Poëte de Syracuse, pour ceste raison, deuenoit Poëte, lors qu'il entroit en furie. Il est vray, que le Philosophe, discourant en ce lieu là des effects de la melancholie, pour le regard des sciences, croit que les melancholiques ont plus d'inclination aux lettres, que ceux d'vne autre complexion, à raison de la chaleur, que ceste humeur donne au cerueau: & d'autant que ceste chaleur & les autres qualitez de l'humeur melancholique, resueillent la phantasie, & l'excitent à remuer toutes ses images, l'intellect, par

[2] Aristoteles probl. 1. sect. 30.

mesme moyen, qui est present à tout cela, roule aussi sa pierre, remuë mesnage de son costé, & desployе ses conceptions, sur les especes que luy presente l'imaginatiue. Ainsi, dit-il, Maracus deuenoit meilleur Poëte (il ne dit pas Poëte simplement) lors qu'il estoit en extase, [1] Μάρακος δὲ ὁ Συρακούσιος, καὶ ἀμείνων ἦν ποιητὴς, ὅτ᾽ ἐκσταίη. De tout cela bien examiné, il ne s'ensuit pas, que l'Aristote ayt donné le tout à la complexion melancholique, mais seulement, qu'elle communique au cerueau quelque degré de chaleur, qui incite l'imaginatiue, & que l'intellect s'éueille aussi par ce moyen.

1. Aristoteles ibid.

L'ame raisonnable, qui est vne substance immaterielle, qui est principe du mouuement, & qui n'a presque rien plus de son essence, que le mouuement; ne demande qu'à agir & operer: De sorte qu'elle feroit ses fonctions, sans intermission, si elle trouuoit tousiours tous ces empeschemens leuez, & les facultez des sens disposées comme il faut, à luy fournir les especes. Mais dautant que les parties du corps, qui seruent d'instrumens à ces facultez materielles,

ne peuuent pas porter ceste fatigue, l'ame est contrainte de cesser auec ses organes, comme les nourrices, quand leurs petits sont dans le repos. La chaleur donc, qui est la plus actiue qualité de toutes, est fort commode, pour ceste nature de l'ame, & comme dit Fracastor, tres-agreable à l'ame. Mais il ne faut point douter, que ceste chaleur ne soit dans les esprits des arteres, & plus chaleur du ciel que des elemens.

Aristote dit, que les melancholiques sont addonnez aux femmes, à raison qu'ils sont spiritueux πνευματώδεις, & qu'ils ont les veines pleines non de sang, mais d'esprits. Or l'eiection de semence se fait, par l'impulsion des esprits, 2 τοῦ πνεύματος ὠθοῦντος. Aussi Pithagoras disoit, que le principal instrument des sens, est vne chaleur celeste, & 3 Alexandre vn esprit de la nature du Ciel, αἰθεροειδὲς πνεῦμα. Ce n'est donc pas sans raison ce que dit Aristote, que les melãcholiques de la meilleure marque, & qui sont suiets aux extases, ont beauconp de ceste chaleur des esprits, & en suite, sont riches en belles conceptions, dorment peu, dit Themistius,

2. *Aristoteles ibid.*

3. *Alexander Aphrodisaus probl. 94. lib. 1.*

& s'occupent quasi tousiours, à la recherche de quelque chose.

Quand l'ame donc trouue la liberté d'agir & de s'exercer par la belle disposition, que l'humeur melancholique donne aux esprits, & autres organes de la sensitiue: sur la multitude des especes, qu'elle voit en la phantaisie, cõme en vn miroir, elle desploye tant de conceptions, tant de notions, de raisons d'inuentions, de paroles; qu'il n'est guere possible, que dans ces extases ou boutades, & saillies melancholiques, elle ne rencontre à dire quelque chose de l'auenir; & que de mille predictions, il n'arriue, que quelqu'vne fortuitement soit veritable. Mais cela doit estre dit rencontre, plustost que Prophetie. C'est
1. la doctrine d'Aristote, quand il compare les melancholiques aux tireurs d'arcs, lesquels à force de continuer, en fin rencontrent heureusement. Car selon que l'homme est melancholique & grand parleur; parce qu'il suit la legereté de sa phantasie (comme cela est ordinaire aux phrenetiques, de remuër sans cesse tant d'images en leur esprit, & tant de conceptions, que la langue ne peut

Cap. 1. lib. de diuinatione per insomnia. leg. Themist. ib. in cap. 3.

pas fournir à les exprimer :) finalement il touche le but, & par hasard il dit la verité. διὰ τὸ πολλὰ ϛ παντόδαπα κινεῖσθαι, ἐπιτυγχάνουσιν, dit Themistius. Ils rencontrent à dire vray, apres auoir remué des notions, & des conceptions de toutes sortes. *Themist. ib.*

Les esprits donc, les humeurs, la chaleur, peuuent exciter l'ame, par la multitude des obiets: mais qu'ils ayent pû luy representer la mort d'vn Barbier dans peu de iours, & le mariage de sa femme auec vn foulon, comme raconte l Examen, C'est ce que ie ne croy point, si auec cela il n'y a de la reuelation. Les prédictiõs des Sybilles ont esté plustost de la part de Dieu, que du demon, ou de la nature. Ie sçay que la nature a vn grand pouuoir dans le mõde, veu qu'elle se rend admirable à tous momens, & qu'elle produit des effects, qui passent toute croyance. *In omnibus momentis fide caret*, dit Pline, *nil incredibile existimandum de ea.* Le Philosophe l'appelle, φύσιν δαιμονίαν : & neantmoins, de croire que les oracles se fissent, par vne vertu de la terre : les predictions des phrenetiques, par vne colere bruslée ; & les *Cap. 1. lib. 7. natural. hist.*

Propheties des Sybilles, par vne vapeur melancholique; il ne m'est pas difficile seulement, mais impossible.

Ie trouue si peu de raison en tout cela, que ie serois contraint pour ce seul poinct de me declarer partie de l'Examen & de manquer de garantie à la nature. Les oracles anciennemẽt estoient, ou collusions de demons, ou vne imposture d'hommes attitrez. Toute la folie, tous les phrenetiques du monde ne sçauroient auoir fait vn carme Grec ou Latin sans instruction, s'il n'y a de l'operation du demon, ou de l'inspiration d'vne meilleure cause. La melancholie la plus fine & la plus luisante, la plus loüable complexion, le plus docte temperament d'entre les hommes, ne sçauroient auoir fait l'acrostique de la Sybille.

En suite de tout cela, ce que porte l'Examen sur la fin du quatriesme Chapitre ne conclud rien necessairement. Ie demeure d'accord auec luy; qu'il y a deux sortes de diuination, vne artificielle, & l'autre naturelle. La diuinatiõ artificielle; quand par signes experimentez, nous tirons vne coniecture cer-

taine de l'auenir. Pour exemple, quand vn Medecin, par les signes du quatriesme iour predit la crise qui arriuera, & pour le regard du temps, & pour le regard de l'espece. La naturelle, quand quelqu'vn estant en excés d'esprit, ou esclairé de quelque lumiere outre la nature, predit ce qui aduiendra, comme l'on dit de Sauonarola, qu'il annonça la venuë de Charles VIII. en Italie, plus de dix ans parauant. La difficulté est pour ceste-cy; sçauoir si le temperament en peut estre la cause. Ciceron en ses liures *de diuinatione*, traicte ceste question problematiquement, à la façon des Academiques, pour en laisser le iugement au lecteur; De sorte que de ceste part là il n'y a point de resolution. L'autheur de l'Examen a pris l'affirmatiue, & la negatiue, par non choix, m'est demeurée, laquelle toutefois me semble le meilleur party. Quand bien la diuination seroit possible à l'homme, du bienfait de la nature, mon humeur ne me porteroit iamais à estre si intemperé, que d'en deferer l'honneur au temperament.

Autrefois, pour me donner du con-

tentement en mon esprit ; i'ay voulu me persuader par apparence de raisons, plus puissantes que celles dont nostre Autheur de l'Examen se fait fort, pour le party du temperament; Que ceste vertu de deuiner appartenoit à l'ame raisonnable, plustost qu'à toute autre cause d'icy bas ; & mes raisons estoient celles cy. Puisque Dieu cognoist tout, & que le futur luy est present; il est à presumer, que l'ame qui a esté creée à son image, peut auoir eu quelque rayon de ceste diuine prescience : mais qu'elle ne peut mõstrer ce pouuoir qu'elle a, sinon en certaines occasions, comme quand elle est libre, & quasi desliée du gouuernemẽt du corps. Il se trouue des hommes simples sans malice, sans affaires, appellez par Aristote, οἱ τυχόντες : En telles personnes, l'ame quelquefois, lors que le corps est profondement endormy, ou en extase, ou en phrenesie dans l'ardeur d'vne fiévre chaude, fait vne retraicte chez elle, & vne revüe de ses franchises, & de tous les droits qui luy ont esté donnez d'enhaut dés le commencemẽt de son estre : De sorte qu'elle ioüyt lors par auance,

de ses priuileges ; comme si desia elle estoit separée du corps, qui est vn empeschement à l'integrité de ses actions ; pourquoy il a esté dit par quelques-vns, la paralysie de l'ame. Alors donc s'inuitant elle mesme, au banquet de ses bonnes pensées, elle peut entrer en cognoissance, & courir au deuant des choses futures. C'est ce que veut entendre Platon, quand il dit qu'il faut estre fat, pour auoir la faculté de deuiner, mais que c'est aux sages de donner l'interpretation de leurs predictions. [1] Οὐδεὶς ἔννους ἐφάπτεται τῆς μαντικῆς, ἀλλὰ ξυννοῆσαι μὲν ἔμφρονος τὰ ῥηθέντα, ὑπὸ τῆς μαντικῆς φύσεως. Comme donc estant ieune, i'ay remué ceste proposition, dans la chaleur de l'estude, par maniere d'exercice, l'âge depuis m'ayant donné loisir de la considerer auec plus de iugement: ceste derniere resolution m'a semblé plus raisonnable: Que toutes diuinations qui ne sont point artificielles, sont ou fortuites, ou par reuelation, & iamais du temperament.

Le cerueau eſt le ſiege de l'Ame. Quel eſt le meilleur temperament du cerueau, pour le bon eſprit. De la delicateſſe de la peau. Du gouſt. De l'eſtomach.

CHAP. X.



LA queſtion du ſiege de l'ame, a eſté tant diſputée anciennement, qu'il ne ſeroit pas beſoin de la remettre ſur le tapis. Xenocrates & Moſchion ont creu qu'elle exerce ſes fonctions eſgalement par tout le corps. Straton, que ſa principale demeure eſt entre les deux yeux. Eraſiſtratus, aux membranes du cerueau. Herophile, dans les cellules, ou ſelon l'opinion de quelques-vns, en la baze du cerueau. Herodote, aux oreilles. Parmenides, Epicure & les Egyptiens, en toute la poictrine. Ariſtote, Archigenes, & toute l'eſchole des Stoïciens, au cœur. Diogenes, aux arteres proche du cœur. Empedocles, au ſang.

Aucuns au diaphragme. Quelques autres, aux cauitez du foye. Mais, sans nous arrester à ceste confusiõ d'opiniõs, le meilleur auis est, que l'ame de l'homme est toute en chacune partie du corps, & que la teste toutesfois luy est dediée, pour l'exercice de ses plus nobles facultez. Que ceste partie en l'homme est la plus diuine de toutes, & qu'elle a tout le reste sous sa conduite. [1] θειότατον καὶ τῶν ἐν ὑμῖν πάντων δεσποτοῦν. C'est l'opinion de Democrite & de Galien, qui a esté confirmée par tant de raisons, qu'elle est demeurée seule en credit apres la condamnation de toutes les autres.

1. *Plato Time*.

Mais vne difficulté se presente, touchant le temperament du cerueau, sçauoir s'il est froid & humide, comme porte l'Examen. C'est vne verité resoluë, que l'homme entre tous les animaux est le plus temperé, comme la peau, entre toutes les parties de l'homme: & tout ainsi que l'on iuge du temperament des bestes par la comparaison que l'on fait d'elles auec l'homme, qui est comme la regle, la mesure, le milieu & le centre de toute la nature. De mesme cognoist on le temperament, de

chacune des parties du corps, & les tient ou chaudes ou froides, à proportion du temperament de la peau. Philosophons dôc à bon escient sur ceste matiere, qui est vn des poincts principaux, & des plus necessaires, pour examiner fidelement ce que dit l'Examen, des causes de la diuersité des esprits.

Aristote dit que le deuoir de l'homme, est d'entendre & d'estre sage. Or s'il est vray, que la nature donne à chaque espece le temperament qui conuient pour ses actions, il est à presumer, puisque l'homme, à l'adueu de tous les philosophes, est le plus temperé des animaux, que le iuste temperament du cerueau luy conuient mieux que le froid & humide. Pour estre sage & sçauant, le mieux est d'estre temperé, & ceux qui approchent plus du bon temperament, sont plus capables de ces deux habitudes; pourueu qu'il n'y ayt point d'empeschement d'ailleurs. Il seroit bien requis aussi, que tout le corps eust vne loüable proportion des quatre qualitez : mais parce que les facultez principales de l'ame ont leur exercice dans le cerueau, ceste partie principalement

doit estre temperée : attendu, que tout le reste du corps, en vain seroit bien reglé, si le cerueau se sentoit de l'excez de quelqu'vne des qualitez premieres. Voyons donc de quelle sorte il est temperé, & considerons, que le dessein de la nature, est de le rendre tel, & qu'elle monstre en cela vne admirable prudence.

La peau qui est temperée naturellement est plus froide que le cerueau, & le cerueau qui est temperé aussi, peut-estre dit plus froid que la peau : mais pour diuerses considerations ; de sorte que ceste contradiction peut auoir lieu en la nature. La peau temperée peut estre plus froide au toucher que le cerueau, parce qu'elle est exposée à l'air, qui repousse par sa froideur la chaleur influente qui luy est portée du cœur, par les arteres. Le cerueau a esté fait de temperament naturel froid & humide, à raison que la chaleur influente du cœur deuoit suppleer, pour le rendre temperé, comme la peau. N'estoit la froideur de l'air exterieur, la chaleur influente rendroit la peau de temperament chaud. Sans la froideur & humidité naturelle du cer-

ueau, la chaleur influente du cœur l'esleueroit de quelque degré de chaleur, par-dessus le iuste temperament. De sorte que le froid & l'humide font au cerueau, ce que l'air du dehors faict à la peau. La peau donc est temperée de chaleur naturelle & plus froide au toucher que le cerueau : mais le cerueau pour recõpense d'estre plus froid naturellemẽt, est plus chaud actuellemẽt que la peau de chaleur influente ; dautant qu'il n'est point touché, de l'air du dehors. Galien dit qu'il est plus chaud que tout air qui l'enuironne. Passons à ce qui est du reste.

L'homme excelle par dessus tous les autres animaux, pour le regard du toucher, inferieur pour ce qui est des autres sens, à raison que le toucher est le sens du tẽperamẽt. De maniere que par le sentiment exquis de la peau, nous faisons coniecture du temperament; & par le temperament, du bon esprit : attendu que c'est vn grand aduãtage pour les operations de l'ame, quand le cerueau est bien formé, de bonne consistence, de bonne trempe, & sans excez, au meslange des quatre premieres qualitez,

Le bon esprit, dit Aristote, monstre le bon temperament, car l'homme est le plus prudent de tous les animaux. δηλοῖ τὴν εὐκρασίαν ἡ διάνοια, φρονιμώτατος γὰρ τῶν ζώων ἄνθρωπος. Voicy donc, comme peut estre concluë ceste dispute. Le bon esprit, qui est vne facilité de comprendre, & vne promptitude moderée des sens & de l'intellect, en leurs operatiõs, nous est signifiée aux enfans, par le bon temperament : Puis donc que le bon temperament nous est demonstré par le sentiment exquis du toucher, & cestuicy encore, par la delicatesse de la chair & de la peau, τῇ εὐσαρκίᾳ καὶ μαλακοσαρκίᾳ, selon Aristote. Il y a suiet de croire, que la mollesse, ou delicatesse de la chair, & de la peau, doit estre vn tesmoignage de bon esprit. *Cap. 6. lib. 3. de gener. animal.* *Leg. infrà chap. 50.*

Toutesfois plusieurs difficultez se presentent encore sur ce suiet. Car si le bon temperament sert à faire l'homme sage & sçauant, d'où vient que les hommes sanguins de complexion, qui est la plus temperée, sont stupides ordinairement, & plus habiles à chercher la vertu dans les plats, que dans les liures? car ce que dit Hippocrate au cõtraire, qu'il

n'y a rien au corps, qui aide tant que le sang à acquerir la prudence, doit estre entendu du sang spiritueux des arteres; veu que ce qu'il dit là du sang, il l'attribuë à l'air, c'est à dire aux esprits, au liure *de morbo sacro*, τῷ ἐγκεφάλῳ, τὴν φρόνησιν ὁ ἀὴρ παρέχεται. Ie responds que les hommes sanguins, c'est à dire, qui ont le foye bien temperé & fort, & qui font beaucoup de sang & de chair, dont la repletion nuit à l'ame, selon Platon, ne valent rien pour les lettres, parce qu'il n'est pas besoin en cela du temperament du foye; mais du cerueau, ny de la repletion de sang, mais de l'abondance, de la pureté & subtilité des esprits.

Hippocrates.

Plusieurs animaux insectes, qui n'ont point de sang, comme les fourmis & les abeilles, sont dits auoir de la prudence: le sang donc n'est pas ce qui ayde plus à auoir bon esprit; ny le temperament du sang; mais la netteté des esprits. Au contraire, si nous adioustons foy à Aristote, le cerueau n'a point de sang; [1] ἄναιμος ὁ ἐγκέφαλος ἅπασι, καὶ οὐδεμίαν ἔχων ἐν αὐτῷ φλέβα. Pline le decrit, [2] *sine carne, sine cruore, sine sordibus.* Mais ceste opinion n'est pas suiuie, veu qu'il y a du sang

1. *Cap. 16. lib. 1. hist. animal.*

2. *Cap. 37. lib. 11. natur. hist.*

sang au cerueau, spiritueux & autre, porté par plusieurs petites veines & arteres capillaires, qui entrent dans sa substance. Tout cela donc soit dit pour faire voir à l'Examen, que ce n'est pas le temperament qui a le plus de credit en ceste affaire des esprits.

D'ailleurs, dira quelqu'vn, si le iuste temperament est le plus commode pour auoir bon esprit; pourquoy Aristote dit-il que les animaux qui ont le sang froid ont dauantage de prudence? Ie responds que le Philosophe en ce lieu là resout la question, par l'explication qu'il en donne luy mesme. Il dit, que la cause de cela n'est pas tant la froideur, comme la pureté & subtilité de sang, ὐ διὰ τὴν ψυχρότητα ἀλλὰ διὰ τὴν λεπτότητα μᾶλλον, ἢ τὸ καθαρόν. Comme s'il disoit, que le sang & les esprits qui seruẽt aux facultez de l'ame sensitiue, doiuent estre froids, c'est à dire, moins chauds au cerueau, qu'ils ne sont au cœur; de peur que le cerueau, qui est la boutique des conceptions, estant eschauffé plus que de raison, ne fust cause de troubler l'ame en ses operations par vne confuse representation des especes. Cap. 4. lib. 2. de part. animal.

Hippocrate dit, que le cerueau est la ville capitale du temperament froid; [1] ὁ ἐγκέφαλος μητρόπολις τοῦ ψυχροῦ, & Aristote mesme tient qu'il est froid naturellement; [2] τυγχανόμενος κατὰ φύσιν ψυχρός. Andernacus a aussi suiuy ceste opinion, au iour de ces deux grandes lumieres. De sorte que l'on fait estat communement d'vn esprit froid, c'est à dire qui est retenu, & point precipité en son action, parce qu'il n'a point de chaleur. Ie responds que ceste opinion de la froidure actuelle du cerueau n'est pas certaine, veu que l'experience nous apprend le contraire. Toutes les parties du cerueau sont chaudes au toucher, mais il est plus froid de temperament que les deux autres parties nobles, le cœur & le foye, & de premiere constitution, & à raison de son humidité. Et cela doit suffire pour l'intelligence du texte d'Hippocrate, qui ne donne pas la froideur actuelle au cerueau, comme Aristote. Le cerueau, comme i'ay dit, doit estre chaud moderement & temperé en toutes ses qualitez; & ce temperament neantmoins n'est point tant necessaire pour auoir bon esprit, que la tenuité de

1. *Lib. de carnib.*
2. *Cap. 16. lib. 1. histor. animal.*

sa substance, la pureté & subtilité des esprits & la bonne conformation, & belle disposition des organes.

L'ame qui de soy est actiue, demande des instrumens qui soyent actifs: or entre les substances, celles là sont les plus promptes qui ont moins de matiere, comme l'air & le feu. Dieu & la premiere matiere sont les deux extremitez de toutes choses, dont l'vn n'est qu'action, parce qu'il est hors de toute matiere; l'autre priuée de toute action, à raison que c'est vne masse puremẽt materielle. L'ame raisonnable de son chef n'a pas besoin d'instrumens pour agir: mais l'imaginatiue, qui est l'vne de ses seruantes, demande des esprits subtils, afin de pouuoir respondre à l'action prompte de l'intellect; comme vn seruiteur doit estre legerement habile, qui a vn maistre actif, & qui veut estre seruy à poinct nommé. L'on recognoist en cela l'industrie & la prudence de la nature; qui rend les esprits plus prompts & plus subtils dans le cerueau, quoy que froid de temperament. De chauds qu'ils estoient dans le cœur, ils deuiennent plus temperez dans le cerueau;

plus purs, plus brillans & plus souples aux commandemens de l'ame : Grand tesmoignage que la subtilité des esprits ne depẽd pas du tout du temperament, comme i'ay dit ailleurs, puis qu'elle n'est point diminuée, par la diminution de la chaleur. Ce n'est donc ny la chaleur, ny le iuste temperament, qui sert principalemẽt pour le bon esprit. Mais la pureté, la netteté, la subtilité, & legereté des esprits. Aussi faisons nous estat d'vn esprit net, comme les Grecs anciennement d'vn esprit subtil, selon leur prouerbe, qu'vn gros vẽtre ne peut pas engendrer vn esprit delié, *παχεῖα γαστὴρ λεπτὸν οὐ τίκτει νόον.*

Pour ce qui est de l'humidité, il semble qu'elle ne soit pas tant requise, que son contraire; veu que le propre du sec, est de fortifier, parce qu'il resserre; & de l'humide de debiliter, à raison qu'il dilate & espand. Pour ceste occasion, les melancholiques sont plus habiles aux sciences, selon Heraclite, 1 qui attribuë la prudẽce de l'ame, à vne splendeur seche des esprits. Ce Philosophe obscur en ses discours, tenoit l'humidité, comme vne peste aux actions de l'a-

1. *αὐγὴ ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη, apud Plutarch. & Stobeũ, vel ξηρὴ ψυ-*

me, & qu'vn homme gasté de vin ne sçait pas se conduire; parce qu'il a l'ame humide, ὑγρὰν τὴν ψυχήν. A celà il faut respondre de mesme; que ce n'est ny l'humidité ny la seicheresse des esprits, qui les rend plus ou moins habiles instrumens de l'ame; mais la splendeur & la pureté. Par la splendeur nous entendons vne certaine vertu qui les rend prompts & brillans comme la lumiere, qui a quasi son mouuement en vn instant. Par la pureté, vne netteté de substance, sans aucun meslange d'humeurs, ou de vapeurs estrangeres. Car comme vn nuage en l'œil, ou vne paille en vn cachet, est cause qu'il ne reçoit ou ne represente pas nettement la figure; ainsi les esprits qui sont confus n'impriment pas nettement les especes en la partie. *l. 2. Pædag. c. 2.*

Clem. Alexand.

Les esprits des vrais melancholiques & des hommes d'estude sont purs en ceste maniere; parce que le soin, les veilles, l'estude, l'agitation de l'ame aux grandes & fortes meditatiõs portent les esprits au cerueau, les pourmeinent, & les exercent si souuent, qu'ils sont espurez par ce moyen, & deuenus comme

vn extrait alambiqué de leur premiere substance. En cét exercice il est impossible que le cerueau ne soit rendu plus sec. Mais ceste qualité pourtant ne profite que par accidẽt, & de second coup; attendu que nous sommes faits sçauans non par le temperament sec, mais par le long exercice & par le trauail de l'estude, qui fait que le cerueau pert vne partie de son humidité, & deuient plus sec que de premiere constitution. Si la qualité seche du cerueau estoit le temperament de l'entendement, comme il dit, pourquoy ceux qui ont l'odorat meilleur ont-ils l'esprit plus tardif, veu que ce sens cõsiste au temperament sec, selon Aristote ; ἔστι δὲ ἡ ὀσμὴ τοῦ ξηροῦ. Pourquoy les bestes auroient elles ce sentiment plus exquis, ou ne seroient elles point plus habiles, & de meilleur esprit que les hommes ? Il est certain, que le Chien, l'Aigle, le Vautour, en cela nous surpassent de bien loing, si ce que dit Auerroës [1] est vray, qu'vn Vautour sentit de la ville de Damas, vne charogne qui estoit en Babilone. L'homme a le cerueau fort humide en son premier âge, parceque comme la nature a pre-

[1] *Leg. Plin. cap. 6. lib. 10. nat. hist. Auerrois 2. collig. cap. 38.*

ueu que pour estre sage & sçauant il est besoin d'estude, de soin, & d'exercice, qui desseichent ; elle donne en cét âge là au cerueau plus d'humidité qu'il n'est requis, afin qu'auec le temps il ne soit pas desseché plus qu'il faut.

Tout bien consideré, il seroit expedient, pour l'integrité des actions de l'ame, qu'elle trouuast seulement les parties du corps bien formées, & les esprits purs & subtils, sans aucune autre qualité, ou ayde de temperament. Mais parce qu'il est impossible, l'homme estant composé des quatre elemens, qu'il ne retienne quelque chose de leurs qualitez ; le mieux est, que tout y soit tellement temperé, notamment le cerueau, qu'il n'y ait rien qui retarde les actions de l'ame. Les vieillards ne sont point sages, à raison de leur tẽperament sec ; mais à cause de leur lõgue experiẽce comme les demons en partie pour ceste mesme raison sont plus sçauans que les hommes. Les fourmis, & les abeilles ont plus de prudence, que plusieurs autres animaux ; non par leur temperament, mais à raison de leurs instincts naturels, qui dependent de leurs formes.

L'on peut douter encore, pour le regard du temperament, & des autres dispositions de la peau; car s'il est vray, qu'il n'y a que le sens du toucher qui nous donne les meilleures marques du bon esprit, ou de la stupidité des hommes, selon Aristote; & que ceux qui ont la chair dure ont l'esprit dur aussi, au contraire de ceux qui l'ont molette & delicate, [1] οἱ σκληρόσαρκοι ἀφυεῖς τὴν διάνοιαν, οἱ δὲ μαλακόσαρκοι εὐφυεῖς: Pourquoy les melancholiques; qui ont la peau dure (Aristote les appelle σκληροὺς) sont ils plus capables des sciences que les autres hommes? Si cela a lieu, il faut abolir cét axiome de la Philosophie, *Vt negationis negatio causa est, sic affirmationis affirmatio.* Ie responds que ceste maxime a lieu, pour le regard seulement des proprietez essentielles. Pour exemple, nous disons, puisque le blanc dissipe les esprits de la veuë, qu'il s'ensuit necessairement que le noir les recueult & les amasse: parce que ces deux contraires, estant diametralement opposez, si l'vn a vne proprieté de son essence; l'autre par mesme moyen, aura vne proprieté contraire aussi de son essence: De sorte que

1. Cap. 9. lib. 2. de animalibus leg. infrà cap. 50.

l'affirmatiue de l'vn est cause de l'affirmatiue de l'autre : comme la negatiue, de la negatiue. Mais cela ne peut auoir lieu icy, parce que la proprieté d'auoir bon esprit n'est pas vn effect, ou vne proprieté qui depende essentiellement de la bõne constitution de la peau; mais nous disons seulemẽt que la peau molle & delicate, est vn signe & non vne cause de bon esprit. De sorte que, comme il n'est pas tousiours vray, que ceux qui ont la chair molle, la peau delicate, & le sentiment du toucher exquis, ayent meilleur esprit ; veu que la femme, qui est selon Hippocrate d'vne chair plus delicate que l'homme, ἁπαλοσαρκοτέρη τοῦ ἀνδρὸς, seroit plus capable, & de meilleure nature que l'homme : Il n'est pas tousiours vray aussi que la dureté de la chair & de la peau soit vn argument certain de la dureté de l'esprit ; puisque nous auons, outre l'exemple des melancholiques, que l'Elephant qui a la peau extremement rude, & inegale, est capable de discipline, s'il faut ainsi parler, plus que toutes les autres bestes, & approche plus de l'habileté de l'homme. Elephas, dit Pline, [1] *maximum ani-* 1.

Cap. 1. lib. 8. nat. hist. *malium proximum humanis sensibus.* Apollonius [2] luy dõnoit le second lieu apres l'homme, pour ce qui est du conseil & du bon esprit. δεύτερον ἀνθρώπου, κατὰ ξυνέσιν τε καὶ βουλάς. 2. *Apud Philostratum cap. 7. lib. 2.* Ce qui rend l'esprit meilleur, selon Galien, est la tenuité ou subtilité de substance du cerueau, τῆς οὐσίας ἐγκεφάλου λεπτομερείᾳ: Pourquoy Platon disoit que les hommes sages ont le test & le cerueau delicats, ce qui est porté mesme par l'Examen, qui tient que l'esprit subtil & delicat, consiste en ce que le cerueau soit composé de parties subtiles. Or parce que quelquefois, la tenuité & molesse de la peau, suit la subtilité de substance du cerueau, de l'vn on fait coniecture de l'autre; non pourtant que la consequence en soit necessaire. Puis la chair molle & delicate, peut estre signe de bon esprit, non à raison du temperament, mais à cause des esprits; car si elle est molle & lâche, à raison d'vne humidité aqueuse, comme aux femmes, elle n'est point marque de bon esprit. Tout cela monstre assez, combiẽ il est difficile de iuger de la difference des esprits, par les apparences du dehors; & qu'il est impossible d'or-

donner de cela, que par coniectures foibles, & incertaines. Tant s'en faut, que nous y puissions paruenir par les marques seules du temperament, en la cognoissance duquel encores il y a de l'incertitude.

Le plus grand aduantage que puisse auoir l'homme de la part du corps, pour ce qui est de l'esprit, est la structure loüable & la belle composition du cerueau, la tenuité de sa substance, la pureté & subtilité des esprits, & d'auoir les conduits bien percez, par où l'ame se pourmeine (c'est à dire qui seruent de passage aux esprits, qui portent les facultez) & le temperament. Mais à raison que nous ignorons tout cela, en la consideration des enfans: nous essayons par autres signes d'entrer en cognoissance de ceste œconomie de nos esprits. Or nous n'en auons que deux entre autres, qui semblent bien apparentes, le goust delicat, & le sentiment exquis de l'estomach, desquels il suffira de dire icy vn mot seulement en passant, puisque nous proposons de traicter ce suiet plus amplement cy apres. *au 50. & dernier Chapitre.*

Par le goust, à raison qu'il tient du

ſentiment du toucher, lequel eſt plus parfaict en l'homme, qu'au reſte des animaux, nous pouuons iuger de la capacité d'vn eſprit. Ariſtote dit que l'hõme a le ſens du toucher tres exquis,
1. *Cap. 9. lib. 2. de anima.* [1] ἀκριβεστάτην ἁφὴν, & en ſuite plus de prudence. Par meſme raiſon il a le gouſt meilleur, & le ſentiment plus exquis de l'eſtomach : car la nature qui a voulu planter le gouſt en la langue, & l'appetit à l'entrée du ventricule, a ietté en ces parties pluſieurs petits nerfs, non pour le mouuement, mais pour eſtre les organes du gouſt & de l'appetit, au moyen dequoy, l'eſtomach principalement, a vne telle communication auec l'ame, qu'il la rend compatible à ſes indiſpoſitions, συμπαθεῖν ποιεῖ τὴν ψυχήν.

Galenus com. 4. in lib. 5. Epidem. Hippocr.

Pour ceſte raiſon nous voyons peu d'hommes manquer d'eſprit, qui ayent l'eſtomach delicat, dautant que c'eſt vne marque que le cerueau eſt delicat auſſi, tant en ſa ſubſtance propre qu'en ſes ventricules. Ariſtote, qui a eſté le roy des bõs eſprits, pourquoy ie me ſers icy de ſon exemple, ſemble auoir eu ceſte partie delicate, car il auoit de couſtume de la fortifier, par application

d'huile. ἀσιτίον θερμοῦ ἐλαίου ἐπιτηδέναι: & Cornelius[2] Celsus est tesmoin que cela est ordinaire aux hommes d'estude, *imbecilli stomacho, omnes penè cupidi literarum sunt.* [2. Cap. 1. lib. 1.]

Puisque tant de choses sont necessaires, pour estre creu auoir bon esprit, outre le temperament, qui n'y est quasi que priuatiuement recommandé ; veu, comme i'ay dit, que le meilleur pour ce suiet seroit que tout excez des premieres qualitez fut reduit & moderé, comme si elles n'estoient point ; afin que l'action de l'ame fust libre, & sans empeschement de ceste part, & que la partie superieure de l'homme; qui est le cerueau, fust semblable à la partie superieure du monde, qui est le ciel, lequel porte vne exemption des quatre premieres qualitez elementaires. Il appert qu'il ne suffit pas pour monstrer la diuerse capacité des esprits, d'auoir esgard seulement au temperament.

De la grandeur ou petitesse du corps. Des grosses testes.

Chap. XI.



PRES auoir discouru du temperament du cerueau, il parle en ces termes de la conformation de la teste. I'ay trouué par experience, dit-il, qu'il vaut mieux 1 aux hommes qui sont petits, auoir la teste vn peu plus grosse; & à ceux qui sont grands, vn peu plus petite qu'à proportion du corps. Il adiouste apres Aristote que ceux qui sont grands de corps ont faute d'esprit. C'est de la besongne taillée & du suiet assez pour nous exercer. Mais parlons premierement de la grandeur du corps.

1. En los hõbres pequeños de cuerpo es meior declinar la çabeça a grande. *Chap.* 3. 17. *b.* 18. *a.* *Esp.* 36.

Si ce que dit l'Examen est vray que le temperament soit cause de la beauté; & que la beauté cõsiste en la grandeur du corps, τὸ κάλλος ἐν μεγάλῳ σώματι, selon 2 Aristote; cõme Achilles est descrit par Homere κάλλιστος καὶ μέγας; & Alcibiades

2. *Cap.* 3. *lib.* 4. *Ethic.*

par Platon, καλλιστος καὶ μέγιστος, tres beau & bien grand; il ne peut pas nier qu'vn homme qui sera bien formé, d'vne loüable grandeur, & d'vne bonne grace, c'est à dire, qui sera quarrément proportionné en toutes ses parties, ne soit de meilleur esprit qu'vn autre qui sera mal basty & de mauuaise taille. C'est ceste figure quarrée dont parle Celsus [3]. *Corpus habilissimum quadratum est, neque gracile neque obesum.* Le corps qui est quarrément composé, & qui n'est ny trop gros ny trop maigre, est le plus habile pour toutes sortes d'exercices. C'est vne grandeur de cinq pieds, ou de cinq pieds & demy, qui estoit dicte anciennement, *Statura Romana, media, militaris;* & auiourd'huy la riche taille: elle est dite aussi *quadrata,* parce qu'elle n'a rien que bien proportionné, en toutes ses parties; comme vn cube qui est quarré par tout, & a toutes ses faces esgales. De sorte que cela mesmes a esté approprié à l'ame. Car comme Demetrius [4] se mocquoit d'vn ieune homme desbauché, l'appellant vn Mercure quarré, τετράγωνον Ἑρμῆν; parce qu'il estoit esgalement perdu dans toutes sortes de vi-

3. Cap. 1. lib. 2.

4. Leg. Diogen. Laert. in Demetrio.

tes; *vestis, barbæ, ventris & pudendi*; Simonides au contraire entendoit par ces mots, τετράγωνος ἀνὴρ, vn homme quarré, celuy qui est ferme & stable comme vn cube, & orné de toutes les vertus, comme le nombre de quatre contient tous les nombres, c'est à dire le dix, outre lequel on ne trouue qu'vne repetition de nombres. Et neantmoins quelque raison que l'on apporte pour cela, l'experience nous apprend que, ny la grandeur ou grosseur excessiue, ny la moyenne taille, ny la petitesse de corps, n'est point vtile necessairement pour les actions de l'ame.

Si la grandeur du corps est incommode à l'esprit, pourquoy vn Elephant est-il plus auisé qu'vn Asne ou vn Cheual? pourquoy les Anciens auoient-ils à si grande recommandation la hauteur du corps, comme les Lacedemoniens qui condamnerent vn de leurs Roys à vne somme d'argent pour auoir espousé vne petite femme? Ils craignoient que ce mariage ne leur donnast que des Roitelets. Si d'ailleurs, la petitesse de corps est incommode à l'esprit; d'où vient qu'vn fourmy a plus de prudence

qu'vn

qu'vn veau? nous voyõs iournellement que de mille petits hommes, voire qui seront bossus ou autrement contrefaits, à peine vn petit nombre sera veu auoir peu d'esprit. Tout ainsi que pour la veuë la grosseur de l'œil incommode plus qu'elle ne profite, & que les animaux qui l'ont petit & vn peu enfoncé, comme l'Aigle, voyent mieux que ceux qui l'ont gros & à fleur de teste, comme le Cerf & le Taureau; de mesme la grandeur du corps sẽble estre vn empeschement à l'ame. Chacun sçait que Chrysippus grand Philosophe estoit vn petit homme, & d'vne nature debile, & que le Poëte diuin Homere décrit ainsi Vlysses, homme sage & de petite stature, βραχὺν & φρονιμόν: Aiax au contraire.

Le trop de matiere au corps, comme nous voyons aux Geants, n'est bon qu'à retarder ou empescher l'ame en ses actions. Il est plus aisé à vn Nautonnier de conduire vne petite barque, qu'vn grand Nauire: & Aristote en apporte la raison produite dans l'Examen, mais d'vne mauuaise grace. Les paroles du Philosophe sont celles cy. De tous les

animaux, l'homme seul marche la face droite, parce qu'il est d'vne substance & d'vne nature diuine. Or le deuoir de ce qui est diuin est d'entendre & d'estre sage : qualitez que l'homme n'eust peu auoir s'il eust esté obligé à vne masse de corps lourde & grossiere, à raison que le poids de trop de matiere alentit l'esprit, & le sens commun, [1] τὸ βάρος δυσκίνητον ποιεῖ τὴν διάνοιαν, καὶ τὴν κοινὴν αἴσθησιν. [2] Le corps ramassé d'vn petit homme semble mieux proportionné, & de meilleure grace. Ainsi peut estre plaidée ceste cause de part & d'autre; & tout cela neantmoins n'apporte rien de preuue necessaire; parce que nous voyõs des hommes de toute sorte, de grande, de moyenne, de petite stature, indifferemment sages & sçauans.

1. *Cap 10. lib. 4. de part. animal.*

2. μικροὶ ἀστεῖοι καὶ σύμμετροι. *Arist. ibid.*

Entre les petits hommes nous en voyons souuent qui sont vicieux, stupides, & de peu d'esprit; & d'autres sages, sçauans & vertueux, comme il y a de l'apparence que l'ame estant moins empeschée d'vn petit corps doit auoir ses coudées plus franches, ses mouuemens plus libres, & estre plus riche en ses conceptions; comme l'on dit des Grena-

diers qu'ils portent plus de fruict, plus ils sont petits. Les hōmes trop grands, & qui tiēnent du geant ont plus de corps que d'esprit : & ce mot *μέγας*, grand, signifie quelquefois en Aristophane, stupide, grossier, & de peu de sens. Comme disoit Lucilius de quelqu'vn qui estoit *nequam & magnus homo*, grand & meschant. Et toutesfois cōbien d'hommes grands de corps ont esté sages & sçauans. Iuuenal, le Pape Leon X. Iules Scaliger, ont esté grands hommes, de corps & d'esprit. Stercaterus en la Gothie a esté d'vne stature de geant, & neantmoins tellement accomply, qu'il estoit esgalement fort de corps & d'esprit, & [4] *nulli mortalium virtute cedere putaretur.*

3. *Apud Varronem.*

4. *Apud Olaum. magn. rer. Septētrional. lib. 5.*

Pour la moyenne taille, il y a grande raison aussi de la iuger plus loüable ; car comme l'homme est le milieu de toute la nature, le plus temperé, & le plus sage de tous les animaux : il semble aussi que pour mieux exercer les actions de la prudence & pour estre sçauant, il doit estre d'vne moyenne grandeur, & telle que la descrit Pline [1] au milieu de la terre habitable. *Illic*, dit-il,

1. *cap. 78. lib. 2. natural.*

histor. *modicus corporum habitus, magna & in colore temperies, ritus molles, sensus liquidus, ingenia fœcunda, totiúsque naturæ capacia.* En ce quartier là de la terre, dit il, les corps sont de loüable constitution, & d'habitude moyenne, & d'vne grande temperature, pour ce qui est de la couleur des habitans; les coustumes & les façons de viure y sont faciles, les sens purs & clairs, les esprits fertiles & capables de comprendre toute la nature. Mais pourtant il se trouue tāt d'esprits maussades dans l'estenduë de ceste riche taille, que ceste conclusion n'en peut estre generalement veritable: Il est d'vne moyenne stature, *ergò* il a l'esprit bon.

La mesme difficulté est pour le regard des hommes gras, attendu qu'ils sont condamnez par Hippocrate, comme rudes & grossiers au fait des arts, & des sciences, ἐς τὰς τέχνας παχέες, lequel encore dit en autre lieu, qu'il est bō d'estre maigre, pour acquerir la pru-
2. dence. [2] συμφέρει καὶ ἀσαρκέειν, πρὸς τὸ
Lib.6 Epidem. sect. 5. φρονίμους εἶναι. Ceux-là, dit Pline [3], qui ont le ventre chargé de gresse ont moins
3. de viuacité d'esprit. [3] *Minus sôlertes quibus*
Cap. 37. lib. 11. na- *obesissimus venter.* A quoy rapporte ce

que dit Celsus, que la maigreur donne au corps de la debilité; mais que la gresse le rend stupide. [4] *Gracile corpus infirmum, obesum hebes est.* Et neantmoins, Platon, qui a esté vn diuin Philosophe, & des plus renommez de l'antiquité, estoit gras & replet. Anaximenes, de trop de gresse auoit le ventre si grand, que Diogenes le prioit de luy en donner vne partie L'vn auoit trop de ce que l'autre auoit trop peu: grands personnages & l'vn & l'autre.

tur. hist.

4. *Cap. 1. lib. 2.*

Il est certain donc que l'homme de quelque taille ou stature qu'il soit, peut auoir bon esprit, & deuenir sçauant; & combiẽ que le meilleur fust d'estre bien formé, ie croy neantmoins que la riche taille, *Statura quadrata & Romana*, n'est pas celle qui conuiẽt mieux pour auoir bon esprit: au contraire, qu'elle est plus propre pour vn soldat, que pour vn homme d'estude, qui est gresle ordinairement, & delicat; comme l'on descrit Aristote, lequel, selon le tesmoignage [1] de Timothée Athenien, auoit les jambes menuës, la voix claire & vn peu empeschée, & les yeux petits. L'ame fait son profit de la debilité du corps, &

1. *Apud Athenaeum.*

pourueu qu'elle trouue ses organes bien disposez dans le cerueau, sans incommodité des autres parties nobles ; il n'importe pas autrement si l'on est de façon, de corps biẽ ou mal proportionné. Il est impossible de iuger par la forme exterieure d'vn enfant combien & à quoy il pourra estre habile naturellement.

La conformation de la teste apporte plus pour la difference des esprits que de tout le reste du corps, d'autant que ceste partie est la boutique de l'ame raisonnable, & qu'elle fait là ses fonctions. Mais icy encore se trouuent les mesmes doutes, veu qu'en chaque sorte de conformation de ceste partie l'on void du bien & du mal, du manquement & de l'auantage. Pericles homme sage & sçauant au maniement des affaires auoit la teste grosse & si mal faicte, qu'il donnoit occasion de s'en mocquer à ses ennemys. Sainct Thomas d'Aquin l'a euë fort grosse aussi, lequel neantmoins à raison de son diuin esprit, & de son admirable doctrine, a esté surnommé le Docteur Angelique. D'ailleurs plusieurs sont veus auoir la teste grosse, qu

2. *Leg. Galenũ com. 1. 6. Epidem.*

de mesme ont l'esprit grossier & ne sçauent rien. C'est chose si ordinaire de voir des grosses testes sãs ceruelle, qu'elles ont passé en prouerbe, condamnées mesme par le vulgaire. L'Examen produit pour exemple [3] les grosses oranges lesquelles bien souuent, n'ont point de suc; mais plus d'escorce que de mouëlle. Tout cela se rencontre aussi, & aux petites testes & aux petites oranges: de maniere que c'est vne merueille qu'en la teste de l'homme on ne trouue que de l'incertitude.

3. *Ex. Chap.* 3. 34. *b.* como acontere en las narãjas muy grandes, que abiertas, teneu poca medulla *fr.* 17. *a.*

L'Autheur de l'Examen pour establir sur ce doute quelque doctrine de bonne assiete, dit auoir trouué par experience, qu'il vaut mieux aux petits hommes d'auoir la teste vn peu plus grosse, & au contraire plus petite à ceux qui sont de plus grande stature; *en los que son de mayor corpulencia.* Et reprent Aristote, d'auoir dit sans raison, que l'homme est le plus sage de tous les animaux, parce qu'il a la teste plus petite, à proportion du corps. [1] *ὅτι μικροκεφαλώτατος, κατὰ λόγον τοῦ σώματος.* Examinons encore cecy, sans autre passion que pour la verité. Il est certain que Galien & Ari-

1. *Probl.* 3. *sect.* 30.

ſtote en cecy ſe trouuent differens, veu que l'vn donne à la groſſeur ce que l'autre rapporte à la petiteſſe de la teſte. Ariſtote, pour la prudence loüe la petiteſſe de la teſte, τὴν μικροκεφαλίαν, laquelle ſelon Galien eſt ſigne de mauuaiſe conſtitution de cerueau, il ſera plus à propos de les accorder que de les blaſmer ou l'vn ou l'autre.

Puiſque l'ame ſe ſert d'inſtrumens materiels, il y a de l'apparence que la nature, qui ne fait rien mal à propos, a deu garder quelque mediocrité en leur conſtitution ; parce que ſi ces organes ſont d'vne ſubſtance groſſiere, ou plus grands qu'il n'eſt requis, c'eſt vne charge à l'ame, laquelle de ſoy eſt tellement immaterielle, qu'elle opereroit touſiours ſans matiere, ſi elle pouuoit. D'ailleurs auſſi, ſi ces organes ſont trop petits, c'eſt vn manquement vitieux qui rendroit ſes actions imparfaictes. Les groſſes teſtes ſont trop chargées de matieres, & ont vne chaleur naturelle diffuſe, pourquoy les actions de l'ame ſenſitiue en ſont plus confuſes auſſi & plus tardiues. Les petites teſtes ſont debiles à raiſon qu'elles ont trop peu d'eſprits,

& de chaleur. Il est mieux donc que la teste soit de moyenne grosseur. C'est à mon auis ce que veut dire Galien quand il blasme la petitesse de la teste, entendant ceste forme, qui est au dessous de la mediocrité plus requise pour auoir bon esprit. Car comme il loüe la teste qui aura esté formée grosse par la force de la faculté naturelle de la partie, qui l'a ainsi façonnée de beaucoup de matiere loüable; de mesme il blasme celle qui est grosse seulement par abondance de matiere, [1] διὰ μόνης τῆς ὕλης τὸ πλῆθος. Il croit la petitesse, comme vn signe de mauuaise constitution de cerueau. Mais il faut noter que Galien en ces lieux là, fait comparaison d'homme à homme, & non de l'homme auec les bestes, comme fait Aristote, qui semble auec raison, attribuer plus de prudence à l'homme, parce qu'il a la teste plus petite & dauantage de ceruelle à proportion du corps, au contraire les poissons, qui ont la teste grosse, & les sens stupides, plus que les autres bestes. *Capita piscibus* [2] dit Pline, *proportione corporum maxima*. Les aduis donc de ces deux grands personnages sont conformes,

1. *Lib. artis Med.* & *com. 16. Epidem.*

2. *Cap. 37. lib. 11. natur. hist.*

quoy que contraires en apparence.

I'inclinerois volontiers à ce que dit l'Examen des groſſes teſtes des petits hommes : & des petites de ceux qui ſont de plus haute ſtature , mais ceſte opinion encore me ſemble incertaine, vn petit homme quelquefois eſt gros, bien fourny & de temperament chaud. A ceſtuy-là vne groſſe teſte ne peut eſtre pleine que de fumées, de vapeurs, & de chaleur , attendu que la teſte , ſelon Hippocrate , eſt comme vne ventouſe ; qui attire de tout le corps. Ariſtote dit doctement & tres à propos ſur ce ſuiet. Aux hommes qui ſont petits, dit-il , & ont la teſte groſſe, l'impetuoſité des vapeurs & des humeurs leur monte à ceſte partie , τοῖς νανώδεσι ἐ μακροκέφαλοις, ἡ ἄνω ὁρμὴ πολλὴ ϗ ἀναθυμίασις. En vne telle conſtitution de corps , quel eſprit peut eſtre logé , ſinon fumeux , boüillant , plein de feu, d'eſcume, & de colere ? Si vn petit homme au contraire eſt greſle & froid de temperament, la groſſeur de la teſte luy ſera vne augmentation de froideur , puis que le cerueau eſt froid naturellement. De meſme ſi quelqu'vn grand de corps , eſt bilieux de

complexion, & il a la teste petite, il aura les sens & le cerueau offusquez de vapeurs chaudes ; supposé ce que dit le Philosophe, qu'vne chaleur esgale a moins de force & d'effect dans vn lieu de plus d'espace, ȝ τὸ ἴσον πῦρ, ἧσσον ἐν τῷ μείζονι θερμαίνει.

3. cap. 4. lib. 3. de part. anim.

La teste donc pour estre marque de bon esprit, doit estre bien formée & de grosseur, à proportion du corps, & de bon temperament. L'on condamne les testes dures, les testes aiguës, les testes rondes, les testes serrées à l'endroit des temples. Le vulgaire n'approuue point aussi les petites testes euentées, ny les grosses testes sans ceruelle. Et cela toutefois n'empesche point que l'opinion d'Aristote n'ayt lieu, touchant les petites testes : car quand il dit, qu'elles aident à la prudence, il entend que de toutes les formes qui sont loüables, celles là qui tirent vers le peu sont les meilleures. Pour exemple, si nous supposons, qu'il y ait deux degrez de loüable grosseur au dessus de la moyenne, & deux autres degrez au dessous ; la forme qui tient iustement le milieu entre ces quatre, doit estre plus estimée, qui est

petite neantmoins, en comparaison de celles des autres animaux, encore qu'elle ayt tousiours plus de ceruelle: mais apres ceste constitution moyenne, la petitesse de teste qui la suit immediatement est plus loüable que la grosseur en pareil degré, & ainsi consequemment; au moyen que d'ailleurs l'homme soit bien fait, & bien temperé. La raison est, que ce peu qui manque pour le regard de la matiere, est autant de liberté pour les facultez de l'ame: comme les grosses testes au premier degré, sont vn commencement de charge.

Briefue description des parties du cerueau. Si dans le cerueau sont logées diuersement les facultez de l'ame.

CHAP. XII.



POVR suiure le train de l'Examen, apres auoir parlé de la teste en general, il sera à propos de traicter de ses parties, mais comme en passant, & autant seulement que le requiert ce present discours.

Aux dissections que l'on fait de la teste apres auoir leué ceste peau musculeuse, qui est couuerte de cheueux, & le pericrane, se presente l'os nommé par les Grecs κρανίον, par les Latins *calua* ou *caluaria*; nous disons en nostre langue, le test, le crane, lequel est comme vn casque fait par la nature, pour la defense du cerueau. Cét os est composé de deux tables, entre lesquelles est contenuë vne substance spongieuse, dont elles tirent leur nourriture. [1] Hippocrate, & apres

1. *Lib. de vulner.* *cap.*

cap. initio. luy Celsus, la nomment διπλόην, combien que Galien [2] par ce mot entende
2.
Lib 6. Mech. cap. 6. quelquefois les deux tables, & non ceste substance moëleuse qu'elles contiennent. Apres le crane suiuent les deux membranes qui couurent le cerueau, appellées *meres* par les Medecins Arabes. L'vne est d'vne substance plus tenuë & plus déliée, dicte vulgairement pour ceste occasion, *pia mater* : c'est comme vn crespe qui couure immediatement tout le cerueau, & s'insinuë dans les crenures, & dans les inégalitez de sa substance. L'autre plus dure & plus espesse est située entre le crane & la pie mere. Elle est dite *dura mater*, dure mere.

Le cerueau sous ces deux enuelopes, est vne substãce molle, blanche & glanduleuse, laquelle est diuisée naturellement en deux parties, asçauoir en la partie du deuant, qui est ce que nous appellons proprement, cerueau, *cerebrum*, ἐγκέφαλον : & en la partie de derriere, qui est comme vn appendice, nommé par les Grecs, παρεγκεφαλὶς, supplement de cerueau, petit cerueau, *cerebellum*. La partie du deuant que nous nommons le

cerueau est encore diuisée en deux autres parties esgales, par le moyen de la dure mere qui se redouble & penetre iusques à moitié de sa substance; & dans ces deux parties sont les deux premiers ventricules du cerueau, vn à dextre, & l'autre à senestre, en forme de deux demicercles separez l'vn de l'autre, par vne portion de la substance du cerueau, ou par vne membrane que les Anatomistes nommēt *septum* ou *speculum lucidum*; miroir luisant, à raison qu'elle est pure, blanche, & luisante comme vn miroir.

Ces deux cellules ou ventricules se terminent en vn autre canal ou conduit, qui est le vētricule du milieu, ainsi nommé, *sinus vel ventriculus medius, aut tertius*, à raison qu'il est placé entre les deux premiers & le quatriesme, & situé iustemēt au point du milieu entre le haut & le bas du cerueau. Ce qui est digne de remarque en cestuicy, est qu'il a au dessus de soy vne maniere de voute, portée sur trois piliers que l'ō croit n'estre pour autre fin que de soustenir le faix du cerueau, de peur que ce ventricule du milieu n'en soit oppressé. Mais nous discourrons de cela plus amplement cy *au chap. 13.*

apres. Ceste troisiesme chambre se termine encore en vn canal ou conduit, par lequel elle communique auec le quatriesme ventricule, qui est dans le petit cerueau au derriere de la teste, lequel a esté formé plus petit que les trois autres, à raison que c'est là que les esprits de l'ame desia aucunemẽt preparez doiuent receuoir leur derniere main, & leur derniere perfection, pourquoy ils y sont en plus petite quantité. Il est plus solide aussi, de peur que les esprits ainsi purifiez ne s'exhalent au trauers de sa substance, comme pour la mesme raison les arteres sont mieux tissuës que les veines. Ceste description ainsi faicte sommairement, retournons à nostre propos.

Les Medecins Grecs semblent estre d'aduis que toutes les facultez de l'ame s'exercent par tout le cerueau, & qu'elles ne sont point diuisées selon ses parties : de sorte qu'ils ne donnent autre office aux cellules ou ventricules, que de preparer les esprits, les purifier, & les rendre capables de seruir à l'ame, tant pour ses principales actions, que pour le sentiment & le mouuement. Les

Arabes

Arabes d'autre opinion que les Grecs, font distinction des trois principales facultez ; selon les trois ventricules du cerueau, & attribuent aux deux premiers le sens commun de l'imaginatiue : à celuy du milieu la cogitatiue ; & au dernier la memoire. L'Autheur de l'Examen, pour monstrer qu'il y a de la nouuelle doctrine semée par tout son liure, se declare neutre entre ces deux partis, & pour dire en vn mot, ne fauorise ny les Medecins, & Philosophes Grecs, ny les Arabes, ny ceux de nostre siecle, ny le party de la verité. Pour estre veu separé de l'opinion des Grecs, il ne fait mention que des ventricules. Pour se despartir des Arabes, il soustient que les trois facultez, l'imaginatiue, l'entendement, la memoire sont confusément logées en chacune des cellules, sans y comprẽdre toutefois la quatriesme. Il dit qu'il n'y a point d'apparence qu'en chacun de ces trois ventricules ne soyent point toutes les trois facultez, veu que l'vne d'icelles estant blessée, les deux autres compatissent & participent à l'offence. C'est vne de ses raisons, que i'examineray presentement auec les au- *Leg. infrà chap. 14.*

tres qui suiuent sur ce mesme suiet.

Il semble donc que l'autheur de l'Examen mal à propos a voulu suiure ceste doctrine nouuelle, veu que l'opinion des Arabes donnoit quelque aduantage, & estoit plus conforme à la suite de ses maximes: car si les trois facultez sont logées separémẽt, il est plus aisé de rendre raison pourquoy certains esprits sont plus capables d'vne sciẽce que d'vne autre; & pourquoy ceux qui ont l'imaginatiue bonne manquent volontiers de memoire & de iugement. Puis il est difficile selon ses principes de satisfaire à ceste question: comme il sera possible qu'vn seul hõme excelle esgalement en toutes les trois, veu ce qu'il dit, que telle sorte d'esprits se trouue seulement en Espagne. Si chaque faculté demande son temperament, & les temperamens sont contraires, s'ensuit-il pas, estant logées ensemble, que plusieurs contraires seront en mesme suiet, & en vn mesme ventricule, le chaud, le froid, le sec, & l'humide, voire en degré eminent. Ainsi le Satyre d'Esope souffloit le chaud & le froid d'vne mesme bouche. Il n'est pas aisé de respon-

Exam. Esp. 157. b. fr. 151 b.

dre à cela, sinon par cauillations & par subterfuges.

Il dit que le iuste temperamẽt est cause de tout cela par la reduction des qualitez contraires : mais en suite il faut qu'il aduouë que le temperament donc ne profite aux actions de l'ame que priuatiuement, & que l'ame feroit mieux ses fonctions s'il n'y auoit point du tout de qualitez: mais cela estant impossible, tant que l'ame est iointe auec le corps, que le mieux est qu'elles soyent moderées & reduites à vn tel poinct, que leurs excez estans perdus, l'ame ne trouue plus que peu ou rien de leur part, qui retarde ou empesche autrement ses mouuemens.

Les trois ventricules, dit-il, [1] sont ,, compoſez d'vne meſme ſorte, & l'on ne ,, trouue en eux aucune diuerſité de par- ,, ties; il faut donc auoir recours au tem- ,, perament pour rendre raiſon de la di- ,, uerſité des eſprits. Il ſe trompe: car tant s'en faut que les cellules ſoyent d'vne meſme ſtructure, que l'on recognoiſt la difference plus grande entre les facultez & les actions que produit la diuerſité des organes, qu'il n'y a entre les tem-

[1] Ex. fr. 35. 4.

peramens. Puis que l'anatomie nous apprend que les cellules sont de diuerses formes: qu'elles different en grandeur, & qu'elles sont situées diuersement: Que les dernieres ont les esprits plus purs & mieux elaborez que les premieres: Que les deux du deuant ont le tissu admirable, & le *septum lucidum*, & les deux dernieres autres parties adjacentes, qui sont differentes, comme ie diray cy apres; Toutes ces particularitez suffisent pour la diuersité des esprits, sans l'aide du temperament, que de dernier coup, ou comme de cause, *sine qua non*. Mais pour marque que sa doctrine n'est pas bien certaine, sur la fin du quatorziesme Chapitre [2] de son Examen, il est contraint d'approuuer l'opinion des Arabes au preiudice de la sienne. Il opiniastre que les trois puissances de l'ame sont en chacun ventricule, puis que de [3] la seule blesseure de l'vn toutes les trois se debilitent. Il s'abuse. Cela vient de ce qu'ils compatissent l'vn à l'autre, comme estans proches & alliez d'affinité de substance. Mais ce qu'il dit n'est pas tousiours veritable: car nous voyons souuent aux malades de fiévre

2. *Ex. fr. pag.* 163. *b.* *Esp.* 281. *a. b.*

3. De sola la lesion de vno se debilitã todas tres. *Esp.* 65. *b.* *fr.* 35. *a.*

vne des facultez principales blessée, sans aucune lesion des deux autres. Mais nous discourrons encore de cela cy apres.

Son opinion est donc, que la pluralité des ventricules dans le cerueau n'est pour autre suiet, que de suppleer au defaut l'vn de l'autre; comme nature, pour mesme raison a dôné à vn chacun deux yeux, & deux oreilles; & pour confirmer dauantage ceste nouueauté, il dit, qu'en la paralysie l'action & l'vsage se pert du ventricule, qui est & respond du costé de la partie percluse. Ignorance grande, & indigne de ces beaux esprits d'Espagne. On n'a iamais creu que la perclusion de costé ou d'autre prouienne de ce que le cerueau soit offensé en l'vn ou en l'autre de ses premiers ventricules: mais que l'humeur qui en est la cause est aux extremitez du cerueau, ou en l'origine des nerfs, & de la moëlle de l'espine. Ie sçay bien que les nerfs qui seruent au mouuement & au sentiment, rarement peuuent estre blessez en leur origine, que par l'indisposition du cerueau ou de ses ventricules; & que quelques Anatomistes disent auoir remar-

Esp. 61. b. puende la obra de aquel véntriculo que esta a la parte resuelta.

qué en certains corps morts de paralysie quantité d'eau claire dans le ventricule du costé perclus : mais ie croy que cela est imaginaire. Dans ces deux premieres cellules il y a tousiours de l'eau, qui s'engendre des vapeurs des esprits, qui s'y espessissent par la froide humidité du cerueau ; & peut estre qui sont necessaires à la nature. Mais quand bien il s'y trouuerroit quantité d'humeurs vicieuses, lesquelles venant à tomber au derriere de la teste, & sur les appendices du cerueau, asçauoir sur la moële de l'espine & sur les nerfs, comme par vne maniere de defluxion, causeroient de costé ou d'autre la paralysie ; cela ne fait rien pour le suiet que nous disputons de la pluralité auxiliaire, & pourquoy les ventricules de deuant sont deux, veu qu'il n'y en a qu'vn au milieu, & vn autre au derriere de la teste.

Pour destruire donc ceste fausse doctrine de l'Examen ; ie dis qu'il seroit impossible, veu la grande sympathie qui est entre les deux premiers ventricules, que l'vn d'iceux fust touché de quelque grãde maladie que l'autre n'en eust quelque ressentiment, & que l'ame

aussi ne patist en ses principales facultez, comme nous voyons en l'Epilepsie. Que le deuant de la teste n'est point le siege de la paralysie, ny mesme le dernier ventricule du cerueau, combien qu'il ayt plus de pouuoir que celuy du milieu, & cestuicy que les deux premiers, pour ce qui est du sentiment & du mouuement; comme Galien [1] & l'experience nous l'apprennent.

Si les deux ventricules de deuant sont la cause de la correspondance de la paralysie; ceste cause est ou coniointe, ou esloignée: non coniointe, car ils ne sont pas le principe des nerfs, ny la cause esloignée, par le moyen des defluxions: car il n'est pas possible que le ventricule droit, pour exemple, soit cause reglée de la perclusion du costé droit, veu que l'humeur qui partiroit de là seroit portée premierement dans le ventricule du milieu, & en suite à celuy du derriere de la teste, indifferente iusques la, & sans inclination, plus à vn costé de l'espine qu'à l'autre.

S'il dit que l'humeur suit le costé du ventricule d'où elle part & des conduits par où elle passe, parce qu'elle n'est pas

1. *Cap. lib. 7. de plac. Hipp. & Plat.*

dans la cauité, mais abreuuée dans la ſubſtance. Ie reſponds que l'humeur ainſi portée, ne pourroit eſtre cauſe de la paralyſie, à raiſon, que ceſte maladie eſt en la ſubſtance des nerfs, & non aux tuniques qui les enueloppent. De ſorte que ceſte opinion tiendroit plus le party d'Eraſiſtratus, qui a creu, que tous les nerfs tirent leur origine de la dure mere; Que de la verité, qui eſt, que la ſubſtance des nerfs prend ſon origine de la ſubſtan ce, & non des membranes du cerueau: pourquoy les doctes [2] croyent auec Galien, que la cauſe de l'apoplexie eſt au cerueau & non aux ventricules, puis qu'elle ſe tourne en paralyſie.

2. Leg. 10. Duretus in Hollerium.

Il eſt certain que la nature a fait doubles quelques inſtrumens des ſens, & le cerueau, & les membranes qui l'enueloppent, & le crane, à raiſon de ſes deux tables, pour plus grande ſeureté des parties: car comme dit Galien, le peril eſt moindre, quand il y en a deux d'vne meſme ſorte, que lors qu'il n'y en a qu'vne. 3 ἀσφαλέςερον τὸ διφυὲς τȣ̃ μονοφυȣ̃ς.

Galenus cap. 2. lib 4. de locis affect. ἐν ταῖς ἀποπληξίαις μᾶλλον τὸ σῶμα τȣ̃ ἐγκεφάλȣ.

3. Galenus cap. 10. lib. 8. de vſu part.

Mais l'Examen s'eſt ſeruy mal à propos de l'exemple des deux premiers ventricules du cerueau. Aux legeres offences,

l'vn des deux ventricules peut estre blessé, que l'autre n'en sera, que peu ou point incommodé; mais aux grandes blesseures, comme en la playe que receut le jeune Smyrneen en l'vne de ces deux cellules, il n'est pas possible que l'autre aussi ne soit grãdement mal affectée par sympathie en la nephretique, l'vn des deux reins estant vexé d'inflammation, ou de calcul, l'autre, quoy que bien sain, cesse de faire son operation.

1. *Apud Galenum cap. 10. lib. 8. de Vsu part.*

Il dit que Galien & tous les Anatomistes, tant anciens que des derniers siecles ont ignoré l'vsage des quatre vẽtricules du cerueau; & qu'ils ont dit seulement, encore auec crainte; qu'ils sont dediez naturellement à cuire les esprits de la vie & les rendre esprits animaux; c'est à dire, capables de seruir à l'ame pour ses principales fonctions. Le bon homme se trompe. Tous les Medecins & Philosophes [apparents] qui ont escrit depuis quatre cens ans ont suiuy sur ceste matiere l'aduis des Grecs ou des Arabes. Galien & tous ceux de son eschole ont creu que l'ame exerce indifferemment toutes ses facultez par tout le cerueau;& que les ventricules sont dediez seule-

ment pour purifier les esprits. Que demande t'il dauantage ? veut-il qu'ils parlent comme son Examen au preiudice de la raison? Les Medecins Arabes, qui ont eu l'honneur des sciences apres les Grecs & les Latins, ont iugé plus à propos de distribuer les facultez de l'ame, selon les cellules ou ventricules du cerueau ; & ceste doctrine a esté suiuie depuis & approuuée par tous les plus celebres Medecins & Philosophes, & confirmée par luy mesme en son Examen. 2 A tort donc, & peut-estre faute de bon temperament, il les accuse de n'auoir pas declaré à quel vsage lesdites cellules sont employées par la nature.

2. *Chap. 14. sur la fin.*

Mais luy mesme apres auoir blasmé toute la Philosophie, & appellé Philosophes vulgaires tous ceux qui tiennent ceste opinion des Arabes, produit-il quelque chose de plus releué, de plus solide, & de meilleure ~~exemple~~ trempe ? Il dit, „ que les trois facultez principales de l'a-„ me, l'imaginatiue, la memoire, & l'en-„ tendement sont toutes dans chacun des „ trois ventricules ; Que dedans ces trois „ logemẽs ne sont point cuits les esprits, „ comme croit Galien, pour estre faits

esprits animaux d'esprits vitaux, qu'ils ,, estoient auparauant ; mais dans le der- ,, nier ventricule seulement, qui est le ,, quatriesme, & lequel n'a autre charge ,, que ceste-là selon son aduis : Parce, dit- ,, il, que la coction est vne operation qui ,, troubleroit l'ame en l'exercice de ses ,, plus belles facultez ; pourquoy il est ,, plus croyable qu'elle a esté separée des ,, autres par la prudence de la nature. Au- ,, tant de paroles, autant de fautes notables.

Si en chacune cellule sont les trois facultez, pourquoy trois cellules? l'vne des deux premieres n'est-elle pas entieremēt superfluë? Puis qu'elles ont vn pareil pouuoir, & que la cause de ce qu'elles sont doubles, τῆς διδυμότητος, n'est à son aduis que pour supplement, & au defaut l'vne de l'autre, comme les deux yeux, la troisiesme auec l'vne des deux premieres estoient suffisantes pour satisfaire à ce supplément imaginaire: les ventricules du cerueau sont moins exposez aux iniures du dehors que les yeux: pourquoy donc trois ventricules. puisque deux yeux ont esté assez à la nature? S'il est vray que le quatriesme

ventricule ne sert qu'à cuire & preparer les esprits, ils ne commencent à estre esprits animaux qu'en ceste partie; de sorte que selõ son aduis, l'ame ne se sert que d'esprits vitaux en l'exercice de ses facultez principales, si quelque reflexion ne se faisoit des esprits iusques aux trois precedẽs, comme dit Fracastor des especes qu'elles sont par reflexion portées du quatriesme au troisiesme ventricule. Ceste opinion donc de l'Examen n'est pas nouuelle seulement, mais aussi tellement inepte, qu'elle merite plus que la ferule.

S'il eust suiuy du tout l'opiniõ d'Argenterius, qu'il n'y a point d'esprits animaux, peut-estre eust-il esté plus excusable: mais de croire qu'ils n'acquierent ceste qualité que dãs le quatriesme ventricule, & que l'ame pour ce qui est du sentiment & du mouuement a besoin des esprits animaux, & non pour ses principales facultez: c'est vne ignorance indigne du bon temperament de son pays, & vne faute dont vn François seroit hõteux, s'il l'auoit commise. Mais pourquoy la cuissõ des esprits animaux plustost au quatriesme qu'aux trois au-

tres ventricules ? & pourquoy les trois facultez principales de l'ame logées aux trois premiers, & non au quatriesme : puis qu'ils sont d'vne mesme structure, en chaque particulier selon luy mesme, & d'vn mesme temperament ? Si quelqu'vn dit que le dedans du cerueau est froid actuellement, & pour ceste consideration qu'il est incapable de cuire les esprits. Ie responds que quelques-vns, comme Andernacus, ont eu ceste opinion du cerueau, mais seulement en sa base : & cela neantmoins est du tout faux, veu ce que dit Hippocrate, que le cerueau ioüyt des premiers fruicts de la respiration, asçauoir du rafraichissement ; & Galien que le cerueau est plus chaud que tout air qui l'enuironne. L'experience nous apprend, qu'il est actuellemẽt chaud, veu que nous le sentons tel au toucher, lors des playes profondes & recentes de ceste partie. Mais quand cela seroit veritable, le quatriesme ventricule auroit encore moins de chaleur que les trois premiers, veu qu'il est encores plus esloigné des veines, & des arteres, & partant moins capable de cuire les esprits. Aux premiers ven-

tricules & en toute la partie anterieure du cerueau, le sang & les esprits sont moins purs qu'aux deux autres, à raison qu'ils sont, comme deux premieres boutiques, où se fait le premier apport des esprits vitaux, pour y receuoir le commencement d'vne autre preparation; au moyen dequoy il s'y engendre beaucoup d'excremens; partie desquels est euacuée aux deux premiers ventricules par les apophyses ma~~x~~millaires; comme par l'entonnoir ceux du ventricule du milieu. Mais c'est trop s'arrester sur ceste matiere.

Les Grecs ont esté les premiers qui ont enseigné les diuers sieges des facultez de l'ame. L'opinion des Arabes confirmée. Opinion nouuelle de l'Autheur sur l'vsage du Camarium.

CHAP. XIII.



ES Medecins Arabes n'ont point esté les premiers, qui ont mis en auant l'opinion des diuers sieges des facultez de l'ame, cõme l'on croit vulgairement: car Galien long temps parauant auoit reconnu ceste belle œconomie. Mais peut-estre ne l'ayant pas assez descouuerte, pour en publier la doctrine nette de doutes & de scrupules, il s'est contenté de nous laisser des marques de sa diligence & de son bel esprit, sur ce suiet. S'il arriue, dit-il, que toute la partie de deuant du cerueau so t blessée, de necessité le vẽtricule du milieu aussi

est offencé par sympathie, & en suite les fonctiōs du discours & de la raison qui
1. en dependent. 1 συμπάσχειν ἀναγκαῖόν ἐστι
Galenus καὶ τὰ περὶ τὴν ὑψηλοτάτην αὐτοῦ κοιλίαν,
cap. 2. lib. βλάπτεσθαι δὲ καὶ τὰς διανοητικὰς αὐτῶν
4. de loc. ἐνεργείας. Et ailleurs lors qu'il rend rai-
affr. 286. son des diuers symptomes de la phrene-
12. sie, & pourquoy aux vns en telle maladie l'imaginatiue seule est blessée; aux autres, la memoire aussi; ou la raison, ou toutes ensemble; la cause de cela, dit-il, est bien au cerueau, mais selon que l'humeur ou la vapeur, qui fait le mal, est portée à telle ou à telle partie.
2. 2 κατὰ μὲν τὸν ἐγκέφαλόν ἐστι τὸ αἴτιον ἀλλ'
Galenus ἄλλοτι ἄλλον αὐτοῦ τόπον ἐνοχλεῖ τὸ μεταρ-
com. 1 in. 1. ρέον. Tout cela en suite de la doctrine
prorhetic. d'Hippocrate, qui est, que les melan-
Hipp. gr. choliques deuiennent souuent epilepti-
178. 41. ques, & les epileptiques melancholiques, selon que l'humeur qui fait le mal, se coule en vne partie ou en l'autre; car si elle est portée dans la substance du cerueau, ils sont faits epileptiques. Mais si elle passe dans le siege de la raison, c'est à dire dans les ventricules, qui sont le siege des facultez principales de l'ame, ils sont saisis de la folie melancholique.

melancholique. [1] εἰ μὲν ἐς τὸ σῶμα, ἐπιληπτοι, εἰ δὲ ἐπὶ τὴν διάνοιαν, μελαγχολικοί : comme il dit ailleurs, que les hommes sont sages, selon que les voyes sont biē disposées par où l'ame se pourmene. [2] ἡ φύσις τῶν πόρων, δι' ὧν ἡ ψυχὴ πορεύεται, αἰτίη ἐστί. Par l'ame il entend la forme de l'homme, & par les voyes, les ventricules : car il s'explique diuinement au mesme endroit, quand au lieu de ces mots, δι' ὧν πόρων, il met pour se rendre plus intelligible en la mesme ligne, δι' ὁκοίων ἀγγείων, selon les vaisseaux. Ætius monstre cela plus clairement. L'imaginatiue, dit-il, est blessée par l'indisposition des premiers ventricules ; la raison, quand celuy du milieu se porte mal ; & la memoire, lors que le dernier est mal affecté.

1. Hippocr. sect. 8 lib. 6. Epidem.

2. Lib. 1. de diæta sub finem.

Les Latins mesmes long temps deuant les Arabes auoient eucnté ceste doctrine, entre autres S. Augustin, au rapport duquel les trois ventricules du cerueau estoient demonstrez de son temps, chacun separément auec sa faculté, [3] *Vnus anterior ad faciem*, dit-il; *à quo sensus omnis*; *Alter posterior ad ceruicem, à quo motus omnis*; *Tertius inter vtrum-*

3. Lib. 7. de Genesi ad litteram cap. 18.

que, in quo memoriam vigere demonstrant. Et cela doit suffire pour monstrer que les Medecins Arabes n'ont pas esté les premiers inuenteurs de ceste Philosophie, & qu'ils ne l'ont pas embrassée temerairement ; comme l'Autheur de l'Examen s'est precipité en son opinion nouuelle, & en la publication de son liure.

Depuis eux les plus celebres Philosophes de toutes les nations ont esté de mesme aduis, & auec eux ie me suis resolu de prendre party, non que les raisons dont on se sert pour ceste opinion soyent necessaires : mais parce que, outre ce qu'elle est fondée sur grandes apparences, il n'y a pas plus de fermeté à ce que l'on oppose pour la destruire. De sorte que tous ceux-là qui se sont tenus à l'opinion premiere des facultez de l'ame par tout le cerueau, ont tousiours fait scrupule de quitter du tout celle des Arabes, excepté Fernel, auec lequel nous entrerons en propos incontinent.

Valesius, qui croit les facultez de l'ame par tout le cerueau, confesse neantmoins que la cellule de derriere a plus de vertu que celle du milieu, &

cette-cy que les deux premieres, & parle de l'aduis des Arabes sur ce suiet, auec tant de modestie, & y trouue tant de raison, qu'il ne l'ose pas condamner absolument. *Negamus*, dit-il, *vel saltem non asserimus.*

Du Laurens y apporte la mesme caution. Mon aduis est, dit-il, que les facultez principales de l'ame sont logées par tout le cerueau: non que ie nie pourtãt que l'vne n'ayt plus de vertu en vne cauité qu'en l'autre, selon que les esprits y sont plus subtils, plus parfaicts, & mieux elaborez; & neantmoins ailleurs encore il semble fauoriser ceste opinion des Arabes, quand il dit que le sentiment est perdu en l'Epilepsie, à raison que les premiers ventricules du cerueau sont l'organe du sens commun, & le siege de ceste maladie. *Læso organo sensus communis, anterioribus quippe cerebri ventriculis, in quibus sedem habet epilepsia.*

Io. Laurentius in Anatomicis.

Le docte Scaliger en parle en la mesme maniere. Les autres, dit-il, ont placé la memoire au derriere de la teste, par vne raison assez apparente: parce que ceux qui ont esté blessez en ceste partie ont perdu la memoire de toutes

Iul Scalig. in Cardanũ de subtil. ex. 307. 28.

choses. Et cela ne sera point de difficile croyance à ceux qui voudront conside-rer la belle ordonnance des parties interieures du cerueau. *Nec displicebit hoc interiora cerebri intuentibus.*

Fracastor. lib. 2. de intellectu.

Fracastor est de ce mesme aduis, que toutes les facultez, ou puissances de l'ame sont separées, *& ratione & locis*: comme Argenterius, lequel apres auoir proposé les raisons de l'vn & de l'autre party, incline plustost à l'opinion des Arabes,

Io Riolanus.

Riolan aussi se monstre comme indifferent entre ces deux opiniōs de Galien & d'Auicenne. *Recentiores practici*, dit-il, *fauent Auicennæ, non peccabit tamen, qui Galenum imitabitur.*

Fernel.

Il n'y a que Fernel qui s'oppose formellement à ceste opinion des Arabes, combien qu'il ne produise riẽ de necessaire pour la destruire; dautant qu'il y a ie ne sçay quoy de caché en l'œconomie des facultez de l'ame, & des ressorts que nous ne connoissons point.

Sur ce doute ie diray librement que le party des Arabes me semble auoir quelque facilité plus apparente, & qu'il est aisé de la confirmer par raisons &

par coniectures. Puisque nous voyons par experience,que ceux qui ont le front ou le derriere de la teste auancé, & plus eminent en dehors,ont bonne imaginatiue ou bonne memoire : il semble que cela nous inuite plustost à croire ceste distinction des facultez, qu'à les loger toutes confusément dans chacune cellule. Si ceste opinion de l'Examen estoit veritable, outre ce que plusieurs qualitez contraires, selon ses maximes, seroient en vn mesme suiet, il seroit difficile, sinon impossible, de rendre raison, pourquoy en certaines maladies, l'vne des facultez peut estre blessée seule, & les autres nullement incommodées. Puisque Fernel a bien osé donner à la substance du cerueau le principe du mouuement, & le principe du sentiment à ses mēbranes: Pourquoy trouue t'il estrange que l'on ait distingué les facultez de l'ame selō les cellules? Semble t'il point qu'il y ait quelque raison puis que les sens exterieurs sont logez en diuers lieux, que les interieurs aussi doiuent resider en diuerses parties du cerueau, veu mesme que la structure, le lieu, l'ordre & la situation rapportent

aucunement à cela, & quasi nous forcent à ceste opinion. L'on tient pour constant, que les esprits sont les premiers instrumens de l'ame, & que selon les diuers degrez de leur perfection, les facultez de l'ame aussi operent diuersement. Or les esprits se purifient & deuiennent plus parfaicts selon l'ordre des cellules; les facultez de l'ame donc, selon le rang de leur perfection sont logées par ordre dãs les cellules. Or comme il est certain que les esprits sont moins purifiez dans les premiers ventricules qu'en celuy du milieu, & en cestuicy que dans le quatriesme; le sens commun semble mieux placé dans les deux de deuant du cerueau: l'imaginatiue dans celuy du milieu, & la memoire dans le dernier, au derriere de la teste. Il y a toutefois de la dispute pour la preference entre le troisiesme & le quatriesme ventricule. Mais à raison du temperament sec, qui conuient mieux pour retenir, & de la subtilité des esprits pour penetrer, & mieux imprimer les especes; le quatriesme semble estre mieux deu à la memoire, qui est comme la garde des registres de l'ame, &

sa thresoriere de l'espargne.

Tout bien consideré, & pesé à la balance de la verité, il y a de grandes raisons pour prouuer que la substance du cerueau est du tout necessaire pour la force, l'entretien, & la conseruation des ventricules: mais il est certain aussi qu'ils sont les maistresses pieces. C'est là que l'ame se pourmene: c'est là qu'elle tient son siege Royal, comme vne Royne.

S'il m'estoit permis d'adiouster quelque chose de nouueau à ceste doctrine, ie dirois volontiers que la voute nommée *Camarium*, est le principal palais de l'ame, veu l'excellence du lieu, la beauté de sa structure, la pureté & netteté de sa substance, & que rien n'y peut auoir entrée, sinon des esprits subtils, & plus epurez encore qu'en toute autre partie du cerueau. Les parois de ce Louure ne sont point membranes, comme aux autres cellules, mais la substance mesme du cerueau plus ferme & plus amassée; comme Aristote dit que les astres & les estoiles sont les parties plus denses de leurs globes. Si l'on oppose que les esprits ne peuuent estre portez

dans le *Camarium*; veu qu'il ne communique par aucun conduit, auec les autres ventricules. Ie responds, quand il n'y auroit aucune voye apparente de l'entrée des esprits dãs ce ventricule; ce que dit Hippocrate, suffit, que le corps est perspirable par tout, & que les esprits se trouuẽt des passages qui ne sont cognus qu'à la nature. Le sang passe d'vn ventricule en l'autre du cœur par la paroy du milieu qui les separe presque sans apparence d'ouuerture. Et les esprits penetrent dans les os, quoy que l'on ne voye entrer en leur substance aucunes arteres. Mais cela est ponctiller mal à propos; car ou le *Camarium* est plein d'esprits, ou il faut, qu'ils adjoüient que le vuide s'y est logé, qui est l'ennemy de la nature.

Physiol. cap. 9. lib. 1.

Si l'on insiste que le *Camarium* est vne voute, qui n'est que pour soulager le troisiesme ventricule, auquel la place du milieu a esté donnée dans le cerueau, parce qu'il est le plus digne & le plus noble: Ie responds que iustement on peut accorder au *Camarium* des qualitez plus releuées que celles là; veu la beauté de cet edifice basty en triãgle, & porté

sur trois piliers d'vne si belle ordonnance, que [1] Fernel qualifie de son nom (Fornix) le troisiesme ventricule du cerueau. Il est vray que le troisiesme est placé au milieu, & tient la place principale entre les ventricules, mais cela n'importe pas ; veu que le milieu n'est pas tousiours accordé à ce qui est plus digne & plus estimé dans l'ordre de la nature. La teste, qui est la plus excellente partie de l'homme, est située au plus haut du corps, parce que la nature l'a voulu ainsi pour le mieux, διὰ τὸ βέλτιον, plustost qu'au milieu, où sont les parties de la generation. Entre les parties de l'œuf le blanc est iugé le plus noble par les meilleurs Philosophes: & toutefois le rouge tient le milieu, comme si nature l'auoit plus en estime. Comme le cerueau dōc est logé au plus haut de tout le corps, le *Camarium* est au plus haut du cerueau, comme la plus digne & la principale de toutes les cellules, selon l'opinion mesme de quelques anciens Medecins, au rapport de Galien. Ceux-là, dit-il, [2] qui ont eu opinion que ceste cauité estoit la quatriesme du cerueau, ont creu par mesme

[1] *Physiolog. cap 9 lib. 2*

[2] *Cap. 1. lib 8. de vsu part.*

moyen, qu'elle estoit la principale de toutes, κυριωτάτην εἶναι φασὶν αὐτὴν ἁπασῶν τῶν καθ' ὅλον τὸν ἐγκέφαλον. Ce ventricule donc basty en forme de voute, est proche du ventricule du milieu, & vn peu plus esleué, non pour se sauuer de la presse, mais afin que luy estāt proche voisin, comme aussi des deux premieres cellules, & ayant vne grande affinité auec le nerf optique, il reçoiue de toutes parts abondance d'esprits purifiez par les pores, au trauers de sa substance, attendu, comme i'ay dit, qu'il n'a point de membranes comme les autres ventricules; car, 1 Fracastor se trompe quand il dit le mesme du quatriesme ventricule, que *In eo membrana non est, sed duritia sua constat.* Qui sont les paroles mesmes de Fernel, quand il parle du *Camarium.* Ceste netteté & pureté d'esprits dans le *Camarium*, est cause que les especes sont representées par l'imaginatiue plus purement & plus nettement à l'intellect.

1. *Lib. 2. de intellectione.*

I'ay mis en auant ce propos du *Camarium*, & en parleray encore 2 cy apres, nō pour estre curieux de nouueauté, ou desireux de cōtreuenir à ce qui a esté en-

2. *au chap. 15.*

ſeigné de tout cela par le paſſé: car ie me tiens touſiours dans l'opinion de l'eſchole. Mais ie la propoſe ſeulement, pour y adherer, ſi elle eſt trouuée plauſible & raiſonnable, ou la biffer moy-meſme, ſi on la iuge indigne d'eſtre receuë. Ie fais eſtat du iugement d'autruy plus que du mien, & remets le tout à l'arbitrage des doctes. Il peut bien eſtre que le ſens commun ayt ſa demeure aux deux premiers ventricules; & que le *ſeptum lucidum* ſoit le lieu où il opere plus parfaictement: que l'imaginatiue ſoit placée au ventricule du milieu & aux parties voiſines; mais que l'excellence de ceſte faculté, qui a tant de reſſorts, qui eſt proche de l'intellect, [3] *in confinio intellectus*, & qui eſt l'intellect patient, cõme ie demonſtreray cy apres, peut auoir ſon arriereboutique dans le *Camarium*: la memoire au quatrieſme ventricule, & autres parties voiſines dans le petit cerueau au derriere de la teſte. 3. Io. Frãciſc. Picus.

Pour faire fin, il y a grande apparence, par les lieux cy deuant alleguez: que l'opinion des facultez de l'ame, logées diuerſement dans les cellules du cer-

ueau, ne manque pas de raisons; & que par Galien auoit elle esté fondée aucunement & par autres, long temps auant les Arabes. Mais, comme il arriue souuent aux premiers inuenteurs des choses, la nouuelle difficulté du suiet l'a empesché d'en discourir ouuertement, & retenu dans l'irresolution.

Responſe à ce que l'Examen & autres oppoſent contre l'opinion des Arabes.

CHAP. XIV.



,, POVR donner plus de for-
,, ce à son opinion de toutes
,, les facultez logées en mes-
,, mes cellules, il dispute
,, que l'entendement ne pou-
,, uant faire son action sans la memoire,
,, qui luy represente les images, selon Ari-
,, stote; ny la memoire, si elle n'est assistée
,, de l'imaginatiue: qu'il s'ensuit necessai-
,, rement que toutes les trois sont logées
,, dans chacun des trois ventricules, *Que*

todas tres potentias estan iuntas en cada ventriculo. Ie respõs qu'il se sert mal à propos des paroles d'Aristote, qu'il faut que l'intellect pour contempler se tourne vers la phantasie. [2] ὅταν θεωρεῖ ὁ νοῦς, ἀνάγκη ἅμα φάντασμά τι θεωρεῖν, par lesquelles il appert bien que les facultez ont ensemble quelque rapport, & sont necessaires les vnes aux autres: mais non pour en tirer vne consequence de la necessité de leurs logemens en mesmes lieux. La memoire seroit nulle, & l'intellect nul encore (tant que l'ame est iointe auec le corps) sans le ministere de l'imaginatiue ou de la memoire, il est vray: mais pourtant, il ne s'ensuit pas qu'elles doiuent estre placées en mesmes cellules. De mesme les facultez du cerueau, du cœur, du foye, de l'estomach seroient iugées faire leurs demeures ensemble, puis qu'elles s'entraydent ainsi, & respectiuement elles sont vtiles l'vne à l'autre.

Exam. ch. 5. fr 34. a. b.

2. Cap. 8. lib. 3. de anima.

L'imaginatiue & la memoire, disent ils, s'exercent en mesme lieu, ces deux facultez donc ne sont point logées separement, & prouuent cela par Galien, qui dit que les fortes imaginations ne

s'effacent point ; & que la faculté de l'ame qui imagine, est celle là mesme qui se souuient, [1] τὸ φαντασιούμενον τῆς ψυχῆς, ὅτι ποτ' ἂν ᾖ, ταυτὸ τοῦτο καὶ μνημονεύειν ἔοικεν. Ie responds que nous auons deux sortes de memoire, dont l'vne est ainsi nommée improprement ; quand l'imaginatiue rumine souuent, sur les images qu'elle a conceuës, & les retient, en qualité d'images seulement. L'autre, quand quelqu'vn considere l'image de quelque chose autrefois imprimée en son esprit auec cognoissance du temps : car il faut que la cognoissance du temps y soit conioinctе, auquel la chose a esté imprimée, & comme l'impression en est demeurée en l'ame, χρόνος καθ' ὃν τὸ ἐγκατάλειμμα ἐγκαταλέλειπται, dit Themistius [2] sur Aristote. *Cùm temporis præteriti cognitione*, [3] dit Fernel, *quo facta est impreßio* ; & ceste-cy est dicte vrayement memoire. La premiere est de l'imaginatiue : car puisque ceste faculté remuë ses images en l'absence des obiects, il faut qu'elle les retienne quelque temps ; mais l'autre est vne faculté separée : de maniere qu'elle doit estre aussi logée diuersement, & non en

1. *Lib. 2. de motu muscul. sub finem.*

2. *In librum de memoria cap. 4.*

3. *Cap. 8. lib. 5. de anima facultatibus.*

mesme lieu que la phantasie.

Quelques-vns auec luy adioustent que l'on voit souuent toutes les trois facultez blessees par l'indisposition d'vn seul ventricule; dont ils tirent coniecture qu'elles y sõt placées toutes trois. Il me fasche de m'arrester à des raisõs de si peu de raisõ. Si l'autheur de l'Examen & ceux qui auancent ces propositions, pour le soustien de sa cause, auoient gousté seulement du bout des levres les principes de la Medecine, ils auroient sceu que les parties du corps peuuent estre malades ou de premier coup ou par sympathie. Au mal caduc les ventricules de deuãt du cerueau sont premierement affectez; & quand bien ces deux cauitez, selon la doctrine des Medecins Arabes, seroiẽt la demeure du sẽs commun seulement, les deux autres ne laissent pas d'auoir part au mal par sympathie, à raison de l'affinité de leurs substances, & de la cõmunication de leurs offices. En ceste mesme maladie les conuulsions monstrent assez que la faculté du mouuement par tout le corps y est, pareillement deprauee, laquelle neantmoins, selon l'Examen, a son siege & son

principe au detriere de la teste, separement des autres facultez; grand argument pour prouuer qu'il n'est pas necessaire, que toutes les facultez demeurent en vne partie du cerueau, quoy qu'estant malade elle les blesse toutes. L'on vomit en la nephretique, en la colique, en quelques migraines; & neantmoins on ne pourroit pas soustenir que la premiere cause de ces trois symptomes, soit en l'estomach, sans estre blasmé de mauuaise dialectique.

Ils insistent encore, & disent que la phrenesie simple, *simplex delirium*, est vne inflammation de tout le cerueau, c'est à dire, tant de ses cellules, que de sa substance; de sorte qu'elle deuoit blesser toutes les facultez, si elles estoient placées separément, ce qui n'aduient pas toutefois le plus souuent, veu qu'elle ne touche que l'imaginatiue en certains malades, ou la raison, ou la memoire toute seule. Ie responds qu'en cet argument il y a aussi peu de bône raisõ qu'en la phrenesie; veu qu'il touche égalément & l'vn & l'autre party. Si elles sont toutes dans la substance du cerueau, selon les Grecs, ou toutes dans chacune des

des cellules, selon l'Examen, ou distinguées & logées chacune separémẽt dans son ventricule, comme c'est l'opinion des Arabes, pourquoy l'inflammation estãt par tout, toutes les facultez ne serõt elles point blessées esgalemẽt & de mesme sorte. L'on pourra respondre auec Fernel [1] que la cause de cela est la diuerse disposition des malades, & que l'imaginatiue, pour exemple, peut estre blessée seule, si le malade a ceste faculté plus debile naturellemẽt, & ainsi des autres. Mais ceste responce encore semble inutile au faict de ceste dispute ; attendu qu'elle trenche des deux costez, comme l'argument, & qu'elle peut seruir de part & d'autre.

1. *Quæcumque facultas natura aut vitio infirma existit, irruentibus causis minus obsistit, promptiusque offenditur. cap. 5. lib. 6. Physiolog.*

Si de plus l'on oppose, qu'il n'y a point de raison à distribuer ainsi ces facultez, & qu'elles seront mal placées en ceste maniere, veu que les conduits de tous les sens ne se rendent pas aux deux premiers ventricules, pour faire le sens commun. Puisque tous les nerfs, qui sont les premiers organes des sens, prennent leur origine en la moële de l'espine, comme Hippocrate & l'experience nous l'apprennent : il y a de l'apparence

que le premier apport des especes, pour le sens commun, est mieux deu au quatriesme ventricule, qu'à ces deux autres situez en la partie de deuant du cerueau. Ie responds, que les esprits de vray sont portez par les nerfs aux instrumens des sens exterieurs ; à l'œil, pour exemple, les esprits de la veuë par les nerfs optiques : attendu que l'obstruction d'iceux cause l'aueuglement. Mais il ne s'ensuit pas que les especes des obiects doiuent suiure ceste mesme route, & qu'elles ne puissent par autres voyes que trouuent les esprits sous la conduite de l'ame, se rendre dãs les premieres cellules du cerueau, pour leur premiere retraicte. Les especes des odeurs sãs doute y sont portées (ie dirois visiblemẽt, si elles estoiẽt visibles) par les apophyses mamillaires. Et combien que les voyes qui tiennẽt les especes des autres sensibles, soiẽt moins apparẽtes, elles ne laissent pas d'y courir aussi tost par autres chemins, & d'vn mouuement si prompt, que l'espece de la chaleur perceue au bout du pied, en vn moment se rend dans ceste premiere retraicte du sens commun, comme dans son centre.

Nonobſtant tout cela ainſi diſputé de part & d'autre, i'aduoüe librement, que mon eſprit ſe trouue encore aucunement confus & empeſché d'vn ſcrupule qui me reſte pour le fait de la memoire. Theodoric en ſa Chirurgie fait mention d'vn Sellier auquel apres vne grande bleſſure qu'il receut au derriere de la teſte, tout le quatrieſme ventricule, par pieces luy fut tiré par la playe, ſans perte de la memoire. Apres eſtre guery il ſe ſouuenoit & faiſoit ſon meſtier comme auparauant, *memoriam*, dit-il, *ſicut ante habebat, & artem ſuam non amiſit*. C'eſt aux doctes de reſoudre, apres la verité de ceſte hiſtoire, quelle doctrine doit eſtre ſuiuie comme la plus certaine, pour le repos & le contentement des eſprits. Ie doute, s'il y auroit point quelque raiſon, à croire que l'imaginatiue eſt placée au ventricule du milieu, la memoire au *Camarium*, & au petit cerueau aydé du dernier vētricule, la faculté du mouuement, ſelon l'aduis de Fernel. Il eſt à croire qu'il eſtoit reſté à ce Sellier aſſez de ceruelle pour le mouuement, puis qu'il exerçoit ſon art apres eſtre guery. En cas que ceſte hiſtoire ſoit

veritable, voila ma coniecture. Si tous les sages qui sont conuiez à ce festin veulent se forcer à payer leur escot, ie ne doute point que nous n'ayons bien-tost des resolutions notables sur ce suiet. *Nos nostrum pensum absoluimus.*

Si les esprits animaux ne sont cuits & preparez, que dans le quatriesme ventricule du cerueau.

Chap. XV.

ENTRE les maximes de l'Examen cette-cy encore sera iugée fausse comme
1. les autres: [1] Que tous les
Exam. 33. a. chap. 5. fr. esprits ne sont cuits & faits esprits animaux que dans le quatriesme ventricule; n'estant les trois autres que pour seruir aux trois facultez principales de l'ame, ausquelles, dit-il, rien ne peut estre plus contraire que ceste cuisson ou preparation d'esprits. Et combien que ceste faute soit grandement apparente, la bonne opinion qu'il a d'estre autheur de ceste nouueauté pre-

tenduë est cause qu'il ne presume pas seulement, que ce qu'il dit est necessairement veritable; mais encore que tous ceux-là sont ignorans qui n'adioustent pas foy à ses caprices, le mauuais mesnage neantmoins de son Examen est tellement palpable qu'il est aisé de le condamner par luy mesme.

Il dit, [1] que la subtilité des esprits contenus dans les arteres est necessaire pour auoir bon esprit. Si cela est vray, pourquoy ne place t'il point plustost au quatriesme ventricule les facultez de l'ame, puisque les esprits y sont plus subtils & plus purifiez qu'aux autres cellules, & qu'il est de pareille structure que les trois autres? Ailleurs il tient [2] que la contemplation demande du repos, de la tranquilité & de la clairté aux esprits animaux, *claridad en los espiritus animales.* Or puisque, selon son aduis, les esprits ne sont faits animaux qu'au quatriesme ventricule, de vitaux qu'ils estoient auparauant, n'y a t'il pas en cela vne contradiction insupportable? L'on pourroit donc disputer contre luy en ceste maniere. Pour la contemplation il est besoin d'esprits animaux: or

1. *Cap. 3 pa. 20. b. fr.*

2. *Espagn. 5. pag. 6 fr. 34. b.*

les esprits animaux ne sont point aux trois premiers ventricules, la contemplation donc ne se fait point aux trois premiers vẽtricules. Est-il possible que l'ame pour ses propres & plus nobles actiõs ne s'ayde que des esprits du cœur & de la vie ; & que les esprits qu'elle se prepare elle mesme dans le cerueau qui est sa principale demeure, ne soyẽt employez que pour les facultez du sentiment & du mouuement ? Ils ne sont esprits animaux que d'vne moitié, s'ils ne courent point dãs tous les premiers ventricules. Mais si l'histoire [1] du Sellier est veritable, n'est-ce point vne batterie qui mine toutes les forces de l'Examen.

1. *Cy deuant chap. 14.*

Il est à presumer que comme la nature, lors de la constitution des plus notables parties du corps, qui seruent à la nourriture & à la vie, s'y est conduite admirablement, & pour l'ordre, & pour la structure, & pour le rang, selon l'excellence de leurs facultez : qu'elle n'a pas manqué à faire le semblable, pour ce qui est des organes, qui sont pour les fonctions de l'ame raisonnable, puisqu'elles sont plus releuées que les deux autres & de plus d'estime. Le ventricu-

le, combien que quelques-vns l'ayent nommé le Roy de toutes les parties, & qu'il ait esté formé diuinement, tant à raison de ses tuniques tissuës de plusieurs fibres, des nerfs, des venes, & des arteres qui entrent en sa substance; que de ses deux orifices, notamment du superieur, qui est l'estomach, & lequel communement & improprement est appellé cœur, καρδία, à raison que la nature luy a donné vn sentiment exquis & subtil, pour estre le siege de la faim & de l'appetit. Il est certain neantmoins que le foye a esté formé auec plus d'artifice encore que le ventricule. Le foye est le principe du sang & l'origine des venes, les racines desquelles espar ses dans sa substance font la venë porte, & la venë caue, lesquelles à la sortie se diuisent en plusieurs branches, dont en suite naissent plusieurs autres rameaux, qui multiplient apres en plusieurs autres reiettons, iusques aux petites venes capillaires, pour la nourriture des parties. La boursette du fiel, la rate, les reins, sont comme officiers qui seruent à receuoir les excremens du foye, bilieux ou autres, & purifier le sang, pour

eſtre porté plus pur dans les venes, pour la nourriture de tout le corps; & tout cela auec tant de merueille que l'on ne pourroit pas croire auec raiſon, qu'vne telle fabrique n'appartiẽne qu'à la nature, ny meſme à la nature, ſi elle eſt autre choſe que la puiſſance ou preſcience de Dieu. Apres les parties de la nourriture, conſiderons le cœur, qui eſt le principe de la vie, des eſprits, de la chaleur influente, & l'origine des arteres: nous y trouuerons vn grand nombre de belles parties, ou eſſentielles, ou auxiliaires, dignes & neceſſaires ineſgalement. Le Pericarde, qui eſt ſon enuelope, eſt de moindre eſtime que ſon vẽtricule dextre. La vene arterieuſe moins digne que la vene caue. Les oreilles du cœur moins vtiles que l'artere veneuſe, & celle-cy moins à priſer encore que les poulmons qui portent au cœur l'air de la reſpiration, pour le temperament & pour la confection des eſprits. Mais la plus noble partie de toutes eſt le ventricule ſeneſtre, muny comme il eſt des nerfs, des racines, du tronc, de la grande artere, & de ſes valuules: attendu que les autres parcelles, enuelope, mem-

branes, closture, poulmons, venes, valuules, ne sont que pour seruir aux facultez de ce ventricule gauche. La nature a obserué ceste mesme ordonnance en l'œconomie du cerueau: car cõme elle a placé le cœur au dessus du foye, elle a tenu le cerueau en lieu plus eleué que le cœur, & gratifié en luy certaines parties de quelque vertu particuliere, comme cela a esté reglé de mesme en la fabrique du cœur, du foye, & du ventricule. C'est la plus digne partie de tout le corps, à raison qu'elle est le domicile de l'ame raisonnable, l'origine des nerfs, & le principe du sentiment & du mouuement. Comme dans le grand monde il n'y a rien plus diuin que le Ciel, nous ne voyons rien dans le petit, plus admirable que le cerueau. Il y a dans ceste partie superieure de l'homme tant de détours, taut de parties, & de mysteres cachez que l'on ne cognoist pas de certain à quoy elles sõt dediées naturellement. Au deuant du cerueau nous auons les deux premiers ventricules, qui ont à leur entrée les deux apophyses mamillaires, par la voye desquelles l'air de la respiration leur est porté. Cest air y est

meslé auec les vapeurs subtiles du sang contenu dans le tissu choroide, & les esprits du rets admirable, qui peuuent penetrer iusques là insensiblemẽt pour estre donné aux esprits de l'ame vne premiere preparation dans ces deux premieres cellules. Entre ces deux cauitez est vne maniere de membrane luisante comme vn miroir, qui est peut-estre leur perfection & leur quintessence. En suite ces deux cellules se terminent en vne troisiesme, laquelle estant située au milieu du cerueau, comme le cœur au milieu de la poictrine, semble auoir quelque aduantage pour les exercices de l'ame. Au dessus de ce troisiesme ventricule est vne voute en triangle portée sur trois piliers, qui sont productions des nerfs optiques, dont quelque vertu peut estre communiquée à ceste partie, pour aider à rendre plus parfaicte la faculté de la troisiesme chambre, si la voute mesme n'est la maistresse piece, comme Fernel semble auoir eu quelque doute de cela, quand il nomme le troisiesme ventricule, *Camarium*. Ceste troisiesme cauité produit d'elle mesme vn autre conduit, par lequel elle com-

munique auec la derniere dans le petit cerueau. C'eſt la quatrieſme, dans laquelle aſſiſtée des parties voiſines, les eſprits ſemblent deuoir eſtre plus purifiez encore, à raiſon qu'ils reçoiuent là leur derniere main, & que ceſte derniere retraicte eſt cõme vn recueil de tout ce qui a eſté fait dans les trois precedentes. Ces quatre logemens diuers ainſi eſtablis dans le cerueau, monſtrent aſſez qu'il y a vn commencement de preparation d'eſprits dans les deux premiers, & qu'ils ſont encore plus purifiez dans le troiſieſme, veu que pour cét effect il y a vn petit conduit par lequel il ſe purge dans l'entonnoir de ce qu'il pourroit auoir d'humidité ſuperfluë, comme les deux premiers par autres voyes. De ſorte qu'il ſemble neceſſaire, puiſque ces parties acquierent leur perfection par degrez, & ſelon l'auantage des lieux dans le cerueau; que leurs facultez auſſi ont eſté diſtribuées ſeparément & par ordre, & non logées toutes enſemble en chacune cellule. L'on doute à laquelle des quatre eſt deuë la preferẽce, veu que Galien en vn lieu fait plus d'eſtat de la derniere, en vn autre de la

troisiesme cellule: mais ceste question peut estre proposée & vuidée ailleurs plus à propos.

Les esprits de la vie donc portez du cœur au cerueau par les arteres carotides reçoiuent vn commencement de preparation en la base du cerueau, dans le rets admirable: puis estant meslez dans les premiers ventricules, auec les plus subtiles parties du sang du tissu choroide, & l'air de la respiration, comme i'ay dit cy-deuant, ils commencent là à prendre le nom d'esprits de l'ame, qui iusques là n'estoient qu'esprits de la vie. C'est vn premier degré de perfection pour les esprits, & vne demeure à proportion pour loger la premiere & la plus foible faculté des sẽs interieurs, qui est le sens cõmun. Les esprits apres sont portez dans la cellule du milieu, où ils deuiennent encore plus subtils pour l'imaginatiue: & de là dans le quatriesme vẽtricule ils sont accomplis de tout poinct, pour seruir à la memoire, & pour estre distribuez par les nerfs à tout le corps pour les facultez du sentiment & du mouuement. La nature par vne tres-grande prudence semble auoir

ainsi mesnagé les esprits des facultez de l'ame. Car comme il seroit messeant à vn grand Prince d'estre seruy par des officiers en mauuais ordre, & couuerts de vestemens de vil prix & de mauuaise estoffe, comme d'vn homme de basse condition: de mesme ce seroit contre raison que les facultez principales de l'ame eussent pour organes des esprits grossiers & aussi peu purifiez que ceux qui seruent aux facultez de la vie & de la nourriture.

Mais si l'on demande à l'autheur de l'Examen, pour quelle raison il croit que les esprits soient cuits & preparez dans le dernier ventricule plustost que dans les trois autres, veu qu'il les recognoist tous ¹ d'vne mesme substance, & d'vne mesme sorte, sans aucune marque de difference. Dira t'il qu'il y a plus de chaleur en ce quatriesme ventricule? Quoy qu'il soit hardy en ses propositions, en ses conclusions, en ses responses, ie ne croy pas qu'il vousist estre quite en nous payant d'vne si mauuaise monnoye. Car soit que nous considerions la chaleur propre du cerneau, ou celle qu'il reçoit du foye & du cœur, par les

1. Todos tienē vna mesma composition y figura, sin auer cosa depor medio en que pueden differir. Ex chap. 5. Esp. pag. 62. fr. 33. a.

venes & par les arteres. Il semble qu'elle doit estre plus grande par tout ailleurs; qu'en ceste derniere cauité du petit cerueau. Mais veu que le cerueau est plus froid de temperament que le cœur [1] selon Aristote, & les esprits animaux neantmoins plus subtils que ceux de la vie, n'est-ce pas vn suiet de croire que ceste subtilité d'esprits prouient, ou de quelque qualité que nous ne cognoissons point, plustost que du temperament, ou qu'elle s'acquiert dans les destours de tant de petits chemins dans le cerueau, comme vne eau trouble se rassied estant portée loing dans de petits canaux, & dans les terres, sur vn lict de sable ou de grauois.

1. *Cap. 7. lib. 2. & cap. 4. lib. 3. de partib. animal.*

Il dit que la cuisson & preparation des esprirs est contraire à l'ame, qu'elle apporte du trouble aux facultez, qui ne demandẽt rien tant que la clarté des esprits. Il se trompe par tout, pour s'estre imaginé que la preparation des esprits est semblable à la cuisson des alimens dans l'estomach. Si les trois premiers ventricules cuisent bien le sang dont ils sont nourris, pourquoy non les esprits? ils sont nourris de necessité, puis qu'ils

prennent accroissement, & puis qu'ils sont nourris, ils cuisent le suc qui est conuerty en leur substance. Or ceste cuisson ne les trouble point en l'exercice de leurs facultez : La cuisson donc des esprits leur sera moins incommode veu qu'elle se faict auec moins de trouble & d'agitation. Les esprits, selon l'Examen, sont cuits & preparez dans le quatriesme ventricule, pour le sentiment & le mouuement. Or puisque la cuisson des esprits en ce lieu là ne trouble point les facultez du sentiment & du mouuement, elle ne doit pas troubler dauãtage les facultez des trois premieres cellules? Entre les sens exterieurs il n'y en a point qui ayt tant besoin de la clairté des esprits que le sentiment de la veuë: Or la faculté qui est portée aux yeux par les nerfs optiques leur viẽt du quatriesme ventricule, où se cuisent les esprits, selon l'Examen. La cuisson donc & preparation des esprits ne trouble point les facultez de l'ame. Sãs doute tous les ventricules en leur substance sont nourris de sang, & en leurs cauitez ils cuisent & preparent les esprits, chacun pour soy: mais neantmoins les pre-

miers pour les derniers, d'intention de la nature: & tout cela, afin que les facultez facent leurs fonctions par ordre, & separément en diuerses cellules. Il a pensé, peut-estre, que ceste Philosophie estoit trop vieille; aussi ay-je pris la plume pour luy faire voir que la sienne est trop nouuelle, & que les vieilles maximes fondées sur la raison & sur vne longue experience ne doiuent pas ceder aux nouuelles, comme les loix & les contracts. Galiẽ dit que le cerueau est nourry de sang pituiteux, & il enseigne neãtmoins que les facultez de l'ame sõt leur demeure en ceste mesme partie. Il entend donc que les fonctions de l'ame & de la nature peuuent estre exercées ensemble, & qu'elles ne sont point incompatibles.

C'est au lecteur de iuger si cét autheur Espagnol doit auoir vn tel auantage sur les Grecs & sur les Sages des autres nations, que d'estre creu sans raison, sans bonnes authoritez, & sans apparence. Il tient que la cuisson des esprits est contraire aux fonctions de l'ame: cela est faux. Car si les esprits sont les plus habiles instrumens que puisse auoir l'ame, pourquoy

pourquoy leur preparation est elle contraire à l'ame? Si vn Orfevre fait bien luy mesme, polit & embellit les outils de son mestier; pourquoy non l'ame les organes dont elle se sert pour l'vsage de ses facultez: mais pour luy faire plaisir, accordons luy ceste contrarieté, & en suite que les facultez ne peuuent loger dans le dernier, ny la coction des esprits estre faicte dans les premiers ventricules: Que ne s'oblige t'il luy mesme à la generalité de ses maximes? Il dit presque dans toutes les pages de son liure, que la phantasie & l'entendement sont facultez contraires, comme aussi l'entendement & la memoire, lesquelles neantmoins il loge confusément dans les trois premiers ventricules du cerueau. Puisque les contraires sont incompatibles, à quel propos vouloir les loger en mesmes boutiques?

Vn Sage qui a escrit depuis l'Examen, s'est rangé de son party sur le subjet de ceste nouuelle doctrine, mais auec vn peu d'assaisonnemẽt. Car apres auoir proposé que dans le quatriesme ventricule seul se fait la preparation & concoction des esprits, il adiouste qu'ils sont *Charron chap. 13. du premier liure de la Sagesse.*

puis faicts animaux & portez aux trois creux de deuant, auquel l'ame raisonnable fait & exerce ses facultez. Et ce propos seruiroit aucunemẽt de responſe à ce que i'ay opposé cy deuant & dit contre l'Examen; que les facultez de l'ame sans raison (s'il falloit adiouster foy à son opinion) seroient exercées sans esprits animaux dans les trois premieres cellules. Mais ie n'approuue point ce que dit ce sage & docte personnage du retour des esprits, du quatriesme dãs les trois autres; non que ie croye impossible la contrarieté de l'aller & du venir dans l'estroit de mesmes chemins; veu que le chyle est ainsi porté au foye par les venes mesaraiques, & le sang du foye aux intestins par les mesmes venes. L'air de la respiration court des poulmons au cœur par l'artere veneuse, lequel luy renuoye ce qu'il a de superflu, & le sang arterieux par la mesme vene, & en mesme temps, sans perdre son batement, *nec ipsa arteria*, dit Riolan, *pulsare desinit*. Ainsi les apophyses mammillaires portent l'air de la respiratiõ dans les deux premiers vẽtricules du cerueau, lesquels par ces mesmes voyes se des-

Anthropograph. cap. 3. lib. 12.

chargent dans les conduits du nez, de ce qu'ils ont d'humidité superfluë. Ainsi disoit Fracastor que les especes retournent du dernier ventricule à celuy du milieu. *Reflectuntur species ab vltimo ventriculo ad medium.* Mais ie soustiens, que ceste refuite ne sauue point l'Examen, attendu que ce retour des esprits se feroit sans besoin & inutilemẽt, puis qu'ils sont assez preparez dans chaque ventricule & suffisammẽt pour son vsage, & que le dernier n'a rien plus que le premier, sinon qu'il adiouste quelque traict de luy aux esprits qui estoiẽt quasi parfaicts & accomplis, dans les trois premiers.

L'autheur de la sagesse donc semble auoir manqué en voulant excuser & interpreter l'Examen, par ce retour des esprits; & en suiuãt son opinion des trois facultez en chacune cellule: & en ne le suiuant point sur la disposition des ventricules: car l'Examen ne dit pas comme luy contre la verité, que les trois premiers soyent logez de front au milieu du cerueau, collateraux entre eux; & le quatriesme seul au derriere de la teste. Il est excusable toutefois, parce

Faute notable de Charron.

qu'il n'estoit pas Medecin, & que les fautes qu'il cõmet sont en taille douce.

Du temperament de l'imaginatiue, de l'entendement & de la memoire, principales facultez de l'ame.

CHAP. XVI.

CY deuant nous auons examiné ceste question des temperamens : mais en general seulemẽt & comme en passant. Il sera donc à propos maintenant de la considerer en particulier, & de plus prés. L'autheur dit que 1 l'imaginatiue despend du temperament chaud & sec, l'entendement du sec, & la memoire de l'humide : mais que le froid est inutile pour la difference des esprits. Tout cela me semble proposé auec plus d'ostentation que de iugement & de verité.

1. *L'Exam. chap. 9.*

Premierement, pour ce qui regarde l'imaginatiue : veu que le propre de ceste faculté, est de receuoir les es-

peces, comme de la main du sens commun; & que le propre de l'humide aussi est de receuoir : auec plus de raison le temperament humide doit appartenir à l'imaginatiue. Il est vray que la partie qui est dediée au sens commun requiert plus d humidité, dautant qu'il reçoit seulement les especes ; & ne les retient point : pourquoy il n'agit qu'en presence des obiects. Mais aussi, comme dit fort bien sainct Thomas, la phantasie qui retient moins que la memoire, doit estre logée en vne partie plus humide que la memoire. Pour estre creu auoir bonne memoire il faut apprendre tost & oublier tard ; c'est à dire retenir ou long temps ou tousiours. Pour apprendre tost il est besoin d'vne humidité d'esprits subtils, de pores biē ouuerts, & que la substance du dernier ventricule soit d'vne loüable consistence. Pour retenir long temps, toutes ces mesmes qualitez sont requises, & outre cela ie ne sçay quelle humidité huileuse, qui rende les especes mieux empreintes en la partie, cōme nous voyons les peintures en huile de plus lōgue durée, que si elles n'estoient qu'en detrēpe.

Il faut, comme ie croy, que la substance de la partie soit plus seche & plus solide pour la memoire, que de celle qui sert à l'imaginatiue; & que les esprits soyent aussi plus subtils pour imprimer l'espece plus en fond, & de plus longue durée. 1 Platon dit à ce propos que les hommes coleres ont bonne memoire, parce que la bile est vne humeur chaude, seche, & prompte, & qui communique aux esprits toutes ces qualitez. Pour mieux comprendre cela, il faut faire cõparaison de l'impression des especes en l'imaginatiue, aux figures que l'on imprime sur de la cire molle; & celles de la memoire à ce qui est graué sur du plomb : attendu qu'il est plus vray semblable qu'elles sont ainsi figurées en la partie par le mouuement des esprits, qui seruent de burin, soubs la conduite de l'ame, plustost que tirées comme les plattes peintures. L'imaginatiue donc demande vn temperament plus humide que sec, & la memoire au contraire : à raison dequoy elle semble bien placée dans l'arriere cerueau, qui est la partie de tout le cerueau la plus seche de temperament, & où les esprits

1. μνήμονες, ὡς τὰ πολλὰ καὶ πρὸς τὰς ὀργὰς ὀξύρροποί εἰσι. *In Theaeteto.*

sont plus purs & plus deliez.

Il est tres-certain que la quantité d'esprits subtils & bien purifiez dans les cauitez & autres destours, voire dans toute la substance du cerueau fait beaucoup plus pour auoir bon esprit, que le temperament. Nous auons pour preuue de cela, ce que rapporte Pline de Zoroaste grand & celebre personnage, que le cerueau dés son enfance luy battoit de telle sorte qu'il repoussoit la main que l'on apposoit dessus pour presage certain d'vne grande science. 1 *Cerebrum ita palpitasse, vt impositam repelleret manum, futuræ præsagio scientiæ.* Cela se faisoit par la force du cerueau, & par l'abondance des esprits, non en vertu du temperament chaud & sec de l'imaginatiue: car on ne pourroit iamais paruenir à vn tel battement, sans auoir le tẽperament de la folie. Mais de plus il y a de certains ressorts qui nous sont incognus, & lesquels nous voudrions en vain rapporter au temperament ou aux esprits.

1. *Plinius cap. 16. lib. 7. nat. hist.*

Quelques-vns pour auoir esté blessez en la teste, ont perdu la memoire des lettres seulement. Quelques autres n'ont rien oublié du tout, sinõ leurs pa-

rēs & leurs domestiques. Henry Estienne tesmoigne de luy mesme, qu'apres vne fiévre quarte il entra en vne telle haine des lettres & de l'estude, que le seul souuenir de ses liures luy blessoit l'esprit. A quels temperamens voudrions nous rapporter ces diuers effects? L'Autheur de l'Examen donc se mesconte, quand il presume par le seul temperament monstrer la difference des esprits, & enseigner les moyens d'engendrer des enfans de bon esprit.

Encore s'il se fust contenté d'vn degré de chaleur pour l'imaginatiue, on luy eust trouué des excuses; mais d'auoir passé iusques au troisiesme, c'est vne ignorance trop hardie. Les plus celebres Medecins tiennēt que pour estre sain il suffit d'vn seul degré de chaleur, & que le second à peine peut estre sans maladie, comme l'experience en est frequente apres l'vsage des alimens & des remedes chauds au second degré. Cela estant ainsi recognu, il faut estre malade pour auoir bonne imaginatiue, selon les maximes de l'Examen. Quand ceste question est mise en auant, si l'Opium est vn plus grand venin que l'Euphorbe:

l'on respond que l'Opium est beaucoup pire, à raison que le temperament de la santé estant vn degré, ou pour le plus deux degrez de chaleur; l'Opium qui est froid au quatriesme est plus esloigné de nostre temperament, que l'Euphorbe, qui a quatre degrez de chaleur.

Platon & Aristote enseignent, que ceux qui ont bonne imaginatiue, & le cerueau humide ont bon esprit; & que l'on recognoist cela par la mollesse & delicatesse de la chair & de la peau, τῇ μαλακοσαρκίᾳ. Ceste faculté d'imaginer donc consiste plus en humidité qu'en tout autre temperament; veu mesme qu'elle est blessée de trop de chaleur, comme nous voyons souuent que les malades de fiévre sõt troublez en leurs imaginations. C'est que l'excez est contraire à toutes les facultez: car comme la memoire qui demãde plus le sec que l'humide, faict mal sa fonction en vne teste trop seche de temperament, parce qu'il est difficile d'y bien grauer les figures: & qu'elle pert beaucoup de son pouuoir en vn cerueau trop humide, à raison que les especes y sont incõtinent effacées, selon le Prouerbe, *In aqua scri-*

tere. De mesme trop de chaleur & d'humidité blesse l'imaginatiue.

Pour toutes les actions de l'ame, le iuste temperament semble le plus vtile: & combien que la diuerse preparation des esprits ayt plus de force pour la difference des esprits que toute autre chose; & qu'il soit necessaire qu'ils ayent plus de pureté & de subtilité en certains lieux, comme au quatriesme ventricule, ils doiuẽt neãtmoins pour le mieux estre temperez en leurs qualitez & en leurs mouuemens. Il seroit plus à propos pour les actions de l'ame, comme i'ay dit ailleurs, que leurs organes n'eussent aucune des quatre qualitez elementaires: mais puis qu'il est impossible, estant composez des elemens, qu'ils ne retiennent rien de leurs qualitez, il faut pour le mieux qu'elles soyent reduites à vne iuste symmetrie, qui est à peu prés vne mesme chose. C'est ce que dit Hippocrate, qu'il ñe se trouue rien de tel pour la prudence que d'auoir vn temperament egal de feu & d'eau, de sorte que l'eau ait emprũté du feu ce qu'il a de sec, & le feu de l'eau ce qu'elle a d'humidité.

1. 1 τὸ πῦρ ἀπὸ τοῦ ὕδατος τὸ ὑγρὸν, τὸ δὲ ὕδωρ

ἀπὸ τοῦ πυρὸς τὸ ξηρόν. Comme Aristote dit que le cerueau a vne nature commune d'eau & de terre. 1 φύσιν κοινὴν ὕδατος καὶ γῆς.

Lib. 1. de dieta.

1. Cap. 7. lib. 2. de part. anim.

Il dit 2 que le temperament froid n'est propre à aucune differēce d'esprit; c'est contre sa doctrine, comme ie luy feray voir par les textes mesmes de son Examen. Il croit apres Aristote, 3 qu'entre les bestes celles-là ont plus de prudence, qui en leur temperament ont plus de froideur & de secheresse, comme les fourmis & les abeilles, 4 *que en su temperamento tienen mas frialdad y sequedad; como son las hormigas, y auejas.* Et ailleurs il louë comme cause de la science, & de la prudence du fourmy, ce temperament de son cerueau, *la temperatura que la hormiga tienen en su celebro.* En ce peu de paroles il commet deux grandes fautes; l'vne en ce qu'il se contrarie touchant le temperament froid: l'autre en ce qu'il fait mētion du cerueau du fourmy, lequel neantmoins n'a point de cerueau: car ces deux effects d'estre froid de temperament & de n'auoir point de cerueau dependent en ce petit animal d'vne mesme cause, qui est le manque-

2. Exam. ch. 5.

3. Esp. 68. b. chap. 5.

4. Ex. chap. 4. Espag. 47. b. fr. 24. a.

ment de sang, [1] ἡ ἀναιμία. S'il est vray que le temperament froid soit inutile aux actions de l'ame, pourquoy dit-il qu'vn enfant incontinent apres estre né pourroit discourir & raisonner, s'il auoit esté par la nature formé de semence froide & seche, [2] *en naciendo supiera luego discurrir y raciocinar.* Pourquoy enseigne t'il que les enfans des vieillards peu de iours apres qu'ils sont nés commencent à philosopher, à raison qu'ils sont de temperament froid, qui conuient mieux pour les operations de l'ame raisonnable? *Porque il temperamento* [3] *fryo y seco es muy apropriado para las obras del anima racional.* Quelqu'vn pourra respondre que l'Examen ne blasme pas la qualité du froid, sinon considerée simplement, & non quand elle est accõpagnée du sec, car alors il est d'accord qu'elle conuient fort pour la faculté de l'entendement; & que tous les lieux alleguez cy deuant ne sont point contraires, estant ainsi entendus. Mais ceste responce ne suffit pas: car il est certain que le froid mesmes ainsi consideré est vtile pour les actions de l'ame.

Puisque le cerueau est froid naturel-

1. Apud Arist. cap. 7. lib. 2. de partib. animal.

2. Exam. ch. 4. Esp. pag. 50. b. 51. a. fr. 26. a.

3. Ibid. Esp. pag. 57. b. fr. 30. a.

lement, & selon Aristote le plus froid de toutes les parties du corps, [1] ψυχρότατον τῶν ἐν τῷ σώματι μορίων. C'est vne grande coniecture, que le temperament froid conuient aux facultez, que la nature a logées en ceste partie. Le mesme Philosophe dit que certains hommes sont veus auoir plus de prudence & de conduite, à raison qu'ils ont plus de sang froid, toutefois, dit-il, non tant à raison de leur froideur, que de la pureté & tenuité du sang, οὐ διὰ τὴν ψυχρότητα τοῦ αἵματος, ἀλλὰ διὰ τὴν λεπτότητα μᾶλλον καὶ τὸ καθαρόν. Ailleurs encore au rapport de l'Examen, il dit que les hommes qui habitent les pays chauds sont plus sages, à raisõ qu'ils sont plus froids interieurement, διὰ τὸ κατέψυχθαι. Ceste qualité donc n'est pas inutile à l'ame, selon Aristote, qui en ces lieux-là la cõsidere simple & non accompagnée d'autres : car il en eust fait mention, comme en ce qu'il a dit de la pureté & tenuité du sang. *Paulò ante.*

[1] Cap. 7. lib. 7. de part. anim.

Le froid est vne qualité qui sert de bride à la promptitude des esprits, & qui les empesche d'estre precipitez en leurs actions ; au moyen dequoy l'ame

s'arreste dauantage sur ce qu'elle cherche; de sorte qu'elle prend loisir de penetrer dans les difficultez, d'esclaircir ce qui est obscur, de demesler ce qui est confus, de trouuer ce qui est caché, & de mettre en lumiere plus de belles inuentions, que les esprits qui ont dauantage de chaleur. Ainsi au pays de Thrace, le froid, comme dit Pline, [1] rend les terres plus fertiles, *Est fertilis Thracia frugum rigore.* Ainsi l'on fait estat communement d'vn esprit froid, comme d'vn esprit solide, meur, resolu, & qui n'auance rien temerairement.

1. *Cap. 4. lib. 17. nat. hist.*

Ce Sage, [2] qui respond pour l'Examen, que dans les autheurs, quand on lit que le froid sert à l'entendement, & que les froids de cerueau, les melancholiques & les Meridionaux sont prudẽts, sages & ingenieux; là le froid se prend pour vne grãde moderation de chaleur, merite d'estre suiuy en ceste explicatiõ: mais si le froid est la cause de ceste grãde moderation de chaleur, pourquoy veut on qu'il soit inutile, pour la difference des esprits? L'on pourra dire de mesme, puisque le cerueau, qui est le domicile des sciences, est froid de temperament,

2. *Charron en son liure de la sagesse.*

que la chaleur qui luy est enuoyée des autres parties n'est que pour le moderer & le reduire à vne iuste proportion, Si l'on dit qu'il n'y a riē de froid actuellement dans le cerueau, l'on pourra repartir, qu'il n'y a rien de sec aussi actuellement, combien que ceste qualité serue à l'intellect, comme ce Sage croit, selon l'opinion de l'Examen, duquel il a tiré ce qu'il a peu pour son liure de la sagesse.

Pour les actions propres de l'entendement il n'est besoin ny des parties du corps, ny des qualitez elementaires.

CHAP. XVII.



COMME il a obligé l'imaginatiue & la memoire, aux loix des qualitez elementaires; il poursuit de mesme pour ce qui est de l'entendement, & soustient que le temperament sec cōuient mieux pour ses ope-

rations. Quant aux deux premieres, il n'y a point de doute, puis qu'elles sont facultez materielles. C'est vne doctrine receuë de trop long temps pour estre contredite. Mais pour ce qui est de l'intellect, il commet tant d'absurditez, que i'apprehende d'en entreprendre la correction, *Mallem Augiæ stabulum.*

De penser, dit-il, que l'ame raisonnable estant au corps puisse exercer son œuure, sans estre aydée de quelque instrument materiel; c'est contre toute la Philosophie naturelle. 1 *Sin tener organo corporal que le aiude, es contra toda la philosophia natural.* Cas estrange, tous les meilleurs Philosophes qui ont esté depuis Aristote ont creu l'ame raisonnable immaterielle, tant pour le regard de son essence, que de son operation: & pour preuue de cela, Aristote, qui est le pere des sciences, apporte des raisons, ausquelles l'Examen mesme trouue de la force & de l'energie: & neantmoins il obstine que ceste opinion est contre toute la Philosophie naturelle. Il eust mieux faict d'accuser son ignorãce, que de se presẽter ainsi armé à la legere, pour prendre à partie cét autheur incomparable,

1. Exam. ch. 5. Esp. pag. 66. a. Frac. 35. a.

rable, qui a plus acquis de credit par les lettres, que son disciple Alexandre par les armes; & qui a tant d'authorité entre les doctes, que ses sentences ont force de loy, & passent pour arrests en matiere de doctrine. Toutefois parce qu'il estoit homme, c'est à dire, suiet à faillir comme les autres; & voyant le mespris que nostre autheur Espagnol fait de ses maximes, pour donner cours à son Examen; i'ay resolu icy d'examiner sans passion & l'vn & l'autre, pour receuoir la verité de quelque part qu'elle se presente. Puisque l'on tient que les fautes ne sont point tant perilleuses en tout autre suiet, ny les recherches plus penibles, ny les heureuses rencontres de plus de fruict, il est raisonnable de ne fauoriser de particuliere affection ny l'vn ny l'autre, & ne rechercher la verité que dans les voyes de la raison & du iugement.

Il produit donc deux raisons d'Aristote, ausquelles il respond, en intention de les rendre nulles. 1 La premiere, qu'estant le propre de l'entendement de cognoistre toutes choses materielles; s'il faisoit son action par instrumens *Deux raisons d'Aristote.* *1. Raison.*

corporels, cela l'empescheroit de les comprendre, comme nous voyons aux sens exterieurs: pour exemple si le goust
1. est amer, 1 tout ce que la langue touche luy semble d'vne mesme saueur. *Intus existens prohibet extraneum.* 2 τὸ παρεμφαινόμενον κωλύει τὸ ἀλλότριον. L'Examen respond que ceste consequence est mal prise, & qu'elle ne vaut rien; dautant que pour se seruir d'instrumens materiels, il n'est pas exclus de pouuoir cognoistre les choses materielles: veu que la composition de l'organe n'altere point la faculté. Il apporte pour exemple l'organe du toucher, qui a les quatre qualitez, & neantmoins les perçoit, le dur aussi, le mol & la quantité, combien qu'il soit dur, ou mol, & grand ou petit. Ainsi l'œil, dit-il, n'est pas priué de cognoistre toutes les figures, & les quantitez des obiects, combien qu'il ayt sa quantité & sa propre figure.

1. Todo quâto toca légua, tiene el mesmo sabos. *Ex. ch. 6. Esp. pag. 81. a.*

2. *Arist. cap. 4. lib. 3. de anima ex Platone in Timæo. pag. 535. a.*

Pour vuider ce different, il n'y a autre affaire qu'à examiner la maxime *intus existens, &c.* & s'il est vray ce que dit Aristote, que le sens doit estre priué du sensible, pour estre capable d'en receuoir l'espece. Ce qui fait pour Aristo-

te est l'experience ; car comme aux choses artificielles nous voyons que les parfumeurs, pour exemple, [1] lors qu'il veulent composer quelque paste ou poudre de bonne odeur, prennent pour base quelque huile ou poudre qui n'a nulle odeur, afin que le musc, la ciuette, ou l'ambre gris, qui seroient mestez auec ce recipient ne soient point alterez par l'odeur qu'il pourroit auoir. Et comme la premiere matiere pour estre susceptible de toutes sortes de formes ne deuoit auoir aucune forme, [2] ἄμορφον εἶναι ἁπάντων τῶν εἰδῶν. Ainsi voyõs nous que tous les sens, pour estre libres en leurs actiõs, doiuent estre priuez des qualitez, sur lesquelles est faicte leur actiõ. L'œil qui est le sentiment des couleurs est veu n'auoir aucune couleur particuliere : parce que s'il en auoit quelqu'vne, il seroit engagé à ceste-là seulement, & perdroit le pouuoir & la liberté de receuoir les autres couleurs. Cela se voit en la jaunisse, où les membranes de l'œil pour estre teintes d humeur jaune & bilieuse, sont cause que toutes sortes d'obiects semblent estre de ceste mesme couleur : de mesme en la meurtrisseure dite *Sugil-*

1. *Apud Platon. in Timæo.*

2. *Plato ib.*

latio, ὑπόσφαγμα, toutes choses paroissent rouges, à raison que le sang qui s'est coulé entre les tuniques de l'œil, faict que tous les obiects paroissent de couleur de sang.

Voila comme doit estre examinée ceste question des sens, les considerant selon leurs propres obiects, & non selon les sensibles communs, comme l'autheur de l'Examen, qui dispute en cela de mauuaise foy cōtre Aristote. I'expliqueray cecy plus clairement, pour rendre le tout plus intelligible.

Les Philosophes appellent sensible propre l'obiet qui est dedié à vn sēs particulier, comme la couleur à la veuë : le sensible commun est ce qui est compris & perceu par plusieurs sens, comme la figure, le nombre, la quantité, le mouuement & autres qui n'appartiennent point à vn sens seul & particulier, mais à plusieurs ; comme nous voyons que la figure & la quantité de quelques corps sont cognuës par la veuë & par le toucher. Quand donc l'Examen dit que la figure de l'œil, n'empesche point qu'il ne perçoiue les figures de toutes choses; il cache malicieusement la verité, &

conniue auec la falsité de son opinion. Car puisque la figure & la quantité, ne sont point les propres obiects de la veüe, il n'est pas necessaire que l'œil soit priué de figure & de quantité, pour perceuoir la figure & la quantité. La raison est, parce que le sensible propre, pour exemple, la couleur ne peut estre perceuë par l'œil coloré d'vne autre couleur, à raison que l'espece de la couleur qui est portée à l'œil, n'a point assez de force pour alterer l'œil, au preiudice de ceste couleur qu'il a, laquelle ayant preoccupé realement la substance de l'œil, fait perdre coup à l'espece qui luy vient du dehors, & luy fait porter ses liurées. Mais le sensible commun qui ne produit point d'espece, pour estre perceu par l'œil, ains se donne entrée seulement dans l'œil, en modifiant l'espece du sensible propre, qui est la couleur (attendu que l'œil ny les autres sens ne comprennent pas les formes simples des accidens, pour exemple, l'œil, les couleurs toutes nuës, mais la chose colorée.) Cela est cause que l'œil, qui a figure n'est point empesché en la perception des autres figures. Il deuoit donc

battre Aristote auec d'autres armes.

La chaleur, dit-il, qui est en la main n'empesche pas le sens du toucher, de cognoistre la chaleur qui est en la pierre. Ie responds que le principal instrument du toucher, τὸ κριτήριον, est la peau celle principalement des bouts des doigts, notamment du second. Or parce qu'il est impossible que quelque substance icy bas, soit composée des quatre elemens, sans auoir part à leurs qualitez, nature a monstré en cela son industrie d'auoir donné à la peau, nommément de la main & des bouts des doigts vn temperament esgal, qui est en cela tout ce qui luy estoit possible. Car les qualitez cõtraires s'estans deprimées l'vne l'autre, & estans cessées toutes leurs inimitiez, elles se trouuẽt par vne iuste proportiõ en tel estat, que si elles estoiẽt du tout éteintes & amorties. Ainsi l'eau tiede est tellement indifferente au toucher, que ceste tiedeur qui est vne participation de chaud & de froid en pareil degré, semble estre vne priuatiõ de ces mesmes qualitez. Les bouts des doigts donc ainsi temperez n'ont rien qui leur empesche la perceptiõ des pre-

Leg. infr. 167.

mieres & secondes qualitez ; car comme ils sont temperez pour le fait des premieres, ils le sont aussi pour ce qui est des secondes, veu qu'ils sont composez de nerfs qui sont durs, & de chair molle & delicate, dont resulte vne moyenne substance pour estre capables de cognoistre le dur & mol.

Le iuste temperament donc sert de substitut à la priuation des qualitez, qui est impossible à la nature, & pour ceste raison l'homme a le sens du toucher tres exquis, d'autant qu'il est le plus tẽperé entre les animaux. Par ce moyen les raisons de l'Examen semblẽt foibles contre celles d'Aristote pour ce qui regarde le sens du toucher & de la veuë. Car il ne dit riẽ des trois autres, ou pour briefueté, ou pour n'y auoir rien trouué qui peust auancer sa nouuelle doctrine.

L'oreille pour pouuoir receuoir toutes sortes de sons doit estre calme & destituée de tout bruit : attendu que si elle en auoit quelqu'vn interieurement, comme des tintoüins ou brouſſemens, elle ne pourroit oüir les sons du dehors en pareil degré. De mesme les organes

de l'odorat ne doiuent auoir aucune odeur, veu que l'experience ordinaire nous apprend que toutes choses semblent de mauuaise odeur à ceux qui ont au dedans du nés quelque vlcere putride, parce que le vice qui est en l'organe, touche & altere le sens, comme s'il estoit en l'obiet. *Nō refert si res ipsa male oleat, aut ipsum sensorium.* Pour ce qui est du goust, chacū sçait que la lāgue & le palais, estāt abbruuez des qualitez de quelque mauuaise humeur ne sentent rien des autres saueurs, parce que la qualité qui est attachée à l'organe s'attribue à elle seule, l'application de la faculté. C'est ce que dit Galien, & qui peut estre confirmé par l'exemple de l'autheur de l'Examen, que les opinions fausses quelquefois prennent place tellemēt dans les esprits des hommes, qu'elles les rendent non seulement sourds, mais aussi aueugles, mesmes en choses qui sont apparentes à
1. Galenus. vn chacun. ἀλλὰ ϛ τυφλοὺς ἐργάζονται, τῶν τοῖς ἄλλοις ἐναργῶς ὁρωμένων.

Il faut donc pour l'operatiō des sens, qu'ils soyent priuez de leurs propres obiects, mais qu'ils les perçoiuent seulement par leurs especes. Tout ainsi qu'vn

iuge qui porte quelque particuliere affection à l'vne des parties, ne rend pas bien la iustice: De mesme quand l'œil est teint de quelque couleur, il n'est pas capable de bien perceuoir les autres couleurs. Cela est veu encor aux bestes brutes: car pource qu'elles ont toutes vne inclination à quelque chose, qui leur est particuliere & naturelle elles sont incapables de toutes autres habiletez, à raison que toute leur industrie est employée & occupée à ceste premiere action; & en cela l'art differe de la nature: attendu, comme dit diuinement Aristote, que la nature faict tousiours vn pour vn, ἡ φύσις ποιεῖ ἓν πρὸς ἕν. Mais l'art vn pour plusieurs, ἡ δὲ τέχνη ἓν πρὸς πολλά. C'est que volontiers chaque chose naturelle n'est gueres dediée qu'à vn certain office, mais l'homme, qui doit iouïr de tous les thresors de la nature, qui a des ressorts incognus à la nature (veu qu'il a quelque chose de diuin à raison de son intellect) pour estre capable de tout, a esté mis au monde tout nud, destitué de tout instinct, de toute inclination, de toute proprieté, & est pour ceste occasion la plus chetiue

creature de toutes au premier point de sa vie. Pourquoy Aristote approuue ce que disoit Anaxagoras, que l'intellect est d'vne nature simple, ὁ νοῦς ἀμιγής, & qu'il n'a rien de communication pour estre meslé auec les choses corporelles,
1. [1] οὐδὲ μεμῖχθαι αὐτὸν τῷ σώματι. Mais ce que dit Empedocles, dont l'Examen veut faire icy son profit, n'est pas receuable, que toutes choses sont cognuës par leurs semblables, τὰ ὅμοια τῶν ὁμοίων εἶναι γνωριστικά, & que l'ame pour cognoistre toutes choses doit estre constituée des principes de toutes choses.

Leg. Themist. cap. 16. lib. 6. de anima.

Pour mettre fin à ceste dispute, l'autheur de l'Examen est en tort de s'estre opposé mal à propos à la doctrine d'Aristote, comme il est aisé de le conuaincre par ses paroles mesmes, tirées d'vn autre lieu, ou le suiet ne requeroit point qu'il se passionnast, comme icy contre la verité. Les puissances, dit-il, qui gouuernent l'homme sont priuées des qualitez de leurs obiects, afin qu'elles puissent connoistre & iuger de toutes leurs
2. » differences. [2] Les yeux ont cela, les-
» quels ayans à receuoir toutes les figu-
» res & toutes les couleurs, par conse-

Exam. ch. 12. p. 212. b. 213. a.

quent sont priuez totalement d'icel- „ les; car s'ils estoient palles comme en „ la iaunisse, tous obiets leur semble- „ roient de mesme couleur. Par ce moyen il se condamne soy-mesme approuuant d'Aristote ce qu'il auoit reprouué & blasmé parauant, & fait voir qu'il n'y a que de la contrarieté en ses conceptions & de l'incertitude en ses maximes.

Esto tienen los oyos que auiẽdo de rescebir en si todas las figuras y colores, fue menester priuar los total mẽte dellas, &c.

L'autre raison d'Aristote, contre laquelle encore il dispute, est ceste-cy. Si l'entendement operoit par organes materiels, qu'il seroit susceptible de qualitez, & que cela repugne à la nature de l'ame, qui est vne substance sans matiere. Il respond que ceste raison a moins de force, & est plus legere que la premiere, & blasme la conclusion; parce que l'entendement, dit-il, qui n'est qu'vn accident, ne peut pas estre suiet d'vn autre accident; de sorte qu'il n'importe pas que l'entendement ayt le cerueau pour son organe, puisque le cerueau est le suiet de la chaleur, & non l'entendement. Pour ne cognoistre & n'entendre pas Aristote, il veut luy apprendre le moyen de disputer. Quand le Philosophe dit l'intellect, il entend l'ame intel-

Exam. ch. 11. pag. Esp. 212.

Seconde raisõ d'Aristote.

ligente, τὴν νοητικὴν ψυχὴν, laquelle pour ses operations propres n'employe ny le temperament, ny la matiere d'aucune des parties du corps, parce qu'elle seroit materielle & temperée. Si elle ne pouuoit entendre sans chaleur, son action seroit liée à ceste qualité; de sorte qu'elle seroit chaude & materielle necessairement. Nous ne cognoissons l'ame sensitiue estre materielle, sinon parce que son operation est materielle: & si nous accordons que l'ame raisonnable à son action de mesme sorte, comme pretend l'Examen, sera t'elle point materielle & corruptible cõme la sensitiue, quoy qu'elle soit plus esleuée d'vn degré, comme la sensitiue au dessus de la vegetatiue?

Il replique encore que l'ame pour se seruir d'organes materiels ne doit pas estre iugée corruptible, & qu'il y a d'autres raisons plus certaines pour prouuer qu'elle est immortelle, comme il promet d'en discourir au septiesme Chapitre; où toutefois il ne dit rien qui approche des moindres raisõs d'Aristote.

Tout bien consideré donc, & curieusement examiné, nous deuons nous te-

nir dans la doctrine d'Aristote & de son eschole. L'intellect ne peut estre immortel, s'il est meslé auec la matiere, ou si en son action propre il opere materiellement, c'est à dire, s'il vse d'organes materiels. Or il seroit meslé auec la matiere, si les formes qu'il reçoit estoient materielles, attendu que l'intellect est fait vn auec la chose intelligible. [1] τὸ αὐτό ἐστι τὸ νοοῦν καὶ τὸ νοούμενον : de necessité donc il seroit corruptible, ou au moins d'vne part materiel & corruptible, & d'autre part immateriel & incorruptible; contradiction qui ne peut auoir lieu en la nature. Il est certain que les especes, de materielles qu'elles estoient en l'imaginatiue, deuiennent immaterielles en l'intellect, non qu'il conuertisse la matiere en non matiere, car cela est impossible: mais parce que l'excellence de sa nature oste aux especes materielles toutes les conditions de la matiere: & ceste puissance de l'ame raisonnable, dit Aristote, [2] est comme la lumiere; laquelle fait que les couleurs qui n'estoiẽt qu'en puissance deuiennent couleurs actuellement, οἷον τὸ φῶς ὃ ποιεῖ τὰ δυνάμει ὄντα χρώματα, ἐνεργείᾳ χρώματα. C'est qu'e-

1. Arist. cap. 4. lib. 3. de anima.

2. Cap. 5. lib. 3. de anima 59. gr. 4.

stant materielles en l'imaginatiue, elles ne sont intelligibles qu'en puissance: mais apres que la matiere en a esté separée, ἀποτεμνομένης τῆς ὕλης, dit [1] Themistius, elles sont faictes intelligibles actuellement, ἐνεργείᾳ. Elles peuuent tousiours neantmoins estre dictes especes materielles, parce qu'elles sont representations de choses materielles; mais pourtant elles sont vrayement sans matiere; & l'intellect ne les pourroit pas comprendre telles, s'il estoit materiel. L'intellect donc est separable & sans matiere, χώριστος καὶ ἀμιγής, pour le regard de son essence & des formes intelligibles: car soit qu'elles soiēt actuellement immaterielles, ou que l'intellect leur oste la matiere τῷ λόγῳ μόνῳ, *sola ratione*, comme la ligne est considérée aux Mathematiques; tousiours elles sont immaterielles en quelque maniere: & l'intellect sēble faire en cela quelque effort, afin qu'il surmonte & gaigne le dessus de la matiere, ἵνα κρατῇ ὁ νοῦς, disoit tres doctement Anaxagoras, c'est à dire, ἵνα γνωρίζῃ, afin qu'il cognoisse & qu'il entende, comme l'interprete Aristote, à raison que par ce moyen, &

1. Cap 21. lib. 3. de anima. 87. b.

non autrement, les especes deuiennent intelligibles.

L'Examen dit que la composition de l'organe n'empesche point la faculté. Cela est faux, notamment estant appliqué à l'intellect : puisque l'intellect ne s'aide point d'especes materielles, comme i'ay demonstré nagueres, à quel propos se seruir d'instrumens materiels? s'il auoit en soy quelque matiere ou alliance auec quelque organe materiel; cela l'empescheroit de receuoir ce qui luy viendroit d'vne autre nature. C'est à dire que s'il estoit materiel en quelque sorte, il ne pourroit comprendre ny considerer rien d'immateriel; & estant immateriel, il ne pourroit rien conceuoir materiellement; à raison que ce qui est de trop en la faculté ferme le passage à tout ce qui luy vient d'ailleurs, comme s'il estoit d'vne autre nature, ἀντιφράττει τὸ ἐνυπάρχον τὰ ἄλλα ὥσπερ ἀλλότρια, dit Themistius, qui est ce que dit Aristote en autres termes, τὸ παρεμφαινόμενον κωλύει τὸ ἀλλότριον.

Il est vray que l'imaginatiue qui est materielle, ne laisse pas de receuoir les especes materielles: mais il faut noter

que la nature en cela se conduit comme au sentiment du toucher, l'organe duquel, quoy qu'il ayt de la chaleur, est neantmoins susceptible de chaleur, par
de la nature le moyen de la prudence, comme i'ay
1. dit cy deuant, car ne luy pouuant oster
en ce mesme Chap. les qualitez, elle les a reduites à vne iuste proportion, & en tel estat, que si elles n'estoient point : comme elle a pratiqué cela mesme en l'œil, pour le sentiment de la veuë : car il a vne couleur quasi non couleur, de maniere qu'il n'est point empesché en la reception des autres couleurs. De mesme, parce qu'il n'estoit pas possible, que l'imaginatiue, qui est vne faculté materielle, n'eust point ses especes materielles, elle luy a
2. donné des 2 esprits pour organes, & des especes presque sans matiere, qui est tout ce qui luy estoit possible; & selon que ces deux ont moins de matiere, ceste faculté est plus parfaicte, & approche plus prés de la faculté de l'intellect, lequel ne peut auoir aucun accord ou affinité auec la matiere, parce qu'il est immateriel, & qu'il doit comprendre toutes choses materielles ou immaterielles.
3. Ce qu'il adiouste 3. que *sensibile supra*

Sunt spiritus adeo tenues, dit Scaliger, *vt pene pro immaterialib. habeantur.* Ex. 297.3. pag. 879.

supra sensum positum non causat sensationem, qui est ce que dit Aristote, 1 ἐπιτιθέμενον ἐπὶ τὸ αἰσθητήριον οὐχ αἰσθάνεται, & apres luy Themistius, que les actions des sens ne se font pas par le toucher, mais par quelque corps moyen interposé ; ἀλλὰ διά τινος μέσου τὰς ἀντιλήψεις ποιεῖται, est tellement hors de raison qu'il n'y auroit point de raison à vouloir le refuter. Mais passons à l'immaterialité de l'ame.

Exam. ch 6. fr. pag. 48. b.

1. *Cap. 11. lib. 2. de anima.*

Deffense d'Aristote contre l'Examen pour l'immaterialité de l'ame. Qu'elle ne peut estre incorruptible, si elle n'est immaterielle.

CHAP. XVIII.



QVAND Aristote veut prouuer l'immortalité de l'ame, il se sert principalement de ceste raison, qu'elle est immaterielle, & que pour les actions de l'intellect, elle ne se

sert point des instrumens materiels du corps, comme nous auons demonstré au Chapitre precedent. Et veritablement ceste doctrine d'Aristote estoit sur le train d'estre receuë du commun consentement de tous les Sages, n'eust esté vne disgrace qui est suruenuë à ce Philosophe, que son opiniõ n'a pas esté approuuée par l'autheur de l'Examen. Il croit que cét argumẽt ne conclut point necessairement, & que l'immortalité

1\. de l'ame 1 peut estre prouuée par des demonstrations plus certaines, desquelles il promet traicter au Chapitre suiuant. Examinons tout ce qu'il desploye de raisons en ce lieu là, afin que si elles sont trouuées de meilleur aloy, nous enuoyons Aristote apprendre à disputer en Espagne. L'autheur François qui a escrit de la Sagesse, & duquel nous auõs parlé cy deuant, a non seulement suiuy les phantasies de l'Examen sur ce suiet, mais aussi trauersoit (transcrit) de mot apres autre ce qu'il a iugé à propos d'estre inseré dans son liure. C'est aux beaux esprits de ne se laisser pas legerement emporter aux resveries plausibles de ces deux Sages.

Que otros argumẽtos ay mas firmes con que hazerlo, de los quales tractaremos en el capi que se signe. *Espag.* 88. *b. fr.* 49. *a. chap.* 6.

Si Dieu, dit il, fait vn homme en lieux temperez, il le rend ingenieux & discret: mais si la region n'est point temperée, elle les engendre tous fols & ignorans. [1] *Si Dios haze vn hombre en lugares templados, le saca muy ingenioso y discreto; y si es la region destemplada, todos los egendra estultos y necios.* Et neantmoins, dit-il, Dieu demeure eternel & incorruptible. L'ame donc peut de mesme se seruir du temperament auec autres instrumens materiels, & nonobstant demeurer incorruptible. C'est commencer à entrer en matiere d'vne mauuaise sorte, que d'employer à la teste de ceste dispute vn argument si foible contre vn si puissant ennemy. Il auoit promis de donner des preuues de l'immortalité de l'ame plus certaines que celles d'Aristote, & le voicy, *armatus subulâ*, qui commence à nous desployer des bayes & des bagatelles.

Raison 1. Ex.

1. *Chap. 8. Esp. 101.a. fr. 57.b.*

Si Dieu ne pouuoit parfaire aucun ouurage sans l'aide du Ciel, ou des elemens, ou d'autres causes secondes & materielles, nous auriõs grãde raison de douter s'il seroit immateriel & eternel; mais cõme nous sçauõs d'vne verité in-

1. Response.

faillible, que ceste premiere cause peut creer toute matiere sans se mesler à la matiere,& faire toutes choses sans autre ministere que de sa toute-puissance. Qu'il a creé tout le monde, sans aide que de sa bõté & sans autre matiere que le rien. C'est assez de suiet pour croire qu'il est d'vne essence infinie, spirituelle, eternelle & incorruptible. Il s'est ainsi conduit en ses premiers ouurages, c'est à dire en la creation du mõde: mais lors que toutes substances materielles ont esté en estre,& qu'elles ont receu de sa toute-bonté le moyen de se conseruer ou en leur estre particulier, ou selon l'espece par la generation, laquelle se pratique diuersement, selon la diuersité des agens particuliers, sous la conduite des causes generales & equiuoques, qui sont le Ciel & le Soleil: c'est vn pouuoir qu'il leur a laissé, lequel communement est appellé nature, à laquelle on doit attribuer tous les effects des secondes causes. De sorte que quand bien il seroit vray, comme il dit, que la region froide de la Scythie ou Tartarie, ne peut produire que des esprits fols & ignorans, Dieu ne seroit pas la cause de

cela immediatement; mais la nature, parce que si Dieu vouloit faire cela de son chef, il n'auroit besoin ny du ciel, ny des elemens. Aussi quand nous recherchons les causes des effets d'icy bas nous essayons tousiours de les trouuer dans l'œconomie de la nature, plustost que dans les thresors de la diuinité qui nous sont cachez. A raison que ce seroit exterminer toute sorte de science, que d'auoir recours à la volonté de Dieu, & nō aux autres causes inferieures, en toutes difficultez. Tout ce qu'il dit donc de la Grece & de la Scythie doit estre rapporté à la nature, comme effects qui luy appartiennent, & non à Dieu sinon mediatement; car si Dieu faisoit tout cela immediatement, ce seroit, comme i'ay dit, sans communication auec la matiere: De maniere que sans ayde d'aucunes causes secondes il pourroit remplir toute la France, la Grece, l'Espagne, l'Italie, d'ignorance, & de stupidité, la Scythie & la Moscouie de doctrine & de sagesse.

Le mesme soustien doit estre fait de l'ame raisonnable, sous la puissance de laquelle en l'homme les facultez mat-

rielles fōt leurs operatiōs par le moyen du temperament & des parties instrumentaires du corps, quoy qu'elle soit immortelle, à raison que cela ne la priue point du pouuoir qu'elle a d'exercer les facultez qui sont de son propre, sans aucune aide materielle. Tout ainsi donc que Dieu ne seroit point immateriel & eternel, s'il ne pouuoit rien effectuer sans la matiere: De mesme l'ame raisonnable ne seroit ny spirituelle ny incorruptible, si elle ne pouuoit faire aucune action que par instrumens materiels. Si l'autheur de l'Examen eust demonstré par les forces de son bel esprit que l'intellect & la volonté operent par le temperament, librement i'eusses acquiescé à ceste dispute.

Tout ce que l'ame raisonnable peut auoir besoin des sens, qui sont facultez materielles du corps, est qu'ils luy soiēt fidelles messagers, & qu'ils luy rapportēt naïuemēt & au vray les especes ou les images des choses externes; parce qu'estant associée auec le corps, elle luy est aucunement obligée, mais non iusques là qu'elle s'en doiue seruir, sinon pour s'instruire de ce qui est du dehors par les

images. C'eſt comme au procés, où les rapporteurs fõt voir au iuge ce qui s'eſt paſſé entre les parties plaidantes : car ſur la fidelité de leurs rapports le iuge peut ſans mettre la main aux procedures, conceuoir & ſe former en ſon eſprit le iugement qu'il doit rendre, & qu'il prononce puis apres. Les ſens ſont les rapporteurs. L'intellect eſt le iuge qui entend & conçoit tout, & donne le iugement, ſans toucher aux parchemins, qui ſont les eſpeces materielles. Puis il prononce la ſentence luy meſme, qui eſt *verbum mentis*, ou il la fait prononcer par vn cõmis, qui eſt la langue, outre qu'elle eſt inſerée au greffe dans les regiſtres du conſeil, qui eſt la memoire ſenſitiue ou intellectuelle. Quand donc les facultez materielles rapportent à faux, comme en la phreneſie, cela eſt comme vn nuage obſcur qui cache le ſoleil, de ſorte que l'homme alors eſt gouuerné par les ſens ainſi que les beſtes, non que le ſoleil ſoit bleſſé, c'eſt à dire, l'intellect, comme quelques-vns anciennement nommoient les eclipſes les maladies des aſtres, *ſiderum labores*: mais parce qu'il y a de l'empeſchement de la part des

sens, pourquoy les especes ne luy sont representées que confusément & en mauuais ordre.

1. Raison 2. Exam. ch. 7. pag. 58. b & 64. a. b. Il adiouste, [1] que les demons, pour operer se seruent de qualitez materielles, qu'ils sont offensez d'aucunes d'icelles, & d'autres ils reçoiuent du contentement & du plaisir: pour ceste occasion qu'ils fuyent ou appetent certaines demeures, sans estre pour tout cela suiets à corruption; & il prouue cét article par vn grand nombre d'exemples, tirez principalement de l'Escriture.

1. Respõse. Mais afin de couper cours à toutes ses raisons, ie luy accorde que les demons font des operations materielles, mais sans participer toutes-fois aux accidens & dispositions de la matiere: pour exemple, quand vne intelligence fait mouuoir son ciel, selon Aristote, de l'Orient en l'Occident; c'est vne action materielle, qui ne rend point l'intelligence materielle, à raison que pour ce mouuement elle ne touche le Ciel, que de sa vertu, per *contactum virtutis*. Mais cõme par ceste raison & autres semblables l'on ne peut pas conclure que l'ame ou l'intelligen-

ce soit materielle, aussi ne pouuõs nous pas inferer qu'elle soit sans ~~merite~~ matiere, veu que l'ame sensitiue meut biẽ les esprits des nerfs pour le mouuement du corps *per contactum virtutis* seulement, combien qu'elle soit materielle & corruptible. Il faut donc auoir recours à autres raisons, & d'autres operatiõs pour prouuer l'immaterialité des ames & des intelligences. Or parce qu'il est impossible de mieux prouuer l'immaterialité de l'ame raisonnable, que par l'immaterialité de ses propres operations, il deuoit demonstrer suffisamment, que l'ame raisonnable, combien que ses operations soyent materielles ne laisse pas d'estre immaterielle & incorruptible; comme le contraire a esté disputé & prouué diuinement par Aristote.

Les puissances, dit-il, se cognoissent par les actions. Puis donc que le diable *Raison 3.*
sentoit la racine que Salomon faisoit *Exam.*
flairer aux demoniaques : puis qu'il entendoit la musique de Dauid : puis que les demons parlent dans les possedez : puis qu'ils appetent & abhorrent certaines choses, ce sont autant de preu-

ues certaines qu'ils cognoiſſent par eſpeces ſenſibles & materielles, comme les ames raiſonnables, ſans eſtre corruptibles. Il s'abuſe en tout cela, & ſe trauaille l'eſprit inutilemẽt. Ie ſçay que de long temps on nous veut faire croire mille ſottiſes des demons, comme aux enfans, quād on les menace des eſprits: mais les eſprits bien faits & qui ſçauent ce que diſoit Epicharmus, que les nerfs de la ſageſſe, νεῦροι τῆς σοφίας, conſiſtent à ne croire pas temerairement: ſçauent bien diſtinguer le vray d'auec le faux, & ne preſter pas l'oreille aux impoſtures. Ils diſent que les demons ſe plaiſent aux lieux ſolitaires & abandonnez, qu'ils ayment le ſang & la farine, au rapport de Iamblicus: qu'ils ſont attirez par paroles & par characteres, ſous certaines conſtellations: qu'ils ont en horreur l'herbe Millepertuis, nommée pour ce ſuiet *fuga dæmonum*, chaſſe-diable: l'odeur des cornes bruſlées d'vne Cheure, & des excremens humains. Tout cela n'eſt qu'vne pure reſuerie, ou bien s'il y a quelque verité cachée, il eſt beſoin de remuer d'autres raiſons pour la deſcouurir & ne nous arreſter pas à ce

Reſponſe.

qu'en pensent le vulgaire & l'Autheur de l'Examen, lequel a tort de blasmer les Philosophes vulgaires ; veu que luy mesme est triuial en ses raisons, peu releué en ses discours, & plus impertinent que les esprits bas d'vne populace.

Les demõs qui n'ont point de corps ne peuuent receuoir aucune action ou impression du corps, & mesmes, comme dit doctement Valesius, quand ils seroient corporels, s'ils n'estoyent aussi corruptibles, ils ne pourroient pas estre susceptibles de plaisir & de douleur : parce que ces deux qualitez ne peuuent estre sans sentiment, ny le sentiment sans organes, qui ayent vne mesme nature que les choses sensibles. Il faut dõc que les substances qui reçoiuẽt naturellement les actions des choses corruptibles, soyent corruptibles aussi. I'ay dit naturellement, parce que Dieu, qui a vne vertu infinie, & qui n'est nullement obligé aux loix de la nature, c'est à dire, à l'ordre qu'il a estably dans le monde, peut donner la faculté aux corps d'alterer ce qui n'a point de corps, & aux substances immaterielles, de perceuoir

toutes sortes de sensibles. Mais tout cela, comme i'ay dit, par voyes surnaturelles & extraordinaires. Ainsi le demon de Saul fut chassé par la musique de Dauid, & celuy de Tobie par l'odeur du foye d'vn certain poisson. Ainsi Salomon chassoit les demõs par l'odeur d'vne racine. Ainsi quelques exorcistes vsẽt de l'odeur de la Ruë & d'autres simples pour deliurer les possedez; non que ces remedes operent naturellement & en qualité de sensibles: mais ou par la vertu qui leur est donnée de Dieu, ou par l'illusion des demons, ou par la tromperie des Magiciens & des Sorciers. Ceux qui ont creu que les demons ont corps ou d'air ou de feu, ou de quelque autre substance subtile & deliée, ont eu opinion aussi que la solution de continuité leur est dommageable, qu'ils craignent le trenchant de l'espée, & qu'ils peuuent estre chassez par le mouuement des armes.

Ils fuyent, dit l'Examen, les lieux habitez, & se plaisent dans la solitude; iusque là qu'il les descrit quasi comme melancholiques de colere bruslée. Les lieux deserts & abandonnez peuuent

bien leur estre agreables, pour les assemblées secrettes de leurs associez; car de vray ils tiennent le Sabath: puis comme les melancholiques desesperez & de veloux noir cherchẽt l'écart, il les trouuent à propos pour les seduire dans la solitude. Aristote dit fort bien à ce propos qu'vn homme solitaire est ou Dieu ou beste 1 ἢ θηρίον ἢ θεός. C'est à dire, s'il n'a Dieu pour son obiet, qu'il meine vne vie brutale, & que le demõ alors essaye de le posseder. De sorte que l'homme ainsi retiré dans la solitude peut estre estimé semblable à Dieu, comme ces bons peres Hermites qui sõt tousiours assistez de la lumiere d'enhaut & de la diuine presence: ou au diable, quand perdu de desespoir dans vne mauuaise vie, ou dans la folie d'vne humeur noire il se laisse aller à la conduite & à l'abandon des mauuais esprits.

1. *Politic. cap. 2. lib. 1.*

Bref tout ce que comprennent les demons n'est point comme sensible, mais comme intelligible, c'est à dire, par le moyen des especes immaterielles & intelligibles, qui leur sont naturelles & non acquises; & combien qu'elles fussent acquises, tousiours seroient-elles

Circũstantia materia Scaligero Aristoteli τὰ κύκλῳ.

despoüillées des 1 conditions de la matiere, comme dit doctement Io. Duns. à raison desquelles conditions elles sont dites materielles.

Nous ne deuons pas legerement adiouster foy à tout ce que l'on dit des anges & des demons, si nous ne l'apprenons des sainctes lettres, à quoy encore il est besoin de conduite, de peur que nous ne prenions pas mal à propos ce qui nous est offert de bõne part. Si dans l'Escriture se trouuent quelques textes, qui fauorisent l'opinion de l'Examen, ils doiuent estre entendus selon ce que i'ay dit, ou metaphoriquement. Pour exemple, quand Dieu commande aux oblatiõs, qu'on ne luy presente ny miel ny leuain, ce n'est pas qu'il puisse estre offensé des qualitez de ces deux matieres, mais il veut que nous entendions par le leuain, la corruption; & par le miel, les delices. Le sel & le vin luy sont agreables, pour autres considerations. Le sel, parce qu'il empesche la corruption des viandes, comme la vertu, la corruption des ames; & l'ame la corruption du corps. De sorte que le sel est le symbole de l'eternité: pourquoy Iesus-

Christ appelloit ses Apostres le sel de la terre. Homere dit *Sal diuinum*. Mais le texte de Platon semble conforme à la parole de Dieu, peut-estre, parce qu'il auoit leu les liures de Moyse. Il dit que le corps du sel est à Dieu vne offrande tres-agreable, [1] *τῶν ἅλων σῶμα θεοφιλέστατον*. Il est aussi le symbole de l'amitié, dautant que le sel est vn corps ramassé de plusieurs eaux par la chaleur du feu ou du Soleil, comme les volontez des hommes remises dans le calme d'vne bonne paix, par l'entremise de quelque homme sage, qui sçait appaiser le trouble de leurs differens. Le vin, à raison que le Sang du Fils de Dieu nostre Sauueur est adoré en la nouuelle loy, soubs l'espece du vin, selon les figures de l'ancien Testament.

In Timaeo. *las llamas*

Comme l'ame du mauuais riche, dit-il, n'a sceu demeurer au corps, à raison [2] de l'excessiue chaleur de la fiévre, il y a apparence de mesme qu'estant dans les flammes de l'enfer, elle reçoit des douleurs extremes & de grandes afflictions. Il me fasche de perdre le temps & le papier à refuter l'impertinence de ces paroles. La chaleur, de la fiévre ne touche

Raison 4. Exam.

2. Estando vnida con las namas del fuego infernal. 110. a.

point l'ame raiſonnable, mais les parties ſenſibles du corps; & combien que l'ame raiſonnable abandonne le corps par la vehemence de la fiévre, ceſte ſeparation n'eſt pas de peur d'eſtre bruſlée, comme Eneas de peur du feu s'enfuit de la ville de Troye, mais à raiſon que l'excés de la chaleur ruine la belle diſpoſitiō des parties, l'harmonie des humeurs, & le temperament des qualitez, toutes pieces qui ſeruent au ſens, à la vie, & à la nourriture. Quand le lien eſt denoüé de ceſte œconomie, l'ame par meſme moyen ſe ſepare d'auec le corps; non qu'elle participe à la chaleur & au mal auec luy; mais d'autant qu'elle ne peut plus agir par le manquement des facultez qui ſont ſes ſeruantes. Quant à ce qu'il dit du feu deſtiné pour la punition des ames apres la mort, ce que i'ay dit cy deuant du ſentiment des demons ſuffit pour ſolution à ce bel argument. Comme Dieu a creé de rien l'ame raiſonnable, il la rend ſenſible, quand il luy plaiſt eſtant ſeparée contre les loix de la nature. Les ames & autres ſubſtances immaterielles ſont capables de ioye & de douleur : mais nous ne ſçauons comment

comment, les Stoïciens qui n'ont peu
digerer ceſte doctrine, & penetrer dans
ceſte Philoſophie Chreſtienne, ont creu
que les ames des hommes vicieux, par
la cõtagion de leurs pechez contractez
dans le chatoüillement des ſens, prenoient
vne nature moyẽne entre le corruptible
& l'incorruptible, entre le materiel
& l'immateriel; comme l'autheur
de l'Examen ſeroit volontiers de ceſte
opiniõ, veu qu'elle ſymboliſe fort auec
la ſienne. Mais en accordant ainſi la matiere
aux ames raiſonnables, il donneroit
ſuiet & matiere de rire aux bons eſprits.

Raiſon Exam.

Voicy encore vne de ſes raiſons.
Quand Ariſtote dit que la plus grande ,,
proprieté de la ſubſtance eſt d'eſtre ſu- ,,
iet des accidens, il n'exclud point la ,,
ſubſtance ſpirituelle, & pour ceſte cauſe ,,
il a dit que les accidens du corps paſſent ,,
à la ſubſtance de l'ame raiſonnable, & ,,
ceux de l'ame au corps. Et ſur ce princi- ,,
pe il s'eſt fõdé pour eſcrire tout ce qu'il ,,
a laiſſé de la Phyſiognomie. Ioint que ,,
les accidens qui changent & alterent les ,,
facultez ſont tous ſpirituels, ſans corps, ,,
ſans quantité, ſans matiere, & ainſi ils ,,

„ se multiplient en vn momẽt par vn mi-
„ lieu, & passent par vne verriere sans la
„ rompre, &c. Ie responds que les acci-
Rep. dens peuuẽt auoir lieu en l'ame raison-
nable, & autres substances spirituelles:
mais non ceux-là qui sont contraires &
corruptibles, comme sont les qualitez
elementaires. Les especes intelligibles
sont accidens qui sont en l'ame; & pour
ce qui est du lieu allegué d'Aristote, c'est
assez qu'il soit vray que les accidens ne
peuuent subsister en la nature, sinon par
le moyen de la substance: car Aristote
n'a iamais entendu que toute substance
fust capable de tous accidens. Tant s'en
faut, il tient que le ciel est exempt des
qualitez elementaires passiuement, παθητικῶς, parce qu'il seroit suiet à mutation, comme les corps inferieurs. Pour
ce qu'il dit des passions de l'ame cela
doit estre entendu principalement de la
sensitiue, laquelle estant materielle, est
tellement suiette aux qualitez, que plusieurs ont douté si elle estoit autre chose que le temperament. Il est vray que
l'ame raisonnable reçoit les impressiõs
de la sensitiue, & souuent se laisse emporter à la force & à l'impetuosité des

appetits, quoy qu'elle soit immateriel-le & incorruptible : mais il ne faut pas croire auec l'Examen qu'elles passent iusques à elle auec les circonstances de la matiere. Tant qu'elle a la compagnie du corps elle reçoit les images & les impressions des facultez materielles des sens, par le ministere des esprits & des parties, sans auoir part & sans cõmuniquer à leurs qualitez. Elle suit seulemẽt en son operation la disposition des facultez sensitiues, qui est cause qu'elle vacille souuent, qu'elle se trompe, qu'elle fait des fautes, quand elle a esté mal informée par les sens. Elle opere imparfaictement, quand les facultez qui sont ses seruantes luy ont manqué en la fidelité de leurs rapports. Ainsi les melancholiques ont peur, non que l'ame raisonnable soit offusquée des tenebres de l'humeur noire ; mais à raison que les esprits qui seruent à l'imaginatiue sont obscurcis d'humeur ou de vapeurs melãcholiques, d'où l'impression, comme d'vne nuit, qui fait chanceler l'ame raisonnable, comme l'imaginatiue: de sorte qu'elle a part à la peur, c'est à dire, qu'elle vacille en son action, comme

nous voyons les enfans auoir peur dans les tenebres de la nuit. Les malades de phrenesie ne sentent point la douleur
1. presente, à raison [1] dit Hippocrate que
Aphor. 6 lib. 2. l'ame est malade, ἡ γνώμη νοσέει, c'est à dire, que le sens commun ne reçoit point l'impressiō de la qualité qui fait la douleur, ou parce qu'il est offusqué d'humeurs ou de vapeurs; ou dautant que les esprits, qui sont comme vn cachet pour imprimer au sens commun & à l'imaginatiue toutes les especes, au lieu de courir au cerueau pour ce suiet, vont ailleurs pour secourir les autres parties malades.

L'ame raisonnable donc peut estre trompée par les especes: car comme elle reçoit le faux quelquefois sous espece de vray, & quelquesfois efface le vray pour placer le faux en son lieu: ainsi elle peut loger le mal sous espece du biē: parce qu'elle reçoit des sēs les premiers traicts de son operation, & qu'elle se comporte (notamment si elle est surprise ou mal instruite) selon les peintures qu'ils luy presentent. I'ay dit surprise ou mal instruite, parce que les imaginations promptes la touchent quelques-

fois si viuement, qu'elle n'a pas loisir de se recognoistre ; c'est à dire, de faire reflexion, de cõsiderer la chose, & de bien mediter sur ses especes. Ce sont ces premiers mouuemens que l'on dit n'estre point en la puissance de l'hõme. Quand aussi elle est mal instruite elle ne peut pas cognoistre & discerner les fautes des sens, parce que la science estant la main de l'entendement, [1] νοῦ ὄργανον καὶ χεὶρ ἐπιστήμη, selon Aristote ; quand l'homme est ignorant, il ne sçait par quel moyen corriger ou amender les defauts. Mais quand l'ame est ornée de science, d'experience, de preceptes, elle peut suppleer au manquement des sens : pourueu que leur operatiõ ne soit point corrompuë ou deprauée, & corriger toutes les apparences fausses de l'imaginatiue. Vn baston qui sera de moitié dans l'eau paroistra rompu & sera iugé tel par vn ignorant ; où vn autre recognoistra le contraire, & que faussement il semble tel, à raison que l'espece du baston est portée à l'oeil *per duo diuersa media*, par deux diuers moyẽs, qui sõt l'air & l'eau. En l'indisposition du vertige ou tournoyement de teste toutes choses sem-

1. *Problem. 5. sect. 30.*

blent estre meuës en rõd; de sorte qu'vn ignorant auroit peur d'vne subuersion generale de tout le mõde: où celuy qui sçaura que la cause de cela est vn mouuement depraué de vapeurs ou d'esprits dans le cerueau, n'aura pas si mauuaise opinion de cét accidẽt. Si nous voulons croire nos sens, nous iugerons le soleil grand seulement de deux pieds, ou deux pieds & demy de diametre: mais l'intellect qui corrige ceste erreur par la science, cognoist certainement qu'il est plus grand que toute la terre.

Aux grandes émotions de fiévre ou de colere le sang & les esprits eschauffez troublẽt les sens, & causent en l'ame des actions dereglées: parce que, comme l'intellect se tourne vers l'imaginatiue, qui ne luy presente que du desordre & de la confusion, il est contraint de broncher comme elle. C'est que l'ame est offusquée, ἐπικαλύπτεται ὁ νοῦς, dit [1] Aristote, non qu'elle soit la cause du trouble, ou qu'elle ayt part à la chaleur de la fiévre, mais parceque les sens la trompent, ou par confusion de notions, ou, comme i'ay dit, par surprinse, quand ils ne luy donnent pas du temps assez pour

1. Cap 3. lib. 3. de anima.

luy opposer les armes de la raison. Et cela peut seruir pour l'intelligence de ce que disent Platõ & Aristote, que telles perturbations sont en la partie raisonnable de l'ame, lors qu'elle n'a point de raison, ἐν τῷ ἀλόγῳ τῆς ψυχῆς λογικῆς. Ce n'est pas que l'ame raisõnable ne soit tousiours munie de raison, puisque la raison est de son essence: mais elle peut estre surprise auant que de pouuoir mediter & discourir sur ce qui luy vient de la part des sens, & cela peut estre dit λόγος ἄλογος, raison sans discours.

Pour confirmer encore son opinion, que l'ame raisonnable n'est point corruptible, quoy qu'elle se serue des qualitez elementaires, il se sert de la comparaison des cẽdres, lesquelles, dit-il, sont cõposées des quatre elemens; & neantmoins il n'y a point d'agent au monde, qui les puisse corrompre. Ceste Philosophie esleuée de quelque degré au dessus des cõceptions du vulgaire deuroit estre receuë auec grãd applaudissemẽt, & le liure de l'Examen pour ce seul poinct meriteroit d'estre eternisé de l'eternité des cendres. Mais si ceste imaginatiõ est veritable, pourquoy ne voyõs

Raison 6. de l'Examen.

Las cenisas no ay agẽte natural en el mũdo que las pueda corrõper. *Ex. chap. 8. Esp. 110. a. fr 63 a. Resp.*

nous point la terre couuerte de cendres? où sont les cendres de la ville de Troye, de Rome, des cinq citez de l'Escriture, & de tant d'autres villes qui ont passé par le feu? où sont les cendres de toutes les lexiues faictes à Paris depuis cinq cens ans? où sont les cendres de tant d'Alchymistes, de tireurs de quintessence, de chercheurs de pierre philosophale, & d'autres qui ont soufflé tout leur bien depuis Geber, Rogerius Baccho, & Paracelse? Si de tant de cendres nous n'auons aucuns restes, ny aucunes vestiges apparentes, pourquoy voulons nous croire qu'elles sont incorruptibles? S'il dit qu'elles sont meslées auec la terre, pourquoy visiblement ne paroissent elles d'vne autre nature que la terre, si elles retiennent tousiours leur nature de cendre? C'est vn abus de croire ceste incorruptibilité des cẽdres, qui ne sõt autre chose que la partie plus terrestre des substances qui ont passé par le feu, apres le retour des autres parties, chacune vers son element. Ie veux bien qu'elles retiennent encore quelque empyreume, apres estre consommées les plus subtiles parties: mais en fin il faut

qu'elles se conuertissent en terre, & au dernier periode qu'elles soyent reduites à leur principe, qui est la premiere matiere.

D'ailleurs ceste proposition prononcée ainsi generalement sera iugée fausse, veu que la chere cendre faicte de tartre ou de lie de vin peut estre conuertie en vne liqueur qu'ils nomment huile de tartre, cõme les cendres de l'herbe que nous appellons *Soude*, les Latins *Salicorniam*, les Arabes *Kali*, sont transmuées en verre par la violence du feu. Telles experiences sont plus certaines que les raisons de l'Examen. Il pouuoit se seruir encore d'autres exemples, comme de la chair de Paon qui n'est point suiette à corruption, selon l'obseruation de S. Augustin; & des charbons que l'on dit ne point sentir l'iniure du temps, *annorum non sentire damna.* Si le diamant est ainsi nommé à raison qu'il ne peut estre dompté ny par le fer, ny par le feu: Si la Salamandre estant au milieu des flammes, a bien la vertu de reprimer la violence de leur action: L'autheur auoit assez d'exemples pour se ioüer sur ceste matiere, sans se tenir dans les cen-

dres comme vn pauure morfondu, durant les froidures de l'hyuer; mais en fin de compte il n'y a rien en tout cela que de ridicule.

L'or qui a cét auantage entre toutes les substances d'icy bas d'estre le moins suiect à corruption (combien qu'il ayt vn grand pouuoir de corrõpre les hommes) est destruit neantmoins par le vif argent. L'or, dit Iul. Scaliger, est le Roy: mais le vif argẽt est le tyrã des metaux.
1. Exercit. 88. [1] *Aurum metallorum rex est, argentum viuum tyrannus.* L'Examen donc de ceste part ne trouuera rien qui le soustienne, à raison qu'il n'y a rien de materiel qui ne soit corruptible. L'or, les cendres, les charbons, le diamãt, il faut que tout prẽne fin. Puisque toutes choses icy bas ont leur tẽps, & qu'il faut finir au bout de la course, nos liures mesmes de l'vn & de l'autre Examen periront, & peut-estre à cent ans d'icy, il ne restera aucun des hommes qui viuent à present, quoy que l'on die du Iuif errant.

Il appert donc que l'autheur de l'Examen, qui auoit promis de donner des preuues necessaires de l'immortalité de l'ame dans la materialité de ses opera-

tions, contre l'opinion d'Aristote, a manqué du tout à sa promesse; & que son traicté n'est pas cõme nous disions nagueres de l'ame, quand elle est surprise par les sens, vne raison sans discours, mais vn discours sans raison bien souuent, & riche seulement de vaines conceptions.

L'immortalité de l'ame prouuée par raisons vray-semblables.

CHAP. XIX.



AUX disputes qui sont d'importãce & de suiets, dont la preuue est difficile, il est plus expedient, comme au passage d'vne grande riuiere, de sonder le gay premierement par des raisons vray-semblables que de vouloir d'vn plain saut se porter à des demonstrations necessaires. Ceste question de l'immortalité de l'ame me semble épineuse, & pour ceste occasion i'entreprens de la prouuer icy, non par

des raisõs de tout poinct certaines, mais par des apparẽces & des cõiectures assez soluables, pour en imprimer l'opinion aux esprits de ceux qui volontairement se laissent aller à la raison.

Cõme Dieu qui cognoist tout nous est incognu, pour ce qui est de son essence, l'ame raisonnable ne peut pas estre clairement comprise par nos discours, à raison qu'elle porte la marque & le charactere, & qu'elle est vne parcelle, & comme vn dégout de la diuinité. Entre les Ordres des Anges & des intelligences, l'on tient que les superieurs comprennent pleinement les inferieurs, comme entre les figures, la ronde qui est la plus parfaicte & la plus capable, contient en puissance toutes les autres; & entre les ames, la raisonnable enclost dans l'estenduë de son pouuoir la sensitiue & la vegetatiue; parce que c'est vne regle & vne loy establie dans le monde, que l'inferieur doit de tout poinct ceder & se sousmettre au superieur. Il semble donc que l'ame raisonnable, pour pouuoir estre bien cognuë de nous, c'est à dire, par elle mesme, deuroit auoir quelque faculté superieure

à elle meſme. Ce qu'eſtant impoſſible, nous ne pouuons la cognoiſtre que ſuperficiairement, ny prouuer qu'elle eſt immortelle que par coniectures. Les ames materielles ne cognoiſſent point leurs actiõs à cauſe de la matiere de leurs organes, & qu'elles sõt trop baſſes pour s'eſleuer iuſques là; mais l'intellect qui n'eſt point obligé à la matiere, outre qu'il cognoiſt les actions des ſens, peut encore par reflexiõ cognoiſtre sõ action propre, hors de pouuoir toutefois de comprendre bien ſa nature, & de rendre raiſon de ſon eternité, de ſon eſſence, de ſon origine: dautant qu'il ſeroit beſoin d'vne faculté plus releuée pour penetrer iuſques au centre de ces difficultez. Il ne faut donc point ſe promettre de prouuer l'immortalité de l'ame, ſinon par maniere d'exercice, probablement, & par argumens plauſibles & raiſonnables en apparence. Touſiours c'eſt vn grand poinct pour l'immortalité de l'ame, que dans le defaut de raiſons, pour prouuer qu'elle ſoit immortelle, on ne peut pas demonſtrer auſſi qu'elle ſoit mortelle. Mais il eſt temps d'entrer en matiere.

I. Nous remarquons dans l'œconomie du monde, que l'ordre y est gardé & obſerué ſi eſtroitement, qu'il eſt impoſſible d'y rien trouuer de manquemẽt ou de defaut, & qu'il ſemble, ſi l'ame raiſonnable eſtoit mortelle, que ceſte belle diſpoſition ſeroit deſtruite, comme ſi l'on admettoit le vuide en la nature. Dieu d'vne part eſt auteur de tout bien, & la cauſe premiere tres parfaicte, & tres accomplie de toutes choſes: d'autre la matiere premiere eſt principe d'imperfection, & la derniere marche de la nature. Entre ces deux extremitez ou principes de perfection & d'imperfection, ſe trouuent des ſubſtances purement ſpirituelles, comme les Anges; & celles-là proches de Dieu; & d'autres à l'oppoſite, corporelles du tout & proches de la premiere matiere, comme les elemens, & autres corps inanimez, qui reſultent de leur meſlange, entre leſquels & les Anges, ſont encore autres degrez qui ſe reſpondent, à ſçauoir les plãtes & les animaux, qui ont ame pour principe interne de mouuement, mais periſſable en particulier & d'ame & de corps pour eſtre trop attachées aux ini-

mitiez materielles des elemens; toutefois par la generation aucunement incorruptibles, selō l'espece. Et pour contrepied, les cieux qui ont des principes externes de leurs mouuemens, à sçauoir des intelligences, selon Aristote, & sont conseruez en leur estre particulier, à raison qu'ils n'ont point de contraires qui les destruisent. Au milieu de tout cela, l'homme est placé comme vn poinct au milieu de son cercle; de sorte qu'ils le disent constitué à l'horison de l'eternité; c'est à dire, iustement au milieu des choses corruptibles & incorruptibles. Il n'est point du tout parfaict comme Dieu, ny du tout imparfait comme la matiere premiere, qui est presque rien, ἐγγὺς οὐδενότης, Il n'est point du tout spirituel, incorruptible, & proche de la diuinité, comme les Anges, ny du tout suiet à mutation & corruptiō, & proche de la premiere matiere, cōme les elemēs; il n'est point conserué en son estre particulier par exēption de contraires, comme le ciel; ny conserué par la generation seulement, comme les bestes & les plantes. Mais pour auoir part à tout cela, il est corruptible, & incorruptible; par-

fait, & imparfait; materiel, & immateriel; composé de contraires, & exempt de contraires; & pour dire en vn mot, le milieu de toute la nature. Or cela n'auroit point de lieu, & ceste belle ordonnance seroit destruite si l'ame raisonnable estoit corruptible. L'ordre de l'vniuers donc requiert qu'elle soit incorruptible.

II. Entre les choses materielles celles là ont vne action plus prompte, qui ont moins de matiere, ou sont moins liées à la matiere, cõme la lumiere & le feu. Entre les elemens le feu est tellement actif & subtil, que selon l'opinion d'Aristote, son action seroit sans fin & point suiette à passiõ, s'il n'auoit point de matiere. La lumiere auroit son action en vn moment, n'estoit ceste mesme incommodité: mais elle est aucunement alentie, & son mouuement est rendu successif & par degrez; à raison que c'est vn accident materiel, c'est à dire qui n'a estre qu'en la matiere, & qui s'estend selon la dispositiõ de la matiere. Or l'ame raisonnable qui se pourmeine en vn moment par tout le monde, quelque empeschement qui se presente: qui est portée

portée de contemplation, & de pensée en vn instant; depuis la derniere voute du premier ciel, iusques au centre de la terre: qui trauerse les elemens, & comme vn autre sainct Pierre, porte les clefs, & ouure les portes du Ciel quand il luy plaist, 1 καὶ τὸν αἰθέρα σχίσας, τὰς κλεῖς ἀνοίγει Πέτρος ὢν πεπλασμένος. Elle prent les mesures du Ciel & de la terre; elle donne raison des mouuemẽs des astres; elle considere leurs differences, & discourt pertinemment de toute l'œconomie du monde. Son pouuoir seroit-il d'vne telle estenduë, si elle estoit materielle? & si elle est immaterielle, sera t'elle corruptible, veu que la corruption depend de la matiere?

1. Georg. Pisides de mundi opif.

III. Il me semble que ceux-la entre les anciens Philosophes qui ont definy l'ame raisonnable par le nõbre ont mieux compris que les autres ce qui est de sa nature: car comme le nombre croist sans fin par addition d'vnitez, mais ne descroist pas de mesme sans fin, parce qu'en ostant les vnitez l'vne apres l'autre, l'on trouue en fin vne derniere vnité, qui est le commencement du nombre: De mesme l'ame de l'homme tend à l'infiny

pour le regard de l'intellect qui est capable de tout, & qui voudroit sçauoir tout: mais si nous retournons en arriere, & nous considerons qu'il ne peut operer sans les images de la phantasie; qu'il n'est pas possible que ceste forme de l'homme ayt esté deuant la matiere dont il est composé, & qu'il ne peut pas auoir esté la cause de sõ estre: nous sommes contraints apres toutes sortes de raisõs examinées & deduites l'vne apres l'autre, de nous arrester à l'vnité premiere, qui est le principe immobile qui donne mouuement à tout, qui a creé l'ame de rien, & qui la maintient par l'influence de ses graces dans l'infinité des siecles, comme les nombres sont infinis en puissance, par addition d'vnitez.

IV. Ce qui empesche l'ame raisonnable de se bien cognoistre, est la compagnie du corps: car cõme l'or le plus precieux & le plus noble de tous les metaux, quand bien il seroit animé, ne pourroit pas comprendre sa beauté, s'il n'estoit essuyé des ordures de la mine: ainsi l'ame raisonnable, qui est comme enseuelie dans la matiere & comme offusquée

dans les meslanges du corps, ne peut pas nettement comprendre ses perfe-ctions. Elle est bien vne nature de soy tres-accomplie,& pleine de merueilles; mais le corps est vn nuage qui ternit sa beauté ; de sorte qu'elle ne peut pas as-sez estendre sa clairté sur elle mesme. Tout ainsi que la peur nous retire quād nous sommes sur le bord d'vn precipi-ce; lors que nous voulons contempler les beautez & les grandes richesses de nostre ame, le corps nous en destourne, nous empesche de passer outre, tànt cela est d'vne profonde meditation ; οὕτω βαθὺν ἔχει λόγον, disoit Heraclite. Aus-si sainct Augustin apres auoir hardiment aduancé quelques propositions de l'a-me, s'est retracté, contraint de confesser qu'il ignoroit entierement son origine. C'est que l'ame empeschée au gouuer-nement du corps, & qui communique auec les sens, ne peut pas bien vacquer à ce qui est de son propre: comme vn homme d'estat, qui est tellement em-ployé au gouuernement d'vne police, qu'il pert la liberté de donner ordre à ses affaires propres & particulieres. Pour plus grande preuue de cela, nous

voyons que ceux qui ont le corps foible, & moins chargé d'embon-point, ont volontiers les esprits plus subtils & l'entendement plus esueillé. Les autres au contraire qui sont pleins de bonne chere, de gresse, de crapule, sont plus stupides, & ont plus de corps que d'esprit, parce qu'ils ont l'ame dans le ventre, s'il faut ainsi parler, & comme perduë dans les ordures de la chair. Mais quand elle sera separée du corps, qui est sa prison, elle ioüyra de soy-mesme, dit Plotin, & pourra contempler à nud ses facultez, qui sont les images de sa beauté. Et Aristote dit cela mesme, que la condition de l'intellect seroit meilleure, s'il n'estoit point lié & associé auec le corps. [1] βέλτιον τῷ νῷ μὴ μετὰ σώματος εἶναι.

1. Cap. 3. lib. 3. de anima

V. Ce que nous voyons encore, que tous les hommes ont naturellement en l'ame, quelque opiniõ imprimée de l'immortalité, est vn grand tesmoignage qu'elle n'aura point de fin. Ceste impressiõ semble tellemét née auec nous, qu'il n'y a homme de quelque condition qu'il soit, qui n'ayt soin, comme d'instinct naturel, de laisser quelque

memoire de soy apres sa mort. Tous sont portez à cela, iusques là que quelques-vns, au lieu de s'y conduire par les voyes de la vertu, se sont efforcez par vne meschanceté insigne, de se rendre memorables à la posterité ; comme celuy qui brusla le temple d'Ephese. D'ailleurs aussi, quand il s'agit de vouloir croire que l'ame est corruptible ; Nous ne pouuons pas entrer en ceste opinion sans contrainte, & sans faire vne grande force à nos esprits : mais l'experience nous apprend que telles violences ne sont point de durée, attendu qu'il ne faut que le moindre suiet pour nous ébranler, & nous leuer ceste folle phantasie de l'esprit. Vne petite affliction, vn accés de fiévre, vn coup de tonnerre, nous fait rentrer incontinent en nostre premiere croyance. Il est fort aisé à vn libertin de dire que l'ame est mortelle ; mais il est difficile d'auoir ceste opinion fermement grauée en l'esprit, sans quelque resistãce de la part de l'ame. De tout temps, les plus barbares nations ont tenu l'immortalité de l'ame pour vn poinct de religion. Les Chaldeens, les Mages, les Brachmanes, les Druides, les

Sages de la Grece instruisoient les peuples à ceste verité ; & encore de ces derniers temps en la descouuerte des Indes de l'Occident, l'on a trouué que les peuples de ces regions la separez & hors de tout commerce auec les autres nations de la terre, croyent fermement l'immortalité de l'ame. Il n'y a donc point de raison à se persuader le contraire. Le doute de cela que font quelques-vns, me semble vne grãde preuue qu'il n'y a point de doute. L'ame ne pourroit pas douter de son immortalité, si elle n'estoit point immortelle. L'homme seul entre toutes les creatures d'icy bas a la cognoissance d'vn Dieu, & il n'y a que le poinct de la religion qui nous separe: à quel propos donc ceste cognoissance d'vn Dieu, si apres la mort l'ame ne restoit pour pouuoir iouïr de sa presence?

Quãd Dieu qui cognoist nos actiõs, voit quelques-vns icy bas ne receuoir aucun salaire de leurs vertus, de leur pieté, de leur bonne vie: ce seroit quelque sorte d'iniustice s'ils n'en estoient pas recompensez apres la mort. Voicy donc comme l'on poursuit ceste dispute: Si Dieu cognoist nos bien-faicts, & il ne les

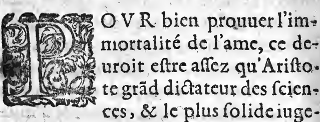
recognoist point, c'est vne iniustice qui ne luy conuient nullement, veu que la iustice est de son essence: S'il ne les recompense point parce qu'il n'en a pas la cognoissance, il n'est pas tres sage & tres-sçauant: ce que l'on ne peut soustenir auec raisõ, puis que ces qualitez luy appartiennent de premier chef; il n'y a que Dieu au mõde vrayement sage, & vrayement sçauant: S'il les cognoist bien, mais il ne peut pas dõner le salaire, c'est vne impuissance de laquelle Dieu est infiniment esloigné, veu que toutes choses luy sont possibles. De dire aussi qu'il cognoist & peut bien, mais qu'il ne veut pas, ce seroit l'accuser ensemble d'iniustice & d'ingratitude. Il s'ensuit donc que le tẽps designé pour telles recompenses est apres la mort; comme dans les familles bién souuent on paye les gages des bons seruiteurs, apres les termes expirez de leurs seruiees.

Voila comme en passant ie me suis exercé sur ceste matiere; & me semble, comme ie suis encor dans la bonne opinion, dans l'émotion, & dans la chaleur de ceste dispute, qu'il ne seroit pas impossible de prouuer l'immortalite

de l'ame par raisons certaines & necessaires : quoy que cy deuant i'aye declaré cela aucunement impossible.

Raisons necessaires pour prouuer l'immortalité de l'ame.

CHAP. XX.



POVR bien prouuer l'immortalité de l'ame, ce deuroit estre assez qu'Aristote grãd dictateur des sciences, & le plus solide iugement qui fut iamais, a esté de cét aduis, comme ie mõstrerois par infinis textes, si ceux du party contraire vouloient le faire iuge en ceste cause, & le rendre croyable. Il enseigne en plusieurs lieux que l'ame raisonnable est separable, χωριστὸς ὁ νοῦς : Qu'elle ne tire point son origine de la puissance de la matiere, cõme les autres ames ; mais qu'elle vient du dehors, θύραθεν : Qu'elle cognoist les substances spirituelles, & les especes & notions vniuerselles, iusques à com-

prendre son action mesme: qu'elle n'a point de certain obiet & determiné: Que sa conditiõ seroit meilleure, si elle n'estoit point liée auec le corps. Quelles raisons plus fortes voudroit-on pour prouuer ceste verité par les voyes de la science? Il est bien certain que nous n'auons rien de luy de propos deliberé sur ceste dispute; non, comme ie croy, qu'il n'en ayt rien escrit, mais parce que nous auons perdu par l'iniure du temps, ce qu'il en auoit laissé à la posterité. Sainct Thomas dit auoir veu de luy vn traicté de l'ame separée. Mais tousiours ce qui nous est resté de sa doctrine suffit pour preuue certaine de ce qu'il en faut croire.

Cét admirable esprit qui a esté prõpt & subtil à reprendre les Philosophes de son temps, n'eust iamais pardonné à Platon, qui a tenu ceste opinion de l'immortalité de l'ame, s'il eust iugé qu'elle eust esté fausse. Toutefois mon intention n'est point de me seruir icy de son authorité, & si i'employe quelques raisons qui soyent de luy, ce n'est point pour les faire passer sous son nom, mais pour estre d'elles mesmes assez solua-

bles. Ie me propose encore moins de me seruir des textes de l'Escriture; dautant que les Athées & les Libertins, qui sont comme le Hybou, ont les esprits trop foibles pour porter l'esclat d'vne si viue lumiere. Puis qu'ils se mocquent de ce que l'õ dit de l'estat des ames apres la mort, cõme des contes inuentez par plaisir & par reigle de police, pour tenir en bride & dans le deuoir les ames craintiues d'vne populace. Ie ne leur produiray que des raisons assez fortes, s'ils ont de la raison, pour vaincre leur opiniastreté desreiglée, & contre nature.

1 Toute substance spirituelle, & qui n'a point de corps, est immortelle, L'ame raisonnable est vne substance spirituelle, & qui n'a point de corps: L'ame raisonnable donc est immortelle. Que la premiere propositiõ soit veritable, il appert, parce que la matiere est la seule cause de la corruptiõ, à raison des qualitez contraires qu'elle loge chez elle; & les intelligences de mesme sont incorruptibles, parce qu'elles n'ont point de matiere. Il n'y auroit point d'apparence que la forme qui donne l'estre à la cho-

se, deust estre cause de la corruption, veu que la matiere mesme, entant que matiere, n'en est pas la cause, mais entant qu'elle est le suiet où logent les qualitez elementaires, d'où sourdent les inimitiez & la corruption; comme les diuisions & seditions causent la ruine des Estats. Pour ceste mesme raison le Ciel est en quelque maniere incorruptible, à raison qu'il est vn cinquiesme element, exempt de toutes qualitez contraires. La seconde proposition, que l'ame raisonnable est spirituelle & sans matiere, peut-estre ainsi demonstrée, & en ce point gist le fort de la dispute: car estant immaterielle, il s'ensuit qu'elle est separable, qu'elle est principe de mouuement, & qu'elle subsiste d'elle mesme. χωριστὸς, αὐτοκίνητος, αὐθυπόστατος. L'ame raisonnable comprend en quelque sorte les substances spirituelles, comme Dieu & les Anges; elle est donc spirituelle: car si elle estoit marerielle, comme la sensitiue, elle ne pourroit pas s'éleuer au dessus de la matiere, pour entrer en la moindre coniecture qu'il y ait rien de spirituel au monde. Elle comprent aussi les substances corporelles, ce

qu'elle ne pourroit pas, si elle estoit corporelle, selon ceste maxime, que la faculté doit estre nuë de ce qu'elle a pour obiet, comme l'œil pour receuoir les especes des couleurs, doit estre priué de toute couleur. Si quelqu'vn dit que la phantasie, qui est vne puissance organique & materielle, comprend bien les obiets materiels par leurs especes; Ie responds qu'elle ne comprend que les accidens corporels dits pour ceste raison, *sensibilia per accidens*; mais qu'il n'appartient qu'à l'intellect, de comprendre les substances, & de les cognoistre, & d'en discourir. Dauantage, si l'intellect & la volonté estoient puissances materielles, au lieu d'auoir la liberté de leurs actions, elles seroient forcées, comme les bestes à suiure les sens & les appetits : or nous voyons que ces deux facultez ont leurs actions libres, & bien souuent qu'elles sont contraires aux sens & aux appetits, veu que l'intellect corrige les fautes des facultez sensitiues, & peut sur vn mesme suiet se proposer diuers aduis & prẽdre tel party qu'il luy plaist, l'affirmatiue ou la negatiue, sans s'obliger à ce qui luy est

rapporté par les ſens ; & que la volouté de meſme eſt tellement libre quelques-fois, qu'elle abhorre les voluptez & reſiſte aux appetits, pour ſuiure les mouuemẽs de la raiſon. Quelquefois vne bonne ame au lieu de ſe laiſſer emporter brutalement au chatoüillement des ſens, ayme mieux ſupporter le ieuſne, le cilice, la diſcipline, & endurer le martyre. Ces deux puiſſances ne pourroient pas ſe pointer ainſi contre les inclinations des ſens, des appetits, & de la matiere, ſi elles eſtoient materielles. Il eſt impoſſible de rendre raiſon, pourquoy l'ame raiſonnable a ceſte liberté pluſtoſt que la ſenſitiue, ſinon parce qu'elle eſt ſpirituelle. Ses mouuemens ſont libres, parce qu'elle n'a point de matiere qui luy borne ſon action; on luy oſte la liberté de ſe reſoudre à ce qu'elle iuge plus raiſonnable. Tant qu'elle a la compagnie du corps, à la verité ſon action eſt moins parfaicte & plus tardiue: mais pourtant elle n'eſt point materielle, ny en ſon operation, ny en ſon eſſence. Quand elle ſera ſeparée, elle ioüyra d'vne pleine liberté, & ſera tellement maiſtreſſe de ſes mouuemens, qu'elle pour-

ra, si l'opinion d'Auicenne a lieu, mouuoir les elemens & auoir commandement sur toutes substances materielles.

Ce qui confirme encore ceste doctrine de l'immaterialité de l'ame raisonnable, est la raison d'Atistote, qui est plus forte que toutes les contremines de l'Examen. Il dit [1] que tous les sens perdent leur action par la vehemence de leurs sensibles; comme l'oüye, par vn bruit trop violent, la veuë & l'odorat par des couleurs & des lumieres trop viues, & des odeurs trop fortes; ou sont impuissans apres de perceuoir des obiets plus remis & plus debiles: à raison que l'organe de la faculté ayant esté battu d'vne plus grande force, la marque du coup en demeure imprimée au sens, ἐμμένει τὸ ἴχνος τῆς βιαιοτέρας πληγῆς, dit Themistius: de sorte que puis apres l'entrée est refusée aux especes des obiets plus debiles, & qui ont moins de coup. Et tout cela [2] parce que les sens se seruent des parties organiques du corps, qui se debilitent à l'vsage, comme les outils des artisans. Mais l'intellect, tant s'en faut qu'il se lasse en son action, qu'apres auoir peiné sur quelque poinct de violente

[1] *Cap. 4. lib. 3. de anima.*

[2] ὅτι τὸ αἰσθητικὸν οὐκ ἄνευ σώματος. *Arist. ibid.*

meditation ; il en deuient plus fort & plus capable de comprendre ce qui est de plus facile intelligence : à raison que son action est separée de la matiere. Cét argument conclud necessairement, sans auoir esgard à l'authorité du Philosophe : mais si l'autheur de l'Examen n'a point sceu ceste demonstration d'Aristote, pourquoy le querelle t'il auant que de le cognoistre ? s'il l'a bien sceuë, il est en tort de l'auoir dissimulée.

C'est vn arrest tenu pour constant entre les doctes que toutes choses operent selon le degré de leur perfection ; c'est à dire selon ce qu'elles sont ; à raison que la maniere d'operer suit la maniere d'estre. Or l'ame raisonnable a sõ action immaterielle, & opere sans organes materiels, elle est donc immaterielle. Si pour operer elle se seruoit d'organes mareriels, elle ne pourroit pas cognoistre son action, parce que l'organe qui auroit part à l'action, l'empescheroit de s'esleuer iusques là : mais l'intellect comprend son action, *scit enim se intelligere*. L'ame raisonnable donc est immaterielle, & en suite immortelle & incorruptible.

II. L'ame n'est point corruptible, puis qu'elle est de soy principe interne de mouuement. Ie dis principe interne, pour la distinguer des autres principes externes, qui ne sont ny ames ny animez; comme l'aymant est principe externe de mouuement au fer qui en est frotté,& lequel aprés a son mouuement vers le pole. Tout ce qui est principe interne est vne source inépuisable de cela dont il est principe, comme le Soleil est principe interne de lumiere, & le feu principe externe de chaleur: aussi le croirois l'incorruptibilité de ces deux principes, n'estoit que leurs formes ne sont pas seules les causes de ces deux effects, qui sont la chaleur & la lumiere: mais que leurs matieres aydent & y entrent d'vne partie. La forme du feu n'est pas seule la cause de la chaleur du feu, mais le suppose. Or puisque l'ame raisonnable est seule & de soy la cause & le principe de son mouuement, parce que cela est de l'ordonnance de la premiere cause, qui a voulu qu'elle soit ainsi principe de son action, du merite de sa nature; il n'y a point d'apparence que iamais elle doiue manquer à elle mesme, puis qu'elle

qu'elle est acte d'vne nature simple & spirituelle, sur quoy pourroit prendre pied ce changemẽt d'estre en non estre? il est bien possible que l'ame raisonnable, ou vne intelligence ayant la liberté de son action soit meuë d'vne meditation en vn autre contraire; attendu que cela n'est qu'vn changement qui ne consiste qu'en la façon d'operer, pourquoy il n'altere point la substance: Mais de se destruire soy-mesme, il est impossible, estant vne nature simple & spirituelle. Le feu, comme i'ay dit, auroit vne action sans fin, s'il n'auoit point de matiere, ou s'il n'auoit point son action commune à sa forme & à sa matiere: mais l'intellect à son action propre, qui n'est nullement materielle. Il faut croire dõc qu'il est de soy principe de mouuement & incorruptible. Aussi quand Aristote examine la premiere proposition, que tout ce qui est de soy principe interne de mouuement est incorruptible, qui est de Platon; il ne la contredit pas, mais il la laisse comme veritable, pour passer à la seconde, qui est (que l'ame se meut d'elle mesme, & est principe interne de mouuement) contre

laquelle il dispute par des raisons toutefois qui me semblent trop foibles, pour deuoir emporter l'hõneur de la dispute. Si l'ame se mouuoit d'elle mesme, dit Aristote, elle seroit le suiet de sõ action, c'est à dire, qu'elle agiroit & n'agiroit point tout ensemble; qui seroit vne cõtradiction insupportable. Les manes de ce Philosophe incomparable me permettront de luy opposer icy que ceste raison ne peut auoir lieu pour le regard des substances immaterielles, qui se mouuent bien de lieu en autre: mais dautãt que ceste raison n'a point de force contre ceux qui opiniastrent que l'ame raisõnable est corruptible, i'en produiray d'autres pour prouuer qu'elle est principe de mouuement contre Aristote.

Nous remarquons en l'ame de l'homme deux sortes d'actions, dont l'vne regarde le corps, quand en qualité de forme elle s'employe à le gouuerner, le mouuoir, l'entretenir; & ceste là luy est commune auec le corps, parce qu'elle n'est point seule le principe de ces mouuemens. L'autre est la contemplation, lors qu'elle remuë ses notions,

qu'elle medite, qu'elle se porte elle mesme à considerer sur vn doute, & à faire iugement de quelque chose : & ceste seconde action luy est propre, à raison qu'elle en est le principe toute seule. Puis donc que de soy elle est la cause & le principe interne de ce mouuement, sans rien emprũter des parties du corps, il appert qu'elle est αὐτοκίνητος, selon Aristote mesme, qui confesse que son operation n'est point materielle. Si l'on repart pour Aristote que c'est vn mouuement metaphorique. Cela ne fait rien contre nous ; car il suffit que ce soit vne action. Il vaut autant icy dire principe d'action que principe de mouuement : & semble que le different qui est pour ce suiet entre Platon & Aristote, n'est que sur le mot : car ce qui est dit par Platon κινήσεις, mouuemens de l'ame, est nommé par Aristote ἐνεργίαι, actions de l'ame, lequel semble se condamner luy mesme quand il dit que le mouuement de l'intellect est son action d'entendre, [1] νοῦ μὲν γὰρ κίνησις νόησις : d'où sont venus ces mots (discourir & discours) dont semble auoir vsé Hippocrate, qui dit [2] que la meditation est la

1. Cap. 3. lib. 1. de anima.

2.

Sect. 5. lib. 6. Epidem. pourmenade de l'ame, ψυχῆς περίπατος φροντίς. Ce n'est donc pas sans raison, que les Platoniciens prouuoient l'immortalité de l'ame, par ceste puissance qu'elle a, d'estre de soy principe de mouuement, τῇ αὐτοκινήσια. Puis qu'elle a ceste proprieté de son essence, & qu'elle est vne nature simple, il n'y a riẽ en elle qui peust estre cause de la perte de ce principe. C'est ce que dit Plotin qu'elle a vie d'elle mesme, laquelle elle ne perdra iamais. ζωὴν ἔχει παρ' ἑαυτῆς ἣν οὔποτε ἀπόλλυσι. Les anciens Philosophes pour exprimer qu'elle n'a point de fin, la décriuoient de figure ronde, comme le ciel, σφαιροειδῆ, & la disoient composée d'atomes ronds.

III. Tout ce qui subsiste de soy-mesme est exempt de corruption: l'ame raisonnable subsiste d'elle mesme: L'ame raisonnable donc est exempte de corruption. La premiere proposition est tellement veritable, qu'elle n'a point besoin de preuue. Que l'ame raisonnable subsiste d'elle mesme, il appert aussi, puis qu'elle est vne substance simple, & qu'elle ne depend en son estre d'aucune composition. Elle a bien en soy le prin-

cipe d'estre : mais nulle cause, nul suiet ou principe de non estre. Lors qu'elle a la compagnie du corps, elle a bien quelque cause de separation & de diuorce, en qualité de forme, à raisõ que le corps est trop dans la pluralité, dans la contrarieté, dans la diuision, pour pouuoir estre d'vne amitié indissoluble. Mais en qualité de substance intellectuelle, qui a son action propre d'entendre, independante du corps & de la matiere, comme i'ay prouué cy deuant, elle subsiste d'elle mesme, & est separable, pour demeurer en estre eternellement ; & tout cela du bien-fait de la premiere cause. C'est vn tres-grand tesmoignage qu'elle ne depend nullement du corps en ses propres actions, que dans le cerueau de l'homme toutes les parties sont veuës tellement semblables à celles des bestes, que la difference n'est point plus grande entre les parties du cerueau d'vn chien ou d'vn cheual, & d'vn homme, que celle que l'on trouue quelquefois entre les hommes, lesquelles en certaines parcelles ne sont pas tousiours semblables. Or puisque la raison esleue l'homme d'vn degré au dessus des be-

stes, & qu'elle le constituë d'vne diuerse espece: puis qu'il y a diuersité d'ames & diuersité des operations; il semble que l'ame raisonnable, pour operer selon son espece (si en son action propre, elle dependoit du corps) deuroit auoir dans le cerueau, des parties differentes de celles des bestes, cõme nous voyons que nature les a façonnees diuersement, selon la varieté des facultez materielles du sentiment, du mouuement, de la vie, & de la nourriture.

Pour clorre & mettre fin à ce discours, il ne sera point hors de propos de fortifier ceste doctrine de l'histoire notable d'vne Damoiselle, laquelle i'ay pensée malade de suffocations hysteriques. Dans ses accez, qui duroient d'ordinaire plus de vingt-quatre heures sans apparence aucune de sentiment ny de mouuement, sinon de la langue & autres parties qui seruent à la parole, elle discouroit auec tant de raison, de iugement & de gentillesse d'esprit, qu'il sembloit que sa maladie luy donnast de l'entendement, & luy fust beaucoup plus liberale que la santé; pour ce qui est des fonctions de raisonner & de discou-

rir. C'est que le corps estant cõme mort lors de ceste violẽce de mal, l'ame se retiroit chez elle & quasi commençoit à joüyr de ses priuileges. Puis qu'elle subsiste d'elle mesme, & que sa condition seroit meilleure, selon Aristote, si elle estoit deliée de la compagnie du corps, qui est, comme disent quelques-vns, la paralysie de l'ame; ses conceptions doiuent estre plus nettes, plus subtiles & plus releuées, plus elle est esloignée des empeschemẽs du corps & de la matiere.

Pour mesme raison nous voyons quelquefois des malades proches de la mort & aux derniers periodes de la vie prophetiser & dire des merueilles; parce que l'ame alors quasi du tout separée & libre du gouuernement du corps, commence à auoir ses coudées franches, & joüyr plainement de la clairté de ses facultez. L'ame donc subsiste d'elle mesme, & est immortelle.

De l'imaginatiue & des sciences qui luy appartiennent. Si l'imaginatiue est contraire à l'entendement & à la memoire. De la grande science d'Homere, de l'eloquence d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, de Virgile, de Ciceron.

CHAP. XXI.



SI l'autheur iusques icy s'est mal conduit, il se monstre encore plus desreiglé en tout ce qui reste de son Examen; de sorte que ie n'espere pas me trouuer plustost à la fin des fautes, qu'à la fin du liure. Apres auoir discouru aux chapitres precedens, contre Aristote & contre toute la Philosophie, que la diuersité des esprits depẽd des temperamens: que chaque esprit est nay à vne certaine science; & que l'operation de chacune faculté de l'ame est totalement fondée sur le temperament: voicy où il com-

mence à diſtribuer à chaque faculté les ſciences qui luy appartiennent & les loger, comme par fourrier, chacune en ſon quartier, à raiſon, dit-il, qu'eſtant incompatibles, elles ne peuuent pas demeurer en meſmes cellules. Ainſi les Dieux eſtoient diuiſez durant le ſiege des Grecs deuant la ville de Troye. Ainſi les Platoniciens donnoient à chaque homme ſon propre genie. Ainſi les Alchymiſtes diſtribuent comme il leur plaiſt, les eſprits des planetes aux eſprits des mineraux.

De premier abord i'auois opinion qu'il croyoit toutes les ſciences n'auoir lieu qu'en l'entendement; mais à raiſon que quelques-vnes reçoiuent plus d'aide de la phantaiſie, quelques autres de l'entendement ou de la memoire, pour ceſte ſeule conſideration qu'il les diſtribuoit ainſi diuerſement. Toutefois, comme i'ay examiné de plus prés la ſuite de ſes maximes, i'ay recognu que ſon deſſein eſt de prouuer, contre l'opinion commune, que ces trois facultez comme ſœurs, ont partagé par enſemble tout le butin, & que l'entendement, auquel de droit le tout appar-

tient, ne joüit que de sa part comme les deux autres.

Ainsi donc il pourmene les arts & les sciences dans le champ du temperament, il les loge & les separe à sa volonté, & les fait battre auec tant d'inimitié, qu'elles ne se trouueroient iamais ensemble en degré eminent, n'estoit qu'il leur a permis pour gratifier son pays, de se loger ainsi en Espagne, parce qu'il iuge que ceste region porte des esprits si bien temperez, que d'auoir ensemble & bonne imaginatiue, & grand entendement, & heureuse memoire. Il n'est pas impossible, dit il, de trouuer ce bon temperament hors la Grece, principalement en Espagne, [1] *ny pensar que es cosa impossible hallar la fuera de Grecia, maiormente en Espanna.* Il croit que l'imaginatiue & la memoire sont contraires à l'entendement & contraires encor l'vne à l'autre. Apres tant de mauuais ménage, il sera besoin de faire voir que ceste nouuelle inuention fait eau de tous costez, & qu'elle merite d'estre effacée des registres de la Republique des lettres, & de la creance commune, comme estant vrayement vne paille en l'œil de Mineruе.

1. Chap. 14. 260. b. Esp. 153. b. fr.

Il dit [1] qu'vn homme d'entẽdement ne peut estre Poëte, à raison qu'il a bonne imagination, à laquelle appartient l'art de composer. Que la Poësie est tellement contraire à l'entendement, que par le mesme moyen que quelqu'vn se rendra excellent en la Poësie, il peut donner congé à toutes les sciences qui appartiennent à l'entendement, & mesme à la langue Latine, [2] *y tambien de la lengua Latina*, pour la contrarieté qui est entre la bõne imaginatiue & la bonne memoire. C'est vn fait estrange, qu'il faille que la Poësie soit seule en son empire, cõme vne grande Royne, ou comme vn cheual vicieux en vne escurie à part. Pline donc a esté mal instruit & mal aduisé d'auoir loüé Homere, comme la source des bons esprits, & le premier pere des sciences & de l'antiquité, *ingeniorum fontem, primúmque doctrinarum & antiquitatis parentem*. Alcibiades donc eut tort quand il donna sur la jouë à vn maistre d'eschole qui negligeoit de porter vn Homere; & le Peintre estoit à blasmer qui representa en vn tableau ce Prince des Poëtes, comme deschargeãt son estomach; & autour de luy grand

1. Ex chap. 8. Esp. 119. b. fr. 69. b.

2. Ex. chap. 8. Esp 118. b. fr. 68. b.

nombre de Poëtes & de Philosophes, qui leschoient son vomissement, pour monstrer que tous les bons autheurs d'apres luy ont tiré de ses œuures tout ce qu'ils ont sceu & laissé de notable à la posterité. Tant s'en faut que ceste phantasie de l'Examen soit veritable, qu'il n'y a eu vn seul Poete en toute l'antiquité, qui n'ayt esté Philosophe, ny vn seul Philosophe qui n'ayt esté Poete, sinon Socrate, peut-estre, lequel ne s'est point addonné à la Poesie, plustost par opiniō que faute d'imaginatiue. Linus l'vn des plus anciens & des plus renommez Poetes de la Grece, a descrit en vers la generation du monde, le cours du Soleil & de la Lune, la production des fruits & des animaux, Parmenides, Xenophanes, Lucrece ont traicté de la nature. Aratus & Manilius de l'Astrologie. Nicander de la Medecine. Hesiode & Virgile de l'Oeconomie. Tyrtæris de la Politique, & tant d'autres bons Poetes qui ont escrit doctement de l'Agriculture, & donné des preceptes de la vie rustique. Empedocles a enseigné en vers la Philosophie si doctement, qu'Aristote n'a pas voulu luy donner le nom

de Poëte. Ie ne sçay si l'autheur a faict profession de Poesie ou de quelque autre science de l'imaginatiue, mais il semble icy manquer fort d'entendement & de bon esprit.

Aristote qui a excellé en toutes sortes de sciences, & pour ceste raison qui a esté appellé par S. Hierosme le miracle de la nature, a esté bon Poete, comme fait foy ce qui nous est resté de sa Poesie. Nous auons de luy les Epitaphes des Princes Grecs, dont il est faict mention en Homere : l'hymne de la santé, & l'hymne en l'honneur d'Hermias, qui ne doiuent rien aux meilleures Poësies de Pindare, selon le iugement des plus doctes ; & neantmoins sans luy la Philosophie estoit aueugle ; comme l'on disoit que la Grece fust demeurée borgne, si l'on eust demoly la ville d'Athenes. C'est donc vn songe & vn mensonge de dire que la Poësie ne peut permettre auec soy aucune autre science. Ie ne doute pas que la bonté de l'imaginatiue ne soit plus necessaire à certaines sciences qu'aux autres, comme aux Mathematiques, à la Poësie & à la peinture, dautant que pour tout cela il est be-

soin que l'esprit fournisse promptement, nettement, & auec quelque viuacité les images de la phantasie, afin que l'entendement s'en serue plus habilement, selon les preceptes. Mais que les Mathematiques, la Poësie, & l'art de la peinture soyent habitudes de l'imaginatiue, c'est vne fausseté insupportable, comme ie feray voir cy aprés.

C'est vne maniere de larcin de donner à ceste faculté ce qui n'appartient qu'à l'entendement; comme les œuures admirables de certains Poëtes, pour exemple, l'Eneide de Virgile, qui est vn œuure incomparable, le chef d'œuure de la Poësie, & le dernier effort des Muses. Ce diuin ouurage entre autres, a esté conduit auec tant d'industrie, de science, de prudence, & de iugement, qu'il n'y a homme sage & de bon esprit, qui ne blasme ce dessein de le vouloir rapporter à l'imaginatiue. Ceux qui cognoissent Homere & Virgile, sçauent combien ils ont excellé en l'Astrologie, en la Poësie, & en l'Eloquence, & en toutes les parties de la Philosophie, que l'on peut dire d'eux iustemẽt, qu'ils ont esté sçauãs en toutes sortes de sciences, quoy que l'Examen les declare in-

capables de tout. Si l'on veut exactement considerer en Homere la description des blessures d'Hector & du Cyclope, l'on iugera qu'il estoit sçauant en l'anatomie. L'on disoit d'Empedocles qu'il estoit excellent Orateur, Poëte, Medecin & Philosophe. Eudoxus eut l'honneur en son temps d'auoir esté extremement sçauant aux Mathematiques, en Philosophie sous Platon, docte Medecin, & tres-sage Legislateur. Epaminondas, au rapport de Plutarque, estoit tres-sçauant, tres-vaillant, tres-accort, & tres-homme de bien. Pline tesmoigne de Caton, qu'il estoit *optimus Orator, optimus Imperator, optimus Senator.* Et nostre Examen qui veut que nos esprits soyent liez à certaines sciences, publie hautement, comme s'il disoit vray, que les sciences & les professions sont incompatibles, & que le Poëte doit estre nud de toute autre habileté, comme vn soldat habillé à la legere, auec l'espée & la cape.

Encore pour auoir dit que la Theologie & la Philosophie sont incompatibles auec la Poësie; c'est vne faute qui n'est pas si grande, qu'elle ne puisse estre

parée de quelque excuse; car il a pour pleige le Philosophe Zenon, l'authorité duquel le met aucunement à couuert de ce costé là: Ce sage dit, qu'il n'y a rien qui empesche tant de comprendre les autres sciences que la Poësie, μηδὲν εἶναι τῆς ποιήσεως ἀλλοτριώτερον πρὸς κατάληψιν τῶν ἐπιστημῶν; encore que cela doiue estre pris d'vn autre sens. Mais quand il adiouste que pour apprendre la Poësie, il faut dire adieu à l'Eloquence, & de cela il ne donne autre raison que l'inimitié qui est entre la phantasie & la memoire, il se trompe, & abuse de la bonté de son iugement. Macrobe dit de Virgile qu'il n'estoit pas moins Orateur que Poëte, & qu'il estoit à preferer à Ciceron, lequel mesme l'auoit en admiration, à raison de son erudition, & de son elegance. L'on tient qu'il sçauoit imiter tous les styles des meilleurs Orateurs de la Grece & de l'Italie. L'Empereur Auguste trouua tãt de grace & tant d'ornement en son eloquence, que pour vingt & vn vers qui luy furent prononcez, il luy fit vn don de vingt-cinq mille escus. Ie croy si l'eloquence de ce Poëte estoit desployée en

prose,

prose, & desliée des loix & des mesures de la Poësie, qu'elle paroistroit plus pleine, plus floride, & plus releuée que celle de Ciceron. Aussi Quintilien est tesmoin que de son temps la gloire de Ciceron estoit moins en credit que de Virgile. *Plures hodie reperies*, dit-il, *qui Ciceronis gloriam quàm Virgilij detrectent.* 1. *Lib. de Oratorijs.* Mais outre tout cela, quelle raison à ce qu'il dit, que l'imaginatiue & la memoire sont contraires, veu que la memoire depend de l'imaginatiue & qu'elles ne different quasi que de plus & de moins. Toutefois nous vuiderons ceste dispute cy apres.

Tout ainsi qu'il refuse l'eloquence à la Poësie, il la denie encore à la Medecine, à la Philosophie & à la Theologie scholastique. 2. *Chap. 8. & 9. pag. 74. 75. 76. 77.* Il blasme le style d'Hyppocrate, & tient qu'il estoit ignorant de la proprieté des dictions; qu'il ordonne mal ses sentẽces, & que ses raisons n'ont point de raison, & prouue cela par vne epistre de luy à Damagete, touchãt Artaxerxes Roy des Perses. C'est traicter trop indignemẽt cét oracle, qui a tousiours esté en tres-grand credit entre les habiles hommes de toutes sortes de

professions. Eratosthenes au contraire de ce hergneux examinateur, dit d'Hippocrate qu'il imitoit Homere en sa façon d'escrire, & qu'il estoit prompt & houreux à former & trouuer des mots propres pour exprimer ce qu'il auoit en l'esprit, ἀνὴρ ἑρμηνευτικὸς τὴν φράσιν καὶ ὀνοματοποιήσει εὐχερής. Il est vray qu'il est brief & concis & obscur aussi pour ceste occasion, mais d'ailleurs il a tant d'emphase & de maiesté en ses escrits, que non seulement les dictions, comme remarque Galien, mais les syllabes portẽt quelque signification. Puis qu'il s'estoit proposé d'establir les principes de la Modecine, il eust mal faict de n'estaler que des paroles. En sa maniere d'escrire graue & pressée il a tellemeut mis tout à profit, qu'il n'y a rien d'inutile, autant de dictions, autant de conceptions, τὰ ὀνόματα τὰ νοήματα. Cornelius Celsus que l'on nomme l'Hippocrate Latin, parce qu'il estoit fort versé en la diction d'Hippocrate, rend tesmoignage de luy, qu'il estoit remarquable, tant à raison de son art que de son eloquence, *Vir & arte & facundia insignis.* Puisque tant de personnages celebres sont pleges solua-

bles de l'eloquẽce de ce venerable vieillard, deuons nous leur manquer de party, pour suiure cét Examinateur nouueau, qui n'a rien oublié à examiner que ses folles conceptions, & l'insuffisance de ses maximes? Quitter le party, dis-je, de graues autheurs, deux desquels estoyent Grecs de nation, & partant capables de bien iuger de l'eloquence d'Hippocrate, pour adiouster foy à cét homme, qui s'excuse d'auoir escrit son liure en lãgue Espagnole, parce qu'il la sçait mieux que toute autre. *Por saber meior esta lengua que otra ningena?* Ce qu'il dit de l'epistre à Damagete, monstre bien le peu de cognoissance qu'il a des liures legitimes d'Hippocrate, veu que toutes les epistres qui ont cours sous son nom sont supposées. Les plus iudicieux Medecins & autres, qui ont faict mẽtion de cela tiennent qu'elles furent publiées auec autres escrits, sous le nom d'Hippocrate, pour en tirer plus grãde somme d'argent, lors que Ptolomée faisoit recherche des meilleurs liures pour sa bibliotheque d'Alexandrie. L'on peut bien cognoistre le stile d'Hippocrate aucunement sec &

aride, qui est vn vice en la composition, quand les sentences sont trop souuent entrecouppées, dit Demetrius, ὅταν πυκνὰ ἦ τὰ κόμματα. Car il apporte là pour exemple le premier Aphorisme d'Hippocrate, ὁ βίος βραχὺς, &c. *vita breuis, ars longa.* Mais il est excusable pour plusieurs raisons, comme pour auoir voulu comprendre beaucoup en peu de paroles, afin d'establir les principes de son art. Ceste briefueté a rendu son style plus rude, & entrecoupé, que s'il l'eust estendu dauantage, comme a faict Galien depuis luy, ou s'il eust voulu y mesler des paroles inutiles pour donner plus de liaison à ses periodes. D'ailleurs ses Aphorismes sont comme des loix & des Edits, qui ne pouuoient pas estre escrits de meilleure ancre. Et ceste façon d'escrire estoit pour lors en credit, nommément entre les sages de certaines prouinces de la Grece, où ils auoient de coustume d'enseigner la Philosophie, non auec de longs destours de paroles hors de propos, & de peu de fruict; mais par vne briefueté de sentences. τὴν σοφίαν τότε, dit Platon, οὐ μακροῖς καὶ διεξοδικοῖς λόγοις ἀλλὰ βραχέσι

1. *Lib. de elocutione.*

2. *In Protagora.*

μᾶλλον καὶ συντόμοις ἐπιφωνήμασιν διδάσκειν. Hippocrate donc a choiſy ceſte maniere d'eſcrire, comme la meilleure, & Galien dit qu'il s'eſt rendu obſcur à cauſe de ceſte briefueté, διὰ τὴν βραχυλογίαν, appetée & priſée encor de preſent entre les plus iudicieux Eſcriuains. On ſe mocque de ceux-là qui eſpandent des paroles inutilement : mais de vouloir perſuader que pour eſtre bref & cõcis l'eloquence ſe perde, & que le bien dire ne conſiſte qu'à faire du bruit, auec beaucoup de diſcours & peu de ſuiet, comme il ſemble que ce ſoit l'aduis de l'Examen, lors qu'il compare imprudemment Hippocrate à Eraſme. C'eſt ſe tromper de tout le Ciel, & s'expoſer à la riſée des hõmes de iugement. L'eloquẽce en proſe pour lors entre les Grecs eſtoit encore en ſon enfance, veu que Pherecides precepteur de Pythagoras, peu de temps auant Hippocrate, auoit donné commencement à ceſte maniere d'eſcrire.

1. Cap. 9. lib. 9. method. med.

Pour prouuer donc que l'eloquence ne s'allie jamais auec la Medecine, ce n'eſt pas aſſez de mettre en ieu le ſtyle d'Hippocrate ; il falloit de plus faire

voir par viues raisons, que Sporanus, Ruffus Medecin d'Ephese, Aretæus, Galien, Oribase & autres lumieres de la Medecine en la Grece, n'ont rien cognu en ceste profession de l'eloquence. Il s'est contenté d'vn seul exemple, comme l'on trompe souuent par vn peu de poussiere que l'on iette aux yeux, *pulueris exigui iactu*. Il auoit veu, peut-estre, que ce manquemēt est ordinaire en son pays, où raremēt les hommes sont veus en credit pour l'eloquence Latine; car il confesse luy-mesme qu'elle est contraire aux Espagnols, *La lengua Latina repugnente al ingenno de los Espagnoles*. Lipse escriuant à vn sien amy fait mention d'vn Medecin Espagnol prisonnier à la Haye, homme sçauant qui parloit bien Latin (chose rare & notable en vn Espagnol, dit-il) & non ignorāt de la Poësie. *Captiuum Haiæ Hispanum Doctorem Medicum esse, virum literatum, mirare in Hispano Latinè disertum, carminis etiam pangendi non ignarum*. Mais c'est vne impertinence de vouloir mesurer tout le reste du monde au piedde l'Espagne. S'il eust cognu en nostre Frāce, & il eust esté capable de comprendre en quel degré plu-

Ex.chap.8. Esp.125.a. fr: 2.b.

Epistola 62.cent.2.

sieurs ont esté tres-doctes & tres-eloquẽs Medecins, ie croy que le desir de desauoüer son liure eust esté plus fort que l'ambition qu'il a euë de le mettre au iour. Iules Scaliger, Fernel, Duret, Riolan, Dulaurẽs, & autres ont esté des plus sçauans Medecins de nostre siecle, fort eloquens neantmoins en la langue Latine, & tres sçauans en la Grecque.

Pour passer à la Philosophie apres la Medecine, & monstrer aussi qu'elle ne peut s'accorder auec l'eloquence, il dit que Platon a vn mauuais style, brief, rude, obscur, & mal ordonné : De sorte qu'il ne faut plus trouuer tant estrange, s'il a blasmé celuy d'Hippocrate. Tous ceux qui ont esté contraires à Platon, ou qui n'ont point approuué sa maniere de philosopher ont esté cõtraints de loüer son eloquence, & cestui-cy qui le loüe par tout ailleurs, declame cõtre son style, & blasme sa façon d'escrire, parce-qu'il a iugé estre necessaire de contrepointer par tout la verité, pour establir la fausseté de son opinion. Quand il veut oster l'eloquence à ce Philosophe, ie me represente vn Pigmée, qui presume de combattre Hercules, & de

force luy arracher sa massuë. C'est accuser l'eloquence de barbarie. Quand Socrate, auant que Platon eust entré en son eschole, pour estre de ses disciples, eut en songe qu'vn petit Cigne estoit venu se ietter entre ses bras, & apres s'estre là enrichy d'ailes & de plumes, qu'il prit son vol vers le Ciel, où il rendit vne tres-douce melodie. Quand Epicharmus predit que Platõ apres luy apporteroit vn grand lustre à sa Philosophie, n'estoient-ce point des tesmoignages exprés de son eloquence? Son style, dit l'Examen, estoit rude; & neantmoins lors qu'il estoit encore enfant, vn essain de mouches à miel vint s'asseoir sur ses lévres, pour presage de la grande douceur qui deuoit estre en ses paroles, & de la grace que nous voyons en ses escrits. On ne voit riẽ tant rebatu dans les bons autheurs, que le propos de la douceur, des graces, du nectar, des fleurs, & des peintures de Platon: de sorte que l'on a dit iusques là, que si Iupiter, ou les Muses, ou la Nature vouloient parler Grec, qu'elles parleroient comme Platon. Ciceron entre autres est de cét aduis, comme tesmoigne mesme l'Examen; mais

Sedere in ore infantis tũ etiã Platonis, suauitatẽ illam perdulcis eloquij portendentes. Plin. cap. 22. lib. 11. natur. hist.

ce qu'il cite de luy n'est employé qu'à la marge, pour monstrer seulement qu'il fait gloire de se contredire. Dauantage il blasme sans raison la briefueté de son style: car au contraire il s'estend & se dilate en ses discours, comme requiert la nature du dialogue: de maniere que Quintilian grand-maistre en ceste science, pour loüer le bien-dire de Ciceron, dit qu'il a imité la vehemẽce de Demosthene, l'abondance de Platon, & la douceur d'Isocrate. Au lieu donc de suiure l'Examen, croyons auec les Sages, que Platon a esté vn Philosophe tres-eloquent, & disons auec Theodoret qu'il estoit le plus disert de tous les Grecs, & qu'il a obscurcy la gloire de tous les Philosophes ses deuanciers, par la douceur de son eloquence, τῇ εὐστομίᾳ, τῇ εὐεπίᾳ, τῇ εὐγλωττίᾳ.

Il accuse encore Aristote de ce mesme defaut, pour auoir veu, comme ie croy, que le style dont il vse, est vn style d'eschole & didactique, & autre que celuy de Demosthene en ses harangues. C'est abuser du bon temperament d'Espagne. Il estoit impossible de mieux dire, en traictãt les questions épineuses de

la Philosophie. Demosthene se fust monstré plus rude, s'il eut entrepris ce mesme suiet ; & Aristote, peut-estre, plus eloquent que Demosthene, s'il se fust addonné à l'eloquence du barreau. Ciceron disoit que le style d'A-
1. *Apud Plutarchum in Vita Ciceronis.*
ristote estoit vn fleuue d'or coulant ; & Antipater qu'entre les graces qui estoient en ce Philosophe, ceste-là luy estoit souueraine de persuader ce qu'il vouloit, pour monstrer la force & la douceur de son bien-dire : l'on cognoistra tout cela à la lecture de ses œuures, & en abregé en l'Epistre qu'il escriuit à Alexandre, sur le suiet de la publication de ses liures, ou en peu de lignes, comme dit Aulugelle, il monstre le fil tres delié d'vne briefueté tres-elegante, *breuitatis elegantissimæ filum tenuissimum.*
Cap. 4. lib. 20. noct. Atticar.
Si l'autheur de l'Examen eust bien examiné les œuures des Philosophes Grecs, il eust trouué, que non seulement Hippocrate, Platon, & Aristote ont esté tres-eloquens en leurs escrits, mais aussi Xenophon, Theophraste, Theopompus, Themistius, & tous generalement loüables en l'vne & en l'autre profession. Pourquoy il me semble, comme ie voy,

l'autheur de l'Examen prẽdre ainsi toutes choses au rebours & à contre-poil, & en discourir contre la verité receuë de tous temps & contre le témoignage des Sages, qu'il faut de necessité qu'il ayt eu l'esprit aux talons, νοῦν ἐν ταῖς πτερναῖς, contre l'ordinaire des autres hommes ; ou qu'il n'ait iamais leu les autheurs Grecs en leur langue.

Pourquoy les Theologiens Scholastiques & les Philosophes ne se monstrent point eloquens en leurs escrits.

CHAP. XXII.

L'AVTHEVR de l'Examen eust eu plus de raison, s'il se fust contenté de l'exemple des Theologiens & des Philosophes de ce temps ; comme d'Albert le grand, de sainct Thomas, d'Antonin, de Scot, de Durand, de Caietan, & d'autres celebres Docteurs, qui ont, dit-il, esté sub- *Exam. ch. 8.*

tils, mais escrit leurs œuures en gros Latin, à raison de leur pauure memoire: car comme il a voulu mettre en bute les anciens Grecs, il s'est trõpé du tout, où icy il ne s'abuse que de moitié. Il est certain que leurs escrits sont couchez d'vn style assez rude; mais quand il attribue ce defaut au manquement de leur memoire, il se monstre luy mesme defectueux, en ce qu'il manque de raison & de iugement.

Il n'est pas croyable que ces grands hommes, pour exemple, sainct Thomas, ayt peu mettre en lumiere tant de volumes, proposé & vuidé tant de questions, decidé tant de matieres difficiles, donné tant de distinctions, de solutions, de responses, allegué tant de textes en ses escrits & en ses disputes ordinaires; & qu'il n'ayt pas eu assez de memoire pour arrenger des dictiõs, & donner quelque ornement à ses escrits, s'il eust voulu en prendre la peine. Il n'y a point tant de difficulté à parler Latin, c'est à dire, à tenir vn style mediocre ou vn peu releué, que ce sainct homme n'y fust paruenu, s'il eust iugé cela necessaire. Mais l'eloquence pert son lustre, &

n'est point eloquẽce, si elle ne conuient & aux suiets que l'on entreprent, & aux personnes. Quand il s'agit des sainctes lettres & de la religion, on ne regarde pas tant à l'ornement, qu'à l'vtilité des escrits ou des paroles. Tous ces Docteurs de l'Eglise de propos deliberé ont vsé d'vn style bas & vulgaire, quoy qu'ils ayent peu se seruir d'vne maniere d'escrire plus riche & plus polie. C'est ce que dit Arnobius contre les Gentils, qui reprochoiẽt cela mesme aux Chrestiens anciennement. *Nunquam*, dit-il, *veritas sectata est fucum. Scimus quosdam sapientiæ deditos non tantùm abiecisse sermonis cultum, verum etiam cùm possent ornatiùs & vberiùs eloqui, triuialem studio humilitatem sequutos.* Ils negligent le beau langage comme superflu & nullement necessaire, pour les matieres qu'ils traictent. Il n'est pas tant besoin de s'estudier aux paroles, quand on ne fait professiõ que d'enseigner ce qui est de Dieu & de la verité, la simplicité de laquelle toute nuë sert de Rhetorique. Volontiers vn mauuais dessein est caché sous belles paroles; pourquoy il est mieux de representer simplement la verité, & sans

afleterie, comme Asclepiodorus anciennemẽt peignoit sans varieté de couleurs. Les discours de la pieté & de la vertu n'ont que faire des ornemens de l'eloquence; & tous ceux qui font plus d'estat du fruit que des fleurs, qui ayment mieux porter les Muses dedans l'ame que sur les lévres seulemẽt, & qui ont l'esprit à bien faire plus qu'à bien dire, ne mettent pas toute leur affection aux belles paroles. Les saincts personnages ne se soucient gueres, s'ils ont faute d'eloquence, pourueu que la vertu, la science, la prudẽce ne leur manquent point. Car comme les fards, les parfums, les vestemẽs superflus sont mieux seants à vne Courtisane, qu'à vne honneste Mere de famille, de mesme l'eloquence conuient mieux à vn Orateur pour desguiser vne mauuaise cause, qu'à vn Philosophe ou à vn Docteur Religieux qui ne plaide que par raisons & argumens necessaires. Ces dictions choisies, ces peintures de Rethorique, ces periodes, & ces cadences mesurées luy desplaisent, qui sont comme le vermillon, le sublimé, & la ceruse, dõt on se sert pour crespir le visage d'vne desbauchée.

Demetrius [1] dit vne histoire notable à ce propos de certains Escriuains, selon que Theopompus luy en auoit faict le recit: Ils estoient deuenus, dit il, comme hors du sens, pour auoir commencé à traduire quelques textes Hebraïques de l'Escriture saincte auec les ornemens de la langue Grecque : & apres auoir prié Dieu d'affection de leur reueler la cause de cét accident, ils furent aduertis en songe, que ce mal leur estoit furuenu, pour auoir foüillé ce qui estoit diuin par vn desguisement de paroles. Socrate n'approuua point l'oraison que prononça Lysias pour sa deffence, quoy qu'il la iugeast bien faicte, d'autãt qu'elle tenoit plus de l'air & de l'exercice du Barreau, qu'il n'estoit bien-seant pour le soustien d'vn Philosophe. Lysias luy demanda pourquoy elle n'estoit pas à son gré, puis qu'il la trouuoit bien faicte. C'est, dit Socrate, comme vn habillement lequel vous sembleroit bien fait & de bonne grace, & neantmoins ne me seroit pas propre. [2] καλὸς ὁ λόγος, ὦ Λύσια, οὐ μὴν ἁρμόττων ἐμοί.

Si donc les Theologiens & les Philosophes sont veus mal polis & rudes en

1. *Apud Eusebium lib. 8. præpar. Euangel.*

2. *Apud Laertium in Socrate.*

leurs eſcrits, cela n'eſt pas, comme croit l'Examen, faute d'imaginatiue ou de memoire, mais faute de volonté: car comme ils ſe ſont veus en poſſeſſion de la ſcience de bien viure, qui eſt la Royne & la Maiſtreſſe des autres; ils ont meſpriſé ſes ſeruantes, au contraire des amoureux de Penelope. Puis il eſt beſoin bien ſouuent, quand il eſt queſtion de rendre raiſon des cauſes & des effects de la nature; ou d'expliquer des textes difficiles, ou de faire entendre les myſteres de la religion; qu'il s'y coule des mots plus vtiles & neceſſaires, que de bonne odeur au nez d'vn ſcrupuleux Grammairien: pour exemple, ces termes de l'eſchole, *entitas*, *realitas*, *indiuiduatio*, *formalitas*, *eſſentia*, *tranſſubſtantiatio*, *combinatio*, *cõcomitantia*, & autres ſemblables, auſquels on a donné le droit de bourgeoiſie, parce qu'ils ſont vtiles pour la ſcience.

Ce n'eſt pas qu'il faille approuuer vn ſtyle mauſſade, & tellement barbare; que les lecteurs puiſſent en eſtre degouſtez: car comme il eſt meſſeant à vne Dame quand elle ſe neglige, & le meſpris qu'elle faict d'elle meſme apporte du

du dechet à sa beauté; de mesme il y a peu de plaisir a voir vn Philosophe mal propre en ses escrits & tout descousu. Puisque l'on blasme & l'afeterie, & la rudesse maussade des paroles, il faut tenir le milieu entre ces deux, & faire estat sur tout de la pureté, de l'honnesteté & de la simplicité du langage. *Oratio non lecta sit, sed nec neglecta.*

Des langues en general. Si elles sont de l'institution de la nature. De la langue Latine. Si l'on peut parler Latin sans l'auoir appris.

CHAP. XXIII.

CET Autheur ressemble à certains criminels, lesquels interrogez en iustice, vacillent, sont trouuez variables en leurs paroles, & en fin s'accusent eux-mesmes, à raison qu'ils sont coupables, & que la verité est plus forte que le mensonge. Qu'il soit coupable, il ap-

pert par la lecture de son liure: mais lors qu'il veut se defendre de cela, dont on le peut accuser, il a tant de peine à trouuer des refuites, & il s'enuelope de tant de contradictions, qu'il ne peut en fin euiter la condamnation. Cela est apparent, lors principalement qu'il discourt des langues, nommément de la Latine, où il remet ceste vieille dispute sur le bureau, si les langues sont de l'inuention des hommes, ou de l'institution de la nature : car il monstre là tant d'inconstance en ses propos, qu'il est impossible d'asseoir aucun iugement en tout ce qu'il dit.

Au Chapitre huictiesme de son Examen [1] il tient que les lãgues sont de l'inuention des hommes, sans autres principes naturels, & en ce mesme lieu, qu'elles dependent du plaisir & de la volonté de ceux qui les ont inuentées, sans aucun fondement en la nature, *Sin tener fundamento en natura-leza.* [2] Et neantmoins ne se souuenant plus de ceste premiere opiniõ, qui est d'Aristote; il croit ailleurs que celle de Platon est plus veritable, & qu'il y a des noms propres, qui signifient les choses naturellement,

1. *Espagn. pag.* 113 *b.* Sin auer en ello mas mysterio ny principio naturales.

2. *Ibid. pag.* 125. *b.* *Esp.* 72. *b.* *Franc.*

1 *Que naturalmente significan las cosas.* Et au quatriesme Chapitre, qu'il y a vn ,, esprit propre & particulier pour in- ,, uenter les langues, & qu'il se trouue ,, vne grãde consonance entre l'ame rai- ,, sonnable & la langue Latine; De sorte ,, que l'ame se rencontrant auec le tem- ,, perament necessaire pour inuẽter vne ,, langue fort elegante, elle trouue in- ,, continẽt la Latine, auec laquelle elle ,, se plaist. Pour ceste raison, que quel- ,, ques Philosophes [phrenetiques] ont parlé Latin, ,,
2 sans l'auoir appris, *Sin auerlo en sanidad apprendido.* Il adiouste encore que ,, deux inuenteurs de langues peuuent ,, se rencontrer en mesmes vocables ou ,, nõs d'vne mesme chose, si tous deux ,, ont vne mesme habileté, & vn mesme ,, esprit; c'est à dire, selon les preceptes ,, de sa cabale, vn mesme degré de tem- ,, peramẽt. Si Dieu, dit-il, au commen- ,, cement du monde eust creé encore vn ,, autre homme auec Adam, ils eussent ,, donné vn mesme nom à chaque cho- ,, se lors de l'imposition des noms. ,,

1. *Ibid. ch. 8. pag. 128. b Esp. 74. b. 75. a. fr.*

2. *Exa. Esp. 56. a fr. 29 a. 30. b.*

Tout cela n'est-ce pas tenir ouuertemẽt le party de ceux qui opiniastrent que les langues sont naturelles? si la lan-

gue Latine suit, comme il dit, le tempe-
1. rament sans instruction, 1 *Sin auerlo ap-*
Exa. Esp. 36. a. *prendido*; est-elle point du tout de l'insti-
tution de la nature, laquelle, selon luy-
mesme, n'est autre chose que le tempe-
rament? Platon & les Stoïciens don-
noient cela à la nature: Aristote au con-
traire à l'institution des hommes: mais
nostre Examinateur, pour ne blesser ny
l'vn ny l'autre, & n'estre contraire qu'à
luy-mesme, a mieux aimé tenir l'vn &
l'autre party. C'est neantmoins vne in-
constance & vne legereté indigne de son
bel esprit.

L'opinion de Platon, que les noms sont naturels, peut estre fortifiée de raisons & de tesmoignages. Nous lisons dans la Genese, qu'Adam appella tous les animaux par leurs propres noms, ils auoient dōc leurs noms naturellement. Plusieurs phrenetiques, dit l'Examen, ont parlé Latin sans l'auoir appris, & les histoires font foy que quelques enfans ont parlé, non dans le ventre de la mere,
1. comme croit nostre autheur; 1 *estando en*
Exam. ch. 4. Esp. pag. 58. a fr. 30. b. *el vientre de su madre*; mais incontinent
apres estre nez, comme le fils de Croesus, & vn autre fils de Roy, duquel faict

mention[1] Aben Ragel, lequel parla dés les premiers iours de son age, & predit le malheur qui arriua depuis à son pere, & la ruine de son Estat. Platon neantmoins n'entẽd pas que tous noms soyẽt propres, ny que toutes langues soyent naturelles, mais celle-là que parlent les Dieux. Les autres disent l'Hebraïque, qui est la premiere lãgue. De sorte qu'ils ont eu opinion, si vn enfant estoit nourry hors de toute communication de parole, qu'il se formeroit naturellemenr à la langue Hebraïque. Aucuns ont dit la Phrygienne, & qu'vn enfant, qui fust longtemps ainsi entretenu, prononça de son propre instinct ceste diction, *beccos*, qui signifie pain en langue Phrygienne.

1. *Il estoit agé de sept mois. Aulugelle dit* Adolescens. *faut lire Herodote. liu.* 1.

2. *Lib. de iudic. Astronomicis.*

Il me semble neantmoins, que tout cela ne prouue rien necessairement. Quand le premier homme nomma les animaux par leurs propres noms, c'est à dire, selon leurs proprietez, il falloit que les noms des proprietez fussent primitifs, c'est à dire, donnez de Dieu premierement, ou du premier homme: comme nous voyons que cela a lieu encores en toutes sortes de langues, qui

ont certains noms primitifs dont l'origine nous est incognuë; & d'autres deriuez, qui sont comme extraicts tirez de ces premieres souches. Pour exemple, supposé que ceste dictiõ Grecque [1] φωνὴ, qui signifie voix, ayt esté deriuée & composée de ces deux autres primitiues, φῶς & νοῦς, parce que la voix est comme la lumiere & le truchemẽt de l'ame, selon [2] Aristote mesme, qui dit que les affections de la voix sont marques des affections de l'ame, τὰ ἐν τῇ φωνῇ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ παθημάτων σύμβολα. Les deux noms primitifs peuuent auoir esté inuentez à plaisir, & φωνὴ le nom deriué auec dessein, eu esgard à la proprieté de la voix. Les Latins nomment le pain, *Panis*, qui peut estre deriué de cêt autre *Panus*, qui signifie vne plote, à raison que la paste est diuisée en morceaux pour en faire le pain. *Panus* peut estre la diction primitiue imposée sans rapport à aucune proprieté. Les François appellent Pilote vn Maistre de Nauire, de ce vieil mot, Pile, qui signifie vn Nauire, & n'est plus en vsage, sinon entre les enfans, qui ioüent à croix & à pile, auec vn getton [3] marqué d'vne croix d'vn co-

1. *Plato in Cratylo.*

2. *Lib. de interpretatione.*

3.

ſté & d'vn nauire de l'autre. Pile donc peut eſtre le mot originaire, inuenté ſans aucune conſideration. *Lors du Paganiſme la marque eſtoit d'vn coſté vn Ianus, & de l'autre vn nauire.*

Quãt à ce qu'il dit, que quelques phrenetiques ont parlé Latin ſans l'auoir appris, à raiſon du temperament : c'eſt encore vne propoſition qui ayde à la perte de ſa cauſe. Car ſi la cognoiſſance des langues, comme il dit, appartient à la memoire, & ceſte faculté, ſelon ſes maximes auſſi, depend du temperament humide, comment ſera t'il poſſible que les phrenetiques, qui ont le cerueau malade d'intẽperie chaude & ſeiche ſoyent habiles à parler Latin, & en la cognoiſſance des langues, ſans apprentiſſage ? il n'eſt point au pouuoir de la nature, qu'vn phrenetique parle Latin, ny aucune autre langue, s'il n'en a eu auparauant quelque ſorte de cognoiſſance: car ce que l'on dit des enfans qui ont parlé, eſt du tout faux, ou il en faut referer la cauſe à Dieu, ou à la colluſion des demons. Nous ne pouuons dire que ce que nous auõs en l'ame : les enfans nouueau nez donc, qui n'ont encore ny l'vſage de la raiſon, ny cognoiſſance, ny experience, ne peuuent pas prononcer

aucune parole; tãt s'en faut qu'ils soyent capables de continuer vne suite de discours bien lié & significatif.

L'esprit de l'homme au commencement de la vie est cõme vne carte blanche, ou vne table d'attente nuë de toutes peintures; mais disposée à receuoir toutes sortes de peintures; & en quelque âge que nous soyons, si nous n'auons conuersé auec les autres hommes, pour auoir esté enfermez en lieu hors de toute communicatiõ de parole, selon l'hypothese d'Arnobius, [1] nous serons, sans doute en fin de temps muets, comme poissons, & plus stupides qu'vn rocher, *omni pecore, ligno, saxo hebetiores*, & sans cognoissance d'aucune langue, Phrygienne ou autre, quelques fables que l'on ait apporté au contraire.

1. *Lib. 2. aduersus Gentes.*

Si quelque langue estoit naturelle, comme il semble que ce soit la Latine, selon l'Examen; la langue des Dieux, selon Platon; celle des Hebrieux, selon les Cabalistes; ou le bas Allemand, selon Goropius; nous sçaurions ceste-là naturellement, & la parlerions sans l'auoir apprise, ce qui n'est point toutesfois; il faut donc reietter ceste opinion

comme nulle. La nature a mieux faict de nous auoir priué de toutes, sans inclination particuliere à aucune, afin que nous fussions plus capables de les apprẽdre & de les parler toutes. Pour pouuoir parler, deux parties du corps nous sont necessaires, l'oreille pour l'apprentissage, qui doit preceder; & la langue pour la prolation. L'oreille, car puisque les noms des choses ne sont point imprimez naturellemẽt en nos esprits, φύσει τῶν ὀνομάτων οὐδέν ἐστι, [1] dit Aristote, il faut que nous les apprenions, & qu'ils nous entrent en l'ame par les sens de l'oüye: pourquoy le Philosophe disoit fort bien encore, & selon l'experience ordinaire, [2] que ceux qui sont sourds naturellement, sont muets aussi de necessité. La langue, parce qu'elle est l'archet de la parole. Les enfans ne parlent point, à raison qu'ils sont encore impuissans de la langue, οὐκ ἐγκρατῆ τῆς γλώττης, & qu'ils n'ont point encore en l'ame la parole interieure. Les paroles ne peuuent estre en la langue, qu'elles n'ayent esté en l'ame: ny en l'ame, que premierement elles n'y soyent entrées par les oreilles.

1. Cap. 2. lib. de interpretatione

2. Cap. 9. lib. 4. histor. animal. ὅσοι κωφοὶ ἐκ γενετῆς πάντες καὶ ἐνεοὶ γίνονται.

Il n'eſt donc pas poſſible, qu'vn enfant incontinent apres eſtre né ayt l'vſage de la parole: pourquoy nous deuons tenir pour prodiges toutes ces hiſtoires d'enfans qui ont parlé auant le temps, & de certaines beſtes auſſi qui ont faict le ſemblable: mais ce que l'on dit, qu'elles ont entre elles quelque ſorte de langage entendu anciennement, par Apollonius Thyaneus & par les Arabes, apres auoir mangé le cœur ou le foye d'vn dragon. C'eſt vne reſuerie qui n'eſt bonne que pour entretenir des eſprits debiles. Apollonius a eſté vn impoſteur, & impoſteurs ceux-là qui ont eſcrit ſon hiſtoire.

L'Examen porte que l'ame raiſonnable a vne grande conuenance auec la langue Latine, & que l'ame trouuāt vn corps bien temperé, la langue Latine luy vient auſſi toſt à la rencontre. Qui a dit tout cela à noſtre Examinateur ? en quelle eſchole peut-il auoir appris vne ignorance ſi hardie ? Si l'ame raiſonnable eſt immaterielle, comme i'ay prouué cy-deuant, elle n'a que faire du temperament: mais ſans auoir eſgard à cela, par quel moyen le temperament peut

il mesnager ceste alliance entre l'ame & la langue Latine? ie ne puis comprendre pourquoy ceste langue plustost qu'vne autre s'accõmoderoit ~~plustost~~ à vn certain temperamét; veu que nous voyons des hommes de toutes sortes de temperamens, de toutes tailles, de toutes habitudes bien parler Latin; mais iamais sans l'auoir appris que par vne longue estude. Ie croy qu'il n'y a rien qui l'ayt poussé à publier ceste vaine imagination, que le parler Latin des phrenetiques sans instruction: mais, comme i'ay dit, outre que cela ne peut estre faict naturellement, on ne trouuera point que les phrenetiques parlent plustost Latin qu'Italien, ou vne autre langue. Anciennement au Temple de Delphes, la Prestresse en son enthousiasme ne rendoit point ses responces en Latin, mais tousiours en Grec. *Nunquam*, dit Ciceron, *Apollo Latinè locutus est.* 1 Ils disẽt qu'vn fol de la ville de Spolete parloit fort biẽ Allemand, sans l'auoir appris. Fernel fait mẽtion d'vn autre qui parloit Grec, Vne fille de la Toscane en Italie, simple & qui n'auoit iamais vsé d'autre maniere de parler que de son pays, estant de- 1. *Erasme.*

uenuë possedée, se disoit auoir l'esprit de Virgile, & s'efforçoit à tous propos de parler le Mantoüan. C'est donc vn abus de mettre en auant ceste affinité de l'ame & de la langue Latine.

Il dit que la langue Latine a vne grace en la prolation, que n'ont point toutes les autres langues, parce que leurs inuenteurs ont esté barbares. Voila vne gentillesse d'esprit qui n'auoit point encore esté inuentée. Les Grecs qui appelloient barbares toutes les autres nations ont vne langue desagreable, selon l'Examen, à raison qu'ils sont barbares. Platon [1] pour faire distinction des Grecs d'auec les autres nations, n'vse que de ces noms, ἕλληνες καὶ βάρβαροι, les Grecs & les barbares. Ils appelloient mesmes les Romains barbares, selon le tesmoignage de Caton, qui disoit d'eux au rapport de Pline, [2] *Nos quoque dictitant barbaros.* Plaute & Terẽce, pour dire tourner en Latin, escriuent *Vertere barbarè.* Iuuenal reprend les Dames Romaines de son temps, qui affectoient de parler Grec, pour estre estimées plus gentilles & de meilleure grace, *Se non putat vlla formosam, nisi quæ de Tusca Græcula facta*

1. *In Theagene.*

2. *Cap. 8. lib. 9. nat. hist.*

est; & neantmoins l'Examen veut que toutes autres langues soyent barbares en comparaison de la Latine.

Si la belle prolation doit estre cause de ceste alliance, la Grecque, qui est à preferer à la Latine, *& Venere, & verborum suauitate, & copiâ*, deuoit auoir trouué party auec l'ame, plustost que la Latine, qui n'est qu'vne petite escholiere de la Grecque. C'est l'opinion de Quintilian, tesmoin non recusable en ceste cause, puis qu'il estoit Latin. Ciceron sur le suiet de l'eloquence de Demosthene monstre clairement que les Latins n'auoient rien qui approchast de l'industrie de ce grād Orateur des Atheniens. *Vides, inquit, illum multa perficere, nos conari; illum posse, nos velle.* Comme si la langue Latine, voire dans la ville de Rome, faisoit hommage aux pieds de la Grecque, en despit de ce qui seroit vn jour publié par l'Examen. Toutesfois il faut pardonner à l'autheur: car son esprit qui ploye à tous vēts, ailleurs recognoist sa faute & se condamne luy-mesme. Les Grecs, dit-il, [1] appellent barbares toutes les autres nations, voyant leur inhabileté & peu de sçauoir. Y *aßi*

1. Exam ch. 14. Essag. 259. a b.

Franc.152. b. Vemos que quantos nascen y estudian fuera de Grecia, si son Philosophos ninguno llega a Platone y Aristotele: si Medicos a Hippocrate y Galeno: si Oradores, a Demosthene: si Poëtas a Homero. Y asi en las demas scientias y artes, si-empre los Griegos han tenido la primaria, sin ninguna contradiction.

Continuation de discours. Le temperament ne peut rien pour l'inuention des noms. On ne peut sçauoir ny parler vne langue, sans l'auoir apprise.

CHAP. XXIV.



LES inuenteurs des noms & des langues ont nommé les choses, sans consideration ou auec cõsideration, comme ils ont voulu: car selon que l'esprit est riche en conceptions, il peut donner à chacune chose autant de noms qu'en auoit la Parque, *cui nomina*

centum mille, *mille nocendi artes*. Ie demande donc icy à l'Examen, si en chacune chose particuliere il n'y a qu'vn temperament à considerer, comment il est possible que tãt de noms puissent estre donnez naturellement à vne mesme chose ; & veu qu'vne mesme chose a plusieurs proprietez, comment plusieurs hommes d'vn mesme temperament se pourront tousiours rencõtrer, comme il dit, à luy donner vn mesme nom.

Si des parties plus esloignées de la terre, quelque sorte de beste ou de plante, non encore veuë en l'Europe, nous estoit apportée en France, & pour luy estre donné vn nom, elle estoit presentée separement à tous les Sages : ie ne croy pas que deux d'entre eux se rencontrassent à la nommer d'vne mesme sorte, quelque affinité qu'ils eussẽt de temperament. Ma raison est, que sur ceste nouueauté, l'vn d'eux se fondera pour l'imposition du nõ, ou sur le pays, dont elle seroit venuë, ou sur la couleur. Vn autre, sur le mouuement de quelqu'vne des parties, ou de tout le corps. Quelqu'vn encore sur la voix ou sur vn rien du tout ; comme l'esprit est tellement

fecond qu'il fe peut former mille notions, & s'entretenir long temps fur la pointe d'vne aiguille. Chacun fçait l'hiftoire de la main de Pafquier. Il y a donc bien peu d'apparence que les qualitez des elemens, qui n'ont rien de proportion ou d'affinité auec tout cela, ayent quelque pouuoir en vne telle varieté. Le Philofophe Demetrius anciennement prenoit les aduerbes Grecs & les prepofitions pour feruir de noms à fes feruiteurs, comme fi au lieu de Sofia, Perfa, Parmeno, il euft dit, περὶ, οὐδαμῶς, οὐδετέρως, ou en Latin, *cras*, *quando*, *pridie*, Il n'eft pas poffible de rapporter cela au temperament ou à la nature; fi par la permiffion de Clenard ou de Defpautere noftre Examinateur, ne donnoit à chaque partie d'oraifon fon temperament, comme il a fait cefte mefme diftribution aux fciences & aux facultez de l'ame.

Quand les arquebufes furent premierement inuentées, ce nom leur fut donné, compofé de deux dictions Italiennes, *arco bouzo*, c'eft à dire, arc creux, parce qu'ils n'vfoient que d'arcs auparauant qui n'eftoient point creux. Quel-

qu'vn

qu'vn donc s'aduisa de les nommer ainsi par vne petite boutade d'esprit assez gentille, ou la nature & le temperament qui ne peuuent auoir aucune affinité auec le langage Italien, n'ont de rien seruy. La boussole, qui est le quadran des Mariniers ayant esté inuētée à Melphes ville d'Italie, il est à croire que plusieurs au poinct de ceste nouueauté furent curieux de luy trouuer vn nom, ou à raison de l'aiguille, ou eu égard à l'aimant, qui est l'ame de ce petit ouurage, ou en consideration de l'estoille du Nort, & & toutefois le nom luy est demeuré, tiré de la matiere de la boëte ou de l'estuy, qui estoit de buis; bouxole *à buxo, quasi buxeolum.* Le Maroquin a esté ainsi dit de Maroq, ville d'Afrique, dont il nous a esté apporté premieremēt, comme le Cordoüen de Cordouë en Espagne. Barbare est vn mot tiré de *bar*, c'est à dire desert, ou de *barbar*, qui signifie *murmur* en langue Arabique, à raison du bruit de leur langage rude & mal poly. Il n'y a point de temperament qui puisse enseigner cela aux hommes, & pour telles inuentions, il me semble que ny le temperament, ny la bonté de la ma-

memoire, ne sont point tant necessaires. Le plus iuste & le meilleur temperament du monde ne pourroit pas mettre en l'esprit d'vn enfant nouueau né l'origine de ces deux mots, babil, & parole, dont l'vn est tiré de l'Hebreu, *Babel*, & l'autre du Grec παραβολή. Badaut est venu de *Batauus*. Nous appellons vn Hareng sor, qui a esté roussy à la fumée, du nom Gothique *Sor*, qui signifie roux. Vn phrenetique pourroit-il trouuer ce mot dans les fumées de sa fiévre? Il me semble qu'il n'y a gueres de proportion entre vn malade de fiévre chaude, & ceste diction qui nous a esté apportée des pays glacez du Septentriõ. Il seroit besoin d'vn temperament miraculeux, pour rencontrer si heureusement, que de donner le nom Eschalotte à la plante qui a esté ainsi nommée pour nous auoir esté apportée premierement d'vne ville de la Iudée, dite *Ascalonia*, *Ascalonites bulbus*; comme l'oignon du mot Latin *Vnio*, parce que chaque plante n'a qu'vne teste pour racine.

D'ailleurs, veu que depuis la premiere imposition des noms, ou il y a eu changement de suiet, ou la corruption

s'y est coulée auec le temps ; par quel moyen le temperament pourroit-il apprendre à vn Espagnol le langage qui est de present en vsage en Frãce ? Les pommes que nous appellons maintenant, de Paradis, estoient anciennement pommes de parade. Glaner estoit cueillir le reste du gland, maintenant c'est amasser dãs les champs ce qui reste des espics apres la moisson. Anciennement pour attacher les vestemẽs on se seruoit d'espines au lieu d'agraphes, comme nous lisons dans Tacite, *sagum fibulâ, aut si desit, spinula consertum* ; Auiourd'huy elles sont d'vne autre estoffe, mais le nom est demeuré, espingues, *spinulæ*. Les enfans mis sous la conduite d'vn maistre pour les lettres estoient dits, *pedagogij pueri*, pages. Auiourd'huy on nomme ainsi les enfans de la noblesse, qui sont pour la profession des armes. Les cuiraces estoient de cuir aux premier temps ; & de present le nom nous est demeuré pour gage, quoy qu'elles soyent de fer ou d'acier. Au vieil langage François, on disoit, anuict, au lieu du mot de present auiourd'huy, parce que les vieux Gaulois, cõme dit Tacite, comptoient

les temps par les nuicts, & non par les iours, *tempora per noctes computabant*: le mot nous est demeuré entre le vulgaire pour marque de la vieille coustume du pays. Le nom de l'oiseau appellé Faucon a donné l'estre à cét autre fauconnerie, & toutesfois les Latins ont mieux aymé nommer la chasse de la vollerie du nom de l'Espreuier, *ab accipitre accipitrariam*. Vn seul temperament seroit-il suffisant pour l'inuention de ces deux termes, ou bien si pour le mot Latin *accipitraria*, il seroit besoin d'vn temperament plus exquis, que pour le François, fauconnerie.

Il n'y a gueres d'apparence que l'imposition des noms soit de l'ordonnance de la nature: car encore qu'vn homme sage par vn nō qu'il aura trouué à quelque chose, tiré du nom de sa proprieté, ou de quelque autre consideration; le mot inuenté ne laisse pas d'estre volontaire, attendu que l'inuēteur en est tousiours l'origine, où le nom de la proprieté n'est que le suiet. Vne peinture ne laisse pas d'estre artificielle, quoy qu'elle soit d'aprés, & qu'elle represēte quelque chose naturellement. Mais tant s'en

faut que tous les noms ayent esté tirez des proprietez des choses, que nous ignorons la nature & les proprietez, presque de tout ce qui est au monde. Tous les Sages ensemble, dit Scaliger, ne sçauroient auoir dit qu'elle est la forme d'vne pierre, à raisõ que toute nostre science n'est qu'vne ignorance. Pourquoy il me semble que plusieurs noms ont esté donnez aux choses sans consideration, c'est à dire, fortuitement, ou par plaisir, comme le Traquitantos de l'Examen. Si l'vsage auoit permis que *Canis* signifiast vn luth, quoy que ce nom eust esté donné sans aucune consideration, nous en approuueriõs l'vsage comme de l'autre, & volontiers en rendant raison telle quelle de son origine, nous l'osteriõs à l'inuenteur pour le donner à la nature.

Il est certain que plusieurs noms notamment de choses artificielles, ont esté sagement inuentez, & auec consideration, mais comme l'imposition en a esté volontaire, & les noms trouuez par les discours, ils ne peuuent pas estre sceus apres s'ils ne sont appris, parce qu'ils ne dependent point de la nature. Pour exemple, fusil, est vn nom qui re-

presente naïuement la chose qu'il signifie, *quia ex eo fusilis ignis.* Ce nom donc a esté inuenté par vn gentil esprit, non à raison du temperament de l'inuenteur, car vn autre ne l'eust iamais trouué, de quelque cõplexion qu'il eust peu estre, mais d'vn mouuement d'esprit, duquel comme d'autres inuentions on ne peut pas tousiours rendre raison.

Sur ce propos du fusil ie prendray suiet de mettre fin à ce discours; car comme la main l'acier & la pierre sont les causes des estincelles qui sortent du fusil, l'intellect qui est la main de l'ame & qui sert de pierre & d'acier, est la cause des conceptions, qui sont comme les estincelles de l'esprit, les conceptions (ie puis dire cela de l'intellect, puis qu'Aristote dit bien qu'il est la prunelle & la lumiere, κόρη & φῶς,) ces conceptions vont à la memoire, qui est comme la meche, & de là à la langue, qui sert d'alumettes & de flambeau pour faire iour aprés, c'est à dire pour espandre plus loing & declarer par la parole exterieure, les conceptions & les paroles interieures de l'intellect & de la memoire. L'origine donc des conceptions est

le mouuement de l'intellect, comme des estincelles du fusil, le batement de l'acier: pourquoy il n'est pas croyable que l'on puisse sçauoir ou proferer les noms des choses, & parler les langues sans les auoir apprises.

Le temperament est vne cause, *sine qua non*, & vne disposition qui ayde à rendre les organes plus souples, pour les fonctions des sens: mais tousiours il est besoin de discipline. La meche doit estre bien seche pour estre bonne, mais il est besoin du battement de la pierre, Le sens de l'oüye, en vain seroit accomply de tout poinct, comme vn enfant muny de liures, d'encre, de plume, & de papier, sans l'instruction du maistre. Il est impossible que l'enfant sçache ou escrire ou parler, si le maistre n'a parlé à luy premierement. Pour les langues vulgaires nous les apprenons auec l'age, & nous nous y rendons maistres auec le temps, par conuersation, par exercice; & par vn long vsage. Mais celles que nous nommons Grammatiques, il n'est pas possible de les apprendre, que par le moyen des maistres, & par vne longue estude. Pour les bien parler, c'est

perdre le temps de s'y employer, si l'on n'est aidé de quelqu'vn qui y soit bien entendu & experimenté & qui les sçache parler sans hesiter, comme si elles luy estoient naturelles; qui puisse estre entendu estant oüy, & imité estant entendu. Pour exemple, si quelqu'vn desire apprendre l'Hebreu, il n'est gueres possible qu'il y paruienne, s'il ne se range sous la discipline d'vn Iuif. Il n'est point pour cela de meilleur temperament.

Que les facultez de l'ame ne sont point contraires, ny les sciences incompatibles.

CHAP. XXV.



OMBIEN que i'aye aucunement cy-deuant destruit les principes de l'Examen touchant l'inimitié des facultez de l'ame, ie suis obligé d'en traicter icy encor, comme en passant, & de plus faire voir à l'autheur que l'incõpatibilité des sciences qu'il pretend aussi mettre en credit, est contre raison & sans apparẽce de verité; non que la bonté de l'imaginatiue, comme i'ay dit cy-deuant, ne soit plus vtile à certaines sciẽces que la memoire, & la memoire de mesme: mais ie veux luy faire voir que ces deux puissances sõt inferieures à l'intellect; qu'elles n'ont point part auec luy à la possession des sciences; mais qu'il se sert seulement de leur ministere. Mesmes qu'el-

les n'ont point entre elles de contrarieté, veu que les especes cessent d'estre contraires dans l'intellect.

L'imaginatiue, dit-il, & l'entendement sont contraires, & à raison de leur inimitié fōdée sur leurs temperamens, les sciences qui appartiēnent à ces deux facultez ne se rencontrent iamais en vn mesme esprit en degré eminent. Il me sēble qu'il n'y a point d'esprit en toute ceste Philosophie des esprits. Puisque le chaud & le sec sont deux qualitez qui symbolisent ensemble, pourquoy veut-il que le chaud de l'imaginatiue soit cōtraire au sec de l'entendement, & en suite que leurs sciences soyent incompatibles; veu que le chaud & le sec logent bien dans l'element du feu, & plusieurs mixtes sont veus de temperamēt chaud & sec; il n'y a point de raison à vouloir fonder l'incompatibilité des sciences sur l'inimitié de ces deux qualitez, qui ne sont point contraires. Ie soustiens le mesme pour ce qui est de la phantasie & de la memoire: car si le temperament chaud conuient à la phantasie, & l'humide à la memoire, c'est encore sans iugement qu'il veut asseoir l'incompati-

bilité des sciences de ces deux facultez, sur la contrarieté de ces deux temperamens; veu que l'air & le sãg sont chauds & humides ensemble, & que les animaux ont ces deux qualitez pour fondement de la vie?

Tout enseignemeut & tout precepte pour estre biẽ receu doit estre vray, vtile & biẽ de suite auec les autres preceptes. ἀληθὲς, [1] χρήσιμον ϛ ἀκόλουθον. Or tout cela manque icy à nostre Examen. Premierement que les sciences soyent incompatibles, à raison des temperamens contraires de leurs facultez. C'est vne proposition qui n'est point vraye, comme i'ay commencé à en faire la preuue, & comme ie poursuiuray la demõstration [2] cy-apres. Secondement, que ceste doctrine soit vtile, il n'y a point d'apparence, puis qu'elle n'est point veritable, ny en la science, ny en la nature. Encore si elle estoit vraye seulement en la science, l'autheur seroit aucunement excusable: car, comme i'ay dit ailleurs, nous aurions au moins le biẽ de recognoistre à quelle sciẽce chacun esprit seroit porté naturellement. Mais puis qu'elle est fausse de tout poinct elle merite d'estre

1. Galenus com. 2. in lib. Hippoc. de diæta in acut. & introd. ad artes.

2. au cha. 20.

traictée comme l'Aiax d'Auguste, qui
1. passa par l'esponge, 1 *non succedente stylo.*
Sueton. in Augusto. cap. 85. Tiercement, elle peche contre la suite
de ses maximes. Il a dit deuant que toutes les trois facultez de l'ame, l'entendement, l'imaginatiue & la memoire sont logées ensemble dans chacune des cellules du cerueau; il n'y a donc point entre elles de contrarieté. Puis qu'il falloit les declarer contraires, il ne deuoit pas les loger en mesmes cellules. Il y a plus de cõtrarieté en ses maximes, qu'il n'en trouuerra entre les facultez de l'ame.

„ Il dit apres que les sciences peuuent
„ bien se rencontter en vn mesme esprit,
„ mais non en degré eminent; dautant
„ que en mesme temps que quelqu'vn au-
„ ra bõne imaginatiue, à cause de la gran-
„ de chaleur du cerueau, il mãquera d'en-
„ tendement & de memoire, comme de
„ mesme, s'il à grand entendement à cau-
„ se de la grande secheresse, il ne pourra
„ pas apprendre les sciẽces qui apartien-
„ nent à l'imaginatiue & à la memoire,
1. 1 *Non puede apprender las sciencias, que pertenescen à la imaginatiua y memoria.* Mais
Exam. ch. 14. Esp. 157 e fr. 153. b. tout cela est proposé auec si peu de fer-

meté, que l'on ne peut asseoir iugement sur aucun de ses preceptes. En vn lieu il dit que la bonne imaginatiue demande trois degrez de chaleur, en autre lieu que le iuste temperament des quatre qualitez est le meilleur pour toutes les facultez de l'ame. Ailleurs encore que le cerueau garde tousiours son temperament froid & humide, dont il ne sort iamais iusques à estre dominé & surmonté des autres qualitez. [1] *Iamas sale de fryo y humido a predominio*. Il n'y a que de l'incertitude en ses paroles, de laquelle il pouuoit plus aisément se tirer, s'il eust soustenu l'opinion commune des facultez logées en diuers ventricules, laquelle il approuue luy-mesme sur la fin du quatorziesme chapitre de son Examen, comme si la chaleur de son imaginatiue luy auoit humé la memoire de ce qu'il a publié contre cela presque dans toutes les pages de son liure. Si le temperament esgal est le plus requis, cõme il dit, pour la souueraine perfection de toutes les trois facultez ensemble, il est à presumer que les qualitez en degré eminent, les blessent à mesure qu'elles s'esleuent au dessus du temperament esgal.

1. *Exam. ch. 14. Esp. 264. Frãc. 155. b.*

Les plus renommez Philosophes ont tousiours esté d'aduis que la bonté de l'entendement depend en partie de la bonté de l'imaginatiue & de la memoire, & qu'il ne s'esgare point en sõ action, sinon quand ces deux facultez luy representent les images des choses obscures, ou confuses debilement & en mauuais ordre, ἀσαφῆ καὶ ἀμυδρὰ τὰ σημάγια, dit Platon [1], & cela est vn grand preiugé contre l'Examen, qu'elles sont bien d'accord, & qu'il n'y a point entre elles d'inimitié, puisque leurs actions sont communes, qu'elles s'entraident, & qu'elles tendent à mesme fin. L'intellect qui est le iuge opere ou bien ou mal, selõ les pieces de ses rapporteurs, qui sont les facultez des sens exterieurs: il ne faut pas croire donc qu'il y ait de la contrarieté entre ces puissances de l'ame. Les melancholiques de mauuaise sorte, c'est à dire, qui ont le cerueau touché des mauuaises qualitez de l'humeur noire ou de la colere bruslée, sont veus auoir l'imaginatiue trop prompte, à raison qu'elle represente à l'intellect trop d'images confusément & mal à propos; pourquoy ils sont dits *imaginosi*, πολυ-

1. *In Theoteto.*

φάντασοι, phantasques. Mais aux melancoliques de la meilleure marque, comme de cela i'ay discouru ailleurs, l'imaginatiue est bonne, prompte moderement & arrestée tout ensemble, pour representer à l'intellect nettement & par ordre les especes & les notiõs, pourquoy ils sõt plus habiles que les autres à comprendre les sciences au rapport mesme de l'Examen. Il y a donc de l'affinité & vne grande correspondance entre l'entendement & l'imaginatiue.

Reste maintenant à examiner s'il y auroit de la contrarieté entre l'entendement & la memoire, & de l'incompatibilité entre leurs sciences ; veu ce que l'on dit communement, que ceux qui ont bonne memoire mãquent de iugement, & au contraire que la bonté de l'intellect & du iugement, est volontiers suiuie de quelque defaut de memoire. Pour soudre ceste difficulté nous ne deuons pas nous seruir des raisons de l'Examen fõdées sur la contrarieté imaginaire des temperamens, car elle doit estre reiettée comme fausse: mais auoir recours à d'autres meilleures & plus plausibles, comme celles que ie dedui-

tay icy en peu de paroles:

L'imaginatiue, qui eſt la plus noble faculté des ſens interieurs, ſemble auoir plusieurs fõctiõs diuerſes, qui luy donnent vne cognoiſſance des choſes particulieres en l'homme principalement, où elle eſt eſclairée de la preſence de l'ame raiſonnable. Le deuoir de ceſte faculté eſt, apres auoir receu les eſpeces du ſens commun, de ſe porter à les cognoiſtre, à les diſtinguer, à comprendre par elles les conuenances & les differences des choſes: elle joint ce qui eſt ſeparé, elle ſepare ce qui eſt vny, elle meſle les images, de maniere qu'elle peut ſe former des monſtres & des Centaures; elle cherche ce qu'elle a perdu, en réueillant les figures à demy effacées: bref elle fait des merueilles pour la cognoiſſance des choſes particulieres. Mais ſes deux plus notables vertus ſont de faire toutes ces operatiõs là purement par la pureté des eſprits, & de grauer ſes phantaſies nettemẽt en la memoire. Ses premiers mouuemẽs pour tout cela ſe font
moien
dans le premier ventricule du cerueau: car c'eſt là qu'elle iette ſes premiers traicts, comme vn peintre qui couche

ſes

ses premieres couleurs, mais l'accomplissement de son action se faict en deux autres lieux, où les esprits sõt tellement affinez & purifiez ; qu'ils n'ont quasi point de matiere. Ces deux endroits sont le *Camarium*, & le ventricule de la partie de derriere du cerueau dicte *Cerebellum*; nous l'appellons communement le quatriesme vẽtricule. Dans ceste derniere cellule l'imaginatiue porte les especes & les imprime en l'ame & en la partie, comme des actes, dans vne archiue ; & la reserue d'icelle, est ce que nous appellons memoire, car cela est vne action de l'imaginatiue, *fit ex hac illa*, dit Scaliger, *& imaginationis seruatrix est memoria.* Pour ceste occasion le Philosophe loge ces deux facultez en mesme lieu, quand il dit, que nous imaginons & nous nous souuenons en vne mesme partie ; & Themistius apres luy que l'imaginatiue & la memoire de suiet ne sont qu'vne mesme chose ; [1] τῷ ὑποκειμένῳ ταυτὸ: & que la memoire doit estre placée en mesme partie de l'ame que la phantasie. L'imaginatine graue ou imprime l'espece, & la memoire en est la garde ; τῆς φαντασίας μονὴ ἐ σωτηρία:

[1] *Cap. 10. lib de memor. & rem.*

Plotin dit le mesme que la memoire appartient à la partie qui imagine, τῷ φανταστικῷ ἡ μνήμη. En l'autre lieu qui est le Camarium, où les esprits sõt tres-subtils (aussi à raison qu'il est sans mẽbranes; & qu'il n'a pour parois que la fermeté de sa substance, & nuls conduits apparens pour l'apport & pour l'entrée des esprits, sinon les pores du moyen ventricule, des productions des nerfs optiques & de la substance du cerueau) l'imaginatiue fait ses plus belles fõctions. C'est là qu'elle approche plus prés de l'intellect, & qu'elle semble receuoir quelques rayons de sa vertu, κατ' ἔκλαμψιν, comme s'il luy dõnoit quelque traict de son pouuoir & de sa beauté, afin que les especes qu'elle luy presente, soyẽt plus capables de luy seruir, quand il les despoüille des conditions de la matiere.

Leg. sup. chap. 13.

Ceste pratique est generalement obseruée par toute la nature, de ne point donner la perfection aux choses en vn moment & tout à la fois; attendu que la preparation des matieres demande du temps, pourquoy on ne peut paruenir à la fin que par degrez: comme la fleur ne

vient qu'apres le bourgeon, & le fruict apres la fleur, [1] ὥσπερ ἄνθος πρόδρομόν ἐστι τοῦ καρποῦ. Nous voyons ainsi dans les venes du mesentere proches du foye vn commencement de preparation de sang: aux vaisseaux seminaires, nō loing des testicules, vn commencement de preparation de semence: au ventricule dextre du cœur vn commencement de preparation des esprits de la vie. De mesme l'imaginatiue parfait dens le *Camarium* ce qu'elle a commencé dans le troisiesme ventricule. C'est en ceste partie que sont figurées clairement, comme dans vn miroir, les especes de toutes sortes d'obiects, parce qu'elles sont sur les limites des sens & de l'intellect. C'est là qu'elles sont pour la derniere main, comme la matiere des choses intelligibles, capables d'estre faictes tout comme l'intellect est capable de faire tout, c'est à dire, raisonner & discourir de tout ce qui est au monde. C'est en ce *Camarium* que l'imaginatiue est nommée *intellectus patiens*, παθητικὸς νοῦς, intellect patient & materiel, en suite duquel l'intellect, qui agit sur les images de ceste faculté & sur leur modele

1. Themist. cap. 35. lib. 3. de anima.

s'en forme de semblables, qui ne sont point materielles, & est appelé intellect agēt, ποιητικὸς νοῦς, lequel merite vrayement le nom d'intellect. Voicy donc comme ie poursuis ce propos.

Pour ces deux actions de l'imaginatiue, asçauoir pour fournir d'especes & de notions à l'intellect dans le *Camarium*, & à la memoire dans la derniere & quatriesme cellule, il est besoin de deux mouuemens diuers d'esprit & de faculté. Quand donc elle se porte plus vers le *Camarium*, la memoire n'est pas si bonne. Quand au contraire elle a plus son mouuement vers le quatriesme ventricule, l'intellect, dont depend le iugement, ne reçoit pas pleinement toutes sortes de faueurs de l'imaginatiue: & cela est la cause, pourquoy ceux qui ont bonne memoire, n'ont pas le iugement si net & si accomply. Nous voyons l'vn de ces deux plus foible ordinairement, parceque l'imaginatiue & les esprits dont elle se sert ne peuuēt pas bien fournir à l'vn & à l'autre, si le cerueau en toutes ses parties n'est bien formé, & d'vne forte nature.

Si l'on oppose que ce propos des

mouuemens alleguez de l'imaginatiue vers le *Camarium* & le quatriesme ventricule est contraire à ce que i'ay dit ailleurs du siege de ces deux facultez ensemble dans le *Camarium*, lors que i'ay fait mention de l'histoire du Cellier. Ie responds, que ce que i'ay dit icy est suiuant l'opinion commune: & neantmoins supposé que l'autre deust auoir lieu, qu'il y a des raisons encore de ce defaut reciproque du iugement & de la memoire, sans auoir esgard au temperament. Cela peut estre attribué aux esprits selon qu'ils sont d'vn mouuement prompt ou tardif. Pour la bõté de l'entendement & du iugement, il est besoin d'esprits purs & subtils, afin que les especes & les notions de l'imaginatiue soyent representées nettement, subtilement, & par ordre à l'intellect; & lors la memoire n'a pas tant de vertu, parce que les esprits brillants & subtils se dilatent dauantage, & n'impriment pas si bien les especes en l'ame & en la partie. La memoire demande des esprits plus retenus à raison de certaine humidité, qui est necessaire pour donner plus de fermeté à l'impressiou des especes;

pourquoy Ariſtote dit que ceux qui ſont d'vne nature tardiue ont meilleure memoire, *μνημονικώτεροι μὲν οἱ βραδεῖς.* Et cela peut diminuer la bonté du iugement en ſon action.

Ie n'ignore point que ce que i'ay auancé icy de l'intellect patient ne ſoit contre la doctrine commune: mais auſſi parce que ce ſeroit temerité de vouloir publier quelque nouueauté en matiere de ſciences, ſi elle n'eſt fondée ſur bonnes raiſons, ie remets à en traicter plus particulierement au Chapitre ſuyuant.

Des sens exterieurs & interieurs. De l'intellect patient, & de l'intellect agent. Que l'imaginatiue est l'intellect patient, selon Aristote.

CHAP. XXVI.



LES sens exterieurs qui sont les premiers messagers de l'ame, reçoiuent les especes des obiects, l'œil pour exemple, les especes des couleurs & ainsi des autres. Ces especes puis apres par le moyen des esprits sont portées au sens commun, qui est comme le centre, & comme vn premier iuge qui cognoist de tout ce qui luy est rapporté par les cinq sens. C'est luy qui distingue les obiets des sens exterieurs, & qui nous donne le sentiment & la cognoissance de leurs actions, [1] ταύτῃ καὶ τῶν ἐνοργειῶν αὐτῶν αἰσθανόμεθα. L'œil ne cognoist ny son action ny les sensibles des autres sens, car cõme il ne sçait que

1. *Themist. cap.1. lib.5. de anima.*

c'est que l'odeur, mais comprent seulement les couleurs, & neantmoins nous cognoissons que la couleur & l'odeur d'vne pōme, la douceur & la blancheur du laict sont diuerses qualitez ; ceste cognoissance appartient à vne autre faculté que nous appellons sens commun, lequel s'exerce dans les deux premieres cellules du cerueau, & ne faict point son action, sinon en presence des obiects, parce qu'il n'opere qu'auec les sens exterieurs.

Du sens commun les especes sont portées à l'imaginatiue dans le ventricule du milieu, & le deuoir de ceste faculté est de s'occuper sur icelles especes, & se former mille sortes d'images, de notions, de conceptions. Le sens commun luy liure les especes encore grossieres & aucunement simples: mais elle a le pouuoir de les meslanger; comme quand nous nous representons en l'esprit des chimeres, des centaures, & autres grotesques qui n'ont point d'estre en la nature, & parce que ceste faculté d'imaginer imprime mieux les especes, à raison qu'elle se sert d'esprits plus subtils, elle peut faire sa fonction en l'absence des

obiects, comme il appert par les songes, la raison desquels est en l'imaginatiue, comme du dormir au sens commun. Or dautant que les esprits deuiennent plus subtils, plus ils font de chemin dans les voyes du cerueau, ils acquierēt par mesme moyen vne vertu de penetrer dauantage dans la substance des parties, & d'imprimer en l'ame plus viuement les especes. Et cela est cause que le *Camarium* ou le quatriesme ventricule situé au derriere de la teste, est le domicile de la memoire, qui est differente de la phantasie, en ce qu'elle garde plus long temps les especes, & qu'elle les represente comme passées, combien que le temps luy soit incognu, la cognoissance duquel n'appartient qu'à l'intellect. Voila comme l'on discourt communement des sens interieurs & exterieurs.

Reste que nous passions à l'intellect, lequel, pour mieux exprimer ses vertus, ie compareray icy au sens commun, attendu qu'ils se rapportent en plusieurs poincts de leur œconomie. Ce premier sens interieur que nous nommons sens commun, est le iuge des actions des sens exterieurs & de la differēce de leurs sen-

sibles. L'intellect de mesme est celuy qui preside sur les interieurs, qui cognoist leurs actions, & qui a leurs images pour obiects, comme les especes des sens exterieurs sont les obiects du sens commun : de sorte que les sens exterieurs sont au sens commun, ce que l'imaginatiue & la memoire sont à l'intellect, veu mesme que l'intellect n'opere qu'auec l'imaginatiue, οὐδέποτε νοεῖ ἄνευ φαντάσματος ἡ ψυχή, cõme le sens commun ne faict son action qu'auec les sens exterieurs. Il y a neantmoins cela de difference entre l'intellect, le sens commun & tous les autres sens tant interieurs qu'exterieurs : que l'intellect cognoist non seulemẽt leurs actions, mais aussi la sienne propre, quoy que ce soit par reflexion, νοθῷ λογισμῷ, & non directement ; ce qui est impossible aux autres sens. Le sens commun, l'imaginatiue, la memoire ne comprennent que ce qui est singulier, mais l'intellect toutes choses singulieres & vniuerselles. Les facultez des sens sont materielles : l'intellect nullement obligé à la matiere, ny en son operation, ny pour le regard de son essence. Puis il a le dis-

cours & le iugement, qui sont deux des premieres pieces du thresor de l'ame, que ne peuuent auoir les autres puissances. De deux choses comparées l'vne à l'autre il tire vne conclusion necessaire; au moyẽ dequoy il cognoist le mouuement & le temps, accidens que ne peuuent cõprendre les bestes, à raison qu'il est besoin de discours pour l'vn & pour l'autre. Au mouuement il faut considerer le temps: pour comprendre le temps il faut auoir l'œil au mouuement.

La plus grande difficulté est pour [le regard des especes intelligibles, pourquoy elles ne sont point materielles], comme celles de l'imaginatiue, & comment elles sont produites telles en l'intellect. Puisque l'intellect a son operation separée de la matiere, il n'y a que douter que les especes dont il se serr ne soyent exemptes aussi & despoüillées des conditions de la matiere: mais il n'est pas aisé de declarer nettement, comment elles deuiennent immaterielles de materielles qu'elles estoyẽt en l'imaginatiue, veu qu'elles sont figures & images de mesmes obiects. Aristote dit que c'est l'intellect agent qui fait ceste

besõgne, oû l'on trouue encore de grandes difficultez & diuersité d'opinions entre ses interpretes.

Aucuns disent que l'intellect agent despoüille de toute matiere, les especes de la phantasie, & par ce moyen les rend comme luy spirituelles. Opinion absurde: car comme *ex corpore nil fit nisi corpus*, il est impossible de rendre immateriel ce qui est materiel. Quelques autres tiennẽt que l'intellect agent donne vne certaine lumiere aux especes de l'imaginatiue, qui les rend intelligibles, & fondẽt leur opinion sur vn texte d'Aristote où l'intellect est comparé à la lumiere, parce que cõme la lumiere rend les couleurs actuellement visibles, qui n'estoient telles qu'en puissance auparauant; ainsi la lumiere de l'intellect agent esclaire les figures de l'imaginatiue, & les rend actuellement intelligibles. Ceste opinion est specieuse, mais à raison que ceste lumiere est imaginaire & metaphorique, le doute ne me semble pas vuidé par ce moyen, si le tout n'est plus clairement expliqué. S'ils entendent donc par ceste lumiere la presence de l'intellect, lequel par sa vertu jointe auec

le dernier effort de l'imaginatiue, sur le modele des images tres-epurées qu'elle luy presente, se façõne des especes semblables à luy, c'est à dire immaterielles, & sans autre lumiere que de sa vertu : il y a quelque couleur en ceste opinion, & quelque apparence de raison, veu que l'intellect seul est la cause efficiente de ceste action, & que l'imaginatiue n'y contribuë riẽ que l'espece pour luy seruir d'obiect & non de matiere, ou comme l'on dit doctement en termes d'eschole, *Concurrit phantasia obiectiuè, non materialiter.*

Aristote a esté le premier qui a estably ceste doctrine de l'intellect agent, & de l'intellect patient; mais pour n'auoir pas esté bien entendu, les Philosophes touchant cela sont entrez depuis en de grandes disputes. Alexandre croit que cet intellect agent est Dieu. Auicenne & Auenipace, que c'est vn Ange inferieur à Dieu, Aneurois que c'est vn Ange qui gouuerne le mouuemẽt du dernier ciel. Themistius, vne certaine substance, qui assiste tous les hommes en general. Scaliger croit que l'intellect agent n'est point necessaire. Plusieurs autres Philo-

sophes de ce temps estiment que l'Aristote a entendu par l'intellect agent ceste faculté qui rend les especes immaterielles & intelligibles ; & par l'intellect patient, celuy qui les reçoit de l'agent, & sur icelles forme son action, qui est iuger, entendre, discourir. Cardan faict trois sortes d'intellect, vn agët qui contient toute sa substance, vn autre materiel, qui est cõme la lumiere de l'agent, & vn intellect patient qui reçoit les especes, *qui simulachra rerum recipit.* Mais, comme dit Scaliger, *quot verba, tot penè flagitia*: autant de fautes presque que de paroles.

Pour leuer les difficultez qui se trouuent sur ceste doctrine d'Aristote, il me semble qu'il faut auoir l'œil & s'arrester principalement sur vn texte des liures *de anima*, où il dit que l'intellect agent est immortel, & l'intellect patient au contraire suiet à corruption ; [1] ὁ δὲ παθητικὸς νοῦς φθαρτός. Car si l'intellect patient, comme ils disent, est celuy qui reçoit les formes intelligibles de l'intellect agent, qui discourt, qui consulte, qui delibere, & qui est le but & la fin de l'intellect agent ; il est plus noble & plus

1. *Cap. 5 lib. 3 de anima.*

excellent que l'intellect agent; & cela estant, il n'y auroit point d'excuse pour Aristote d'auoir dit que l'intellect patient est corruptible, & l'intellect agent incorruptible. Cela m'a donné suiet de croire que le Philosophe a entendu par l'intellect patiẽt, la faculté d'imaginer, & que ce qui a rendu ses textes de difficile intelligence sur ce suiet a esté l'ambiguité de ces dictions, νοῦς, *mens*, νοεῖν & διανοεῖσθαι, *intelligere & ratiocinari*; car combien qu'elles ne conuiennent proprement qu'à l'intellect, il est certain neantmoins qu'il s'en est seruy improprement pour signifier l'imaginatiue, notamment ce qui est de plus noble & de plus exquis en ceste faculté, qui est ce que sainct Thomas appelle cogitatiue, laquelle, dit-il, raisonne des choses singulieres, comme l'intellect des vniuerselles. Mais sans nous arrester à ceste opinion de S. Thomas, poursuiuons nostre propos.

Aristote au chapitre quatriesme du premier liure *de anima*, dit que raisonner ou discourir διανοεῖσθαι, aimer ou hayr, ne sont point affections de l'ame, mais de ce qui a ame. διανοεῖσθαι en ce

lieu là ne signifie pas discourir, mais penser ou s'imaginer quelque chose, comme il appert par ce qu'il dit apres, où il substituë au lieu de διανοεῖσθαι, μνημονεύειν, se souuenir. Au troisiesme Chapitre du mesme liure, il semble sous le nom d'intellect entendre l'imaginatiue, lors qu'il constituë comme deux parties de l'intellect, l'imaginatiue & l'opinion, τοῦ νοεῖν τὸ μὲν φαντασία δοκεῖ εἶναι τὸ δὲ ὑπόληψις. Là mesme apres auoir recognu qu'il s'estoit seruy de ce mot νοῦς, pour signifier l'imaginatiue; afin de leuer l'ambiguité, il s'explique, & dit que par ce mot νοῦς, *mens*, il entend la faculté de l'ame qui pense & opine. λέγω δὲ νοῦν ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχή. Plus clairement au dixiesme Chapitre de ce mesme liure. Deux causes, dit-il, font veuës mouuoir les animaux, l'appetit ou l'intellect: Si quelqu'vn, dit-il, veut prendre l'imaginatiue pour vne sorte d'intellect ou d'intelligence, εἴ τις τὴν φαντασίαν τιθείη ὡς νόησίν τινα. Car Aristote en ce lieu là semble entendre par l'appetit l'imaginatiue des bestes, laquelle seule gouuerne leurs appetits; & par l'intellect l'imaginatiue

de

de l'homme, laquelle est regie & esclairée de l'entendement.

Cela ainsi estably, il sera aisé de comprendre ce que veut enseigner Aristote lors qu'il constitue deux sortes d'intellect: vn lequel en son operation ne patit point, parce qu'il est separé de la matiere & incorruptible, χωριστὸς ϗ ἄφθαρτος. Il le nomme intellect agent ; νοῦν ποιητικόν: en vn autre l'action duquel est corporelle & du supposé, & qui sert de preparatif à l'intellect agent, à raison qu'il luy fournit les obiects pourquoy il est dit materiel, dautant qu'il sert de matiere à l'autre, comme la voix à la parole; luy representant les images de toutes choses, afin qu'il façonne sur ces premiers modeles toutes sortes d'especes & de notions intelligibles: il nomme ceste sorte d'intellect, νοῦν παθητικόν, intellect patient, & cestui-cy, dit-il, est corruptible. Mais il vaut mieux rapporter icy fidelement & plus au long ce qui est de ce suiet dans le texte d'Aristote, & de l'expliquer aprés, pour faire voir que ce que i'ay dit, est la pure & vraye intelligence de ses paroles. *Cap. 5 lib. 3 de anima.*

Il y a, dit-il, vn intellect capable d'e-

Cap. 5. lib. 3. de Anima Aristotelis.

„ stre fait toutes choses, & vn autre ca-
„ pable de faire toutes choses, lequel
„ est comme vne certaine habitude, &
„ tout ainsi qu'vne lumiere : car la lu-
„ miere aussi fait en quelque maniere,
„ que les couleurs qui n'estoient visi-
„ bles qu'en puissance sont visibles a-
„ ctuellement : & cét intellect est separé
„ & non meslé auec la matiere, ny su-
„ iet à passion, parce qu'il est acte de son
„ essence, οὐσία ὢν ἐνεργέια : veu que ce
„ qui agit est tousiours plus noble que
„ ce qui patit, & le principe que la ma-
„ tiere : or la science qui est actuelle-
„ ment, est vn auec la chose ; mais la
„ science en puissance est premiere se-
„ lon le temps, en vn particulier ; mais
„ considerée absolument & en general,
„ ny mesme selon le temps ; car on ne
„ peut pas dire que l'on entend en quel-
„ que temps & en quelque temps non.
„ Et cét intellect seul qui subsiste de
„ soy mesme est separé de la matiere, &
„ seul immortel & perpetuel. Mais ce
„ qui est cause que nous perdons le sou-
„ uenir apres la mort, est que cét intel-
„ lect est bien exempt de toute passion,
„ mais l'intellect patient prend fin, sans

lequel l'intellect agẽt ne peut rien en- „
tendre. Examinons & exposons clai- „
rement ces paroles, qui ont tant don- „
né d'affaires à tous les interpretes d'A- „
ristote. „

Il y a, dit-il, vn intellect capable d'estre fait toutes choses; il entend l'imaginatiue, quelquefois ainsi appellée par luy-mesme, comme i'ay demonstré naguere; & vn autre intellect capable de faire tout; c'est ceste autre faculté de l'ame raisonnable, nommée proprement intellect, qui est comme vne habitude, ὡς ἕξις τις, c'est à dire, vne proprieté permanente en l'ame, & comme vne lumiere, ou vne vertu qui rend les especes de la phantasie, qui n'estoient intelligibles qu'en attente, c'est à dire, en puissance, δυνάμει; intelligibles actuellement ἐνεργείᾳ: & ceste faculté de l'ame raisonnable est l'intellect agent, lequel est separable d'auec le corps, & non meslé auec la matiere; attendu qu'il ne se sert point des parties instrumentaires du corps pour faire son action, parce qu'il est acte, c'est à dire, principe d'action du merite de sa nature & de son essence, τῇ οὐσίᾳ ὢν ἐνεργείᾳ; à raison

Malè in Græco codice ἐνέργεια in tertio casu, cum in primo ἐνέργεια melius.

dequoy aussi il est exempt de toute passion ; c'est à dire, que de son chef il n'est suiet à aucun changement : car ce qui agit est plus excellent que ce qui patit, & le principe que la matiere, c'est à dire, l'intellect agent, qui est le vray intellect, que l'intellect patient, qui est l'imaginatiue. Comme la cause efficiente est plus digne que la matiere sur laquelle elle fait son actiõ, ainsi l'intellect agent excelle par dessus l'imaginatiue, qui luy fournit les obiects, c'est à dire, les especes sensibles, sur lesquelles il s'exerce, attendu que sur icelles il forme les especes intelligibles, c'est à dire, comme luy immaterielles. Il poursuit aprés que la science qui est actuellement, entendant l'intellect agent, est vn auec la chose sceuë, τὸ αὐτὸ δέ ἐστιν ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι, d'identité accidentaire, à raison que l'intellect se conuertit quasi en la chose entenduë, dautant qu'il la rend siene & de sa nature, c'est à dire immaterielle. Mais l'intellect patient, qu'il appelle la science en puissance, est premier selon le temps en vn particulier, ἐν τῷ ἑνί, Themistius dit ἐν τῷ ἀνθρώπῳ, en vn homme par-

ticulier, c'est à dire, si nous considerons vn homme particulier, comme Dion ou Socrates : car la phantasie ou l'imaginatiue en son operation precede l'operation de l'intellect, veu qu'il n'y a rien en l'intellect qui n'ayt passé auparauāt par l'imaginatiue : mais consideré generalement ὅλως, l'vn n'est point premier que l'autre, veu que de tout temps entre les hommes, l'vn & l'autre intellect ont esté en exercice, car Aristote croyoit l'eternité du monde. Si ce poinct icy semble mal expliqué, l'on peut dire que l'imaginatiue est en vne maniere deuant l'intellect, parce que son operation precede l'operation de l'intellect, mais non considerant, l'vn & l'autre absolument, veu que ces deux facultez commencent à estre en l'hōme à mesme temps. Pour dire cela plus clairement, la science actuelle & l'intellect agent actuel, & l'espece actuellement intelligible, ne sont qu'vne identité accidentaire & en mesme temps : mais l'intellect patient, qui est l'imaginatiue est en l'homme particulier auant tout cela, quant à l'operation, non absolument, c'est à dire, quant à l'estre des deux facultez, & cét intellect

lequel est ὄντως ὤν, c'est à dire, qui subsiste de luy mesme, est seul separé de la matiere, & par consequent immortel & perpetuel : mais l'imaginatiue qu'il nomme intellect patient, combien que sans elle l'intellect agent ne fait point son action, est perissable, parce que c'est vne faculté materielle, qui est cause que nous perdons apres la mort le souuenir de ce qui depend de ceste faculté.

Quand sainct Thomas interprete ce passage du Philosophe (la science qui est actuellement est vne auec la chose entenduë) il croit que cela ne doit point estre entendu de l'intellect agent, mais de l'intellect *in actu*, qui est vne des conditions de l'intellect possible, duquel il constituë trois differences, *in potentia, in habitu, in actu.* Quand l'ame raisonnable, dit-il, n'est encore instruite d'aucune science, elle est dite sçauante, *in potentia*, en attente ou en puissance: quand elle a la science, mais elle ne l'exerce point, c'est *intellectus*, ou *scientia in habitu*: lors qu'elle l'exerce, c'est à dire lors qu'elle s'occupe à iuger, à contempler, à discourir; c'est *scientia*, ou *intellectus in actu*, qui est vn auec la chose sceuë d'i-

dentité accidentaire; parce qu'ils se rapportent en ce que comme la science ou l'intellect est dit alors estre *actu*, l'obiet aussi est dit intelligible *actu*. Mais cela n'est pas soudre nostre difficulté, qui est de l'intellect patient, lequel est appellé aussi passible & possible, quoy que sainct Thomas entéde icy par l'intellect passible celuy qui reçoit les especes intelligibles de l'intellect agent, lequel toutefois n'est point necessaire. Puis Aristote ne parle en ce lieu là que de l'intellect agent ; auquel peut estre attribué tout ce que sainct Thomas dit icy de l'intellect passible.

I'ay insisté sur ce suiet plus, peut-estre, qu'il n'estoit besoin, mais il falloit esclaircir ceste doctrine d'Aristote, qui a esté rendue obscure & espineuse par ses interpretes.

Des sciences de l'imaginatiue & des autres facultez selon l'Examen. Toutes les sciences sont en l'intellect. Des Mathematiques.

CHAP. XXVII.

Il dit que les sciences de l'imaginatiue sont incompatibles auec celle de la memoire & de l'entẽdement, comme celles de l'entendement auec les autres de la memoire & de l'imaginatiue. Puis il fait cõme vn denombrement de toutes, & les enrole chacune sous son enseigne, comme en vne bataille rangée. Les sciences de l'imaginatiue, dit-il, sont celles-cy, la Poësie, l'Eloquence, la Musique, sçauoir prescher, la pratique de la Medecine, les Mathematiques, l'Astrologie, l'art militaire, le gouuernement d'vne Republique, la Peinture. Les sciences de la memoire sont la Grammaire, la Theorique de la Iurisprudẽce, la Theo-

logie positiue, la cognoissance de l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement, sont la Theologie scholastique, la Theorie de la Medecine, la Dialectique, la Philosophie naturelle & la morale, l'Aduocacerie.

Il seroit aisé de destruire toute ceste Philosophie auec vne seule periode, attendu que contre toute verité il constituë des sciences en la memoire & en l'imaginatiue, qui sont facultez de l'ame sensitiue, incapables de science. Si l'habileté de prescher & l'art de la peinture sont en l'imaginatiue sous la conduite du temperament, pourquoy vn Perroquet qui a le bec & la lãgue, ne pouuoit il monter en chaire, & prescher à Charanton, pour persuader aux freres de se quottiser lors des affaires de la Rochelle ? Pourquoy les singes qui ont aucunement l'vsage des mains & l'imaginatiue bonne, n'ont il pris le pinceau pour representer en vn tableau la contenance du Comte Palatin, lors de la perte du Palatinat ? Tous les arts & toutes les sciences sont en l'intellect ; & ce que l'autheur enseigne contre cela est vne fausseté impugnée dans toutes les es-

choſes du mõde. Par plaiſir neantmoins nous nous exercerons icy ſur les gentilleſſes imaginaires de ſon Examen.

Il donne les Mathematiques à l'imaginatiue, & l'Arithmetique à la memoire, comme ſi l'Arithmetique n'eſtoit pas vne partie des Mathematiques. Ce qui conuient au genre doit conuenir auſſi à ſes eſpeces. Il s'eſt trompé en ſon calcul, pour s'eſtre mis en la mauuaiſe grace de la ſciẽce des nombres. La Muſique, dit-il, appartient à l'imaginatiue, & non à l'entendement, & elle eſt incompatible auec la Philoſophie, qui luy a dit cela? n'eſt-il point entré en ceſte opinion pour auoir veu les oyſeaux, comme le Roſſignol bien chanter, & neantmoins ignorans des idées de Platon. Tous les plus ſignalez Philoſophes anciennemẽt eſtoyent ſçauans aux Mathematiques. Pythagoras enſeignoit la Philoſophie par les nombres. Platon & Xenocrates, comme i'ay dit ailleurs, reiettoient de leurs eſcholes, ceux qui ignoroient les Mathematiques, qu'ils diſoient eſtre les anſes de la Philoſophie: de maniere qu'en la ville d'Athenes, au rapport de Simplicius, les en-

fans des l'âge de douze ans auoient vne grande entrée dans telles sciences. Epicure disoit qu'il n'appartenoit qu'aux Sages à parler de la musique. Quel moyen d'accorder cela auec l'Examen, puisque nous sçauons par l'experience ordinaire que les Mathematiques sont comme vn chemin pour paruenir plustost aux autres sciences, il ne faut pas croire qu'elles soyent incompatibles auec la Philosophie. Si la Musique appartient a l'imaginatiue, & la viellesse, comme il dit ailleurs, est mal propre pour les sciences de ceste faculté, comment Socrate a t'il peu apprendre la Musique en son dernier [1] age? l'art de nombrer qui est vne [2] diuine science, est vn instrumēt de l'intellect, par lequel il comprent vne infinité de belles choses. Il discourt sur les nōbres, par additiōs, par multiplications, diuisions, soustractions, proportions, & comparaisons des vns aux autres: il n'y a point de moyen que l'imaginatiue peust mesnager tant de sortes d'affaires. Seroit-il bien au pouuoir de ceste faculté de sçauoir quelle proportion il y a entre six & neuf, entre six & huict, entre quatre &

1. *Il mourut agé de 70. ans.*

2. *Ars numerandi diuina sciētia. Io. Picus Apolog. 120.*

trois ? combien que cela soit aisé à l'entendement, il n'y a point d'imaginatiue qui se puisse esleuer iusques là, parce qu'il est besoin de discours & de iugement qui n'appartiénnent qu'à l'intellect. Nous ne pourrions iamais, par le seul moyen de l'imaginatiue, fust-elle du meilleur temperament du monde, distribuer douze liures à trois personnes, dont l'vne deuroit auoir la moitié, la seconde, le tiers : & la troisiesme, le quart : veu que six, quatre, & trois font treize, nombre qui excede ce qui seroit à distribuer. C'est donc à l'intellect de faire cela, puis qu'il n'appartient qu'à luy de raisonner & de discourir. L'imaginatiue ne pourroit iamais se demesler de ces Enigmes des Mathematiques. Si le tout est au tout, ce que l'osté est à l'osté, le reste sera au reste, ce que le tout est au tout. Si quatre nombres se rapportent de proportion; comme quatre, huit, seize, trente-deux; le nombre qui sera produit des deux extremes sera esgal au produit des deux du milieu.

En la musique, l'imaginatiue pourroit-elle trouuer que le diatessaron est vn accord qui contient quatre voix &

trois interualles, & qu'il consiste en deux tons & vn demy ton? que le diapenté est de cinq voix, quatre interualles, trois tons & vn demy ton, & que le diapason comprent le diapenté & le diatessaron, c'est à dire, que la quarte & la quinte sõt contenuës dans l'octaue.

En la Geometrie il n'appartiẽt qu'à l'entendement de sçauoir que les deux angles droicts d'vne ligne tirée d'vne autre perpendiculairement sont esgaux aux trois d'vn triangle; que de toutes les figures que l'on nomme Isoperimetres de droicte ligne, c'est à dire, esgales d'estenduë exterieure, celles là qui ont plus d'angles sont les plus capables: que les parallelogrammes, qui sont sur mesme baze, & sur mesmes paralleles sont esgaux entre eux. Qu'il y a proportion d'vn cercle à son diametre, comme de vingt-deux à sept. Si plusieurs difficultez se trouuent en ceste science impossibles mesmes à l'intellect, qui est vne diuine faculté. L'autheur de l'Examen voudroit il point qu'elles peussent estre digerées dans le ventricule de l'imaginatiue? comme de trouuer la proportion qui est entre la diagonale & les la-

terales du quarré? de doubler le cube & la quadrature du cercle? En ceste science de la Geometrie autant de propositions, autant d'arrests demonstrez veritables par des consequences necessaires; & le tout par l'operatiõ seule de l'intellect: ou si l'imaginatiue y contribuë quelque chose, ce n'est rien de la science, mais des especes, des imaginations, ou des notiõs particulieres, qui seruent seulement comme de matiere, surquoy l'intellect raisonne apres, examine, iuge, resoult, & tire ses consequences generales ou particulieres, qui sont entierement hors du pouuoir de l'imaginatiue.

Il en va de mesme pour ce qui est de l'Astronomie & de l'Astrologie, car les petits doutes qui s'y font, & les moindres difficultez ne pourroyent pas seulement estre esleuées par l'imaginatiue, qui est pour ce regard vne faculté aueugle; tant s'en faut qu'elle peust penetrer dãs les mysteres cachez de ces deux sciẽces. Les sens interieurs tous ensemble pourroient-ils mesurer tout le monde, par l'inuention de quelque instrument tel que le baston de Iacob? auec deux

gonometres, rẽdre raison de la grandeur de tout le ciel & des astres & de leurs distances? trouuer que le pole d'aymãt est distant des poles du monde, & demonstrer que l'estoile du Nort, qui est auiourd'huy eloignée de quatre degrez ou enuiron des poles du monde, l'estoit de dixsept à peu prés du temps de Iesus-Christ? que le cẽtre du Soleil qui estoit distant du centre de la terre de vingt-quatre diametres du tẽps de Ptolomée, n'en est esloigné auiourd'huy que de dix-huit ou de peu plus; que les poles du Zodiaque sont differens des poles du monde; sçauoir les mouuemens diuers des cieux, le cours du Soleil, les eccentriques, les concentriques, la raison des Eclypses, des Solstices des Equinoxes? Tant s'en faut que ie voulusses donner l'honneur de toutes ces cognoissances à l'imaginatiue, que ie ne croy pas qu'elles eussent esté possibles à l'entẽdement de l'homme, si elles ne nous auoyent esté enseignées successiuement & de main en main, depuis le premier homme sur ce que Dieu luy en auoit reuelé gratuitement.

Pour ce qui est de l'art de la nauiga-

tion, il y auroit plus de suiet, de le donner à l'imaginatiue, veu qu'elle sẽble estre exercée ordinairemẽt par des esprits grossiers, & personnes mechaniques ; & neantmoins il est tres-certain qu'il ne s'y procure rien que par la force de l'entendement. Les maistres conducteurs des Nauires ne sõt pas ceux-là qui sont employez aux voiles, aux rames & aux cordages. De l'eleuation du pole ou de l'Equateur, iuger en quel degré de latitude l'on est sur mer. Par la declinaison de l'aymant colliger les lõgitudes du monde. Par l'Astrolabe marin cognoistre la latitude des lieux, & la lõgitude par l'estime. Et outre cela vouloir trouuer vne estime pour les longitudes, par le pole de l'aimãt plus certaine que l'estime ordinaire qu'il se faict par addition Arithmetique. Du mouuement de la Lune conclure de l'estat de la mer. En lieu fort esloigné, en pleine nuit, & en pleine mer, trouuer le chemin qu'il faut tenir par le moyen d'vne fueille de papier marquée de plusieurs lignes. Ce ne sont point viandes pour l'imaginatiue ou pour la memoire.

Si quelqu'vn pour excuser nostre Examinateur

minateur vouloit rebattre encore, qu'il accorde bien que l'entendement est le maistre & la principale faculté, qui conduit tout en l'homme : mais qu'en certaines sciences la phãtasie peut presque tout, comme aux autres la memoire ou l'entendement. Cela ne seroit que perdre le temps, s'abuser, & se trauailler l'esprit mal à propos. L'autheur de l'Examen croit qu'il y a des sciences en l'imaginatiue & en la memoire actuellement, & que l'intellect n'a de pouuoir pour celles-là, nõ plus que pour l'oüye, le sentimẽt de la veuë. Il vse de ces mesmes paroles : s'il auoit eu ceste opinion pourquoy à cor & à cry soustiẽdroit-il que la contrarieté des temperamens les rend incõpatibles. Ce poinct est le fondemẽt principal de son liure, lequel encore peut estre destruit par vne simple raison, & par obseruations. Puis que les sciences sont de preceptes, de regles, de maximes vniuerselles, elles ne peuuent pas estre logées dãs les facultez des sens, qui ne sont que des cognoissances singulieres. Nous ne voyõs gueres de bons Philosophes, qui ne soyent habiles aussi aux Mathematiques ; & si quelques

vns ont plus excellé en l'vne ou en l'autre profession, la cause de cela a esté plustost le choix qu'ils en ont fait, & le plaisir qu'ils y ont pris, que l'habileté de leurs temperamens,

Si nous voulõs rechercher les inuentaires des liures des anciẽs Philosophes, nous trouuerrõs qu'ils ont presque tous escrit des Poëmes, de l'Eloquence, des Mathematiques, de la Physique, de la Politique. Democrite estoit en reputation d'estre esgalement sçauant en toutes sortes de sciences, nommément aux Mathematiques & en la Physique, pourquoy il estoit dit, πένταϑλος & παντοδαής. Ce qui est encore digne de remarque pour ce suiet, & qu'outre les sciences, ils auoiẽt presque tous vn mestier, pour l'employ du corps, apres les exercices de l'ame Socrates estoit Sculpteur. Diogenes batteur ou changeur de monnoyes. Pyrrhon & Platon estoyẽt Peintres, pour monstrer que l'ame raisonnable est capable de tout, moyennant que nous y soyons portez de volonté, & que les biens, les bons maistres & les autres aydes ne nous manquent point. Les sciences donc ne sont point incompati-

bles; ny placées ailleurs qu'en l'entendement.

De la Theologie Scholastique & de la Positiue.

CHAP. XXVIII.

LA Theologie Scholasti- „ que, dit-il, qui est en l'en- „ tendement, & qui depend „ du temperament sec, ne „ peut compatir auec la positiue, qui „ est en la memoire, à raison de l'humi- „ dité, ny auec la faculté de prescher „ qui consiste en l'imaginatiue, à cause „ de la chaleur. Voila beaucoup de remuëment en peu de lignes. I'ay tousjours creu que les sciences sont comme infinies, notamment la Theologie, laquelle auec raison est estimée plus digne & de plus grande estenduë que les autres, dautant qu'elle a pour suiet, Dieu, qui est infiny; à raison dequoy il n'y en a vne seule qui ne demande son homme tout entier pour pouuoir estre

Exam. ch. 10 fr. 80. h.

acquise comme il est requis. Et à ceste occasion qu'il vaut mieux n'en embrasser qu'vne, afin de la mieux sçauoir, que d'en entreprendre plusieurs pour ne les gouster qu'en la superficie, *Nihil cogitat qui cogitat omnia*. Non toutesfois qu'vn particulier ne puisse les apprendre toutes passablement : car Aristote n'a rien, ou peu ignoré, de ce qui peut entrer en la cognoissance des hommes: mais dautant que nostre vie est trop briefue, pour vn voyage de si longue haleine. On ne trouue plus d'esprits faits comme celuy d'Aristote.

Selon l'Examen, les sciences de l'entendement sont la Theologie Scholastique, la Theorie de la Medecine, la Dialectique, la Philosophie naturelle, la Philosophie morale, & l'Aduocacerie. Or toutes ces sciences là, puis qu'elles sont enrolées sous vne mesme faculté, elles ne sont ny contraires l'vne à l'autre, ny incompatibles : De maniere que quelqu'vn qui aura le temperament de l'intellect, pourra estre bon Theologien Scholastique, sçauant en la Theorie de la Medecine, bon Philosophe, & bon Aduocat, voire quasi sans instru-

ction selon ses maximes. S'il auoit bien examiné son Examen sur les regles de la verité, il auroit trouué qu'il y a beaucoup plus de conuenance & d'affinité entre la Poësie & la langue Latine, qu'il dit estre ennemies comme le feu & l'eau qu'il n'y en a entre la Physique & l'Aduocacerie.

La Theologie Scholastique, qu'il dit estre ennemie de la positiue, n'est pas vne science separée, mais vne auec la positiue. Seulement on leur a donné diuers noms, patce qu'elles sont traictées ou apprises diuersement. Nous appellons Theologie Scholastique celle qui enseigne à vuider les differens & soudre par la dispute toutes sortes de questiós, pour le suiet de la Religion. C'est vne Theologie complete & parfaicte, qui a son employ dans les cõtrouerses, & son principal exercice dans les poudres de l'eschole, pourquoy elle est dicte scholastique. *In acie, non in vmbra versatur.* La positiue s'occupe aussi sur vn mesme suiet, mais plus posement, & sans aprofondir ou enfoncer tant les matieres. Elle ne consiste pas à former ou trouuer des raisons pour la dispute, parce qu'el-

le se contente de la contemplation, & de mediter sur les resolutiõs de la Scholastique. Elle ne se munit point d'argumens & de responses, pour venir aux mains, comme la Scholastique : mais elle s'addonne à l'intelligẽce des textes, & à l'explication de ce qui s'y trouue d'obscur & de difficile. L'autheur de l'Examen donc se mesconte, quand il faict ces deux Theologies contraires & incompatibles, & il les croit comme deux parties differentes, qui constituent la Theologie en son tout, comme les deux jambes du compas font le compas.

Pour estre bon Scholastique il faut sçauoir necessairement la positiue, & estre versé en toutes les parties de la Theologie, entendre les textes de la Bible, estre sçauant en la lecture des Peres, sçauoir parfaictement les decisions des Conciles, & l'histoire Ecclesiastique : de sorte qu'il est impossible d'auoir la scholastique sãs la positiue, parce qu'elle la contient, comme le triangle est compris dans le quadrangle : *Qui potest maius potest minus, non contrà.*

Mais n'est-il pas plaisant, quand il

dit que l'art de prescher est la practique de la Theologie, comme si tout le reste ne consistoit qu'en speculation. Toute la practique en matiere de choses diuines regarde ou la science & la foy, ou la religion. La pratique de la science est la profession d'enseigner, & cela se fait aux escholes, comme en la Sorbone de Paris, où les Docteurs enseignent à leurs disciples ce qui est de la science & de la foy ou de la religion : ou dans les temples & ailleurs quand les Predicateurs montent en chaire pour inciter les peuples à la pieté, à la deuotion, aux bonnes mœurs, à la bonne vie : ou aux conferences, quand il est question par la dispute de conuaincre l'opiniastreté des Heretiques, & de condamner les heresies. La pratique en fait de religion consiste aux ceremonies, au diuin seruice, à administrer les Sacremens, aux benedictions, aux exorcismes. A quel propos donc restraindre toute la pratique de la Theologie dans les chaires des Predicateurs & dans la profession seule de prescher ? L'on pourroit dire de mesme que toute la practique de la Medecine consiste à discourir deuant les malades de la

regle qu'ils doiuent garder en leur maniere de viure.

Finalement la Theologie ſcholaſtique n'eſt point contraire à la poſitiue, puiſque les deux ne ſont qu'vne meſme ſcience conſiderée diuerſement. Elles ſont l'vne & l'autre logées en l'intellect, comme toutes les autres ſciences. La Predication, pour ce qui eſt des belles paroles & de la bonne grace, depend de la Rhetorique, qui eſt encore en l'entendement comme les autres arts. Mais la matiere & le principal ſuiet de la predicatiõ eſt de la Theologie, qui ne peut eſtre auſſi qu'en l'intellect.

Ce qui nous fait voir plus clairement en cecy l'impertinence de l'Examen, eſt que nous auons eu touſiours dans l'Egliſe grand nombre d'habiles hommes, qui ont excellé tous, non ſeulement en toutes les parties de la Theologie, mais auſſi en l'Eloquẽce, & quelques-vns encore en la Poëſie. Si leurs œuures ſont fideles teſmoins de leurs ſuffiſance, ils ont eſté & grands Philoſophes, & ſçauans Theologiens, & eloquens Predicateurs. Il eſt ſorty de l'Vniuerſité & de la Sorbone de Paris plus d'habiles hom-

mes, chacun en toutes sortes de professions, que n'en a esleué anciennement la ville d'Athenes. I'en ferois icy vne liste, s'il en estoit besoin: mais i'ayme mieux espargner le temps, que d'espandre des paroles sans necessité. Il suffira de faire mention seulemẽt de deux admirables esprits de ces derniers temps, pour ruiner l'opinion de l'incompatibilité des deux Theologies, positiue & scholastique.

Nous auons eu nagueres l'Illustrissime Cardinal du Perron, auquel Dieu, la nature, & l'estude auoient donné vn esprit tellement releué, riche & subtil en toutes sortes de sciences, qu'il seroit difficile de dire au vray en laquelle il a plus monstré son excellence. Toutes les parties de la Philosophie & des Mathematiques luy estoient esgalement familieres. Il s'estoit acquis vne cognoissance si ample de la Theologie scholastique & positiue, qu'il a par ce moyen triomphé des Heretiques à Fontaine-bleau, en la plus celebre Conference qui ayt iamais esté ouuerte en l'Eglise. Les Heretiques depuis ont tousiours craint de venir aux mains, & n'ont osé entrer en dispute

Du Moulin.

auec luy. Apres son deceds vn Ministre de Sedan, *vt mortuo leoni barbam velleret*, a bien osé publier vne responce à son liure contre le Roy d'Angleterre : mais il eust moins perdu de sõ credit, si au lieu d'escrire, *operam suam in pistrino locauisset.* Son œuure ne peut estre vtile qu'à ietter de la poudre aux yeux des plus ignorãs de sõ party. Cét illustre Cardinal a donné tant de preuue de sa suffisance en toutes sortes d'habitudes, de son eloquence, de sa prudence, iusques dans les pays estrangers, que l'autheur de l'Examen se seroit retracté de son opinion s'il l'auoit cognu. Il auoit la cognoissance des Langues Hebraïque, Grecque, & Latine, auec vne si heureuse memoire, qu'en ses disputes ordinaires il citoit les textes des Philosophes anciens en leur langue, & des Peres de l'Eglise, & des Prophetes sans manquer d'vne syllabe. Il apprit par cœur en quatre iours tout le texte Hebreu de l'Ecclesiaste. Il a laissé des Poësies de sa Mineruе auec vne traduction de quelque partie de l'Eneide de Virgile, auec tant d'inuention & d'industrie, que l'on doute iustement si la Grece pourroit se vanter d'auoir rien

de meilleur. Ie rends ce tesmoignage de luy pour l'honneur que i'ay eu de l'auoir cognu & frequenté familierement. Et comme ie suis tesmoin de l'excellence de ce grand homme, il est luy-mesme fidele rapporteur des loüanges de Iean Pic Comte de la Mirãde qui fut en credit en Italie, il y a cent cinquante ans, par sõ bel esprit. Ie le produis icy pour second exemple contre l'Examen. Cét excellent & incomparable personnage, le Phenix de son siecle, âgé seulement de vingt-quatre ans, pour monstrer & exercer la bonté & subtilité de son esprit, vint à Rome, où il proposa & afficha neuf cens Theses prises des matieres tant supernaturelles que naturelles, & puisées non seulemẽt des doctrines des Latins & des Grecs, mais aussi des mysteres cachez des Hebrieux, Chaldeens, & Arabes, & des secrets de la Cabale, & de la Magie naturelle. Il auoit vne grande cognoissance des langues Latine, Grecque, Hebraïque, Chaldeenne, Arabique, & surpassoit en cela l'ordinaire des hommes. Il estoit excellent Poëte & Orateur. Il auoit dés son enfance vne memoire admirable; de sorte que si l'on

Au liure 2. de l'Eucharistie. pag. 1010.

proferoit des vers ou autres textes en sa presence, il les recitoit sur le champ, & aux rebours, si l'on vouloit, le premier mot le dernier. Vn grand hõme de son temps parlãt de ce bel esprit, disoit que l'on voyoit reuiure en luy S. Hierosme, & S. Augustin ensẽble. L'on tient communement, tant il estoit consõmé en la Philosophie, qu'il eust accordé Aristote & Platon, si auant le temps il n'eust point esté preuenu de son dernier iour.

Si quelqu'vn respond pour l'Examen que rarement l'on trouue des esprits vniuersellement accomplis, comme ces deux icy, & qu'vn ou deux exemples ne suffisẽt pas pour rõpre le coup d'vne regle ou d'vne doctrine generale. Ie soustiendray au contraire que ceste response ne merite point de replique. Car outre ces deux exemples, nous voyõs d'ordinaire tant d'hommes sçauans, chacun aux sciences qui sont incompatibles, selon l'Examen, que volontiers ie le ferois iuge luy-mesme de ceste dispute, s'il estoit encore viuant. Dans les familles de sainct Dominique, de sainct François, des Iesuites, se trouue grand nombre d'habiles hommes en toutes les par-

ties de la Theologie & de la Philosophie,& grãds Predicateurs. Nous auons eu en ces derniers temps plusieurs celebres Medecins tous sçauans en la Theorie & en la pratique de la Medecine, en Philosophie, aux Mathematiques, en l'Eloquence, comme Fernel, Ferrier, Langius, Fracastor, Scaliger, Duret, & quelques-vns d'eux encore en la Poësie, comme Fracastor & Scaliger. De mesme en trouuerions nous dans toutes les autres professions: mais nous n'aurions jamais faict.

De la Theorique & de la Pratique de la Iurisprudence.

CHAP. XXIX.



'EXAMEN apres tout cela passe à la Iurisprudence, & parce que ceste science consiste en Theorique & en Pratique, il donne la Theorique à la memoire, & la Pratique à l'entendement. De maniere que, selon les regles de sa cabale, il n'est gueres possible d'estre ensemble bon Legiste, bon *Exam. ch 8. & 10.*

Iuge, & bon Aduocat, ou bon Orateur, à raison que ces trois professions appartiennent à trois facultez contraires, qui sont la memoire, l'entendement, & l'imaginatiue. Ceste Philosophie, cōme vn malade tout perdu d'vlceres incurables est plus digne de pitié que capable de remedes. Ie mōstreray dōc les fautes, mais ie ne promets pas de les guerir.

Premierement, il me semble qu'il commet vne grande iniustice, quand il oste l'eloquence aux Iuges & aux Aduocats, veu que l'art de biē dire ne se plaist point tant ailleurs, & n'a point tant de cours dans toutes les autres professions. Les plus eloquens hommes qui ont iamais esté entre les Grecs & les Latins ont esté Aduocats, comme Demosthene, Æscynes, Lysias, Isocrate, Ciceron, Hortensius: & de present l'eloquence est logée dans les Palais; & dans les barreaux des Aduocats elle faict sa demeure plus ordinaire. Ie ne poursuiuray pas dauantage la fausseté de sa doctrine, puis qu'elle est visible à vn chacun, & qu'elle ne trouuera iamais d'Aduocats qui la defendent. Tous nos Parlemens sont remplis d'hommes illustres, sçauans en

toutes les parties de la Iurisprudence, eloquens & entẽdus aux affaires d'Estat.

Pour ce qu'il ~~est~~ dit de la Theorie & de ,, la pratique du droict : Que les Legi- ,, stes qui n'ont que la Theorique, ont ,, besoin de memoire, parce que la spe- ,, culatiue de la Iurisprudence appar- ,, tient à la memoire, & non à l'enten- ,, dement, ny à l'imaginatiue : mais que ,, les Iuges & les Aduocats qui s'occu- ,, pent à la Pratique doiuent auoir bon ,, entendement, dautant que leurs pro- ,, fessions n'appartiennent ny à l'imagi- ,, natiue, ny à la memoire. Toutes ces ,, propositions sont suspectes & prononcées sans raison, parce qu'il a eu plus l'esprit à les rendre conformes à son intention, qu'à bien examiner si elles estoient veritables.

Exa. ch. 11. fr. 97. b.

Toute la science du droit est practique & elle ne peut appartenir à autre faculté de l'ame qu'à l'entendement, hors lequel il n'y a ny habitudes, ny sciences, ny arts, ny preceptes vniuersels, ny conclusions, ny maximes generales, ny autres choses semblables. Pour bien entendre cela, il faut sçauoir que tout ce qui est au monde peut estre cognu par

l'ame, ou d'vne cognoiſſance ſimple, comme le Ciel & les Elemens: ou cognû pour faire, comme baſtir vne maiſon, ou faire le payement d'vne debte. Selon ceſte diuiſion des choſes nous auons deux ſortes d'intellect, dont l'vn eſt pour cognoiſtre ſimplement, & l'autre pour cognoiſtre en intention de faire: d'où naiſt encore la diſtinctiõ qui eſt entre la ſcience & l'art. La ſcience n'a pour bût que la contemplation & la verité. L'art outre la cognoiſſance a pour deſſein quelque action ou operation en dehors ; & ſelon la diuerſité des actions ou des ouurages nous auons la diuerſité des arts. Le propre de l'intellect qui eſt pour cognoiſtre, lequel nous appellons proprement Theoretique, ſpeculatif, ou contemplatif, eſt de ſe former vn inſtrument, qui eſt la ſcience, pour cognoiſtre le vray & le diſtinguer d'auec le faux. Car tout ainſi que l'intellect eſt l'inſtrument naturel de l'ame, la ſcience eſt vn inſtrumẽt acquis de l'intellect contemplatif; mais l'intellect practiq eſt celuy qui ſçait pour faire, ἵνα πράττωμεν, dit Ariſtote, & le but duquel n'eſt pas la cognoiſſance, mais l'action, οὐ τὸ τέλος οὐ γνῶσις

Cap. 1. lib. 1. Metaphyſ. Cap. 3. lib. 1. Ethic.

γνῶσις ἀλλὰ πρᾶξις; & il se sert des arts, comme le contemplatif, des sciences. Or entre les arts, les vns ont l'actiõ pour dernier but, comme declamer ou prononcer vne oraison en intention de persuader: les autres, outre l'action laissent quelque ouurage materiel, comme la peinture. C'est ce que dit Aristote, que le principe de la science est en la chose, comme de la Physique aux choses naturelles, attendu que l'intellect contemplatif se contente de les cognoistre: mais que le principe de l'art est *in artifice*, en l'artisan, comme le principe de la santé est au Medecin. Voyons donc maintenant si la Iurisprudence est ou science ou art, ou quelque autre habitude; & si elle doit estre logée en diuerses facultez de l'ame, selon la diuersité de ses parties.

L'en ptus adiuster ce qui est de rendre la iustice, qui est l'action du iuge.

Si nous voulons prendre le mot de science en sa grande estenduë pour toute sorte de cognoissance; sans doute la Iurisprudence peut estre appellée science: mais si elle est considerée en sa propre significatiõ, ceste habitude du droict doit estre dicte art, plustost que science; attendu que l'intellect en ceste profes-

ſion ne s'arreſte pas à cognoiſtre ſimplement, les loix & les maximes du droit, mais auec intention de rendre la iuſtice en iugement, ou en plaidant faire entendre ce qui eſt de l'equité. Auſſi eſt elle definie par les Legiſtes, *Ars æqui & boni*. C'eſt à dire vne habitude acquiſe, par laquelle nous ſçauons rendre la iuſtice, & faire voir ce qui eſt de bon & de iuſte en vne cauſe. Cela donc depend de l'intellect & non de la memoire, puis que toute habitude eſt en l'intellect, cõme nous auons demõſtré cy deuant.

L'intellect qui peut eſtre trompé en pluſieurs manieres, quoy qu'il ſoit vne faculté diuine, ſe forme des habitudes, qui ſont les arts & les ſciences, afin de ne point faillir, quand il eſt queſtion de faire ou de ſçauoir. Et la Iuriſprudence a eſté ainſi inſtituée, pour faire cognoiſtre ce qui eſt de bien ou de mal, aux affaires des parties plaidantes, & rendre la iuſtice à vn chacun, ſelon les loix, & regles generales ou particulieres, qui ſont en la memoire intellectuelle du Legiſte, laquelle ne depẽd en rien du temperament; mais qui eſt vne d'eſſence auec l'intellect, & partant qu'il peut,

comme l'intellect, donner lieu aux contradictoires, parce que les especes sont d'vne autre nature que les choses. Et cela soit dit en passant afin de bisser ceste opinion de l'Examen, que l'eloquence, la pratique & la Theorique de la Iurisprudence sont incompatibles en vn mesme esprit.

Il dit que chacune loy, en la science du droict contiēt seulement vn cas particulier, & qu'elle n'a pas ses definitions & ses principes vniuersels, sous lesquels soyent contenus les cas particuliers, comme les autres sciences. Il se trompe. La Iurisprudence a ses regles generales, ses axiomes, & ses principes vniuersels, fondez prencipalement sur les loix des douze tables données anciennement à Rome par les Decemuirs, & autres loix posterieures; sur les statuts & decrets, arrests & ordonnances du Senat, sur les constitutions des Empereurs, sur les Edits des Preteurs & d'autres Magistrats, le tout en forme de regles vniuerselles. Il est vray que chaque loy volontiers ne touche qu'vne seule matiere, comme vne iussion ou vne deffence particuliere, mais elle ne laisse pas d'e- *Exa. ch. 11. fr. 98.*

ſtre generale. Pour exemple, la loy Cincia defendoit anciennement aux Aduocats de prendre argent ou preſent pour plaider vne cauſe: *Ne quis ob cauſam orandã, pecuniam, donum-ve accipiat.* N'eſtoit-ce pas vne loy qui regardoit tous les Aduocats en general? En la Medecine, combien que l'on ne traicte en vn Chapitre que de la fiévre tierce, la doctrine ne laiſſe pas d'eſtre generale pour toutes les fiévres de ceſte eſpece: auſſi auons nous ceſte definition de la loy dõnée par Ateius Capito, *Lex eſt generale iuſſum populi rogante Magiſtratu.* La loy eſt vne iuſſion generale du peuple à la requeſte du Magiſtrat. Et en cela la loy differe du priuilege, qui n'eſt qu'vne permiſſion particuliere, ou vn droict accordé à quelqu'vn particulierement. Tous les eſcrits d'Vlpian, de Paul, de Caius, de Modeſtinus, ne ſont pour la pluſpart qu'interpretations des axiomes ou regles vniuerſelles du droict. Mais les reſponces de Sceuola, d'Alphenus, d'Africanus, de Iulian & de quelques autres Iuriſconſultes, ne ſont que deciſiõs données ſur certains cas entre particuliers, pour faciliter la pratique, qui con-

Apud A. Gell. cap. 20. lib. 19. noc. Att.

siste en faits particuliers. L'art tousiours est de maximes generales ; mais l'artisan fondé là dessus ne regarde que le particulier pour ce qui est de l'exercice. Ce n'est pas la Iurisprudence qui donne le jugement, en la cause de Mæuius & de Titius, mais le Iuge qui preside. Ce n'est pas l'Architecture qui bastit le Palais, mais l'Architecte, selõ les preceptes de l'art qui est en son entendement. Et en cela l'autheur de l'Examen s'est abusé ; car pour auoir veu que le particulier est le commencement & la fin de la science du droict, il a creu que ceste profession ne consiste qu'en choses particulieres. L'entendement se conduit en la Iurisprudence comme aux autres arts ; car tousiours les particuliers sont le commencement de la cognoissance, pour retourner apres aux particuliers, qui est vne action circulaire de l'ame. Mais l'autheur n'a pas amplement consideré tout cela.

Pour la constitution des arts, & pour la pratique, il est besoin de trois ou quatres choses de suite; premierement de la memoire, puis de l'experience, apres laquelle l'art se forme en l'entendement,

ſelon lequel on ſe cōduit apres à la pratique. Ie demonſtreray cela clairement par vn exemple de la Medecine. Si quelqu'vn void que le Rhubarbe donné en ſubſtance purge la bile plus fort qu'en infuſion, & il retient cela particulierement, c'eſt vn acte de memoire, & comme vne premiere marche pour paſſer outre: mais ſi apres ceſte premiere cognoiſſance, il rencontre encor plusieurs fois à faire le meſme, c'eſt vne autre ſorte de cognoiſſance que l'on nomme experience, laquelle differe d'auec la memoire, en ce que par vne memoire, nous ne cognoiſſons qu'vne premiere & particuliere action, où par l'experience nous comprenons pluſieurs actions d'vne meſme choſe & pluſieurs memoires, *αἱ πολλαὶ μνῆμαι τοῦ αὐτοῦ πράγματος,*
Cap.1.lib.1. Metaph. dit Ariſtote, *μιᾶς ἐμπειρίας δύναμιν ἀποτελοῦσιν.* Mais quand l'entendement, ſur pluſieurs experiences, ſe forme vne notion ou vne propoſition vniuerſelle, comme celle-cy. Tout Rhubarbe donné en ſubſtance purge la bile plus fort qu'en infuſion; cela s'appelle art & non experience: De ſorte que comme l'experience eſt produite de la memoire,

l'art est produit de l'experience. Apres ceste cognoissance l'on vient à l'exercice sur le particulier : De maniere que le Medecin consulté par vn malade d'abondance de bile dedans ou proche de l'estomach, hardiment il ordonne le Rhubarbe en substance : Ce n'est donc pas la memoire qui opere en cela, mais l'intellect par le moyen de l'art, dont il se sert comme d'vn instrument.

De mesme en la Iurisprudence il y a des maximes generales tirées de l'experience, sur lesquelles on se regle pour faire droict & rendre la Iustice à vn chacun. Pour exemple, apres auoir remarqué que plusieurs Iuges se sont rencontrez à donner vn mesme jugement sur certain cas proposé, comme de n'estimer ou mettre à prix ce qui est sacré, cela est vne experience d'equité sur vn mesme faict, dõt s'est ensuiuie ceste loy, cõme vne maxime generale, que ce qui est sacré ne reçoit point d'estimation. *Res sacra non recipit æstimationem* : selon laquelle puis apres, si en vn partage de meubles entre coheritiers, se trouuoit vn Calice sacré que l'on voulust mettre à plus haut prix pour ceste considera-

En mesme opinion.

tion, le Iuge par sa prudence fondée sur ceste ancienne loy, ordonnera que le Calice ne sera estimé que pour le regard de la façon & de la matiere. D'ailleurs vne loy peut estre donnée sur les aduis de plusieurs hommes celebres & iudicieux assemblez pour cét effect, & lors qu'elle sera publiée & prononcée, voire quãd ce seroit sur l'occasion d'vn particulier, elle portera coup & passera pour loy generale sur toutes occurrences particulieres en pareil cas. Mais cela ne regarde que l'establissement. Considerons apres les loix establies, en quoy consiste le deuoir de celuy qui les enseigne, ou les interprete, & les met en pratique.

La memoria y no al entidimiento ny imaginatiua. Exa. ch. 11. 567. fr. 98.

Il dit que la Theorie de la Iurisprudence consiste à auoir bonne memoire, & neantmoins il ne declare pas bien ce qu'il entend par ceste Theorie. En vn lieu il semble la donner aux Aduocats consultans. Quand il dit qu'ils ont l'entendement tellement addonné à la volonté du Legislateur, que lors qu'ils sont consultez il leur est permis de dire, sur ceste affaire, ie consulteray mes liures, *yo mirare sobre este caso mis libros.*

En autre lieu neātmoins il semble estre d'aduis que ceste Theorie du droit consiste à enseigner les loix, & que celuy qui a bonne memoire peut deuenir fameux lecteur. Il se trompe par tout. En la consultation & en la lecture dans les escholes du droit il n'est pas moins besoin d'entendement, de iugement, de resolution qu'en l'Aduocacerie du Barreau, & en l'exercice des Iuges. Il faut que le Docteur trauaille pour donner son aduis sur chaque loy, pour l'explication des textes & l'intention du Legislateur: qu'il accorde les antinomies: qu'il vuide les difficultez qui se presentent sur la diuersité des loix, pour la difference des temps, des lieux, & pour autres circonstances.

Aux loix des douze tables, la regle generale estoit, que les heritiers d'vn defunct ne fussēt obligez enuers les creanciers de la succession, que pour leurs parts & portions seulement, & non in-solidement; & neantmoins Paul en la loy 2. *ff. de verbor. obligationib.* dit, que *in obligatione alterutrius*, comme *in stipulatione Sychi aut Pamphili*, plusieurs heritiers d'vn deffunct sont obligez vn seul pour

le tout. Et Vlpian *in lege* 11. §. fin. ϖ. *de lege tertia*, dit que si le defunct a laissé vne somme d'argent au profit de la Republique, en intention de quelque edifice public, les heritiers y sont insolidement obligez, sauf le retour sur leurs coheritiers. En vne telle contrarieté d'aduis, si le Legiste n'est aydé que de sa memoire, il ne pourra pas soudre ceste difficulté: mais par la bonté de son iugement, & par son bel esprit, il apprendra à ses auditeurs, que l'obligation aux deux derniers cas, est insolide, *ex natura rei in obligationem deductę*, de laquelle le payement ne peut estre faict vtilement, *pro parte* au crediteur, *qui non tenetur solutionem recipere ex qua damnum sit passurus.* Si le Docteur ou le Legiste deuoit estre totalement attaché à la lettre, & comme dit l'Examen, auoir plus besoin de memoire que d'entendement. il suffiroit d'apprendre par cœur les loix du Code & du Digeste, & ne seroit pas tant besoin de bõs maistres, pour en apprendre l'explication.

Les Iuriscõsultes sont hõteux, quand la loy leur manque *quia vetitum sine lege loqui*, comme il est messeant à vn Mede-

cin d'ordonner, sans pouuoir dire sur quelles indications. Mais tousiours la raison est l'ame, & l'entendement le cōducteur de la loy. Les Aduocats consultans doiuent aussi, auec vn grand iugement, resoudre ceux qui demandent leurs aduis, estre tousiours fondez sur l'equité de la loy, ou de l'ordonnance, ou de la coustume si bien entenduës, que leur conseil soit comme la response d'vn Oracle : Ce qu'ils ne pourroient faire, si entierement ils s'obligeoient à la lettre, & s'ils n'auoient que leur memoire pour principale conduite. L'vn & l'autre donc doiuent auoir leur employ & leur exercice à l'explication des loix, & à proposer des cas semblables sur le suiet de chaque loy, iusques à supposer des exemples, pour se rendre plus intelligibles, & declarer plus nettement ce qu'il faut tenir du poinct de l'affaire dont il est question. Tout cela est œuure de l'intellect, & pour dire en vn mot, ceste partie de la Iurisprudence à proprement parler ne doit estre dicte Theorique ou speculatiue.

Pour iuger si vn art ou vne science doit estre dicte Theorique ou pratique

il faut conſiderer à quoy tend l'intellect en telles habitudes: car l'intellect ſpeculatif ne differe de l'intellect practique que de la fin τῷ τέλει. L'intellect eſt dit Theoretique, comme i'ay dit, quand le but de ſon action n'eſt point au dehors, comme quād il raiſonne & diſcourt en luy-meſme, en intention ſeulement de trouuer la verité; & la ſcience dont il ſe ſert pour cét effect, ou qu'il acquiert par ce moyē eſt dite auſſi ſpeculatiue. Nous en auons de diuerſes ſortes ſelon la diuerſité des obiects. L'intellect practic eſt, quand outre ſon action ſimple d'entendre, il eſt meu encore à vouloir agir, & faire en dehors quelque action ou quelque ouurage, comme à prononcer vne harangue en public, donner la ſanté à vn malade, rendre la iuſtice à des parties plaidantes, ou baſtir vne maiſon. Si l'intellect n'eſtoit point ſuiet à ſe tromper, ayant ſon habileté d'inſtinct de nature, comme les beſtes, il n'auroit beſoin ny d'art ny de preceptes pour operer, mais comme toute habitude luy a eſté deniée, ſi elle n'eſt acquiſe, il ſe faict des regles, ſelon leſquelles il peut ſans faillir faire ſon action, & venir à

bout de ce qu'il pretend. De maniere que tout art est practique, d'autant que tous les preceptes de l'art tendent à bien regler l'artisan pour paruenir à son dessein.

Puis donc que tous les preceptes de la Iurisprudence ne sont que pour seruir de regles aux occasions qui se presentent de rendre la Iustice, qui est vne action exterieure, sans doute ceste prudence doit estre dicte practique, voire quand quelqu'vn ne l'apprẽdroit que par plaisir, & auec dessein de n'en faire iamais aucun exercice. L'art, comme i'ay dit, ne fait pas, mais il enseigne le moyen de faire: & partant il est deuant l'artisan, & deuant l'action. *Ars præcedit praxim & artificem.* Il n'est donc pas practique, à raison de l'artisan qui l'exerce, mais parce que c'est vne cognoissance, pour faire, quoy que l'artisan ayt en la volonté de ne faire pas.

La Iurisprudence est vn art du tout practiq, & ne peut estre dite speculatiue, sinon improprement. Mais en quelque maniere qu'elle puisse estre considerée, elle n'appartient qu'à l'entendement. Il dit que l'Aduocacerie depend de l'en-

tendement & la profession du Legiste, de la memoire. Cela n'est point. En l'vne & en l'autre vacation il est grand besoin de l'vne & de l'autre faculté. Pour estre bon Aduocat, il faut auoir non seulement l'entendemēt bon, mais aussi bon iugement & bōne memoire. Il faut que l'Aduocat en vn plaidoyé comprenne & declare nettement toutes les circonstances d'vn faict; qu'il fortifie le droict de son client par viues raisons; qu'il responde aux allegations, qu'il se souuienne des loix, des formules, des jugemens, des ordonnances, qui font pour le merite de la cause; qu'il rapporte le tout par ordre & en bons termes, & quelquefois qu'il recite vn grand nombre de diuers dates, & vne longue suite de genealogies, auec les nōs & surnoms des descendans d'vne vieille souche. Pour tout cela ces trois facultez de l'ame sont entierement necessaires, lesquelles (tant s'en faut qu'elles soyent contraires) ne sont entre elles qu'vne mesme chose considerée diuersement, comme les Philosophes tiennent que ces trois, *Vnum, bonum, Verum, sunt Vna res, atque eadem cum ipso ente.*

Leg. Iul. Scalig. Ex. 307. 15.

Pour faire fin, la Iurisprudence est vn art, puis qu'elle consiste en principes vniuersels, pour faire. Elle appartient à l'intellect, & non à l'imaginatiue, qui ne cognoist que ce qui est particulier. Si la science du droict, comme porte l'Examen, n'estoit que des loix particulieres, contre raison elle seroit nommée art ou science. Il est certain que les loix des Romains par vn long temps ont esté sans ordre, & comme vn ramas d'ordonnances. Mais la confusion n'empeschoit pas qu'elles ne fussent autant de constitutions generales, comme depuis lors qu'elles ont esté reduites sous certains Chapitres. Iules Cæsar fut le premier à Rome qui eut dessein de les reduire, *sed talia agentem atque meditantem mors præuenit.* & croit-on que Ciceron s'y est estudié, veu que l'on faict mention d'vn liure de luy, *de iure ciuili in artem redigendo.* Iustinian depuis entreprit cela sous la conduite ds Theophile & de Trebonian, qui ont redigé toutes les loix sous certains tiltres, & le desordre en a esté leué par ce moyen: mais plusieurs y ont tant glosé depuis, contre la deffence de l'Empereur, qu'ils ont

augmenté & faict reuiure le desordre, obscurcy l'intelligence, & fomenté la chicanerie, nommément en France, où le procés est plus en credit qu'au reste du monde.

De la Medecine. Si elle est vne science douteuse, incertaine & fondée seulement sur coniectures.

CHAP. XXX.


L tient que la Medecine est des plus incertaines sciences que nous ayons. Que la Theorique d'icelle, pour le regard de l'Anatomie & de la cognoissance des simples, appartient à la memoire, comme à l'entendement l'autre partie qui consiste à la dispute, à rendre raison des effects & à la cognoissance des causes; & la practique à l'imaginatiue. C'est de la besongne mal taillée, qui a grand besoin d'vne bonne reforme, apres auoir esté examinée tout de nouueau.

L'opinion

L'opinion trop commune de l'incertitude de la Medecine est prouenuë de deux sortes d'ignorants, à sçauoir des mauuais Medecins, qui ont donné suiet au vulgaire de blasmer ceste science par leurs maluersations, & d'autres qui ont faict ce jugement à la volée, sans raison, & mal à propos. De maniere que l'incertitude de la Medecine est presque tournée en Prouerbe : comme si entre les arts, cestui-cy, qui est neantmoins des plus vtiles, estoit le moins asseuré en ses preceptes. C'est ce que dit Pline, 1 *Nullam artium inconstantiorem esse, cùm sit fructuosior nulla.* C'est mal faict d'attribuer la faute de l'ouurier à la science, comme si vn client blasmoit la Iurisprudence, apres sa cause perduë, par l'ignorance, ou la negligence de son Aduocat.

1. Cap. 1. lib. 29. natur. hist.

Ceux-là semblent auoir plus de raison, qui disent la Medecine incertaine, parce qu'elle consiste en coniectures, & qu'elle est mise au nõbre des arts nommez cõiecturaux par Platon ; pourquoy elle est dicte aussi par Galien 2 *ars coniecturalis*, στοχαστικὸς τέχνη. Car puisque la coniecture n'est autre chose, selon Galien mesme, qu'vne cognoissance im-

2. Lib. de curatione per venæsecti. pag. 22. 41. gr.

parfaicte, & moyenne entre sçauoir & ignorer; Il semble que c'est assez de suiet pour croire qu'elle est incertaine: mais la responſe à tout cela n'est pas difficile.

Il n'y a point de doute que tous les preceptes & toutes les maximes de la Medecine ne soyent veritables, & qu'el-
ἐν ταῖς πράξεσιν. le ne soit vn art tres-certain en toutes
Galen. ib. ses regles : mais lors qu'il est question de mettre la main à l'œuure, & se seruir des regles pour la guerison des malades qui se presentent : c'est là que le Medecin se trouue empesché de doutes & de coniectures ; à raison que l'art ne dit pas tout, & que le Medecin ne sçait pas tout, veu que l'Idiosyncrasie, c'est à dire la nature particuliere d'vn chacun entre autres
Galenus choses luy est inconuë. τὸ τῆς ἑκάστου φύ-
cap. 7. lib. 3. Meth. σεως ἴδιον ἄρρητόν ἐστι, καὶ πρὸς τὴν ἀκριβε-
Med. gr. στάτην ἐπιστήμην ἀκατάληπτον.
pag 67.20.

Il est besoin pour guerir vn malade, pour exemple, Dion ou Socrates, de bien cognoistre la cause du mal, la maladie, la partie malade, le remede, & l'occasion du remede. En tout cela, le sage Medecin, qui a sur chaque poinct toutes sortes de doutes à combattre, s'escrime de l'esprit, rumine, dispute, se

tourne de toutes parts, pour trouuer ce qu'il cherche, & touſiours ſe voyt empeſché, nommément ſi la maladie eſt nouuelle ou cachée, ou accompagnée de ſymptomes, dont la recherche eſt penible, & la cognoiſſance difficile. Pour trouuer le genre du remede, il faut ſçauoir la cauſe du mal: pour l'ordonner en la forme qui eſt requiſe, il eſt beſoin de cognoiſtre la partie malade: pour reſoudre de la quantité du remede & de la nourriture, il conuient eſtre certain des forces du patient. Le bon Medecin par les ſignes tire de tout cela vne coniecture certaine ; attendu qu'il cognoiſt la grãdeur des maladies par la vehemence des ſymptomes; & la force de la nature par la force des facultez. Les cauſes ſont aux humeurs, les ſymptomes aux fonctiõs, les maladies aux parties du corps.

Galien dit que la Medecine eſt coniecturale, il eſt vray: mais il entend cela diuerſement. Au liure du moyen de guerir par la ſaignée, il fonde ceſte coniecture ſur le doute de la quantité des remedes, [1] ἐν τῷ πόσῳ ἑκάστου τῶν βοηθημάτων. Comme de vray il n'y a rien en toute ceſte ſcience plus difficile, & qui

[1] Cap. 11. pag. 22. lin. 42.

doiue estre ordonné auec plus de iugement. Mais à raison que ceste difficulté de la quantité des remedes & des alimens, prouient de l'incertitude de la quãtité du mal, & des forces du malade; il dit au 2. liure des medicamẽs κτ̀ τόπ, 1 que la quantité du remede de soy est
1. Cod. Gr. p. 178. lin. 55.
bien certaine, mais que la quantité de la maladie ne peut estre cognuë que par coniecture; mais aussi lors qu'elle est cõprise par le Medecin, elle monstre par certitude de science, & non par coniecture, le moyen de guerir, τὴν θεραπείαν ὀ στοχαστικῶς ἀλλ' ἐπιστημονικῶς ἐνδείκνυται. Il veut dire que les medicamens & alimens, qui ne sont que la matiere des aydes de la medecine, ὕλη τῶν βοηθημάτων, pour ce qui est de la quantité, ne sont pas tant difficiles à comprendre; mais que la cognoissance du mal, qui est comme la forme du remede & le remede, ne peut estre acquise que par coniecture, c'est ce que dit Hippocrate, que les cognoissances sont les remedes, τὰ γνωρίσματα βοηθήματα; selon le propos commun, que la maladie qui est bien cognuë est à demy guerie. Pour ceste mesme raison Galien encore rappor-

te vne partie de la coniecture de la Medecine à l'occasion, qui est vne commodité du temps briefue & precipitée, laquelle doit estre prise aux cheueux, à raison du mouuemẽt prompt de la cause, & des changemens qui peuuent en vn instant suruenir aux maladies, & aux malades. De sorte que la cognoissance du poinct de l'occasion est comme l'ame de la Medecine, laquelle pour ce suiet a esté definie par Aristote, ἐπιστήμη ἐν καιρῷ, vne science qui consiste à prendre l'occasiõ à propos & à poinct nommé. Pour trouuer ce moment de l'occasion, le Medecin doit bander les forces de son esprit, & auoir l'œil à tout. Il peut comprendre tout, & trouuer tout par les coniectures de la science.

C'est pourquoy on ne doit pas trouuer estrange si les bons Medecins sont tristes ou pensifs quelquefois, voire en presence de leurs malades; c'est que leur esprit est en affaires, & que pour le suiet du malade ils trouuẽt plus à penser qu'à dire. Les ignorans au contraire vont gayement en besongne, n'ont soin que de dire le mot, & de rire au nés du malade; à raison qu'ils ne doutent de rien.

parce qu'ils ne sçauent rien. Ils ne craignent rien parce qu'ils ignorent le peril. Il n'est rien de hardy comme l'ignorance. Ils se contentent d'vne premiere imagination, & ordonnent à la volée, à raison qu'ils n'ont point de regle. Ils veulent faire croire en ne pensant à rien, qu'ils ne doutent de rien. A vn mauuais ouurier il ne faut ny plomb ny équerre. Ils ne preuoient point le danger d'vne maladie. Ils sont aueugles à toutes occasions. Telles personnes sont plus à craindre que les indispositions des malades. Aussi dit-on communement, il y a long temps, qu'vn Medecin qui parle trop est vn autre maladie. *Medicus loquax alter morbus.* vers de Pub. Mimus tiré du Grec de Menander, ἰατρὸς ἀδόλεσχος πάλιν νόσος. Ceste vne folie que ne gueriroit pas Esculape.

Galien donc ne met la cōiecture de la Medecine qu'en la pratique actuelle, c'est à dire, lors que l'on applique les remedes, par l'application des preceptes. Car ailleurs il declare assez son intention, par paroles expresses, qui peuuent seruir de decision, & mettre fin à ceste dispute. Ceux-là donc se trompent, dit-

il, qui croyent que la Medecine est vn art douteux, & fondé sur coniectures, à raisõ de l'incertitude de ses Theoremes: Elle n'est pas telle à cause de l'instabilité de ses preceptes; car ils sont tousiours certains; mais eu égard à la pratique, & à l'action du Medecin, dont l'euenement est incertain, οὐ γὰρ ἀπὸ τῶν θεορημάτων στοχαστικὴ λέγεται. ἕστηκε γὰρ ταῦτα, ἀλλ' ἀπὸ τῆς πράξεως, καὶ τῆς τῶν ἰατρευόντων ἐνεργείας. Le Medecin ne peut pas mettre en pratique les preceptes de la science, & accommoder le general au particulier, sans grandes difficultez, à bien comprendre quelle est la cause du mal, la partie malade, l'occasion, & la quantité du remede. Il faut pour tout cela de la doctrine, du iugement, de la prudẽce, & de l'experiẽce: Desorte que c'est bon-heur à vn malade de rencontrer vn bon, sage, & habile Medecin, comme vn grand malheur au contraire, de se voir reduit sous la misericorde d'vn ignorant; & vne extreme pitié, de ne se contenter pas encore, de hasarder sa vie entre les mains d'vn Medecin inhabile: mais de se fier du tout aux Apoticaires, aux Barbiers, & aux Charla-

tans, qui sont par delà l'ignorance.

Les mieux aduisez sont trõpez souuent au choix qu'ils font de leurs Medecins, parce qu'il n'y a point de marques, pour les cognoistre. Il suffit pour estre estimé de se monstrer d'vne belle appa rence, d'auoir le discours en main, & l'esprit plus à bouffonner qu'à la guerison du malade; plus de soin de cueillir des herbes pour vn potage, & faire le bon valet, que d'ordonner en temps les remedes necessaires pour guerir. Il est bien loüable à vn Medecin de donner bonne opinion à son malade, du courage, de l'esperance, & le consoler d'vn bon visage: mais le meilleur office qu'il luy peut rendre, est d'aduiser, comme il est requis, au recouurement de sa santé, La vanité des paroles monstre la vanité de l'esprit, dont bien souuent le malade est incommodé.

Pour rentrer en nostre propos, la Medecine promet de guerir, comme le docte & sage Medecin gueriroit tousiours les maladies qui ne sont point incurables: mais il est preuenu souuent de grandes difficultez, & de mauuais accidens qui trompent ses pretensions, vn

changement de saison, vne triste nouuelle apportée au malade, vne mauuaise conduite de ceux qui l'assistent, peuuent rendre vaine sa prudence, & eluder son prognostique. Ainsi voyons nous que la nature mesme ne succede pas tousiours heureusement en ses desseins, comme lors de la generation, il ne faut qu'vne violente phantasie de la mere, pour luy faire perdre coup, luy desrober son dessein, & luy supposer vn monstre au lieu d'vn enfant. Les maladies & les parties malades sont difficiles à cognoistre: mais le prudent Medecin peut leuer ceste difficulté, par la subtilité de ses cõiectures, qui doiuẽt estre nommées non coniectures simplement, στοχασμοὶ; mais coniectures artificielles, [1] τεχνικαὶ στοχασμοὶ, ou pour mieux dire τεκμάρσεις; c'est à dire collection de sciences, par signes certains, plustost que coniectures douteuses, faute de doctrine & de methode.

1. Leg. Galen. 3. de loc. aff. 255.42. gr.

Si l'on oppose ce que dit Hippocrate, [2] que les predictions aux maladies agues ne sont pas du tout certaines, οὐ πάμπαν ἀσφάλεες αἱ προαγορεύσιες, pour monstrer que les euenemens en sont

2. Aphor. 19. sect. 2.

douteux; mesmes aux plus exercez & experimentez Medecins. Ie responds qu'Hippocrate en ce lieu là veut enseigner que les prognostiques, ne doiuent point estre faicts temerairemẽt; & combien que les crises que procure la nature par la cuisson & par le mouuement des humeurs, doiuent auparauant donner des signes certains quãd elles viendront, & de quelle sorte, c'est à dire *ad tempus & ad speciem*; qu'il y a neantmoins de l'incertitude, parce que les causes des maladies suiettes à changement peuuent prendre vn autre train, & renuerser le iugement du Medecin, & le dessein de la nature. Pour exemple, s'il arriue que quelqu'vn ieune d'âge, & chaud de temperament, soit malade de fiévre continuë, au temps de la Canicule. L'ardeur de la saison qui a de coustume d'engendrer quantité de bile, rendra la maladie plus chaude & plus furieuse, les mouuemens de laquelle neantmoins seront facilement compris par le bon Medecin, parce qu'il ne verra rien de desreiglé, & contre le cours ordinaire de telles maladies. Mais sur le temps proche de la crise, si vne constitution de l'air suruient

Australe & pluuieuse, qui augmente la corruption de l'humeur, & en empesche l'euacuation: Cét accident nouueau affligera le malade, donnera à penser au Medecin, & trauersera son esprit de coniectures. Il pourra bien auoir cognu les intentions de la nature, par le poulx, par les vrines, & autres indices; & preueu le temps & l'espece de la crise: mais ce changement qui est hors de nostre pouuoir, & hors du compris de la science: mais du nombre des choses entenduës par Hippocrate sous ces mots, τὰ ἔξωθεν, aura peu rendre vain le prognostique du Medecin, & renuerser le dessein de la nature. C'est qu'en faisant la Medecine, il arriue des accidens qui ne peuuent estre preueus, dõt s'ensuit que l'on meurt quelquefois de petites maladies, comme de blessures legeres, & dont on faisoit peu d'estat, au commencement. Ainsi en l'art militaire qui est fondé aussi sur l'occasion, il ne faut qu'vn peu de poudre poussée par le vent aux yeux des soldats, pour faire perdre la victoire contre toute raison au plus habile Capitaine du monde.

Quelquefois il en aduient au con-

trairn, car nous voyons des maladies perilleuses d'entrée & de mauuais prognostique se chãger en mieux, & se temperer sur la fin, en partie à raison des remedes & du regime bien ordonnez, en partie à cause de l'air & de la constitution du temps qui se sont monstrez plus gracieux & plus fauorables. Pourquoy il est aisé à iuger que l'air auec raison a esté appellé grand maistre, μέγιστος διδάσκαλος, par Hippocrate, puis qu'il a le pouuoir de changer les mouuemens de la nature, & de rendre incertaine la certitude de la Medecine.

Pour faire fin; comme la nature fait tous ces ouurages sans deliberer, l'art aussi, c'est à dire, celuy qui est habile & qui exerce selon les preceptes de l'art, sçait ce qu'il faut faire de premiere reveuë, s'il n'y a rien de particulier caché au dedans, ou s'il ne suruient aucun accident du dehors, capable d'empescher, ou de retarder l'effect de son industrie.

De la Theorie & de la Pratique de la Medecine.

CHAP. XXXI.

QVANT à ce qu'il discourt de la Theorie & de la pratique de la Medecine qu'elles de- „ pendent en partie de l'i- „ maginatiue, en partie de l'entende- „ ment & de la memoire: Que le Me- „ decin qui sçaura beaucoup de la „ Theorie, pource qu'il aura grand en- „ tendement ou grande memoire, sera „ indubitablement mauuais praticien, „ à raison qu'il aura faute d'imaginati- „ ue: & au cōtraire celuy qui sera grand „ praticien par consequent sera mal ha- „ bile à la Theorie, parce que la bonne „ imaginatiue ne peut pas compatir „ auec beaucoup d'entendement. [1] *Por- „ que la mucha imaginatiua, no se puede iun- „ tar con mucho entidimiento,* Il commet vne Iliade d'erreurs & vn monde d'absurditez. Il me fasche de voir l'esprit man-

1. *Exam. ch. 12. Esp. 195 a fr. 113. a.*

querà vn bon esprit, pour vouloir discourir d'vne profession à laquelle il ne cognoist rien.

Le sage & sçauant Medecin est tel qu'il peut estre mis à la balance contre plusieurs autres hommes, πολῶν ἀντάξιος ἄλλων, dit Homere : dautant que l'art dont il faict profession est grandement vtile, necessaire, penible, difficile, & de longue haleine. Mais pour meriter ceste qualité il faut estre habile en toutes les parties de la science, & ne l'auoir pas apprise superficiairement, & par couplets. Pour estre bon Medecin, il faut estre tout; & sçauoir tout ce qui depend de sa profession : cognoistre par les signes les maladies & leurs causes, les parties malades, les symptomes, le prognostique, les remedes & le regime : & tout cela par la bonté de l'entẽdement, auquel seul appartient toute ceste œconomie. Aristote compare ceste faculté de l'ame, à l'œil, & à la lumiere : Puis donc que l'entendement est l'œil de l'ame, en matiere d'arts & de sciences, sans luy l'imaginatiue ne voit goutte, & il n'y a en tout le reste que de l'aueuglement.

Il dit [1] que la pratique depend de „ l'imaginatiue, & pour bien pratiquer „ la Medecine, qu'il faut ignorer la „ Theorie, parce que ces deux sont in- „ compatibles. Philosophie estrange ! l'art est vn recueil de preceptes que faict l'entendement, afin de pratiquer sans faillir; & neantmoins, selon l'Examen, il ne faut point d'entendement pour bien pratiquer : comme si l'on disoit, que le Peintre, pour bien exercer son art doit auoir bonne veuë, & neantmoins qu'il faut estre aueugle pour estre bon Peintre. C'est visiblement se mocquer de la patience du lecteur.

1. *Exam. ch. 12. pa. 193. Esp. 113. a. fr.*

Les preceptes de la Medecine, comme des autres arts, ne sont qu'en l'entendement; & pour sçauoir bien pratiquer il n'est besoin que de la cognoissance des regles & des preceptes, de l'experience, & de l'exercice. Tout ce que peut en cela l'imaginatiue est, qu'estant prompte par la subtilité des esprits, elle esueille aucunement l'intellect, *sicut ignis excitatur flabello*. Pour auoir bonne imaginatiue, il faut que les esprits soyēt tellement purifiez, qu'ils approchent de l'immateriel, & quasi qu'ils n'ayent

point de corps : mais la pureté d'esprits en vn tel degré ne peut estre qu'en l'homme, à raison que son imaginatiue doit seruir à l'intellect, qui rejalit sur elle quelque rayon de sa lumiere, dont elle est renduë plus actiue, & ses organes plus habiles : mais pourtant de vouloir croire que la pratique de la Medecine appartienne à l'imaginatiue, c'est vne opinion intolerable, & vne imagination indigne d'vn esprit bien faict.

Quand Galien dit que pour biẽ exercer la Medecine deux choses sont necessaires, la raison, & l'experience, comme les deux jambes à l'homme, pour cheminer, & qu'elles sont l'vne & l'autre vtiles esgalement, ὁποίαν δύναμιν ἐς τὸ βαδίζειν ἑκάτερον τῶν σκελῶν εἰσφέρεται, τοιαύτην ἐν ἰατρικῇ τὴν ἐμπειρίαν καὶ τὸν λόγον ἔχειν : il monstre clairement qu'il faut s'aider de l'vne & de l'autre, à sçauoir de la raison aux choses generales, μεθόδῳ ἐν τοῖς καθόλου, & de l'exercice en ce qui est de particulier, ἀσκήσει ἐν τοῖς κατὰ μέρος. Autrement, il est impossible de rien faire de bien, sinon par hasard ; comme Polus [1] disoit que l'experience fait l'art, & le manquement d'experience

Apud Ari-

perience, la fortune, ἡ ἐμπειρία τέχνην ποιεῖ, ἡ δ' ἀπειρία τύχην. La raison ou la methode estant seule, est imparfaicte, parce qu'elle cloche faute d'exercice; comme la pratique seule est aueugle, à raison qu'elle n'a point la conduite des reigles & des preceptes. Et toutesfois nostre Examinateur, qui veut tout reformer au moule de sa phantasie, croyt que ces deux iambes de la Medecine sont incompatibles. C'est vne opinion qu'il a euë incompatible auec la mienne; pourquoy il faut que i'entre encore en duel auec luy pour luy faire voir, ou à ceux de son party, combien il est eloigné de la raison & de la verité. cap. 1. lib. 1 Metaph.

Il croit que la pratique de la Medecine ne depend que de l'imaginatiue, parce que la cure actuelle des maladies ne consiste qu'en choses particulieres, qui ne sont point, dit il, de la iuredi-ction de l'entendement. De sorte que si nous voulons nous ranger à ceste traditiue il ne sera plus besoin de preceptes, & suffira à l'aduenir, sous le bon plaisir de l'autheur de l'Examen, pour guerir toutes sortes de maladies; de se conduire simplement sous les loix de la

nature, de la fortune, & de ie ne sçay quelle experience bestiale. Les aueugles par mesme moyen chemineront sans baston, & les sages à l'aduenir suiuront les charlatans, qui ne trompent à present que les plus fols de la populace. Armer ainsi l'ignorance, est vne marque & vn grand preiugé d'vne monstrueuse ignorance. Il est semblable à ces Sophistes dont parle Galien, lesquels non seulement ne s'estudioyent pas à inuenter quelque chose d'vtile ; mais s'efforçoient de corrompre ce qui auoit esté habilement inuenté par le passé, τοῖς καλῶς εὑρημένοις λυμαίνεσθαι.

Tout ce qu'il dit de l'imaginatiue est faux. La pratique de la Medecine ne luy appartient point, ny la science des choses particulieres, ny la cognoissance de l'occasion, ny la Dialectique des dernieres propositions du syllogisme en *Darij*, qu'il fait voir comme vne piece admirable au huictiesme Chapitre de son Examen: mais ie reserue à traicter de cela en autre lieu, & plus à propos cy apres. Pratiquer la Medecine est œuure de l'intellect, parce qu'il est impossible de guerir vn mal que l'on ne cognoist point.

Or il n'appartient qu'à l'intellect de cognoistre le mal, & d'ordonner la quantité du remede, à proportion de la quantité du mal ; attendu qu'il est besoin de discours en tout cela, & que l'imaginatiue est trop basse pour y atteindre. Si elle auoit autant de pouuoir comme il dit, les bestes pourroient faire la Medecine.

Les causes sont dictes πρός τι, *ad aliquid*, à raison du rapport qu'elles ont auec leurs effets : elles ne peuuent donc estre cognuës que par la raison qui appartient à l'entendement. Penser vn malade n'est autre chose qu'ordonner l'applicatiō des remedes contraires à la maladie, & à ses symptomes, sous la conduite des indications, & en tout cela l'imaginatiue ne voit goutte, comme les sens exterieurs sōt aueugles aux actions de l'imaginatiue. Le Medecin guerit par le moyen de l'art qu'il a en son entendement; & s'il arriue qu'vn ignorant donne vn remede qui guerisse le malade, c'est auoir l'art, sans opinion de l'auoir, comme Dieu fauorise quelquefois l'ignorance d'vne bonne fortune. C'est vne sagesse sans industrie & sās cognoiss- *Galien.*

sance. ἀμήχανος σοφία. Les Empiriques qui n'ont rien que l'experience en sont là logez. Mais nous auons deux sortes d'experience, vne qui est aueugle, & qui n'a autre conduite que de la fortune. Ceste sorte d'experience est dangereuse, πεῖρα σφαλερὴ, selon Hippocrate; comme fait foy la pratique ordinaire de nos charlatans, qui auec leurs baumes, leurs sels, leurs essences, leur Mithridat, & leur impudence, qui est la principale drogue du mestier, acquierent plus de credit en faisant mourir, dans le royaume de la folie, que les bons & aduisez Medecins en redonnant la santé à leurs malades. Ils trompent, parce qu'ils ne sçauent pas le temps des remedes. Ils purgent quand il ne faut pas, & ne purgent pas quād il est requis, à raison qu'ils ignorent les signes de la cuisson, & de la crudité des humeurs, & la science de l'occasion. Il n'y a rien plus dangereux aux maladies, dit Seneque, qu'vne Medecine donnée hors de saison, & mal à propos. *Nihil periculosius in morbis, quàm immatura Medicina.* Aux maladies aguës durant tout le temps de la crudité des humeurs il ne se faict point de crises, &

ne faut rien esperer de la nature, [1] ταῖς ἀπεψίαις ἀκολουθοῦσιν αἱ ἀκρισίαι : il faut que l'art en cela imite la nature. Les Charlatans pour ne cognoistre pas les parties malades, quand en la voute du foye il y aura du mal, qui demande l'euacuation par les vrines, ils purgeront par le ventre ; & au contraire par les vrines, les humeurs qui pecheront aux cauitez du foye, vers le mesentere & les intestins, à la ruine des pauures malades. Aux coliques bilieuses ils ordonnent miserablement de l'eau de vie, de l'essence de gyrofles & de canelle, comme s'ils estoyent causées de vents & de pituite, & rendent par ce moyen les maladies incurables. L'eau de vie doit estre dite eau de mort en telles affaires. Aux inflammatiõs des reins & de la matrice, pour euacuer ils saigneront par le bras ; en la pleuresie & en l'inflammation du poulmon ils ouuriront les saphenes ; & tout cela, parce qu'ils ignorent les preceptes de la science, & ne sçauent pas que ce que nous appellons remede n'est que la matiere du remede, & que la cognoissance de la maladie en est la forme.

1. *Galenus.*

L'autre experience est celle, qui marche sous la baniere de la raison, & qui est iointe tousiours auec les preceptes de l'art & de la methode. L'art depend de l'experience, pour ce qui est de l'origine, mais pour la conduite, l'experience depend de l'art. Les preceptes de la Medecine sont inutiles sans l'vsage qui ne s'apprend point, [1] ἀδίδακτον γὰρ τὸ ἦθος, dit Hippocrate; comme l'vsage & l'experience, sans les preceptes, qui peuuent estre appris, non en six mois, comme disoient anciennement les methodiques, mais en si long temps, que nostre vie dure trop peu, pour cét apprentissage, *Vita breuis, ars longa.* Quand ces deux sont ioints ensemble, de ce mariage naist vne si heureuse pratique, qu'elle fait souuent des cures, que l'on iugeoit impossibles. C'est ce que dit Aueuzoar, qu'il se fait des miracles en la Medecine.

1. *Lib. 2. de decenti ornatu.*

Thessalus apud Galen. cap. 1. li. 1. Meth.

Le Medecin donc qui a l'experience & la methode, la Theorie & la pratique peut se rendre admirable, parce qu'il est capable de tout faire, pour ce qui est de son art. Il sçait qu'il faut saigner aux fievres agues dés le commen-

cement, ayant appris d'Hippocrate & de l'experience que le retardement ne vaut rien en telles maladies, & qu'il y auroit du peril à attendre la cuisson des humeurs, comme veut Auicenne, lequel doit estre suiuy pour la purgation, non pour la saignée. Quand il doute de la quantité, en matiere de purgation, il sçait qu'il vaut mieux faillir, en purgeant moins que trop, au contraire du regime de viure, auquel les fautes vers le trop peu, sont plus d'importance. *Si peccandum est peccare præstat in paulo pleniore victu.* En la pleuresie il n'ordonne pas tousiours l'orge mondé, parce qu'il est nuisible au commencement: ny l'hydromel, dautant qu'il est contraire aux bilieux de complexion. Quand en dormant suruiennent de grandes sueurs aux malades, il sçait leur ordonner ou la purgation ou la diete *per ἀφαίρεσιν*, parce que la raison & l'experience luy ont appris que cela n'est causé que d'abondance d'humeurs, ou de trop de nourriture. Lors qu'vn malade est veu se porter mieux sans raison, & sans apparence de signes pour cela auparauant, il cognoist que c'est vn amendement

trompeur ἄσημος κυφισμός, auquel il ne ſe fie pas, attendu qu'il n'y a rien de bien fait en tel cas, ſi nature n'en a donné l'aduertiſſement par ſignes precedens: mais il ne s'eſtonne pas auſſi, lors des accidens eſtranges, qui precedent le iugement de la maladie, à raiſon qu'il aura preueu par les ſignes l'intention de la nature, & pour le tẽps & pour l'eſpece de la criſe. Il ſçait le point de l'occaſion, pour les remedes; & qu'il y a du peril biẽ ſouuent à eſtre trop tardif ou precipité, & qu'vn peu de retardemẽt auec bõ aduis, vaut touſiours mieux neãtmoins qu'vne action auancée temerairement: *Tutior vbique conſulta tarditas, celeritate temerariâ.* & toutefois qu'il faut en certains ſuiets paſſer toutes ſortes de conſiderations, comme aux maladies deplorées & auſquelles, apres toutes ſortes d'aduis & de remedes il ne reſte que du deſeſpoir: car en tel cas il eſt permis, apres le prognoſtique de donner quelque choſe au haſard. Lors que le danger eſt eminent, dit Celſus, l'on peut tenter ce qui ne ſeroit pas loiſible vne autre fois. *Quos ratio non reſtituit, temeritas adiuuat.* Il trouuera neantmoins plus expedient

de laisser cela aux Charlatans, qui sur telles occasions font leurs experiences. Il faict profit des mouuemens de la nature & les imite: car en la surdité, aux inflammations des yeux, en l'hydropisie, en la migraine, & autres douleurs de teste, il purge hardiment, dautant que l'on voit souuent cesser telles maladies, apres vn flux de ventre suruenu naturellement. Aux deuoyemens il ordonnera quelquefois le vomitoire, pour auoir veu ce symptome quelquefois guery naturellement par ce moyen. C'est l'art qui conduit tout cela, marié auec l'experience: mais l'indication doit tousiours faire le pas deuant, qui est vne cognoissance de ce qui profite, jointe auec la cognoissance de ce qui blesse 1 sans discours & sans obseruation. Et tout ce mesnage, des experieces, des preceptes, de l'art, de la methode, & des indications se faict en l'entendement: de maniere qu'il faut malgré l'Examen suiure la doctrine d'Hippocrate, qui dit que pour sçauoir, la nature doit estre jointe auec la sagesse, ἡ φύσις τῇ σοφίῃ, c'est à dire l'exercice & l'experience, auec la methode: selon Galien ἄσκησις τῇ μεθο-

1. ἄνευ τηρήσεως καὶ λογισμοῦ. Galenus.

ϑῳ ϛ μόγῳ, la Theorie auec la prati-
que. Iamais on n'a veu bon Medecin manquer de l'vne ou de l'autre. Tant s'en faut qu'elles soyent incompatibles.

De l'experience, des indications, & des jeunes Medecins.

CHAP. XXXII.


V Chapitre douziesme de son Examen, il dit que l'experience depend d'auoir bonne memoire. Cela merite d'estre bien exprimé, & mieux entendu. Selon Aristote, plusieurs memoires d'vne mesme chose, font vne experience, & S. Thomas pour l'intelligence de ce texte du Philosophe, dit que c'est vne conference de plusieurs choses particulieres comprises par le sens, & reseruées en la memoire. Il croit que ceste conference, qui est vne maniere de comparaison ne se faict pas par le moyen de l'intellect: mais de l'vn des sens exterieurs, qu'il nomme co-

gitatiue, faculté qui raisonne des choses particulieres, comme l'intellect des vniuerselles: de sorte qu'il donne à la cogitatiue ce que l'Examen attribuë à la memoire.

Ces deux opinions ne doiuent estre approuuées legeremẽt mais examinées & considerées de prés, pour deux raisons. La premiere est, que l'experience estant vne comparaison, semble estre deuë à l'intellect, attendu qu'il n'appartient qu'à ceste faculté de comparer vne chose à vne autre: à raison dequoy, tous animaux, excepté l'homme, sont priuez d'experience. Aristote dit bien, que les bestes en ont quelque peu. [1] ἐμπειρίας μετέχει μικρόν: mais ce n'est pas de ceste experience dont nous parlons icy. L'experience des bestes est vne memoire d'vne mesme chose arriuée plusieurs fois fortuitement, comme quand vn chien ne retourne point en vn lieu ou souuẽt il aura esté batu. Mais l'experience Medecinale n'est pas cela: car apres vne premiere memoire nous n'attendons pas tousiours le retour de plusieurs rencontres fortuites en choses pareilles: mais nous en faisons l'essay plusieurs fois;

[1] Cap. 1. lib. 1. Metaph.

puis nous colligeons toutes ces memoires particulieres, & ceſte collection reſolutiue eſt ce que nous appellons experiẽce. Pour exemple quelqu'vn apres auoir vſé de ſang de bouc, ietta quantité de ſable & de grauois par les vrines, & cét effet luy eſtãt arriué deux ou trois fois ainſi fortuitement, non content de cela; de propos deliberé & de peur d'eſtre trompé voulut en faire l'eſſay. Toutes ces memoires enſemble luy ont eſté vne experience, & comme vne reſolution en ſon entendement; que le ſang de bouc rompt les grauois des reins, & les purge par les vrines.

Cét exemple me remet en memoire l'impertinence de l'vn de nos Sages, lequel en ſõ liure qu'il a intitulé les eſſais, blaſme les Medecins, & ſe mocque de ce qu'ils ordõnent le ſang de bouc, pour guerir du calcul: parce, dit-il, que l'on a veu des boucs auoir des pierres dans les reins. Cét homme qui faiſoit profeſſion de jugemẽt & qui s'eſt deſcrit dans ſon liure, afin que ſõ exemple fuſt comme vne regle pour les autres hommes, ſemble en cela auoir eu bien peu de jugement. Le bouc eſt ſujet aux douleurs

de reins causées de grauois; *Ergo* le sang de bouc ne peut estre vn remede salutaire cõtre le grauois: c'est vne consequence qui ne vaut rien. Ce sage ne sçauoit pas que l'on ordonne mesme des pierres cõtre ce mal auec heureux succez, comme la pierre Iudaïque, les pierres d'escreuices, & les pierres mesmes des malades renduës auec l'vrine. Le Liévre est vn animal que l'on tient de sang grossier & melancolique, & neantmoins le cœur de Liévre en poudre donné auec du vin blãc est vn singulier remede contre la fiévre quarte. Le Citrõ pour estre vn fruit qui se pourrit & se corrompt aisement, ne laisse pas d'estre vn grand remede contre la pourriture des humeurs. Mais cela soit dit en passant. Reprenons le fil de nostre discours.

Ceste collection donc de plusieurs memoires est vne certaine cognoissance pour laquelle il est besoin de raison, de sorte que particuliere ou nõ elle appartient à l'entendement, dautant qu'il y a vne conference, ou vne comparaison de la cause auec l'effect, & comme vn commencement de consequence. La reserue de tout cela est biẽ en la memoire: mais

la collectiõ des memoires & la cognoissance certaine & particuliere de l'effect, est de l'intellect.

La seconde raison est, que l'experience estant vne cognoissance, il faut qu'elle soit actuelle ou habituelle. I'appelle cognoissance actuelle ceste actiõ par laquelle nous cognoissons quelque chose actuellement, comme quand nous voyons actuellement quelque couleur, ou quand i'entends maintenant, que nous auõs le leuer de la canicule, qui est cause de grandes chaleurs. La cognoissance habituelle est celle qui est le principe de l'action de cognoistre, & ceste-cy est ou naturelle, ou acquise; Si elle est naturelle elle s'appelle faculté, asçauoir le sens & l'intellect: Si elle est acquise, elle est dicte habitude, qui est vne qualité en l'intellect, par le moyen de laquelle il exerce plus parfaitemẽt son action. Or ceste qualité ne conuient nullement aux sens: attẽdu que les sens qui ne peuuent errer en leurs propres obiects, de leur propre & naturelle vertu font parfaictement leurs fonctions: mais à l'intellect, parce qu'il est suiet à se tromper, pour n'estre pas vne faculté dediée & de-

en toutes ses parties

terminée à choſes particulieres ſeulement, mais auſſi aux vniuerſelles : c'eſt de ceſte cognoiſſance habituelle, que l'on entẽd parler quãd on dit que quelqu'vn eſt ſçauant en Medecine, ou en quelque autre ſorte d'art & de ſcience, encor qu'il n'en face aucune profeſſion. Puis donc que l'experience eſt vne cognoiſſance, il faut qu'elle ſoit actuelle ou habituelle; elle n'eſt pas actuelle ſeulement, car nous diſons que le Medecin qui a guery pluſieurs malades eſt fort experimenté, voire lors qu'il ne penſe ny à guerir, ny à traicter aucun malade: elle eſt donc habituelle, & par conſequent en l'intellect, & non en la memoire.

Il ne faut point croire que la ſcience de la Medecine en toutes ſes parties appartienne à autre faculté de l'ame qu'à l'intellect, ny que la Theorie & la pratique ſoyent contraires & incompatibles. Et s'il arriue que quelqu'vn qui ſera ſçauant en la Theorie ſoit peu experimẽté & mauuais praticien, la cauſe n'en doit eſtre rapportee ny aux temperamens, ny à la contrarieté des facultez, ny à l'incompatibilité

de ces deux parties de la Medecine: mais parce qu'il est besoin de beaucoup de temps & d'estude pour bien vaquer ensemble & à l'vne & à l'autre. Pour ceste mesme raison, il n'est pas aisé à vn mesme esprit, de sçauoir toutes les sciences qu'il dit appartenir à l'imaginatiue, à sçauoir la Poësie, l'Eloquence, la Musique, l'art de prescher, la pratique de la Medecine, la Mathematique, l'art militaire, le gouuernement d'vne Republique, la Peinture, quoy qu'elles soyent compatibles selõ ses maximes. Ce qu'il dit donc du Medecin Arabe & d'Argenterius peut estre veritable: Qu'ils estoyent sçauans en la Theorie de le Medecine, mais de peu d'experience, & malheureux en la pratique: d'autant, comme ie croy, qu'ils ont employé toute leur estude à ceste partie, & ne se sont addonnez à l'autre que legerement. Il appert qu'Argenterius s'y est ainsi comporté: car il a tant voulu subtiliser sur les preceptes de l'art & de la methode, que pour reprẽdre ceux qui en auoyent traicté mieux que luy, il a perdu ce qui estoit du deuoir principal, & s'est monstré en fin plus subtil en la science, que
bien

bien experimenté & heureux en la pratique. C'est le jugement que font les plus doctes de ce personnage.

I'accorde donc qu'vn Medecin peut estre sçauant Theoricien, & defectueux en la pratique ; mais qu'il puisse estre grandement experimenté, heureux & sçauant praticien, sans estre habile à la Theorie, il est impossible. Pour aller droit en ceste profession il faut cheminer des deux jambes, & ne clocher ny d'vn costé ny d'autre: cõme nous voyons par les œuures de tous les Medecins presque qui ont iamais escrit, Grecs, Latins, Arabes, François, Italiens, Espagnols, Allemans, qu'ils ont esté sçauans en l'vne & en l'autre partie. En la question, si entre les especes de l'hydropisie, celle qui est d'abondance d'eaux dans la capacité de l'Abdomen est plus dangereuse que la tympanite qui est causée de vents: si nous voulons piquoter seulement à force de raisons, nous trouuerons auec Auerroës qu'il y a plus de peril à la Tympanite. Et neantmoins l'experience iointe à la raison nous apprent que l'autre est plus à craindre & de cure plus difficile. Les raisons sont plus for-

tes quand elles sont accompagnées de l'experience. Parce qu'il faut sçauoir pour faire, l'experience est vne grande maistresse en la Medecine, & toutefois elle n'est rien sans la science: & tout cela art, science, experience, pratique, appartient à l'intellect. I'entends l'experience Medecinale, laquelle ne peut estre sans l'entremise de l'entendement & de la raison.

Si l'on oppose à cela ce que i'ay rapporté cy-deuant de Galien, qu'il faut pour estre bon Medecin, auoir l'experience & la raison, ἐμπειρίαν καὶ λόγον, & qu'il s'ensuit, puis qu'il parle de ces deux separément, comme de choses diuerses: que l'experience n'est point raison, & en suite qu'elle n'appartient point à l'ame raisonnable. Ie responds que ceste consequence ne vaut rien: car combien que l'on traicte en Philosophie du jugement, de l'entendement, de la volonté, & de la raison separément, comme de choses differentes, on ne peut pas inferer de là, que les trois premieres facultez soyent excluses de l'estenduë de l'ame; comme si la raison contenoit seule, tout le pouuoir de l'ame raisonnable, qui

n'est toutefois qu'vne faculté, comme les autres; mais qui les doit accompagner toutes, comme l'experience doit estre conduite par la raison. D'ailleurs Galien en ce lieu là, par la raison entend l'art, la methode & les preceptes, qui sont regles generales & vniuerselles: par l'experience; tout ce qui depend de la raison acquise par exercice en choses particulieres. Cela se voit clairement par les diuers noms dont il vse en traictãt ceste matiere: car en vn lieu ce qu'il appelle experiẽce & raison, en vn autre il le nomme exercice & methode, ἄσκησιν ϗ μέθοδον: afin de se rendre intelligible, & de s'interpreter luy mesme. Mais tousiours c'est ceste experience Medecinale qui depend de l'intellect, & qui est vne cognoissance des effects particuliers de la nature, & non des preceptes vniuersels de la Medecine, qu'il nomme raison & methode. L'intellect est en possession de ces deux cognoissances, comme ie prouueray cy apres.

Le mesme doute est en la Medecine pour le regard des indications: car veu qu'elles sont, selõ Galien, cognoissances sans obseruation & sans discours, ἄνευ

τηρήσεως ϗ λογισμȣ͂, & qu'elles cõsistent en choses tellement certaines & apparentes, que sur icelles il n'est pas besoin de raisonner, il semble qu'elles ne sont point de l'entendement. Pour soudre ceste difficulté il faut entendre auec Galien que nous auons deux sortes de choses notoires, & certainemẽt apparentes, sur lesquelles sont fõdées les indicatiõs. Les vnes sont notoires aux sens, & celles là sont le suiet des indicatiõs des bestes, lesquelles estãt blessées ont en la phãtasie, vne cognoissance naturelle & particuliere de guerison par le cõtraire. Si elles sõt malades de trauail, elles se portẽt au repos. Si elles ont vne espine au pied comme le Lyon d'Androdus, elles cherchent le moyen de l'oster, & ceste indication appartient à l'imaginatiue. Les autres sont notoires à l'intellect, & tellement certaines, qu'elles n'ont besoin ny de discours, ny de demonstration. Elles sont dictes ἀξιώματα, notions vniuerselles, qui sont nées auec nous, & si apparentes à vn chacun qu'elles ne peuuent estre mises en controuerse, comme celles-cy. Que toutes maladies sont gueries par leurs contraires. Ces axiomes sont en l'intellect, & sur iceux sont

fondées les indications de la Medecine, qui sont cognoissances naturelles, & tres-faciles, veu que cela nous est naturel, de sçauoir qu'vne intemperie chaude, doit estre guerie par le froid; vne repletion de sang, ou vne abōdance d'autres humeurs par euacuation. Que ce qui est superflu doit estre osté & remis ce qui est hors de son lieu. Et parce que tout cela est cognu, mesme des plus ignorãs de tout le peuple, les indications, selon Galien, ne sont point partie de la Medecine: mais seulement elles sont vn commencement d'acheminement à la methode, [1] ἀρχὴ τῆς θεραπευτικῆς μεθόδου. Car il faut mettre en effect particulierement ce qu'elle nous mōstre en general. Pour exemple, si quelqu'vn est malade d'abōdance de bile aux cauitez du foye, l'indication est de l'euacuer, comme superfluë: & sur ce premier aduertissemēt, c'est au sage & experimenté Medecin de cōsiderer si elle a besoin de preparation auparauant, de prēdre le poinct de l'occasion, & d'ordonner la quantité du remede à proportion du mal, la forme, selon le lieu où est le mal, & l'espece, selon la qualité de l'humeur, & la com-

1. Cap. 1. lib. 3. methodi Med.

plexion du malade. A vn la casse sera plus vtile, à vn autre le Rhubarbe, la Manne, ou la Scammonée. Cestuy-là dit Galien, qui sçait bien parfaire ce qui est monstré par l'indication merite d'estre appellé vrayement Medecin, ὅ τῶς ἐστιν ὁ τῶν νοσημάτων θεραπευτής. Il adiouste que pour paruenir à cela, la methode & l'experience ensemble sont necessaires, quoy que les Empiriques se contentent de l'experience. C'est pour reuenir au propos, qu'il est tres-necessaire à vn Medecin de sçauoir parfaictement la methode, & d'estre grandement exercé à la pratique.

Si donc le Charlatan se presente armé à la legere, & muny seulement de trois ou quatre regles, comme dit l'Examen; *con tres o quatro reglas de Medicina*, qu'il aura apprises en courant, pourra t'il cognoistre en quelle partie du corps est assise chaque maladie, pour y apporter le remede, comme il est requis? Sera t'il en son pouuoir de cognoistre, s'il y a plusieurs maux compliquez ensemble; pour les vaincre par vne prudente mixtion des remedes, qui les regardẽt tous? Sera t'il capable auec sa pauure & cheti-

Chap. 12. text Espa. 188. b. fr. 110. a.

ue imaginatiue, de distinguer les maladies, qui ont quelque affinité & proximité de signes, & de symptomes ? Les fiévres doubles tierces ou triples tierces d'auec les quotidianes ; Certaines suffocations de matrice d'auec l'apoplexie: la nefretique, d'auec la colique: les coliques bilieuses d'auec les coliques ordinaires: la Pleuresie, d'auec l'inflammation du foye, ou des muscles de l'*Abdomen*: les douleurs de la vessie causées du calcul, d'auec celles qui sont de phlegme pourry ? en telles difficultez journellement ils commettent des fautes si lourdes, au preiudice des pauures malades, que les maladies ne sont pas plus perilleuses.

Si l'autheur de l'Examen eust esté Medecin, il eust parlé de tout cela en autres termes: il eust appris en pratiquant, qu'il est besoin d'vn jugement espuré, versé en la sciēce, & entieremēt brisé à la pratique. Autrement, qu'il n'y a que de la fortune, & des fautes de consequence; parce qu'il y va de la vie. Nous auons veu des Empiriques ignorās donner des remedes repercutifs au commencement d'vne squynancie, & suffoquer le mala-

de, par ce moyen vn Chirurgien esuenté & malhabile, en pensant de la main les escrouëlles vlcerées d'vn jeune homme, luy coupa le nerf recurrent, & par mesme moyen le fil de la parole: Il en demeura muet le reste de sa vie. Aux malades de peste ils donnent la Theriaque indifferemment, voire à ceux qui ont vn phlegmō en l'interieur. Le mal estoit assez perilleux, sans y adiouster le venim de leur ignorance; mais le mot de peste est vne excuse qui couure toutes sortes de fautes. Langius sage & sçauant Medecin se plaint d'vn ignorant, lequel en la cure des fiévres ardentes employoit toute son estude à oster la noirceur de la langue à force de lauemens de bouche; comme si cét accident eust esté la cause du mal. Telles folies seroyent dignes de risée, si elles n'estoyent point de consequence, pour les malades. Il n'y a point de raison, au lieu d'esteindre le feu, de s'arrester à blā-chir la cheminée auec de la craye ou de la ceruse. Ce sont des effects de la pratique solitaire, & qui s'emancipe de la conduite des preceptes & de la methode. Pourquoy ie m'estonne de ce que

nous voyons des hommes d'esprit, porter ces abuseurs, & soustenir auec eux, que le hasard peut suppleer au defaut de la doctrine: comme cestuylà anciennement qui aymoit mieux vne goutte de bonne fortune, qu'vne mer de bon esprit, τυχῆς ςαλαγμὸν ἢ φρενῶν ~~πον τον~~ πίθον: parce, disent ils, que l'on voit des Empiriques, qui ne sçauent rien que le courant, rencõtrer plus heureusement, que certains Medecins consommez de long tẽps à la Theorie de la Medecine. Tout cela est de l'artifice des Charlatans & des meneurs d'ours pour donner du credit à leur mithridat.

Les Medecins sçauans qui n'ont que peu ou point d'experience & de pratique, ne guerissent point: les Charlatans qui n'entendent que la drogue & la pistole, sont tous trompeurs: mais les doctes & experimẽtez Medecins ont tousjours l'heur d'vn bon succez, s'il est possible: parce qu'ils n'ont point de fortune que leur science. Leur prudence les rend heureux en leurs cures; quand mesmes le ciel & les estoiles seroyent contraires, il font ce qu'il faut, & ne manquent iamais de conduite. Les Charla-

tans qui vendent leurs drogues sur le Theatre & autres tels imposteurs n'ont qu'vne experience folle, *cuius finis certa mors*. Galien les compare, τοὺς κύβους ῥυπτάζουσι, parce qu'ils joüent comme à trois dez la santé de ceux qui se fient à leur bezoard & à leur or potable. Il vaut mieux suiure l'experience des sages Medecins, dicte par Hippocrate, πολυπειρικὴ, c'est à dire experience acquise par vn long exercice, & sous les ailes de la prudence, qui est sa plus fidele compagne ; car, comme i'ay dit cy-deuant, separément elles sont sans fruit & inutiles l'vne & l'autre, [1] ἄπρακτος λόγος πρᾶξις, ὁ λόγος ἄπρακτος. Saluste parlāt du conseil & de la force semble mettre fin à ceste dispute. *Vtrumque per se indigens*, dit-il, *alterum alterius auxilio indiget*. C'est dōc vn abus de croire que ces deux sont incompatibles, & qu'il faut estre mauuais Theoricien, pour estre habile en la pratique de la Medecine.

1. Gregor. Nazianz.

Des ieunes Medecins.

Sur ce mesme suiet se presente encore vne difficulté : si vn ieune Medecin doit estre plus certain en ses cures, ayant beaucoup de science, & peu d'experience, qu'vn vieillard qui sera peu sçauant

mais de long temps vsité à la pratique. Il y a de grandes raisons pour le soustien de l'vn & de l'autre party, & le iugement en est difficile. Car si nous supposons, qu'ils soyent egaux, tant pour ce qui est de la bõté de l'esprit, que pour le regard des habitudes acquises; faisant comparaison de la science du ieune auec l'experience du vieil, & de la science du vieil auec l'experience du ieune, il y a de l'apparence qu'ils doiuent estre esgalement heureux en leurs pratiques.

Le ieune Medecin estant sçauant, prudent & iudicieux, pour auoir vne grande conduite à raison des preceptes & de la methode, laquelle mesme luy apprent les experiẽces du passé: de maniere qu'il ne peut auoir si peu d'vsage auec cela, qu'il ne face des merueilles, selon mesme l'opinion d'Auicenne. En certaines occasions, à force d'esprit, & par coniectures artificielles, il peut inuenter des moyens de guerir, où l'experience ne peut rien; comme Galien est 1 tesmoin d'auoir luy mesme en des maladies peu frequẽtes trouué des remedes contre l'experiẽce, laquelle en cela il dit estre inferieure à l'inuention des reme- 1. Cap. 5. lib. 3. de locis affect.

des, qui se faict par vne vraye demõstration. Ciceron dit de Lucullus, qu'il n'auoit nulle experiēce de la guerre quand il partit de Rome, esleu Capitaine general de l'armée contre Mithridates: mais qu'il fit vne si grande diligence de lire les Historiens, & d'interroger les vieux Capitaines sur chaque doute, que lors qu'il fut besoin de mettre la main à l'œuure, il fut trouué vn tres-vaillant & tres-suffisant Capitaine.

D'ailleurs aussi le vieil Medecin, qui sera de long temps experimenté & brisé au gouuernemēt des malades, peut auec le peu de science qu'il aura, s'estre formé des regles en l'esprit, & quelque maniere d'habitudes sur ses obseruations, & ses propres experiences; de maniere que cela pourra suppleer au defaut d'vne plus curieuse methode. L'art de la Medecine est de choses vniuerselles: mais les cures & les guerisons se font particulierement sur les malades; de sorte que l'exercice apprent beaucoup de particularitez, que l'art & l'eschole n'enseignent point: au moyen dequoy, ceux qui ont l'experience sont veus plus heureux, & mieux rencontrer en leurs cures

que ceux qui ont la sciēce sans experience; ce sont les paroles d'Aristote, [1] μᾶλλον ἐπιτυγχάνοντας ὁρῶμεν τοὺς ἐμπείρους, τῶν ἄνευ τῆς ἐμπειρίας λόγον ἐχόντων. Puis la bonne opinion que l'on a des barbes grises est cause que les vieux Medecins sōt plus capables de guerir, apres auoir veu tant de malades: d'où vient ce que l'on dit communement, que le Medecin redonne la santé à plusieurs, auquel plusieurs se confient. *Multos sanare Medicum cui multi confidunt.* Au contraire du ieune Medecin, duquel on se doute tousiours, par opinion de peu d'experience, de laquelle le commun peuple fait plus d'estat, que de la science & de la sagesse; comme fait foy la vieille routine de leurs prouerbes: mais cela est de la Philosophie du vulgaire, qui ne sçait pas mettre distinction, entre les ieunes Medecins sçauans & les ignorans, ny cognoistre les vieux Medecins doctes & sages d'auec ceux qui sont grossiers & de peu de iugement: qui n'ont rien de l'air de la Medecine, qu'vne vieille cabale sās esprit, & qui ne vaut pas mieux qu'vne ignorance planiere. Ceux-là meritent mieux d'estre appellez ieunes Medecins,

1. *Cap. 1. lib. 1. Metaph. leg. Galen. lib. de facult. medicam. purg.*

atteudu que trois siecles ne suffiroyent pas pour les rendre vieux en ceste science. Il n'importe pas, dit Aristote, si quelqu'vn est ieune d'âge ou ieune de mœurs
1. 1 νέος τὴν ἡλικίαν ἢ τὸ ἦθος νεαρός. *Morum*
Cap. 5 lib. 1. Ethic. *non barbæ veneranda est senectus.* Pour resolution donc de ceste dispute, le vieil & le ieune Medecin habiles, cõme nous les auons descrits, demeurent egaux à la balance, pour ce qui est de l'heur de la Medecine.

Tousiours nous deuons venir à ce poinct, que la Theorie & la pratique de la Medecine, sont en l'entendement, qu'elles ne sont point incompatibles; & pour pratiquer heureusement que l'vne & l'autre sont necessaires. Quãd vn Medecin auroit exercé cét art toute sa vie, s'il n'a la science, il ne peut verser sur ses malades que de la fortune ou de l'incertitude: car, comme dit Hippocrate, le moyen qu'vn ignorant peust rencontrer heureusement en ses pratiques? ἀμαθὴς ἐὼν πῶς ἂν ἐπιτύχοιεν. L'ignorance seule donne entrée au malheur & à la fortune, dans la Medecine, parce que le Medecin qui sçait peu, doute & a tousiours peur, à raison qu'il a le pied sur

vne boule, comme la fortune, & non sur vn cube, comme Mercure, qui est l'embleme du conseil, des arts, & de la prudence. I'ay dit le Medecin qui sçait peu, car comme l'art ne delibere point, ἡ τεχνὴ ὀ βȣλέυεται. L'ignorance parfaicte aussi ne doute de rien. Vn Charlatan pour de l'argent promettra de ressusciter. L'excés de son ignorance luy rend toutes choses possibles en phantasie.

Si l'intellect comprent les choses singulieres. De l'Occasion.

CHAP. XXXIII.



L'AVTHEVR de l'Examen adiouste, & veut faire croire que le sens, selon Aristote, est de choses singulieres, & l'intellect de choses vniuerselles, & conclut: Puisque la pratique de la Medecine cõsiste en choses particulieres, qu'elle appartient à l'imaginatiue, & non à l'entendement.

Mais il ſemble que iuſtement au poinct & lors qu'il veut manquer à l'entendement, que l'entendement luy manque auſſi reſpectiuement. Pour faire voir cela, il faut examiner ſa premiere propoſition, qui n'eſt vraye que d'vne moitié. Le ſens, dit-il, eſt des ſinguliers. *Il ſentido es de los ſingulares.* C'eſt vne moitié qui eſt veritable, & qui ne veut point de diſpute. Mais quand il paſſe outre, & il ſouſtient que l'intellect n'eſt que d'vniuerſels, *el entidimiento de los vniuerſales*, c'eſt vne piece d'vne autre couleur, à laquelle toutes ſortes de raiſons mãquent de garantie. La verité de ce qu'il met en auant conſiſte en l'intelligence des paroles d'Ariſtote, ſous le manteau duquel il veut mettre à couuert ceſte partie de ſon Examen, & loger en l'imaginatiue la pratique de la Medecine.

Exa.ch.12. fr.112. a.b.c

L'intētion du Philoſophe en ce lieu là eſt d'enſeigner que le ſens & l'entendement ſont differens, en ce que le ſens eſt de choſes ſingulieres, & l'entendement de choſes vniuerſelles. Il ne dit pas que l'entēdement ne comprent que les vniuerſels, car il cognoiſt auſſi les ſinguliers: mais il a teu cela, ſelon ſa couſtume,

coustume, qui est de ne dire iamais rien de superflu, ny hors de propos. Puis que l'intellect a cela de cōmun auec le sens, qu'il comprent aussi les singuliers, il n'estoit pas besoin de l'exprimer, en parlant de leur difference. On ne trouuera point dans Aristote, que l'entendement soit priué de la cognoissance des choses singulieres.

Si l'entendement ne pouuoit comprendre ce qui est singulier, ce seroit ou à cause de la matiere, comme croit S. Thomas, ou de la particularité, comme veut Auerroes. Or cét empeschement ne peut estre de la part de la matiere, veu que l'entendement comprend bien les vniuersels, qui sont materiels. Ny de la particularité, car les Anges cognoissent les choses particulieres, & les intelligences aussi qui mouuent les cieux. Si pour donner vn mouuement reglé à quelque chose il la faut cognoistre ; ie ne croy pas qu'il fust possible, que l'intelligence qui conduit le ciel de la Lune (ie parle icy selon la doctrine d'Aristote) n'eust pas la cognoissance de ce globe, & qu'elle fust, comme l'asne aueugle qui conduit le moulin, sans cognoistre toutefois ny

Part. 1. q. 89. art. 2

le moulin, ny le mouuement. Quand nous faisons ceste proposition, *Socrates est homo*, l'Autheur de l'Examen ne peut nier, qu'elle ne soit de bonne Dialectique: & s'il est vray que toutes propositiõs soyẽt formées en l'intellect, les termes des propositions y doiuent estre aussi, ou bien si *Socrates*, qui est vn terme particulier, est en l'imagiuatiue, comme veut l'Examen, & *homo*, qui est vn terme general, est en l'intellect: la proposition sera de deux couleurs, & faicte d'vne moitié par l'imaginatiue, ou par la cogitatiue, & d'autre moitié par l'entendement. *Ex semisse à cogitatiua*, dit Scali-
Exerc. 307. 16. ger, *ex altero semisse ab intellectu.* Toutes negations, affirmations, definitions, comparaisons vniuerselles ou particulieres, appartiennent à l'intellect, & quand l'imaginatiue pourroit former vne proposition, ce ne pourroit estre ceste-cy, *Socrates est homo*, où l'vn des termes est vniuersel. Il faut donc qu'elle soit de l'intellect, & qu'il ayt le pouuoir de comprendre les choses indiuiduës & singulieres, autant bien que les vniuerselles. Il n'est pas possible de s'imaginer comment l'intellect & l'imaginatiue,

se seroyent accordez ensemble, contre les regles de l'Examen pour former ceste proposition de deux termes, comme de deux pieces de marqueterie, l'vn desquels seroit cognu à l'intellect, & incognu à la phantasie, & l'autre cognu à la phantasie, & incognu à l'intellect. Aussi tost vn François & vn Espagnol qui ignoreroyent entieremẽt la langue l'vn de l'autre, pourroyent s'accorder ensemble à discourir sur quelque suiet, sans fouruoyement en leur conference. La raison & l'Aristote nous enseignent, que lors qu'vne faculté met distinction entre deux choses, il faut qu'elles les cognoisse. Quand donc nous disons, que *Plato non est lapis*, il faut que la faculté cognoisse ces deux termes, l'vn desquels est genre, à sçauoir *lapis*, & l'autre indiuidu, qui est *Plato*. Puis donc que la cognoissance des deux termes appartient à vne mesme faculté, & que l'intellect est seul entre les facultez de l'ame, qui peut comprendre les choses vniuerselles, & les distinguer d'auec les singulieres ; il s'ensuit qu'il n'appartient qu'à l'intellect, de cognoistre ensemble, & les vniuersels, & les singuliers. Le Soleil,

qui est vne substance singuliere, selon le sens de la veuë, paroist grand seulement de deux pieds, ou de deux pieds & demy, de diametre, & neantmoins par la force de l'entendement, nous sçauons qu'il est plus grand que toute la terre. Il ne pourroit faire ce jugement du Soleil, s'il ne le cognoissoit point. Pour faire fin, comme quand quelqu'vn dit de soy, qu'il n'a point de jugemēt, c'est vne proposition negatiue, qui equipolle vne affirmatiue; parce qu'il ne pourroit pas dire qu'il n'a point de jugement, s'il n'en auoit point. De mesme, quand l'Examen soustient que la cognoissance des singuliers n'appartient point à l'entendement, c'est vne negatiue qui vaut vne affirmatiue, à raison qu'elle ne peut estre formée que par l'action de l'entendement.

Il faut tenir pour constant, que l'intellect peut cognoistre toutes choses singulieres & vniuerselles; & partāt que ceste base de l'Examen estant ruinée, sur laquelle il auoit basty sa conclusion, que la pratique de tous les arts & de toutes les sciences, appartient à l'imaginatiue; ceste derniere resolution est

comme vn bouleuersement de tout son liure.

Il dit [1] que l'imaginatiue est la faculté, qui trouue l'occasion des remedes, en la Medecine, & que c'est vne doctrine certaine, que la cognoissance du temps, du lieu, de l'occasion, luy appartient. Et tout cela pour fortifier son opinion, que ceste faculté est le siege de la pratique de la Medecine. Il est vray que la cognoissance de l'occasion est tres-necessaire en ceste science, & que celuy qui ne sçait point prendre à propos l'occasion de bien ordonner des remedes, & du regime des malades, ne peut rien faire qui vaille. Mais pour la bien cognoistre, & comme l'on dit, sçauoir la prendre aux cheueux, il est besoin d'vn grand jugement, d'vne science solide, & d'vne profonde consideration. C'est vne maxime en matiere de pratique de medecine, qu'il faut purger au commencement des maladies aguës, si les humeurs sont émeuës en rut, & comme en orgueil, [2] ἢν ὀργᾷ, dit Hippocrate. Pour sçauoir prendre ceste occasion, il faut cognoistre le suiet du mal, l'humeur qui en est la cause, & les signes certains de ce mou-

De l'occasion.

1. Pag. 115. a. chap. 12.

2. Aphor. 22. lib. 1. & Aph. 10. lib. 3.

uement impetueux de l'humeur; parce que, cõme elle n'a point encore de lieu arresté, si elle n'est purgée, elle pourra se ietter sur quelqu'vne des parties nobles où elle causera des symptomes pires que les premiers, & donnera dauantage d'exercice & au malade & au Medecin, pour auoir perdu l'occasion. Il est donc besoin d'vn grand iugement, pour cognoistre ce poinct de l'occasion, & faire ce qu'elle commande. L'imaginatiue n'y peut rien, qu'en qualité de seruante: mais ce n'est pas comme l'entend l'Examen; veu ce qu'il dit au contraire, que l'entendement n'y peut rien, à raison que l'occasion est des choses singulieres, cõme aussi toute la ptatique de la Medecine. Ie sçay que l'occasiõ a tousiours pour but quelque suiet particulier, & que l'imaginatiue fournit à l'entendement du Medecin les images de ce qui se passe en la maladie. Mais quand il faut considerer par les signes l'estat du mal, la complexion du malade, le mouuement des humeurs, & discourir sur l'occasion des remedes, laquelle se pert incontinent, à raison du flux perpetuel de la matiere, [1] διὰ τὸ ῥευστὸν τῆς ὕλης. C'est

à l'entendement de faire tout cela : car de la part de l'imaginatiue, il n'y a que de l'aueuglement; comme de la part de l'Examen, vne ignorance toute noire. Tout ce qu'il attribuë à l'imaginatiue, comme la cognoissance du temps, du lieu, & de l'occasion est deu à l'intellect. Tous preceptes, toutes obseruations, toutes experiences, toutes actions qui se font par conduite de raison & de discours, sont des apennages de ceste mesme faculté. Ceste raisõ de choses singulieres qu'ils logent en la cogitatiue, est vn abus. Comme l'estimatiue des bestes est incapable de toute raison : l'ame raisonnable est le seul principe de toute raison en l'hõme. & n'est point besoin de cogitatiue: elle seroit superfluë, puisque l'intellect a la cognoissance des choses, tant vniuerselles que singulieres. *Qui potest maius, potest minus.* Aristote definit la Medecine vne science de l'occasion aux maladies, ἐπιστήμην καιροῦ ἐν νόσῳ. Puis donc que la science, selon luy-mesme, est vn instrument de l'intellect, il s'ensuit que c'est à ceste faculté de l'ame de trouuer l'occasion du remede pour guerir le malade. Hippocrate

Gale. com in Aphor. 1. lib. 1. Hippocratis.

semble nous enseigner cela mesme en son 1. Aphorisme, par l'arrengement de ces quatre dictions, *ars, experientia, occasio, iudicium*; comme s'il vouloit dire que c'est l'art qui trouue l'occasion du remede, par l'experience & par le jugement. C'est donc l'intellect qui fait tout cela, *intellectus practicus*. L'occasiõ & le temps se couplent comme l'art & l'experience, selon Hippocrate, qui dit que l'occasion est au temps, & qu'il y a peu de temps en l'occasion. 1 χρόνος ἐστὶν ἐν ᾧ

1. *Lib. praceptionum.* καιρὸς, καὶ καιρὸς ἐν ᾧ χρόνος οὐ πολύς. Et cela, dit-il, ne peut estre compris pour la cure des maladies que par la raison & l'vsage, ou l'experience, qui ont ensemble vn mesme rapport; car comme la raison commence par l'experience, & finit en l'experience, ainsi l'experience commence par la raison, & finit en la raison. Themistius dit doctement, que le sens & l'imaginatiue sont totalement priuez de la cognoissance du temps: ἡ αἴσθησις καὶ ἡ φαντασία ἀναντίληπτοι παντάπασι χρόνου. Puis donc que l'occasion est dans la consideration du temps, selon Hippocrate, & qu'elle est comme vne commodité de peu de

durée ; pour faire quelque chose à propos & à poinct nommé : il est tres-certain que la cognoissance de l'occasion du temps n'appartient qu'à l'entendement. Nous prouuerõs encore cela par exemple. Si le Medecin est appellé pour vn malade d'apoplexie, il faut qu'il recognoisse incontinent par les signes l'espece, le dãger, & la violence du mal, & que ce symptome causé d'obstruction de cerueau en peu de tẽps suffoqueroit le malade, si l'on perdoit l'occasion de le secourir. Promptement donc il fera tout deuoir de s'opposer au mal, par clisteres, saignées, ventouses scarifiées, purgations, gargarismes, sternutatoires, frictiõs, ligatures, & autres aydes de la Medecine. Les preceptes qu'il a en l'entendement luy esclairent en tout cela ; de sorte que par ce moyen il sçait prendre l'occasion des remedes, nommément de la saignée, voire quand le mal seroit causé de pituite, à raison de la cause antecedente. *Apoplecticum si venæsectio non iuuat, nihil iuuat.*

Des Medecins Iuifs, & des Charlatans.

CHAP. XXXIV.



IL me desplaist fort de coudre icy & de ramasser tant de pieces, de diuerses couleurs; mais ie suis cõtraint de suiure la route de nostre Examen. Il dit, que l'imaginatiue
1. *Exam.* 1. aux grandes intẽperatures chaudes du
chap. 12. cerueau, trouue ce que l'homme ne peut pas estant en santé; & lors qu'elle se rencontre au temperament qui luy conuient mieux, elle fait dire, ce que l'on n'a iamais appris. Il prouue cela par vne histoire du Roy François, lequel estant entré en vn certain degré de chaleur, qui luy causa vne maladie lente, fut poussé à deuiner qu'il ne pouuoit estre guery que par vn Medecin Iuif: où il faict vn long discours du bel esprit & de l'habileté des Iuifs, dont il attribuë la cause au terroir d'Egypte, où ils ont demeuré

430. ans au trauail qu'ils ont ſouffert en leur voyage, dãs les deſerts d'Egypte: à la manne qu'ils ont mãgée, aux bonnes eaux, & au bon air du pays. Mais en tout cela, cõme l'on dit, il compte ſans ſon hoſte: & comme on le voit paſſionné pour ce party, volontiers on le douteroit d'auoir eu en l'ame quelque pointe du Iudaïſme, veu encore ce qu'il dit du temperament de Ieſus-Chriſt, dont nous parlerons cy apres.

On luy oppoſera qu'il deuoit prouuer premierement, que les Iuifs, apres leur retour d'Egypte en la terre de promiſſion, ont eu meilleur eſprit que deuant leur partement. Car s'il eſt vray qu'ils ayent eu meilleur eſprit auparauant, voire deuant que Ioſeph entraſt en Egypte, à quel propos chercher dans les deſerts les cauſes d'vne choſe qui n'eſt point? Quand ie luy aurois accordé tout ce qu'il dit de leur bon eſprit, ie ne croy pas que la cauſe en deuſt eſtre rapportée au bon temperament d'Egypte, veu que la Iudée eſt encore en vn meilleur climat, pour les bons eſprits, ſelon les regles de l'Examen; attendu qu'elle eſt en meſme parallele que l'Eſpagne,

qu'il loüe, comme la source, la quintessence, & le temperament des lettres & des bons esprits.

Ie doute fort si les Iuifs anciennement ont eu meilleur esprit que les Grecs, mais ie ne croiray iamais que ceux de presẽt qui sont comme la lie du monde, ayẽt rien qui doiue estre mis en comparaison, pour ce qui est de l'esprit, auec les bons esprits de la France & de l'Italie. Non pour mãquer de bon temperament, mais faute de bonne instruction; à raison qu'ils sont comme esclaues, bannis de la conuersation des autres hõmes. Si les anciens Iuifs auoyent eu les esprits si releuez au retour de l'Egypte, ils deuoyent en auoir monstré quelque eschantillon au faict des lettres & de la pieté. Pour le regard des letrres, nous n'auons rien d'eux, qui approche de ce qui nous est resté de l'excellence des Grecs. Car ie ne comprens point icy ce que les Prophetes nous ont laissé, qui sont œuures du ciel & de reuelation, plustost que d'estude & de bon esprit. Deux ou trois exceptez, qui ont escrit du temps du Sauueur, comme Philon Iuif & Iosephe, quels autres Iuifs auons

nous qui ayent faict monstre d'vne doctrine signalée? Pour ce qui regarde la Religion & les sainctes lettres, toute l'Escriture saincte faict elle pas foy de la durté de leur esprit? Ils sont appellez σκληραύχενες & σκληροτράχηλοι, testes dures, *populus duræ ceruicis*, à raison de leur enragée opiniastreté. Si l'obstination est vn signe d'ignorance, en quelle estime les deuons nous auoir, puis qu'ils n'ont adiousté foy, ny aux Prophetes, ny à la parole de Dieu, ny aux Apostres? Hieremie leur crioit, *Ambulate in via bona, & dixerunt, non ambulabimus. Audite vocem tubæ, & dixerunt, non audiemus.* De sorte que le bruit de leur opiniastreté estant venu iusques aux oreilles des Payens, Pline a tesmoigné d'eux que la terre ne porte point de nation plus obstinemẽt attachée aux superstitions de la Magie, [1] *Nulla gens Magiæ superstitionibus obstinatior.* Theodoret dit que la stupidité grossiere de leur esprit, ἐσχάτη ἀμαθία, est digne de commiseration, veu ce que recite d'eux Esaye, qu'ils ignorent la verité de la parole de Dieu; combien qu'ils ayent esté instruits aux saincts & sacrez misteres, depuis le com-

1. *Lib. 13. nat hist. cap. 3.*

mencemẽt de leur vie', iusqu'à leur derniere vieillesse. Puis qu'il y auoit suiet de douter de la suffisãce des Iuifs, pourquoy tient il cela comme resolu? puisque les Iuifs ne sont point d'esprit plus releué; mais seulement plus habiles à tromper, que le commun des autres nations; tout ce qu'il discourt icy des deserts, du bon air, & des bonnes eaux de l'Egypte, n'est qu'vne maniere de declamation iettée au vent, comme engendrée du vent d'vne folle phantasie. Si les Iuifs n'ont point de meilleur esprit que les autres nations, surquoy peut estre fondé tout ce qu'il narre [1] icy du cerueau brulé & de la colere brulée des Iuifs & des Egyptiens?

1. pag. 118. b.

Mais ie n'ay peu m'empescher de dire, quand i'ay leu ce qu'il discourt du Roy François; que son imaginatiue, à raison de la colere brulée de sõ cerueau, s'esleua de quelque poinct, & se rencontra auec l'imaginatiue des Iuifs: de maniere qu'il eut aussi tost en l'ame, & deuina que son mal ne pouuoit estre guery que par vn Medecin Iuif, & tenoit propos de cela, autant de fois que s'augmentoit la chaleur de sa fiévre, parce

Todas la vezes que le crescia

que lors sa phātasie entroit en tel degré de chaleur, que celuy de la phantasie des enfans d'Israël : il descrit donc ceste histoire, & faict parler le Roy François comme il luy plaist, & croy qu'il eust adiousté encores à cela, s'il s'en fust aduisé, que ce Roy eust eu aussi l'opinion d'adorer le veau d'or, si la chaleur de ses accez fust montée seulement d'vn petit poinct.

la Calentura. Ex.ch.12. Esp.198. b.

Tout cela me remet en memoire, ce que dit Paracelse; que l'imaginatiue est semblable à la poix, laquelle a la proprieté de s'attacher aisément à quelque chose, & d'estre autant facile à enflammer, que difficile à estre esteinte. Il donne tant de vertu à ceste faculté d'imaginer, qu'il dit que la peste en temps de contagion peut estre communiquée de l'vn a l'autre, non par le moyen de l'air; mais de l'apprehension & de l'imaginatiue, qui est, dit-il, vn poison en temps de peste. L'imaginatiue du Roy François, comme la poix de Paracelse, s'attachoit au Medecin Iuif, dont elle ne pouuoit estre separée, lors principalement de l'augmentation de sa fiévre, comme la poix deuient plus adherente,

plus on l'approche du feu. L'imaginatiue, selon ce Roy des soufleurs & des imposteurs, peut seule rendre vn homme pestiferé en vn pays sain & net de toute cōtagion. De mesme le Roy François, selon l'autheur de l'Examen, qui est vn alambiqueur de temperamens, par la seule chaleur de sa phantasie, est entré en opinion d'vn Medecin Iuif, combien qu'il n'en cognust aucun, & qu'il n'eust aucun Iuif qui l'assistast.

Pour parler donc serieusement de ceste affaire; il est croyable que le Roy François lors de sa maladie a esté fondé en ceste opiniō, sur le bruit qui a cours, que dans ceste racaille de Iuifs vagabonds, quelques-vns ont acquis du credit en la Medecine; & sur l'occasion de sa fiévre qui estoit longue, & plus lente que violente, voyant que tout secours luy estoit inutile, à raison, peut-estre, en partie que la confiãce qu'il deuoit auoir à ses Medecins s'estoit perduë par l'opinion qu'il eut d'vn estranger; il fit venir le Medecin Iuif, qui le guerit, dit-il, auec du laict d'Asnesse: car de vouloir auec l'Examen, que l'imaginatiue renduë Iuifue, par la chaleur de la fiévre, l'ayt

l'ayt porté à deſirer vn Medecin Iuif; ce ſeroit vne folie Eſpagnole, & vne impoſture Iudaique, qui ne trouueroit iamais party deça les monts. Quand ce Roy euſt eu vne maladie froide, comme vne indiſpoſition de cerueau cauſée de pituite, il n'euſt pas laiſſé d'auoir ceſte volonté, fondée pluſtoſt ſur l'imaginatiue malade du vulgaire, que ſur la ſienne.

Cela donc ſoit noté dans nos hiſtoires, qu'vn Medecin Iuif, faict venir de Conſtantinople en France a guery le Roy François auec du laict d'Aſneſſe. Il falloit, pour ordonner ce remede, eſtre deſcendu d'Abraham, & auoir encore quelque reſte de la bonne imaginatiue des enfans d'Iſraël, nourris de manne dans les deſerts de l'Egypte. Les Medecins de France eſtoyent trop Aſnes pour ordonner du laict d'Aſneſſe à ce Roy malade. Au bout du compte neantmoins on ne trouue point au reſte du mõde, de meilleurs Medecins que ceux de la France; tant s'en faut que l'on doiue leur preferer les Medecins Iuifs, leſquels ſont plus riches de malediction, que d'induſtrie; & plus habiles à regra-

ter vn vieil habillement, qu'à reparer vn corps attenué, & amender vne santé alterée. Ie ne doute pas que quelques-vns d'entreeux ne se soyent rendus bons Medecins comme les autres par le trauail de l'estude: mais que l'imaginatiue des enfãs d'Israël nourris de manne lors de leurs mansions, ayt esté transferée à ceux cy de main en main, & qu'ils en soyẽt plus capables de pratiquer la Medecine: c'est vne resuerie à laquelle ie trouue aussi peu de raison, qu'à soustenir la couleur noire de la neige auec Anaxagoras, & l'immobilité du monde auec Zenon. Les anciens Iuifs n'ont point fait plus de miracles pour le faict des sciences que les autres nations: si Dieu ne leur a inspiré quelque grace particuliere; & quand ils auroyent eu autant d'esprit, & plus encore que ne porte l'Examen; on ne croira iamais, ceux cy en puissent rien retenir, veu le changement du temps, de mœurs, de conditions, de nature, de nourriture, de pays, comme les enfans bien souuent ne retiẽnent rien des vertus & de l'industrie de leurs parens; ceux cy de mesme peuuent n'auoir aucune venë, des testi-

cules de leurs grands peres. Le changement de temps & de lieux leur a faict perdre ceste imaginatiue pretenduë de l'Examen, comme la forme des longues testes des Scythes, en Hippocrate, fut perduë par la negligence des hommes, [1] διὰ τὴν ἀμέλειαν τῶν ἀνθρώπων. Il est vray qu'ils sont tousiours Iuifs descendus d'Abraham : mais comme au nauire de Theseus, en fin il n'y auoit plus laine du premier drap, il ne leur est resté que la malediction, & l'opiniastreté, dont ils joüyront à iamais comme d'vne rente fonciere qui leur a esté acquise, non par succession de temperamens, mais des deniers de la venditiõ du Messie, qu'ils attẽdent encore. Il n'y a point d'apparence que l'imaginatiue de quelqu'vn des enfans d'Israel, pour exemple, de la lignée de Ruben, ayt laissé vne suite de Rubens si longue, qu'elle ayt peu continuer iusques au Medecin Iuif du Roy François, & autres Massoreths d'Espagne & de Portugal. Si l'Examen, par opiniastreté Iudaïque veut contester sur la possibilité de ceste succession, i'en attends la preuue, comme les Iuifs attendent le Messie.

1. *Lib de aëre, aq. & loc.*

Les Iuifs peuuent auoir de l'inclination à la Medecine, parce qu'il est aisé de tromper sous le mãteau de ceste profession, & que les esprits abuseurs de ceste nation sont fort propres pour seduire la simplicité folle d'vne populace. Le vulgaire qui n'estime que ce qui est rare, ou vn peu esloigné de l'vsage commun, court incontinent au bruit de ce nom de Iuif; de sorte que si à Paris arriuoit vn Charlatan ainsi qualifié, ie ne doute pas que l'on ne courust apres luy comme apres le Iuif errant de Pierre Cayer. C'est vn grand auontage pour eux qu'il est aisé de tromper en l'art de la Medecine. *In nulla arte*, dit Pline, *mendacium maius*. Il suffit, pour deceuoir les plus habiles, d'auoir de l'effronterie & du babil, comme nous voyons que la langue bien penduë d'vn Charlatan, luy vaut mieux que son Mithridat. Puisque les fautes que l'on commet sous le nom de Medecin ne sont punies, ny de chastimens, ny d'amendes, ny de paroles; Dieu sçait s'ils ont leurs coudées franches sur le theatre. Tous excez leur sont permis sous le voile de la Medecine: de sorte que cét art aiourd'huy est vne

maladie incurable. Les sages Medecins qui fidelement en font profession, cognoissent assez la piperie, les tours & les destours des trompeurs, pour les declarer aux Magistrats : mais au lieu d'estre oüys on les blasme d'enuie & de jalousie, comme s'ils estoyent de mesme profession : De sorte qu'ils portent la punition du malfaict, au lieu de ceux qui le commettent. En tout cela, si nous voulions prendre la peine de nous cognoistre, nous nous iugerions plus barbares que les Toupinambous.

Nous nous mocquons des peuples nouuellement descouuerts de l'Amerique, de ce qu'ils baillent leur or, leurs perles, leur pierreries, en eschange de petites bagatelles de nulle valeur, qui leur sont portées de ces quarties de deça de l'Europe: & nous ne voyons pas, que nous nous laissons abuser plus brutalement, par des Charlatans Iuifs ou autres, qui nous tirent des mains ce que nous auons de plus precieux, sous ombre d'vne santé imaginaire qu'ils nous promertent. On ne prend point mieux les oiseaux à la glu, qu'vn Charlatan sur le Theatre prẽdra des sots auec son bau-

me. Il ne faut que trois ou quatre mots nouueaux, comme d'elixir, d'extractum, d'essence, de magistere, pour couper la bourse aux Toupinambous de l'Europe. Le malheur est, que tousiours on se repent apres: mais trop tard, & quand il n'y a plus de remede. Les aduertissemens que donnent contre cela les mieux aduisez, sont autãt de commandemens de les suiure. Ceste race de Iuifs
i. Epist. 71. lib. 1. (dit *Ioannes Langius* i celebre Medecin) qui par l'imposture de la Medecine, & par vsures espuisent les thresors des riches, & se vangent des Chrestiens, se declarent coulpables de leur ignorance, quand estant malades eux-mesmes (ce que i'ay veu souuent, dit-il, à Bologne & à Venise) au lieu de se fier à leurs confreres, ils prennent aduis des Medecins Chrestiens. Ce docte Medecin ne doit pas estre suspect aux Charlatans Iuifs, pour enuie qu'il leur ayt portée : car dans le rang qu'il tenoit, toute la Charlatanerie du monde n'eust pas causé le moindre dechet, ou à son credit, ou à sa fortune.

Toutesfois si la brutalité de mœurs gagne encore cela sur le vulgaire, que de

mespriser la remõstrance de ce prudent Medecin ; au moins deuons nous adjouster foy aux saincts decrets qui defendent expressement à tous Chrestiens de manger auec les Iuifs, de les frequenter, de se lauer auec eux en mesme bain, de se seruir d'eux en qualité de Medecins, & de prendre aucuns de leurs remedes, sur peine aux Clercs d'estre degradez, & d'excõmunication aux Laïques. Charles le Chauue fut empoisonné à Mantouë par vn Medecin Iuif. Il sera donc tousiours plus à propos de se contenter des Medecins du pays, que de croire ceste Philosophie phantasque de l'Examen : car si l'autheur ne resuoit point, quand il a escrit cela du Medecin Iuif, le Roy malade resuoit en le desirant. S'il arriuoit que les malades entrassent souuent en vn temperamẽt esgaré comme cestuy-là, & que de phantasie ils fussent portez, par rapport de temperamens, à desirer, les vns, des Medecins de la Chine, les autres, ceux de l'Ethiopie, de la Barbarie ou de la Mexique ; telles opinions dõneroyent plus de peine aux assistãs que les malades n'en receuroient de l'incommodité de la fiévre. Mais ce-

Decret. 2. par. cap 28. q. 1. Can. Nullus eorum.

la ne s'estant iamais veu, il est à presumer que c'est vne fourbe de l'Examen, & que ce rapport de phãtasies n'a point de fondement en la nature. Ie n'ayme point les Charlatans, nommément les Iuifs, & parceque i'ay trouué dans ce traicté de l'Examen quantité de mauuaises drogues confites auec vn peu de Iudaisme; ie me suis resolu d'escrire contre eux, de peur que les esprits faciles, faute d'aduertissement, ne se laissent prendre dans l'appast de son style & de sa doctrine. S'il m'estoit permis de souhaitter vn temperament, i'aymerois mieux pour ce regard tenir du naturel de Philippe le bel, qui chassa les Iuifs de la France, que de tomber en ceste mauuaise temperature du Roy François.

Ie sçay que l'on trouue des Empiriques, qui ont auec vn peu de doctrine de bons remedes & de grãdes experiences, capables de faire vn coup à la trauerse, en cas de maladies desesperées, (car les bons Medecins ne font iamais la cour à la fortune) mais ils ne montent pas sur le Theatre. Ie fais encore plus d'estat de ceux-là, que d'vne legion de petits Medecins de village qui ne

sont habiles à rien qu'à prescher sur les vrines que leur portent les bonnes femmes. Il y a du plaisir à les voir en cét exercice : car les mines valēt mieux que le jeu. Leur ignorance & le desir de tirer la piece d'argent, leur font dire des merueilles. A vn deceux-là se presenta vn iour vne bonne vieille, pour sçauoir des nouuelles de son procés : faictes pisser vostre procés, dit le Medecin, & m'apportez de son vrine. Cela monstre bien que la Medecine, qui est vne saincte profession, cache sous son manteau beaucoup de piperie, & nourrit vn grād nombre de canaille qu'elle ne cognoist point. Pourquoy ceux-là sont à blasmer, comme Sauonarola, Gourdon, Arnault de Ville-neufue & autres, qui ont escrit des cautelles des Medecins, nommément sur le faict des vrines : ils deuoyent dire des Charlatans, veu qu'en la Medecine il n'est point besoin de finesse. Ces alumettes de tromperie & d'ignorance, sont plus propres pour des coupeurs de bourse.

Si tous les imposteurs, qui vsurpent le nom de Medecin, & abusent de la profession, estoyent marquez au front,

de quelque lettre, comme les esclaues anciennement, *vt literati essent fronte, qui animo esse nolunt*, ou d'vne croix, comme les Iacobites [1] en l'Orient; ou de quelque autre marque, comme Lucian souhaittoit que fussent notez les faux Philosophes, sans doute nous verriõs le nombre de ceux là beaucoup plus grand que des autres, & que tel qui a credit d'vn Hippocrate, n'est qu'hypocrite, & n'a rien en l'ame qu'vne vieille routine pleine d'ignorance, ou de quelque portion de ceste nouuelle, & quatriesme partie de la Medecine, que l'on nomme Charlatanerie.

1. *Leg. Ioachimus Abbas in Append. nation. Christianar.*

De l'art militaire, & de la dignité de Capitaine.

CHAP. XXXV.

IL semble que l'autheur de l'Examen se soit proposé d'imiter la nature, laquelle se sert tousiours des principes contraires, en la generation de toutes choses : car outre ce qu'il soustiēt l'incompatibilité des arts & des sciences, & qu'il constituë dans le cerueau les facultez contraires, à raison des diuers temperamens ; ses maximes pour l'establissement de son liure se font la guerre, nommément en ce Chapitre de l'art militaire, & s'entre-choquent par tout, comme les atomes de Democrite.

L'art militaire, dit-il, depend de la chaleur de l'imaginatiue, en certain degré ; & la prudence en cela est requise plus que la valeur & le courage ; & il entend par ceste prudence vne habileté, &

certaine ſubtilité d'eſprit, pour tromper ſon ennemy. Il y a de la contrarieté en ces paroles. Sa Philoſophie porte,
1. Exa. chap. 13. fr. 131. a. [1] que pour eſtre prudent, il faut auoir le cerueau froid; la prudence donc ne peut pas eſtre logée en l'imaginatiue auec l'art militaire. S'il entend que la chaleur que requiert l'art militaire, doit eſtre en degré remis, & par ce moyen qu'il ne laiſſe pas de s'accommoder auec la prudence. Cela eſt quelque choſe, mais touſiours ce ſera du chaud & du froid enſemble. Il ne peut pas bien ſe couurir de ceſte excuſe, veu ce qu'il dit
2. Chap. 13 fr. 129. b. [2] peu auparauant, que l'art militaire demande vn degré de chaleur, plus que la pratique de la Medecine. Si donc pour pratiquer la Medecine, il eſt beſoin d'vn degré de chaleur, deux ſeront requis pour l'art militaire, qui eſt aſſez de chaleur pour rendre vn homme eſloigné de ceſte prudence, qu'il dit deuoir eſtre en vn Chef d'armée. Or pour eſtre vaillant & courageux, ſi outre cela, vn troiſieſme degré de chaleur eſtoit encore neceſſaire, vn Capitaine ne pourroit pas eſtre prudent, ſubtil & hardy, ſans eſtre froid, fol, & enragé tout enſemble, ſe-

lon la cabale de l'Examen.

En vn lieu, il 1 dit que les hommes 1.
d'entendement, ne sont nullement pro- Exa. chap.
pres aux exercices de la guerre; & ail- 13. a.
leurs 2 que l'imagination qui conuient 2.
à l'art militaire, n'est gueres éloignée de Pag. 135.
l'entendement, pour monstrer qu'il
souffle le chaud & le froid, comme il
luy plaist, & d'vne mesme bouche. Au
huictiesme 3 & treiziesme Chapitres il 3. fr. pag. 65.
discourt que ce qui consiste en figure, a. 71. b.
correspondance, harmonie, prouient de 129. b.
la bõne imagination, comme estre pro-
pre en son vestemẽt, & ne pouuoir souf-
frir vne ordure sur la cape: & en autre lieu
il employe entre les proprietez du Ca-
pitaine, qui doit estre enrollé sous la
banniere de l'imaginatiue, selon ses
principes, d'estre mal propre & mal ve-
stu. 4 *Menos preciados de sy y de sus cosas*: 4.
& confirme cela par les exemples de L. Chap. 8.
Florus, de Iules Cæsar, & de Hannibal. Esp. 116. a.
Il n'y a en tout ce propos que de la con-
tradiction, qu'il tasche neantmoins de
faire couler sous diuerses sortes d'ima-
ginatiue, & diuers degrez de chaleur:
mais dans le desordre de tant de petites
pontilles, en voulant abuser le lecteur,
il s'abuse luy-mesme.

Il est en tort d'auoir pris tant de peine à trouuer place pour les arts & les sciences dans les facultez de l'ame, & dans les cellules du cerueau, & ne s'estre pas souuenu de donner à la raison, & à la verité quelque sorte de retraicte dans son Examen. L'ame de l'homme est dicte raisonnable, dautant que par la raison elle differe des deux autres ames. Pour raisonner, elle a la faculté de l'entendement, dont elle joüit toute seule, & neantmoins, selon l'Examen, les facultez de la sensitiue ont aussi la raison, le discours, le iugement, la conduite, la cognoissance de l'occasion, & les inuentions de ce qui est plus exquis & plus notable dans les thresors de l'esprit de l'hõme leur appartiennent. Il faut estre beste pour croire cela de ces facultez bestiales. Il dit, parlant de l'art militaire, que c'est l'imaginatiue, qui trouue par subtils moyens les machines pour s'emparer des forts des ennemys, que l'on croit inexpugnables, qui ordonne du champ de bataille, qui dispose les escadrons, qui cognoist le temps, & l'occasion du combat & de la retraicte, & qui fait les accords & les appointemẽs auec

l'ennemy. Il se faut mocquer de ces paroles, comme d'vne resuerie de malade. Il n'y a riẽ en tout cela, qui n'appartienne à l'intellect, & nullement à l'imaginatiue, comme il est contraint de l'adoüer luy mesme. Il dit que le temperament égal est vn instrument propre pour donner à l'hõme vne parfaicte memoire pour les choses passées; vne grande imaginatiue pour ce qui est à venir: & vn grand entendement pour distinguer, inferer, discourir, iuger, & élire. Puis que ces cinq sont actiõs de l'entendemẽt, sans lesquelles l'homme ne peut rien faire de tout ce qu'il dit de l'art militaire, il ne deuoit pas en deferer l'honneur à l'imaginatiue. Il dit icy que la cognoissance du tẽps & de l'occasiõ de donner la bataille, pourquoy il est besoin d'vn grand & solide jugement, appartient à l'imaginatiue, & neantmoins il confesse, que iuger est vne action de l'entendement. C'est au lecteur de concilier telles contradictions, ou de iuger l'incapacité de l'Examen.

1. Y grande entidimiẽto para distinguir, inferir, ratiocinar, iusgar y eligir. *Exa. chap. 14. Esp. pag. 257.*

L'imaginatiue peut s'exercer sur les especes qu'elle reçoit du sens commun, les mesler, les separer, & sur icelles se for-

mer mille sortes de conceptions: mais qu'elle puisse en roulant vne imagination, tirer vne consequence auec iugement, c'est vne action qui est hors de son pouuoir. Quand de loing nous voyons vn corps estre meu de soy-mesme, & de mouuemens diuers, nous iugeons à l'instant qu'il est animé, sur la cognoissance que nous auons en l'entendement, que ce mouuemẽt ne peut estre, sinon à cause de l'ame. Mais de vouloir qu'vne telle consequẽce soit possible à l'imaginatiue, ou à quelque autre faculté de l'ame sensitiue, il n'y a point de raison, parce que c'est vne faculté qui n'a point de raison. L'imaginatiue est vne puissance si basse au dessous de l'intellect, qu'elle ne peut rien s'imaginer de la nature de l'ame, ny douter, ny croire, ou descroire qu'il y ayt des ames en estre. Vn homme qui aura sans peine souleué vn globe d'airain, d'vne notable grosseur iugera aussi tost par la raison qu'il doit estre creux necessairement à cause de sa legereté: ce que ne pourroit pas faire l'imaginatiue: parce que ceste faculté a si peu de force d'inferer, & de raisonner, en quelque maniere que ce soit, qu'elle

qu'elle ne pourroit pas former vn mot de cinq ou six lettres, combien qu'elle cognust la valeur & le pouuoir de chacune. Pourquoy l'on dit mesme que la plus forte imaginatiue ne peut pas compter au dessus de trois, tant s'en faut qu'elle peust auoir l'habileté de ranger & de disposer en estat de combattre vne armée de cent mille hommes.

Sans raison donc il donne, à l'imaginatiue l'inuention des machines de la guerre : car en consequence de cela, toutes autres inuentions mechaniques luy seroyent deuës. Pour faire la guerre à present, il est besoin d'armes, de mousquets, de boulets, d'artillerie, de poudre à canon, & sur tout de grand nombre de pistoles. Si l'inuention de tout cela appartenoit à l'imaginatiue seule, l'entendemẽt seroit inutile aux hõmes. L'on doute si l'esprit de l'homme a esté assez fort pour auoir trouué l'vsage de ces tõnerres. De maniere que quelques-vns en ont donné l'inuention aux demons, & cét autheur est d'vn esprit si bas & si brutal qu'il ayme mieux la rapporter à la faculté brutale de l'imaginatiue. Ie l'appelle brutale, en comparai-

1. Exa.119.b.

ſon de l'intelle&t; & dis qu'elle ſeroit en l'homme ſemblable à l'imaginatiue des beſtes, n'eſtoit qu'elle eſt eſclairée de la preſence de l'intelle&t, qui luy donne quelque relief, ſans toutefois luy rien accorder de ſes priuileges. Melanchthon, de meilleure grace, enſeigne que l'intelle&t agent eſt autheur de toutes inuentions, comme de l'orloge, de la nauigation, & d'autres ſẽblables; & neantmoins il a eſté repris par Scaliger, à raiſon que l'intelle&t agent, dit-il, ſeroit par ce moyen le principe de tout diſcours & de toute ratiocination. Or ſi l'intelle&t agent eſt incapable de cela, ſelon Scaliger, quelle raiſon aurions nous d'en donner le pouuoir à l'imaginatiue, ſelon l'Examen. Ie l'excuſerois neantmoins, s'il n'auoit que cela d'extrauagant: mais quand il adiouſte qu'il y a vne ſorte d'imaginatiue, qui a le don de deuiner, *vna differencia de imaginatiua adiuinadora*, pour preuoir les embuſches de l'ennemy; & que c'eſt à ceſte meſme faculté, mais differente, de diſpoſer l'armée, de donner le lieu aux eſcadrons, & de ſçauoir quand il faut combattre: il ſemble meriter vne reprimande. Nous

examinerons tout cela, apres auoir dit quelque chose de la dignité de l'intellect, & du rang qu'il tient en la nature, & au dessus de l'imaginatiue.

Dieu qui est la cause premiere, & le souuerain principe de toutes choses, a trois perfections que ne peut auoir aucune de ses creatures; à sçauoir d'estre eternel, de pouuoir tout, & de sçauoir tout. Les Anges ont eu commẽcement d'estre & ne peuuent pas tout: car comme leur essence est finie, leur pouuoir aussi a esté limité dés le poinct de leur creation; & combien que la science soit née auec eux; pourquoy ils ont esté nommez Demons, c'est à dire sçauans: Dieu neantmoins a borné leur cognoissance, & l'a retenuë dãs des termes qu'ils ne peuuent passer que quãd il luy plaist. Ils ont les especes de toutes choses, non acquises mais naturelles, à raison desquelles rien ne leur est caché, de ce qui leur est inferieur, & sçauent toute l'œconomie du monde. Ils ignorent neantmoins ce qui est à venir, & le secret de nos pensées, puis que Dieu seul s'est reserué cela, lequel est dit pour ce suiet, *Scrutator cordium*, en l'Escriture. L'hom-

me qui tient le premier rang, apres cét ordre de la nature Angelique peut moins & sçait moins que ces substances purement spirituelles, à cause qu'il n'est pas simplement vne ame immaterielle: mais vne substance composée de corps & d'ame raisonnable. Dieu toutesfois, pour ne l'esloigner pas tant de la diuinité luy a donné l'vsage des mains, pour pouuoir faire vne infinité de merueilles: & l'intellect, qui est l'œil & la main de l'ame, pour sçauoir & comprendre par discours tout ce qui est dans le monde. Il penetre par tout, il discourt & fait jugement de tout, il inuente tout, & la main faict tout: mais il ne peut pas deuiner le futur, sinon par coniecture artificielle, & par signes qui luy rendent ce qui est absent, comme present à son esprit: ainsi par les astres nous presageons aucunement la constitution des temps: Par certaines marques du corps, le temperament des enfans, & à quoy ils pourront estre portez de naturelle inclination: Par les signes qui paroissent aux malades, les Medecins predisent certainement le succez à bien ou à mal de la maladie. Les conducteurs d'armées pre-

oyent ce que veulent faire les enne mys & iugent de leurs intentions par la contenance des soldats, & par les mouuements de l'armée: de sorte que bien souuent ils vont au deuant, & rompent le coup de leur entreprise. Ceste cognoissance donc de l'aduenir, est particuliere à l'homme, entre toutes les creatures d'icy bas: à raison qu'il est seul doüé d'ame raisonnable, & capable de tout, par le moyen de l'intellect, qui est vne diuine & admirable faculté, laquelle Dieu a voulu ainsi esleuer, afin que l'homme par la cognoissance de soymesme, & de son origine trouue les moyens de s'esleuer à luy.

Les bestes qui ont vne ame grossiere, materielle & corruptible sõt esloignées de tout cela, & cõme en vn autre climat de la nature. Elles n'ont rien de plus digne que la faculté d'imaginer, qui a seulemẽt quelque ombre de cognoissance. Les Anges sçauent quasi tout, & l'imaginatiue ne sçait presque rien: & toutefois elle faict aux bestes, cõme maistresse, ce qu'elle fait en l'homme en qualité de seruante. Aussi elles n'ont point l'vsage des mains, dautant qu'elles leur se-

roiẽt inutiles, puis qu'elles sont priuées de raison ; & qu'elles n'ont point ceste faculté de l'intellect, qui est seul inuenteur de toutes sortes d'ouurages. Si ce que porte l'Examen estoit veritable, que l'inuention des machines de la guerre, la faculté de deuiner les desseins des ennemis, & autres habiletez du Capitaine sont de l'imaginatiue ; il seroit difficile de distinguer l'ame raisonnable, qui est toute diuine, d'auec la sensitiue, qui ne regarde que la terre.

Le Chef d'armée ne peut auoir autre dessein en l'ame que de vaincre sõ ennemy ou en bataille rãgée, ou par ruses & par surprises. Le plus expedient seroit tousiours de le seruir à plat couuert, *ex occulto*, & de le defaire, sans aucune perte des siẽs, s'il estoit possible: mais par tout il est besoin d'vn grãd jugemẽt, & la cognoissance de l'art militaire n'aide pas moins en l'vne qu'en l'autre maniere. *Ars belli non minus in aperto conflictu, quàm in occultis fraudibus adiuuat eruditos.* Il n'est pas aisé de vaincre par ruses, quãd les Capitaines sont esgalement fins & cauteleux. Pour tromper son ennemy, il est besoin d'vn esprit tellement rompu,

& consommé dãs les détours & dans les finesses de la guerre, & tousiours tellement en action, qu'il n'y ait rien qui ne luy passe par la pensée, Il ne faut pas que la peur de combattre le porte à ce dessein : mais ou les forces plus grandes de son ennemy, ou l'opinion apparente d'estre vaincu, ou de ne pouuoir vaincre sinõ auec vne telle perte des siens, & tant de sang espãdu (comme il arriua à Pyrrhus) que la victoire ne feroit pas plus auãtageuse que la perte. Le refus du combat peut augmenter le courage de l'ennemy, qui attribuera cela, ou au manquement de forces, ou à vn defaut de resolution & de vertu. Puis en dilayant, bien souuent l'occasion se pert de la victoire, comme nagueres l'Archiduc au siege d'Amiens perdit le temps de vaincre son ennemy, & de prendre la ville, pour ne s'estre pas aduancé chaudement au hasard d'vne bataille. Si les Capitaines n'auoyent en tout cela autre conduite que de l'imaginatiue, ils ne se battroyent qu'à la façon des bestes.

Pour vaincre l'ennemy ouuertement en champ de bataille, il faut sçauoir les preceptes de l'art militaire, & par vn

long exercice, auoir acquis vne grande experience en tel'es affaires. La cognoissance de ce qu'il faut faire rend les hommes hardis, plus prompts & plus asseurez au cōbat. 1 *Scientia rei bellicę dimicandi nutrit audaciā*: parce que nous ne craignons point de faillir, en faisant ce que nous sçauons bien. Vn petit nombre d'hommes aguerris court plustost à la victoire, & vne grande troupe de soldats qui ne sçauent rien, & qui n'ont rien veu, est tousiours exposée à la tuerie. L'industrie & la discipline font plus de vaillans hommes que la nature, *paucos viros fortes natura procreat, bona institutione plures reddit industria.* Contre l'Examen, qui tient pour estre bon Capitaine, qu'il ne faut point estre vaillant, à raison que la prudence qui luy est requise depend du temperamēt froid, & la valeur de la chaleur de l'imaginatiue. L'autheur s'est tellement hebeté l'esprit dans ceste folie des temperamens, qu'il ne sçait ce qu'il dit.

1. *Vegetius.*

Platon enseigne que ceux qui sçauent sont plus hardis que ceux qui ne sçauent point, 2 οἱ ἐπιστήμονες τῶν μὴ ἐπισταμένων θαῤῥαλεώτεροι, & que la hardiesse vient

2. *In Protagora.*

aux hommes, de la cognoissance de l'art, comme nous voyons que ceux qui sçauent l'art de nauiger, ont plus d'asseurance sur mer, que ceux qui n'en ont iamais faict profession. Vn homme vaillant naturellement qui n'aura rien appris de l'escrime, sera tousiours moins hardy à entreprendre vn duel, qu'vn autre qui sera timide naturellement & bon escrimeur; parce que son habileté, luy aura planté l'asseurance dans le courage. Pour ceste occasion Socrate disoit que la vaicur estoit vne sciẽce, ἐπιστήμην εἶναι τὴν ἀνδρείαν, à raison que pour estre vrayement vaillant & bon Capitaine, il faut auoir la cognoissance de l'art militaire. Si donc la science ou la prudence & la vaillance sont cõtraires, comment est-il possible qu'elles s'engendrent l'vne l'autre. Si elles depẽdent d'vne mesme faculté, pourquoy incompatibles?

L'homme vaillant est cestuy-là, dit Aristote, qui ne craint point de mourir honorablement dans les occasions de la guerre, 1 ὁ ἐν πολέμῳ περὶ τὸν καλὸν θάνατον ἀδεής: & ceste vertu est vne habitude qui conuient aux soldats, & aux Capitaines: mais outre cela le Ca-

1. Cap. 6. lib. 3. Ethicor.

pitaine est plus obligé de sçauoir les preceptes de l'art militaire, afin de commander ce qu'il faict à ses soldats, comme le Medecin pour la santé, ordonne hardiment ce qui est necessaire à ses malades, par la cognoissance qu'il a de la Medecine. Le deuoir du soldat & du Malade est seulement d'obeyr auec du courage: mais ce qui est du Capitaine & du Medecin, est de sçauoir commander & ordõner ce qui est de besoin, selon les occasions; attendu que l'art militaire & la Medecine consistent en l'occasion: mais pour paruenir à ceste cognoissãce, il est bon d'auoir esté soldat auparauant. Pour bien cõmander il faut auoir long temps obey, obserué & mis en memoire les preceptes, les reigles, les ruses, les stratagemes, que l'on aura veu pratiquer dans les exercices de la guerre, ou que l'õ aura remarqué dãs les histoires, & de telle sorte s'estre formé le jugement, que l'on puisse de soy-mesme, selon les rencontres, inuenter nouuelles ruses, [1] καινὰ μηχανήματα, afin de défaire l'ennemy, ou luy faire perdre l'occasion de la victoire. Pour tout cela il est besoin d'vn grand esprit, & d'vn

1. *Xenophon.*

bon & solide iugement.

Le Capitaine doit cognoistre ses forces, faire en sorte, s'il est plus foible en nombre de soldats, que l'industrie, l'experience & le courage le rendent maistre, cacher ses desseins, auoir tousiours l'œil à tromper & surprendre son ennemy, & se garder d'estre surpris en toutes sortes d'entreprises, sçauoir prendre l'occasion & l'aduantage du lieu : car ces deux bien souuent aydent plus que la vaillance des soldats pour le gain de la victoire. 1 *Occasio & locus amplius solent iuuare quàm virtus.* Il faut estre habile à la conduite de l'armée, à tenir les soldats en discipline & dans les exercices, à empescher les seditions & les reuoltes. Vn Chef d'armée quelquesfois a plus de peine à tromper ses soldats que ses ennemys. Lors qu'il est contraint par occasion ou autrement de se disposer au combat, il doit donner du courage à ses troupes, & en leur remonstrant la foiblesse, le petit nombre & la mauuaise cause des ennemis, les porter à vne esperance certaine de la victoire, *mendacio etiam vti si opus est.* La guerre & la Medecine, *sunt artes in*

1 *Vegetius.*

fraudibus. L'armée doit estre disposée en vn bel ordre, & les bataillons rendus plus forts de costé ou d'autre, selon l'estat des soldats, la condition du lieu, & la contenance de l'ennemy, & obseruer en cela toutes sortes de cautions. Quelquefois l'auantgarde doit estre plus forte ou plus foible, quelquesfois le corps de la bataille ou l'arrieregarde. Apres la victoire il faut poursuiure chaudement son ennemy, & neantmoins auec prudence, de peur que le desordre & l'insolẽce des troupes victorieuses ne luy donne suiet de se rallier, & de faire son profit d'vne mauuaise fortune. Tout cela depend de la prudence du Capitaine, laquelle consiste à bien ordonner, parceque le but de ceste vertu est ce qu'il faut; & ce qu'il ne faut pas faire. ἡ φρόνησις ἐπιτακτική ἐστι. τί γὰρ δεῖ πράττειν ἢ μὴ τὸ τέλος αὐτῆς, dit Aristote. Pour bien ordonner, il faut deliberer & prendre conseil des Sages : or consulter & raisonner sont vne mesme chose, 2 τὸ βουλεύεσθαι καὶ λογίζεσθαι ταὐτόν: Puis donc que raisonner ne peut appartenir qu'à l'entendement, l'art militaire ne peut estre logé qu'en ceste diuine faculté de l'ame. Le

1. *Cap. 3. lib. 7. Ethicor.*

2. *Aristoteles cap. 2. lib. 6. Ethicor.*

Capitaine en toutes actions de guerre, a besoin de discours, de prudence, de iugemẽt, toutes pieces qui appartiennent à l'intellect: l'art de la guerre donc est en l'intellect. Car encore que ce qui est pratiqué en la guerre soit particulier, il ne s'ẽsuit pas que l'art ne soit point de preceptes vniuersels, à raison que le principe des choses qui depẽdent de l'art n'est pas *in rebus quæ fiunt*, comme en la nature, *sed in eo qui facit*, 1 ἡ ἀρχὴ ἐν τῷ ποιοῦντι, ἀλλὰ μὴ ἐν τῷ ποιουμένῳ. De maniere que l'art peut estre definy, vn principe, & vn recueil de plusieurs preceptes vniuersels, qui tendẽt à faire quelque chose de particulier : mais quand l'art seroit mesmes de choses particulieres, cela ne seroit pas vne raison suffisante pour l'oster à l'entendemẽt, puis qu'il comprent aussi les choses singulieres, comme cela a esté demonstré cy-deuant. 1. Aristotel.

S'il est vray que l'art militaire soit en l'imaginatiue, comme veut l'Examen, il faut croire par mesme moyẽ que toutes les sciences, les arts, & les habitudes luy appartiennent ; que l'intellect est de ses dependances ; & qu'elle est plus di-

gne & plus noble que les premieres facultez de l'ame raisonnable; contre la verité & contre l'opinion d'Aristote, qui dit que l'intellect tient la principauté dans le Royaume de l'ame. La science de la guerre est vne partie de la politique, qui est, selon Democrite, la plus grande de toutes. Il y a donc plus de raison de la donner à l'intellect, qui est la plus noble & la plus riche de toutes les facultez de l'ame raisonnable, qu'à la phantasie, qui n'est qu'vne faculté de la sensitiue.

Si les meilleurs Capitaines sont ceux-là qui ne veulent rien mettre au hasard, & qui sont vn peu craintifs, comme il dit de Fabius; que ne donne t'il cela à l'entendement, qui est vne puissance de l'ame tardiue en ses mouuemens, selon ses maximes, plustost qu'à l'imaginatiue, qui est plus prompte, & faict plus legerement son action? il s'imagine qu'vn homme d'entendement & iudicieux, est vne lime sourde, & vn esprit pesant, simplement addonné à l'estude, comme à la Theorie des Loix ou de la Medecine. De sorte qu'il le descrit comme vn Pedan, qui est plus habile à compter les

pag. 130. a.

esleus d'vn dernier Lendy, qu'aux affaires d'Estat: mais il se trõpe lourdement. Nous voyons dans le trictrac du Palais plus d'hommes judicieux, que dans les Colleges, ou dans les meilleures Vniuersitez du monde. Les affaires de grande importance; & qui ne pourroyent estre terminées que par vne tres-sage conduite, les inuentions subtiles, mesmes les tromperies pleines d'artifice, ne partent que de grands entendemens; ce n'est point à des esprits bas de faire des actes signalez, ny mesmes vne faute notable, ou vne insigne meschanceté. *Magni errores nonnisi ex magnis ingeniis.* Vn homme meschant ne peut commettre que des fautes lourdes, si son esprit est grossier & de peu d'esprit; ou ceux qui ont le iugemẽt bon conduisent dextrement leur affaire, & auec artifice, ils sont dits propremẽt *ingeniosè mali.* Ainsi disoit Tacite que le luxe de Petronius Arbiter estoit poly & sçauant, *eruditus luxus*, parce que pour le gouster auec plus de plaisir, il y apportoit ce qu'il pouuoit d'inuention & d'industrie.

Nostre Examinateur, pour fortifier la suite de ses maximes, ou plustost

pour faire voir qu'vne premiere fausseté tire apres soy vne longue suite d'absurditez, met en auant l'exemple de Iules Cesar; & dautant que ce grand guerrier a eu quelques notables particularitez, comme d'estre chauue, de porter sa robe mal ceinte, & autres semblables, il tire de là des maximes generales, & conclut que pour auoir l'imaginatiue biẽ faicte, & conuenable à l'art militaire, il faut de mesme estre chauue & mal propre en son habillemẽt. Il commet deux fautes en ce peu de paroles, qu'il eust luy-mesme iugé ridicules, s'il les eust meurement examinées. La premiere est, en ce que d'vne marque venuë par accident à ce grand Capitaine, il veut obliger à cela mesme tout le general, & tirer tous les autres Chefs d'armée en consequence. L'autre, parce qu'il est faux que Iules Cæsar ayt esté mal propre en son vestement. Suetone dit le contraire, qu'il estoit trop curieux de sa personne, & noté d'auoir eu trop de soin d'estre veu bien vestu. [1] *Circa corporis curam morosior, & cultu notabilis.* & en autre lieu, *Munditiarum lautitiarumque studiosissimus.* Comme encore tous les autres histo-

1. In Iul Cæs. 43. & 46.

riens tesmoignent qu'il estoit magnifique en ses liberalitez, & somptueux en ses festins. De vray on luy reprochoit ceste coustume qu'il auoit d'estre mal ceint; mais il faisoit cela de propos deliberé, estant encore jeune, pour faire croire qu'il estoit negligent & mol, & qu'il n'auroit iamais le 1 courage d'attenter à choses hautes. L'on sçait bien que pour estre bien vestu l'on n'en remporte pas plustost la victoire, & pour surmonter l'ennemy que la bonté des armes est plus requise que la beauté des habillemens, 2 *Victoria non ornamentorum decore, sed ferri virtute quaeritur*: mais aussi peut-on soustenir contre l'Examen que le Capitaine & le soldat, pour estre bien parez, ne doiuent pas estre estimez de moindre courage. Au contraire, c'estoit vne loüange anciennement au gendarme, quand il marchoit bien vestu, & couuert d'armes luisantes, à force de seruir. *Veste nitidus, armis munitus ac fulgens exercitij vsu.* Le bel habillement, & les belles armes du soldat luy donnent du credit, & vn desir de se defendre pour ne les perdre point. Quand il est braue, il

1. Vnde Syllæ dictum monentis vt malè præcinctũ puerum cauerent, & illud Ciceronis præcinctura me decepit.

2. *Iustinus.*

semble en aymer d'autant plus sa profession. Mais principalement il doit estre curieux de belles armes ; φιλόκαλος, dit
1. Xenophon, 1 περὶ τὰ ὅπλα.

Padias lib. 2. Iules Cesar, dit-il, estoit chauue, *ergo*, il faut estre chauue, pour estre grand Capitaine. C'est vne conclusion qui pourra estre bonne en Espagne, où les testes seches sont plus en credit que deçà les monts : mais en France on la iugera tousiours d'vne mauuaise Dialectique. Cét accident d'estre chauue estoit vne imperfection à Iules Cesar, dont il estoit honteux luy-mesme, tant s'en faut qu'elle doiue estre tournée à vertu, pour y obliger le general. L'Examen auroit quelque raison, si ceste pelade auoit esté vn present que Mars eust faict à cét Empereur incomparable des Romains :
2. mais 2 Venus plustost en ayant esté la cause, & l'excez auec les femmes; il pouuoit conclure de mesme, qu'il faut estre grand rufian pour estre bon conducteur d'armée. L'excez auec les femmes peut desscher le cerueau, dont la perte des cheueux, cõme nous voyons les chauues auoir le cerueau sec de temperament, & que ceux qui sont chastrez

Ils disoyẽt à Rome lors du triomphe de Iules Cesar. Romani seruate vxores, mæchum caluũ adducimus.

au contraire sont veus peu suiets à ceste incōmodité, à raison qu'ils ont moins de chaleur, & ne perdēt point leur substance auec les femmes. Voicy donc sur ceste verité comme ie dispute contre l'Examen. Tout bon Capitaine doit estre chauue comme Iules Cesar, tout chauue a le cerueau de temperamēt sec: ie laisse le reste au iugement du lecteur. Car puisque le bon entēdement depend du temperament sec, il s'ensuit que la prudence militaire appartient à l'entendement, & non à l'imaginatiue, qu'il dit ne demander qu'vne chaleur moderée. *Leg. Hippocr. Aph. 28. lib. 6.*

Finalement, ie me plains, que pour s'arrester à choses de peu d'estime, il a teu les vertus de Iules Cesar. Puis que ce grand guerrier estoit prudent, rusé, vaillant, & hardy égalemenent; veu que l'on doutoit s'il estoit plus prudent & aduisé que hardy, *cautior an audacior*: Que n'a t'il inferé de mesme qu'il faut que tout Capitaine soit également prudent & vaillant; ceste verité deuoit trouuer lieu en son liure, plustost qu'vn ramas de sottes maximes mises en ieu, sous ombre d'vne nouuelle in-

uention. Ce qui eſt dit icy donc de l'incompatibilité de la valeur & du courage auec la prudence doit eſtre rapporté pluſtoſt au cerueau mal faict de l'autheur, qu'au manquement des Capitaines.

L'on doit tenir pour conſtant, qu'il n'y a vacation au monde, qui requiere tant de iugement, que l'art de la guerre, & la raiſon eſt qu'il faut touſiours auoir l'eſprit à preuoir les conſequences des choſes; iuger ſur les occurrences, diſputer en ſoy-meſme ſur la cõtenance de l'ennemy, éuiter ſes deſſeins, & ſe donner garde de ſes entrepriſes; ſçauoir à peu prés, s'il eſt plus fort ou plus foible, ou égal à luy; afin de ne venir pas au combat temerairement. Il eſt beſoin que le conducteur d'armée ayt le cerueau de ſi bonne trempe, la teſte ſi bien faicte, & l'entendement ſi bon, qu'il ne ſoit ny eſtonné, ny eſgaré ny perdu dans la chaleur du combat. Ce n'eſt point vne vertu donnée à des ames baſſes, d'eſtre meſlé en vn combat plein de ſang & de furie, & neantmoins auoir l'œil ſur tout ce qui ſe paſſe; aduiſer aux defauts, pour y donner ordre; ſubuenir à vne ai-

le trop foible, secourir vn bataillon las, ou pressé, ou rompu: rallier les fuyards: & pour tout cela ne perdre riẽ de la conduite de l'armée; mais en mesme temps auoit l'œil & l'esprit sur ses troupes, sur l'ennemy & sur soy-mesme. Il est grand besoin en tout cela d'auoir vn bon sens, vne imaginatiue prompte, bõ discours, bon iugement, bon entendement, bonne inuention. Soit que le Capitaine surmonte son ennemy sans main mettre, ou en combattant; c'est tousiours par bõ esprit, par heureuse & prudente conduite, & par vn solide iugement. Le soldat mesme doit auoir vne habitude de vaillãce, sans laquelle il ne vaudroit rien aux surprises. Cestuy-là, dit Aristote, qui ne sçait combattre sinon aux rencontres qu'il a preueuës, n'est pas tant loüable, parce qu'il n'a pas la science.

Les Romains, dit-il, delibererent de trouuer vn Capitaine qui fust vn peu craintif. Il se trompe. Ce n'est point à vn Capitaine, d'auoir peur; mais vne sage & vertueuse resolution qui soit entre la temerité & la peur. Quintus Fabius n'estoit point craintif, mais bien aduisé, discret, & iudicieux. Il ne vouloit

pas se precipiter, & hasarder temerairement, iugeant bien que les petites fautes mesmes sont de grande consequence en la guerre. Il tenoit pour vne honteuse excuse à vn Capitaine, de dire, Ie n'y pensois pas. *Turpissimam, aiebat Fabius, Imperatori excusationem, non putabam.* Il a esté tousiours en reputation d'homme tres expert au fait de la guerre, & vaillant: mais les playes qui saignoyent encore de la Republique le rendoyẽt plus discret en ses desseins, & plus retenu en ses entreprises. Il auoit veu que la mauuaise conduite de ses concitoyens, pour s'estre precipitez à combattre contre les troupes d'Afrique, auoyent presque reduit l'estat de Rome à son periode, & que ceste perte ne pouuoit estre reparée que par prudence; de sorte qu'il se proposa de ne point combatre, s'il n'auoit en la main l'occasion de la victoire. Il aymoit mieux suiure tousiours en queuë son ennemy, & considerer ses actions, comme vn Pedagogue, pour le chastier, s'il commettoit quelque faute, que de hasarder mal à propos le reste de la fortune de la Republique. C'estoit vne vertueuse resolution de ce Capitaine, qui

Seneca.

ne prouenoit que d'vn iugement bien fait, & d'vne grande prudence. Il eust vaillamment combatu son ennemy, si l'occasion de la victoire se fust presentée: mais il cherchoit le moyen de le vaincre autrement, parce qu'il craignoit de remettre à la fortune ce qui restoit du bris de leurs dernieres pertes.

La vaillance du Capitaine ne consiste pas à combatre temerairement; mais en vne ferme resolution de vaincre son ennemy, par ruses, & par surprises, s'il y a moyen; ou en bataille rangée, en cas de necessité, & si l'occasion s'offre d'vne victoire apparente. Il faut auoir de cela vne telle habitude, que l'on ne puisse iamais estre surpris, c'est à dire, que l'ame aux surprises mesmes se trouue toute preste, & munie de prudence & de conseil, comme les bras de force, & le cœur de chaleur & de courage. Car il faut que tout cela s'entresuiue pour meriter le nom de vray Capitaine. Vlysses estoit vn grand homme pour le cõseil, & Diomede pour l'execution: de maniere que ioints ensemble en vn corps d'armée ils estoyent capables de grands exploits: mais separez pour commander à deux

diuerses armées, il se trouuoit du manquement de part & d'autre. *Vis consilij expers mole ruit sua.* Tous les grands Capitaines qui ont esté iamais ont eu les deux ensemble, & de necessité toutes les vertus que l'on nomme militaires doiuent reluire en vn Chef d'armée. Il ne faut point que l'Autheur s'excuse sur le degré eminent, car il faut que le Capitaine soit esgalement prudent & vaillant. Bref toute sorte de conduite & d'inuention qui se pratique en la guerre, ne peut dependre que de l'entendement. Les facultez des sens interieurs y sont vtiles aussi, & plus ou moins necessaires; mais en qualité de seruantes. Car ie luy rebats encore icy, qu'il n'y a point d'arts ailleurs qu'en l'entendement.

De la Prudence.

CHAP. XXXVI.

IE suis obligé, pour la suite de l'Examen, apres auoir discouru de l'art militaire, de dire quelque chose de la Prudence, puis que l'Autheur tient que ceste vertu est vne des perfections du Capitaine, & qu'il l'attribuë encore à l'imaginatiue. Il appert par la lecture de son liure qu'il faict deux especes de ceste prudẽce, dont l'vne est vne ruse & vne industrie à mal faire, comme par ces termes nous la voyons exprimée en l'Escriture, ***Prudentia carnis scientia remota à iustitia***, & autres semblables. Et ceste premiere espece, dit-il, est logée en l'imaginatiue. L'autre prudence est vne maniere de sagesse tousiours accompagnée de droicture & de simplicité, & par laquelle 1 les hommes cognoissent le bien, & reprouuent le mal. I'auois aucunement resolu

1. Con la qual conoscẽ los

hombres lo bueno y re~~ponen~~ ruelueu lo malo. Chap. 6. Esp pa. 97. b fr. pag. 55. a. 118. b. 119. a. 122. a. b.

d'adiouster foy à tout cela, & de luy alloüer cét article, comme n'estant pas autrement de consequence: mais apres auoir consideré que les nerfs de la prudence, dont il est icy question, consistent à ne croire pas de leger, il m'a semblé à propos d'examiner ce poinct icy comme les autres.

I'aduoüe librement qu'il y a de la raison à ceste diuision qu'il rapporte de la prudence: mais pour bien entendre le fond de ceste dispute, l'on peut noter que le mot de prudence en sa plus naturelle signification, est vne dexterité d'esprit, que doit auoir vn chacun, en la conduite des affaires du monde, de sa vie, de ses moeurs, de sa personne. Estre prudent n'est autre chose, sinon estre bien aduisé & prompt à preuoir les consequences des choses par vne longue experience ou autrement, afin que lors de quelque affaire, l'on ait preueu tout ce qui peut y suruenir de bien ou de mal, pour éuiter le mal & suiure le bien, Ou s'il en arriue du mal, au moins qu'il ayt esté preueu. Il est messeant à vn homme sage de receuoir d'autres accidens, que ceux qu'il aura preueus; comme hon-

teux à vn soldat d'estre blessé que par deuant. Or ceste vertu a cours dans tous les arts, & le mot de prudence s'applique à toutes sortes de professions, nommémẽt à deux, qui sont l'art de la guerre & la science du droict, *iuris & rei militaris prudentia*, à raison que ces deux entre toutes requierent vn grand iugement, sans lequel il seroit impossible, de se conduire dans les affaires du monde, qui sõt, pour la meilleure partie, en la main de ces deux professions, sous le gouuernement de la prudence, cõme les choses diuines appartiennent à la Theologie, sous la cõduite de la Religion. C'est ce que disoit Platon, que nous deuõs auec des armes d'or combattre contre la fortune, c'est à dire, par la Prudence, par la Iustice, & par la Pieté, ou la Religion. Par la Prudence nous sçauons ce qui est du monde, & luy rendons ce qui luy est deu, par la iustice des armes & du Palais. Mais la religion nous apprent à honorer Dieu & luy rendre le seruice que nous luy deuons. A cela se rapporte tout ce que l'on dit de la Prudẽce; qu'elle est vne habitude acquise par longue pratique: quel est le sel de la vie, l'ame

des affaires, la reigle de nos actions: que c'est elle qui nous apprent à commander reiglement & à obeyr; à n'estre point insolens dans les faueurs, ny perdus de courage dans les disgraces de la fortune. Ciceron disoit qu'elle est vne science pour cognoistre toutes choses, afin de les fuyr, ou de les desirer. *Rerum expetendarum fugiendarumque scientia*, & ailleurs, *Calliditas quædam*, vne certaine ruse de sçauoir choisir le biẽ d'auec le mal. Ou l'Examen s'abuse prenant le mot *Calliditas*, pour astuce ou cautele malicieuse, contre l'intelligence de Ciceron, qui entend par ce mot vne habileté ou dexterité d'esprit, acquise par vn long vsage. Ainsi nous disons stratagemes ou ruses de guerre. Quelques autres ont definy la prudence, vne vertu qui nous ameine à la cognoissance du bien, de la verité, des choses honnestes, & qui regle & modere les actions des autres vertus. Pourquoy Epicure disoit anciẽnement que la prudence estoit en dignité plus éleuée que la Philosophie; attendu que toutes les autres vertus sont comme ses filles, τῆς φιλοσοφίας τιμιώτερον, ὑπάρχει ἡ φρόνησις, ἐξ ἧς αἱ λοιπαὶ πεφύκασιν ἀρε-

ταί. Mais comme l'on applique souuent les dictions à diuers vsages, souuent on se sert du mot de Prudence, pour signifier vne habileté de tromper, de sçauoir ruser contre vn ennemy, d'acquerir finement des moyens, & par toutes sortes de voyes. Bref pour estre auisé en quelque affaire telle qu'elle puisse estre. A ceste mesme intẽtion les Grecs vsoyent de ces mots, σοφία, σόφισμα, τεχνὴ, φρόνησις, pour dire subtilité & habileté, comme quand ils disoyent, Θέσσαλον σόφισμα, ruse ou finesse de Thessalie, σοφιστὴν ἐν ἀσπίδι, adroit à se seruir du bouclier. Ils appelloyent τεχνικοὺς ceux qui auoyent de l'inuention & de l'artifice pour trõper, & qui trompoyẽt habilement. Le mot de Prudence φρόνησις signifie cela mesme quelquesfois en l'Escriture, comme en ce lieu, *Prudentia carnis, &c.* & en cét autre, *Filij huius sæculi, prudentiores, &c.* Pour ceste mesme raison les Egyptiens estoyent reputez plus sages que ceux des autres nations, à raison de leurs tromperies, διὰ τὰς μηχανὰς φρονιμώτεροι : car μηχανὴ ou μηχανία signifie artifice ou industrie, dõt le mot François, *meschant*, a tiré son ori-

gine, μήχανος, c'est à dire, artificieusement mauuais, *ingeniosè malus*. De ceste proprieté des Egyptiẽs est venu le Prouerbe αἰγυπτιάζειν, c'est à dire, imiter ce peuple en leurs façons de tromper & de voler, comme fait encore de present ceste racaille de Bohemiens, qui se disent Egyptiens, & en ceste qualité ont permission de desrober.

Il est certain que les trompeurs sont plus subtils que ceux qui sõt vrayement prudens, à raison que le mensonge, qui doit ouurir la porte à la tromperie, a tousiours plus de détours que la verité; qui n'a qu'vn visage, & qu'il faut plus bander l'esprit à desguiser quelque chose, comme à sophistiquer ou falsifier vne drogue, qu'à l'exposer simplement, comme nous l'auons du don de la nature. Pourquoy aussi les Sophistes qui desguisent la verité, volõtiers sont plus subtils que les bons Philosophes, *Ingeniosior est ad excogitandum simulatio veritate, seruitus libertate, metus amore.* Mais en quelque sorte que nous voulions prendre le mot de prudence, elle appartient tousiours à l'entendement; & me semble que l'Examen n'a rien de preuue

Plin. ad Traianum

necessaire, pour faire croire que la premiere espece appartienne à l'imaginatiue & à la colere.

Sa plus grande raison est ce qu'il dit que les bestes ont de la prudẽce, comme le fourmy & le serpẽt; car il propose ces deux exẽples, pour representer les deux especes de ceste vertu. Il dit dõc que le cerueau du fourmy est froid & sec de temperament & approprié au sçauoir, à raison dequoy il a la prudence: & le serpent est prudent aussi, dit-il, mais d'astuce & de tromperie, à raison qu'il participe de colere brulée, & partãt qu'ayãt beaucoup de chaleur, il a l'imaginatiue plus prompte, & en suite la prudence qui depend de ceste faculté. Il est temps d'examiner ceste belle Philosophie. Si la prudence qui est en l'entendement depend, comme il dit, du temperament sec, pourquoy le fourmy n'a t'il point aussi auec la prudence, la science & l'entendement, selon ses maximes? Il fonde la prudence du fourmy sur le temperament du cerueau de ce petit animal, & moy ie soustiens contre luy que le fourmy n'a ny prudence, ny entendement, ny le cerueau sec, mais point de cerueau

du tout, comme i'ay dit ailleurs apres Ariſtote.

Pour le ſerpent, qu'il dit eſtre cauteleux & plein de malice, a cauſe de la colere noire qui domine en cét animal, ſi cela eſtoit vray, ne pourrions nous pas ſouſtenir de meſme, qu'il eſt de temperament froid & ſec, puis que l'Eſcriture luy attribue la vraye prudence, qui depend de l'entendement? au commencement du mõde pour auoir ſeduit la premiere femme, il eſt dit, ſelon la premiere eſpece, tres-prudent & tres-cauteleux, proprieté qu'il auoit, non de ſa nature, mais de la ſuggeſtion du mauuais Ange, comme vne langue eſt dicte meſchante, quãd elle eſt employée par vn trompeur à dire vne meſchanceté. Mais quand Ieſus-Chriſt recommande la prudence du ſerpẽt a ſes Apoſtres, n'eſt-ce point leur commander d'auoir ceſte prudence de la meilleure marque, qui eſt encore exprimée par pluſieurs proprietez du ſerpent pour noſtre inſtruction?

L'Autheur de l'Examen deuoit ſe ſouuenir, qu'vne meſme choſe bien ſouuent dans les Sainctes Lettres, eſt priſe en la bonne & mauuaiſe partie, ſe-

lon ses diuerses proprietez. Le mot de leuain en vn lieu signifie les bonnes œuures, *fermentum veritatis*: ailleurs vn relan de pesché, ou le reste de quelque mauuaise opinion, *fermentum nequitiæ*. Ceste autre diction *leo* quelquesfois est le symbole de Iesus-Christ, *Vicit leo de tribu Iuda*. En autre endroit, le diable est comparé à cét animal, *Diabolus tanquam leo rugiens*. Ainsi la prudence du serpent se trouue diuersemẽt interpretée, & prise bien souuent en la bonne part. Lors que quelqu'vn se tient long temps dans vne mauuaise opinion, on luy donne aduis de se chãger & despoüiller sa vieille peau, comme le serpent. Cét animal a de coustume, lors qu'il se voit en danger d'estre frappé, pour sauuer sa teste, d'exposer tout le reste du corps: & les Peres de l'Eglise enseignent que nous deuons à l'imitation du serpent, nous exposer aux tourmens lors des persecutiõs, pour sauuer en nous nostre chef, qui est Iesus-Christ; c'est à dire, la foy en Iesus Christ.

I'accorde donc à l'Examen, qu'il y a deux sortes de prudence, vne à bien, l'autre à mal faire, & qu'elles sont attri-

buées l'vne & l'autre aux hõmes & aux bestes : mais ie soustiendray tousiours, que ceste vertu appartiẽt à l'hõme seul, & hors l'hõme; qu'il n'y a point de prudence. Contre ceste verité que l'on declame, que l'on s'ayde de toutes les ruses de la Dialectique, que l'on propose toutes les raisons de Theophraste, de Plutarque, de Porphyre, & d'autres qui ont écrit de la prudẽce des bestes. Qu'ils alleguent Epicharmus, qui donnoit vn entendement naturel νὂν φυσικὸν, à toute substance qui a vie : qu'ils se fortifient de ce que dit Ciceron, que le petit fourmy n'a pas les sens seulement, mais aussi l'entendement & la memoire ; qu'ils dient par admiration auec Plaute, que la petite souris est doüée de prudence & de sagesse, *Pusillus mus, sapiens bestia*: Cét Arrest neãtmoins demeurera pour constant ; que l'homme seul est capable de prudence, & que tout le reste des animaux ne peut rien auoir de ceste vertu, sinon metaphoriquement.

L'hõme qui est seul capable de raison, sçait le but de ses actiõs, preuoit les consequẽces des choses, & par l'experience du passé, se forme le jugemẽt, pour l'ad-

uenir; mais les bestes, riẽ de tout cela parce qu'elles sont priuées du benefice de la raison, Il est vray que la nature, qui est mere de tout ce qui est icy bas, a eu soin, voire des animaux les plus foibles, & les plus debiles, & pour suppleer à leur imperfection, leur a dõné quelque instinct naturel, par lequel ils sont poussez à certaines choses pour leur conseruation, que nous jugeons actes de prudence ou de sagesse : mais cela estant consideré de prés, on trouuera tousiours que c'est vne prudence de la nature en general, & non de la nature des bestes en particulier. Quand le fourmy fait prouision de viures en Esté, il faut attribuer ceste preuoyance à la nature, & non à l'animal, lequel est aueugle en son ouurage, attendu qu'il ne sçait pas, s'il est luy-mesme, si l'Hyuer sera, & s'il sera besoin de ce qu'il amasse pour sa nourriture. Il n'est pas possible qu'vn si petit animal cognoisse le but d'vne action de si longue haleine. Nous voyons cela en nous mesme, pour ce qui regarde les facultez naturelles: car quand le ventricule cuit plus de nourriture qu'il n'est besoin pour son entretien; il fait cela non en

intẽtion que le reste soit distribué apres aux autres parties du corps ; mais parce qu'il a esté formé tel, par la preuoyance de la nature. Le fourmy fait amas de grains, pour sa nourriture, presente seulement, & d'instinct naturel il est porté à cét exercice qui luy est vtile par accident, non eu égard à la nature, à qui appartient la premiere conduite de ceste action. C'est donc vne prudence metaphorique, ou plustost vne ombre de prudence. Pour plus grande preuue de cela, nous voyons entre les bestes brutes, que celles-là qui ont perdu l'appetit de manger, par maladie, ne se forcent iamais à prendre de la nourriture, parce qu'elles manquent de raison, pour pouuoir iuger que cela est necessaire. Il est vray qu'elles prennent des remedes, car le Chien mange du Chiendent contre la colique: la Hupe de l'Adianthum; le Lyon, des Singes: mais cela leur vient de quelque goust depraué; qui donne cét appetit, selon l'inclination de leur nature, & non d'intẽtion qu'elles ayent d'estre gueries, par ce moyen, puis qu'elles ne cognoissent ny la maladie, ny le remede.

Nous remarquons bien, qu'il y a vne grande inegalité entre les bestes, & que toutes ne sont pas en pareil degré de perfection ; veu que la faculté d'imaginer se monstre beaucoup plus prompte, & plus accomplie aux vnes qu'aux autres ; iusques là que nous y voyons des merueilles : mais sans apparence de raison, de discours, & de iugement, qui sont les bases de la prudence. Les mouches à miel bastissent toutes leurs petites loges à six angles, d'vne structure admirable, comme si elles sçauoyent la Geometrie. L'Aragne sçait filer ses toiles, les tendre, & dresser ses paneaux, pour la chasse, auec autãt d'artifice qu'il est possible. L'Hyrondelle & l'Alcyon façonnent leurs nids d'vne habileté qui estonne le vulgaire : mais les hommes de iugement n'y admirent rien, pour le regard de l'animal, attendu que tout cela se fait sans discours & sans raison de sa part, & du merite seul de la nature.

Ce que l'on dit d'ailleurs, que le Ton cognoist les Solstices & les Equinoxes : qu'vn Elephant a escrit anciennement : que le Cerf de Ptolomée Philadelphe entendoit la Langue Grecque : qu'vn

certain Singe en Portugal sçauoit ioüer aux Eschets : & que le Perroquet d'vn Cardinal à Rome recitoit entierement vn Pseaume de Dauid, sont autant de comptes faicts à plaisir, ausquels i'adiousteray foy, quand les Ecreuices courront la bague, & les Anguilles sçauront iouër à trois dez. La prudence, la raison, le discours, la parole, qui ne peuuent estre conduites que par l'intellect, sont perfections qui n'appartiennent qu'à l'homme, parce qu'il est seul, comme i'ay dit, capable de raison.

L'Autheur se sert de l'authorité d'Hippocrate & de Galien, mais inutilement : car combien que leur doctrine semble donner quelque lustre à la sienne, l'on trouuera neantmoins qu'elle n'auance en rien son opinion, si elle est prise d'vne bonne main. Ils disent que la bile est vne humeur, qui rẽd les hommes fols, coleres & inconstans, il est vray. Il ne s'ensuit pas que la folie soit en la colere, mais que l'action de l'ame est deprauée par la colere, lors qu'elle soüille ses instrumens. Puis, ceste conclusion ne vaut rien. La bile est cause de l'inconstance, *ergo*, la prudence de la

premiere espece, qu'il dit despendre du temperament chaud & colerique, est en l'imaginatiue. L'on pourroit inferer de mesme que le siege de l'imaginatiue est aux cauitez du foye, dans la boursette du fiel. Pour responce à tout cela, i'accorde, comme i'ay dit ailleurs, & tiens pour vray que les humeurs & les quatre premieres qualitez donnent de l'inclination à cecy ou à cela: & neãtmoins que les habitudes des sciẽces & des vertus sont en l'ame raisonnable. Ce qui trompe l'Autheur de l'Examen, est qu'il attribuë des facultez à l'imaginatiue, qui ne luy appartiennent point, comme i'en feray presentement la demonstration d'vne partie, pour mettre fin à ceste dispute.

L'ame raisonnable, combien qu'elle soit vne & simple, monstre toutesfois plusieurs & diuerses fonctions, entant qu'elle a plusieurs facultez qu'elle met en exercice, & qui ont chacune leur nom particulier, pour estre distinguées les vnes des autres. Quand donc elle comprent quelque chose de premier coup & par vne simple apprehension, cela s'appelle, Intelligence. Quand elle s'exerce *Intelligentia.*

sur vn suiet; en consequence de passer outre, pour faire ou pour cognoistre autre chose; on nomme cela, Intention. Quand elle persiste à la recherche de ce qu'elle pretend, c'est ce que l'on appelle coustumierement, Pensée. Quand vne pensée est examinée sur certaines maximes & principes, cela est dit, Science ou Sagesse, *Sapientiæ enim est indicare.* Et lors qu'elle propose de declarer à autruy ce qu'elle a vne fois resolu, cela est ce que nous appellons, parole interieure, *Verbum mentis*, qui est comme la mere de la parole exterieure; & tout cela est operation de l'intellect, selon sainct Thomas.

Intentio. *Cogitatio.* *Sciētia & sapientia.* *Verbum mentis.*

Quelques-vns déduisent ces fonctions de l'ame vn peu autrement, en ceste maniere. L'ame lors qu'elle entend, est dicte, Entendement, *Intellectus.* Quand elle discourt, c'est à dire, quand elle court de suiets en autres, pour apprendre, ou pour enseigner, cela s'appelle, Raisonnement, *Ratiocinatio*, διάνοια, discours. Quand elle considere vne chose par vne autre, comme vn effect par sa cause, vne conclusion necessaire, par les principes, c'est ce qui est dit

Intellectus *Ratiocinatio.*

νοῦς, mens. Quand elle se retire chez elle, pour consulter & prendre aduis d'elle mesme, l'on nomme cela, Conseil, *Consilium.*

Mens.

Cõsilium.

L'on traicte encore cela diuersement en ceste sorte. La faculté de l'ame qui comprent & inuente les choses est dicte proprement *Ingenium*, esprit : qui est au regard de l'intellect ce que le trenchant est en comparaison du cousteau. *Acies intellectus.* Ainsi nous disons, *acutum ingenium*, vn esprit agu, c'est à dire, qui a vne pointe pour esueiller le iugement, comme le vinaigre pour exciter l'appetit. *Ad iudicandum opus est acri ingenio.* Quand l'intellect des principes intelligibles estant esueillé par les especes des sens, tire vne consequence d'autre chose, la promptitude, ou la dureté tardiue de ceste faculté, est dicte *Ingenij facilitas aut durities*, bon ou mauuais esprit. Mais lors que l'intellect, comme l'œil, s'employe à voir que tout soit par ordre, & qu'il n'y ait rien de confus, quand il faut mediter ou parler, ou escrire; cela est ceste belle partie de l'intellect, qui tient le premier rang au Royaume de l'ame, *τὸ ἡγεμονικόν.* C'est ce iugement

Ingenium acies intellectus.

Intellectus Iudicium.

qui par reflexion des rayons de l'intellect, examine ses notions, & rumine sur ses pensées, afin que le tout soit bien digeré pour la conduite de la langue & de la main ; ou pour ne rien dire, ou escrire, ou faire mal à propos, & à la volée. Quand il s'occupe à bien former les mœurs & les actions de la vie, à se bien cognoistre, à considerer les euenemens des choses, pour la conduite des affaires ; cela s'appelle Prudence.

Prudētia. Quand donc l'Examen discourt, que les bestes ont de la prudence, il est excusable, s'il entend vne prudence portée, ou donnée de la nature ; c'est à dire cét instinct qu'elles ont de se conduire, & ceste proprieté naturelle qui depend de leur forme, sans raison toutefois, sans discours, & sans cognoissance du but & de la fin de leur action. Mais s'il entend vne vraye prudence, non naturelle, mais acquise & exercée par discours, il s'abuse du tout. L'Aragne ne s'est point acquis la prudence de filer sa toile, selon l'inclination & selon la capacité de sa forme, mais la nature luy a fait vn present de ceste habileté, attendu que ce petit animal estoit incapable d'appren-

dire cela, par reigles & par discipline: Mais l'homme qui n'a aucune prudence naturellement, *Prudentes enim nasci homines negat Philosophus*, l'homme, dis-je, qui entre au monde tout nud d'ame & de corps, au cõtraire des bestes, est doüé d'vne capacité de se former & se rendre habile à toutes sortes d'habiletez & de prudences. Il se donne luy mesme & acquiert la prudence, par son industrie. De maniere qu'il a la vraye prudence, & non vne prudence portée & metaphorique, comme les bestes brutes.

C'est vn abus de dire, que la prudence qui tourne à malice & à tromperie, soit en l'imaginatiue, veu que c'est vne mesme prudẽce; mais conduite par l'inclination d'vne mauuaise volonté: & tant s'en faut qu'elle soit en l'imaginatiue, que bien souuent elle requiert, comme i'ay dit cy-deuant, plus d'artifice, d'inuention & de jugement que la prudence de la seconde espece. Pour tromper, il faut disputer en soy-mesme, cacher son ieu, mener finement & subtilement son affaire, auoir la langue bien penduë, bon pied, bon œil, & pour tout cela, il est besoin d'auoir l'esprit vif, l'i-

maginatine bonne,& le iugement meilleur que la volonté. Si ceste prudence cauteleuse demande dauantage d'inuention & d'artifice, & ces deux, selon l'Examen dependent de l'imaginatiue; pourquoy les peuples du Septentrion, comme ceux qui habitent les parties plus froides de l'Europe, ont ils moins de ruse & d'artifice que de courage & de colere, veu que telles regions sont le pays de l'imaginatiue, selon sa mesme
Cap 7. lib. 7. Politic. cabale? c'est vne obseruation d'Aristote, laquelle iournellement est trouuée veritable, par experience, que les hommes aux pays froids ont plus de courage que d'esprit. τὰ ἐν τοῖς ψυχροῖς τόποις ἔθνη, θυμοῦ μέν ἐστι πλήρη, διανοίας δὲ ἐνδεέστερα καὶ τέχνης.

Il ne faut point croire donc que les bestes puissent estre capables de prudence, puis qu'elles n'ont point de raison: car c'est vn Arrest donné de trop long temps au preiudice de telles opinions, que les arts & les vertus ne peuuent estre en autres facultez de l'ame qu'en l'entendement & la volonté; nullement en la phantasie. La Prudence est vne des vertus, qui ont leur demeure en

l'entendemẽt, ſelon Ariſtote: Puis donc que l'Examen ne produit riẽ d'aſſez fort, pour deſtruire la verité de ceſte doctrine, nous ferions mal de manquer de party à toute l'antiquité, pour ſuiure l'aduis de cét homme, qui a voulu donner cours à vne opinion, que pluſieurs auoyent fondée auparauant luy, mais abãdonnée à raiſõ que pour la defendre il faut plus de hardieſſe & de preſomption, que de iugement & de doctrine.

Tant s'en faut que la prudence appartienne à l'imaginatiue, qu'elle eſt comme la conduite des autres vertus, l'ornement de l'ame, & l'vne des plus belles pieces de l'entendement. Bion la diſoit ſemblable à l'œil, parce que comme l'œil eſt le plus noble entre les ſens, la prudence ſemble exceller entre les vertus. Ariſtote dit le meſme de l'intellect, qu'il eſt l'œil de l'ame: de ſorte que nous pouuõs dire pour ioindre ces deux opinions, que comme l'intellect eſt l'œil de l'ame, ſelon Ariſtote; 1 La prudence, ſelon Bion, eſt l'œil & la prunelle de l'intellect, τῦ νῦ ἀκρίβεια. Il n'y a point de raiſon de la donner à la phantaſie, en quelque façon qu'elle ſoit priſe.

1. leg. infr. c. 37 ſub finem.

Du temperament esgal. S'il est cause du bon esprit, de la santé, de la beauté; de la longue vie. Quel temperament & quelle habileté conuient mieux pour la dignité de Roy.

CHAP. XXXVII.

1 Exa.ch.14. pag.150.b.

SELON les maximes de l'Examen, [1] il seroit impossible qu'vn esprit peust exceller en plusieurs sciences, en vn mesme temps: car puisque nous ne pouuons auoir qu'vn temperament au cerueau, & que chaque temperament est dedié, comme il dit, à vne certaine faculté, & vne faculté à certaine science: de necessité plusieurs sciences ensemble, sont incompatibles. Et toutefois il dit icy que ceux qui ont rencontré vne esgale temperature; & le meslange des quatre qualitez, reduites à vne iuste proportion, sont les plus capables esprits, pour

comprendre toutes sortes de sciences, parce qu'ils ont vne parfaicte memoire, vne forte imaginatiue, & vn iugement, ou vn entendement admirable. Voila comme il s'exerce sur ce suiet, auec plus de verité qu'il ne s'est imaginé ; & comme ie croy, contre l'intention de son Examen.

Puis qu'il opiniastre que les trois facultez de l'ame sont materielles, & diuersement obligées au temperament : il semble en suite qu'il deuoit soustenir aussi que leurs actions sont plus parfaictes, plus leurs temperamens approchent du degré que requierent les sciences, qui leur appartiennent, sans passer toutefois iusques à l'excez. Pour exemple, si l'imaginatiue demande, comme il dit, trois degrez de chaleur, pour la perfection de la Poësie, & vn enfant est né auec vn tel temperament, il est certain qu'il sera meilleur Poëte, selon l'Examen, que s'il auoit le cerueau chaud seulement au second degré. Or les quatre qualitez premieres, dans le temperament esgal sont tellement reduites au petit pied, qu'il ne leur reste que peu ou point de leur vertu. De sorte que, si lors

de ceste esgalité, les facultez de l'ame font mieux leurs actions: c'est vn preiugé, ou que sa premiere opinion est fausse, des temperamens diuersement distribuez aux trois facultez; ou que les qualitez elementaires leur sont inutiles. Dans ceste egalité de temperamens les quatre premieres qualitez sont comme amorties, & quasi reduites comme si elles n'estoyent point: & l'ame alors, selon l'Examen, en fait mieux son action: il est à croire, donc comme i'ay dit ailleurs, qu'elle opereroit encore plus parfaictement, si du tout elle n'en auoit point. Nous pouuons iuger le mesme pour ce qui est des organes des mesmes facultez: Car si l'intellect opere mieux, plus les esprits sont subtils, dont il se sert mediatement, comme d'vn instrument; & plus mal, plus ils sont grossiers & materiels, comme si l'empeschement luy venoit de la part de la matiere. Il appert puisque l'intellect est vne faculté immaterielle, que la matiere luy est aucunement à charge, & que son action sera tousiours moins parfaicte, tant que l'ame sera iointe auec le corps, à raison qu'elle a besoin lors d'autres facultez

L'intellect se sert des esprits par le moyē de facultez materielles.

materielles,

materielles, qui sont ses seruantes.

Il faut donc en cela vser de distinction, & auoir esgard à la difference des facultez de l'ame. Pour ce qui est de l'imaginatiue & de la memoire sensitiue, il est certain qu'elles sont materielles, qu'elles font leurs actions en partie par le moyen du temperament, & qu'vn certain degré de chaleur est plus requis pour l'imaginatiue, comme pour la memoire vne certaine humidité, plus vtile que le temperament esgal : mais pour le regard de l'intellect, qui est vne faculté immaterielle, où & nõ ailleurs, sont logées toutes les sciences ; il n'est besoin ny d'organes, ny de temperament. Pourquoy il semble que l'Autheur de l'Examen a esté inspiré sans y penser, à dire ceste verité, que le temperament égal conuient pour le general des sciences en vn mesme esprit. Il donne moins d'empeschement à l'ame, parce qu'il approche plus de la nullité.

Il dit ensuite, 1 que la grande santé, les bonnes mœurs, la longue vie, le bon esprit, la beauté du corps, & la prudence suiuent ceste esgalité du temperament. Que les Roys doiuent auoir ce- 1. Exa. ch. 14.

ste difference d'esprit, laquelle toutefois il n'a peu encore trouuer qu'en Espagne, combien qu'il l'ayt cherchée ailleurs auec beaucoup de soin & de diligence. C'est ce que nous auõs à examiner pour le present, auec de la diligẽce aussi, pour essayer de faire ce qu'il n'a peu, & de trouuer ce qu'il a cherché long temps inutilement.

Pour mieux prendre le poinct de ceste dispute, il faut noter que ce que l'on appelle temperament égal, n'est pas vn iuste meslange des quatre qualitez elementaires en chacune partie du corps, comme il semble que ce soit l'aduis de l'Examen car comme l'experience nous apprent, il n'y a corps animé au monde, si temperé, qui n'ayt actuellement plus de chaleur & d'humidité que des deux autres qualitez, à raison que le mariage de ces deux est le temperamẽt de la vie: & que la chaleur naturelle, & l'humeur que nous appellons radicale iointes ensemble, ont quelque vertu qui respond de proportion à l'element des estoilles, Il n'y a donc point d'esgalité pour ce regard, & parce que la vie ne peut subsister sans ceste chaleur fondamentale, na-

ture a ordonné le cœur, pour en estre le principe, & l'a tenu plus chaud que tout le reste du corps, pour en faire part à toutes les autres parties, par le moyen des arteres. Ainsi le foye est principe d'humidité, dit pour ceste occasion, ὑγραντέον humide, par Hippocrate. De maniere que si ceste iuste proportion des quatre qualitez estoit esgalement en chacune partie, l'admirable œconomie du corps, au lieu d'estre conseruée, seroit incontinent destruite. Il faut entendre donc, que, comme en vne Republique, de plusieurs & diuerses conditions d'hommes resulte vn bel accord, pour l'entretien de l'Estat, de mesme au corps humain de plusieurs parties diuersemẽt temperées peut reussir vn temperament esgal, par vn bon accord des parties chaudes auec les froides, & des seches auec les humides. De sorte que le tout bien balancé, l'on trouue vne égale proportion de ces quatre, qui est la meilleure harmonie, & le plus loüable temperament pour les operations de l'ame. Cela ainsi supposé, voyons si l'homme qui est ainsi esgalement tẽperé, doit estre plus accõply en toutes ses operations.

L'Examen, pour fortifier son aduis, se sert de l'authorité de Galien ; qui dit que la Grece, qui est la region de la terre la mieux temperée a produit les plus habiles hommes du monde : mais cela ne fait rien, ny pour luy, ny contre moy. Ie tiens pour constant que le temperament esgal est bien le plus requis pour les sciences, & pour la prudence: mais non pour la longue vie, & pour toutes ces autres proprietez qu'il allegue. Puis que la nature a dõné à l'homme vn temperament meilleur, qu'à plusieurs autres especes d'animaux, qui sont neantmoins de plus longue vie que l'homme, comme au Cerf, à l'Aigle, au Corbeau, nous pouuons inferer de là que la longue vie ne depend pas du tout de l'égalité du temperament. La meilleure temperature semble estre ceste-là qui conuient mieux pour les operatiõs de chaque espece ; or le propre de l'homme estant d'estre sage, prudent, & sçauant, pourquoy le temperament égal est plus requis, comme i'ay dit cy-deuant: il appert que le temperamẽt esgal a esté donné à l'homme, non eu égard à la longue vie, mais en consideration de la science

& de la prudence. Si l'on oppose à cela ce que dit Galien, [1] que le corps qui est bien tẽperé est plus ferme, resiste mieux aux passions, & est moins suiet aux maladies; εὔκρατον σῶμα δυσάλωτόν ἐστι δυσπαθὲς, ἥκιστα καμάτοις ἁλισκόμενον. Ie responds que ces paroles là de Galien sont comme vne premiere proposition, pour seruir d'acheminement à vne verité plus asseurée: car apres auoir dit, que le meilleur temperament est celuy qui a toutes sortes de contrarietez reduites à vne iuste proportion, il adiouste apres, qu'estant impossible de trouuer vn tel temperament, il faut croire, encore que ceste mediocrité fust plus souhaitable, qu'il vaut mieux pour la santé estre vn peu retiré de ceste egalité, de part ou d'autre. Et en ce mesme lieu. Le corps, dit-il, que nous appellons de moyenne constitution, ne nous semble pas du tout plus exempt que les autres des incommoditez des maladies, [2] οὐ πάντα πάντων ἐστι δυσπαθέστατον τὸ μέσον; mais toutefois le plus souhaitable. Comme s'il disoit, que le corps esgalement temperé est aucunement inferieur aux autres, mais que ceste constitution neant-

1. Lib. de opt. corp. const.

2. Ibid. Græc. cod. tom. 1. pa. 248. 32.

moins est à preferer, dautant qu'elle a plus de conditions loüables, mais auec moins de force & de vigueur. Pour exemple, le cerueau esgalement temperé, est generalement plus conuenable, pour toutes les fonctions du sens commun, de l'imaginatiue & de la memoire, mais auec moins de pouuoir & de vertu, que quand chaque faculté iouÿt de son propre temperament. Ailleurs encore Galien dit, que ceux qui sont tres humides de temperament sont de plus longue vie, & se portent mieux que
1. Lib. 6. de sanit. tu. les autres, 1 πολυχρονιώτατοι πάντων οἱ ὑγρότατοι, καὶ μέντοι καὶ ὑγιαίνουσι. Le temperament esgal n'est donc pas le meilleur pour la santé & pour la longue vie. A ce propos, Aristote demande en ses Problemes, pourquoy les corps temperez plus aisément deuiennent malades.
2. Problem. 2. sect. 5. 2 διὰ τί τὰ σύμμετρα τῶν σωμάτων κάμνει ῥᾷον. La raison est, qu'ils ne sont pas robustes, parce que toutes les qualitez estant en vn degré bas & remis, la vigueur en est hors, & ceste pointe de chaleur qui donne la force & le courage. Hippocrate dit le mesme des peuples de l'Asie, qui habitẽt vne region tẽperee

& moyēne entre le chaud & le froid, [1] ἐν μέσῳ τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ, qu'ils ont de la beauté, mais que la patience & la valeur, τὸ ἔμπονον καὶ τὸ θυμοειδὲς, ne logent point en ces pays là. Aux regions froides de l'Europe, dit Aristote, les peuples ont de la chaleur, de la hardiesse, & du courage, mais moins d'esprit. En Asie au contraire, où le climat est temperé, ils sont spirituels, mais ils n'ont point de courage. En la Grece, où ils participent des deux, & sont comme moyens entre l'vn & l'autre climat, se trouuent ensemble & la valeur & le bon esprit. [2] τὸ ἔνθυμον καὶ τὸ διανοητικόν.

1. Lib. de aere, aq. & loc.

2. Aristoteles cap. 7. lib. 7. Politic.

C'est donc vn abus de vouloir persuader que le temperament esgal conuient à la dignité de Roy, qu'il ayde à la santé, & qu'il donne du courage: car outre ce que les temperamens donnent seulement de l'inclination, & n'operent point en nous necessairement, ny pour les mœurs, ny pour les sciences; tout ce qu'il dit du grand rapport qui est entre le bon temperament & la dignité de Roy, est vne Philosophie entierement ridicule, comme ie discourray de cela plus amplement cy apres. Il dit que le

temperament esgal est le temperament de la longue vie & de la prudence. Cela est faux. Les peuples qui habitent les regions chaudes, viuẽt plus long temps, que ceux qui ont leur demeure en vn climat temperé. μακρόβιοι μᾶλλον οἱ ἐν θερμοῖς τόποις, dit Aristote, comme les Ethiopiens selon Philostrate, & comme dit Isocrate de ceux de l'Egypte. Ce n'est donc point le temperament esgal, qui est cause de la longue vie.

Nous voyons coustumierement que les plus sçauans hommes & du plus bel esprit, ont la chair delicate, sont gresles, foibles, & suiets à maladie, comme l'histoire nous apprent que tels ont esté anciennement, Aristote, Pyrrhon, Carneades, Chrysippus, Plotin, & autres doctes personnages. Et Platon qui estoit de forte complexion, se plaignoit que le lieu où il estoit demeurant en la ville d'Athenes estoit trop sain, & voulut se loger en l'Academie, où l'air estoit plus grossier, plus maladif, & plus propre pour Philosopher, cõme si la grande santé du corps, nuisoit aux actions, & empeschoit la liberté de l'ame. Sainct Basile iustement surnommé le grand,

Faut lire l'Examen Chap. 14.

estoit cõtinuellement malade. La mauuaise temperature donc n'empesche point la bonté des actions, ny de l'ame, ny de l'esprit. Au contraire, Platon dit, que les Dieux lors de la generation de l'homme, mirent en deliberation, s'il estoit plus à propos, de le faire viure plus long temps, mais auec plus de mal; ou qu'il joüist d'vne vie plus briefue, mais plus douce & plus paisible; & qu'il fust resolu, que la vie courte & tranquille estoit à preferer à celle qui est longue, & plus trauersée de peines & de fatigue. Pour ce suiet, que la teste 1 luy a esté formée plus debile que toute autre partie du corps, ἀσθενεστέρα προσετέθη κεφαλή, afin qu'elle fust plus capable des sens & de la prudence, plus estimée de la nature, que la santé ou la longue vie. Nous disons donc, pour mettre fin à ceste dispute, que le plus expedient pour toutes les fonctions de l'ame, eu esgard aux sciences, est, que la teste soit bien formée en toutes ses parties, la substance du cerueau de loüable constitution, les cellules & autres cauitez bien ordonnées & bien percées, & les esprits subtils & purs, afin qu'il n'y ayt rien de la part

1. Plato in Timaeo.

de la sensitiue, qui empesche que les especes ne soyent portées nettement, promptement, & sans confusion à l'intellect, lequel de soy n'auroit besoin de rien de tout cela, pour faire son action, s'il estoit separé du corps, parce qu'il est immateriel.

Pour le regard des mœurs, si elles suiuent le temperament, c'est vn poinct que nous auõs debatu cy-deuant, pourquoy il n'est pas besoin de le remettre icy sur le tapis. Ny mesme ce qu'il dit de la beauté, laquelle, comme i'ay demonstré ailleurs, depend plustost de la belle proportion, de la force, de la faculté, & bien souuent de l'imagination, que des qualitez elemẽtaires. Les hommes sçauans & de bon esprit volontiers sont mal faicts & mal composez par quelque defaut en la constitution du corps, comme anciennement Esope, Agesilaus, Hipponax, Socrates. Les beaux hommes, au contraire, souuent manquent d'esprit, ne sçauent rien, & ne valent rien. Platon donne aduis de ne cõmettre iamais des affaires de consequence à vn homme, pour estre beau, si ensemble il n'a de la vertu. La beauté

donc & la vertu ne sont pas fideles compagnes, & d'ordinaire elles manquent au bon temperament & l'vne & l'autre. Martial desiroit que Catulla fust plus chaste, ou qu'elle ne fust pas si belle, & fait mẽtion d'vn jeune enfant, qui estoit beau & meschant esgalement, *Insignis formâ, nequitiâque puer.* C'estoit dans vn beau corps vne ame meschante, & comme disoit Diogenes, vn cousteau de plomb dans vne guaine d'yuoire. La nature peut former vn enfãt beau comme le pere, qui sera neantmoins mal temperé, de mauuaises mœurs, mal sain, & d'esprit grossier; à raison que le temperament n'a pas la principale conduite de la belle constitution du corps; mais la faculté formatrice qui suit quelquefois les mouuemens de l'imaginatiue de la mere. Nireus le plus beau de tous les Grecs, au siege de Troye estoit mol de courage & nullement vaillant; peut-estre à cause de l'esgalité de son temperamẽt, en laquelle il y a tousiours moins de chaleur qu'il n'est requis pour estre courageux. Tel monstre en l'exterieur de la beauté & de la vertu, qui n'a rien en dedans que du vice, & de la de-

formité : comme pour le regard de la santé, nous voyons des corps bien nets, & beaux en apparence, lesquels en dedans neantmoins ne sont pleins que de corruption. Le bon visage trompe souuent, & beaucoup de mauuais jeu peut estre caché sous vne bonne mine. *Vultu sępe lędiur pietas.* D'ailleurs aussi, combien voyons nous de personnes difformes & contrefaictes auoir bon esprit, & loger dans vn mauuais estuy beaucoup d'habileté & de prudence? Ainsi les Sylenes d'Alcibiades, qui estoyent vne maniere de grotesque, cachoyent en dedans beaucoup de richesses, où les belles statuës & bien dorées, que l'on place en veuë pour l'ornement des Palais, ne sont pleines que de plastre & d'autres ordures.

„ Le Roy, dit-il, doit auoir bonne
„ imaginatiue, bonne memoire, & vn
„ grand iugement ensemble; & toutefois
„ il ne doit s'addonner à la langue Lati-
„ ne; ny à la Dialectique, ny à la Philoso-
„ phie, ny à la Medecine, ou autres telles
„ professions; dautant que nulle d'icelles
„ n'est capable de remplir la capacité de
„ son esprit. Il veut qu'il s'estudie seule-

ment à bien gouuerner. Comme s'il disoit, qu'il seroit bien à propos qu'vn Roy sceust tout, puisque son temperament le rend capable de tout, & neantmoins qu'il luy est mieux seant de ne rien sçauoir, parce que les sciences sont indignes de sa Majesté. Ainsi le Dictateur Sylla fut ennemy des sciences, vaillant Capitaine toutefois, & grand homme d'estat. Ainsi l'Empereur Iustinian fut ignorant du tout de bonnes lettres. Agripine destourna Neron son fils de l'estude de la Philosophie, luy remonstrant qu'elle estoit contraire au Prince, qui pretend à l'Empire, & desire se faire obeyr. *Neronem à Philosophia mater auertit, monens Imperaturo contrariam.* Il ne pouuoit estre homme de bien que par miracle, puis qu'estant porté au vice naturellement, sa mere encore le detournoit du chemin de la vertu. C'estoit vne ordonnance entre les Gots de ne laisser s'addõner leurs Roys, à l'estude des lettres, comme si les esprits en deuenoyent plus stupides aux affaires. Au contraire c'est vne barbarie de bãnir les sciẽces de la Royauté, nõmément celles-là qui apprennent à bien viure & à bien gouuer-

Suetonius

ner, sans lesquelles bien souuēt les Roys se laissent aller à la tyrannie. Cyrus, Alexandre, Epaminondas, Iules Cesar, ont esté Empereurs sages, sçauans, & vaillans, & le bon temperament en cela leur eust esté inutile, sans l'instruction & la discipline. C'est ce que veut dire Hesiode, que les Roys, combien qu'ils soyent sous la conduite de Iupiter, sont bien heureux d'estre aussi aux bonnes
1. *In Theog.* graces des Muses; [1] ὁ δ᾽ ὄλβιος ὄν τινα μοῦσαι φίλωνται. La principale science, est la prudence, qui apprend aux Roys tout ce qui est requis pour la conduite de leurs personnes, l'administration de l'Estat, & le gouuernement de leurs sujets; mais la cognoissance des bonnes lettres sert de sauce à tout cela, parce que la science & la vertu sont deux fideles compagnes, qui n'ont pas tant de grace estant separées: & ces deux sont tousiours occupées à choses difficiles,
2. *Cap. 3. lib. 2. Ethicor.* & s'acquierent par le trauail, [2] περὶ τὸ χαλεπώτερον ἀεὶ, καὶ τέχνη γίνεται καὶ ἀρετή, dit Aristote, plus croyable que l'Examen, qui obstine qu'elles viennent naturellement, selon que l'on est gratifié des qualitez elementaires.

De verité, il seroit messeant à vn Roy de s'occuper à certaines sciences inutiles, non qu'elles ne puissent remplir la capacité de son esprit, selon l'Examen: car comme dit Tacite, *Principis vnius mens, tantæ molis non est capax*: mais à raison que sa grandeur & la grandeur des affaires ne demandent l'employ de son esprit, que pour choses grandement vtiles & necessaires.

En l'institution du Prince, il faut principalement auoir l'œil à luy oster les mauuaises inclinations qu'il peut auoir au vice, & luy faire gouster la prudence, pour luy former les mœurs à la vertu, & l'esprit aux affaires, par preceptes, par exemple, par pratique. Il faut de bonne heure le dresser à l'eloquence, non pour harãguer en vn Parquet, comme vn Aduocat; ou en vn College, comme vn Regent; mais pour deliberer & resoudre d'affaires d'importance en vn Conseil d'Estat; pour declarer sa volonté aux assemblées du peuple, pour se faire entendre aux Ambassadeurs, & pour gaigner les cœurs & les volontez des soldats dans les armées: & en tout cela vser de maniere de parler Royale & plei-

ne de Majesté, [1] δυνάμει λόγων ἐνδοξοτάτῃ, naïue toutefois & sans fard, *sermone militari*, comme l'on dit de Iules Cæsar, [2] qu'il alloit du pair auec les premiers Orateurs de son temps. La cognoissance des Langues estrangeres luy est necessaire, non des vniuerselles, mais des Royaumes voisins, à raison des Ambassades : non qu'il faille leur respondre en la Langue de leur pays (car il est plus certain tousiours & plus honorable de les entendre, & de leur respondre par truchement) mais afin de mieux comprendre leur legation, & n'estre pas du tout à la mercy d'vn Interprete. Quoy qu'il y ayt, vn Roy ne doit point s'addonner aux sciences, entant que sciences, c'est à dire, pour paroistre sçauant, & estre veu habile en quelque profession, comme Neron, que l'on blasmoit d'estre plustost vn ioüeur de Harpe, que Roy ou Empereur, κιθαρῳδὸν μᾶλλον ἢ βασιλέα. [3] Iuba Roy des Mores, pour auoir embrassé la profession des lettres auec plus d'ardeur que ce qui estoit de son Estat, a perdu de son credit entre les hommes de iugement. Caligula a escrit de la Rhetorique, il eust mieux faict

1. *Apud Aristot. lib. 1. Rhetor. ad Alex.*

2. *Dictator Cæsar summis oratoribus æmulus. Tacitus.*

3. *Iuba studiorũ claritate memorabilior quã regno. Plinius.*

fait de laisser cela, aux maistres d'eschole de son temps, pour prendre soin du gouuernement de l'Empire, dont dependoit toute sa gloire.

Entre les grands Princes de l'antiquité l'on a tousiours faict estime d'Alexandre, de Iules Cesar, d'Epaminondas; mais pour auoir esté grands Roys & grands Chefs d'armées, qu'ils ayent eu ce temperament esgal, dont parle l'Examen, & toutes ces proprietez imaginaires, qu'il met en ligne de compte, c'est vn abus intemperément desreiglé, dans les reigles du temperament. Iules Cesar estoit chauue, qui est vne marque d'intemperie seiche du cerueau. L'Examen dit qu'il estoit outre cela mal propre en son vestement, qui est signe, selon sa cabale, d'vne bonne imaginatiue. Il auoit donc bon entendement, puis qu'il estoit chauue; bonne imaginatiue, à raison de sa robe mal ceinte; & bonne memoire, veu ce que dit de luy Ciceron, qu'il n'oublioit rien que les iniures. Il est impossible, que l'égalité du temperament l'ayt gratifié de tout cela, attendu qu'il auoit le cerueau sec de temperament, & qu'il a remporté tant de victoi-

res, par la grande chaleur de son courage.

Ce qu'il dit d'ailleurs que la beauté est vne des marques du temperament esgal, pour l'election d'vn Roy, est fort douteux: car veu que la beauté n'est pas iugée d'vne mesme sorte, entre toutes sortes de nations, la cognoissance certaine de ce temperament sera difficile. Pour la beauté, l'on fait estat en l'Europe de la stature moyenne, dicte pour ce suiet, la riche taille: & neantmoins les Ethiopiens anciennement donnoyent les souueraines charges de leur Republique, selon la grandeur du corps [1] κ̀ μέγεθος; au rapport d'Aristote. Les Medes adiugeoient ceste beauté au plus de voix. Les Mores, à la couleur plus noire du visage, & au nés le plus plat & le plus camus; au contraire des Perses, qui estimoyent celuy-là le plus beau, qui auoit le nez aquilin, & estoit plus blanc de visage. Si cela depend de l'opinion, comment pourrons nous iuger au certain du temperament, en l'election d'vn Roy? Il est bien seant à l'homme de quelque conditiõ qu'il soit, d'estre beau de corps & d'esprit, mais principale-

1. Cap. 1. lib. 4. Politic. leg. sext. Empiricus aduersus Mathem.

ment aux Roys, & neantmoins, il faut touſiours preferer la beauté de l'eſprit. Le ſimple peuple eſt touſiours plus porté à eſlire vn Prince bien formé & beau en apparence, ſans auoir égard à la prudence & à la vertu, dõt depend la beauté interieure : mais telles electionsſont barbares & impertinentes. La bonne conduite des peuples, & le gouuernement loüable des Eſtats ne depend, ny du temperament, ny de la belle proportion ou diſproportion du corps, ny de beaux traicts du viſage, mais de la beauté des facultez de l'ame, & du bon eſprit. C'eſt ceſte beauté qui eſt digne de la Royauté, ſelon Euripide, εἶδος ἄξιον τυραννίδος.

Pour le bon eſprit des Princes, il eſt beſoin dés l'enfance de bonne inſtruction, de maiſtres, de liures, d'exemples, & par ce moyen leur donner entrée aux ſciences & à la vertu : car ſi on les abandonne à la conduite ſeule du temperament, il ne rendra autre ſeruice que de leur ouurir le chemin au mal & à l'ignorance. Ciceron appelle la Philoſophie, la Medecine de l'ame : or les maladies de l'ame ſont de deux ſortes, car ou el-

les sont en l'intellect, à sçauoir les fausses opinions, ou en la volonté, qui sont les mauuaises mœurs. Pour guerir les opinions fausses, la Philosophie speculatiue a esté instituée: pour les mauuaises mœurs la Philosophie morale. C'est ce que nous enseigne Aristote en autres termes. Qu'il y a deux especes d'intellect, dont l'vn est speculatif, & l'autre actif. L'intellect speculatif discerne le vray d'auec le faux. Le deuoir de l'intellect actif, est de iuger du bien & du mal. Le Prince doit estre instruit dés son ieune âge à ces deux sortes de Philosophie, non toutefois à autre intention, que d'acquerir la prudence, qui est la vertu & tout l'ornement du Prince. Il le faut nourrir à la Philosophie morale, & à la Politique, auec vne telle dexterité, que s'il est mal composé & de mauuais temperament, l'industrie des maistres supplee à ce defaut, & le rende sage en despit de la nature. La Philosophie speculatiue luy peut estre enseignée, comme en passant, & par maniere d'acquit: mais la science des mœurs luy doit estre apprise à bon escient, & en luy enseignant les preceptes, il faut luy en ap-

prendre la pratique. S'il commet quelque faute notable & digne de correction, le chastier personnellement, & non tousiours par Procureur, attendu que bien souuent ne sert de rien de battre le Chien deuant le Lyon. Les enfans des Roys, disoit [1] Carneades, n'aprennent rien mieux qu'à piquer vn Cheual, dautant que cét animal sans respect, met bas toutes sortes de personnes, qui n'ont pas la dexterité de le manier. Puis que le Pedagogue est ordonné pour instruire le Prince à la vertu, il faut qu'il ayt ceste prudence, qui est la Pedagogue des vertus, & la plus recommandable en vn Prince, de luy donner prudemment la correction, quand il est requis. Si la prudence est du propre de l'homme, à plus forte raison doit elle estre du domaine des Roys, ausquels appartient la conduite & le gouuernement des hommes. Quand vn jeune Roy sçait parler sagement à toutes occasions, quand il sçait cognoistre les flateurs d'auec les amys, quand il est aymé du peuple, quand il a le iugement de se cognoistre, de se conduire, & de gouuerner ses suiets, comme de pere à fils, &

1. *Apud Plutarchum.*

non cõme de maistre à seruiteur, quand d'vne main il sçait porter la clef d'vne liberalité Royale, & de l'autre, la clef de l'espargne, qui est necessaire aux occasions. Ce sont de grands tesmoignages qu'il a esté bien instruit, & qu'il est d'vne bonne nature: ou s'il estoit d'vne mauuaise humeur, qu'il a eu l'heur d'vne sage & d'vne prudente eschole.

Il sera tousiours bien seant a vn Prince d'estre beau de corps, & d'vne belle prestance; mais il est plus requis encore d'auoir vn esprit & vne bonne ame: car cela hors toutes les perfectiõs du corps, sont desagreables. La bonté de l'ame mesmes ne suffiroit pas, sans la beauté de l'esprit, parce que ce n'est pas assez que la volonté seule desploye ses richesses, il faut aussi que l'intellect face monstre de ce qu'il a de bien acquis, nommément d'vne grande prudence, qui est logee dans ceste faculté de l'ame, & non dans l'imaginatiue, ou dans le temperament. Quand vn Prince, pour estre trop bon, pardonne des fautes de consequence, c'est vne bonté stupide & sans esprit, qui importe bien au public, parce que l'impunité fomente le vice, à la

ruine de l'Estat. Au contraire, les Roys iudicieux sont loüez quelquefois de commettre vne petite iniustice, pour faire vne grãde iustice. Outre tout cela il est necessaire que le Prince soit regardé d'enhaut, & que Dieu luy inspire ses graces, qui doit estre tousiours l'Ourse & la guide de ses actions. Ainsi l'Empereur Nerua voulant adopter Trajan, & le choisir pour son successeur à l'Empire, ne se contenta pas de son iugement particulier, mais il en demanda aussi le consentement des Dieux, *Iudicium etiam Deorum in consilium adsumpsit.* Bref, puis que le Roy est le plus grãd de sõ Royaume, il est aucunement requis qu'il soit aussi le plus beau. Estant le plus beau, il doit auoir le plus de courage, dautant que l'vn sans l'autre n'est point de bonne grace, selon Euripide: δεῖλον ὄντα εὐσωματεῖν οὐ καλόν. Mais à raison que ces deux regardent plus le corps que l'esprit, il faut que l'ame & l'esprit facent le reste. L'esprit pour la science & pour la prudence; & l'ame pour le reste des vertus. Il ne peut pas estre vaillant, s'il est esgalement temperé, selon les phantasies de l'Examen: ou au contraire, il

pourra estre & vaillant & prudent & sage, & sçauant, quoy qu'il fust de mauuais temperament. La prudence acquise plustost que le bon temperament, ou le bon naturel, luy apprendra qu'il vaut mieux estre le meilleur que le plus grand & le plus beau de son Royaume. Que pour biẽ gouuerner, l'exemple souuent profite plus que les loix & la iustice. *Non tam imperio opus quàm exemplo.* Que l'innocence & l'amour du peuple sont les plus fideles gardes du Prince. Que l'on peut par violence tirer tous les moyens des suiets; mais l'amour & le respect, par bienfaicts seulement, par douceur, par liberalité. Que l'or ne vaut rien qui est tiré des larmes du peuple, & prodigué miserablemẽt à des mignons, ou à des mignonnes. Que l'amour du peuple est deu aux Roys, comme la crainte aux loix & à la iustice. Que c'est vne cruauté, d'oublier plustost les seruices, que les offenses. Que regner, n'est point estre tyran, ou seruiteur du peuple, ὄχλῳ δουλεύειν; mais gouuerner ses suiets souuerainement, d'vne affection de pere. Que la trop grande familiarité des Princes apporte le mespris, comme

le trop difficile accez, l'enuie & la calomnie. Anciennement Alexandre voulut estre adoré, comme auiourd'huy les Roys de l'Orient, lesquels on ne voit que rarement, ainsi qu'vn reliquaire. Cela est plus faire qu'il ne faut. Il vaut mieux se tenir entre le haut & le bas, & par vne douce & communicable Majesté, plustost que par force & par mespris gaigner le cœur des suiets. *Maiestate, non aculeo.* Que la paix est tousiours à preferer à la guerre, & neantmoins, qu'il faut estre prest tousiours pour les occasions de la guerre, & feindre quelquesfois du remuëment, pour se rendre redoutable à ses ennemys, pour sonder les volontez des suiets, pour estouffer les seditions & les entreprises cachées, pour exercer les soldats & les tenir en haleine. Que le Prince doit en tẽps de guerre fonder sa plus grande force sur l'equité de sa cause; composer son armée de ieunes soldats & de vieux Capitaines, & ne laisser son armée dégarnie d'aucunes prouisions, notamment d'argent, qui est le nerf de la guerre, νεῦρα γὰρ πολέμου ὁ χρυσός, dit le Scholiaste de Pindare. Bion le Philosophe disoit vn peu autre-

ment, que les richesses estoyent les nerfs des affaires : τὸν πλοῦτον νεῦρα πραγμάτων : afin de ne croire pas ces nouueaux politiques qui disputent le contraire. Que les surprises, les ruses, les stratagemes sont moins perilleux que les batailles ouuertes. Qu'il faut faire obseruer & garder estroitement les loix du pays, sans rien relascher de ce qu'elles portent de rigueur, sinon pour grandes & pressantes considerations. Iamais relasche de discipline ne fut salutaire en vn Estat. Si le changement du temps contraint le Prince de changer de forme de gouuernement, & supprimer partie des anciennes ordonnances, pour en supposer de nouuelles. Qu'il est besoin en cela de prudence, & d'aduiser qu'en abrogeant les anciens statuts, il est mieux de les decoudre que de les decirer, comme dit vn des Sages de ce temps, & d'enfler les nouuelles loix petit à petit, plustost que tout à coup. Que le Prince doit presider souuent en ses conseils, d'Estat, des Finances & autres, & assister en ses Parlemens, afin d'authoriser dauantage la Iustice, de cognoistre les Iuges, de s'informer de leurs comportemens, en in-

tention de recognoistre la vertu, & de faire punir rigoureusement la corruption & l'iniustice.

Toutes ces considerations, & infinies autres, ne sont ny de l'imaginatiue, ny de la cogitatiue, ny de la memoire, mais de l'entendement. auquel tout seul appartient ce qui est des actions morales, des loix, & des affaires publiques, selon mesme le tesmoignage d'Aristote, au rapport de Diogenes Laërtius. τῶν δὲ ἠθικῶν τῶν περὶ πόλιν, καὶ περὶ οἶκον καὶ περὶ νόμους, τὸν νοῦν κριτήριον ἀπεφήνατο. Les Egyptiens en leurs figures sainctes representoient la personne du Roy par vn œil posé au haut d'vn Sceptre; parce que le Prince doit par son bon esprit, & son bon entendement, qui est l'œil de l'ame, & par sa prudence, qui est l'œil de l'entendement, cognoistre ce qui se passe en son Conseil, & sçauoir les affaires d'importance de son Royaume. Il doit auoir l'œil sur toutes ses Prouinces, & distribuer sa bonté à tous ses suiets, comme le Soleil espand sa lumiere sur toutes les parties du monde.

Leg. sup. cap. 36. sub finem.

Pour mettre fin à ce discours de la

Royauté, ie rapporteray ce que dit l'Examen, que le temperament esgal, qui est requis pour estre Roy ne se trouue qu'en Espagne. Cela est de la Philosophie de Castille ; pour persuader aux peuples que pour estre biẽ regis & gouuernez il ne faut chercher des Roys que dans les Espagnes, & les tirer de là pour toutes les Prouinces du monde. Mais le malheur est pour ceste nation, que l'on ne croit pas à tout esprit, nommément en France, où la principauté & la liberté de long temps logent ensemble, comme à Rome du temps de Trajan. *Eodem foro vtuntur Principatus & libertas.* Nous n'empeschons pas que vers l'Orient, la Rhetorique de l'Examen n'entre en credit, & que les peuples n'aident à l'Espagnol à chasser Mahomet de la Grece, de l'Egypte, & de l'vne & l'autre Armenie : mais par deçà, comme en France, où l'on reuere la franchise, nous nous contentons de la bonté de nos Roys, & ne sommes pas deliberez de faire tant d'estat du temperament d'Espagne.

Des diuers climats de la terre, & de leurs temperamens.

CHAP. XXXVIII.

IL a dit au Chapitre huictiesme de son Examẽ, que les peuples situez vers le Septentrion, selon l'aduis de Galien, ont tous faute d'entendement; & que ceux au contraire, qui habitent entre le Septentrion & la zone torride, sõt prudẽs & aduisez, 1 & que ceste situation respond iustement à son pays d'Espagne: mais comme il propose cela hardiment & sans distinction, hardiment aussi ie me propose de le contredire. Toutefois auant que d'entrer en dispute ie veux luy faire marcher des pays qu'il n'a point courus, & des climats dont il n'a point eu encore de nouuelles, pour luy faire voir en suite combien il s'abuse, & tous ceux qui suiuent le train de son Examen.

1. Laqual postura respondé pontualmente à nuestra region. *Exa. Espa. pag.* 126.

Aristote, dit-il, en son Probleme,

traite mal les Flamans, les Alemans, les Anglois, & les François, quand il dit que leur esprit est semblable à celuy des yurongnes, 1 *Lo ingenio es como los de los borrachos*. Cela est vne imposture ; car Aristote ne nomme aucune de ces nations, & vne ignorance de vouloir inferer que les Espagnols sont prudents & aduisez, parce qu'ils sont entre la zone torride & le Septentrion: attendu qu'entre ces deux bornes il y a vne si grande diuersité de peuples & de nations, qui differēt de mœurs, d'esprits, & de temperamens, que l'Autheur de l'Examen sera tousiours accusé de legereté de s'estre aduancé à tirer ceste consequence, auec si peu de iugement, contre le temperament pretendu de son pays. Il a commis ceste faute, pour n'auoir entendu ny rapporté fidelement le texte de Galien sur ce propos, lequel ne dit pas que tous ceux qui habitent entre le Septentrion & la zone torride sont les plus aduisez ; mais que les peuples qui iustement au milieu occupent vne region temperée, valent mieux que les autres nations, & pour le corps, & pour les mœurs, & pour la scien-

1 Exam. ch. 8 pag. 127. a. Esp 73. b. Franc.

 1.

ce, & pour la prudence. τοὺς ἐν τῷ Lib. quod μέσῳ τούτων ὅσοι τὴν εὔκρατον οἰκοῦσι χώ- animi mores, &c gr. ραν, ἀμείνους τε τὰ σώματα καὶ τὰ τῆς ψυ- 349. 37. χῆς ἤθη, καὶ σύνεσιν καὶ φρόνησιν ἐκείνων τῶν ἀνθρώπων. Pline dit cela mesme, qu'en ce milieu de la terre, les esprits sont fe- 2. conds & capables de toute la nature, Cap. 78. lib 2 *Ingenia fœcunda totiúsque naturæ capacia.* 2. nat. hist. Et Macrobe, que les regions du milieu sont temperées, parce qu'elles sont fort esloignées de l'vn & l'autre excez, 3 *Quoniam ab vtraque nimietate longe re-* 3. *cedunt, veram teneant salutaremque tempe-* In somniu Scip. c. 7. *riem.* S'il entend donc que l'Espagne lib. 2. comprent tout ce qui est d'espace entre la ligne equinoctiale, & le cercle arcti- que; il s'abuse grandement, veu qu'elle n'en est qu'vne bien petite partie: ou s'il veut dire qu'elle est iustement dans le climat du milieu, entre le tropique de Cancer & le cercle arctique, & hors de l'excez de l'intemperie, qui se trouue entre le Midy & le Septentrion, comme l'explique Galien, il deuoit se rendre in- telligible, & proposer plus clairement son intention: car par ce moyen nous n'eussions eu à combattre, que le suiet & la matiere de son discours, sans nous ar-

rester à l'obscurité & ambiguité de ses paroles. Pour suppleer donc à son defaut ie feray voir ce qu'il a oublié, & qu'il a veu trop peu de pays pour ordonner ainsi des temperamens & des conditions des hommes, selon les climats & la diuersité des regions de toute la terre.

Les anciens Geographes diuisoient le globe de la terre en cinq parties qu'ils nommoyent zones; dont aucunes, selon leur aduis estoyent habitables, les autres non, à raison du chaud ou du froid. Ils tenoyent inhabitable tout ce qui est sous les poles, sous la ligne, & sous les tropiques, & que ceste partie de la terre seulement estoit habitée qui est entre le tropique du Cancer & le cercle arctique: espace qui contient quarante deux degrez, diuisez en sept climats, à raison de demie heure de changement en chaque climat, pour le regard de la longueur des iours: attendu que plus on se retire du tropique vers le pole, plus les iours sont longs, & plus courts au contraire, plus on est proche du pole. De sorte que les iours du second climat sont plus longs de demie heure que du

du premier, & plus courts à proportion que ceux du troisiesme, & ainsi des autres.

Ils donnoient à chaque climat le nom du lieu le plus celebre, ville, fleuue, ou montagne situé enuiron le milieu de toute son espace : De maniere que le premier qui passe de l'Orient en l'Occident, par Meroe ville d'Ethiopie, est dit le climat de Meroe. Le second à raison de la ville de Siene en Egypte, est nommé le climat de Siene : le troisiesme, le climat d'Alexandrie, le quatriesme, le climat de Rhodes : le cinquiesme, le climat de Rome : le sixiesme, le climat de Borysthenes, fleuue de la Scythie : le septiesme, des Monts Riphées du Septentrion, Et comme ils ont veu qu'il y auoit diuersité de temperamens, selon ceste varieté de climats & de regions, & que les peuples qui sont proches des poles ou des tropiques sont dans l'excez de froidure ou de chaleur, : ils ont creu par mesme moyen que les climats du milieu sont plus temperez, & que plus auant vers les poles ou vers les tropiques, la demeure estoit impossible.

Les nouueaux Geographes ont bien

suiuy ceste doctrine des Anciens, mais ils l'ont augmentée & enrichie, parce que comme ils ont esté plus hardis & plus habiles en leurs nauigations, par l'inuention de la boussole, ils ont descouuert que les degrez de latitude vers les poles, respondent en nombre aux degrez de longitude selon la ligne, grande preuue de la rotondité de la terre. Ptolomée ne trouuoit que dix-sept degrez de latitude, depuis la ligne vers le Midy, & septante trois vers le Septentrion, dont le dernier terme estoit l'isle qu'ils nommoyent Thyle, auiourd'huy Islande. Maintenant, que l'on a passé la ligne vers le Midy, iusques au destroit de Magellan, qui est à cinquante cinq degrez de latitude; & par deçà vers le Septentrion, presque iusques sous le pole, où l'horison est la ligne equinoctiale, iusques à quatre vingt & vn degré; l'on a augmenté le nombre des climats, & trouué en suite de cela, que ceste tradition des zones habitées & non habitées estoit anciennement plus imaginaire que veritable, & que ce qu'ils ont dit du temperament des regions n'est pas vne doctrine si solide, qu'elle

doiue seruir de regle, pour y arrester le iugement.

Pour preuue de cela, nous auons la contrarieté des aduis sur ce suiet, non seulement entre les Autheurs de ce temps, mais aussi entre les plus renommez Philosophes de l'antiquité. Platon en la description qu'il a faicte de l'isle Atlantique, qui est proche du tropique de Cancer, dit qu'elle est située en vn climat temperé, & qu'elle abonde en toutes sortes de commoditez. Pline & Pomponius Mela sont tesmoins, qu'il y a des regions proches du pole, où les habitans demeurent la teste nuë, se nourrissent de bayes, & en leurs mœurs, sont grands obseruateurs de pieté & de iustice. Que le pays est exposé au soleil, bien temperé & à couuert de tout mauuais vent. *Regio aprica, fælici temperie, omni afflatu noxio carens.* En ces derniers temps, l'on a trouué que toute la terre est habitable, tant sous le pole Arctique (ie ne parle point de l'Antarctique, parce que l'on n'a point encore penetré iusques là) que sous la ligne & sous les tropiques. Vers le Septentrion l'on a descouuert des regions, comme l'isle nom-

In Timæo.

Cap. 12. lib. 4. nat. hist.

Lib. 3.

mée *Noua Zembla*, inhabitables du tout en hyuer, à raison des neiges & des grandes froidures : mais qui est vne des merueilles de la nature, vne autre isle a esté trouuée quatre degrez par delà vers le pole, toute verdoyante, & propre pour la nourriture des animaux.

L'on doute il y a long temps, lequel climat de tous est le plus temperé, iusques là que les plus doctes ont peiné à terminer ceste controuerse : car encore que l'on tienne pour constant que toute la terre à peu prés soit habitable, le premier poinct neantmoins demeure tousiours en litige, & en son entier, comme vne question indecise. Auicenne contre tous ses deuanciers, mais fondé sur la raison cõfirmée depuis par experience, a creu que les regiõs situées directement sous la ligne sont les plus temperées. Albert le grãd a esté de cét aduis, & s'est tenu dans le party d'Auicenne, mais vn peu autremẽt, parce qu'il dõne le meilleur temperament à ce climat, en comparaison seulement des climats qui sont sous les tropiques, & non absolument, comme Auicẽne. Galien adiuge le prix au quatriesme climat, qui passe par l'isle

de Rhodes, & par l'isle de Cos, pays d'Hippocrate, qui est l'vne des Cyclades; & croit que ceste zone est exactement la plus temperée, [1] *ἀκριβῶς εὔκρατος καὶ μέση ζώνη τῆς οἰκουμένης*: Auerroës tient le cinquiesme climat le plus tẽperé; Manard, le sixiesme. C'est à mon aduis que chacun a voulu gratifier sõ pays. Galien, la Grece; Auerroës, le Royaume de Grenate, compris dans le climat de Rome; Manard, la ville de Ferrare, lieu de sa naissance, qui est sur le commencement du sixiesme climat. Sur ce different, ie croy que ces regions là sont les mieux temperées, qui sont dans le quatriesme & cinquiesme climat, iusques au commencement du sixiesme, dans l'estenduë desquels sont comprises, la Grece, l'Italie, l'Espagne, & vne partie de la France. Le pays de la Chine, que l'on tient des meilleurs de toute la terre, & qui produit des esprits plus polis & mieux ciuilisez, pour auoir peu de commerce auec le reste des autres hommes, est situé en vn climat peu different de celuy de la France. Sous la ligne l'on a descouuert en ces derniers temps que le climat y est fort temperé,

1. *Aphor. 14. lib. 3.*

comme la partie plus Septentrionale de l'isle Sumatra, les Moluques, le Royaume de Manicongo en Afrique; au Perou, les Carybanes : mais ie croy que ce temperament leur est accidentaire, tant à raison des mers, des montagnes, des grands fleuues, des pluyes & des rousées frequentes en ce pays là, que d'vn certain vent causé du mouuement rapide du Ciel, de l'Orient en l'Occident, & qui est vertical sous la ligne; on le nomme vent de brise. Il s'y engendre encore d'autres vents, des nuages & des vapeurs de la terre, lesquelles rabattent grandement les violentes chaleurs des regions equinoctiales.

Nous remarquerons donc, puis que les anciens n'ont constitué que sept climats, que celuy de Rhodes, qui est le quatriesme, & celuy du milieu, doit estre iugé plus temperé que le climat de l'Espagne : car ny selon Ptolomée mesme qui diuise la terre depuis la ligne iusques à l'isle d'Islande, en quinze climats & vingt-neuf paralleles, ny selon la description des derniers Geographes, qui font dix-neuf climats & trente neuf paralleles, depuis la ligne equinoctiale

iusques au pole Arctique; le plus temperé climat ne peut estre accordé à l'Espagne, comme pretend l'Examen.

De la difference des mœurs & des esprits, selon la diuersité des regions.

CHAP. XXXIX.

On ne peut pas soustenir auec raison que le temperament, selon qu'il est different, à raison de la diuersité des regions, du ciel, & de la nourriture n'ayt du pouuoir à rendre les hommes diuers aussi & differens pour ce qui regarde les mœurs & les esprits. Ce seroit disputer contre la nature, s'obstiner contre la verité, & s'accuser d'estre peu versé en la lecture des bõs autheurs, nommement d'Hippocrate, qui dit que les mœurs, les formes & figures des hommes, suiuent la nature de la region qu'ils habitent, τῆς χώρης τῇ φύσει ἀκολουθέειν τοὶ εἴδεα τῶν ἀνθρώπων, καὶ τοὺς τρόπους. Epimenides natif de Can- *Lib. de aere, aq. & loc.*

die disoit que les habitans de son pays estoyent menteurs naturellement; Κρῆται ἀεὶ ψεῦσται. Ciceron est tesmoin que les Grecs estoyent coustumiers de se pariurer, & de faire peu d'estat de la foy de leurs promesses. *Testimoniorum religionem & fidem nunquam ista natio coluit.* Iulius Maternus dit des Espagnols, qu'ils sont portez d'animosité contre tout deuoir à estre grands vanteurs & brauaches naturellement. *Iactantiæ animositate præposteri Hispani.* Scaliger apres luy dit, *Hispanorum fastum tartareum.* Mais aussi de vouloir donner le tout aux quatre premieres qualitez & au temperament, c'est vne autre extremité esloignée de toute raison, comme ie feray voir icy que l'autheur de l'Examen est en tort d'auoir esté de cét aduis.

Exa. ch 8. Espag 125. fr. 72. b. 73. b. 89. b.

Il tient que les François, les Alemans, les Italiens, les Anglois, & autres peuples du Septētrion ont le cerueau chaud & humide de temperament, & en suite bonne imaginatiue & bonne memoire; à cause dequoy ils sont eloquens: mais parce qu'ils manquent d'entendement, qui doit estre le conducteur de la parole, & le pr ecepteur de la verité, qu'il

ont tout perdu par leur eloquéce. Tout cela est vne folie, & comme vne resuerie d'vn esprit mal faict, contre laquelle ie proposeray icy deux ou trois questions,

Ie demande premierement, comment il est possible que les Espagnols ayent bon entendement & mauuaise imaginatiue, veu que la bonté de l'entendement en son operation depend en partie de la bonté de l'imaginatiue, & que c'est elle qui luy presente les especes, qui sont le suiet & comme la matiere de son action. C'est ce que l'on dit en termes d'eschole que l'intellect ne faict point sa fonction, s'il ne se tourne vers les images de la phantasie, *Nisi per conuersionem ad phantasmata.* S'il est vray que les Espagnols ayent mauuaise imaginatiue, comme publie l'Examen, l'on peut inferer de là qu'ils manquent aussi de iugement & d'entendement, & qu'ils n'habitent point, comme il dit, vn climat esgalement temperé, puis que, selon ses maximes, l'esgalité du temperament doit rendre l'ame esgalement parfaicte en toutes ses facultez, pour ce qui regarde les arts & les sciences. I.

pag. 74. a.

Dauantage, si l'imaginatiue depend II.

de la chaleur, comme c'eſt vne des baſes de ſa doctrine, pourquoy ſouſtient il, que les Eſpagnols qui ont le cerueau chaud & ſec, ſont priuez d'imaginatiue? il accorde biẽ que le cerueau chaud & humide donne enſemble bonne imaginatiue & bonne memoire, & que les melancoliques par aduſtion, à raiſon de leur temperature chaude & ſeiche ont enſemble vn grand entendement, & vne grande imaginatiue; mais qu'ils ne peuuent auoir de memoire, faute d'humidité; & il ne veut pas que le chaud & le ſec dans le cerueau des Eſpagnols facent le meſme, pour le regard de ces deux facultez.

Exa. pag 93. a. Eſp. 95. a. 119. a. Franc.

III. Si le temperament chaud & ſec des Eſpagnols eſt cauſe qu'ils ont bon entendement & mauuaiſe imaginatiue, comme les Egyptiens, qui ſont logez comment eux entre le Septentrion & la zone torride, & qui deuroyent ioüir des meſmes priuileges, ont ils peu inuenter les ſciences qu'il dit appartenir à l'imaginatiue? Il reſpond que la chaleur du Soleil, en Eſpagne attire au dehors la chaleur du cerueau; mais ſi cela a lieu, pourquoy les Egyptiens ont ils le cer-

Exam. fr. pag 116. a.

ueau plus chaud que les Espagnols? S'ils ne l'ont point plus chaud, à quel propos meilleure imaginatiue? L'obseruation d'Herodote pourroit elle point icy luy seruir d'excuse, de la dureté du crâne des Egyptiens, veu qu'elle pourroit empescher la chaleur du soleil de penetrer iusques à la substance du cerueau, & d'en attirer la chaleur au dehors. Ceste refuite ne suffiroit pas pour le mettre à couuert, veu ce qu'il dit ailleurs, que les Egyptiens ont le cerueau tout bruslé de l'ardeur du soleil, & de colere bruslée; en quoy il me semble encore digne de la ferule; parce qu'il n'y a point de raison, pourquoy leur cerueau doiue estre plus bruslé que celuy des Espagnols, sinon parce qu'ils sont plus Meridionaux: mais si la chaleur du soleil attire en dehors celle du cerueau des Egyptiens, pourquoy ont ils le cerueau plus bruslé que celuy des Espagnols? & s'ils l'ont plus bruslé & plus sec, par consequent, qui est la qualité de l'entendemẽt; pourquoy dit-il qu'ils ont plus d'imaginatiue, & moins d'entendement que les Espagnols? Si ce brulement de cerueau auoit lieu, les peuples qui habitent la

Exam. 128 *b.* 129. *a fr.*

Mexique, la Lybie, l'Ethiopie, n'auroyent que des cendres dans la teste, au lieu de ceruelle. Si les Egyptiens, comme il dit, auoyent le cerueau brulé du feu de leur climat, & pour ceste occasion manquoyent d'entendement, ils n'auroyent pas l'honneur d'auoir esté inuenteurs presque de toutes les sciences, voire de celles qu'il dit appartenir à l'entendement. Homere dit, que les E-
1. gyptiens estoyent tous Medecins. 1 Aristote est tesmoin qu'ils ont inuenté les sciences speculatiues, apres celles que l'on nomme mechaniques & necessaires à la vie; & que l'inuention de l'Astrologie leur est deuë. Ce que confesse mesme l'autheur de l'Examen; pourquoy il dit, à mon aduis, que les Mathematiques & l'Astrologie appartiennent à l'imaginatiue: car il loge les sciences, & dispose des temperamens comme il luy plaist. Iosephe voisin de ceste nation, tenoit les Egyptiens les plus sages hommes du monde, comme Herodote les plus sains de toute la terre, marques de bon temperament, selon l'Examen. Il n'y a donc point de raison à leur reprocher qu'ils ont le cerueau brulé, & en

Cap. 5. lib. 1. Metaph.

suite plus d'imaginatiue que d'entendement.

Les plus celebres Philosophes de la Greece ont fait voyage en Egypte pour y apprendre les plus cachez mysteres de la Philosophie ; comme Pythagoras, Democrite, Platon, Euripide, Cleobulus, Thales, Solon : & neantmoins nostre Examen veut que les Egyptiẽs ayent le cerueau brulé, *el celebro tostado*, & qu'ils ne soyent capables que des sciences de l'imaginatiue. Nous auons les œuures de Mercure Trismegiste, comme vn eschantillon de leur doctrine, dont nous pouuons iuger que leurs escrits n'estoyent point vn ramas de vaines imaginations, comme le liure de l'Examen, mais des œuures pleines d'vne doctrine solide, & riches des mysteres de la Philosophie, & de la Theologie. Tousiours il faut reuenir à ce poinct, s'il est vray que la bonne imaginatiue depende d'vne chaleur excessiue, & l'entendement du temperament sec, que les Egyptiens, qui ont, comme il dit, le cerueau brulé, & les Espagnols doiuent auoir ensemble bonne imaginatiue & bon entendement selon sa cabale.

Exam. Esp. 103. a.

Exam. ch. 6. Espagn. 74. b. f. anc. 40. b.

La raison qu'il met en auant, que l'air par sa froideur repousse au dedãs la chaleur du cerueau, & au contraire par sa chaleur attire la chaleur en dehors de ceste partie, & la rend plus chaude ou plus froide par ce moyẽ, me semble suspecte: car que les peuples des pays froids soyent plus chauds interieurement que ceux qui habitent sous les tropiques, est vne doctrine aucunement receuë, & que l'on tient communement pour veritable, dans laquelle neantmoins ie trouue de grandes difficultez, pour ce qui regarde le temperament du cerueau. Ie croy bien auec Galien que ceste opinion a lieu, pour ce qui est des parties cachées au milieu, & comme au centre du corps, à sçauoir du cœur & du foye, des grandes veines & des arteres, qui sont les principes de la chaleur naturelle & de la vie; du sang, & des esprits; & que ceste chaleur du dedans du corps estant repoussée dauantage en dedans par la froideur excessiue de l'air du dehors, ou attirée en dehors par sa grande chaleur; le corps en peut deuenir plus chaud ou plus froid par accident: de sorte qu'aux pays froids, comme en la

Gothie, en la Tartarie, en la Pologne, ils sont plus chauds de chaleur naturelle que les Arabes ou les peuples de l'Ethiopie; mais que le cerueau d'vn Egyptien, soit plus froid de chaleur naturelle que celuy d'vn Alemant, c'est ce que ie ne croy point non plus que ce que dit Alexandre en ses Problemes, que les vins de l'Ethiopie sont plus froids & plus foibles, pour ceste mesme raison que ceux de la Scythie, veu que l'experience nous apprent au contraire, que les plus forts vins nous sont apportez des pays chauds, & que les regions froides ne produisent que des vins debiles.

Le cerueau, qui est plus esloigné des principes de la chaleur, qui est froid de temperament, & exposé aux qualitez de l'air qui l'enuironne, semble deuoir estre plus froid aux pays froids, & plus chaud au contraire, aux regions moins esloignées du Soleil. Pour preuue de cela, nous voyõs que les catarrhes & les maladies froides du cerueau ont cours, & sont plus frequentes en hyuer, & aux pays froids qu'en esté, & aux pays qui ont dauantage de chaleur. S'il est vray, selon Hippocrate & Galien, que le

veiller & le dormir se font selō les mouuemens de la chaleur naturelle, [1] κατὰ ῥοπὰς τῆς ἐμφύτου θερμασίας, c'est à dire, selon qu'elle se retire du cerueau, ou qu'elle y est portée: puis qu'en hyuer & aux pays froids on dort dauantage qu'en autre saison, & qu'aux païs chauds; c'est vn grand tesmoignage que le cerueau est tousiours plus froid aux païs froids. Les parties froides du corps, comme le cerueau, sont au regard de celles qui ont beaucoup de chaleur, ce que les animaux debiles & froids, en considera-tion des autres, qui sont forts & chauds de temperament. Or les animaux froids comme ceux que l'on nomme φωλεύοντα ζῶα, sont blessez en hiuer par la froideur du dehors, à raison que leur chaleur naturelle est surmontée par la froideur de l'air qui les enuironne, [2] νικᾶται τούτων ὑπὸ τοῦ κατὰ τὸν χειμῶνα κρύους, τὸ ἔμφυτον θερμόν: Le cerueau donc qui est froid & humide est blessé de mesme, & rendu encore plus froid en hyuer, a raison que la debilité de sa chaleur ne peut pas vaincre la violence de la froidure du dehors. C'est ce qui a trompé Alexandre, car comme il a creu ceste maxime d'A-
ristote

1. Com. in Aphor. 1. lib. 2.

2. Galenus in Aphor. 15. lib. 1.

tistote & de Galien generalement veritable, qu'vn Tartare est plus chaud de chaleur naturelle qu'vn More ou vn Abyssin, il a faict vn pareil iugement des vins des pays froids, sans considerer que la terre qui n'a nulle chaleur naturelle, est incapable de receuoir aucun mouuement de chaleur, de l'air froid qui l'enuirōne. La terre aux pays chauds peut bien estre eschauffee de la chaleur du Soleil, mais qu'elle puisse estre refroidie par attraction de chaleur du dedans au dehors, il est impossible, puis que de soy elle n'a point de chaleur. La chaleur des cauernes & des fontaines en hiuer, est pour autres causes que ie ne dis point icy, de peur d'ennuyer le lecteur. Hippocrate dit, que le cerueau perçoit les premiers fruicts de la respiration, puis donc que l'air que l'on respire aux pays froids est plus froid qu'aux pays chauds,, il est à croire que le cerueau y est plus froid aussi. Et ceste doctrine du temperament du cerueau peut suffire pour destruire en fond toutes les propositions phantasques de l'Examen.

Il n'y a rien de plus incertain que la doctrine de la diuersité des esprits re-

cherchée dans les temperamens, veu que les exemples & l'experiēce presque par tout manquent aux coniectures, & ne respondent pas aux pretentions. Quelques-vns, comme Cardan, ont attribué l'inconstance des esprits à la violence des vents, plus grande en certains pays : & neantmoins nous auons des exemples qui monstrent le contraire. La Iaue, qui est vne isle assez renommée vers les Indes Orientales, est le pays du monde le plus battu des vents & de la tempeste de l'air : & toutefois l'on tient qu'il n'y a peuple sous le Ciel plus constant en ses promesses : la France aussi est vne region tellement suiette à la furie des vents & du froid, que le Prouerbe nous en est demeuré, *Hyeme Gallicâ frigidior*; & à la verité les esprits y sont legers; mais auec vne certaine viuacité qui les rend desireux d'executer promptement ce qu'ils entreprennent, & les rend habiles aux arts, aux sciences, aux armes, prompts à tout, & capables de tout. Mais cét honneur leur est deu, comme aux Allemans; d'estre les plus fideles ames de toute la terre. Les Grecs qui habitoient vne region temperée,

n'ont pas laissé d'estre legers & inconstans, au rapport mesme de l'vn des [1] Sages, ἐν πᾶσι δ' ὑμῖν κοῦφος ἔνεστι νόος. 1. *Solon apud Laert.*

Plusieurs qui ont donné le bon esprit & l'habileté de pouuoir estre sçauant, à la bonne temperature des regions ont confessé neantmoins, que cela n'est pas tant à raison du temperament des qualitez, que de la subtilité de l'air & de l'égalité de sa substance. Pour ce suiet, que la ville d'Athenes a esté vn grand marché pour toutes sortes de sciences: mais soit qu'ils attribuënt cela à l'vne ou à l'autre cause, pourquoy auiourd'huy les lettres ont elles perdu leur credit par toute la Grece? L'Examen dit que l'air temperé d'vne moyenne region, conuient pour toutes les facultez de l'ame, & neantmoins il soustient qu'en Espagne, où est le temperament égal, on manque d'imaginatiue, & des sciences qui luy appartiēnent. Aucuns font estat pour auoir bon esprit, d'estre nay en pays sterile, & tel qu'estoit anciennement le terroir Attique, & de present vne bonne partie de l'Espagne. L'on oppose à cela que la fertilité des terres auec plus de raison doit estre cause de la fer-

tilité des esprits : mais que la sterilité des regions est cause d'esueiller les esprits & les inciter à trouuer l'industrie & les moyens de se tirer de la pauureté. La Flandre est vn pays gras & fertile, & l'vn de ceux que blasme l'Autheur de l'Examen, pour estre situé dans les froidures du Septentrion ; & toutefois ceste Prouince a produit des meilleurs esprits de nostre siecle pour toutes sortes de sciences. La France, qui n'a presque rien de sterile & d'inutile en toute son estenduë, & qui est meilleure de tout poinct que les Espagnes, abonde égalément en biens & en bons esprits, à raison qu'ils y sont cultiuez comme la terre. De maniere que l'Academie d'Athenes, selon mesme sa confession, semble auoir esté transferée à Paris, ville capitale du Royaume, non que le Turc s'estant rendu maistre de la Grece, en ayt destruit le temperament; car long temps auparauant la ville d'Athenes éstoit ruinée, & les lettres commençoyent à s'acheminer vers la France. Strabon est tesmoin non suspect de ceste verité : car ayant esté natif de Capadoce, instruit en la Grece, & Romain de conuersation, il

n'auoit point de suiet de fauoriser le party des François, au desaduantage des Grecs ou des Romains. Il dit, que de son temps les plus nobles familles de Rome, au lieu d'aller à Athenes, comme de coustume, pour estre instruits aux bonnes lettres s'acheminoyent à Marseille, ἀντὶ τῆς εἰς Ἀθήνας ἀποδημίας. De mesme sainct Hierosme faict estat de la France, à raison de l'exercice des lettres. Tacite dit que Marseille estoit vn lieu qui tenoit de la gentillesse Grecque, 1 *locus Græca comitate*, & que *Iulius Agricola* y fut enuoyé petit, pour commencer ses estudes. Ie dis cecy en passant afin de faire voir, combien s'est trompé Iulius Maternus, d'auoit inuenté, que c'est comme vne proprieté aux François d'estre stupides. Mais passe, ie veux bien qu'ils ayent esté autrefois lourds d'esprit & d'entendement grossier: Puis que maintenant nous voyons ceste stupidité d'esprit changée en vne habileté inimitable, sans mutation de temperament, cela doit estre vne condamnation contre l'Examen. Considerõs de quel air toutes sortes de sciences, d'arts, de professions sont cultiuées en

1. *In vita Iul. Agric.*

la France, & comme elle excelle en toutes sortes d'ouurages : nous trouuons qu'il n'y a riẽ de comparable dans toutes les autres Prouinces. La Theologie, la Philosophie, les Mathematiques, la Medecine, la Iurisprudence, la Poësie, l'Architecture, la Peinture, l'Orféurerie, y sont exercées & enseignées auec tant d'industrie, que les peuples voisins confessent n'auoir rien de semblable. Pourquoy il me semble que les Chinoys ont grande raison en ce qu'ils disent que le monde n'a que trois yeux, dont ils en possedent deux, & la France le troisiesme: qu'il n'y a en tout le reste que de l'aueuglement. Ceste pretenduë sterilité des regions est donc vne raison sterile, pour prouuer la sterilité des esprits.

Il est certain que les pays qui tirent plus vers l'Orient produisent des esprits plus aigus & plus subtils que les
1. *Herodianus.* autres nations, [1] *Ad Orientem omnes ferè mortales sunt acerrimis ingenijs* : de sorte que la France surpasse en cela l'Angleterre; l'Italie, la France; & la Grece, l'Italie: mais d'en rapporter la cause au temperament seul, comme l'Examen; ou à l'air, comme Panætius; ou au ter-

roir, comme le Sophiste Longinus; ou à l'influence des astres, comme Origene; ou à l'ame du monde, comme Porphyre; ie n'y trouue point de raison soluable, & qui me contente. Ma raison est, que l'experience nous apprent, que tel enfant, qui aura eu le Ciel fauorable en sa naissance, & le temperament du corps, de l'air, & du pays irreprochable, s'il n'est bien instruit, s'il manque d'affection, s'il n'vse de diligence, sera tousiours vn ignorant en despit du ciel & de la terre. Toutes regiõs seront tousiours en vn bon air, & situées en vn bon climat; pourueu que les lettres y soyent en credit, & le trauail recompensé des hommes d'estude. L'on ne trouuera rien qui entretienne mieux les Academies, qui excite dauantage les bons esprits, & qui face plus florir les Republiques: comme au contraire, il n'y a rien qui ruine plustost vn Estat, que le desordre du vice preferé à la vertu, des sciences mesprisées, & des recompenses distribuées au luxe & à la volupté; *Cùm præmia cessarint*, dit Seneque, *tralatum est certamen ad turpia*. Pour ceste occasion, les lettres depuis long temps

ſont en credit en France plus qu'en la Grece, où les armes & la Barbarie ſont eſgalement en honneur.

Les premieres ſciences comme les premieres colonies, nous ſont venuës de l'Orient, où le premier homme a eu les ſciences infuſes, & non du merite de ſon temperament ; & me ſemble que ſans raiſon l'on en donne l'inuention aux Egyptiens, veu qu'ils les ont appriſes des Chaldeens, lors principalement de leur demeure en Egypte. Ils ont inſtruit non ſeulemẽt les Egyptiens, mais auſſi les autres peuples, ſelon qu'ils ont eſtendu leurs colonies par toute la terre, comme pour marque de cela l'on recognoiſt encore en chaque langue des veſtiges de la lãgue Hebraïque. Les Grecs confeſſent dans la vanité de leurs fables que Cadmus leur apporta de la Phœnicie l'vſage & l'inuention des lettres. Les ſciences donc ont commencé à florir vers la Phœnicie, en la Syrie, en la Paleſtine, puis en Egypte & en Perſe. Et comme il y a vne ruine fatale des Eſtats & des Republiques : Apres la cheute des premiers Royaumes de l'Orient, les Grecs ont commencé à faire profit de la

perte de leurs voisins,& prendre possession de leurs sciẽces. Ainsi selon les loix de la mesme reuolution ; la pompe & la magnificence de la Grece & de la ville d'Athenes, a esté transferée à Rome & en Italie, puis en France, en Alemagne, en Espagne, en Flandre, peuples anciennement qui ne monstroyent que de la rudesse, auant que la conuersation des Romains leur eust ouuert le chemin à la ciuilité.

Nous auons en ces derniers temps deux Prouinces, où semble florir plus qu'en autres lieux l'honneur & le credit des lettres, à sçauoir la France & l'Italie. La France a esclaté par tout, & a surpassé mesme l'Italie, pour ce qui est de l'instruction, combien qu'elle luy cede pour le regard du tẽperament. Il ne faut point que l'Autheur de l'Examen vante icy son pays : car pour l'instruction l'Espagne n'est point comparable à la France, ny d'assiete à l'Italie. Vitruue est de cét aduis, que la situation de l'Italie est la meilleure de toutes pour la fertilité des esprits, & Pline, qui tient que Rome a plus produit d'hommes excellens en toutes sortes de loüanges que tout le re-

ste de la terre. *Plures vna gens in quocumque genere laudis eximios tulit, quàm cæterę terræ.* Adioustons à cela ce que nous auons dit cy-deuãt des Espagnols, qu'ils apprennent mal, quoy qu'ils ayent bon esprit: c'est vne grãde preuue que la temperature des climats n'est pas le poinct où l'on doit plus s'arrester pour la cognoissance de la difference des esprits.

S'il falloit rapporter aux diuerses qualitez des regions : & distribuer les sciences, comme veut l'Examen, selon l'air & le temperament des Prouinces; chaque natiõ ne seroit propre qu'à certaines sciences, de l'imaginatiue, de l'entendement ou de la memoire : car ie me tiens tousiours aux termes de sa routine, ce que nous obseruons estre faux, veu que en France, en Espagne, en Italie, il n'y a ville presque qui ne s'adonne à quelque diuers genre d'estude, combien qu'elles soyent toutes sous vn mesme climat & en mesme region. Les Milanois s'estudient à la Iurisprudence: les Calabrois, à la lãgue Grecque: les Mantoüans, à l'Hebraïque : les habitans de Verone, aux lettres humaines : ceux de Bologne, aux Mathematiques : les Pa-

doüans, à la Medecine: à Pauie, ils sont Sophistes: à Florence ils ayment la Philosophie naturelle: à Vincence, la morale: les Venitiens se plaisent à la Musique: les Sienois, à la Dialectique: à Perouse, au droit Canon. Nous n'aurions iamais faict, si nous voulions rapporter la cause de telle varieté, à l'air diuers, & aux temperamens differents de toutes ces villes. I'en laisse l'essay aux meilleures ceruelles d'Espagne.

Pour ce qui regarde les mœurs, quelqu'vn de ce temps en son liure intitulé, le Paradoxe, imbu encore de ceste Philosophie d'Espagne, a osé dire, que cela est ordinaire aux hommes blancs de visages d'estre lasches & peu courageux, où il semble vouloir taxer les François, ausquels mesme selon l'Examen, & au rapport des anciens autheurs, la blancheur est comme vne couleur naturelle. Petronius Arbiter dit que leurs visages sont blancs, comme s'ils estoyent fardez auec de la Ceruse. *Incretatas Gallorum facies.* Les François, dit Ammianus Marcellinus, sont presque tous grands de stature, & blancs de visage, *Celsioris staturæ & candidi penè Galli sunt*

omnes: iusques là que quelques-vns, mal toutefois, ont creu que ce nom, *Galli*, leur auoit esté donné à raison de leur grande blancheur, parce que γάλα signifie laict, en langage Grec. Et neantmoins la France porte les meilleurs hommes & les plus vaillans de toute l'Europe. Charles V. Empereur & Roy d'Espagne leur donnoit ceste loüange, pour en auoir veu les effects en plusieurs rencontres.

Les Anglois & les Espagnols ont experimenté quels ils sont en ces derniers mouuemens de l'isle de Rey & de Casal. C'est vne histoire admirable de la valeur des François, qui merite d'estre declarée à la posterité. De tout temps ils ont rendu tant de preuues de leur courage inuincible, que c'est vn suiet de croire, puis qu'ils sont blancs naturellemẽt, que la blãcheur est vne marque de vertu, plustost que la couleur basanée d'Espagne & de Portugal. Alexandre en ses Problemes dit que les Ethiopiens sont timides, lasches, & de couleur noire, & les Scythes, qui habitent vne region froide, blancs & courageux, λευκοὶ καὶ θυμικοί, où il apporte mesme l'exem-

ple des François, lesquels, dit-il, ont la chaleur amassée autour du cœur, comme monstre la couleur blanche de leur visage, ὡς δηλοῖ λευκὸν τοῦ χρώματος. Mais que pourroit respondre à cecy l'Autheur de l'Examen, que les deux plus vaillans hommes qui ont esté iamais, Alexandre & Iules Cesar ont esté blancs de visage, si nous croyons Plutarque & Suetone. Pour moy ie fais tant d'estat de la blancheur des François, que si vn Espagnol m'auoit prié de luy lauer sa basane, i'essayerois de luy donner vne couche de ceste couleur de la vertu.

Quel temperament conuient mieux pour les bonnes mœurs, le chaud, ou le sec.

CHAP. XL.



OVS auons monstré cy-deuant, que les mœurs ne sont point sous la conduite du temperament; & neantmoins

parce que les quatre premieres qualitez semblent auoir quelque force pour le mouuement des appetits, & pour estre suiuis plustost que les loix & les commandemens de la raison; icy encore ie reprendray ce mesme suiet, & l'examineray comme en passant, attiré à cela & contraint par le mauuais ordre de l'Examen.

Les hommes, dit-il, qui ont bonne imaginatiue, sont preiudiciables à la Republique, parce que la chaleur les
1. rend enclins à plusieurs vices. [1] *Estos sue*
Esp. pag. 324. fr l 191. *len ser muy preiudiciales à la Republica, porque el calor los inclina à muchos vicios.* Cela merite d'estre consideré vne autre
2. fois. Il a dit ailleurs, [2] que les hommes
Ch 6. Esp. 45. fr 54. b. d'entendement & de grand sçauoir ne valent rien pour les affaires du monde. Si ces deux propositiõs sont veritables, que pouuons nous conclure, sinon, qu'il est impossible qu'vn Estat soit biẽ gouuerné que par des hommes ignorans, ou qui ont la memoire bonne seulement, mais l'entendement foible, & l'imaginatiue defectueuse? La prudence est la Royne des affaires du monde, & la plus necessaire vertu pour la conduite des

Republiques. Puis donc que la prudence, selon l'Examen, est en partie en l'entendement, en partie en l'imaginatiue, il ne faut point de prudēce pour le gouuernement des Estats ; si les hommes d'entendement & de bonne imaginatiue, comme il dit, sont preiudiciables aux Republiques, ou n'entendent rien aux affaires du monde.

Si l'imaginatiue consiste en vn temperament chaud & humide du cerueau, il a tort, pour ce qui est des mœurs, de blasmer ceste faculté, veu que ces deux qualitez sont le temperament de la vie. Le cerueau est chaud & humide, mais plus humide que chaud de temperament. S'il arriue neantmoins qu'il soit plus chaud qu'humide, sans excez de chaleur, & que le reste du corps soit temperé à proportion ; Ces qualitez là ne peuuent pas dereigler autrement les appetits, ny donner de l'inclination au vice. mais si l'imaginatiue depend du temperament chaud & sec, comme il semble que ce soit l'aduis de l'Examen, veu ce qu'il dit ailleurs que l'imaginatiue est contraire à la memoire, laquelle il descrit humide de temperament ; il y

à quelque ſuiet de blaſmer l'imaginatiue, pour les mauuaiſes inclinations: mais plus à cauſe de la ſechereſſe que de la chaleur. La raiſon eſt que le ſec donne de la pointe & aguiſe les autres qualitez, & qu'il eſt contraire à l'humide, qui eſt le fondement de la vie, & le temperament du cerueau. Auſſi voyons nous qu'Hippocrate condamne touſiours le temperament ſec, comme ennemy des bonnes mœurs & de la vertu. Ceux, dit-il, qui ſont de couleur rouſſe, qui ont le nez long & agu, & les yeux petits, ſont enclins à mal faire, 1 ὁκόσοι πυῤῥὸν ὀξύῤῥινες, ὀφθαλμοὶ σμικροὶ πονηροί. Or toutes ces marques ſont ſignes de temperament ſec; il eſt donc pire pour les mœurs que la chaleur. Conſiderons de plus prés ceſte Philoſophie d'Hippocrate, & la confirmons par luy meſme & par Galien ſon plus fidele interprete, pour retourner apres à noſtre Examen.

1. Sect. 5. lib. 2. Epidem.

C'eſt vne reigle en la Medecine, que les intemperies doiuent eſtre corrigées par qualitez contraires, & les temperamens loüables conſeruez par les ſemblables: & ſur ceſte baſe eſt fondé preſque tout ce que l'on ordonne du regime

pour

pour les sains & pour les malades. Puis donc qu'Hippocrate, qui a esté des premiers autheurs de ceste doctrine, dit que les hommes rousseaux ont besoin d'vne maniere de viure qui humecte, parce qu'ils sont secs de temperament, [1] τοιαῦτα γὰρ τὰ σώματα ξηρά; il veut enseigner par là que la couleur rousse est causée d'abondance d'humeur bilieuse, qui represente l'element du feu en la compositiõ de l'homme. Il ne se plaint point de la chaleur, pour ce qui est des mœurs & de la santé, mais du sec seulement, parce que l'excez en est plus contraire à la nature.

1 Lib. de salubri diæta.

Pour le regard du nés long & pointu, qui est vn signe d'esprit pointu aussi & subtil, en matiere de raillerie, comme les Poëtes souuent font mention de cela; Galien en donne la cause à la qualité du cerueau, & croit qu'ils sont secs de temperament, [2] εὔλογον ὑγροὺς νομίζειν τοὺς σιμοὺς ἅπαντας, ξηροὺς δὲ τοὺς γρυπούς. Les petits yeux denotent aussi la mesme intemperie du cerueau: de sorte que ceste Philosophie restera veritable, selon l'Examen, que tout homme qui aura bon jugemẽt & bon entendement, doit

2. Lib. 2. de temperam.

estre enclin à mal faire, parce qu'il a le cerueau sec de temperament.

C'est vn grand abus de s'arrester à tout cela: car outre ce, que c'est vne notable absurdité, dit Galien, de vouloir du temperament d'vne seule partie, qui est le cerueau, tirer tout le reste du corps en consequence ; ἄτοπον ἐξ ἑνὸς μορίου φύσεως ὑπὲρ πάντων ἀποφαίνεσθαι. Les mœurs ne sont pas sous le regime du temperament, mais seulement, quelques inclinations au vice ou à la vertu, sans necessité. Comme donc vn mauuais naturel ~~ne~~ peut estre dompté par la raison, & il ne suffit pas d'estre mal né, pour estre meschant ; de mesme, vne bonne nature seule, n'est pas assez, dit Eustratius, pour la perfection de la vertu, πρὸς τὸ κατ' ἀρετὴν τέλειον ; car il est besoin outre cela d'accoustumer la volonté par estude, par affection, par exercice, afin que les habitudes des vertus se facent place dans nos ames. L'inclination naturelle est comme la force du corps: car comme vn hõme fort, ayant l'œil pour sa conduite, rencontre bien à faire ce qu'il pretend ; mais estant priué de la veuë ne fait rien qu'inutilement

mal à propos : ainsi le bon naturel au regard des vertus ; car s'il est esclairé de l'entendement & de la raison, qui sont les yeux de l'ame, qui adressent le coup comme il faut, il est capable de bonnes actions : mais la conduite de ceste veuë s'acquiert par vne longue experience. Si l'œil luy manque, le coup, le mouuement, la violence de l'inclination, n'est qu'aueuglement, & la rencontre que meschanceté. La raison conduit les bonnes inclinations, & corrige les mauuaises, si elle n'est domptée par la tyrannie brutale des appetits, qui domine souuent nos affections par aueuglement & faute de resistance.

Quand il seroit possible, que quelqu'vn qui seroit rousseau eust le cerueau chaud & sec ; on ne pourroit pas dire auec raison qu'il fust rufian de necessité, (combien que ces deux noms se rapportent par l'affinité du vice auec la marque du temperament) parce que le mesme, de naturelle constitution, sera peut-estre, froid & impuissant des parties qui seruent à commettre le vice. Nous voyons souuent des hommes de mesme poil, de mesme complexion &

& temperament, estre portez naturellement à diuerses affections, les vns à la vertu, les autres, au luxe, à vne sotte prodigalité, ou à vne vilaine auarice. L'Examen pourroit-il rendre raison de ces inclinations ou affections contraires, par vne mesme cause? Si le temperament chaud & sec est contraire aux bonnes mœurs, pourquoy les hommes gras qui sont humides, sont-ils grossiers d'esprit, & meschans pour ce qui est de l'ame, selon Hippocrate, κακοὶ τὴν ψυχὴν, καὶ τὰς τέχνας παχέες. Pourquoy tant de femmes de mauuaise vie, veu qu'elles sont, la plusspart, froides & humides de temperament? pourquoy dit-on que les Eunuques ne valent rien, puis que leur defaut les rend froids & humides & proches du naturel de la femme? il y a tant de difficulté en ceste opinion des mœurs sous le temperament, quand on luy donne le tout, qu'il vaut mieux la quitter pour prendre party ailleurs, que de s'y obstiner mal à propos. Elle est aucunemẽt palpable & specieuse entre le vulgaire; mais elle a eu si peu de cours entre les Sages, que ce que nous a laissé Galien sur ce suiet a esté con-

damné par eux, & reietté comme vne mauuaise doctrine.

Tenons pour constant, que chaque regiõ est capable de tous temperamens, & chaque temperament de toutes sortes de conditions, d'inclinations, de naturels, pour les mœurs, & pour les esprits. La region glacée de la Scythie. & les pays brulez de l'Afrique, peuuent porter des hommes sçauans, vaillans, vertueux, de mesme que la Grece, la France, l'Espagne, l'Italie: au moyen que les Escholes y soyent establies, l'instru-ction bien ordõnée, & les exercices des enfans bien reglez. Nourriture passe nature. Ie sçay bien que certains temperamens sont volontiers suiuis d'inclinations à bien ou à mal: mais ce qui est du mal, comme i'ay dit, peut estre destourné ou corrigé par la raison aydée de la discipline, de la conuersation, de la nourriture: comme les meilleures natures, au contraire, peuuent estre corrompuës par mauuaises compagnies. τὰ ἤθη καλὰ φθείρουσιν ὁμιλίαι κακαί.

En quoy differe l'homme d'auec la femme. Si vne femme peut estre changée en homme, & vn homme en vne femme.

CHAP. XLI.

NOSTRE Examinateur, qui fait gloire d'auoir trouué la raison de la diuersité des esprits, apres auoir logé les sciences dans les facultez & les facultez auec les mœurs dans les temperamens; promet pour obliger les Republiques, de leur faire vn presẽt, qui est vn moyen de faire des enfans, beaux, bien nez, & bien temperez, pour estre capables de vertu, de science, & de prudence. Afin de paruenir à cela, il resout de deduire quatre poincts, dont le premier est, le moyẽ de cognoistre le naturel de l'homme & de la femme, pour les alliances, lesquelles estant faictes auec raison, on ne peut produire que des enfans bien accomplis. Le second, est vne instru-

ction aux peres pour pouuoir faire des fils, plustost que des filles. Le troisiesme, ce qu'il faut obseruer pour les engendrer sages. Le dernier, est de leur nourriture.

Pour ce qui regarde le premier poinct, quand il descrit la constitution naturelle, & le temperament de la femme, il pose pour fondement ceste vieille opiniõ, qu'elle ne differe d'auec l'homme que de situation des parties de la generation: attendu que les mesmes que l'homme porte au dehors: sont aussi en la femme, mais cachées & retenuës au dedans: de sorte que si nature estant sur le train de former vn fils au ventre de la mere, chãgeoit de dessein à my-chemin de son action, & vouloit faire vne fille, elle n'auroit autre affaire qu'à retenir au dedans ce qu'elle auroit commencé de pousser en dehors: comme, au contraire, pour faire vn fils d'vne fille commencée, pousser dehors ce qu'elle auroit retenu en dedans, iusques là & de premier coup. Il adiouste, pour fortifier son opinion, que l'on a veu plusieurs femmes deuenuës hommes par le moyen d'vn tel changement de parties: & ainsi il

s'exerce sur ceste Philosophie imaginaire.

C'est vn malheur à cét Autheur, que tous ces principes se trouuent faux, & que les bons esprits qui ont pris la peine de lire son liure, ont tous iugé qu'il manque de iugement contre les priuileges de son pays, où doit estre logé, comme il dit, le bon air des sciences & de l'entendement. Icy neantmoins il merite aucunemẽt d'estre excusé, parce qu'il a pour plege, l'authorité de Galien, qui est si forte, qu'elle pourroit couurir toutes sortes de fautes: mais puisque Galien a esté iustemẽt refuté par les doctes Medecins de ce temps, il est en tort d'auoir remis en jeu ceste opinion, & de l'auoir rappellée de son bannissement.

1. *Hæc Latino sermone quia minus inhoneste.*

Nulla inter vterum & scrotum, nulla inter virgam siue mentulam & ceruicem vteri, nulla inter viri & mulieris vasa seminaria affinitas intercedit, ceu situs, ceu figuræ ratio sit, ceu modi quo in testes inseruntur. Les femmes n'ont ny prostates, ny parastates, ny epidydimes, parties neantmoins qui sont necessaires en l'homme pour la generation. *Testes in muliere sunt minores & frigidiore quàm in*

viro & humidiore temperamento; & spermatica vasa, quæ vtrinque vnum in testes feruntur, in viris integra, in mulieribus bifariam diuisa vtrinque sunt, vt portio feratur vna in testem, in fundum vteri altera. C'est donc vn abus de dire qu'il n'y a difference entre l'homme & la femme, que de situation de certaines parties. Ie ne m'arresteray point dauantage sur ceste matiere, parce que i'en ay traicté [1] ailleurs amplement, & de propos deliberé.

1. Au liure des principes de la generatiõ

Puisque la nature, dit-il, a fait semblables les parties de l'homme & de la femme, elle peut aisément d'vne femme faire vn homme, en poussant seulement en dehors ce qu'elle auroit retenu en dedans, lors de la generation. En tout cela il abuse de son loisir, & de la patience des doctes, & de l'ignorance du vulgaire. Les parties de l'homme & de la femme ne se ressemblent point, comme il dit: & la mutation de sexe, tant dedans que dehors la matrice, est du tout impossible à la nature. Ie voudrois bien sçauoir qui luy a dit qu'vn tel changement puisse estre faict dans la matrice; & que la nature soit si peu constante en

ses desseins, que de changer d'intention à my-chemin, & de faire vne fille au troisiesme mois de la grossesse de l'enfant qu'elle auroit formé masle iusques là, depuis le commencement de la conformatiõ des parties. S'il me peut prouuer que cela soit par quelque bonne raison, ie luy signeray presentement la nullité de toutes les miẽnes. Il semble, dit-il, que cela soit difficile à prouuer : il se trompe : car il n'est pas difficile seulement, mais impossible. Tout ce qui se faict dãs la matrice lors de la generation de l'enfant est tellement caché & cacheté du seau de la nature, qu'il n'est point loisible d'en discourir, sinon auec grandes raisons & coniectures de si long temps approuuées par experiẽce, qu'elles semblent necessairement veritables.

Esto paresce que es dificultoso prouarlo. *Ch. 15. pag. 288 b. Esp. frãc. 169. b.*

L'on recognoist, dit-il, ceux qui auront esté changez ainsi dans le ventre de la mere, en ce qu'apres estre nez ils monstrent certains mouuemens, qui ne sont propres ny conuenables aux hommes, & ont la voix delicate comme les femmes, iusques à estre enclins au miserable peché de Sodomie[1].

1. *1 en el peccato nefando.* Voila vne réuerie

estrange d'vne folle imaginatiue. Hippocrate, [2] qui a descouuert mieux que tous autres Medecins & Philosophes, les mysteres de nostre generation, dit que la difference, selon le sexe, depend de la victoire de l'vne des deux semences, à sçauoir de l'homme, ou de la femme; & lors de la generation, quand le principe de la femme est masle, c'est à dire, fort & vigoureux; & celuy de l'hõme, au contraire, est lasche & debile, & tient plus du temperament de la femme, & demeure victorieux neantmoins de celuy de la femme, pour ce qui est de la conformation; que les enfans qui naissent d'vn tel meslange sont Androgynes, c'est à dire, masles effeminez, & qui retiẽnent les conditiõs de la fẽme. Mais l'Autheur de l'Examen, qui ne croit que ce qui rapporte à ses maximes, sans auoir égard à Hippocrate, ny à aucũ autre, ny à la verité, croit que cela prouiẽt de mutatiõ de sexe dans la matrice: comme s'il estoit necessaire aux hõmes, pour tenir quelque chose du naturel des femmes, d'auoir esté femmes premierement. Mais à quel propos vouloir rapporter la Sodomie à vn certain temperament parti-

Ex. Ch. 5. p. 288. Esp.

2. Lib. 1. de diata.

culier, & rechercher dans la nature la raiſon de ce peché, qui eſt contre nature. Ie ſçay qu'Ariſtote en ſes problemes dit quelque choſe qui rapporte à ceſte opinion. Mais il eſt icy queſtiõ de changement de ſexe, dont Ariſtote ne faict aucune mention en ce lieu là.

Il adiouſte, que depuis peu d'années vne femme en Eſpagne a eſté changée en homme, & que nous en auons meſmes pluſieurs autres teſmoignages de l'antiquité; pourquoy il dit, qu'il n'eſt pas beſoin d'en douter, parce que ce ſeroit diſputer contre l'experience. Tout ce propos eſt aucunement veritable: car les exemples que l'on produit ſur ce ſuiet, fondez comme ils ſont ſur l'authorité d'hommes dignes de foy, doiuent paſſer comme de bon aloy: mais faute d'auoir eſté pris de bonne main, & compris comme il faut, ils ont trompé pluſieurs beaux eſprits, entre autres Iulius 1 Alexandrinus, des œuures duquel a eſté tiré ce texte de l'Examen. Pour le contentement du lecteur, ie rapporteray pluſieurs autres exemples de ceſte pretenduë mutation de ſexe, en intention de demonſtrer en ſuite,

1. Iulius Alexãdrinus cap.14. lib. 2. ſalubriũ.

que le tout doit estre entendu autrement, qu'il n'est icy proposé par nostre Espagnol.

Toutes les histoires que l'on rapporte tant de l'antiquité que des derniers temps, pour faire foy de ceste mutation de sexe pretenduë, ne font rien pour la verité de la chose, mais bien pour en prouuer seulement quelque apparence: car ce que l'on dit de certaines femmes changées en hommes, & que quelques hommes sont deuenus femmes, doit estre rapporté ou au Clitoris, ou à vne expulsiõ des parties masles, qui estoyent cachées auparauant, ou à ce que l'vn & l'autre sexe se sont rencontrez en mesmes personnes, contre le cours ordinaire de la nature.

A l'entrée de la partie secrette de la femme, *Carnosa quædam particula reperitur, quæ quodammodo virili pudendo similis est.* Les Medecins Grecs la nommoyent Clitoris, d'où le verbe Grec κλιτοείζειν. Les derniers Anatomistes ont ignoré ceste partie, auant Gabriel Falope, celebre Medecin d'Italie, lequel tout le premier en a faict vne curieuse description, en ses obseruatiõs anatomiques. Quel- *Du Clitoris.*

ques-vns l'ont nommée, *dulcedinem Veneris*, parceque *attritu titillationem parit & voluptatem dum Venus exercetur.* Et celà est naturel à toutes les femmes. Mais ce qui est à noter, est que rarement & contre l'ordinaire ceste partie a esté veuë en quelques femmes, grande outre nature, iusques à paroistre de la grandeur du petit doigt, & s'estendre comme la partie de l'homme, *Vnde etiam virorum more coeundi desiderium.* Platerus dit en auoir veu vne de longueur & de grosseur, *vt collum anserinum.*

Quand donc ceste augmentation de Clitoris est suruenuë à quelques filles ou femmes ; à sçauoir lors que leur sang a commencé à s'eschauffer, & dans les premieres chaleurs de leur jeune âge, elles ont peu auoir opinion que ceste partie semblable à celle d'vn homme, leur estoit comme vn changement de sexe & de nature ; deuenuës hommes, de femmes qu'elles estoyent auparauant : iusques là que quelques-vnes, *etiam cum aliis fœminis venerunt in amplexus*, comme l'on dit de Sapho, qu'elle abusoit ainsi de ses seruantes.

Il n'y a pas bien long temps que le

bruit courut d'vne fille deuenuë homme en vn village non beaucoup éloigné de la ville de Rouën. I'en rapporteray l'histoire, comme ie l'ay apprise de personnes dignes de foy. Ceste jeune fille sur le poinct que le sein commẽça à luy grossir, se sentit auoir plus de chaleur & de gayeté que de coustume, *& ex illius pudendo prominuit veluti membrum virile, vnde ad Venerem, & rem cum mulieribus habendam excitata est. Frustrà hunc vomerem sibi datum credidit à natura, nisi fundum aliquem susciperet exercendum.* De sorte qu'elle voulut changer d'habillement comme elle croyoit auoir changé de nature, & eut en l'opinion de se marier: mais apres le bruit espandu dans le pays d'vn changement si estrange; la Iustice voulut en auoir la cognoissance, où la fille ayant esté oüye, & sur le tout les Medecins consultez, elle fut renuoyée sans jugement.

Vn pareil accident suruint il y a enuiron trente-cinq ans à vne seruante de Paris, laquelle par ce moyen abusoit, non seulement des filles qui seruoyent auec elle, & d'autres de pareille condition, mais aussi de femmes de qualité.

Le faict ayant esté descouuert, elle fut menée en Iustice, où les Medecins appellez, entre autres Marescot & Riolan, tres-celebres personnages, ne trouuerent rien en elle outre l'ordinaire des autres femmes, sinon la grandeur du Clitoris. Elle fut renuoyée aussi sans condamnation, *propter criminis nouitatem.* Plusieurs semblables histoires peuuent estre leuës dans les obseruations de Skenkius, & dans Riolan 1 en ses liures de l'Anatomie.

1. *Io. Riolanus. F.*

C'est au lecteur de juger si ceste partie, pour estre montée en vne grandeur outre nature, doit estre dicte mutation de sexe. Puis que nonobstant cela, les femmes demeurẽt femmes il n'y a point de changemẽt. Puis qu'elles n'ont point les parties de l'homme, elles ne sont point hommes.

De la virilité cachée lors de la generatiõ.

Outre la consideration du Clitoris, l'on a esté trompé encore en quelques-vns: lesquels on a creu estre filles, qui ne l'estoyent toutefois qu'en apparence. C'est que lors de la generation ou conformation des enfans dans la matrice, les parties masles sont retenuës en dedans quelquefois; de maniere que les fils,

fils, par ce moyen demeurent sembla-bles aux filles: mais lors qu'ils sont par-uenus en l'âge de chaleur, & au temps que les filles ont coustume de se marier, soit par la chaleur & la vertu des esprits, & de la semēce, & de l'amour, qui com-mence lors à émouuoir tout l'interieur; soit par l'effort des maris, qui rompent les membranes & tous autres empesche-mens, les parties cachées sortent, & la virilité se declare. Alors donc il n'y a point de parties nouuellemēt formées, mais seulement cela sort hors, & est mis en euidence, que nature auoit retenu en dedans iusques là, & n'auoit point esté veu, *Sexus potius detegitur quàm mutatur*, dit Hieron. 1 Montuus. Ce qui monstre dauantage la verité de cela, est que tels accidens n'arriuent gueres qu'enuiron l'âge de quatorze ou quinze ans, apres de grandes douleurs. Or il est impossi-ble que cela soit vne expulsion de la ma-trice, comme croit l'Autheur de l'Exa-men, veu ce que nous auons dit cy de-uant, & ce que nous discourrons encore cy apres. Mais venons aux exemples.

Cap. 6. lib. 1. Theor.

Albert le grand faict mention d'vn ieune homme, qui auoit naturellement

Cap. 3. tract. 2. lib. 18. de animal.

les parties cachées en dedans, de telle sorte que le bas des deux testicules joints ensemble representoit comme les labies de la partie de la femme, & au milieu l'on voyoit *veluti fissuram*, vne maniere de fente fermée d'vne pellicule. Or l'opinion estant qu'il estoit fille, pour la rendre habile à la compagnie de l'homme, l'on fit vne incision en ceste partie, apres laquelle sortirent la verge & les testicules. Il prit femme en suite de cela, de laquelle il eut plusieurs enfans.

1. Chap.7.du liure 25. Ambroise Paré dit [1] auoir veu vn jeune homme, nommé Germain Marie, lequel iusques au quinziesme an de son âge auoit esté tenu pour fille, attendu qu'il ne monstroit aucun acte de virilité, & mesme qu'il se tenoit auec les filles en habillement de femme. Or ayant attaint l'âge, cõme il estoit aux champs à la poursuite des pourceaux qu'il auoit en garde, apres auoir sauté vn fossé, ses parties, verge, & testicules vindrent à se deuelopper, & apres les membranes rompuës sortir du tout en dehors, mais auec douleur. Elle retourna donc en la maison de sa mere, disant que ses en-

trailles luy estoyent sorties du ventre. Les Medecins & Chirurgiens qui furent consultez sur cét accident, iugerent qu'elle estoit vrayement homme, & non fille, comme l'opinion en auoit tousiours esté, & comme elle en faisoit les actions. Il deuint barbu apres, & au lieu d'estre appellé Marie comme deuant, on luy donna le nom de Germain.

Licinius Mutianus, au recit de Pline, 1 disoit auoir veu en la ville d'Argos vne fille nommée Arescusa, laquelle deuint homme barbu, peu de temps apres auoir esté mariée. *Nupsisse, mox barbam & virilitatem prouenisse, vxorémque duxisse.*

1. *Cap. 4. lib. 7. natur. hist. citat Gellius cap. 4. lib. 4. noct. attic.*

Nous lisons le mesme de Cæneus, dans les Poëtes: mais tous ces exemples ne font rien pour l'Examen: veu qu'il n'y a rien en tout cela, qu'vne sortie des parties masles; lesquelles auant l'âge de chaleur n'auoiẽt peu estre poussées hors par la nature. *Virilitatis expulsio, quæ latebat priùs.*

Cardan dit cela 2 doctement en ceste maniere. Ce que l'on dit de certaines filles changées en hommes, n'est point

2. *Cap. 4. lib. 8 de rerum variet.*

fable, veu ce tesmoignage de Pline. I'ay veu en Affrique Lucius Cossutius, changé en homme le jour de ses nopces: mais qui est plus, il n'y a rien en cela d'esmerueillable, si l'on veut bien comprendre la verité de la chose. Car ce poinct que l'on tient sans difficulté, selon l'opinion des hommes, est du tout impossible à la nature. Il se trouue des enfans masles, qui ont naturellement leurs parties genitales retirées en dedans, & retenuës là par vne membrane, *velut sinu quodam*, en laquelle est vne petite ouuerture: pourquoy ceux qui ne les ont pas touchez croyent qu'elles sont filles. Or à quelques-vnes au commencement de leur ieune âge, ceste partie masle, quoy que cachée d'elle mesme, venant à se dresser & se roidir par la fraction de la membrane, sort du lieu où elle estoit retenuë. A plusieurs autres cela se faict lors qu'estant mariées comme filles, le mary qui propose auoir affaire auec sa femme, fait effort à la membrane, la rompt, & la partie masle qui s'est dressée par chatoüillement, paroist & se monstre alors par vn tres-grand miracle, & toutefois sans miracle. C'est

plus de naistre sans aucune ouuerture au siege, & quelques-vns neantmoins sont tels naturellement, & sans miracle: mais le temps fait apres ce que nature n'a peu faire. Passons au troisiesme poinct, qui est le meslange des deux sexes.

Des Hermaphrodites. L'apparence du changement de femmes en hommes, peut estre rapportée aux deux causes dont i'ay parlé cy deuant, qui sont le Clitoris, & la sortie des parties masles. Mais quand il est question de rendre raison au contraire, de ce que quelques hommes ont esté veus changez en femmes, c'est vn accident, qui ne peut estre referé qu'au meslange des deux sexes, lequel a esté recognu en certaines personnes, nommees pour ceste occasion, Androgynes, ou Hermaphrodites. Ceux-cy donc, combien qu'ils ayent naturellement l'vn & l'autre sexe, peuuent mõstrer, selon leurs âges des marques plus fortes de l'vn ou de l'autre. De sorte que tel qui en ses premiers ans aura esté estimé plus masle que femelle en ses parties pourra lors de sa jeunesse, peut-estre à raison d'vne plus grande abondance de sang crud &

mal digeré, changer d'ordinaire, auoir de tout poinct plus grande apparence de femme, & plus d'inclination à toutes les actions de la femme : dont l'opinion en suite, que d'hommes elles sont deuenues femmes, & cela peut arriuer successiuement, comme Virgile dit de Cæneus. *Rursus & in veterem fato reuoluta figuram*. Le mesme aduint à Tiresias, car d'homme il deuint femme premierement, puis il retourna à sa premiere nature. Or qu'il y ayt des Hermaphrodites, c'est chose tellement notoire que les doutes au contraire, semblent n'estre pas raisonnables. I'en rapporteray neantmoins quelques exemples, comme des deux autres.

L'on croit que le Philosophe Empedocles a eu l'vn & l'autre sexe, à raison qu'il semble tesmoigner cela 1 de luy-mesme. ἐγώ γενόμην κȣρη τε κόρος τέ.

La nature, dit Pline, 2 produit des hommes, qui ont l'vn & l'autre sexe, que nous appellons Hermaphrodites, nommez anciennement Androgynes, & tenus pour prodiges & de mauuais augure, *Olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc verò in delicijs*.

1. *Apud Laertium in Empedocle & Philostrat. cap. 1. lib. 1. vita Apollon.*

2. *Cap. 3. lib. 7. natur.*

Quelques-vns ont voulu dire, 3 de Fauorinus Philosophe ancien, natif de Marseille, qu'il estoit *natura duplicis*, Androgyne.

I'ay veu, dit Hali 4 Rhodohan Medecin Arabe, vn homme qui auoit la verge, & les testicules, & les parties de la femme ensemble. *Veretrum, & testiculos, & vuluam mulieris simul.*

Montuus dit 5 auoir cognu vn Hermaphrodite, lequel on croyoit estre femme, car estant mariée elle a eu plusieurs enfans de son mary, & neantmoins elle auoit engrossy plusieurs seruantes.

Cardan 6 tesmoigne auoir veu vn Cheual Hermaphrodite. Tout cela me faict douter si ce que dit Riolan 7 sage & sçauant Medecin, est veritable, que ce que les fẽmes Hermaphrodites font les actes de l'vn & de l'autre sexe, est à raison du Clitoris: car si elles ont faict & on leur a faict des enfans, comme il y en a des exemples, il semble que ceste reigle ne peut pas estre generale. Le Clitoris n'est point accompagné de testicules, & n'a point d'ouuerture pour l'eiection de la semence: vne femme donc

hist. leg. Gellius c. 4. lib. 9.

3. *Apud Cælium Rhodig. cap. 12. lib. 14. lect. antiq.*

4. *Apud* Skeuk. *lib. 4. obseru.*

5. Skenkius *ibid.*

6. *Cap. 37. lib. 7. de rerũ var.*

7. *Io. Riol. fil.*

par le moyen de ceste partie est incapable de faire des enfans à vne autre femme. Mais reuenons à nostre premier propos.

Quand la faculté generatiue forme l'enfant dans la matrice, des principes du pere & de la mere, elle commence ensemble toutes les parties, selon [1] Hippocrate, διακρίνεται τὰ μέλεα ἅμα πάντα: & les premiers lineamens de toutes celles que l'on nomme spermatiques, sont ébauchez dans les sept premiers iours; de sorte que depuis ce temps là iusques au quarante cinquiesme ou cinquantiesme iour au plus tard, elle ne s'employe qu'à parfaire ce qu'elle a commencé; & n'est pas en son pouuoir, notamment lors qu'elle approche du quarantiesme iour, de rien changer de ce qu'elle a commencé desdites parties, pour l'vn ou pour l'autre sexe. Tant s'en faut qu'elle soit capable de faire d'vn fils vne fille sur le deuxiesme moys de la grossesse, comme nous veut faire croire nostre Examinateur, au defaut, dit-il, d'Hippocrate & de Galien, par vne vanterie Espagnole.

1. Lib. 1. de dieta & lib. de locis in homin.

Or puisque la faculté, qui a charge d'articuler les parties de l'enfant, luy

donne dans la matrice, tout ce qui est necessaire pour la ressemblance selon l'espece & selon le sexe; apres qu'il est né & mis en lumiere elle demeure du tout oisiue & sans action, à raison qu'il ne luy reste rien à faire; & la chaleur, qui estoit dicte formatrice, *calor opifex*, δημιουργὸς θερμότης, dans la matrice, n'est plus vtile à l'enfant, que pour luy conseruer la vie, quand il est hors de ceste premiere demeure.

Si l'on repart, pour soustenir l'Examen, qu'il n'est pas besoin aussi, que la faculté face rien de nouueau; mais seulement qu'elle pousse dehors les parties de la femme, pour faire d'vne fille vn homme; parce qu'estant semblables, il n'y a que la difference du lieu qui cause la difference selon le sexe. Pour response, ie dis ce que i'ay rebatu cy-deuant, que tout cela est faux, & que l'experience nous apprent visiblement, que l'Examen & tous ceux qui sont de mesme aduis se trompent, du tout esloignez de raison & de verité. Nous voyons quelquesfois aux femmes la matrice, par la relaxation de ses ligamens, sortir & descendre iusques à my-cuisses; & neant-

moins en la cure de telles maladies, les Medecins n'ont point recognu ceste resſemblance imaginaire de parties, & ne ſont iamais entrez en opinion de ceste mutation de ſexe proposée par nostre Autheur, qui n'est dãs tous les endroits de ſon liure ſçauant que par opinion, δοξόσοφος.

Pourquoy donc, demandera quelqu'vn, ceste doctrine iuſques icy a t'elle eu tant de cours, que pluſieurs hommes & femmes ont changé de ſexe. Ie reſponds qu'elle n'a gueres esté en credit, notamment depuis ces derniers temps, que vulgairement & entre le commun peuple, qui ne cõſidere les choſes qu'en courant, & ſans s'arreſter à vne curieuſe recherche. Ainſi l'on croit communément qu'en l'eſpece des ciuettes, il n'y à point de maſles ; dautant qu'elles ont toutes au deſſous de la queuë vne raye ou fente aucunemẽt ſemblable à la partie de la femelle. *Hyænam*, dit Pline, *ſine mare parere vulgus credit, Ariſtoteles negat*. L'on a opinion que la Perdrix conçoit de l'haleine du maſle, & pour auoir remarqué que les Lapins en ſe joüant ſautelẽt indifferemment l'vn ſur

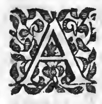
l'autre, ils croyent que les masles portent comme les femelles. Ils disent que les Corbeaux conçoiuent par le bec, à raison qu'ils sont veus souuent se joindre bec à bec, comme les Pigeons, & rarement se coupler ensemble, le masle & la femelle. Telles viãdes sont au goust des esprits grossiers & de la lie du peuple, non des hommes de jugement & sçauans en ce qui est de l'œconomie de la nature.

Pour mettre fin à ce different, nous disons que l'homme depuis le premier iusques au dernier poinct de sa vie, est ou masle ou femelle, ou l'vn & l'autre; & que le changement de sexe soit dedans ou dehors la matrice, n'est point au pouuoir de la nature. Vn grand signe pour preuue de cela, est que l'on produit assez d'exemples de femmes deuenuës hommes, mais d'hommes changez en fẽmes, il n'en est gueres de mention: car ce qu'il dit, que nature a faict souuent vn masle bien accomply exterieurement en ses parties genitales, mais suruenant vn grand froid, qu'elles les a fait retourner en dedans, & en a fait vne femelle, est vne Philosophie ridicule &

ſans raiſon, & dont la preuue eſt impoſſible. Quand toute la partie genitale de l'homme, verge, teſticules, & autres parties adjacentes, ſeroit rentrée dans le corps, voire en meſme lieu que la matrice eſt veüe ſituée en la femme, & cõme ſe l'eſt imaginé l'Autheur de l'Examen; il n'eſt pas poſſible de ſe repreſenter, comment elle pourroit eſtre ſemblable à la partie de la femme; & ne croy pas que cela entre iamais en l'eſprit d'vn homme d'eſprit. Ie me ſuis arreſté vn peu long temps ſur ceſte matiere: mais cela ſembloit aucunement de beſoin, afin de faire perdre ceſte opinion, qui a cours de trop long temps, pour pouuoir aiſément eſtre tirée & deracinée des eſprits du peuple.

Si l'homme est de temperament plus chaud que la femme.

CHAP. XLII.



AV discours qu'il faict du temperament de la femme, il propose comme vne reygle generale, qu'il n'y a point d'homme qui puisse estre dit froid au regard de la femme, ny de femme chaude de temperament, en consideration de l'homme. Il deuoit penser que toutes propositions generales sont perilleuses.

Hippocrate grand maistre en ceste matiere, dit que le sang de la femme est plus chaud que celuy de l'homme, & pour ceste raison, que l'homme n'a pas tant de chaleur que la femme, [1] θερμότερον τὸ αἷμα ἔχει ἡ γυνὴ καὶ διὰ τοῦτο θερμοτέρη ἐστὶ τοῦ ἀνδρός. Parmenides tres-ancien Philosophe, qui peut-estre auoit leu ce passage d'Hippocrate, disoit de mesme, au rapport d'Aristote, que les

1. *Lib. de morb. mul.*

femmes sont plus chaudes que les hommes, [2] τὰς γυναῖκας τῶν ἀνδρῶν θερμοτέρας. Apres eux Iules Scaliger, grand rechercheur des secrets de la nature, reprent ceux qui ont opinion que les femmes sont plus froides que les hommes, & tient qu'ils ont l'vn & l'autre vne mesme raison de temperature pour le regard de la chaleur, mais que la chaleur de la femme est moins apparente, à raison qu'elle est accompagnée de beaucoup d'humidité. [2] *Eundem viri mulierisque calorem in muliere non apparere, dilutum humore multo; in viro sentiri, quod acuatur siccitate.* C'est ce que dit Theophraste, que les femmes croissent plustost que les hommes, parce qu'elles sont d'vne nature plus humide, comme les poissons plustost aussi que tous autres animaux, *humoris luxuriâ*, dit Pline.

1. Cap. 1. lib. 2. de part. animal.

2. Exerc. in Card. 274. 4.

Ceste opinion ainsi authorisée peut estre encore soustenuë par raisons. Les femmes ont plus de sang que les hommes, comme font foy leurs purgations reglées par les Lunes, qui est vn signe de chaleur, selon Aristote, ἡ δὲ πολυαιμία θερμότητος σημεῖον. Elles ont plus de parties que l'homme, lequel manque & de

mãmelles & de matrice, elles ont donc plus de chaleur: car il semble, puis que le froid est cause du defaut des parties qui se trouue quelquesfois aux enfans lors de la generation, s'il y en a quelques vnes de plus, que cela est vn effect de la chaleur, 1 *Vt defectiones sunt à frigore, ita additamenta à calore.* Elles croissent plustost hors la matrice; or l'accroissement est vn acte de chaleur, selõ Aristote, 2 τὸ θερμὸν αὐξητικόν. Elles ont le poulx plus prompt & plus frequent selon 3 Galien. Elles sont plus coleres & plus faciles à estre eschauffées à l'amour. Elles ont donc plus de chaleur.

1. *Iul. Scalig.*

2. *Lib. de sensu & sensato cap. 6. lib. 3. de part. anim. & cap. 3. lib. 5.*

3. *Lib. 3. de caus. pulsuum.*

Sur ce different il me semble plus expedient de ne suiure ny l'vn ny l'autre party; car qu'elles ayent plus de chaleur que les hommes, il n'y a gueres d'apparence, puis qu'Hippocrate, Aristote, Galien, & autres excellens Medecins & Philosophes, ont esté de contraire aduis. Elles sont femmes, à raison qu'elles ont esté formees de semence plus froide & plus humide qu'il n'estoit requis pour la generation d'vn masle. Elles ont plus de sang, il est vray, mais plus crud & plus froid, afin qu'elles soyent suiet-

tes à leurs purgations ordinaires, sans lesquelles il n'y auroit point de generation. Elles ont bien de la chaleur assez pour engendrer beaucoup de sang: mais trop peu, pour le cuire à perfection, comme les hommes, & en dissiper les superfluitez. Et celá est cause qu'il s'eschauffe facilement, tant à raison des venes qu'elles ont estroites, que de la repletion. ὑπερθερμαίνεται γὰρ ὑπὸ πληθώρης. Pour ceste seule consideration, Hippocrate à dit en vn lieu seulement, que la fẽme est plus chaude que l'homme, ce qui doit estre entendu de chaleur acquise, comme s'il disoit que l'homme a le sang plus chaud naturellement que la femme, parce qu'il est tel du merite des principes de sa generation; & la femme plus chaude par accident seulement. C'est pourquoy quelques doctes Medecins ont voulu croire, que ce texte n'est point legitime d'Hippocrate, mais qu'apres auoir esté annoté en marge par quelqu'vn, il s'est coulé en fin dans le texte, par l'ignorance des Copistes.

La vraye doctrine d'Hippocrate sur ce suiet, est qu'entre tous les animaux, les

les masles sont de temperament plus chaud & plus sec que les femelles, [1] τὰ θήλεα ὑγρότερα καὶ ψυχρότερα: & pour ceste occasion il dit que les femmes n'ont point l'vsage des deux mains également comme certains hommes, [2] γυνὴ ἀμφιδέξιος οὐ γίνεται, à raison qu'elles ont trop peu de chaleur & d'esprits, & en suite les muscles trop foibles pour cela. Aristote est de mesme aduis que le masle est plus chaud & de plus longue vie que la femelle, τὸ ἄρρεν [3] θερμότερον τοῦ θήλεος καὶ μακροβιότερον. Ce n'est rien de merueille, dit Galien, si la femme est plus imparfaicte que l'homme, à proportion de sa froideur. εἰ τὸ θῆλυ τοῦ ἄρρενος εἰς τοσοῦτο ἀτελέστερον εἰς ὅσον ψυχρότερον.

1. *Lib. 1. de diata.*

2. *Aphor 43. lib. 7.*

3. *Lib. de longitud. & breu. vita.*

Quant à ce que dit Scaliger, qu'elles ont plus de parties que l'homme, à sçauoir les mammelles & la matrice, c'est vn argument qui peut estre destruit par vne simple negation. Les hommes ont des mammelles comme les femmes, *mammas solus homo è maribus habet*, dict Pline [4] mais moins releuées, parce qu'elles sont d'vne substance plus tissuë, & plus amassée. Au lieu de matrice, il a

4. *Cap. 39. lib. 11. nat. hist.*

pour recompense de la nature, plusieurs autres parties qu'elle a refusé à la femme, comme la verge, la pochette, les prostates, les parastates, & les epididymes. Il est vray qu'elles sont plus promptes à l'amour & à la colere, mais cela est plustost effect de debilité de chaleur & de raison, que de toute autre cause, comme aux enfans & aux vieillards, nous voyons cela par experience, pour ce qui est de la colere;& aux bestes pour le faict de l'amour: parce qu'elles n'ont point de raison, qui bride leurs appetits, elles se laissent emporter aux mouuemens de leur imagination.

Cela donc doit estre expliqué & entendu auec restriction, & non selon
1. qu'il est proposé dans l'Examen. 1 Il dit
Exa. pag. 179. a. qu'il y a des femmes froides au troisiesme degré, & que celles là doiuent estre mariées auec des hommes chauds aussi au troisiesme degré. Il adiouste que la femme estant esgalement temperée, est incapable de conceuoir, voire qu'elle ne peut 'estre faicte femme dans le ventre de la mere de semence temperée,
2. *Si la simiente dique se forme al principio* 2 *fue-*
Exam. fr. *ra templada*; parce que si elle estoit telle,

les parties genitales sortiroyent dehors, 170.b.Ess.
& seroit faict vn fils. Ces paroles sont 290.b.
tellement esloignées de raison & de sens naturel; qu'elles me semblent indignes d'estre escrites. Elles sont formellement contraires à la doctrine d'Hippocrate, & croy que de propos deliberé il a voulu prendre à partie ce diuin vieillard; comme il sera aisé à iuger par la conference des textes. Voicy ce que dit Hippocrate. *Aphor. 62. lib. 5.* Les femmes qui ont la matrice froide & dense ne conçoiuent point, ny celles qui l'ont trop humide, parce que la semence y est esteinte, ny mesmes lors qu'il y a plus de secheresse & de chaleur, qu'il ne conuient; parce que la semence se corrompt alors faute de nourriture, mais celles-là qui tiennẽt entre ces deux vne temperature moyenne sont capables de generation. *ὁκόσαι δὲ ἐξ ἀμφοτέρων τὴν κρᾶσιν ἔχουσι σύμμετρον, αἱ τοιαῦται ἐπίτεκνοι γίνονται.*

Il est certain que les anciens pour autres considerations ont décrit la semence sous les noms de feu & d'eau, comme i'ay discouru de cela ailleurs : mais de vouloir persuader ces degrez de chaleur & de froidure, en l'homme & en la

femme ; c'eſt eſtre trop hardy dans la ſcience des temperamens. Auec vn tel excez de qualitez ne pourroit pas ſubſiſter le temperament de la ſanté ; à peine le temperament de la vie. L'on joindroit auſſi toſt les flammes du Mont-gibel, auec les glaces de la Scythie, que de pouuoir heureuſement coupler ainſi, vn hõme chaud au troiſieſme degré, auec vne femme froide en pareil excez. Ie perdrois le temps inutilement, ſi ie m'arreſtois dauantage à le refuter.

L'homme en general pour ce qui eſt du temperament, lors de la conformation au ventre de la mere, eſt de neceſſité plus chaud que la femme, comme la femme auſſi de premiere conſtitution eſt plus froide & plus humide que l'homme. Et neantmoins, ſi l'on vouloit opiniaſtrer que quelque femme ne puiſſe pas eſtre plus chaude que certain homme de temperament acquis : ce ſeroit ſans raiſon & ſans iugement. Nous voyons des femmes pleines de courage, de couleur brune, & nourries à l'exercice, à raiſon dequoy elles perdent quelquefois le cours de leurs purgations : Qui doute que celles-là ne ſoyent plus

chandes de temperament, que tel homme qui se trouuera pituiteux, nourry dans l'oisiueté, de viandes phlegmatiques, de couleur pasle, froid en toutes ses actions, & suiet à estre purgé tous les moys comme les femmes, ou par les hemorrhoïdes, ou par la verge, comme il s'en est presenté vn à moy depuis peu de iours.

Pour finir donc ceste controuerse, nous suiurons le jugement de Valesius, afin que l'autheur de l'Examen ne croye pas que ie refuse de me sousmettre au jugement des doctes de son pays. Toutesfois, dit-il, cela est vray de telle sorte, qu'il n'y a rien qui empesche, qu'vne femme puisse estre plus chaude que certain homme. Il se trouuera des femmes hommaces, qui ont les nerfs & tous les muscles plus forts & robustes, & qui n'abondent point en excremẽs plus que les hommes. Sans doute vne femme bilieuse doit estre plus chaude, & auoir le poux plus grãd & plus fort qu'vn homme pituiteux. 1 *Sanè biliosa mulier pituitoso viro calidior erit, eritque huic maior pulsus & fortior quàm viro.*

1. *Controu. Medic. cap. 9. lib. 1.*

L'enfant n'est point nourry de laict dans la matrice. De la generation du laict.

CHAP. XLIII.



E qui est traicté icy de la nourriture des enfans dãs le vẽtre de la mere, monstre que l'autheur est peu versé aux principes de la Medecine. La femme, dit-il, pour estre feconde doit estre froide & humide: car autremẽt il seroit impossible qu'elle eust du laict assez pour sustenter neuf mois la creature dans son ventre. *Para*
1. *sustentar nueue meses la creatura en el vientre.*

Exam. ch. 15. Esp. 259. b fr. 170. a.

Pour le premier poinct de ceste proposition, il n'y a point de dispute; car n'estoit l'humidité accompagnée de froidure, c'est à dire, d'vne chaleur plus foible que celle de l'homme, la femme n'auroit pas ses purgations, & seroit sterile par consequent. Mais il faut que ces

deux qualitez soyent en degré remis, & aucunemẽt temperé; parce que le trop d'humidité est cause que la semence est esteinte & noyée dans la matrice, ἐκπλύνεται καὶ ἀποσβέννυται αὐταῖς ὁ γόνος: & que celles qui sont froides & humides auec excez, ne font point de bon sang, dont s'ensuit qu'elles n'ont point leurs purgations, comme cela arriue quelquefois aux femmes hydropiques, ou d'vne mauuaise habitude, selon l'obseruation d'Hippocrate, [1] γυναικεῖα τῇσιν ὑδαπαινούσῃσιν ἐπὶ πολὺ παρέρχεται, De mesme quand la matrice a trop peu d'humidité, la semence se corrompt faute de nourriture, [2] ἐνδείᾳ τῆς τροφῆς φθείρεται τὸ σπέρμα.. C'est ce que les Laboureurs & les Iardiniers trouuent veritable par experience, que leurs graines semées dans des terres maresqueuses, ou dans des sablons, [3] ἐν τελματώδει γῇ, ἢ ἐς ψάμμον, ne produisent rien, parce que la vertu est là, ou esteinte ou dissipée. Mais comme tout cela est veritable, qui n'est point des viandes ordinaires de l'Examen, mais des fruicts plus exquis de la Philosophie & de la Medecine; ce qui suit apres, qui est de la doctri-

1. *Sect. 1. lib. 6. Epidem.*

2. *Leg. Hippocr. lib. 1. de morb. mul. 236. 15. & Aph. 62 sect. 5.*

3. *Apud Gal. in Aphor. 62 sect. 5.*

ne imaginaire de l'Autheur, eſt du tout faux & indigne d'eſtre publié. Il croit que l'enfant eſt nourry de laict dans la matrice, & non content de mettre ceſte opinion en auant, il voudroit luy donner cours ſous l'authorité d'Hippocrate & de Galien, la doctrine deſquels neantmoins eſt du tout eſloignée de ce qu'il ſouſtient.

La nature a donné aux femmes l'abondãce de ſang qui entretient le cours reiglé de leurs ordinaires, pour deux raiſons: à ſçauoir pour ſeruir de matiere à l'enfant, auec l'autre principe, lors de la generation; & de nourriture tant dedans que dehors la matrice. Pour nourrir l'enfant dans la matrice, le ſang de la mere ne change point de nature, mais demeure touſiours ſang. Pour le nourrir apres qu'il eſt né il prent vne autre forme, à raiſon qu'il deuient laict dans les glãdules des mammelles. C'eſt ce que dit doctement Auicenne, qui faict comme trois parties du ſang menſtruel de la mere, deux bonnes & vne mauuaiſe. Des deux bonnes, dit-il, l'vne eſt portée à la matrice, pour la nourriture de l'enfant; l'autre aux mammel-

les, pour estre conuerties en laict; & la troisiesme, qui est vn excrement qui ne vaut rien, demeure dans la matrice, pour estre ietté hors au terme de l'accouchement. Vn Escholier seroit mocqué, si dans les Escholes de Medecine il auoit dict, que l'enfant est nourry de laict dans la matrice.

Le laict ne commence point à estre formé dans les mammelles, que sur le troisiesme ou quatriesme mois de la grossesse; lors que l'enfant commence à dõner des marques de son mouuement. Or l'enfant auant ce temps là auoit besoin de nourriture; il estoit donc nourry d'autre aliment que de laict. Depuis le quarãtiesme iour iusques au troisiesme ou quatriesme mois, l'enfant reçoit de l'accroissement (comme en tout le reste du temps de la grossesse) qui ne peut estre que par nourriture; & cét accroissement est cause de la generation du laict: parce que, comme l'enfant vn peu grand occupe dauantage de lieu. il estend & dilate la matrice, pour se faire place, & par ce moyen il presse dauantage les parties voisines: de sorte que les venes alors pleines de sang, à raison des

purgations de long temps retenuës, estant pressées ainsi, le sang est poussé en haut dans les esponges des mammelles, par la communication des venes de l'Epigastre auec celles des mammelles, & là il est faict laict. Si donc la nourriture est cause de l'accroissement, & l'accroissement la cause du laict; quand l'Examen dit que le laict est la nourriture de l'enfant dans la matrice, l'espace de neuf mois; c'est autant que s'il disoit, qu'il y a du laict, & qu'il n'y en a point tout ensemble. Estre la cause de soy-mesme, c'est estre & n'estre point en mesme tẽps: attendu qne la generation est vne mutation de non estre à estre, parce qu'elle a la priuation & la presence de la forme, pour ses deux termes, qui sont deux momens de nature, en vn moment de temps.

Quand Hippocrate donne la raison, pourquoy l'enfant faict effort de sortir hors de la matrice, le temps legitime de la grossesse estant sur le poinct d'expirer: il dit, qu'estant grand alors, faute de nourriture, il se debat, & rompt ses enuelopes, comme s'il vouloit se faire passage, pour trouuer ailleurs ce qu'il ne

trouue plus dans la matrice. ἀσκαρίζει [1] καὶ τὺς ὑμένας ῥήγνυσι. Si ceste doctrine est conferée auec celle de l'Examen, l'on trouuerra qu'il se sert mal à propos du tesmoignage d'Hippocrate.

1. *Lib. de natura pueri.*

Au temps de l'accouchement, il est certain que le laict est en telle abondance dans les mammelles, que les meres souuent en reçoiuent de l'incommodité. Pourquoy donc si l'enfant est nourry de laict dans la matrice, se debat-il pour sortir faute de nourriture, selon Hippocrate ? seroit-il possible qu'il n'y eust point de laict pour luy, lors qu'il est encore dans la matrice, veu qu'il trouue incontinent apres estre né ses deux bouteilles toutes pleines à sa bien-venuë, comme si nature les luy presentoit, en guise de vin blanc de reception. De verité, il y a lors du laict abondamment dans les mammelles: mais outre ce qu'il n'est point dedié pour sa nourriture, tant qu'il est dans la matrice, ces deux bouteilles sont en vn lieu si haut, qu'il n'y peut atteindre.

L'Autheur de l'Examen donc commet icy deux fautes notables. La premiere, quãd il dit, que l'enfant est nour-

ry de laict, l'espace de neuf mois dans le ventre de la mere : car quand cela seroit vray, pour le regard de l'espece de la nourriture, il se méconte, pour ce qui est du temps ; veu que l'enfant est incapable de nourriture, auãt l'articulation des parties accomplie. La seconde est, qu'il se sert pour preuue de son opinion d'vn texte d'Hippocrate, qui ne faict non plus pour luy, que pour la generation des metaux, le leuer ou le coucher de la canicule : le lieu allegué est cestuicy. Si à vne femme grosse, le laict sort en abondance des mammelles, c'est vn signe que son enfant est debile, [1] Γυναικὶ ἢν ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ γάλα ἐκ τῶν μαζῶν πολὺ ῥυῇ, ἀσθενὲς τὸ ἔμβρυον σημαίνει. Il croit qu'il est nourry de laict dans la matrice, puis que la grande euacuation de laict le debilite, selon ce texte d'Hippocrate ; mais c'est vne consequence, qui ne vaut rien : car de mesme l'on peut conclure contre luy : que l'enfant est nourry de sang dans la matrice, puis qu'il est rendu debile par vne grande euacuation de sang.

1. *Aphor. 52. sect. 5.*

Les euacuations du laict des mammelles aux femmes grosses prouient ou

de repletion de sang porté de la matrice, ou des parties voisines, dãs les mammelles, quand l'enfant qui est debile en tire peu pour sa nourriture;& ceste opinion est de Galien : ou de la corruption des ligamens, qui tiennent l'enfant attaché à la matrice, qui est cause que la chaleur naturelle monte aux mammelles, où elle cuit beaucoup de laict, d'où vient qu'il s'enfuit apres, selon l'aduis de Cardan ; lequel me semble trop foible, pour luy estre assez de suiet de declamer contre Galien. Mais passons ; ce n'est point icy le lieu de vuider ce different. Le party de Galien est plus fauorable, à raison que le sang abonde principalement, quand l'enfant estant debile dans la matrice, en attire peu pour sa nourriture. L'abondance de sang donc, qui est vn effet & vn signe de la debilité de l'enfant, est la cause materielle de l'abondance du laict, & la chaleur naturelle la cause efficiente. Aussi ne peut on pas douter, que Galien n'ayt entendu, que la chaleur naturelle est portée auec le sang, pour ayder à la chaleur naturelle des mammelles. Mais on ne trouuera point d'interpretes d'Hippocrate, qui

ayent eu opinion que le laict, lors que l'enfant est sain & fort, durant la grossesse, soit porté des mãmelles à la matrice pour sa nourriture; & lors qu'il est debile au cõtraire, de la matrice aux mammelles. Combien qu'il n'y ayt eu iamais opinion si extrauagante, qui n'ayt troué des esprits qui l'ayent fomentée; ceste cy neantmoins a passé tellement les bornes de la croyance commune, qu'elle n'a peu trouuer encore que l'Autheur de l'Examen, qui ayt osé entreprendre de la proteger.

L'opinion d'Hippocrate donc est, que l'enfant prent sa nourriture dans la matrice, par le nombril, & que le laict n'est point son aliment, mais la plus pure & la plus douce partie du sang de la mere. [1] Il dict bien qu'il attire aussi vne petite portion du laict, ἅμα δὲ ϗ ἀπὸ τοῦ γάλακτος ἐπαυρίσκεται ὀλίγον, & l'Autheur de l'Examen deuoit se seruir de ce tesmoignage plustost que de l'autre, qui est inutile à son propos. Toutefois Hippocrate veut dire en ce lieu là, que l'enfant sur les derniers mois de la grossesse; mais encore vn peu esloigné pourtant du terme de l'accouchement, attire

1. τοῦ αἵματος τὸ ἀκραιφνὲς καὶ τὸ γλυκύτατον. lib. de nat. pu. 38. 22. lib. 1. de morb. mul. 241. 37. 253. 23. Ibid. 38. 23.

quelque petite portiõ du laict des mammelles pour sa nourriture, laquelle doit estre grande alors, parce qu'il croist fort, & neantmoins ne presse pas tant encore les venes de la matrice, qu'il se ferme toutes les voyes de sa nourriture. Pour estre nourry plainement, il est besoin d'vne grãde attractiõ, & de beaucoup de sang: de sorte que, cõme quand l'enfant est debile le sang monte de la matrice aux mammelles; de mesme lors qu'il est vigoureux & fort, il en peut descendre vn peu des mammelles à la matrice, pour sa nourriture: & à raison qu'il attire puissamment alors, vne partie du laict des mammelles se coule aussi auec le sang, lequel reprent la nature du sang, comme de sang il estoit deuenu laict auparauant. Non qu'il faille croire, qu'il y ayt de la violence en ceste attraction de la nourriture de l'enfant: car au contraire, tant que la femme demeure grosse, le sang y est porté lentement, peu à peu, sans peine, par les jours, en rond & par attraction seulement, ἡσυχῆ, κατ᾽ ὀλίγον, ἄνευ πόνου, καθ᾽ ἡμέραν, κυκλῶσε, καθ᾽ ἕλξιν. Quand elle n'est point grosse, il y est poussé de force auec emotion abon-

damment vne fois chaque mois, & tout à coup. κατ᾽ ὦσιν, σὺν ταραχῇ, βύζην, κατὰ μῆνα ἕκαστον, ὡς ἅπαξ καὶ ἀλεά. Ce sont les termes dont vse Hippocrate, pour exprimer la diuersité de ces mouuemẽs. Mais ie tiens que l'attraction de l'enfant est plus forte sur les derniers mois, que quand il est encore debile, au commencement de la grossesse. S'il est arriué à quelques femmes que grande quantité de laict se soit euacuée auec leurs purgations, apres l'accouchement; la cause de cela a esté que le laict poussé violemment, ou porté en suite dans les venes, ne s'est point meslé auec le sang, pour auoir trouué les venes presque vuides apres vn tel desbordement.

Pour faire fin, il y a vn grand rapport entre le laict & le sang: car comme le sang & non le laict est la nourriture de l'enfant dans la matrice: de mesme le laict & non le sang est l'aliment dont il est nourry, apres qu'il est né. C'est vn des effects de la preuoyance de la nature, qui a ainsi blanchy le laict, de peur d'accoustumer les enfans au sang, & de les nourrir à la cruauté. C'est comme vn fard, *veluti naturæ fucus, ne infantes vt ferarum*

ferarum catuli, cædibus & sanguine nutriantur. Tout ainsi que le sang qui est porté à la matrice, pour l'aliment de l'enfant, est la meilleure & la plus pure partie de toute la masse : le laict aussi est vn suc le plus gras & le plus doux tiré de toute la masse du sang, [1] τὸ γλυκύτατον τοῦ αἵματος καὶ τὸ πιότατον. Pour ceste occasion Galien dit fort bien, que le laict & le sang menstruel sont comme freres, [2] τὰ γάλακτα τῶν ἐπιμηνίων ἀδελφά. Et ceste affinité a peu estre cause de ce que l'Autheur s'est trompé en son discours, de la nourriture des enfans dans la matrice. Mais il doit estre accusé, ou de negligence, pour n'auoir pas consulté les bons Autheurs : ou de vanité, pour auoir preferé son opinion à leur doctrine.

1. *Lib. 1. de morb. mul.*

2. *Cap. 8. lib. 14. de vsu part.*

Pour conceuoir vn fils, en quel temps doit estre faicte la copulation.

CHAP. XLIV.

POVR engendrer vn enfant masle, dit-il, il faut que la copulation soit six ou sept iours auant que la femme ayt ses fleurs, 1 *seys o siete dias, antes que a la muger le venga la regla*; où il se monstre inconstant en ses paroles, veu que, peu de pages auparauant, il auoit dit, quatre ou cinq iours seulement, 2 *quatro o cinquos dias*. L'interprete qui s'est douté du mesconte, a mieux aymé dire cinq ou six iours. Toutefois il n'importepoint; car en quelque façon qu'il prenne son compte, il iuge mal des œuures de la nature; comme peu versé en la doctrine des plus celebres Medecins & Philosophes, qui ont traicté de ceste matiere.

1. Exam. ch. 15. art. 3. Esp. 113. a. fe. 186. a.

2. Ib pag. 309 a. Esp. fr. 182. a.

Quand Hippocrate discourt de la

nature des femmes, & de leurs maladies, il dit auec plus d'apparence de verité : que l'homme pour la conception, doit se coupler auec la femme, au commencement ou à la fin des purgations, [1] λη-γόντων ἢ ἀρχόντων τῶν ἐπιμηνίων, parce- que lors le sang vient plus lentement, en moindre quantité & d'vne substance plus tenuë, qu'au milieu du temps. Et tant s'en faut, que ce diuin vieillard ayt esté d'aduis, comme nostre Examinateur, de cinq ou six iours auparauant, qu'apres auoir proposé ces deux temps, il tient qu'il est encore plus à propos, pour conceuoir, que ceste action soit faicte, lors que les purgations cessent à la femme, & ne sont pas encore du tout arrestées, & disparuës ; [2] ἄριστον δὲ ἐν ἀπολείπουσι καὶ ἔτι ἰόντων μᾶλλον ἢ ἀφανέων. La raison est, que le principe de la femme deuient plus ferme & plus solide, apres tãt d'humiditez euacuées, qu'il se mesle mieux auec le principe de l'homme, que l'entrée de la matrice est alors plus ouuerte, & que les venes qui y aboutissent ont moins d'attractiõ, quand elles sont pleines de sang, οὐχ ὁμοίως σπῶσι τὴν γονήν. La doctrine de l'Exa-

1. *Lib. de morb. mul.* 338.36.234 30.

2. *De morbis mul. lib. 1.* 337.1 338. 37.239 25.

men donc eſt eſloignée de celle d'Hippocrate, & ne croy pas qu'elle s'accorde mieux auec ſon plus fidele interprete. Quand la femme doit conceuoir, dit Galien, les orifices des venes ſont ouuerts, qui aboutiſſent dans la matrice, & dont prouiennent les purgations chaque mois: car le vray temps pour cét affaire, eſt [1] le commencement ou la fin des purgations. Elles s'ouurent bien, dit-il, en tout le reſte du temps; mais lors la conception ne ſe procure point, à raiſon que la ſemence batuë, & lauée de trop de ſang ne peut demeurer dans la matrice, οὐδὲ [2] γὰρ δύναται μένειν ἐν τῇ μήτρᾳ, τὸ σπέρμα ἐκκλυζόμενον τῷ πλήθει τοῦ ἐπιῤῥέοτος αἵματος: mais au commencement & à la fin, le ſang ne tombe ny à coup, ny abondamment, de ſorte qu'il rapporte mieux à vne rouſée de ſang, τῇ νοτίδι αἱματηρᾷ, qui ſe ſeroit formée de la vapeur du ſang, & attachée contre les parois de la matrice. De ſorte qu'il reſout auſſi, apres Hippocrate, que le temps le plus conuenable pour conceuoir, eſt quand finiſſent les purgations. Ces deux grands Medecins donc manquent de party à l'Exa-

1. παυομένων τῶν ἐπιμηνίων ἢ ἀρχομένων. Lib. de diſſect. vulu. & lib. 1. de ſperm.

2. Gal. ib. lib. de diſſect. vulu. 212. 55.

men, lequel encore ſemble en eſtat de demeurer ſans protecteur, ſi d'auenture Ariſtote, pour luy faire plaiſir, ne vouloit vn peu relaſcher les courroyes de la raiſon. Toutefois il n'y a gueres d'apparence, que ce grand Philoſophe, qui s'eſt tiré de l'opinion de Platon, en pluſieurs poincts, pour embraſſer le party de la verité, le vouſiſt maintenant abandonner, pour preſter la main à ceſte chetiue opinion de l'Examen.

Voicy ce que dit le Philoſophe. La conception ſe faict naturellement aux femmes, apres la fin de leurs purgatiõs, ϰ μετὰ τὴν ἀπαλλαγήν, parce qu'il faut que l'humeur de la femme y ſoit portée moderément. Et ailleurs. La femme ne conçoit point, dit il, quand elle n'a pas ſes purgations, ny meſme quand elle les a, ſinon apres la fin de l'euacuation, μετὰ τὴν ἀποκάθαρσιν, parce, dit-il apres, que la ſemence eſt noyée dans l'abondance du ſang, συνεκκλύζεται διὰ τὸ πλῆθος: comme Galien apres luy, ἐκκλυζόμενον σπέρμα τῷ πλήθει. Apres Hippocrate l'vn & l'autre. Pline a ſuiuy ceſte meſme route. Que l'on croit les conceptions ſe faire mieux quand les fem-

r. Cap. 2. lib. 7. hiſtor. anim.

mes sont au commencement ou à la fin
1 de cét estat. [1] *Incipiente hoc statu aut desinente, conceptus facillimi traduntur.* Puis
Cap.16.lib. 7.nat.hist.
que l'authorité de ces grands hommes est contre luy, il n'est gueres possible qu'il ayt la raison de son costé.

Auicenne discourt de cela vn peu autrement, & auec plus de façon. Il dit,
2 [2] apres quelques-vns, que la generation d'vn fils s'ensuit, quand la copulation est faicte depuis le premier iusques au cinquiesme iour d'apres la fin des purgations; depuis le cinquiesme iusques au huictiesme, vne fille: & en suite, iusques au douziesme ou peu apres, vn Hermaphrodite. C'est vne autre opinion extrauagante, laquelle neantmoins ne faict rien encore pour l'Examen, & partant comme ie le voy sans appuy, & d'authoritez & de raisons, voicy de plus ce que i'oppose pour le destruire.

Post menstruum profluuiũ die primo ad quintum generatur masculus. &c. *lib.* 3. *fin.* 20. *tr.* 1. *cap.* 12.

Puis que l'enfant doit estre formé de semence & de sang, il n'y a done point de raison à vouloir enseigner que la copulation, pour conceuoir, doiue estre faicte six ou sept iours auant les purgations; auquel temps sont pleins & non ouuerts les orifices des venes de la ma-

trice. Pour conceuoir la semence, il faut la receuoir & la retenir: pour la bien receuoir, il faut qu'elle soit attirée par les venes, & que la matrice soit ouuerte: pour la retenir, il est besoin que les parois de la matrice soyent humectées du sang des purgations : car comme ceux qui veulent enduire vne paroy, de plastre ou de ciment, la rendent inégale auparauant, & l'arrousent d'eau, afin que les matieres s'y attachent mieux; ainsi pour estre retenuë la semẽce dans la matrice, il faut que les parois soyent renduës humides, par l'arrousement du sang des purgations, & inégales par les aboutissemens des venes qui portent le sang dans la matrice. C'est ce que disoit Diocles ancien & tres sçauant Medecin, que pour alier deux corps ensemble, le rude conuient mieux que le poly, ἐπιτη- *Apud Gal*
δειότερόν ἐστι πρὸς σύμφυσιν τὸ τρηχὺ τοῦ *lib. de diff.*
λείου. Il appert donc, que nostre Examinateur n'est nullement receuable, en ce qu'il traicte des moyens de la generation. *Vulua.*

Et neãtmoins pour luy trouuer quelque excuse, i'ay pensé mesme à remuër la question, si les purgatiõs des femmes,

grosses, ou nõ se font par le col ou par la capacité de la matrice: car si elles se font par le col, cõme il y a de l'apparẽce, veu la distributiõ des venes hypogastriques, & que ceste opinion semble estre ap-
1. prouuée de 1 Fernel & de 2 Riolan. Il
Cap.17. lib. 6. Patholog. semble raisonnable, que pour la gene-
2. ration, l'homme & la femme se cou-
Cap.4. lib. 2. Anthropograph. plent quelques iours auant les purgations, selon l'Examen; attendu que la semence retenuë dãs la matrice ne peut pas estre elauée & batuë de l'abondance du sang, qui doit estre peu apres euacué, puis que le passage n'est que par le col, & nõ par le lieu où doit estre faicte la conception. Ie responds que ceste nouuelle opinion n'est point generalement veritable: car combien que les venes hypogastriques soyent plantées premierement au col de la matrice, elles ne laissent pas de se terminer en sa substance, & d'y ietter le sang comme dãs vne esponge, & de là estre porté en abondance dans la matrice: de maniere que les purgations ordinaires des femmes peuuent auoir leur cours par ceste voye; si nous en exceptons les filles & les fẽmes grosses, lesquelles se purgent plustost par le

col de la matrice: car quelques femmes ont leur regle aussi durant leur grossesse. Fernel n'est point d'autre aduis, car il croit que le cours ordinaire est du dedans de la matrice: mais en la grossesse, & aux filles que cela se fait par les venes du col de la matrice: à raison que l'entrée y est lors estroitemēt fermee, & que les pores sont bouchez par la connexion de l'arriere faix. *Vteri acetabula secundarum adhæsu obturantur.* Il est vray que Riolan dit mesmes auoir veu à certaines femmes fluer les purgations *per ceruicis venas, fundi capacitate nullo modo humectata.* Mais ie ne trouue gueres possible ceste experience, d'auoir recognu hors la grossesse, que le sang fluë par le col, sans estre humecté le fond de ceste partie de la femme.

Partāt ie reuiēs tousiours à ce poinct, que nostre Examinateur ne cognoist riē à faire des enfans; ny ceux de l'esprit, attendu que son liure est mal formé & mal fait presque en toutes ses parties; ny ceux de la nature, veu qu'il en ignore les moyēs, & qu'il en dōne de mauuais preceptes. Dans ce mesme Chapitre, & par tout ailleurs, il commet tant de pe-

tites fautes, que ie ne touche point, qu'il seroit besoin pour cela d'vn autre volume.

De la ressemblance des enfans aux parens. Des causes de ceste ressemblance.

CHAP. XLV.



1. *Exam. fr. 192. b.*

QVAND il discourt [1] de la ressemblance indiuiduale, des enfans aux parens, il rapporte le probleme d'Aristote : pourquoy les autres animaux font leurs petits semblables à eux plustost que les hommes ; & le blasme d'auoir attribué cela aux diuerses imaginations de l'homme, lors

2. *Probl. 13. sect. 10.*

de la copulation, ὅτι [2] πολλαχῶς διατίθεται τὴν ψυχὴν κατὰ τὴν ὁμιλίαν. Pour impugner ceste opinion du Philosophe, il se sert de deux ou trois raisons, qui sembleront au lecteur, moins raisons que celles d'A-ristote,

Premiere. Il dit premierement que les plantes,

qui n'ont point d'imaginatiue, produisent des plantes semblables; & partant, que la ressemblance indiuiduale appartient à l'ame vegetatiue, & non à la sensitiue, de laquelle depend la faculté d'imaginer. De sorte qu'il ne croit rien de tout ce que l'on dit communement, des causes de la ressemblance des enfans à autre qu'à leurs parens; iusques à reprouuer l'histoire de ceste femme, qui engendra vn More, pour auoir lors de la conformation de son enfant, regardé attentiuement la figure d'vn More en vn tableau. Il reiette mesme ce que nous lisons en l'Escriture des troupeaux de Iacob, parce, dit-il, que cela s'est faict par miracle. Il deuoit parler ainsi, quād il a faict mention cy-deuant de la parabole du mauuais riche. Il dit des merueilles du pouuoir de l'imaginatiue, lors qu'il veut s'en seruir pour l'establissement de ses maximes; & icy où il s'agit de quelque effect que l'on attribuë à ceste faculté, contre ce qu'il pretend, il aime mieux auoir recours aux miracles, que de luy accorder quelque vertu, au preiudice de son Examen. *raison de l'Autheur contre Aristote.*

Secondemēt, il dit que cela est faux, *II. Raisō.*

voire selon la doctrine du mesme Aristote, qui veut que la semence tienne lieu seulement de cause efficiente en la generation, & dispute contre luy en ceste maniere. Puis que le pere, dit il, ne fait autre deuoir en l'acte de la generation, qne d'espandre la semence, qui n'a aucune forme ny figure, comme le Laboureur, qui seme le bled en terre, & que l'enfant n'est formé que trente ou quarante iours apres : comment sera t'il possible que l'imaginatiue du pere soit cause de la ressemblance du fils, veu que le pere est separé lors que l'enfant est formé dans la matrice.

III. raison pag 193. 194 „ Il adiouste, que ce n'est point à l'ame „ ny du pere, ny de la mere, de donner la „ forme aux enfans; mais à vne troisiesme, qui est en la semence, sçauoir à l'ame „ vegetatiue, laquelle n'est point capable „ d'imagination, mais seulement de suiure les mouuemens naturels du temperament : & partant dire que les enfans „ sont de telle forme ou figure, à cause de „ la diuerse imagination des parens, est „ autant que si quelqu'vn vouloit soustenir, que de plusieurs bleds les vns sont „ grands, les autres petits, à raison que le

laboureur en les semant, auroit esté di- „
strait en son esprit par diuerses imagi- „
nations. „

Que les anciens interpretes d'Aristote, Grecs, Latins, & Arabes, seroyent estonnez maintenant, de voir la Philosophie de leur maistre ainsi mal traictée par vn Espagnol, qui seroit mort de honte apres tant d'absurditez, n'estoit que la presomption ne rougit jamais. Ie respondray donc pour eux, aydé de leur doctrine, combien que tout cela ne merite point de response.

Les plus celebres Autheurs, qui ont traicté des causes de la ressemblance indiuiduale, se trouuent de differens aduis. Aristote [1] donne cela à certains mouuemens de la semence, quand l'enfant ressemble au pere ou à la mere, ou à quelqu'vn des parens: mais s'il ressemble à vn autre, il croit que l'imaginatiue en est la cause. Empedocles [2] est de ce mesme aduis, que le rapport des enfans aux parens prouiët de la victoire des semences: mais quand ils portent le traict d'autres que de leurs parens, que cela appartient à l'imaginatiue de la femme, τῇ κατὰ τὴν σύλληψιν φαντασίᾳ τῆς γυναι-

1. *Cap. 3. lib. 4. de gener. animal.*

2. *Leg. Plutarchus cap. 11. & 12. lib. 5. de plac. ph.*

ϰός. Parce, dit-il, que plusieurs femmes ont eu des enfans semblables à des images dont elles auoyent esté amoureuses. Parmenides rapportoit ceste ressemblance au mouuement de la semence, selon qu'elle est portée de costé ou d'autre de la matrice, Au costé droit les enfans sont faicts semblables aux peres, & aux meres au contraire. Athenée 1 ne faisoit mention que de la matiere, d'où vient, dit-il, que tous enfans ressemblent plustost à leurs meres. Erastus donne le tout à la faculté formatrice, laquelle il dit, n'auoir point besoin d'exemplaire, ny mesme des peintures de l'imaginatiue, veu que plusieurs animaux mãquent du benefice de la veuë, qui neantmoins engendrent leurs petits semblables à eux. Fernel 2 a recours seulement à l'imaginatiue. Nostre Espagnol rapporte le tout à la nourriture & au temperamenr. Galien qui auoit fleré toutes ces opinions, & iugé qu'aucune d'icelles separément n'estoit soluable; pour respondre à toutes obiections, a proposé trois causes de ceste ressemblance indiuiduale; à sçauoir la force de la faculté, la victoire des semences, & le sang

1. Apud Galenum lib. 2. de sem.

2. Cap. 12. lib. 7. Physiol.

de la mere: & neantmoins en son opinion, il semble encore qu'il y ayt du manquement, comme en tout le reste.

La victoire seule des semences ne suffit point, à raison que les filles n'auroyent iamais aucun traict de leurs peres, ny les fils aucune marque de leurs meres: s'il est vray que les fils sont engendrez tels, à raison de la victoire demeurée à la semence des peres, & les filles, au contraire. S'ils disent que la victoire peut estre partagée, pour pouuoir ressembler & au pere & à la mere, l'on opposera que tous enfans qui ressembleroyent aux deux parens, seroyent pareillement Hermaphrodites. L'imaginatiue de mesme, ne peut pas auoir l'authorité de gouuerner seule ceste sorte de ressemblance, veu que plusieurs animaux qui n'ont point de veuë, comme dit Erastus, ne laissent pas d'engendrer leur semblable: mais de croire aussi auec Erastus, que la faculté conformatrice seule en soit la cause, il y a peu d'apparence, veu que les histoires font foy, de plusieurs enfans qui ont ressemblé à certaines images regardées d'affection par leurs meres, lors de la copulation,

ou de la formation des parties. Il y a peu de raison encore à vouloir accorder le tout à la matiere, attendu qu'il est question icy, non seulement de la cause materielle, mais aussi de l'efficiente : de sorte qu'Athenée (comme nostre Examinateur) a esté trompé en son opinion, quand il donne tout à la nourriture. Tout ainsi qu'vn ouurier, de plusieurs matieres diuerses, peut faire vn nombre de statues, qui se ressemblerõt toutes, de figures, & de charactere : & au contraire d'vne mesme matiere, plusieurs images diuerses & differentes : de mesme la faculté qui forme l'enfant, peut d'vne mesme semence faire des enfans dissemblables, comme l'on voit de deux gemeaux l'vn ressembler au pere, l'autre à la mere, & quelquefois ne leur rapporter aucunement ny l'vn ny l'autre. L'on voit des enfans se ressembler, quoy qu'ils soyent de diuers parens, & de diuerses semences : comme l'on dit, qu'vn homme de basse condition, anciennement à Rome, eut vn fils qui ressembloit à Pompée, iusques à representer la Majesté de son front, & la beauté de son visage. Galien encore est venu

Exa. pag. 194. 195 f. chap. 15. Esp. 330. a. b. 331. a.

manquer

manquer en quelque chose: car combien que les trois causes qu'il rapporte, semblent pouuoir suffire, pour fermer les aduenuës à toutes obiections, il s'y trouuera du defaut, pour n'y auoir pas compris l'imaginatiue.

Nous disons donc que la faculté qui forme l'enfant, est le principal agent en ceste ressemblance, & tousiours qu'elle a pour premier dessein, de rendre l'enfant semblable au pere ou à la mere, selon la victoire de leurs semences. Qu'elle peut aussi luy donner le traict & la figure de quelqu'vn de ses ayeux, selon les mouuemens de ces deux principes enseignez par Aristote: cõme nous voyons l'aymant attirer plusieurs petites pailles de fer qui se touchent, iusques à vn certain nombre: & tout cela est de la vertu interieure de la faculté, quand elle suit les marques actuelles ou potentielles des semences. Mais quand l'enfant, au lieu de ressembler à aucun de ses parens, porte le traict de quelque autre, auec lequel il n'est lié d'aucune affinité, cela se fait bien encore par la vertu de la mesme faculté, mais pour s'estre perdu quelque chose de sa force, ou exhalée

quelque partie de la chaleur de la semence, comme disoit Empedocles, τῆς ἐν τῷ σπέρματι θερμασίας ἐξατμισθείσης, elle est portée à donner vne autre figure, laquelle ou fortuitement ressemblera à quelqu'vn, τυχικῶς καὶ αὐτομάτως, ou auec cause, comme quand l'imaginatiue, qui est vne faculté superieure, luy suppose vn autre lineament particulier, que celuy qu'elle portoit naturellement.

Les matieres, à sçauoir le sang & la semence, selon qu'elles sont diuerses, peuuent bien apporter quelque varieté au mouuement de la faculté formatrice, & selon qu'elles luy resistẽt ou obeyssent: d'où s'ensuit que les enfans ressemblent ou ne ressemblent pas: mais cela ne suffit point, attendu que la faculté estant forte, peut leuer tous les empeschemens de la matiere. Vn Statuaire, qui aura la main foible, & de mauuais outils, aura plus de peine à grauer, & bien representer en marbre la figure, qu'il aura conceuë en son esprit, qu'en vne autre matiere plus traictable: mais s'il a la main forte & sçauante; de bons outils, & le traict bien conceu en son

esprit ; il le representera également en l'vne & en l'autre matiere. De mesme, si la faculté est debile, la matiere & les autres causes externes peuuent luy rompre son coup, & luy faire changer de dessein.

Cela se voit aux plantes, lesquelles pour n'estre gouuernées que par l'ame vegetatiue, sont entre elles pour ce regard, grandement differentes ; à raison de la diuersité des nourritures. Nous ne voyons point que deux arbres d'vne mesme espece, ayent vn pareil nombre de branches, de fueilles, de fruicts, de racines ; vne mesme grosseur de tronc ; vne mesme hauteur ; vne mesme figure. Ny mesmes les herbes venuës de graine d'vne mesme plante, en cela ne sont pas semblables : pour monstrer combien l'opinion de Cardan est ridicule, qui dit que tous arbres d'vne mesme espece, ont vn pareil nombre de feüilles. La cause donc de ceste grande difference, est que la faculté debile des plantes, au lieu de cōduire les matieres & les nourritures, est tellement conduite & gouuernée par elles, qu'il ne luy reste du pouuoir presque, que pour la ressem-

blance selon l'espece. La terre, qui est là matrice des plantes, l'air, les vents, le chaud, le froid & autres qualitez, diuersifient aisémẽt leurs formes exterieures. Mais aux animaux, pour autres considerations, cela va d'vne autre maniere.

Responce à la premiere raison. Pour responce donc à la premiere raison de l'Examen, i'accorde que les plantes n'ont point d'imaginatiue, & qu'elles monstrent neantmoins de la difference, en ce qui est de la ressemblance particuliere; mais qu'il ne faut pas, pour ceste seule consideration, conclure que l'imaginatiue ayt tousiours la main close, quand il s'agit de ceste mesme ressemblance aux animaux. Il n'est pas croyable, que toutes les generations des animaux soyent sous la cõduite seule de l'ame vegetatiue, comme pretend nous persuader l'Autheur de l'Examen. L'on dit biẽ que la faculté d'engendrer est vne des seruantes de l'ame vegetatiue; mais cela doit estre entendu, qu'en toutes generations de corps animez, il faut au moins que l'ame vegetatiue soit presente comme aux Plantes: mais que l'ame vegetatiue seule puisse produire vn animal, il est impossible. La genera-

tion est vne mutation qui se faict d'vn terme à l'autre; à sçauoir du terme *à quo*, qui est la priuation, au terme *ad quem*, qui est la forme. Or puisque la generation communique auec ces deux termes, elle participe aucunement de l'vn & de l'autre: si donc ce qui engendre a ame sensitiue, pour exemple vn Cheual, il faut que sa semence ayt vne faculté communiquée & donnée par l'ame sensitiue du Cheual, afin de preparer les matieres, & les disposer à receuoir l'ame sensitiue, comme celle du pere, sous laquelle est contenuë l'ame vegetatiue, *sicuti trigonum in tetragono.* Il est besoin que l'ame sensitiue preside en ceste action.

Pour le regard des matieres, la faculté vegetatiue peut bien les preparer, les cuire, les digerer, comme seruante de la sensitiue; mais qu'elle donne ce qui est requis, pour l'introduction de l'ame du Cheual, il est impossible. C'est ce que dit diuinement Aristote; comme il se monstre admirable en ce qu'il enseigne, que l'œuf faict par la Poulle, sans auoir esté saillie du Coq, [1] ὠὸν ὑπηνέμιον, est inepte à la generation du Poullet, par- 1. Cap. 3. lib.

2. de gener. animal. ce qu'il n'a pas le principe qui faict le Poullet, τὴν ἀρχὴν οὐκ ἔχει. Il a bien quelque chose de la vegetatiue, mais non ce qui est requis pour estre faict vn animal, à sçauoir la partie sensitiue de l'ame, ζῶον δεῖ κατὰ τὸ μόριον τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητικόν. Puis que les parties des animaux different des parties des plantes; il est besoin de la faculté sensitiue portée par la semence du masle. *Virtus canem generans*, dit Scaliger, [1] *non ea est quæ alit, sed quæ sentit.*

1. Exerc. 290. 2. in Card.

Puis que la generation de l'homme est vne mutation, qui tend à l'introduction de l'ame raisonnable; il faut que l'ame raisonnable donne à la semence vne certaine vertu, qui leue tous les empeschemens de la matiere, & la rende capable de receuoir ceste forme immaterielle. Il n'est pas possible, que la faculté sensitiue ayt assez de vertu, pour rendre la semence de l'homme en estat de receuoir l'ame raisonnable; veu que ce qui est plus grand ne peut pas estre compris dans ce qui est plus petit, comme le quadrangle dans le triangle. *Qui potest maius, potest minus, non contrà.*

Le Cheual, dit-il, engendre sans l'a-

me raisonnable, il est vray, & la laictuë, sans l'ame sensitiue: mais le Cheual n'engendre pas sans la sensitiue, ny l'homme sans l'ame raisonnable, laquelle auec le Ciel contribuë la vertu qui est necessaire pour la reception de l'ame du fils, lors de la conformation des parties accomplie. Il est certain, que les facultez de la sensitiue, y sont aussi entierement necessaires, comme il appert en ce que nature enuoye des nerfs de la sixiesme coniugaison aux testicules pour la generation, selon l'obseruation de Vesale. Or en l'ame sensitiue, l'imaginatiue est comme vne Royne: il y a donc grand suiet de croire que ceste faculté peut beaucoup, pour ce qui regarde la ressemblance indiuiduale.

Responce à la seconde raison.

La seconde raison qu'il allegue contre Aristote, a moins de force encore que la premiere: car puis qu'il s'agit d'vne faculté qui imprime, il suffit que la figure qui doit estre donnée à l'enfant soit portée par les esprits de la semence du pere, lesquels demeurent dans la matrice, & peuuent garder ceste figure, tant qu'elle soit imprimée lors de la conformation, quand bien le corps de

la femence feroit diffipé, & n'entreroit point cõme matiere en la compofition de l'enfant, felon Ariftote. Le pere eft abfent lors de la conformation, il eft vray; auffi n'eft-il pas befoin qu'il foit prefent, puis que l'efprit de la femence eft vn fubftitut, qui agit comme Procureur en l'abfence du maiftre. Puis que le pere eft abfent, dit-il, fon imaginatiue n'y peut plus rien. Auicenne ne luy accorderoit pas ce poinct là, qui tient que l'imaginatiue a tant de vertu, qu'elle peut en dehors produire des effects infenfiblemẽt, par le pouuoir qu'elle a fur la nature, & par l'obeyffãce des matieres.

Le pere & la mere peuuent eftre caufes de la reffemblance indiuiduale, par la vertu de leurs principes, ou par la force de leurs imaginatiues, mais diuerfement; car le pere n'y peut rien contribuer, finon lors de la copulation: la mere, & lors de la copulation, & lors de la conformation des parties. Quelquefois mefme l'imaginatiue du pere & de la mere en la copulation ne laiffent pas d'imprimer certaines marques, qui demeurent aux enfans; quoy que d'ailleurs ils reffemblent au pere ou à la me-

re, selon la victoire de leurs principes. Mais l'imaginatiue de la mere ne pert riẽ de son pouuoir apres la copulation, comme quand elle s'imagine quelque chose auec violence, sur le refus de ce qu'elle desire auec passion : car l'imaginatiue alors a la force de supposer à la faculté l'image de la chose desirée, laquelle apres demeure imprimée en l'enfant. Pour preuue de cela nous auons tant d'exemples, & tant d'obseruations d'habiles hommes, que ce seroit manquer de iugement, que de s'opposer à la croyance commune. C'est vne folie d'attribuer à miracle, les effects ordinaires de la nature.

Vne tres noble & tres-vertueuse Dame, lors de sa grossesse estant demeurée malade (& pour ce suiet, hors de pouuoir d'assister en vn banquet, que faisoit son mary à plusieurs Gentils-hommes de ses amys) commanda que l'on ne seruist point vne Lamproye, qu'elle sçauoit auoir esté apprestée pour le festin : mais qu'elle luy fust apportée, parce qu'elle auoit vn extreme desir d'en manger. Le Baron son mary la pria qu'elle fust seruie seulement sur table, à raison

qu'il faisoit estat de ce plat, comme de la viande pour lors la plus exquise de toutes, & la plus curieusement assaisonnée; & qu'il la luy renuoyeroit incontinent apres. Elle fut seruie donc & mangée sur la table, le mary ne s'estant pas souuenu de sa promesse. De maniere que la malade, apres auoir long temps attendu auec apprehension, & grande peine en son esprit, fut frustrée de ce qu'elle desiroit. Apres quelque temps elle accoucha d'vne fille, qui est demeurée marquée d'vne oreille de Lãproye. Elle m'a esté monstrée, & suis tesmoin de cela, pour en auoir appris l'histoire de la mere mesme.

L'on rapporte l'exemple d'vne autre femme grosse, laquelle pour s'estre regardée en vn miroir, fendu en long par le milieu; qui luy representoit le visage mi-party, eut vn enfant au bout du temps marqué d'vne ligne qui luy separoit toute la face en deux égales parties. A quoy pourroit estre rapporté cela, sinon à la force de l'imaginatiue, dont se sert la faculté conformatrice, comme d'vn cachet?

Pour mesme raison, Python ancien-

nement, le dernier des fondateurs de la ville de Thebes, portoit naturellement en vne partie de son corps, la figure d'vne lance: Epaminondas, d'vn serpent: Antiochus, d'vne Anchre: & de ces derniers temps, Scanderbeg, d'vne espée.

Ce que dit Olaus Magnus, est digne d'estre noté; que les femmes vers le Septentrion, sont suiettes à auoir des enfans qui ont la levre fenduë, comme les Liévres; quand estant grosses elles mangent de la chair de Liévre, ou vn Liévre en courant leur a passé sous la robe. L'Autheur de l'Examen attribuëroit cela à la nourriture, mais sans raison: car pourquoy la mere ayãt mangé d'vn Coq, ou d'vne Poulle, son enfant ne naistroit-il aussi marqué sur le front d'vne creste de Coq ou de Poule? sur l'opinion commune que les Liévres ont ceste proprieté de marquer ainsi les enfãs, l'imaginatiue des meres interuient quelquesfois, qui donne la marque, de laquelle la nourriture ne peut pas estre la cause, quand la mere a passé seulement par dessus le Liévre. Mais que diroit l'Examen de cét enfant; qui nasquit auec vne dent d'or? Si l'imaginatiue peut

bien changer les matieres, n'eſt-il pas ſans raiſon quand il veut conteſter ſon pouuoir, pour ce qui eſt de l'impreſſion des marques & du changement des qualitez ſeulement? Il s'abuſe donc, quand ainſi denué de raiſons, & armé à la legere, il veut combattre Ariſtote, qui eſt à bon droit eſtimé le genie de la nature.

Reſpõſe à la 3. raiſon. Sa troiſieſme raiſon n'eſt pas ſeulement impertinente, mais ridicule: car ſi ce qu'il dit auoit lieu, la ſemence ſeroit animée, qui eſt vne opinion fauſſe, comme ailleurs i'en ay faict vne ample demonſtration. Dauantage quand elle ſeroit animée d'ame vegetatiue, par quel moyen ceſte ame qui eſt du tout ſans cognoiſſance, παντάπασιν ἄλογος, dit Galien, pourroit elle eſtre cauſe, qu'vn enfant vint au mõde, auec le traict & la figure de quelque autre de ſes parens? pourroit-il trouuer à force d'eſprit, qu'vn enfant né auec la lévre fenduë euſt quelque proportion auec la nourriture de ſes parens, qui, peut-eſtre, n'auront point mangé de chair de Liévre, ny deuant, ny durant tout le temps de la groſſeſſe.

Il faut de neceſſité qu'il y ayt quel-

que vertu donnée à la semence par l'ame du peré & de la mere, qui soit cause de ceste ressemblance particuliere; ou qu'il y ayt de l'entremise de l'imaginatiue, qui aura eu la force de supposer vne autre figure, que celle dont naturellement estoit porteur le principe de la semence. La comparaison qu'il faict du pere auec le Laboureur, est sans iugement: attendu que le Laboureur iette en terre la semence de la plante, & ne sert que de cause instrumentaire: où le peré lors de la copulatiõ iette dans le champ de la mere sa semence propre faicte de sang & d'esprits, & à laquelle l'ame a donné la faculté, comme i'ay dit nagueres, de former l'enfant en son absence, tout ainsi que la pierre iettée en haut continuë son mouuemẽt, encore qu'elle soit separée du bras & de la main, qui luy ont donné le mouuement.

Quand deux enfans gemeaux auroyent esté engendrez de parens nourris seulement de fourmage, par l'espace de [1] vingt ans, comme Zoroaste; ou de laict, comme les Scythes, en Hippocrate: cela n'empescheroit pas, qu'ils ne peussent estre differẽts entre eux, & nul-

1. *Zoroastes in desertis caseo vixit annos vi-*

11. Plin. lement semblables aux parens ; parce que la faculté qui faict ressembler, vient principalement de l'ame, laquelle n'est point suiette à nourriture, & que la nourriture n'est qu'vne cause materielle.

Les Scythes, dit-il, selon Hippocrate, ont tous mesmes mœurs, & formes de visage ; à raison qu'ils vsent tous de mesme nourriture, boiuent mesmes eaux, & sont vestus de mesme maniere. Il se sert peu fidelemẽt & mal à propos des paroles d'Hippocrate; comme ie feray voir par le texte traduit & rapporté icy sans desguisement. Les mutations des saisons, dit-il, [1] n'y sont ny grandes, ny fortes, mais à peu prés égales, pourquoy ils se ressemblent d'habitudes, & de constitution de corps ; διότι ϗ τὰ εἴδεα ὅμοια αὐτῶ ἑωυτέοις εἰσίν. Le mot εἴδεα en ce lieu là, mal interpreté, formes, & visages, ne signifie autre chose, que constitutions & habitudes des corps, qui sont semblables, à raison de l'égalité des saisons. Hippocrate dit en suite, qu'ils vsent aussi de mesmes nourritures, qu'ils se couurent de mesmes vestemens, qu'ils ne font point d'exercice,

1. *Lib. de aere, aq. & loc.*

pourquoy ils sont gras & gros d'habitude & de constitution de corps, τὰ εἴδεα αὐτῶν παχέα ἐστὶ καὶ σαρκώδεα. L'Autheur donc peche doublement, à sçauoir quand il traduit & entend mal les paroles d'Hippocrate; puis quād il veut persuader que ce diuin vieillard ne parle en ce lieu-là que de la nourriture, & du vestement, sans faire mention de l'égalité des saisons & de l'air, à laquelle neantmoins il attribuë la principale cause de tout cela.

Il est certain que l'air & les vents, ont vn grand pouuoir au faict de la generation, veu que l'air que nous respirons, est porté au cœur, pour l'entretien des esprits de la vie, plus vtiles que le sang, pour la production de la semence, & pour la generation; pourquoy Anaxagoras disoit fort bien que l'air donne les semēces, & tient on pour vray, que nous ne sommes pas moins nourris d'air, que de viandes; *nos aere inspirato non minùs nutriri quàm cibo.* Pour les vents, il est certain aussi, que selon leurs mouuemens, ils peuuent faciliter les conceptions, & causer la sterilité aux femmes. Proclus [1] disoit que durant le vent

1. *In Hesiod.*

du Septentrion, se faict la conception des masles, comme des femelles, lors du vent de Midy. *Flante Borea conceptiones fieri, ἀῤῥενόγονους, Flante verò Austro, θηλυγόνους.* Nostre Autheur donc est en tort de s'estre seruy de l'authorité d'Hippocrate contre son intention, & pour donner cours à son Examen, d'auoir voulu faire porter au mensonge les couleurs & les liurées de la verité. Il declame contre Aristote, qu'il ne cognoist point, & se mesle de publier vne doctrine qu'il ne sçait point. Il merite donc d'estre blasmé, selon ceste sentence donnée de long temps. *Quod nescias damnare, summa est temeritas.*

S'il

S'il est vray que les enfans des hommes illustres, degenerent quasi tousiours du bon esprit, & des vertus de leurs parens.

CHAP. XLVI.



'EST vne plainte comme ordinaire entre le commun peuple, que les enfans des hommes celebres degenerent presque tous, & sont plus portez à estre heritiers de la fortune, que du bon esprit & de la vertu. Auguste grãd Empereur des Romains, appelloit sa fille, sa niepce & son nepueu Agrippa, ses trois chancres. Dans la grandeur de son Empire il ne trouuoit rien qui luy rongeast l'esprit, & fust capable de l'affliger, outre ces trois pestes. Il souhaittoit de n'auoir eu iamais aucuns enfans, & declaroit cela par vn carme d'Homere approprié à sa personne. Αἴθ' ὄφελον ἄγαμός τ' ἔμμεναι ἄγονός τ' ἀπολέσθαι. *Natis vtinam caruissem.* Nous auons sur ce mesme suiet, les

exemples des deux fils d'Ariſtarque, du fils de Ciceron, de Cteſippus, qui fut ſurnommé mangeur de pierres par Ariſtophane, pour auoir vendu piece à piece le ſepulchre de ſon pere Chabrias, grand Capitaine des Atheniens. Commodus le plus meſchant de tous les Princes Romains, fut fils de Marcus Antoninus, Empereur grandement recommandé pour ſes vertus. Baſſianus homme perdu & abandonné à toutes ſortes de vices, eut pour pere Seuerus Septimius Empereur de grand nom, dans l'hiſtoire Romaine. De ce temps nous auons vn ſi grand nombre d'enfans mal nez & de peu d'eſprit, ſortis neãtmoins de parens illuſtres, que l'herbe de Democrite, qui auoit la vertu de les rendre beaux & de bon entendement, ſeroit de ſaiſon en ce miſerable ſiecle.

L'Examen, pour rendre raiſon de cela, dit que les enfans des hommes ſages, ſont formez ſeulement de la ſemence de leurs meres ; & que la ſemence des peres ne ſert alors que d'aliment; & l'enfant, qui eſt, dit-il, ainſi formé, ne peut eſtre ingenieux ny habile. C'eſt vne Philoſophie qui ne vaut rien, comme i'ay

faict voir ailleurs; pourquoy, au lieu de la refuter, de peur que le lecteur ne s'en aille les mains vuides, ie traicteray ce suiect d'vne autre maniere.

Ie croy que ceste opinion qui a cours il y a long temps, n'a point tãt de credit, & n'est point tenue si certaine entre les hõmes de jugemẽt, cõme nous la voyõs bien receuë du commun peuple. Nous auons plusieurs exemples de personnes notables, qui ont engendré des enfans ou de mauuaise vie, ou de mauuais esprit, ie l'aduouë. Mais aussi pour contrepoids, combien auons nous d'hommes celebres, sortis de parẽs illustres, qui peuuent destruire l'affirmatiue trop generale de ceste proposition de l'Examen?

Alexandre le grand fut fils de Philippe, grãds Roys & l'vn & l'autre. Cimon fils de Miltiades a succedé comme heritier legitime aux vertus de son pere. Aristote fils de Nicomachus Medecin & Philosophe, n'a pas eu l'honneur seulement d'auoir esté plus habile que son pere, mais aussi le plus sçauant & le plus renommé Philosophe qui a iamais esté. Hippocrate descendu de Medecins tres experimẽtez, laissa vn fils nommé Thes-

ſalus, Medecin admiré par Galien entre les ſectateurs d'Hippocrate. Et Galien qui a eſté l'autre œil de la Medecine, eſtoit fils d'vn pere ſage & ſçauãt, 1 comme nous en auõs le teſmoignage de luy-meſme. Ie confirmerois cela par infinis exemples de noſtre temps, ſi la biẽ-ſeance me le permettoit & cela ſe pouuoit ſans enuie & ſans jalouſie. Nous voyons auiourd'huy en noſtre Frãce vn ſi grand nombre d'hommes admirables, en toutes ſortes de profeſſions, qui ont herité de la vertu & de la ſcience de leurs peres, que l'Autheur de l'Examen ſera iugé auoir mal faict, d'auoir propoſé ceſte queſtion, comme ſi elle eſtoit veritable generalement. L'exẽple tout ſeul de noſtre grand Roy Lovys le Ivste, Fils de Henry le Grand, eſt ſuffiſant de renuerſer ceſte Philoſophie d'Eſpagne, comme il a reduit ſous le joug toute la rebellion huguenote de la France.

1. *Li. de cur. animi morbis.*

Ce qui a donné ſuiet d'adiouſter foy à ceſte traditiue du peuple a eſté que l'on iette l'œil pluſtoſt ſur les grands, & ſur leurs familles, & que l'on conſidere de plus prés leurs comportemens, que

du commun. Combien que les enfans de basse condition soyent plus souuent mal nez, mal instruits, & de mauuais esprit, au lieu de remarquer cela, l'on en neglige la memoire, pour n'estre pas vne affaire de si grande consequence. Mais lors qu'vn enfant de maison, de marque, & d'honorable famille, trompe l'esperance que l'on auoit, qu'il succederoit à l'honneur & à la gloire de ses parens, c'est vne tache notable, qui demeure quelquefois pour exemple à la posterité. Plus les hommes sont illustres & de grande extraction, plus leurs fautes sont illustres aussi, & exposées à la censure de tout le monde. Et telles disgraces d'enfans sont autāt de ruine dans les esprits des peres : Pourquoy Homere disoit, que les enfans qui degenerent sont le tourment des ames heroïques, Ἡρώων πήματα τέκνα.

Mais supposé qu'il soit vray, que les enfans des hommes sages soyent pour la plus-part, stupides, deuons nous en rapporter la cause à la semence de la mere ? nullement. Car si l'enfant est faict de la semence de la mere seulement, & la semence du pere, comme il dit, ne luy

ſert que de nourriture ; au lieu d'vn fils elle feroit vne fille, à raiſon de la victoire de ſa ſemence, & ſelon ſa doctrine, ceſte fille ſeroit ſage comme le pere, & ſemblable au pere, veu ce qu'il a dit cy-deuant, ſe ſeruant du texte d'Hippocrate, que la reſſemblance de mœurs & de viſage, τὸ εἶδος, depend de la nourriture. Le pere pour eſtre ſage, doit ſe nourrir de viandes propres. Or ſi de ceſte nourriture ſa ſemence eſt faicte, & elle ſert encore de nourriture à la ſemence de la mere, il n'y a point de raiſon, ſelon la ſuite de ſes maximes, à ſouſtenir que les enfans en ce cas, ne ſoyent point ſages comme leurs peres.

Exam. fr. pag. 194. b.

Ce qui a trompé l'Autheur de l'Examen, a eſté, qu'il s'eſt empeſché l'eſprit à vouloir rendre raiſon de tout par la nourriture, pluſtoſt que de chercher ce qui en eſt, dans la verité des autres principes; de peur de manquer à ſon deſſein, qui eſt de rapporter tout au temperament.

Sur ce ſuiet il y a pluſieurs poincts à conſiderer; à ſçauoir la mauuaiſe inſtruction, la conuerſation & la debilité du pere, tant à raiſon de ſa vieilleſſe, car la

prudence ne se monstre gueres qu'en cét âge là ; que pource qu'il est trop employé au gouuernement de la Republique, & autres affaires du monde ; ou trop addonné à l estude, où l'on se porte quelquefois auec tel excez, que la force, les esprits & la chaleur de tout le corps montent au cerueau pour ce suiet, qui deuroyent d'vne bonne partie descendre plus bas, pour satisfaire au deuoir de la generation. Quand il s'agit d'auoir lignée, & l'on desire des enfans de bonne constitution, il est plus à propos de feüilleter les cahiers de la nature, que remuër si souuent les registres du Palais, ou courtiser les liures d'vne Bibliotheque. D'ailleurs, si vne femme permet qu'vn fauory luy face vn enfant pour en faire vn present à son mary, est-il raisonnable, s'il manque d'esprit, d'en rapporter la faute au mary, plustost qu'à l'adultere ?

Il me semble que les hommes lourds & stupides, & les hommes sages peuuent également engendrer des enfans stupides ou habiles : mais que l'opinion tire plus d'vn costé ; d'autant que si vn ignorant engendre vn habile homme ;

& vn homme sçauant, vn enfant lourd & de dur esprit, cela est noté, comme digne d'estre publié. Ou au contraire, si vn homme cõmun, a vn enfant buzard comme luy, & vn habile homme vn fils heritier de son habileté, l'on considere cela simplement, parce que l'vn & l'autre semblẽt estre du deuoir de la nature.

L'Autheur donc est en tort, d'auoir pour quelques exemples particuliers, tiré quasi tout le general en consequence, & enseigné que les enfans en mariage, sont tousiours faicts de la semence de la mere seulement, & que la semence du pere ne sert que de nourriture: car en cela il commet vne faute la plus esloignée de raison, & faict monstre d'vne ignorance la plus ridicule, qui puisse estre mise en auant, non seulement dans son pays de sapience: mais dans toute la Republique des lettres. Il deuoit faire mieux, ou ne dire pas si hardiment, que l'Espagne est le climat des bons esprits.

Des Bastards. Pourquoy ils sont gentils & de bon esprit. Des Eunuques.

CHAP. XLVII.



L demande, pourquoy les Bastards coustumieremẽt ressemblent à leurs peres, sont gentils de leurs personnes, courageux & bien aduisez. Il respond, mais froidement, & dit que la chaleur de la semence en est la cause, laquelle est plus cuite que celle des parens mariez. Exerçons nous auec luy sur ceste Philosophie.

Exam. fr. 200.*b* 201. *a.*

Il est certain que les Bastards ont pour la plus part l'esprit brillant & esueillé; & la cause de cela peut estre la ferueur que leurs parens ont apporté au metier, lors de la copulation. En telles affaires la iouyssance est comme vn rapt, & les enfans qui en sont produicts, sont aussi comme larcins faits non à la nature, comme dit quelqu'vn, car toutes telles

copulations ſont naturelles, mais aux loix & à la religion. Or tout ainſi que ceux qui commettent quelque larcin, ont volontiers les eſprits émeus de crainte d'eſtre ſurprins, preſſent & cachent ce qu'ils tiennent : De meſmes ceux qui deſirent iouyr d'vne amour derobée, conduiſent leur entrepriſe auec tant d'induſtrie, prennent tant de plaiſir aux approches, apportent tant de ferueur à la iouyſſance, tant de chaleur & d'emotion d'eſprits, que les enfans qui ſont engendrés apres le feu d'vne telle action, doiuent auoir, ce ſemble, quelque viuacité d'eſprit extraordinaire. Il faut tant d'inuention en ces larcins d'amour, tant de ruſes, de ſubtilités, de détours, que les enfans en demeurent plus ingenieux ; comme s'il degouttoit ſur eux, quelque partie des bons tours & du bon eſprit de leurs parens.

Tels ont eſté autresfois Remus & Romulus, Iſmael Ramiers Roy d'Arragon, Guillaume Duc de Normandie, Iaſon, le maiſtre des Sentences, Petrus Lombardus : De ces derniers temps Iacques Faber, Calcagnius, Eraſme, &

autres notables personnages. Et pour ceste mesme raison les femmes engrossies par ce moyen sont moins sujettes aux descharges ; car comme elles ont la volonté de cacher ce qu'elles ont dérobé ; les esprits, les humeurs & la chaleur se serrent & se pressent, autour de la chose dérobée. Cela doit suffire, pource qui est de la viuacité des Bastards & de la gentillesse naturelle de leurs esprits.

Cardan propose vne autre question: pourquoy les Bastards sont ordinairement meschans. La cause de cela dit-il, est que leurs meres, qui sont la plus part de basse condition, & les peres qui ne veulent estre cognus, negligent de les faire instruire à la vertu. [1] Mercurial respõd autremẽt, & dit que pour faciliter la conceptiõ, & auoir des enfãs bien nais, il faut auoir l'esprit tranquille, & hors du tracas des affaires, & pour ceste occasion, que les Bastards sont volontiers de mauuaises mœurs ; parce qu'ils ont esté engendrés de parens, qui auoiẽt peur d'estre surpris, l'intention mauuaise, & l'esprit porté à mal faire. *A parentibus vel timentibus, vel male animo affe-*

[1] *Cap. 1. lib. 1. de morb. mulier.*

Etis. Spurij mali, dit Scaliger, *quia ex malis*. Ils sont extremement portés à bien ou à mal faire, selon la portée de leurs esprits qui ne sont pas ordinaires. Mais l'instruction & la conduitte ont vne grande force pour tout cela. Puisque nous auons des exemples de Bastards recommandables pour les lettres & pour la vertu, ils ne sont pas tous de mauuaise nature.

Des Eunuques. L'on propose vn pareil doute, des Eunuques: Pourquoy aussi ils sont de mauuaise vie. Plusieurs ont eu ceste opinion, qu'il ny eut iamais chastré sçauant, ny homme de bien. L'on tenoit pour constant anciennement, que la plus grande vertu des Eunuques est d'empescher autruy, d'executer ce qu'ils ne peuuent faire eux mesmes. Iamais Eunuque, dit [1] Auenzoar, n'a esté ny de bõnes mœurs, ny de bon esprit. Ammianus Marcellinus asseure quãd Numa Põpilius ou Socrates diroient du bien d'vn chastré, qu'ils seroient repris de ne dire pas la verité, encore qu'ils fissent foy de cela par poincts de religion. *Si Numa Pompilius vel Socrates bona quædam dicerent de Spadone, dictisque religionum ad-*

1. *Lib. 2 tom. 3. cap. 2.*

derent fidem, à veritate desciuisse arguerentur. L'on raconte à ce propos, qu'vn chastré, vn iour ayant fait mettre ceste inscription sur le linteau de sa porte; *Nihil ingrediatur mali.* Par où donc, demanda Diogenes, entrera le maistre du logis.

Pour preuue de tout cela, l'on rapporte plusieurs exemples, entre autres de Photius Eunuque, qui fut homme seditieux, & premier autheur de la diuision de l'Eglise Grecque. De Phauorinus Philosophe, du temps de l'Empereur Adrian, lequel on dit auoir esté vicieux adonné à la volupté, iusques là qu'il fut soupçonné d'adultere. Toutesfois ie trouue en cela aussi peu de certitude, qu'en tout ce que l'on allegue contre les Bastards. Si ce que dit Hippocrate est veritable, que le temperament sec est le pire pour les bonnes mœurs, pourquoy voulons nous blasmer les chastrés, qui sont rendus froids & humides, & comme d'vne nature moyenne entre l'homme & la femme, par la perte de leurs testicules ? Si ces deux petites parties du corps, sont cause de beaucoup d'excez, de desordre, de mal-heurs entre les hõ-

mes, pourquoy voulons nous croire, que ceux qui les ont perduës, doiuent estre de mauuaise vie. Si les effects se perdent auec leurs causes, la perte des testicules doit-elle pas estre comme vn bannissement de mille sortes de vilennies. L'on appelle vulgairement ceux-là couyons, qui sont poltrons & effeminés, & qui manquent de courage, comme si ceste partie d'où est venu le mot, leur ostoit l'inclination à la vertu ; & neantmoins nous tenons pour vn vice le manquement de ces parties qui sont la cause du vice. A quel propos les Eunuques manquer d'entendement, veu que le nom d'Eunuque leur a esté donné par les Grecs, à raison de leur bon esprit εὖ νοῦν ἔχειν en leur langue, signifie auoir l'esprit bien fait, pour ce qui regarde les voluptés, qu'ils nommoient τὰ ἀνόητα, affections sans raison & bestiales. Comme il appert par ce lieu d'Aristophane, ὕπνου τ' ἀπέχεσθαι καὶ ἀνοήτων πάντων s'abstenir de trop dormir & de toutes sortes de voluptés bestiales.

Ie ne suis point d'auis donc, que les Eunuques soient condamnés legerement & d'vn iugement precipité ; car

comme l'on ne porte pas vn escu au billon, pour estre leger seulement de deux grains: De mesme ce seroit mal fait, de vouloir que tous Eunuques, pour auoir perdu deux petites parties, soient bannis du Royaume de la vertu. Deux petites parties, disie, qui incommodent plus, selon Platon, qu'elles ne profitent aux exercices de la prudence.

Mais ce lieu allegué d'Ammianus Marcellinus, n'est-il pas sur le propos, d'Eutherus Eunuque, du regne de Constans, lequel il admire luy mesme, tant à raison de ses vertus, que de son bel esprit [1] *Immensum*, dit-il, *quantum memoria vigens, benefaciendi auidus plenusque boni consily.* Cet Eunuque reprenoit quelquesfois Iulian l'Empereur, de ce qu'il estoit leger & inconstant, pour auoir esté nourry selon les mœurs & les coustumes de l'Asie. Et si l'Empereur Constans eust voulu suiure ses aduis, il ne fust pas tombé en tant de fautes qu'il a commises. Menophile Eunuque de Mithridates fit monstre d'vn courage plein de vertu & d'vne fidelité notable, lors que Manlius Priscus prit le Chasteau, où il auoit en garde la fille de Mi-

thridates. Mardonius Eunuque precepteur de Iulian l'Apostat, fut homme sçauant & de bonnes mœurs; selon mesme le tesmoignage de l'Empereur son disciple, en sa harangue contre les habitans d'Antioche. Et pour faire voir que le propos d'Auenzoar est faux : Phauorinus, duquel i'ay fait mention cy-deuant, n'estoit-il pas homme sçauant, & estimé entre les eloquens de son siecle?

Tenons pour constant, que les Bastards & les Eunuques peuuent estre stupides, ou de bon esprit, de bonne ou de mauuaise vie, comme les autres hommes; & que c'est vne folie de vouloir restreinde ainsi les conditions des hommes, sous les loix du temperament.

De la Honte.

CHAP. XLVIII.



AVEC grande raison, quelqu'vn de ce temps trouuoit estrange dans nos deportemens ordinaires, que les instrumens auec lesquels on tuë les hommes, sont portés comme

me en triomphe, enrichis & curieusement étoffés, d'or, d'email, d'argent, d'yuoire & autres matieres de prix, outre l'inuention & l'artifice; comme si c'estoit vne grande gloire, de tuer vn homme, qui est l'image de Dieu & le miracle de la nature : où au contraire, nous faisons scrupule & tenons pour chose honteuse, de monstrer les parties qui seruent à la generatiõ de l'homme, & se cache t'on, quand il faut s'employer à cet affaire, comme si c'estoit vne iniure ou vne offense que l'on fist à la nature. D'où vient cela, ie vous prie. N'est-ce point que la valeur & grandeur de courage est vne vertu particuliere à l'homme & admiree par dessus les autres vertus, pourquoy elle est nommée *ἀνδρεία*, *virilitas*: & que l'on fait estat des outils, auec lesquels on exerce ceste vertu? Mais pourquoy tient-on les autres cachés: Pourquoy les nomme t'on les parties de la honte?

L'on doute, si ceste honte est naturelle: c'est à dire si nous les cachons du cõmandement tacite de la nature: ou par coustume, apres l'ordonnance de quelque loy: ou du iugement, parce que

nous recognoissons estre messeant de monstrer vne partie, qui est vne marque d'imperfection. Que ce soit du precepte de la nature, il semble qu'il y ait peu de raison, veu que les enfans & les bestes, qui sont simplement sous le gouuernement de ceste bonne mere, ne se vergongnent point de monstrer tout ce qu'ils portẽt. Pourquoy les Stoiciẽs disoiẽt, que rien n'estoit deshõneste naturellemẽt. Ils nommoient toutes choses par leurs noms, auec toute liberté. Et les Philosophes Cyniques, à l'imitatiõ des bestes, faisoiẽt en public, & à la veuë d'vn chacun, ce que l'on iuge sale & deshonneste; sans scrupule de monstrer tout ce que la honte commune nous commande de tenir couuert, ioint que l'on ne dit pas qu'Adam ayt caché l'imbecillité de sa nature, sinon apres estre decheu de l'estat de grace & d'innocence. Il y a donc quelque apparence que ceste honte n'est point naturelle.

De vouloir aussi que ceste coustume receuë, entre toutes sortes de peuples & de nations, ayt esté establie, par l'authorité de quelque loy, comme Aristippus, Archelaus & autres Philosophes an

ciens ont eu opinion, que rien n'estoit iuste ou iniuste, honneste ou des-honneste naturellement, mais par coustume ou par establissement de loy [1] οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ καὶ ἔθει: Il semble qu'il y ait aussi peu de raison; veu que nous n'auons point de loix qui portent telles defences; mais seulement des preceptes de ciuilité & que nous ne voyons point qu'vn homme qui auoit mõstré sa honte en public d'eust estre puny de quelque supplice; mais mocqué seulement, comme Diogenes le chien, lequel pour auoir planté vn homme publiquement, fut exposé à la risée d'vn chacun, sans autre punition.

1. *Apud Laertiū in Archelao & in Aristippo.*

Mais peut-estre ceste honte viendroit plustost de iugement: parce que nous recognoissons, qu'il y a en cela quelque chose de deshonneste. Et ceste opinion rapporte à la doctrine d'Aristote, qui met le siege de la honte, en la partie de l'Ame qui raisonne, [2] ἐν τῷ λογιστικῷ τῆς ψυχῆς De maniere que Fracastor apres luy dit fort bien, que la honte est vne marque d'vn esprit bien nay, & qui a soing de pouruoir à ce qui luy manque, [3] *Verecundia signum est ingenui animi, cui*

2. *Cap 5. lib. 4. topic.*

3. *Cap. 2 lib.*

de symp. & antipath. *cara est defectus proprij.* Quand le Philosophe demande en ses problemes: pourquoy les hommes qui par amour, desirent la compagnie d'vne femme, sont honteux de le declarer, & non quand ils ont appetit de boire ou de manger, ou d'autre chose semblable. Il respond que le desir de l'Amour est superflu, & vn signe seulement de repletion, où les autres sont appetits necessaires, pour l'entretien de la vie. Comme s'il disoit, que l'homme qui iuge l'acte de Venus estre superflu & point necessaire, ny pour la vie, ny pour la santé, croit en suite qu'il est honteux & des-honneste.

Mais nostre Examinateur, selon sa coustume blasme encore ici Aristote & condamne la responſe & le probleme, *Exam. 166.b.167.a.* A raison, dit-il, que l'homme à honte, non seulement d'auoir affaire auec sa femme, mais aussi de boire, de manger & de dormir. Chose estrange, qu'Aristote ait esté tellement stupide & ignorant, de n'auoir pas sçeu, si de son temps, boire, manger, d'ormir estoient tenus pour actions honteuses. Ie ne sçay pas, si de present en Espagne l'on se tiẽt tant serré dans le scrupule: mais en France

l'on ne faict point difficulté de s'employer librement à tout cela aux occasions, ny de declarer ses appetits, ny mesme de s'inuiter à faire bonne chere les vns aux autres.

En la Grece anciennement, pour entretenir les amitiez, quelquefois ils banquetoient en public, comme encore de present nous pratiquons cela, lors des grandes resioüyssances du peuple. Cleodemus au banquet des sept sages de Plutarque, dit qu'en ostant la table qui sert aux hommes pour le boire & le manger, on ruine par mesme moyen l'autel des Dieux d'amitié & d'hospitalité. Et peu apres: l'ame, dit-il, ioüira bien d'autres voluptez meilleures, mais le corps ne pourroit pas trouuer vn plaisir pl⁹ honneste que celuy du boire & du manger, cõme cela est notoire à vn chacun. Pour ceste occasiõ les hommes dressent leurs tables en public, pour boire & manger joyeusement ensemble, où pour joüir du plaisir de Venus, ils mettent au deuant tout ce qu'ils peuuent de tenebres, jugeans bien que c'est autant bestialement & impudemment faict de joüyr de l'vn en public, comme de ne joüyr

pas de l'autre. *ἡγούμενοι ταύτης τὸ κοινωνεῖν ἀναίσχυντον εἶναι καὶ θηλιῶδες, ὡς τὸ μὴ κοινωνεῖν ἐκείνης.* Les premiers Chrestiẽs mangeoyent en public dans les Temples, apres la communion ; & nommoyent ces festins *ἀγάπας*, banquets de charité & de dilection: mais ils furent blasmez par S. Paul, à raison qu'il s'y coula de l'abus.

L'Autheur de l'Examen a tort de reietter le Probleme d'Aristote, qui sçauoit mieux que luy, si en la Grece, c'estoit chose honteuse, de manger en presence, & en public. Ceste coustume mesme estoit obseruée entre les anciens Romains de dresser leurs tables & de manger publiquement au recit d'vn de leurs Historiens. *Nam maximis viris prandere & cœnare in propatulo verecundiæ non erat, nec sane epulas habebant, quas populi oculis subiicere erubescerent.* Il est vray que depuis, lors que l'estat Romain commença à se perdre dans le luxe, les banquets publics furent deffendus: comme du temps de Valens, Ampelius pour restreindre les excez de la ville de Rome, ordõna entre autres reglemens, que nul honneste homme ne fust veu

manger en public, *Ne honestus quidam mandens videretur in publico.* Mais ceste deffense fut faicte, non que la chose de soy fust honteuse, mais l'excez de mauuais exemple.

Nostre Autheur monstre encore qu'il a peu consideré le Probleme d'Aristote: car comme il attribuë le desir de l'embrassement à vne superfluité, & il le dit honteux pour ceste occasion. Il semble que sous ces mots ἐπιθυμεῖν τοῦ ἀφροδισιάζειν, desirer le plaisir de Venus, il comprenne cachément tous autres appetits, qui sont marques d'abondance & de superfluité d'excremens, comme d'vriner, de cracher, de vomir, & autres semblables. En Perse anciennement, moucher, ou cracher en presence, estoit pecher contre les loix de l'honnesteté, & reputoyent à vilenie, quand on alloit en quelque lieu, s'il y auoit du doute, que ce fust ou pour faire de l'eau, ou pour chose pareille, selon le tesmoignage de Xenophon. Aristote ne pouuoit pas ignorer, qu'au moins en certaines nations c'estoit chose des-honneste, d'vriner en presence. De present encore entre les Turcs, ils ont ceste coustume *Cyropæd. lib. 1. leg. Athen.*

de se retirer en lieu secret & caché pour faire de l'eau, & tiennent comme vne iniure, si quelqu'vn rend son vrine en la presence d'vn autre. C'est que telles euacuations sont signes de superfluité, comme la superfluité signe d'imperfection.

Ie croy, n'estoit qu'il est necessaire d'auoir le visage du tout descouuert, pour la respiration & pour la liberté de la parole, que nous cacherions le nés & la bouche: mais à raison que cela seroit trop incommode, nous nous contentons de cacher les excremens, ou en les receuant dans vn linge, ou en détournant le visage. Cela semble plus raisonnable, que de cacher ceste belle partie, qui est le miroir de l'ame: car combien que la bouche soit l'entrée des nourritures, qui sont matieres corruptibles, & par ceste mesme voye encore que la nature se descharge des superfluitez du cerueau, des poulmons, & quelquefois de l'estomach; elle recompense tout cela, en ce qu'elle est comme vne porte ouuerte pour la sortie des paroles, d'où sourdent les loix immortelles de l'ame immortelle, pour la conduite de la vie raisonnable. ἀθανάτου ψυ-

χῆς ἀθάνατοι νόμοι, δι' ὧν ὁ λογικὸς βίος κυβερνᾶται, dit Philon Iuif apres Platon. Auec raison donc, quelques-vns ont eu opinion, que la honte prouient d'vn certain iugement, par lequel on recognoist estre bien seant de cacher les imperfectiõs de la nature, & on se trouue confus quand on est surpris en quelque action dont on peut estre blasmé. De mundi opif. lib. 1.

Mais il semble que ceste opinion ne leue pas toutes sortes de difficultez: car si la honte depend du iugement, pourquoy est ce chose honteuse à vn homme d'estre veu auoir affaire auec sa femme, puis que les loix de Dieu & des hommes à ceste fin permettent le mariage? pourquoy iugeõs nous ceste action des-honneste, puis qu'elle est permise? L'on accorde bien le lict coniugal, mais on n'y veut point d'arbitres: Chacun sçait que le Mariage est sainctement institué, & les nopces pour ceste occasion sont solemnisées auec ceremonie & applaudissement, comme vn iour de feste, & neantmoins on se cache quand il faut venir aux approches. L'on veut bien que les esprits voyent clair en ceste affaire, mais on ne permet point que les yeux

B. August. cap. 18. lib. 14. de ciuit. Dei. soyent de la partie. *Sic enim hoc recte factum ad sui notitiam, lucem appetit animorum, vt tamen refugiat oculorum.*

La cause de cela, selon Aristote, est que le desir amoureux est signe de superfluité, dont l'euacuation n'est point necessaire. Mais il semble que l'Examen le reprend auec raison, car la semence retenuë apporte souuent de grands accidens de maladie, & quelquefois la mort. Elle est necessaire, puis qu'elle est le principe de la generation. Si ceste raison d'Aristote auoit lieu, plus nous aurions de jugement, plus nous serions capables de hõte, de sorte que les vieillards seroyent plus honteux que les jeunes hommes, contre sa doctrine, veu ce qu'il dit, que l'adolescence est l'âge de la honte. Les hommes plus judicieux seroyent plus honteux aussi que les femmes, contre l'experience ordinaire.

Ceste dispute enueloppée de tant de doutes, semble espineuse & difficile, mesme selon l'Autheur de l'Examen, qui dit que la respõse à tout cela ne peut estre donnée par raisons de la Philoso-*Exam. 167. b.* phie naturelle, & qu'il faut passer à vne science superieure, que l'on appelle, dit-

il, Metaphysique. Il dit donc que le ,,
premier homme au commencement ,,
estant nud, n'auoit point de honte, mais ,,
apres le peché qu'il se couurit, parceque ,,
l'ame raisonnable, qui est procedée de ,,
la nature des Anges, s'est faschée de se ,,
voir jointe auec le corps, lequel a quel- ,,
quechose de commun auec les bestes; & ,,
cognoissãt que par sa faute il auoit per- ,,
du l'immortalité, & les parties secrettes ,,
luy auoyent esté baillées, afin qu'estant ,,
corruptible en sa personne, il peust en- ,,
gendrer des successeurs pour continuer ,,
l'espece: il s'est vergongné de ceste im- ,,
perfection, & fasché que les Anges ,,
soyent demeurez immortels au dessus ,,
de luy. ,,

En ceste Philosophie qu'il dit estre surnaturelle & Metaphysique, il y a plus de langage & de mauuaise conduite, que de jugement. L'homme, de vray, est inferieur aux Anges, *paulominùs ab Angelis*, & à propos de cela, Platon dit fort bien, que comme les troupeaux des bestes sont conduits par les hommes, de mesme les societez des hommes sont sous le gouuernemẽt des Demons. τὸ γένος ἄμεινον ἡμῶν ἐφίσθη τὸ τῶν δαιμόνων. *Lib. 4. de legib.*

Mais puis que nos ames naturellement leur sont inferieures, pourquoy sont elles faschées de la compagnie du corps, auec lequel naturellemẽt elles ont plus de perfection, selon [1] S. Thomas. Puis que Dieu, lors de la creation, a formé toutes choses en degré de perfection, selon leurs especes; il est à croire, que le propre de l'ame est d'estre joincte auec le corps. C'est donc vn abus de dire qu'elle se vergongne de la cõpagnie du corps. Adam deuant le peché auoit les parties ordonnées pour la generation, & Dieu luy auoit fait commandement de multiplier; il estoit donc suiet à generation & corruption auparauant. Il auoit les mesmes parties deuãt & apres le peché, toutefois sans honte deuant le peché: non que leur nudité leur fust incognuë, mais parce qu'elle n'auoit rien encore de des-honneste. D'ailleurs, pourquoy l'ame se vergongneroit elle de l'immortalité des Anges, puis qu'elle est immortelle?

[1] *Partic. 1 artic. 76. ad 6. Co-nimbr. de anima.*

Sans doute, le peché a esté la premiere cause de la honte, & non ceste Metaphysique imaginaire de l'Examẽ. Adam apres la faute commise, se voyant nud,

despoüillé de vestemens, & denué de la grace, *gratiæ indumento*, eut le visage couuert de confusion; & de feüilles il cacha ce que la hōte ne permettoit plus qu'il tint descouuert; estant raisonnable, que ces parties qui sont émuës de reiglement par volupté, soyent cachées honteusement par la vergongne[1] *quas libido inobedienter mouet, verecundia pudenter tegat.*

[1] *D. August. cap. 17. lib. 14. de ciuit. Dei.*

La derniere raison donc que i'ay mise en auant, semble la plus certaine: mais elle a besoin encore d'explication. Le iugement seul ne peut estre la cause de la honte; il faut que la nature en ayt ietté les premiers fondemens. Puis que la nature, pour le regard mesme des bestes, tient aucunement cachées leurs parties qui seruent à la generation, τὰ αἰδοῖα, *pudenda*: il appert que les premiers traicts de ceste honte, sont de la nature. L'on demande, pourquoy le Renard naturellemēt faict monstre d'vne si grosse queuë, à proportion du reste du corps. N'est-ce point, dit Scaliger, que nature a faict cela, pour cacher les parties de dessous, qui sont en cét animal, plus sales qu'en tout le reste des

bestes ? & que nous recognoissons en cela la honte de la nature. [1] *Num ei clunes quam cæteris animantibus fœdiores tectas esse oportuit ? Certè agnosco naturæ pudorem.*

1. In Card. Ex. 244. 3.

L'on a obserué que les fẽmes noyées nagent sur l'eau, le visage bas, au contraire des hommes; & Pline pour raison de cela dit, que c'est la nature qui a soin de leur honte apres leur deceds. *Obseruatum est virorum cadauera supina fluitare, fœminarum prona ; veluti pudori defunctarum parcente natura.* Entre personnes mariées, on ne s'employe au plaisir de la couche que secrettement, & à chambre close ; parce que la honte ne permet pas que cela soit faict en presence d'arbitres: d'autant que, quoy que l'esprit soit en repos, & hors de honte, pour ce qui est de l'honnesteté ciuile ; la permission en ayant leué le scrupule : il reste qu'il n'est pas à couuert, pour ce qui regarde l'honnesteté de la nature ; grande preuue, qu'elle est le premier fondement de la honte.

C'est donc vne doctrine & naturelle & raisonnable, qu'il faut que l'homme, qui est naturellement amateur de socie-

té, & l'ornement de la nature fasse gloire principalement de ce qui est de l'ame, à raison que toute sa perfection depend de ce principe ; & pour le regard du corps, qu'il s'en serue comme d'vn accessoire, auec soin d'en cacher les defauts, & ce qui s'y trouue de des-honneste, nommément les parties, [1] *quas pudor communis abscondere, quas verecundiæ naturalis lex iubet.* Les Theologiens donnent conseil à l'homme, de viure dans le monde, comme s'il n'y estoit point ; apres sainct Paul, qui donne aduis d'auoir vne femme, comme si on n'en auoit point. De mesme nous sommes enseignez, & par la raison & par la nature, de nous tenir secrets & cachez en l'vsage de ces parties, comme si du tout elles n'estoyent point.

1. *Arnobius contra gentes.*

Nous auons des fonctions, qui sont signes de bon esprit, & de la bonté de certaines parties du corps, comme bien parler, bien voir, bien oüyr ; à raison dequoy la nature nous les laisse descouuertes. Quelques autres monstrent bien quelque imperfection de la nature, comme le boire & le manger, mais à raison qu'elles sont necessaires pour

l'entretien de la vie, & de soy qu'elles n'ont rien de des-honneste, elles peuuent sans honte estre exercées à descouuert. Toutes les autres necessitez de nature, comme les euacuations de ce qui est superflu, le iugement fondé sur la loy de la nature, veut qu'elles soyent cachées, & que nous ne puissions y vacquer en presence, sinon honteusement, & auec confusion. En telles affaires, ce que l'on ne voit point, laisse quelque opinion de nullité. C'est bien vne imperfection commune à tous les hommes, mais elle seroit plus grande, & plus brutale, si en la monstrant, nous faisions gloire de nostre vergongne. Et cela soit dit, pour faire voir, que l'Autheur de l'Examen dit en vain, que les raisons de la honte ne peuuent estre trouuées dans la science de la nature.

De la generation des enfans, & de leur nourriture.

CHAP. XLIX.



I'AY demonstré cy-deuant que la meilleure partie des propositions de l'Examen, est ou fausse ou suspecte, ou d'vne mauuaise structure, & qu'il est mal aisé d'en tirer rien d'vtile & de bon; comme Epicharmus disoit, qu'il est difficile de rien dire de bien, sur des suppositions fausses. [1] ἐκ τῶν μὴ καλῶς ἐχόντων λέγειν καλῶς. Il a soustenu cy-deuant contre toute raison, que la semence est d'vne mesme nature que l'vrine. Que les venes & les arteres spermatiques viennent des reins. Que l'homme, pour estre habile à la generation, doit auoir la compagnie de la femme six ou sept iours auant les purgatiõs. Qu'en la generatiõ des enfans ignorans, & de dur esprit, la semence de la femme demeure la plus forte, & celle de

1. *Apud Arist. pag. 9. lib. 13. Metaph.*

l'homme luy sert seulement de nourriture. Que l'enfant est nourry de laict dans la matrice. Tout cela est faux, & faux encore tout ce qu'il establit sur ces premieres maximes.

Il y a bien quelque chose de loüable en l'ordre & en la suite de ses propositions; mais il s'y trouue peu de verité. Car comme il attribuë l'imaginatiue à la chaleur, il dit que l'enfant, pour auoir ceste faculté bonne, doit estre faict de semence chaude, & nourry d'alimens de mesme qualité. A l'entendement, qu'il fait marcher sous la premiere banniere du temperament froid & sec, il ordõne pour nourriture du pain blanc, & salé, lequel, selon son aduis, porte les mesmes qualitez. Il tient que le pain bis est froid & humide, & en suite, fort preiudiciable à l'esprit; se souuenãt, peut-estre de ce propos d'Heraclite, qu'il repete souuent en son Examen, que pour auoir l'ame tres-sage, il est besoin d'vne splendeur seche des esprits. *Splendor siccus, anima sapientißima.* Or le pain bis, estant noir & obscur, ne peut apporter a l'ame que des tenebres, & par mesme moyen de la stupidité & de l'ignorance.

C'est ce que disoit quelqu'vn anciennement des pains noirs, *non panes esse, sed panum vmbras*: & lors qu'on les luy presentoit à table: cesse, dit il, de nous seruir de tels pains, car tu nous ferois venir la nuict auant le temps.

Il dit, que le pain blanc est froid & sec, & de semblable temperament que la Perdrix, le Cabri, & le vin muscad: Autãt de fautes que de paroles. Le pain blanc fait de pur froment, selon l'aduis des meilleurs Medecins, ausquels appartient d'en faire le iugement, est temperé, c'est à dire, qu'il n'est apparemment ny chaud, ny froid, ny sec, ny humide; ou s'il passe en quelqu'vne de ces qualitez, c'est qu'il incline vn peu vers la chaleur, qui est le temperament de la vie. Toutefois qu'il soit de temperament froid & sec, ie ne veux pas piquoter sur si peu de suiet: mais de luy accorder que la Perdrix, le Cabri, & le vin muscad ayent ces mesmes qualitez, ie ne puis, sans me declarer partie à mesme temps contre l'experience & la verité.

Hippocrate dit 1 que les oiseaux ne rendent point d'vrine, à raison de leur grande chaleur, qui attire les serositez

1. *Lib. 2. de diæta.*

du sang pour sa nourriture, c'est à dire, pour son entretien, comme il dit ailleurs que la chaleur est nourrie d'vne
1. froideur moderée, τῷ ψυχρῷ τρέφεται τῷ μετρίῳ. C'est que les oiseaux naturellement n'ont point de vessie, & ne rendent point d'vrine, à raison que ce qu'ils boiuent est attiré & consommé en partie par la chaleur, en partie porté aux plumes pour leur nourriture. τρέπεται εἰς τὰ πτερὰ τὸ ἐγγινόμενον τοῦ περιττώματος. Ce sont les paroles d'Aristote. Hippocrate dit ailleurs, que les
2. oiseaux sont bilieux, [2] ὄρνιθες χολώδεες, & qu'ils multiplient plus en esté, lors que la terre est chaude & seche: & l'experience nous apprent, que telles nourritures échauffent & engendrent la bile. Il eust mieux faict donc de donner la Perdrix à l'imaginatiue, à laquelle est deu le temperament chaud, selon ses maximes. Toutefois à dessein, comme ie croy, il a mieux aymé la donner à la faculté de l'entendement, qu'il dit dominer plus en Espagne, de peur de desobliger son pays, s'il luy defendoit l'vsage d'vne viande si exquise.

1. Lib. de carnib. & lib. de natura pueri. pag. 30. 24.

2. Sect. 4 & 5. lib. 6. Epidem.

Mais qui doute que le vin muscad ne

soit chaud & humide, auec vne grande vertu de dessecher? si le goust estoit iuge de cela, sur le champ l'Examen perdroit sa cause. Aux malades de fiévre le vin est deffendu à raison de sa chaleur. Du vin l'on tire de l'eau de vie, laquelle iettée au feu brule comme de l'huile. Le vin est vn grand remede pour donner de la chaleur, & les Anciens disoyent de ceste precieuse liqueur, qu'elle seule estoit l'esperance de vie aux natures froides, μοῦνος γὰρ οἶνος ἐλπὶς ἐς ζωὴν ψυχροῖς. Pline tourne vn peu autrement ce carme cité par Aretæus, ancien Medecin Grec. [1] *Cardiacorum morbo vnicam spem in vino esse.* Le vin donc est chaud de temperament : mais il suffit que l'experience le condamne. Il est dit, le laict des vieillards, à raison qu'il réchauffe les glaces de ce dernier âge. De tous les plaisirs passez il ne leur reste que cela de consolation.

1. *Cap. 2. lib. 23. nat. hist.*

Il dit [2] que le laict & le miel sont les meilleures nourritures du pere, pour engendrer vn enfant sçauant ; & de l'enfant apres qu'il est né. Pour les peres, il n'y a gueres de raison, ausquels les alimens plus solides seront tousiours plus

2. *Exam. 192. a. 203 a.*

vtiles. Mais pour les enfans, afin de leur conferuer la chaleur & l'humidité naturelle, en suite de leur premier aliment, le laict semble estre vne nourriture loüable. L'on y adioustoit du miel anciennement pour l'empescher de cailler, ou de se corrompre en l'estomach, Maintenant au lieu de miel, du sucre, qui est moins bilieux & de meilleur goust. L'vsage moderé du vin, conuient mieux aux peres, pour engendrer des enfans bien nez, parce qu'il a plus de force pour les mœurs, ny que le laict, ny que le miel, selon 1 Aristote.

1 Problem. 1. sect. 30.

Les parens donc qui serōt nourris reglemēt de vin & de viãdes de bon suc, seront plus habiles, sans comparaison, à engendrer des enfans beaux & de bon esprit, que s'ils estoyent nourris de laict & de miel, comme les Scythes, lesquels ont esté recognus de tout temps, durs, rudes, & mal habiles de corps & d'esprit, selon Iustin, qui dit, *Scytharum corpora & ingenia esse duriora.* L'Autheur de l'Examen dit le mesme, mais plus imprudemment; si Dieu par sa puissance ordinaire, vouloit faire vn homme sçauant, en la Scythie, qu'il ne pourroit

pas. Cela deuoit estre dit auec plus de modestie, veu mesme que c'est contre ce qu'il a enseigné du laict & du miel, pour la generation des enfans de bon esprit. Mais sur ce propos, peut-estre, sera t'il permis de dire le mot pour rire. Nous appellons asnes les hommes qui ne sçauent rien, qui sont stupides, rudes, inhabiles à tout, & incapables de discipline. Or en la Scythie 1 il n'y a point d'asnes.

1. Leg. Arist. cap.7 lib 2. de gener. animal.

Il adiouste, qu'il faut trouuer à l'enfant vne jeune nourrice, & qui soit de temperamēt chaud & sec, qualitez propres, dit-il, pour corriger la grande froidure, que l'enfant apporte du ventre de la mere. Tout cela est suiect à caution. Cy-deuant il a rebatu souuent, que les femmes sont froides & humides; & icy il veut obliger les parens à trouuer vne nourrice chaude & seche, qui est chose impossible, selon ses maximes. Si la nourrice est de ce temperamēt, sera t'elle pas aussi d'vne cōplexion bilieuse reiettée à bon droit par Hippocrate, comme contraire aux bōnes mœurs des enfans? Dauantage, qui luy a dit, que les enfans nouueaux nez sont froids & humides, &

qu'ils apportent ces qualitez du ventre de la mere? il deuoit auoir appris d'Hippocrate, que tous animaux ont plus de chaleur naturelle, plus ils sont proches de leur naissance, ὁκόσα ἔγγυστα τῆς γενέσεως. parce qu'ils n'ont encore rien perdu de la chaude humidité de leurs principes, qui sont la semence, le sang, & les esprits.

Ce qui est à discourir sur ce suiet, auec plus de verité, peut estre compris en peu de paroles. Pour engendrer des enfans beaux & de bon esprit, il faut auoir l'œil premierement à regler les Mariages; c'est à dire, à prendre garde que les personnes soyent en âge d'estre mariées; les jeunes hommes à trente ou trente-cinq ans: les filles, à dix huit, ou peu plus. Qu'ils soyent l'vn & l'autre de bonne constitution, de bonne complexion, de bon temperament. Le jeune homme fort, de belle taille, sage, & de bou esprit. La fille droite, bien formée, deliberée, de bonne couleur, agreable & de bonne grace. Les palles sont molles & trop humides: les noires sont dures & ont trop de chaleur: celles qui sont brunes, c'est à dire, de cou-

leur moyenne, sont les mieux tempe-rées. Hippocrate dit, οἰνωπὰς γυναῖκας, femmes de couleur de vin. Caluus tourne *subfuscas*, brunettes, auec vne petite couche de vermillon sur la iouë ; comme aux raisins, lors qu'ils commencent a meurir. *Lib. 1. de natur. mulier. 213. & lib. 2. de morb. mul.*

Outre cela, l'on doit considerer, qu'il y a ie ne sçay quelle sympathie & antipathie entre les humeurs & les naturels, qui peut estre cause de la fecondité ou sterilité des mariages. Vn mary ne pourra auoir lignée d'vne premiere femme, comme Auguste de Liuia, qui en aura d'vne autre en secondes nopces, & vne femme de mesme. C'est quil y a en cela quelque chose de diuin & de caché τὸ θεῖον, pourquoy l'on dit que les mariages se font au ciel premierement. Il faut auoir égard à l'affection & à l'inclination des parties qui sont quelquesfois inspirées d'enhaut, à vouloir ou ne vouloir point, sans apparence de suiet.

Apres le mariage, il faut auoir soin du regime qui consiste à se bien conduire, pour ce qui regarde les choses dictes par les Medecins, non naturelles ; à sçauoir l'air, l'exercice, le boire, & le man-

ger, le veiller, & le dormir, & autres. Nous auons parlé de l'air cy-deuant. Les exercices doiuēt estre reglez & moderez, selon les complexions; car les natures froides sont blessées par l'oisiueté, & portent mieux le trauail. La paresse peut rendre les femmes steriles, ou les enfans stupides & de peu d'esprit. Hippocrate est tesmoin que les femmes de la Scythie estoyent la plus-part steriles de son temps, à raison qu'elles estoyent molles, lasches, grasses, & accoustumées à ne rien faire, ἀταλαίπωροι καὶ πιεραί. Leurs seruantes, au contraire, qui s'addonnoyent au trauail, & ne demandoyent qu'à rire, faisoyent souuent des enfans. L'exercice frequent leur rendoit le corps de meilleure constitution. Le veiller & le dormir doiuent à peu prés suiure les regles de l'exercice.

Pour les nourritures, celles qui sont de bon suc, c'est à dire, qui font le bon sang & moderement chaud & subtil, & difficile à estre corrompu, sont les meilleures, pour auoir des enfans de bon esprit & de bon naturel. Entre les alimens, on recommande le Levrault, car à tort on le met entre les viandes melancoli-

ques. L'on dit qu'il rend les personnes agreables & de bonne grace. *Conciliare gratiam creditur esus leporis.* Comme l'on a creu anciennemẽt auoir esté tel pour ce suiet *Alexander Seuerus*. Valeriola prefere la Perdrix à toute autre sorte de nourriture, pour le bon esprit des enfans. Elle est de bon suc, & croit-on qu'elle incite à l'amour, veu ce que dit Pline, que pour ce qui est du plaisir amoureux, au reste des animaux il n'y a rien de pareil à la Perdrix. [1] *Neque in alio animali par opus libidinis.* Il est bon neantmoins de n'accoustumer point son estomach à vne certaine nourriture, ny d'vser tousiours de viandes delicates. Pour l'vsage ordinaire celles-là sont meilleures qui sont solides, faciles à l'estomach, & qui ont moins de chaleur, comme le Veau, le Cheureau, le Mouton, le Ramier, le Pigeonneau; par interualles le Levraut, le Lapin, la Perdrix. Et cela principalement pour la mere, lors de la grossesse, afin que l'enfant ayant part à ceste nourriture, puisse estre capable de bon esprit, c'est à dire, le corps, les humeurs, & les esprits plus souples, pour toutes les actions de l'ame.

1. *Cap. 34. lib. 10. nat hist.*

Le bon pain eſt tres-vtile pour tout cela, parce qu'il eſt temperé, & le fondemẽt de la nourriture. L'on recommande fort l'vſage des Coings, pourquoy Solon donnoit aduis, d'en faire manger aux femmes nouuellement mariées. Ce fruit affermit le sãg, fortifie l'eſtomach, & tient l'enfant plus fermement attaché à la matrice; auec vne particuliere vertu de le rendre beau & de bon eſprit. Les febves ſont de tout poinct contraires, à raiſon qu'elles noirciſsẽt les eſprits & retardent la generation: elles eſtoyent deffenduës par Pythagoras, au rapport de Clement Alexandrin.

Tout bien conſideré & examiné, nous n'auons rien de plus exquis, & de plus excellent que le vin; mais l'excez en eſt dangereux. Il faut ſuiure le ſage aduertiſſement que donne Platon, de ne s'employer pas à l'acte de la generation, lors que le corps eſt perdu de vin, [1] δεῖν μὴ τῶν σωμάτων διακεχυμένων ὑπὸ μέθης γίγνεσθαι τὴν παιδουργίαν. Le vin pris outre meſure ſuffoque la chaleur naturelle, remplit le corps d'excremens, & refroidit la ſemence, dont naiſſent des enfans groſſiers, vicieux, & d'eſprit hebeté.

1. *Lib. 6. de legib. 363.c.*

Eſtant pris moderément, dit le Sage, il eſt la joye & la ſanté du corps & de l'ame. *Exultatio animæ & corporis vinum moderatè potatum. Sanitas eſt animæ & corporis ſobrius potus.* C'eſt le ſang de la terre, dont il ne faut vſer qu'auec diſcretion, dautant qu'il enflamme les viſceres, *calore accendit viſcera*, dit Pline: Tant s'en faut que le vin muſcad ſoit froid & ſec, comme il eſt ainſi qualifié par l'Examen. Quelque vin que l'on preſente, il le faut touſiours tremper d'eau plus ou moins, ſelon les natures.

Apres la nourriture reglée, les mariez ſont obligez pour auoir des enfans bien formez de corps & d'eſprit, de n'eſtre point immoderez au plaiſir de la couche. L'excez debilite tout le corps, nommément le cerueau, les jointures, & les parties qui ſeruent à ceſte action. La ſemence en deuient plus froide, par la perte des eſprits, & les enfans en ſont plus foibles & moins habiles, pour toutes ſortes d'exercices. Il eſt plus à propos de donner du loiſir à la ſemence de ſe cuire à perfection: car vn peu de repos & de reſerue, met en humeur les parties, pour s'employer à l'œuure puis aprés

auec plus d'action & de chaleur.

Le repos de l'esprit leur est necessaire aussi, parce qu'estans diuertis & inquietez d'affaires ruineuses ou penibles, ou de consequence, la sterilité s'en ensuit bien souuent, ou vne generation d'enfās de peu d'entendemēt. Le temps de la copulatiō merite auec le reste d'entrer en ligne de compte. Il est certain que les femmes conçoiuent mieux au Printemps, qu'en toute autre saison de l'année; & le matin qu'en toute autre partie du jour. En l'vn & l'autre temps, au commencement & à la fin de leurs ordinaires.

C'est beaucoup pour toutes sortes de temperamens, quand l'on est nourry de viandes de bon suc, & l'on en vse moderément. S'il est necessaire, pour les temperamens froids, d'y adiouster quelque pointe de chaleur, il suffira de les assaisonner d'vn peu de canelle aux occasions, ou de poivre, ou de muscade; de tremper moins le vin, & le boire meilleur. L'Autheur dit que la memoire qui est fondée sur le temperament humide, demande aussi des viandes humides: & neantmoins tous les remedes

ſont chauds que l'on ordonne pour la rendre meilleure par artifice, comme la confection d'Auacardes, le ſyrop de Strechas, l'eau de Canelle, le fiel de Bœuf appliqué, les herbes Cephaliques, d'où l'on tire des eaux & des eſſences pour ce ſuiet. L'on recommande encore les cloux de gyrofle pour l'aſſaiſonnement des viandes.

Lors que l'enfant eſt né, il faut aduiſer ſi la mere le peut nourrir, de luy faire garder le regime. Les meres qui nourriſſent leurs enfans ſont meres deux fois. Si elles ne peuuent rendre ce deuoir à la nature, l'on doit faire choix d'autres nourrices de bõne habitude, & les tenir dans meſme maniere de viure. Telle eſt la nourriture, tel eſt le ſang : & tel eſt le ſang, tel eſt le laict : c'eſt à dire, que ces trois ſe ſuiuent à peu prés, à raiſon que les alimens ne perdent point leurs qualitez dans l'eſtomach, & que le ſang eſt plus chaud que le laict, à proportiõ que le foye a plus de chaleur, que les glandules des mammelles. Bref, quelque nourrice qu'ayt l'enfant, elle doit eſtre ſage, de bonne complexion, de bonne couleur, & bien nourrie ; afin

qu'elle ayt dequoy traicter & nourrir son petit, de ses mammelles seules, iusques à l'âge de vingt mois, ou de deux ans, selon que les dents luy seront venuës, plustost ou plus tard. Quand il peut manger, il n'a plus besoin des bouteilles de sa nourrice; encore qu'il ne faille pas tout à coup luy en oster la coustume.

Estant partienu à l'âge de discipline, l'on commencera à le façõner aux bonnes mœurs & aux bonnes lettres, ou à telle autre professiõ qu'il sera iugé plus enclin naturellemẽt. Pour les lettres, au lieu de s'alãbiquer l'esprit sur son temperament, on essayera de luy former peu à peu le iugement & la memoire, le retirant du blason ordinaire des femmes, & sur tout des contes superstitieux des vieilles, & des fables de la veillerie; On le rangera sous la conduite de bons maistres, faciles, habiles, traictables & nullement coleres: car l'echole qui est vn ieu, doit estre menée auec plaisir, *μετὰ παιδείας καὶ ἡδονῆς*, dit Platon, & non gouuernée par des esprits quinteux & suiets à leurs caprices. L'impertinence des maistres degouste bien souuent,

& faict perdre aux enfans bien nez l'affection de poursuiure leurs estudes commencées auec du fruit & de l'esperance.

En suite, l'on employera leurs esprits aux exercices du College, aux compositions, aux traductions, aux disputes. Et dans ces mouuemens les maistres pourront recognoistre s'ils ont point d'inclination à quelque science particuliere: car il est certain qu'ils sont volontiers portez d'affection à quelqu'vne; & à ceste-là, pour ceste occasion ils doiuent estre employez parce qu'elle a plus de proportion auec leur esprit. Toutefois si ceste sorte d'estude ne respondoit à leur condition, ou que les parens fussent contraints de les pousser à vne autre; on ne laissera pas de les tirer de ceste premiere inclination, contre le conseil de l'Examen. Celuy qui est capable d'vne science, est capable de toutes, au moyen qu'il y employe les forces de son esprit. Il est tousiours plus à propos de suiure l'inclination de l'enfant, que celle du pere: mais les parens peuuent auoir de grandes raisons pour l'auancement de leurs enfans; & en tout

cela la prudence du maiſtre eſt entierement neceſſaire.

Par quelles marques on peut cognoiſtre l'eſprit & le naturel des enfans.

CHAP. L.

L'AVTHEVR de l'Examen, au lieu de s'arreſter tant à diſcourir des nourritures qui conuiennent pour les facultez de l'ame, euſt mieux faict d'eſtre plus exact à enſeigner les moyens de cognoiſtre les inclinations naturelles des enfans, & par quels ſignes l'on peut iuger de la capacité de leurs eſprits. Cela deuoit eſtre ſõ principal ſuiet, le but de tout ſon trauail, & comme le poinct le plus neceſſaire de tout ſon liure. Mais puis qu'il a manqué à ce deuoir, dont dependoit encore tout l'honneur de ſon traicté, & qu'il n'a examiné cela que legerement, par couplets, & par boutades, à raiſon, comme ie croy, de la debilité de ſes maximes, auſquelles ſans con-

fusion, & sans estre abandonné de la verité, il n'eust peu rapporter la raison de tant de marques & de coniectures. A son defaut i'essayeray d'en apporter quelques regles, tant pour le merite du suiet, que pour le contentement du lecteur; en suite de la doctrine d'Aristote, qui est que l'on peut recognoistre aux enfans quelques vestiges & comme certaines semences des habitudes qui leur sont promises. ἐν τούτοι τῶν γὰρ μὲν ἕξεων ὕστερον ἐσομένων, ἐστὶν εἰδεῖν οἷον ἴχνη καὶ σπέρματα. *Cap. 1. lib. 8. de genet. animal.*

Il y a tant de correspondance & d'affinité entre l'ame & le corps, qui est son organe, que nous entrons en cognoissance de ses mouuemens, & de la capacité des enfans, & de ce que l'on peut esperer de leurs esprits; par le visage, appellé pour ce suiet le miroir de l'ame, & par autres parties du corps, & par les actions; notamment sur la septiesme ou huictiesme année de leur âge.

Les marques plus considerables pour le bon esprit des enfans (i'entends icy par le bon esprit la bonté de l'imaginatiue & de la memoire sensitiue, sans y comprendre l'intellect) sont principa-

lement en la teste. Car puis que la partie du corps où s'exercent ces deux facultez de la sensitiue, est le cerueau, il semble raisonnable que la teste exterieurement doit monstrer quelque chose de ce qui se passe au dedans, comme le quadran nous represente en dehors les mouuemens de l'horloge, qui est caché & que nous ne voyons point.

Il faut donc auoir l'œil premieremẽt sur ceste partie, & considerer, si l'enfant, comme l'on dit communément, a la teste bien faicte. L'on blasme les petites testes d'auoir trop peu de ceruelle, & d'ailleurs celles qui sont trop grosses, volontiers sont plus pleines de vapeurs & de pituite, que d'esprits & de chaleur naturelle. La moyenne constitution est la meilleure, apres laquelle la grosseur ou la petitesse au premier degré, & à proportion du corps, doit estre iugée la moins vitieuse. L'on appelle ceux-là teste de criquet, qui ont peu d'esprit mouuant dans peu de ceruelle; comme l'on dit aussi qu'il y a peu de sens dans vne teste trop grosse. La teste doit monstrer quelque eminence en deuant & en derriere, à raison des ventricules du cer-

ueau, où sont logez le sens commun, l'imaginatiue, & la memoire: & le haut de la teste vn peu enfoncé, à l'endroit de la rencontre des sutures. Mais i'ay traicté [1] de tout cela cy-deuant. Pour ce qui regarde le temperamēt du cerueau, il doit estre humide d'vne humidité grasse, aërée, & accompagnée de la chaleur celeste, & subtilité des esprits. Et tout cela, quoy que caché en dedans, nous est apparent par les signes, & par les qualitez des cheueux, de la peau, & du visage. Les cheueux doiuent estre assez deliez, & non trop durs, ny trop noirs, [2] τριχωμάτιον μὴ λίαν σκληρὸν μηδὲ λίαν μέλαν. Le visage doit estre plustost decharné, que trop plein & trop gras. La peau deliée & teincte, comme de blanc & de rouge meslez ensemble, pour representer la bonne constitution du cerueau, lequel, quoy qu'il soit vne glandule blanche, selon Hippocrate, a esté formé neātmoins d'vne bonne partie de la semence, du sang, & des esprits des parens. La bonne conformation & le bon temperament de toutes ces parties donnent vne certaine coniecture de la bonne habitude du cerueau, lequel

1. *Au Chap. xi. sur la fin.*

2. *Aristoteles in Physiognom.*

doit eſtre comme vne plote de cire d'vne ſubſtance égale, traictable, & en quantité mediocre, afin qu'il ſoit ſouple aux actions de l'ame, que les eſpeces y ſoyent empreintes facilement & nettement, & à demeure: car par ce moyen, comme dit Platon, les enfans ſont faicts dociles premierement, puis de bonne *In Theagone.136.e.* memoire, πρῶτον μὲν εὐμαθεῖς, ἔπειτα μνήμονες, où ils n'ont rien de cela, quand le cerueau eſt trop mol, ou trop dur, & d'vne cire qui n'a pas la pureté qui luy eſt requiſe, μὴ καθαροῦ τοῦ κηροῦ.

En Eſpagne l'on tient pour marque de bon eſprit, auoir du ſang aux yeux, *Exam.* *ſangre en el ochio*. Mais ce ſigne ne peut icy auoir lieu, à raiſon qu'il eſt particulier aux hommes d'eſtude, aux yeux deſquels on remarque volontiers de petites venes rouges & pleines de ſang, à cauſe des veilles & de la lecture: où icy nous n'entendons parler que des ſignes du bon eſprit des enfans. En France l'on approuue plus de voir du ſang aux ongles, & tient on en vn enfant pour preſage d'vn bon naturel & pour le iugement quand il a les ongles bien formez, & de couleur comme de blanc luiſant

meslé d'vn peu de rouge; car cela monstre la pureté & la subtilité du sāg & des esprits. Ils sont subtils, puis qu'ils s'épandent & s'insinuent iusques au bout des doigts; ils sont purs puis que les ongles sont luisans. Ce n'est donc pas sans raison ce que dit quelqu'vn, que les ongles luisans sont marques de bon esprit.

Mais puis que les esprits sont les instrumens de l'ame, en toutes les actions de la sensitiue; il semble que l'œil doit estre le premier iuge, [1] *Nulla ex parte*, dit 1.
Pline, *maiora animi indicia.* Il n'y a point *Cap 37 lib. 11.* d'ouuerture au reste du corps, où soyent portez tant d'esprits, & d'où il en sorte tant, que de ces deux fenestres de l'ame, L'heur de la bonne conformation de ceste partie consiste en la mediocrité, c'est à dire, à n'auoir l'œil ny trop petit, ny trop gros, ny trop eleué, ny trop enfoncé, [2] ὅτε ἐξόφθαλμον, ὅτε κοιλόφθαλμον εἶναι; la moyenne constitution est la 2. *Apud Aristotel. in Physiogn. 150. 28.*
meilleure marque, parce qu'elle mōstre la force de la faculté. Les yeux doiuent estre pleins de clairté, pleins d'esprits, & de couleur d'azur. Bref, ceste partie est capable de faire voir tout ce que nous auons de caché en l'interieur, parce qu'il

sẽble que l'œil est vne place marchande, où l'ame trafique auec tout ce qui est de visible au mõde : pourquoy l'Escriture dit, que l'œil estant mauuais & de peu de clairté, il n'y a que des tenebres au reste du corps, *Si oculus fuerit nequam, totum corpus tenebrosum erit*, pour rapporter à ce que dit Hippocrate, que selon la disposition des yeux, l'on iuge de l'estat de tout le reste du corps, [1] ὀφθαλμοὶ ὡς ἂν ἰσχύωσιν, οὕτω καὶ γυῖον. Car combiẽ que ces deux textes soyent pour autres considerations, que pour le suiet de ce que nous traictõs icy, tousiours monstrent ils & l'vn & l'autre, l'excellence de ceste partie, qui a tant de pouuoir, que les Medecins, au iugement qu'ils font des maladies, tirent de là plus de coniectures pour le prognostique, que de tout le reste du corps.

1. *Sect. 4. lib. 6. Epidem.*

Les marques principales donc du bon esprit sont veuës clairement au visage, entre les parties duquel les yeux, comme deux astres, monstrent vne grande lumiere. Tout le visage doit estre bien formé, & comme i'ay dit, plus maigre que gras, d'où vient qu'ils font estat en Italie des testes seches : car cela

doit estre entẽdu, non du cerueau; mais des parties du dehors, nommément du visage. *Bona facies vestigium boni cordis.* Les yeux doiuent estre clairs, & d'vne couleur de ciel. L'espace qui est entre ces deux estoiles, appellé par les Grecs μεσόφρυον, doit estre moderement enfonsé, plustost qu'enleué. Straton a eu opinion que là estoit le siege de l'ame. Aristote entre les signes du bon esprit fait estat de la molesse & delicatesse de la chair. τῆς εὐσαρκίας & μαλακοσαρκίας, I'en ay dit les raisons cy-deuant. *Chap. 10. pag. 108.*

Le front & la main sont encore deux parties où se voyent peintes toutes les puissances de l'ame. Vn grand front, & quarrément formé, à proportion du reste du visage, μέτωπον μακρὸν & τετράγωνον, monstre la force de la faculté, est marque d'vne grande ceruelle, & vn signe de bon sens & de bon esprit. Ils disent aussi, que selon l'Escriture, Dieu a donné des marques en la main, afin que chacun cognoisse ce qu'il sçait faire, *In manu omnium hominum signat, vt nouerint singuli opera sua.* Mais tout cela n'est point pour les enfans, plustost pour les hommes formez, qui ont le visage mai-

gre des exercices de l'estude, *vultum exercitatum*, dit Petronius, & les mains habiles pour toutes sortes d'ouurages.

Des actions & deportemens des enfans l'on tire encore des coniectures de ce qu'ils promettent. Ceux qui ont la pensée vn peu tardiue, accompagnée neantmoins de quelque viuacité d'esprit, qui se declare lors qu'ils desirent quelque chose d'affection; ont volontiers de l'esprit. Ceste tardité est signe d'humidité de cerueau, que l'âge & l'estude dissiperont; & que les esprits ne sont pas encore exercez dãs les voyes de l'ame; cõme ny la memoire, ny l'entẽdement, non encore riches des presens de l'imaginatine. Mais au temps que tout cela commencera à ioüer; ils commenceront aussi à se declarer, & à faire monstre de ce qui estoit caché auparauant.

D'ailleurs, l'on voit des petits esprits éueillez & mouuants comme marionettes, legers à penser tout, prompts à dire tout, & hardis à faire tout. Tels enfans donnent du plaisir en cét âge là, mais de peu de duree; parce que ceste premiere boutade est comme vn feu de paille, qui meurt incontinent.

Vt senilis iuuenta, dit Pline, *præmaturæ mortis signum, præcox ingenium stupiditatis propinquæ indicium est*. On les appelloit anciennement *Mercuriales pueros*: comme si l'estoile de Mercure, qui est inconstante & legere, auoit presidé en leur naissance; & donné ceste proprieté d'estre prõts à apprendre & tardifs à faire du fruict. Il vaut mieux sous l'influence & la cõduite de Saturne, auoir vn peu l'esprit rude & tardif, pour produire du fruict auec le temps, que d'estre sage dés le berceau.

Quand le sentiment du toucher, qui est le sens du temperament, est exquis en vn enfant, c'est à dire quand il a la peau sensible & delicate, c'est vn signe de bon esprit; à raison que cela est en suite de la bonne constitution & du bon temperament du cerueau & de ses membranes, & de la subtilité des esprits. L'odorat exquis au contraire, est vne marque d'esprit tardif, comme i'ay discouru de cela cy deuant. C'est vn bon signe aux enfans quand ils ont [1] le goust bon, & l'estomach point grossier, mais delicat mediocrement. L'on tient que la honte est vn grand tesmoignage de bon entendement aux enfans, parce qu'elle est placee en la

1. Leg suprà. pag. 203. lign. 22.

partie raisonnable de l'ame selon Aristote. Pourquoy Platon donnoit conseil aux parens, d'estre plus curieux de laisser à leurs enfans vne honneste honte, que
1. beaucoup de biens & de moyens, [1]
Lib. 5. de legibus. παισὶ δὲ αἰδῶ χρὴ πολλὴν, οὐ χρυσὸν καταλίπειν. Mais ce que dit Fracastor est digne d'estre noté, que ceux-là qui ont vne grande memoire pour retenir les lieux & les chemins, sont proches & tiennent de
2. la nature des bestes; [2] *Qui brutis vicini sunt,*
Lib. de intellectu. *locorum memoriâ plurimum valent.* Et cela, à raison, que la cognoissance des lieux entre en l'imagination par le sens de la veuë, & s'imprime mieux que ce qui est porté par les autres sens. C'est chose émerueillable, que les Chiens & les Cheuaux, qui auront passé par des détours de chemins & de sentiers tant cachez, confus & difficiles que l'on voudra, les retiennent & ne les oublient iamais. Les hommes, qui ont l'esprit grossier, ont cela de commun auec les bestes.

Les Maistres outre tout cela, peuuent recognoistre en leurs disciples la facilité qu'ils ont d'apprendre, & le iugement qu'ils font estant interrogez sur quelques poincts douteux & difficiles. Cirus, qui

iugea eſtant encore enfant, que la robe courte deuoit eſtre baillée au plus petit, & au plus grand, la plus grande, monſtroit qu'il auoit l'eſprit reiglé, pour ce qui eſtoit du iugement, mais iniuſte pour le regard des mœurs & de la vertu.

FINIS.

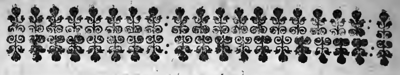


TABLE
DES CHOSES PLVS NOTABLES contenuës en cét Examen de l'Examen des Esprits.

A

D

N

V

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVYS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos Amez & Feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, ou leurs Lieutenans, & à tous autres, nos Iusticiers & Officiers, & chacun d'eux, ainsi qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien aimé MICHEL SOLY Marchand Libraire & Imprimeur à Paris, nous a fait remonstrer qu'il a recouuert vn liure intitulé, *Examen de l'Examen des Esprits, par le sieur* IOVRDAIN GVIBELET *Docteur en Medecine, & nostre Medecin à Eureux*, Lequel liure l'exposant desireroit faire imprimer: s'il nous plaisoit luy octroyer nos lettres necessaires. A CES CAVSES, desirans le bien & fauorablement traitter, & qu'il ne soit frustré de son labeur, luy auons permis & permettons par ces presentes d'imprimer ou faire imprimer par tel Libraire que bon luy semblera ledit liure, iceluy mettre ou faire mettre & exposer en vente durant le temps de six ans, à compter du iour qu'il sera acheué d'imprimer. Deffendons à tous autres de quelque qualité qu'ils soient, d'imprimer, ou faire imprimer durant ledit temps, souz quelque marque, ou caractere que ce soit, à peine de cinq cens liures d'amende, & de tous despens, dommages, & interests enuers ledit exposant, ou de ceux ayans droict de luy, à la charge qu'iceluy exposant, sera tenu mettre deux exemplaires en nostre Bibliotheque, auant l'exposer en vente, suiuant nostre Reglement, à peine d'estre descheu dudit Priuilege. SI VOVS MANDONS, que du contenu en ces presentes, vous faciez, & souffriez iouyr ledit SOLY, & ceux qui auront droict de luy, plainement & paisiblement. Voulons en outre qu'en mettant à chacun exemplaire dudit liure ces presentes, ou extraict d'icelles, il soit tenu pour bien & deuëment signifié, CAR tel est nostre plaisir. Donné à Paris le 13. iour de May, l'an de grace 1631. & de nostre regne le vingt-vniesme.

Par le Roy en son Conseil,

COVPPEAV.